ANALECTA
BOLLANDIANA

Imprimerie De Meester, Wetteren (Belgique)

ANALECTA BOLLANDIANA

TOMUS LVI

EDIDERUNT

HIPPOLYTUS DELEHAYE
PAULUS PEETERS MAURITIUS COENS
BALDVINUS DE GAIFFIER
PAULUS GROSJEAN

PRESBYTERI SOCIETATIS IESU

Property of
CLgA
Please return to
Graduate Theological
Union Library

BRUXELLES
Société des Bollandistes
24, boulevard Saint-Michel

PARIS
Librairie Auguste Picard
82, rue Bonaparte

1938

BHG. = *Bibliotheca hagiographica graeca.* Editio altera emendatior. Bruxellis, 1909.

BHL. = *Bibliotheca hagiographica latina antiquae et mediae aetatis.* Bruxellis, 1898-1901. Eiusdem *Supplementi editio altera auctior.* Ibid., 1911.

BHO. = *Bibliotheca hagiographica orientalis.* Bruxellis, 1910.

Catal. Gr. Germ. = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum Germaniae Belgii Angliae.* Bruxellis, 1913.

Catal. Gr. Paris. = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Nationalis Parisiensis.* Bruxellis, 1896.

Catal. Gr. Vatic. = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Vaticanae.* Bruxellis, 1899.

Catal. Lat. Brux. = *Catalogus codicum hagiographicorum bibliothecae regiae Bruxellensis.* Pars I. Codices latini membranei. Bruxellis, 1886, 1889. Tomi duo.

Catal. Lat. Paris. = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum antiquiorum saeculo XVI qui asservantur in bibliotheca Nationali Parisiensi.* Bruxellis, 1889-1893. Tomi quattuor.

Catal. Lat. Rom. = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecarum Romanarum praeter quam Vaticanae.* Bruxellis, 1909.

Catal. Lat. Vatic. = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecae Vaticanae.* Bruxellis, 1910.

Comm. martyr. hieron. = *Commentarius in Martyrologium hieronymianum.* Bruxellis, 1932 (*Acta Sanctorum Novembris*, t. II, pars posterior).

Mir. BVM. = *Index miraculorum B. V. Mariae* editus in *Anal. Boll.*, t. XXI, p. 241-360.

Synax. Eccl. CP. = *Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae*, ed. H. Delehaye. Bruxellis, 1902 (*Acta Sanctorum*, Propylaeum ad Acta SS. Novembris).

LA LÉGENDE DE Ste ÉDITH EN PROSE ET VERS PAR LE MOINE GOSCELIN

L'œuvre de Goscelin, relative aux saints personnages d'Angleterre, paraît avoir été considérable [1] ; *mais plusieurs parties en sont encore mal assurées, faute de préfaces qui nous garantissent toujours l'identité de l'auteur ; cependant, en la plupart des cas, l'examen du lexique, fort personnel, et des procédés littéraires* [2] *devrait permettre une réponse assez ferme. Il est à souhaiter qu'une étude d'ensemble soit consacrée à cet hagiographe convaincu, non moins soucieux de célébrer ses héros que de leur procurer par des appels directs de pieux admirateurs* [3].

[1] Outre l'*Histoire littéraire de la France*, VIII (1747), pp. 660-67, voir surtout : J. Bale, *Index Britanniae Scriptorum* (ed. R. L. Poole, 1902), p. 97 sq. ; Th. Tanner, *Bibliotheca Britannico-Hibernica* (1748), p. 334 sq. ; T. D. Hardy, *Descriptive Catalogue of Materials relating to the History of Great Britain and Ireland*, t. I (1862), pp. 176, 184, 192, 194 sq., 197 sq., 217, 219, 222, 251, 261, 263, 293, 376, 381, 403, 421, 513, 555, 592, et II (1865), p. 82. Au total, une vingtaine de personnages sont mis en cause par les bibliographes, davantage même, si l'on compte les successeurs de S. Augustin à Cantorbéry, de Laurent à Théodore. Une liste alphabétique proposerait : Adrien, Augustin, Édith, Erkenwald, Ethelburga, Ethelreda, Ethelredus, Grimbald, Guthlac, Ivo, Letardus, Milburga, Mildreda, Swithun, Vulfhildis, Werburga, Withburga. Plusieurs noms doivent certainement disparaître ou méritent à peine d'être retenus : tels Erkenwald, Guthlac, Milburga. Le groupe ferme est celui des saints de Cantorbéry ; nous possédons trois importants recueils qui le produisent, attribuables soit à Christ Church soit à Saint-Augustin : Br. Museum, Harley 105 et Vespasien B. XX ; Corpus Christi (Cambridge) 161. D'autres témoins particuliers notables sont : Trinity College (Dublin) E. 5. 28, pour Ethelburga et Vulfhilde ; Bodley 285 (Oxford), pour Ivo, Ethelred, Werburga. Avec Édith, le manuscrit de Cardiff que je mentionnerai ci-dessous fournit encore Ethelburga.

[2] Notamment, l'emploi d'une prose rimée.

[3] La notice du *Dictionary of National Biography*, XXII (1890), p. 253 sq., par T. A. Archer, toute brève qu'elle est, vaut encore d'être lue. Manitius, au

25864

Flamand de race[1], *il était entré jeune au monastère de Saint-Bertin, l'antique Sithiu, dans la Morinie ; puis, en 1058 probablement, il avait accompagné outre-mer le lorrain Herman, évêque de Wilton (ou Ramsbury), lequel s'était réfugié un temps à Saint-Bertin même. C'est apparemment*[2] *après le décès de son protecteur (20 février 1078) et l'établissement du nouvel évêque, Osmond, à Sarum qu'il s'enrôla de droit ou de fait dans la communauté de Saint-Augustin, à Cantorbéry, et qu'il entreprit ses grands travaux hagiographiques, au bénéfice de sa patrie d'adoption. Un historien de la génération suivante, Guillaume de Malmesbury, né trop tard pour l'avoir connu personnellement*[3], *le loue en des termes explicites jusqu'à l'égaler à Bède, à propos de la translation de S. Augustin qui eut lieu en 1091*[4] : ... multo episcopatus et abbatias perlustrans tempore, praeclarae scientiae multis locis monumenta dedit, *in laudibus sanctorum Angliae* nulli post Bedam secundus, musicae porro palmam post Osbernum adeptus. Denique *innumeras sanctorum uitas* recentium stylo extulit, ueterum, uel hostilitate amissas uel informiter editas, comptius renouauit. Huius quoque translationis seriem ita expoliuit[5] ut eam praesentibus monstrasse digito futurorumque uideatur

contraire, dans sa volumineuse histoire, n'a rappelé le nom de Goscelin qu'à propos des poèmes qui lui furent adressés par Raginald de Cantorbéry (*Geschichte*, t. III, 1931, p. 844).

[1] Dans son *Liber Confortatorius* pour Éva (l. III § 8 : ms. Sloane 3103 du Musée Britannique), Goscelin prend soin de ranger les Flamands (*Flandrii*), à côté des Anglais, des Lorrains et des Brabançons, parmi les nations « Teutoniques », pour les distinguer des différents groupes qui constituent les *Galli* ; ailleurs (l. IV § 9), il entrevoit le triomphe final de S. Bertin, accompagné des hôtes de Sithiu (*Sytiti*), en même temps que celui de Ste Édith et des « Wiltoniens ». Voir la première partie de l'étude rédigée en vue de l'édition (*R. Bénédictine*, t. XLVI, 1934, p. 414 sq.). — J'emprunte au même ouvrage quelques-uns des renseignements qui suivent.

[2] Florentii Wigorniensis *Chronicon ex chronicis* (éd. B. Thorpe), t. I (1848), p. 214 : ad ann. 1055 ; et cf. pp. 199, 204.

[3] Guillaume naquit en 1095 au plus tôt, selon W. Stubbs, édition des *Gesta regum Anglorum*, t. I (1887), p. xiv. Mais il est vrai que Manitius voudrait reporter la date vers 1080.

[4] *Gesta regum*, l. IV § 342 ; dans l'édition citée, t. II (1889), p. 389.

[5] C'est-à-dire le récit de la translation *BHL.* 781.

subiecisse oculo. Felix lingua quae *tot sanctis* seruierit, felix pectus quod tot uocales melodias emiserit... [1].

Reste donc à savoir quelles biographies rédigées ou refaites par Goscelin justifient pareils compliments [2]. *Avant tout, sans doute, il conviendrait de s'attacher aux récits qui portent, si l'on peut dire, la marque de fabrique et se présentent, en même temps, comme des œuvres originales.*

M. Esposito a fait connaître en 1913, d'après un excellent manuscrit conservé à Dublin, une Vie de S^te Vulfhilde, abbesse de Barking († ap. 996), et il a indiqué, dans le même contexte, une Vie parallèle de S^te Ethelburga, fondatrice de la même mai-

[1] L'on peut croire que Guillaume a connu par les poèmes de Raginald la réputation de chantre que s'était acquise Goscelin. Les éloges que Raginald décerne à son confrère (noter : « i n t e r n o s habitas », v. 47) ne sont pas moindres et nous révèlent le poète, en même temps que le chantre et musicien :

...tu, Gosceline, redundas
Artibus omnibus, ut pontus aqua uel harenis...
Tua uox mentes recreat cantando tepentes,
Cantibus exhilaras omnes...
Rethor, gramaticus, Musarum dulcis amicus,
Dum tangis citharam uario modulamine claram
Et Goscelinus canis...
Summe poetarum, fidicen plus ecclesiarum...

(cf. *Neues Archiv*, t. XIII, 1887, p. 542 sq. : n° XV, v. 44 sq., 52 sq., 64 : ed. Liebermann) ; l'autre poème de Raginald (n° XVII, ib., p. 548 sq.) traite, à l'intention de Goscelin, *de genitura uocum musicarum*. — A propos de cette édition, Liebermann prétend prolonger la carrière de Goscelin d'une dizaine d'années (ib., p. 523 ; cf. M. Esposito, *Analecta Bollandiana*, t. XXXII, 1913, p. 10). La raison donnée est que le grand poème de Raginald sur Malchus, duquel Goscelin reçut un exemplaire, ne fut publié qu'en 1107 ; mais ce poème resta sur le métier pendant une vingtaine d'années (depuis 1082 environ) ; Raginald a pu fort bien remettre à son ami une rédaction imparfaite de son immense ouvrage. — A part les remarques de Raginald et de Guillaume de Malmesbury, nous ne savons rien de précis touchant Goscelin ; mais j'aime à croire que la publication de son *Liber Confortatorius*, qui présente beaucoup de touches personnelles, réussira finalement à mettre en relief sa figure.

[2] Si Guillaume n'a pas exagéré outre mesure, on pourrait admettre *a priori* que Goscelin a composé non pas seulement le groupe des *Vitae* qui ont été désignées (sous réserve d'un strict contrôle), mais encore nombre de récits, maintenant oubliés ou perdus, dont John de Tynemouth, moine de Saint Albans (c. 1290-1349), a fait des résumés pour remplir son énorme *Sanctilogium* (ms. Tiberius E. I du fonds Cotton), passé ensuite sous le nom de Capgrave. Mais la difficulté sera grande, évidemment, de trouver un fil conducteur dans ce dédale.

son au VIIe siècle. De part et d'autre, nous lisons une adresse de l'auteur à Maurice, évêque de Londres (1086-1107) et supérieur nominal de l'abbaye [1].

Une Vie de Ste Édith de Wilton, beaucoup plus considérable, est depuis longtemps signalée dans un petit volume du fonds Rawlinson d'Oxford, remplissant vingt-neuf feuillets [2]. *L'écriture n'est pas antérieure au XIIIe siècle* [3]. *En revanche, une longue lettre-préface dédie l'ouvrage à l'archevêque Lanfranc (1070-1089), et livre de même le nom du rédacteur :* Prologus Gocelini monachi... *Nous voilà donc renseignés à souhait, et j'indique tout de suite, quant à la composition originale, qu'un* terminus a quo *est fourni dans cette même préface. Goscelin avait pris la plume après la reconstruction de Christ Church, laquelle, grâce au zèle du nouveau pontife, fut achevée en 1075 au plus tôt ; selon les termes employés, qui sont un peu lâches, on pourrait fort bien admettre une marge de plusieurs années, et dater par exemple la biographie de 1080 environ, la nouvelle dédicace étant encore mémorable, sans apparaître toutefois comme un événement de la veille* [4].

En décrivant le manuscrit Rawlinson [5], *W. D. Macray ne*

[1] Cf. *Analecta Bollandiana*, t. XXXII, pp. 10-26.

[2] Ms. C. 938 ; vraisemblablement, on n'a là qu'une partie de manuscrit, détachée tôt ou tard d'un recueil désormais indéfinissable. — J'ai pu examiner moi-même le volume ; mais je dois remercier aussi Miss H. E. Allen d'avoir mis à ma disposition une excellente photographie.

[3] Pour mon compte, j'accepterais la première moitié du siècle. — Les pp. 20, 26 et 29 souffrent de légères mutilations au voisinage des marges ; matériellement, nous trouvons donc six pages plus ou moins défectueuses ; mais, par bonheur, ces brèches, que l'édition marquera, sont en partie réparables, grâce au concours des manuscrits de Cardiff et de Lambeth. Il semble que, dès l'origine, le parchemin était imparfait en ces endroits, et que de faibles bandes y furent adaptées pour rendre aux feuillets leur aspect régulier et permettre une copie continue ; par la suite, ces bandes de raccord ont dû tomber ; de là les lacunes que nous constatons. — La copie paraît être l'ouvrage de deux mains ; la seconde n'a pris la plume que vers la fin (*l.* 25 = II § 16. un peu avant la conclusion) ; mais c'est elle qui, si je ne me m'abuse, a revisé aussi et souvent corrigé le travail de la première (soit R^2).

[4] D'ordinaire, l'on rapporte cette dédicace à 1077, suivant une donnée d'Eadmer ; mais Goscelin marque une période de cinq années après l'incendie qui consuma presque entièrement l'édifice saxon.

[5] *Catalogi cod. manus. Bibliothecae Bodleianae : partis quintae fasciculus secundus*, t. III (1877), p. 509.

manqua point de faire observer que le texte de la Vie annoncée différait totalement de la rédaction brève insérée dans les Acta Sanctorum (*Sept. t. V, p. 369* = BHL. *2391*). *D'autre part, il nota qu'un poème sur la mort de S. Édouard le Martyr, publié par Leland* « Ex libro Gotcelini de vita S. Eadgithae... » [1], *fait défaut dans l'exemplaire d'Oxford. Celui-ci comprend bien, en effet, quatre poèmes qui se rattachent à la biographie et servent à l'illustrer. L'un d'eux, cependant, est reporté, hors de sa juste place, à la fin de la copie* [2] *; mais, en outre, un cinquième était annoncé par l'auteur expressément* [3], *dont un réviseur quasi contemporain n'a pu que constater l'absence. L'omission des vers recueillis par Leland, lequel disposait certainement d'un manuscrit du même type* [4], *est une autre preuve de l'infidélité, au moins passagère, du scribe qui nous a valu le texte d'Oxford.*

Si, en dépit de la première remarque de W. D. Macray, l'on n'a pas encore pris la peine d'éditer le récit, la raison de cette négligence ne serait-elle pas, simplement, que le répertoire de

[1] Ioannis Lelandi Antiquarii *de Rebus Britannicis Collectanea* (éd. Th. Hearne), t. III (1770), p. 168 sq. — Voir ci-dessous le poème n° VII (après le § 18 de la première partie).

[2] Ci-après n° VIII, à la suite du § 21.

[3] « ... hunc hymnum concinimus » : derniers mots du § 17, par quoi Goscelin entendait introduire et justifier son poème n° VI en l'honneur du roi Edgar.

[4] Dans un autre passage de ses *Collectanea* (éd. citée), t. III, p. 356, John Leland reproduit « E vita S. Edithae ab incerto autore edita », divers détails d'ordre historique concernant l'abbesse, qui coïncident exactement avec la rédaction originale et complète ; il ne dépendait donc, pour ces notes de lecture, ni de la Vie brève du *Sanctilogium*, ni de la recension ultérieure, mais incomplète, qu'on retrouve dans le manuscrit de Cardiff. Il semblerait ainsi que son exemplaire ne portait pas le nom de Goscelin et qu'en citant le poème relatif à Édouard le martyr il a procédé par conjecture. Ou bien il faudra supposer qu'il avait eu la chance de découvrir successivement deux manuscrits, l'un référé à Goscelin, l'autre anonyme, et que, dans le second cas, il ne s'aperçut pas que c'était encore le même récit. C'est faire trop grande la part de l'invraisemblance. De toute façon, il faut conclure que Leland n'a employé ni notre manuscrit Rawlinson, lequel mentionne Goscelin en tête du prologue et ne contient pas le poème sur S. Édouard, ni l'actuel manuscrit de Cardiff, qui offre bien ce poème, mais donne plusieurs leçons divergentes ; au surplus, la teneur de cette révision ne s'accorde pas avec les notes historiques des *Collectanea*. Retenons qu'un exemplaire, pour le moins, du texte primitif existait au xvi[e] siècle, qui nous échappe jusqu'à présent.

T. D. Hardy, qui n'a pas cessé de servir de guide aux historiens et érudits d'Angleterre, déclare nettement, par suite d'on ne sait quelle inadvertance [1], *le texte imprimé dans les* Acta Sanctorum *identique à celui du fonds Rawlinson* [2]*? On aura cru sur parole ce bibliographe, sans se douter qu'il laissait échapper une belle proie et gâtait pour autrui les chances de la rattraper* [3]. *Mais un fait plus curieux est que, rencontrant plus tard une partie de la même Vie prolixe dans l'exemplaire de Sir George Wombwell, à Newburgh Priory (Yorkshire), Macray répète lui-même, en propres termes, l'erreur de Hardy, voire en ajoutant que le manuscrit d'Oxford, seul connu jusqu'alors, avait fourni aux Bollandistes la matière de leur édition* [4].

[1] L'inadvertance est d'autant plus singulière que le même répertoire, aussitôt après (n° 1184), présente correctement la Vie du recueil dit de Capgrave comme « a very brief abridgment » du récit contenu dans le manuscrit Rawlinson ; et, de nouveau, les *Acta Sanctorum* sont mentionnés.

[2] *Descriptive Catalogue....*, t. I, 2 (1862), p. 592 (n° 1183). Le manuscrit d'Oxford est présenté, et daté vaguement du XII[e] ou du XIII[e] siècle ; puis la Vie par Goscelin qualifiée, et finalement : « It is printed in the *Acta Sanctorum*, 16 Sept. »

[3] Il y a pourtant une exception partielle, mais probablement sans relation aucune avec l'ouvrage de Hardy. En cette même année 1862, J. F. Furnivall joignit à sa double édition du *Handlyng Synne* de Robert Mannyng et du *Manuel des Pechiez* de Wilham de Waddington le texte latin du « Miracle », qui documente d'une manière imprévue, grâce à l'intervention de Goscelin, la célèbre histoire des danseurs maudits de Kolbigk ou Colebek (§ 16 de la seconde partie) ; cf. *Robert of Brunne's Handlyng Synne with the French treatise on which it is founded...*, Preface : pp. XXVIII-XXXI. Il se trouve en effet que Wilham s'était contenté de traduire en anglo-normand la légende banale, dite d'Otbert, répandue alors en tous lieux, tandis que son imitateur anglais de l'an 1303, ayant eu connaissance de l'étonnant miracle survenu à Wilton, songea à remplacer le récit d'Otbert par le récit beaucoup plus circonstancié duquel Thierry était devenu le héros dans la rédaction de Goscelin (voir l'éd. citée, pp. 279-87 ; dans le nouveau texte de l'*Early English Text Society*, t. CXXIII, 1903, pp. 283-92). Furnivall, en même temps, publia nos poèmes I et X (ib., p. XVI sq.) ; mais il faut bien ajouter que son édition du Miracle eut, incidemment, un effet déplorable. Détaché du contexte, et personne ne croyant qu'il était utile d'y prendre garde, le récit fut étudié par la suite avec un soin jaloux, mais comme si Goscelin était hors de cause ; de là les graves erreurs que je devrai rappeler, en des travaux pour le reste excellents.

[4] Cf. *Historical Manuscripts Commission. Report on Manuscripts in various Collections*, t. II (1903), p. 26. La notice complète des manuscrits de Sir

Il est exact, au reste, que la Vie brève, tout d'abord distinguée et remaniée par Surius, puis éditée dans sa teneur traditionnelle par C. Suyskens, se ramène au texte de Goscelin ; mais elle n'en est, au vrai, qu'une reprise très abrégée, légèrement modifiée, en outre, par l'insertion de quelques passages empruntés à Guillaume de Malmesbury. Aussi bien, nous savons désormais, grâce aux travaux de C. Horstmann [1], *quel est l'auteur responsable de ce morceau ; à savoir John of Tynemouth, le compilateur industrieux du* Sanctilogium Angliae, *qui, un peu avant le milieu du XIV^e siècle, fut pris pour la gloire des saints du même zèle dont avaient brûlé Bède, Goscelin et plusieurs autres de leurs compatriotes, surtout parmi les moines.*

Le texte de Surius, conservé par Mabillon [2], *est sans valeur pour une étude critique, à cause des retouches trop nombreuses dont il porte la marque. Celui de Suyskens, accompagné d'un bon commentaire, peut encore servir de point de comparaison, et, tout en gardant la lettre de la nouvelle édition* [3], *je vais me reporter à ses paragraphes afin de mettre en évidence non pas tant sa relation, — assez claire d'elle-même, — avec le récit*

G. O. Wombwell est donnée pp. 24-27. Au sujet de la Vie d'Édith, Macray rappelle, de plus, la coïncidence, à tout le moins apparente, du nouvel exemplaire avec les §§ 1-24 du manuscrit Rawlinson, et signale, sans insister, la présence de nouveaux poèmes, « the last one of which ends here abruptly in an unfinished line : *non solum quippe* ». Cette rédaction, de fait, ne comporte pas moins de quatorze poèmes, les six derniers paraissant faire groupe ; mais l'on verra tout à l'heure ce qu'il en est d'une rupture malencontreuse. Le manuscrit en question, passé, on ne sait comment, des collections de Robert Cotton, l'illustre amateur du temps d'Élizabeth, à Newburgh Priory, fit l'objet d'une vente chez Sotheby, les 14 et 15 avril 1924 (lot 136), et fut acquis, en cette circonstance, par la ville de Cardiff. Je dois ce précieux renseignement à M. J. A. Herbert, ancien Deputy-Keeper des manuscrits du Musée Britannique.

[1] Voir sa nouvelle édition du *Nova Legenda Anglie*, Oxford, 1901 : Introduction, pp. XXXII-LXVI ; sur le manuscrit Tiberius E. I. de Londres, qui vaut un original, endommagé malheureusement par le feu, cf. pp. XI-XV, LIII. L'édition tient compte, au moins pour une part, de ses leçons (cf. p. V).

[2] D'où la réimpression de *P. L.*, t. CLV, col. 111-16, qui est bien regrettable et ne devrait plus être citée ; le texte des *Acta Sanctorum* s'imposait, à défaut d'un meilleur ; à travers le manuscrit de Rouge-Cloître, exactement reproduit, l'on rejoint la rédaction de Saint Albans, variantes à part ; mais plusieurs de celles-ci sont importantes.

[3] Pp. 311-15 ; mais j'y réintroduis les leçons du manuscrit Tiberius, autant qu'il est nécessaire.

original de Goscelin, que ses retranchements et les services, fort limités, qu'on peut lui demander en vue d'une édition contrôlée. Le texte de Horstmann consiste en 173 lignes. On entrevoit déjà quels sacrifices cet effort de contraction a imposés. De la première partie, s'évanouissent, avec tout le prologue, les §§ 3, 6, 9, 11, 13-14, 17, 27 ; la seconde partie est plus réduite encore, étant privée là des §§ 3-5, 7, 11, 14-23. Mais les chapitres mêmes qui ont trouvé grâce devant les exigences du compilateur ne subsistent très souvent qu'à l'état de lambeaux, quand ils ne sont pas transformés presque entièrement par la nécessité de faire court.

A titre d'exemple principalement, je reproduis dans son intégrité le § 1 de cette Vita brevior [1] *; en trois phrases, il condense la matière de huit chapitres ; la dernière seulement garde assez fidèlement l'aspect du texte fondamental. Pour la suite (§§ 2-12), je dois me borner à une analyse succincte et à des références approximatives. Au total, l'éditeur de Goscelin ne retrouve, malheureusement, que très peu de leçons utiles dans ce texte trop décharné. Mais il reste bien établi que John of Tynemouth avait entre les mains, pour son travail d'abrègement, un exemplaire tout semblable à celui du fonds Rawlinson, quant à l'étendue générale et à la forme [2], c'est-à-dire complet ; au sujet*

[1] Le caractère italique indique les phrases et termes qui sont repris matériellement du texte premier. Pour les rencontres avec les *Gesta* de Guillaume de Malmesbury, j'emploierai l'espacé. — Quant à la suite, les parties sont disjointes et dénombrées selon les besoins de la concordance ; mais je n'en puis marquer que les termes extrêmes. Une nouvelle édition serait nécessaire, s'il fallait tout justifier ; c'est une tâche dont, par bonheur, l'on peut se dispenser, une fois définie la nature de cette rédaction secondaire.

[2] Qu'on remarque, notamment, l'équivalence de la troisième phrase du § 1 avec le passage de Goscelin § 8^2 ; dans le travail de révision que le manuscrit de Cardiff représente, tout ce même passage a été omis, sacrifié probablement aux nouveaux et longs développements qui précèdent et rompent le fil du discours. Pareillement, la première partie du § 12 dans la Vie prolixe, relative au cilice d'Édith, garde sa place dans l'abrégé (=§ 2^2) ; dans la révision, au contraire, l'ordre de ces mêmes morceaux fut profondément remanié. A l'inverse, telles incises qui caractérisent la révision : *Omni mancipio devotius subiciebatur* (§ 10), *Aedgitha vero a sanctissima amita sua* etc. (§ 24), n'ont laissé aucune trace dans le texte bref (= 2^1 et 6^2), tandis que les phrases voisines, qui constituent seules tout de même la rédaction primitive, sont exac-

des poèmes seulement, force est de faire toutes réserves, puisque le Sanctilogium *n'en offre pas le moindre souvenir. Ajoutons que cet exemplaire du moine de Saint Albans ne pourrait être identifié numériquement avec celui qui nous est parvenu* [1] *; c'est une nouvelle perte à inscrire à notre passif.*

De sancta Editha virgine et abbatissa

§ 1. [1] Beata uirgo Editha filia fuit Edgari regis et *Wulftrudis, regii ducis filie* [§ 2, 23, 24 (r. d. *proles*)], quam rex *insolubilibus uotis regno sociare* [§ 2, 29] disposuerat ; sed partu explicito, caste uiuere quam illecebris deseruire maluit, propter Deum, habitumque monialium de manu *sancti Ethelwoldi* episcopi apud *Wiltoniam* [§ 4, 9, 14] suscepit, et uirtutibus et exemplis *proficiens*, uirginibus *mater spiritualis effici* meruit [§ 4, 24 sq.].

[2] Sancta uero Editha, sub materna cura relicta, de consensu tandem regis in eodem monasterio *habitum* [§ 5, 39] religionis suscepit ; quam mater *non auro* et monilibus ac *uario ornatu*, sed *litterarum ac uirtutum decore* ornare studuit [§ 7, 2, 9 sq.].

[3] *Inter multa autem sanctorum exempla que libris legebat, interque presentia sanctorum et maxime propinquorum religiosorum lumina, uicinius accendebatur uirginali palma sanctissime amite sue Edithe, Edgari regis* patris sui *germane, que* in *monasterio Tamworde, prouincie Staffordensis* [2], *meritorum signis sicut et ipsa Wiltonie* refulsit [§ 8[2], 1 sqq.].

tement reproduites. Bien plus, la concordance de simples leçons occasionnelles suffirait à démontrer la parité du texte principal et de la Vie brève : *famulatu*, qui devient dans la révision *servitute ; vestis et alimonia*, remplacés ensuite par *refugium* (§ 10 = § 2[1] de l'abrégé).

[1] La Vie brève en effet a conservé deux membres de phrase qui sont exigés par le sens et que le texte revisé garantit, mais que le copiste du manuscrit Rawlinson, trop souvent négligent, a sautés par mégarde : *animadvertens etiam nil differre* etc. (§ 1 = § 3[1] de l'abrégé) ; *Interea sompniat* etc. (§ 18 = § 4[1]).

[2] Je rétablis ici les leçons originales, au lieu des termes « Pollelworth » et « Werwici », passés dans les copies postérieures, témoin celle des *Acta Sanctorum*. Ces retouches donnent lieu à un petit problème ; voir à ce sujet l'édition et la note afférente. Il est fort curieux, au surplus, que Goscelin ait fini par écarter tout le passage.

§ 2. [1] *Sororibus enim Martham, Christo se prebuit Mariam. Singulis in ministrando — expetit solatium* [§ **10**, 19, 23 sq., 44 sq., 68 sq.].

[2] *Cilicio asperrimo* ad carnem utebatur — *sed mentem attendit* [§ **12**, 2, 8 sq.].

§ 3. [1] *Sensit* ergo *cur Dei — mens munda uersetur* [§ **12**, 17 sq.].

[2] *Vbicunque Editha incedebat — ut nullus uideretur qui reciperet* [§ **15**, 2 sq., 5 sq.].

[3] Cum enim *quindecim* esset — *quam aliis imperare* [§ **16**, 12 sq., 25 sq.].

§ 4. [1] Mortuo autem patre suo et succedente filio suo *Edwardo* adhuc infantulo, *sompniauit* — occisus est [§ **18**, 8 sq.].

[2] Cumque magnates uirginem *sanctam de monasterio* extrahere — *a proposito suo* et Dei seruitio *re*flecti ualuerunt [§ **19**, 7 sq., 21, 34 sq.].

§ 5. Cum enim in honore sancti *Dionisii* ecclesiam fabricasset [§ **20**, 3], et beatum *Dunstanum* ad eius *dedicationem* inuitasset [§ **21**, 3 sq., 22], idem pontifex u i d i t prefatam uirginem p o l l i c e m d e x t r u m f r e q u e n t e r p r o t e n d e r e — i n l a c h r y m a s p r o r u p i t Dunstanus (cf. Willelmum Malmesb., *Gesta pontif. Angl. : P. L.*, CLXXIX, 1542 A 2 sq.), et inquisitus a dyacono suo cur fleret *suspirans* ille *imoque trahens — nobis dormitantibus intrat* celi palatia [§ **22**, 17 sq.].

§ 6. [1] Appropinquante autem hora qua de hoc mundo transiret ad Dominum, *adest* sanctus *Dunstanus* — in manus Dei recommendauit [§ **23**, 31 sq.].

[2] *Quedam interim soror trepida — perpetue iocunditatis* [§ **24**, 4 sq.].

[3] Sicque *anno uicesimo tertio* — imbre *lachrymarum irrigauerat* [§ **24**, 24 sq., 35 sq.].

[4] *Zenodochium in atrio — instituit* [§ **24**, 52 sq.].

§ 7. [1] *Tricesimo obitus sui die — conculcatum triumphaui* [§ **25**, 2 sq.].

[2] *Tricesimo transitus sui die — abbatissa* effecta, in sancta conuersatione uitam finiuit [§ **26**, 2 sq.].

§ 8. Elapsis post depositionem sancte Edithe *annis tredecim, apparuit Dunstano — ita incorruptum* [II § **1**, 2, 14 sq.]; [n a m l i b i d i n i s e t c r a p u l e e x p e r s

s e m p e r f u i] (cf. Willelmum Malmesb., op. cit., 1542 B l. 13) ; *pollicem quoque — in parte absumta* [§ 1, 27 sq.].

§ 9. Dunstanus itaque, cum apud *Sarum* — de terra *leuatur* et omnia, ut premittitur, *inueniuntur* [§ 1, 36, 40 sq., 57, 71].

§ 10. [1] *Monachus* quidam *Glastonie — nullus cruor apparuit* [§ 2, 3, 6 sq.].

[2] Et cum *soror* quedam *de uitta — indignatione absterruit* [§ 2, 16 sq.].

[3] *Clerici Pictorum* — ad propria tristes abierunt [§ 6, 2 sq.].

§ 11. [1] Cum enim rex *Canutus* in festo *Pentecostes apud Wiltoniam* — in magno honore habuit (cf. Willelmum Malmesb., op. cit., 1542 C-D.).

[2] Unde semel orta in mari *tempestate* — ad portum optatum applicuit [§ 12, 22 sq.].

§ 12. [1] *Aldredo Eboracensi archiepiscopo — tranquillitatem reduxit* [§ 12, 37 sq.].

[2] Cum quidam terram sancte Edithe usurpasset et *morte superueniente — reddita* autem terra, sine mora *spiritum emisit* [§ 14, 4 sq.].

Un second témoin de la Vie originale, meilleur et notablement plus ancien, s'offre à nous dans le livre des Révélations de Pierre de Cornouaille, prieur des Augustins d'Aldgate à Londres (1197-1221). L'ouvrage, qui est fort étendu — moins long pourtant que l'immense dictionnaire biblique du même chanoine, intitulé Pantheologus *et remplissant trois volumes compacts* [1] —

[1] Voir par exemple, la collection du XIII[e] siècle qui appartenait à la cathédrale de Rochester : manuscrits 7 E. VIII et 7 C. XIII-XIV du fonds Royal, au Musée Britannique. En fait, l'ouvrage comprend quatre parties, les deuxième et troisième étant réunies dans le second volume. A chacune des trois premières, l'auteur avait donné un nom qui définit sa matière principale : *David, Salomon, Prophetae ;* la dernière se rapportait à tout le reste de l'Ancien et du Nouveau Testament. M. R. W. Hunt a publié récemment la préface de la première partie, adressée à Maître Henry de Northampton, chanoine de Saint-Paul, vers la fin du XII[e] siècle (*English Learning in the Late Twelfth Century*, dans *Transactions of the Royal Historical Society*, quatrième série, t. XIX, 1936, pp. 38-42, et cf. p. 33 sq. sur la méthode de Pierre). Tout ce répertoire est certainement antérieur aux années du prieuré ; au contraire, le livre des Révélations doit remonter aux premières années du XIII[e] siècle.

se trouve maintenant dans la bibliothèque de Lambeth et mériterait peut-être une étude approfondie, à l'égard de ses sources, quoique, provisoirement, la notice détaillée de M. R. James [1] *puisse suffire à donner une idée de l'ensemble. Selon son plan, l'auteur ne s'est intéressé qu'aux récits des visions et merveilles analogues. A ce titre, l'histoire d'Édith et de sa mère Wulftride lui a sans doute paru de bonne prise. Observons, en passant, qu'il est déjà coupable, dans sa hâte de lecteur avide, d'avoir fait de Ste Édith une abbesse de Wilton, tout comme Wulftride (ci-dessous § 3) ; c'est une méprise qui s'est perpétuée ; on peut donc excuser les historiens qui, de nos jours, tiennent le même propos. Comme garant du texte, le prieur nous est de bon secours ; car ses citations sont littérales habituellement, à part les explications nécessaires au contexte, et représentent une suite d'extraits dignes de foi, d'autant plus utiles que le copiste du manuscrit Rawlinson s'avère trop souvent infidèle à sa tâche pour n'avoir pas besoin d'être contrôlé, outre les lacunes occasionnelles qui font tort au texte.*

C'est surtout autour des chapitres de la seconde partie que nous avons l'assistance de Pierre de Cornouaille. Au total, il nous apporte, en deux groupes distincts et inégaux, treize morceaux, promus dans sa compilation à la dignité de « chapitres [2] *», qui correspondent aux §§ 24-26 de la première partie, et aux §§ 8, 12, 14-15, 19-22 de la seconde. Aux fins de l'édition, il importe de donner, comme précédemment, un inventaire précis de ces subsides. Le caractère italique servira encore à marquer ce qui est littéral dans les limites de cet apport ; l'édition fera ressortir le détail des portions intermédiaires, dans la mesure où elles se distinguent du texte original ou servent à l'amender.*

1. (f. 82) Edgyda soror fuit sancti Eduardi regis et martiris et Wiltonie sacrum uelum suscepit inter uirgines, et ipsa uirgo sanctissima multa mirabilia faciens in uita sua, sicut et alias diximus [3]. Hec in feretro est,

[1] Manuscrit 51. Cf. *A Descriptive Catalogue of the Manuscripts in the Library of Lambeth Palace* : première partie (1930), pp. 71-84.

[2] Soit : chap. LXXVI et LXXVII du premier livre, chap. DCCXLIV à DCCLIV du second.

[3] Cette incise est déconcertante, à première vue. Je suis fort tenté de croire

multis reuelationibus post mortem suam preuenientibus, elevata. Quodam autem *tempore quidam optimatum regis — ad faciendam uindictam in nationibus* [II § 14, l. 2-46].

2. (f. 82v). *Erat* in predicto cenobio sanctimonialium Wiltonie quedam *soror tam prudentia — interuentionum flagitasse remedia* [II § 15, l. 1-28].

3. (f. 407). Sancta uirgo Edgyda filia fuit regis Edgari sanctissimi, in cuius ortu sanctus Dunstanus pacem prophetauit Anglis futuram, et regine Wlftrudis postea abbatisse Wiltonie. Fuit et soror Edwardi regis et martyris et Edelredi regis. Fuit et abbatissa Wiltonie. Hec cum diu sanctam uitam cum uirginibus sacris tenuisset et iam ad exitum uite peruenisset, *quedam soror trepida currens — candidam animam efflauit* [I § 24, l. 4-9, 16-22].

4. (f. 407). *Tricesimo obitus sui die apparuit — cessare non poterat* [I § 25, l. 2-14].

5. (f. 407). *Tricesimo item transitus sui die — ante hodiernam lucem est defuncta* [I § 26, l. 2-24].

6. (f. 407v). *Annus iam tercius decimus ab obitu — testimonia eum confirmabant.* Quid multa? Sanctum corpus uirginis omnibus inuentis signis que ipsa uirgo in uisione sancto Dunstano predixerat ab ipso sancto Dunstano archiepiscopo et *Wiltoniense pontifice et sancto Elphego Wintonie et multitudine cleri et populi eleva*tum est et honorifice in eminenti loco reconditur [II § 1, l. 2-64, 73].

7. (f. 408). Sancta *Uulftrudis* abbatissa Uuiltonie, mater predicte Edgythe, de morte cuiusdam sororum monasterii sui *que Elfledis* dicebatur nimis *anxiebatur*. Aduenit dies sollempnitatis *paschalis*, nec tamen abbatissa, recedentibus aliis, recessit, sed *in choro pro* anima dilecte sue *psalterium* decan-

que Pierre signifie là tout bonnement, en dépit du prétérit, les onze morceaux groupés vers la fin de l'ouvrage, dans le second livre ; les explications relatives à Édith, au début de notre troisième morceau, paraissent correspondre assez bien à cette référence. Il aura donc pris ses notes en divers temps, puis redistribué les divers extraits, au terme de ses lectures, afin de composer l'ensemble. Car, pour le reste, j'ai parcouru vainement la suite des chapitres qui précèdent le LXXVI[e] de la première partie, et consulté, plus vainement encore, les quatre parties du *Pantheologus*. Mais il est encore possible que l'infatigable Augustin ait composé un autre recueil d'hagiographie où il était question d'Édith.

tans remansit. *Interea concuti mausoleum — dignatus est approbare* [II § 8, l. 2 sq., 14-32].

8. (f. 408). *Knutus rex* Danorum miro *affectu et deuotione*, uisis *signis* que fiebant per *sanctam Edgytham*, ei seruiebat, et deuotus erat. Hic *aliquando repetebat regnum patrium Danorum*, et *in illo uasto — patrie redditus predicauit* [II § 12, l. 11 sq., 22-41].

9. (f. 408v). *Alfgyua* abbatissa Wiltonie *oculum dextrum regio morbo inflata — sacrificans conualuit* [II § 19, l. 5-15].

10. (f. 408v). *Anno uicesimo quinto ante prelationem huius Alfgyue — uisa est regredi* [II § 20, l. 2-16].

11. (f. 408v). Per uisum sancta *Edgytha quandam sororem adhortatur — quicquid uult impetret* [II § 20, l. 57-67].

12. (f. 409). Quodam tempore, *cum* multas *sororum* sanctimonialium *lues infirmitatis decoqueret — confidentiores reddidit* [II § 21, l. 3-27].

13. (f. 409). *Huic reuelationi subnectendum uidetur — humillime flagitauit* [II § 22, l. 2-38].

D'un autre écrit qui dépend encore pour une grande part, sans le moindre doute, de la rédaction même de Goscelin, et ne porte lui non plus, d'ailleurs, aucune trace de la révision finale, il n'est guère besoin que de rappeler l'existence ; à savoir, le Chronicon Vilodunense, *célèbre parmi les linguistes* [1] *: poème*

[1] Extraits mis en latin par Leland (cf. *Monasticon Anglicanum*, t. II, éd. 1886, p. 320), et donnés dans le texte original par Dugdale (ib., p. 315 sq.) ; première édition complète de W. H. Black, *Chronicon Vilodunense siue de Vita et miraculis S. Edithae Carmen Vetus Anglicum*, Londres, 1830 (pour le compte de R. C. Hoare, éditeur du *Registrum Wiltunense*), d'après l'unique manuscrit Faustina B. III du fonds Cotton, au Musée Britannique ; nouvelle édition de C. Horstmann, *S. Editha siue Chronicon Vilodunense im Wiltshire Dialekt*, Heilbronn, 1883 ; études de W. Heuser, *Die mittelenglischen Legenden von St. Editha und St. Ethelreda*, Erlangen, 1887 ; R. Fischer, *Zur Sprache und Autorschaft der mittelenglischen Legenden St. Editha...*, dans *Anglia*, t. XI (1889), pp. 175-218 ; réplique de Heuser, ib., t. XII (1889), pp. 578-84. On trouvera d'autres références dans la bibliographie de J. E. Wells. Le débat a pour objet l'unité de l'ouvrage ; Heuser voudrait que la seconde partie, distinguée par cette rubrique : *Hic incipit translatio sancte Edithe* (avant le v. 2391), marquât l'intervention d'un nouveau rédacteur. A part cela, la discussion est purement technique et relève des spécialistes. Mais il est bien clair que, l'ouvrage complet de Goscelin étant mis au jour, l'une et l'autre partie se trouvent ramenées à la même source principale.

« moyen anglais », composé à Wilton vers l'an 1420, qui compterait près de 6000 vers, s'il nous était parvenu intact [1]. *Toute l'histoire du monastère y est reprise depuis sa fondation, et conduite jusqu'au temps du roi Henry I ; mais c'est bien la « légende » d'Édith, énormément délayée et farcie d'éléments divers, qui tient la place principale. A cet égard, le poète-chroniqueur nous instruit lui-même ; l'ouvrage est suivi de deux notes latines, dont la première, énumérant les noms des fondateurs et bienfaiteurs, permet de déduire le temps de la composition, et la seconde, plus importante pour nous, mentionne, au premier rang des « autorités » dont la liste est dressée :* Legenda sancte Edithe Virginis [2]. *Cette référence générale, rapprochée du titre particulier qui distingue la « Translation de S^te Édith » et des fréquentes notes marginales :* Miraculum [3], *ne peut convenir désormais qu'au récit de Goscelin. L'on reconnaît sans peine, en effet, la plupart de ses morceaux dans les lentes strophes du poème* [4] *; mais, s'il est intéressant*

[1] Après le v. 1030, douze feuillets manquent dans le manuscrit Faustina ; d'où la perte d'un millier de vers, ceux précisément qui correspondraient au début de la Vie d'Édith (voir l'édition de HORSTMANN, p. 24).

[2] Voir ib., p. 112. Ce même titre reparaît trois fois en marge : *Legenda (sancte) Edithe* (pp. 32, 34, 81). — La suite des « autorités » se rapporte surtout aux origines du monastère.

[3] Voir ib., pp. 29, 31, 33, 34, 48, 49, 51, 59, 60, 61, 64, 65, 67, 69, 70, 71 (bis), 74, 76, 77, 81, 85, 91, 96, 98, 99, 100, 101, 102 ; en outre, on lit trois fois cette rubrique : *Sompnium miraculosum*, pp. 43 (bis), 108. A part cinq nouveaux « Miracles » (intercalés dans la partie v. 4320-4565), qui survinrent au temps des trois premiers rois normands, et représentent ainsi une addition certaine, la seule qui soit vraiment notable, toute la matière désignée se laisse expliquer par l'ancien récit. Ce complément particulier signifie nettement qu'un clerc du XII^e siècle, probablement un chapelain de Wilton, eut souci de poursuivre la relation des faveurs dues à l'intercession d'Édith, et spécialement à la présence de ses restes. Goscelin avait lui-même donné l'exemple, en ajoutant un chapitre (§ 21), lequel est bien de son style, mais se présente, sans conteste, comme un récit de surcroît, avec une doxologie qui lui est propre. Après quoi, pour quelque raison que ce soit, la geste merveilleuse resta close ; sinon, le chroniqueur de la fin du moyen âge n'eût pas négligé d'y puiser. Pour les cinq Miracles de la période normande, qui débordent l'âge de Goscelin et sont propres au poème rimé, celui-ci doit donc tenir lieu, quant à l'essentiel des faits, de la source originale, dont toute autre trace a disparu.

[4] Dans un seul cas, il est permis de dire que le chroniqueur cite presque expressément la *Vita*. Notre § 4 de la seconde partie, versifié dans le *Chronicon*

de remarquer que ce récit était encore lu à Wilton au début du XVe siècle, l'édition même du texte n'en peut retirer, sous cette forme arbitraire et modernisée, aucun bénéfice appréciable, sauf peut-être pour l'épel des noms propres.

Enfin, un long chapitre de la seconde partie (§ 16), l'un des plus remarquables en effet, — le plus brillant peut-être au point de vue littéraire, certains diraient même : précieux entre tous, à divers titres [1] *— eut l'honneur d'une tradition particulière. Il n'y a rien là que de très naturel ; mais on n'y a pas encore pris garde. L'histoire des danseurs maudits de Colebek ou Kölbigk, et le tardif miracle dont fut favorisé, à Wilton, par l'action de Ste Édith, l'infortuné convulsionnaire, nommé Thierry, qui prétendait être, sous la garantie d'une formule établie par Bruno de Toul (le futur pape S. Léon IX, 1048-54), l'un des survivants de l'affreux drame accompli en la veillée de Noël de 1020-21, — cette étrange histoire et son merveilleux prolongement étaient bien faits pour frapper l'imagination du public et retenir l'attention des clercs lettrés. Dans sa retraite normande de Saint-Évroul Orderic Vital († 1142) prit soin de transcrire de sa propre main, pour en faire un supplément de son Histoire Ecclésiastique, le récit conté par Goscelin. Nous possédons cette copie* [2] *; bien mieux, un fac-similé partiel*

Vitod. v. 2855 sq. (*Twey prestes the whyche were in that chirche seruyng...*), lui suggéra cette note en latin, inscrite en marge pour réparer, semble-t-il, un oubli de la glose rimée : *Istorum sacerdotum ista fuerunt nomina : Osmundus et Adelmannus.*

[1] Je ne puis omettre de citer ici quelques lignes où Gaston Paris compare avec les autres témoins de l'histoire des Danseurs le récit dit de « Thierry » (car Goscelin ne compte pas dans son raisonnement, tout au plus un « clerc de Wilton ») : « ... il est pour nous le plus intéressant de tous et celui qui soulève proprement les questions d'histoire littéraire mêlées à ce chapitre de l'histoire des croyances, des impostures et des mœurs » (*Journal des Savants*, 1899, p. 742). D'autre part, Paul Verrier a consacré une longue étude à la fameuse demi-strophe de ronde, qui se trouve enchâssée dans le texte de Goscelin « *Equitabat Bouo...* », afin d'en bien montrer l'intérêt considérable : *La plus vieille citation de Carole* (dans *Romania*, t. LVIII, 1932, pp. 380-421). Cette fois, non seulement le nom de Goscelin n'est pas rappelé, mais c'est Orderic Vital qui est exalté pour avoir sauvé de l'oubli ces vers mémorables.

[2] Manuscrit 6503 (f. 61) du fonds latin de la Bibliothèque Nationale, à Paris ; le texte fut tout d'abord signalé par L. Delisle, *Bibliothèque de l'École des*

peut être consulté aisément [1]. *Un second exemplaire, parallèle, est conservé dans un manuscrit de l'abbaye cistercienne de Louth Park (Lincolnshire), qui remonte encore au* XII^e^ *siècle* [2]. *Enfin plusieurs autres copies se laissent sûrement rejoindre par des voies indirectes* [3]. *Eu égard à leur transmission, ces derniers récits ne peuvent servir beaucoup au contrôle du texte ; cependant, ils témoignent, chacun pour son compte, du crédit que reçut en Angleterre et au delà le chapitre de Goscelin* [4], *qui faisait ainsi une concurrence imprévue à l'autre histoire des danseurs maudits, beaucoup plus fruste, mise en cours sous le nom d'Otbert et recueillie notamment par Guillaume de Malmesbury* [5]. *Reconnaissons que la rédaction de Goscelin méri-*

Chartes, t. XXXIV (1873), p. 271 (et cf. l'article du même : *Vers et écriture d'Orderic Vital*, dans *Journal des Savants*, août 1903, p. 9 du tirage à part) ; G. Waitz le publia ensuite, avec les variantes du manuscrit Fairfax, dans *Monumenta Germaniae, Scriptores*, t. XXVI (1882), p. 28 sq.

[1] Cf. L. Delisle, *Matériaux pour l'édition de Guillaume de Jumièges préparée par Jules Lair*, 1910 : Appendice, pl. III (= fol. 61 recto), et cf. pp. 16 et 19.

[2] Fonds Fairfax du Bodleian Library, n° 17 (non paginé, lors de l'édition de Schröder) ; le texte suit une *Lamentatio Geruasii* (le premier abbé de Louth Park en 1139).

[3] A savoir : dans le *Handlyng Synne* de Robert de Brunne (voir plus haut) ; dans l'*Historia Anglicana ecclesiastica* de Nicolas Harpsfield († 1572), publiée en 1622 (Douai), pp. 204-207 (chapitre consacré à S^te^ Édith) ; dans une version suédoise du XIV^e^ siècle, devenue partie de l'histoire de S. Magnus, jarl des des Orcades († 1115) ; sur ce dernier récit, que Schröder n'a pas connu, cf. P. Verrier, article cité, p. 401 sq. — Voir plus loin au sujet du *Speculum Laicorum*.

[4] Schröder a cru pouvoir définir deux lignes originales de tradition : d'une part, Orderic et le manuscrit Rawlinson ; d'autre part, le manuscrit Fairfax et les extraits de Harpsfield. Il suffit maintenant d'énoncer cette distinction pour faire apparaître son irréalité. Dès que l'on restitue à Goscelin la Vie d'Édith, il devient évident que le manuscrit Rawlinson ne peut être apparié à la copie d'Orderic, qui en dérive. A part cela, on admettra volontiers que les cinq textes secondaires, — à savoir Orderic, le manuscrit Fairfax, Robert Mannyng, Harpsfield et la version suédoise, — ne représentent pas autant de lignes parallèles et singulières. Deux copies tout au moins, faites au XII^e^ siècle, une dont usa Orderic en Normandie, une autre qui fut reprise par les témoins anglais et suédois, pourraient suffire à expliquer la qualité propre à chacune de ces rédactions ; mais il semble plus probable d'en supposer deux en Angleterre même, dès l'origine ; ceci dit théoriquement, et pour donner raison des récits qui ont survécu ; dans la réalité, beaucoup plus de copies particulières ont pu circuler.

[5] *Gesta regum Anglorum*, l. II §§ 173-174 (éd. Stubbs, t. I, p. 203 sq.) : ad ann. 1012.

tait bien le succès. Mais ce que l'on ne parvient pas à comprendre, c'est que des érudits qualifiés et réputés, ceux-là même qui ont su mettre en valeur avec une science indiscutable l'intérêt exceptionnel des pages en question, et tirer au clair toute l'histoire des danseurs saxons [1], *aient complètement oublié le rôle du moine de Cantorbéry en cette affaire, et la dette qu'ils lui devaient* [2].

[1] Cf. Edward Schroeder, *Ueber die im ersten Bande der Deutschen Sagen enthaltene Geschichte von der verfluchten Tänzern von Kölbigh*, dans *Verhandlungen der 43ten Versammlung Deutscher Philologen und Schulmänner in Köln* (1896), pp. 131-34 : esquisse de l'étude définitive et complète, incluant l'édition de tous les textes : *Die Tänzer von Kölbigck : ein Mirakel des 11. Jahrhunderts*, dans *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, t. XVII (1897), pp. 94-154. — Gaston Paris, *Les danseurs maudits*, dans *Journal des Savants*, 1899, pp. 733-47 (exposé et discussion de l'étude précédente, avec des remarques personnelles qui ne sont jamais négligeables, outre le charme et la clarté du style). — Quant à l'étude récente et particulière de P. Verrier, voir ci-dessus.

[2] Aux rédactions secondaires qui ont été déjà signalées, il faudrait ajouter celle qui figure dans le *Speculum Laicorum*, collection alphabétique d'*exempla* composée en Angleterre vers la fin du xiiie siècle par un frère Mineur (cf. J.-Th. Welter, *Le Speculum Laicorum*, 1914, p. 33 : n° 137, dans la section *De coreatricibus*). Ce résumé commence ainsi : *Accidit in diocesi Tullianensi tempore Brunonis episcopi qui postea fuit papa Leo...*, et rapporte presque tout le « *libellus* » du frénétique, y compris les vers de la carole ; mais la dernière phrase est significative : « Quorum unus nomine Theodiricus, in Angliam ueniens tempore sancti Edwardi regis, meritis sancte Edithe sanatus est die dominico Concepcionis ». Je cite le principal manuscrit, Add. 11284 du Musée Britannique (f. 20v), provenant de Cambron, Hainaut ; il y en a encore une quinzaine d'autres, la plupart du xve siècle, et tous anglais ; par où l'on entrevoit la popularité du récit, sous cette forme. Il n'y a aucun doute que le prédicateur ambulant qui s'est emparé de cette anecdote ne la doive, lui aussi, à la légende de Ste Édith. Au regard de l'histoire littéraire, le *Speculum Laicorum* se place donc à côté du *Handlyng Synne* et de la recension suédoise, et montre de même que ce chapitre de Goscelin a joui d'une large diffusion, difficile à mesurer ; il représente mieux, du reste, les termes de l'original. Au contraire, les autres recueils d'*exempla*, relevés par M. Welter (ibid., p. 123), qui ont admis le miracle des danseurs doivent leur texte au *libellus* rival d'Otbert : tels, l'*Alphabetum Narrationum* d'Arnold de Liége, frère Prêcheur qui vivait au début du xive siècle (voir par exemple le manuscrit Harley 268, f. 96v), et la *Scala Celi* de Jean Gobi, autre Prêcheur, en 1330 (voir le manuscrit Harley 330, f. 1-52). Aussi bien, il est très probable que ces deux auteurs dépendent du *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais (XXVI, 10), dont l'influence prépondérante à cet égard a été parfaitement discernée par Schröder (voir son étude principale, p. 99 sq.).

Schröder a bien entrevu qu'un clerc de Wilton était notre garant, puisque la scène se passe sur les lieux mêmes ; il consent même, d'occasion, à rappeler le nom de Goscelin, recommandé par le manuscrit Rawlinson, mais sans jamais accorder au moine de Saint-Augustin la paternité du récit, bien plus, sans paraître soupçonner que ce récit fait partie d'un ensemble de Miracles dont la tombe d'Édith était le centre. Gaston Paris, à son tour, ignore totalement Goscelin, et se doute encore moins de l'existence d'un contexte littéraire ; ce qui ne l'empêche pas de disserter à perte de vue sur la manière dont le clerc insaisissable de Wilton a pu transposer et colorer le libellus *de Thierry ; or le problème se pose autrement — s'il se pose encore — dès là qu'on a fait connaissance avec les procédés de style de Goscelin ; car il saute aux yeux que celui-ci a refait à son goût, et au goût du temps, la formule imputée à l'évêque de Toul. Quant à P. Verrier, il est si bien victime des réticences ou des oublis de ses devanciers qu'il trouve beaucoup plus simple, reprenant une suggestion passagère de Léopold Delisle*[1], *d'attribuer positivement et avec persistance*[2] *toute la composition du récit à Orderic Vital, plus jeune que Goscelin de trente ou quarante années.*

J'aime à croire que ces aberrations deviendront lettre morte, le texte original une fois lu et considéré dans le cadre de son contexte. On remarquera, du reste, qu'Orderic a émaillé sa transcription de fautes manifestes et que, dans la circonstance, c'est encore le copiste du manuscrit Rawlinson, si souvent

[1] *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. XXXIV (1873), p. 271 : « Cette histoire, telle qu'elle est dans le manuscrit 6503, présente une grande analogie de style avec quelques-uns des morceaux les plus étudiés de l'*Histoire Ecclésiastique*. » Mais, en 1910, la note est atténuée : « Le style de cette légende... rappelle assez bien celui de quelques récits merveilleux insérés dans l'*Histoire Ecclésiastique* » (*Matériaux pour l'édition de Guillaume de Jumièges...*, p. 16). Ceci est exact sans doute, dans la mesure où les écrivains des XI^e^ et XII^e^ siècles se ressemblent, surtout par l'emploi d'un lexique souvent prétentieux et par la recherche des effets d'emphase. A mon avis, Orderic se sert, plus encore que Goscelin, de termes rares et grandiloquents, et, pour le reste, avec moins d'élégance.

[2] Voir *Romania*, t. LVIII (1932), pp. 381, 382, 386, 390, 395 sqq., 405, 409 sq., 413 ; à titre d'exemple : « la *chorolla* d'Orderic Vital » (p. 386) ; « au moment où Orderic Vital transcrivait en latin la carole de Bovon et Mersent ».

défaillant en d'autres endroits, qui fait meilleure figure. Nous ne sommes pas moins heureux de pouvoir contrôler l'exactitude de ces mêmes pages, et voudrions que nombre d'autres chapitres moins importants fussent aussi bien garantis par le concours de plusieurs témoins de rencontre.

Mais la faiblesse relative du texte courant est rachetée, pour la première partie presque entière (§§ 2-24), — c'est-à-dire le prologue et les trois derniers chapitres exceptés, — par une chance rare qui nous vaut beaucoup mieux, en fin de compte, qu'une copie plus ou moins semblable et sujette à caution elle aussi. Un petit recueil hagiographique, qui semble avoir pris sa forme de collection entre les mains de Robert Cotton au début du XVIIe siècle[1]*, puis disparut pour longtemps*[2]*, et qui se retrouve accessible maintenant dans la bibliothèque de Cardiff, au pays de Galles*[3]*, contient entre autres articles*[4] une Vita

[1] Son nom se laisse déchiffrer, bien que très effacé, en haut de la première page ; à côté, on lit cette date, d'une autre encre : 1601.

[2] W. D. Macray le retrouva en 1903 parmi les livres et chartes de Sir George O. Wombwell, et le décrivit alors sommairement ; j'ai indiqué ci-dessus cette notice, et signalé le transfert subséquent du volume à Cardiff.

[3] Il n'a reçu encore, à ma connaissance, aucune cote. Je ne saurais assez remercier Mr. Harry Farr, directeur des Public Libraries de la Cité de Cardiff, de la complaisance qu'il a mise à me communiquer à Londres le manuscrit confié à sa garde.

[4] Le recueil est de petit format et comprend 146 feuillets. Sa composition est évidemment factice et récente. La première partie (ff. 1-80) offre une triple Vie de S. Guénolé (*Wingualoei* = *BHL.* 8962, 8957, 8959), copiée au XIIIe siècle ; une cote développée, inscrite au bas du f. 2, vers la fin du XIVe s., à savoir « D. VII Vita sci Winguelei... forma egregium... 88 », permet de reconnaître en ces pages un ms. du prieuré de Saint-Martin de Douvres, dépendant de Christ Church, Cantorbéry ; cette même cote reparaît dans le catalogue de ce prieuré, compilé en 1389 par John Whytefeld (cf. M. R. James, *The Ancient Libraries of Canterbury and Dover*, 1903, pp. 421 et 460). Toute la suite formait déjà un ensemble au XVe siècle ; des notes marginales de cette époque et de la même main s'y présentent d'un bout à l'autre. Mais il y a lieu de distinguer deux nouvelles parties, sinon trois, distinctes à l'origine, quoique la date soit la même de part et d'autre, c'est-à-dire, à mon sens, la seconde moitié du XIIe siècle. Les ff. 81-120 contiennent les trois Vies : de Ste Ethelburga (*BHL.* 2630 b), complétée par les *Lectiones de Sancta Hildelitha* (*BHL.* 3942, sauf différences) ; de S. Édouard le Martyr (*BHL.* 2418) ; de Ste Édith (le texte même que nous étudions ici). A première vue, l'on est tenté de croire que chacune de ces Vies

beatae Aedgithae uirginis (*ff. 102ᵛ-120*), *dont, malgré l'absence d'une désignation plus précise, la correspondance avec l'ouvrage restitué à Goscelin par le manuscrit d'Oxford est un fait obvie, pour la plupart des chapitres de la Vie proprement dite, — mais une correspondance qui laisse place, souvent, à tant de particularités, longues ou brèves, de chaque côté, que l'examen de la nouvelle rédaction, en regard de l'autre, autorise finalement une seule hypothèse : ce manuscrit de Cardiff oublié nous remet sous les yeux un texte revisé et complété par Goscelin lui-même, aucune autre personne que l'écrivain responsable et intéressé à son propre travail n'ayant pu reprendre de pareille façon la teneur de l'ouvrage primitif, soit pour la modifier à sa guise sur tel ou tel point, soit pour y introduire des morceaux inédits, plus ou moins considérables.*

Assez souvent, le changement ne porte que sur un mot ou une expression, et paraîtrait, sinon arbitraire, du moins insignifiant en bien des cas, si l'entreprise de révision n'apportait rien d'autre [1]. *Faute d'indices plus probants, on pourrait même supposer* a priori *que ces retouches, même fréquentes, soient*

a son propre copiste ; j'incline à croire plutôt que la même main a fait tout le travail, et je conjecturerais volontiers que la transcription, où l'on remarque des titres partie rouges partie verts, représente l'usage de Cantorbéry, et singulièrement de Saint-Augustin, durant le XIIᵉ siècle avancé. Dès lors, la conservation de la Vie revisée d'Édith dans ce milieu s'expliquerait de la meilleure façon. — La fin du manuscrit paraît être l'œuvre de trois copistes contemporains, quoique le dernier texte, beaucoup plus calligraphique d'aspect, semble plus ancien, comme Macray en a eu l'impression. On a donc ici successivement : la Vie de S. David , ff. 121-129ᵛ (*BHL.* 2107) ; le poème d'Hildebert sur Sᵗᵉ Marie Égyptienne, mais incomplet, ff. 129-135ᵛ (*BHL.* 5419 : la présente copie s'arrête avant la fin du sixième chant : *P.L.*, t. CLXXI, col. 1330 B, l. 11 ; mais, indépendamment de la lacune matérielle de notre manuscrit, le texte primitif n'allait guère plus loin, puisque le f. 135 est le premier élément du dernier cahier) ; enfin, après la perte d'un feuillet, la Vie de S. Évroul (*BHL.* 2377), privée, par conséquent, de ses premières phrases.

[1] Dans l'édition, qui suit nécessairement, pour l'ensemble, la lettre du texte complet, c'est-à-dire de la rédaction du manuscrit Rawlinson, toutes ces menues variantes, notables ou non, ne pouvaient être produites que dans l'apparat critique (sauf le cas où elles font un groupe assez dense et permettent ainsi d'équilibrer des morceaux parallèles en plein texte) ; afin de les distinguer des simples graphies ou fautes occasionnelles, je donnerai en caractères espacés ces leçons propres au manuscrit de Cardiff qui sont une part du travail de révision.

dues à un lecteur présomptueux ou mécontent, voire à un copiste capricieux [1] *; les autres corrections sont trop profondes et frappantes, pour donner longtemps consistance à ce préjugé. On rencontre en effet, au milieu de cette poussière aveuglante, des phrases entières et nettes, plus ou moins articulées, qui s'intercalent dans le texte de l'ancienne rédaction et en renouvellent l'aspect. Le copiste du manuscrit d'Oxford a pu omettre, par hasard, l'une ou l'autre des plus courtes ; il n'y a jamais lieu de penser qu'il a fait des retranchements de propos délibéré, afin d'abréger sa tâche* [2]. *D'autre part, des interpolations intentionnelles d'un réviseur irresponsable ne s'ajusteraient pas si exactement à la forme déjà livrée de manière à ne faire jamais disparate, au point de vue littéraire. Qui aurait pu les concevoir et leur donner cette qualité? Mais, surtout, pourquoi tant d'efforts? Il eût été beaucoup plus facile d'ajouter un supplément final. En outre, à plusieurs reprises, la matière de ces accroissements prend les proportions de vrais chapitres, entièrement neufs, — mais écrits du même style, — pour faire connaître, par exemple, les dévotions d'Édith et son livre de prières (§ 8), dépeindre son parc zoologique (§ 10), vanter ses travaux de broderie (§ 16). Il en résulta même un déplacement des parties, qui affecte les §§ 10-12, ainsi que la suppression d'un morceau, qui, dans ce remaniement, perdait son assiette (§ 8*[2]*). Enfin, si l'on gardait encore quelque doute sur le rôle personnel de Goscelin dans ce renouvellement foncier, il suffirait de donner un coup d'œil aux poèmes, tous métriques et très soignés, que l'occasion lui permit d'introduire, non seulement au cours des chapitres corrigés et transformés de la première*

[1] Plusieurs fois, il est possible que la différence matérielle des deux textes ait pour raison la négligence du copiste qui nous a conservé dans l'unique manuscrit d'Oxford la rédaction première ; j'ai marqué, en note, quelques-uns de ces passages suspects ; il est impossible, d'ordinaire, de décider fermement, à cet égard ; en tout état de cause, cette difficulté reste exceptionnelle. On verra qu'il s'agit surtout d'omissions, qui seraient imputables au susdit copiste.

[2] Sauf, peut-être, concernant les poèmes sur Edgar et sur Édouard le Martyr (nos VI et VII) ; mais il a pu les supprimer, comme peu séants dans un ouvrage en prose, de même qu'il a déplacé le poème no VIII ; au surplus, nous ignorons si ces deux poèmes requis par le contexte, le premier certainement, ne manquaient pas déjà dans l'archétype direct.

partie, mais aussi dans la seconde ; comme le reste, ils portent sa marque.

A y bien réfléchir, d'ailleurs, l'on en arrive à songer que ces compléments poétiques ont été la cause, ou le prétexte, de toute la révision. Le chantre de Saint-Augustin, passionné pour la gloire d'Édith et de Wilton, aura voulu, par une seconde pensée, consacrer ses talents à célébrer sa sainte de prédilection par une surabondance de morceaux d'apparat auxquels l'hagiographie commune n'était pas habituée. Du premier coup, il avait inséré dans son texte cinq ou six pièces de ce genre [1] *; il trouva sans doute le temps, ensuite, de composer huit poèmes de surcroît, qui, rejoignant les précédents, couvriraient presque tout l'ouvrage, lui donnant une note évidente de splendeur et de variété. Prenons garde en effet que le manuscrit de Cardiff n'est pas seulement un témoin quasi constant de la première partie, et qui disparaît pour toute la suite. Il est vrai que la révision et refonte des chapitres en prose commence après le prologue et prend fin, matériellement, avec le récit de la mort et des funérailles d'Édith (§ 24). Mais le même texte, en nous apportant, au delà de ce terme, quatre poèmes destinés à la seconde partie, indique avec la plus grande précision les points d'attache de ces poèmes, si bien que le travail de reprise de l'auteur, pour sortir des minuties et changements, ne se poursuit pas moins jusqu'au chapitre 18 de cette seconde partie, consacrée à la vie posthume.*

Pour mon compte, je pencherais à croire, finalement, que Goscelin, ayant passé beaucoup de temps à construire ces morceaux d'une prosodie difficile et d'un art délicat, prit occasion de leur mise en place pour revoir tout le texte depuis le prologue, mais qu'il n'eut pas le loisir de prolonger la correction de détail après le chapitre 24 de la première partie ; il se sera dès lors contenté de marquer les endroits de la seconde où les pièces de vers prévues devaient être inscrites. En ce sens seulement, le travail de révision ou réédition peut être tenu pour incomplet ; il n'en reste pas moins que le manuscrit de Cardiff nous apporte tout ce que Goscelin a fait pour renouveler sa

[1] L'appartenance du n° VII à cette première série n'est pas certaine ; c'est seulement en raisonnant d'après le titre apposé par Leland l'Antiquaire qu'on peut conjecturer sa présence dans la Vie primitive.

légende d'Édith, et non pas une copie tronquée. La merveille, c'est que semblable rédaction, d'apparence imparfaite, ait été conservée ; car il est fort improbable, au demeurant, qu'un autre témoin en ait existé. Ce texte même que nous possédons montre que son copiste, tout en accomplissant sa calligraphie, n'a point compris, pour toute la fin, ce qu'il transcrivait, les références des parties en prose étant confondues avec les vers qu'elles accompagnaient. Goscelin a pu mourir au cours de son travail même ; les ébauches recueillies, l'on aura tôt ou tard, à Saint-Augustin, composé un texte net, mais incapable, tel quel, de faire concurrence, encore moins échec, à la Vie originale. Je ne serais pas éloigné d'admettre que nous tenons, dans les pages du présent manuscrit de Cardiff, un demi-siècle ou davantage après le décès de Goscelin, l'unique exemplaire qui témoigne proprement de son essai de révision. De là, si je ne me trompe, le prix qu'il convient de lui donner.

Le tableau suivant fera voir, mieux que beaucoup d'autres observations, comment se présentent au juste les parties de cette étrange « Vie de la bienheureuse vierge Édith », qui, sans le concours du manuscrit Rawlinson, resterait, quant à ses origines et à ses particularités, entièrement inexplicable, et devrait même garder l'anonymat [1].

Incipit Vita beatae Aedgithae Virginis.

(1.) Regnabat regnorum pietas — consurgens aurora [§ 2].
(2.) Fauisse tunc — germinis sui [§ 3].
(3.) At sancta parens — spiritualis, *ubi nunc... resurrectionis* [§ 4].
(4.) Huc igitur transfertur — colligit. *Addit rex... in secula* [§ 5].
Centena uos ... : I.
(5.) Recedente patre — quam peradulta. Facies — matris. *Oculorum sidera... contendebat auctori* [§ 6].

[1] Qu'on veuille bien remarquer que le caractère italique sert désormais à indiquer les parties propres, puisqu'il ne s'agit plus de mettre en relief la dépendance, mais bien la concurrence des textes.

(6.) Mater illi — docebat eam de omnibus [§ 7].

(7.) Eius ergo oleo — nuntiare dilecto quia amore langueo. *Sed senatores... psalteriorum citharas* [§ 8[1]].

(8.) Huius aulae suae — filia exemplum. *Nec desiit illa mater... cum claritate* [§ 9].

Donec castificum... : **II.**

(9.) At uirgo gloriosa — caritas diffunderetur [§ 10 [1]].

(10.) Cilicio testantur — conderent martyria [§ 12 [1]].

(11.) Ad hoc multimoda — informantur simulachra. *Tota intentio...* [§ 11].

Omnia Christus... : **IV.**

(12.) Interea seculi — lex impletur [§ 10 [2]].

(13.) *Ferarum etiam collegerat... ordinat omnia* [§ 10 [3]].

Tot uirgo radiis... : **III.**

(14.) At beatus presul Aetheluuoldus — paterni imperii [§ 12 [2]].

(15.) Huic alludens — ustulata *in qua... debuerat* [§ 13].

(16.) Alio quoque miraculo — labore ac fide [§ 14].

(17.) Ubicumque autem alma — cui optulit [§ 15].

(18.) Talibus ornatam — suam duxerat. *Visebantur tamen... ditioso decora* [§ 16].

Descende celo... : **V.**

(19.) Regnabat interea — concinimus [§ 17].

<Viue quem dedere...> : **VI.**

(20.) Tum electione — ducunt uirginum [§ 18].

<*Prior ethre...*> : **VII.**

(21.) Interea principum — de hoc mundo [§ 19].

(22.) Iam dudum uero — rogitare. *Hec domus... datur conspicua* [§ 20].

(23.) Peracto ergo — semper durabit [§ 21].

Hic Salomoniaci... : **VIII.**

(24.) Completo itaque — prescriptus imminebat [§ 22].

(25.) Septimo igitur die — in manu Dei tui [§ 23].

(26.) Hinc iam tercia — uicarius accipit [§ 24].

Procedens thalamo... : **IX.**

Autumnus fructus... : **X.**

<Translatio ipsius.>

(27.) <Annus iam tercius...> [§ 1].

Arca Philisteis... : **XI.**

(28.) <Successit ingens... > [§§ 2-11].
Ioseph a regni... : **XII**.
(29.) <Hec de abscondito...> [§§ 12-15].
Abraham de sterili... : **XIII**.
(30.) <His ergo fideliter euolutis...> [§§ 16-18[1]].
Stans Iacob... : **XIV**.

Il reste à justifier brièvement, mais clairement, le mode technique de l'édition, imposé aussi bien par les circonstances littéraires et textuelles. La tâche consistait à présenter ensemble, jusqu'au § 19 de la seconde partie, deux traditions apparentées qui se rejoignent sans se recouvrir toujours, à savoir l'une primitive ou plus simple[1]*, l'autre relative ou renouvelée. En fait, le problème d'équilibre n'était réel, et l'artifice de l'exposition n'est apparent, que pour les §§ 2-24 de la première partie ; car les quatre poèmes dont la révision agrémenta la seconde partie se laissent produire et distinguer sans causer le moindre embarras.*

Ceci posé, le texte courant est fourni, d'un terme à l'autre, par le manuscrit Rawlinson, seul complet du point de vue matériel. Ses graphies mêmes sont acceptées, quoiqu'elles dénotent un ouvrage du XIIIe siècle [2] *et ne fassent guère preuve de constance de la part du copiste ; mais à corriger cette rédaction fondamentale, aussi longtemps qu'elle n'est pas manifestement fautive, l'on serait entraîné à nombre de changements contestables, arbitraires même, puisque nous ne disposons d'aucun*

[1] A celle-ci ressortissent, il va presque sans dire, les témoignages partiels et secondaires du recueil de Pierre *de Cornubia*, de la *Vita brevior* agencée par John of Tynemouth, de la Chronique rimée de Wilton aussi, et enfin le groupe des textes qui livrent l'histoire de Thierry ou des danseurs maudits (II § 16). De ce côté, la difficulté est nulle, à part l'encombrement qui résulte d'un bagage de leçons divergentes et se traduit dans l'apparat critique selon les règles usuelles, une fois la meilleure leçon discernée et contrôlée. Ci-dessus, je me suis efforcé de décrire assez longuement ces satellites du manuscrit Rawlinson pour n'avoir plus à rappeler ce qu'on peut attendre de leur concours.

[2] Dans les parties communes, la lettre de la rédaction de Cardiff est évidemment meilleure ; elle offre, d'ordinaire, les anciens épels *ae*, pour *e*, et *ti*, pour *ci*, qui furent sans aucun doute ceux de Goscelin. On la retrouvera fidèlement, dans les parties propres à ce manuscrit. La même remarque vaut pour la transcription des noms propres. Comme la plupart des copistes, celui du texte de Cardiff est inconstant lui aussi.

autre témoin qui corresponde à l'étendue de tout l'ouvrage. Pour le reste, ce même texte est amendé, si nos autres appuis, occasionnels, autorisent ou favorisent l'émendation.

Dans la première partie (§§ 2-24), les termes isolés ou les petits groupes qui appartiennent en propre à la rédaction primitive, et que la révision a remplacés, sont donnés, en pleine page, dans le caractère italique, afin qu'on perçoive sans hésitation leur originalité et qu'on soit averti en même temps du traitement qu'ils ont subi dans le travail de révision[1]. *A part donc cette distinction, tout le contexte de l'édition normale est commun à l'une et à l'autre tradition. Au contraire, deux colonnes sont disposées, pour représenter à gauche le texte premier, à droite le texte nouveau ou renouvelé, aussitôt que des passages étendus sont propres à l'un ou à l'autre. Dans la mesure où ces passages offrent des traits communs, c'est-à-dire où la révision coïncide encore avec la rédaction originale, les droits du caractère « romain » sont maintenus, tout le reste étant distingué par l'emploi du caractère italique, qui dénote toujours, de part et d'autre, les parties propres. On verra du reste que cet arrangement des pages a surtout pour effet de mettre en évidence les nombreux morceaux, parfois très développés, qui constituent l'apport de la révision ; du texte primitif, un seul passage, à savoir § 8*[2], *est comparable, dans son isolement, Goscelin ayant fini par l'écarter de son ouvrage. Pour distinguer enfin les poèmes tant de la première que de la seconde partie, qui proviennent également de la révision, le caractère italique est un indice qui peut suffire, le lecteur étant prévenu de leur origine.*

Note sur les poèmes métriques

Le lecteur moderne qui n'est plus familier avec les règles de la prosodie classique ou postclassique aimera peut-être d'avoir quelques indications sur celles que Goscelin a suivies dans la

[1] J'ai indiqué plus haut que les changements correspondants dans le texte revisé ne pouvaient être notés qu'au bas des pages, hors le cas de termes et groupes qui se présentent ensemble au cours d'une même phrase, de manière à permettre d'établir des portions parallèles.

composition des poèmes qui parsèment les chapitres de la Légende d'Édith. Ces poèmes sont en effet métriques, contre l'usage qui commençait dès lors à s'établir en faveur d'une poésie purement rythmique, c'est-à-dire basée sur l'accent et la rime. Goscelin, qui a produit d'autre part quelques « léonins » faibles ou assonancés, s'est astreint ici aux formes et aux lois des écrivains de l'antiquité ; il fait même preuve d'originalité, en employant des mètres rares.

C'est toujours chose délicate de déclarer tel poème bon ou excellent, et que son auteur était doué d'un véritable talent : affaire de goût le plus souvent, quand il ne s'agit pas de chefs-d'œuvre dont le mérite éclate. Je laisse à chacun le soin de décider si le chantre de Saint-Augustin était digne de son renom et peut prendre rang dans la troupe inspirée qui siège au Parnasse ; mais on accordera que les quatorze poèmes qu'il nous offre montrent un grand savoir-faire et, de fois à autre, sont émaillés de traits heureux. Il avait lu Virgile et Ovide ; la Vie même d'Édith en témoigne (I § 5 et 13, II § 13), et son Liber Confortatorius *d'autre part. Il connaissait certainement aussi les mètres d'Horace et les avait étudiés, comme on va le voir. Ce respect et cet amour de la littérature profane, en la fin du XIe siècle, ne sont-ils pas touchants, et le signe d'une renaissance des esprits ? Un peu plus jeunes que Goscelin, Hildebert et Marbode, qui n'étaient pas moins cultivés et furent meilleurs prosateurs, se contentèrent le plus souvent, dans leurs mélanges poétiques, de l'hexamètre et du distique élégiaque ; ils affectionnèrent notamment la forme dite léonine, si lassante par sa monotonie. Raginald, son confrère et ami, s'exerça à toutes sortes de jeux un peu puérils dans le genre dactylique :* trinini salientes, tripertiti, *etc. Auteur d'asclépiades, de saphiques, voire d'anapestes, Goscelin peut passer, à ce titre, pour un ami des belles-lettres tel que le moyen âge n'en revit plus.*

I (*§ 5*). *Sur l'innocence d'Édith :* Centena uos hinc | paruulorum milia | ... : – – ⏑ – ⏓ | ⏑⏑ ⏓ ⏑⏑ – – ⏑ ⏓ : *5 + 7 (9) syllabes. De toute la série, c'est le seul mètre qui soit difficile à définir exactement. Les trochées des 2e et 6e pieds en sont l'élément stable ; aux vers 10 et 16, il admet la substitution des brèves* (thalamus). *J'y verrais, quant à moi, un mètre trochaïque particulier : six pieds avec anacrouse et clausule catalectique. On pourrait cependant le tenir aussi,*

suivant la scansion, pour un iambélégiaque, et même pour un alcaïque ennéasyllabe augmenté d'un dactyle (ou crétique), mais à condition d'admettre la résolution indiquée des longues.

II (*§ 9*). *Sur la virginité d'Édith :* Donec castificum | uirgo onus edidit || ... : – – – – ⏑ ⏑ – | – ⏑ ⏑ – – ⏑ ⏒ : *asclépiades mineurs, hors le dernier vers (ennéasyllabe :* – – – – | – ⏑ – – ⏑ ⏑).

III (*§ 10*). *Sur la douceur et l'humilité d'Édith :* Tot uirgo radiis | et titulis anticipabilis || ... : – – – – ⏑ ⏑ – | – ⏑ ⏑ – | – ⏑ ⏑ – – ⏑ ⏒ : *asclépiades majeurs.*

IV (*§ 11*). *Sur l'amour parfait d'Édith pour le Christ son époux :* Omnia Christus ei | fuit hec omnis quoque Christi. || Christus splendor, amor | spes et opes et honor || ... : *distiques élégiaques ; dans l'hexamètre, la césure penthémimère ou masculine est constante.*

V (*§ 16*). *Sur le gouvernement d'Édith :* Descende celo | Ierusalem noua, || Vrbs quam Christus condidit || ... : – – ⏑ – – | – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏒ || – ⏓ – ⏓ – ⏑ ⏒ *un alcaïque hendécasyllabe (5 + 6), suivi d'une tripodie dactylique, admettant substitution (v. 18, 20, 30).*

VI (*§ 17*). *Sur la mort d'Edgar :* Viue quem dedere regna | magna regum gratia || ... : – ⏑ – ⏒ – ⏑ – ⏒ | – ⏑ – ⏒ – ⏑ ⏒ : *tétramètres trochaïques catalectiques.*

VII (*§ 18*). *Sur le meurtre d'Édouard :* Prior ethre | puer ortus | puerum te | sacrat astris || ... : ⏑ ⏑ – – | ⏑ ⏑ – – | ⏑ ⏑ – – | ⏑ ⏑ – – : *tétrapodie d'ioniques mineurs.*

VIII (*§ 20*). *Sur la dédicace de l'oratoire de S. Denys :* Hic Salomoniaci misteria candida templi | Prerutilant || ... : *hexamètres dactyliques, suivis chacun d'un choriambe* (– ⏑ ⏑ –)

IX (*§ 24*). *Sur le décès d'Édith :* Procedens thalamo decore claro || ... : – – – – ⏑ ⏑ ⏒ ⏑ – ⏑ – – : *phalécien hendécasyllabe, avec coupe habituelle au 3e pied (c'est-à-dire sauf les vers 5-7, 11, 13, 16, 25, 40, 41, 43, 46, 52, 54, 56).*

X (*§ 24*). *Autre poème sur l'automne d'Édith, c'est-à-dire son fructueux décès :* Autumnus fructus legit anni || ... : – ⏓ – ⏓ – ⏑ ⏑ – ⏒ : *vers falisques, ou tétrapodie dactylique sans coupe fixe.*

XI (*II § 1*). *Sur la translation des restes d'Édith :* Arca Philisteis | capta triumphis || ... : – ⏓ – ⏓ ⏑ | – ⏑ ⏑ – – ⏑ : *vers logaédiques formés par la première partie d'un asclépiade et par un vers adonique.*

XII (*II § 11*). *En l'honneur de Wulftride, mère d'Édith :* Ioseph a regni | solio secundus || ... : – ⏑ – ⏑⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑ – ⏑ : *vers saphiques ; la coupe est constante après la longue du 3e pied ; au dernier vers, le second pied admet deux brèves.*

XIII (*II § 15*). *Sur les manifestations glorieuses d'Édith :* Abraham de sterili | genus explicat || ... : – ⏑⏑ – ⏑⏑ – ⏑⏑ – ⏑ ⏑ : *anapestiques libres d'Euripide et d'Ennius, avec coupe au troisième pied ; en fait, par suite des échanges, mètre dactylique.*

XIV (*II § 18*). *De nouveau sur les interventions bienfaisantes d'Édith :* Stans Iacob ad ethera scala : ⏑⏑ – ⏑⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑ : *anapestes catalectiques (double brève au 1er pied dans les vers 5, 7 et 11 ; longue au 2e dans les vers 6 et 9) ; il est loisible encore de traiter ce mètre singulier comme la réunion d'un ionique majeur (– – – ⏑ ⏑), et d'un adonique, mais à condition d'admettre les substitutions dans l'ionique.*

Au total, on doit convenir que la Légende d'Édith renferme une belle variété de pièces de vers. Goscelin était un poète industrieux, s'il n'a pas d'autre mérite en cette qualité.

André Wilmart, O.S.B.

I

Incipit prologus Gocelini monachi in Vitam sancte Edithe virginis ad sanctum Lanfranchum Cantuariensem archiepiscopum

1. Omnium offerencium ad tabernaculum Domini tuum est uotiua libamina suscipere (1), o noster ille Beseleel omni

(1) Comme on le verra en d'innombrables passages, Goscelin, pour donner plus de solennité à sa prose rimée selon la mode du temps, puise, à propos et hors de propos, dans les livres des deux Testaments, avec prédilection dans ceux de l'Ancien. Il serait fastidieux de relever toutes ces allusions. Ici par exemple, il faudrait renvoyer à divers passages de l'Exode et du Lévitique ; cf. en particulier Lev. I, 3, Ex. XXIX, 29. D'autre part, *uotiua libamina* sont des termes qui étaient passés longtemps auparavant dans l'usage liturgique, et devenus

sapiencia a Deo replete, ut scias uniuscuiusque officium ad quos usus ualeat ecclesie (1). Vt aurea, ita et fictilia in domo Domini sunt utensilia, et paruus in Domino gloriatur cum magno, et pauperis minuta inter diuites recipiuntur in gazophilatio (2). Conditor noue ciuitatis Ierusalem (3), et ductor uirginis filie Syon, de thalamo suo innouat secula ; nouum celum, nouam terram (4), nouum regnum, nouum testamentum, nouum pascha, et cum noua nupta noua facit omnia (5), atque uniuersos ad sua inuitat conuiuia. Tauri eius et altilia occisa, aperta cellaria, posita mensa, et omnia parata (6). Et uxor agni preparauit se (7), affluens deliciis (8), ornata monilibus suis (9). Hiis gaudiis florent uinee (10), germinant mala punica (11), nardus dedit odorem suum (12), messa est mirra (13), fluunt aromata (14), fragrat balsamaticus Libanus, stillant montes dulcedinem (15), currunt riui lactis et mellis, maturuerunt poma conuallium (16), ac tota domus mundi repletur odore unguentorum (17). Cantat canticum nouum omnis terra (18) ; symphonie et chori et psalteria atque omnigena ubique resultat musica (19). Tum noue [1] hystorie, noua scriptorum diuinis laudibus sacrantur studia, que modo ueri regis forma ac pura ueritatis signantur moneta. Nulla persona excluditur ; omnes inuitamur ad ce-

1. — [1] noua *prius* R.

communs grâce aux sacramentaires romains (cf. notamment H. Lietzmann, *Das Sacramentarium Gregorianum*, pp. 153, 175). En tout ce début, l'auteur entend honorer la dignité de Lanfranc, nouveau chef de l'Église d'Angleterre.

(1) Cf. Ex. XXXVI, 1 : « Fecit ergo Beseleel et Ooliab et omnis uir sapiens, quibus dedit Dominus sapientiam et intellectum, ut scirent fabre operari quae in usus sanctuarii necessaria sunt... » — Ce titre de Beseleel donné à Lanfranc s'explique évidemment par la reconstruction de Christ Church ; voir ci-après.

(2) Cf. Lc. XXI, 1 sq. (3) Cf. Heb. XI, 10.
(4) Cf. Apoc. XXI, 1. (5) Ib. 5. (6) Cf. Mt. XXII, 4.
(7) Cf. Apoc. XIX, 7. (8) Cf. Cant. VIII, 5.
(9) Cf. Es. LXI, 10. (10) Cf. Cant. II, 13.
(11) Cf. ib. VI, 10. (12) Cf. ib. I, 11. (13) Cf. ib. V, 1.
(14) Cf. ib. IV, 16.
(15) Ioel III, 18 (texte passé dans l'antiphonaire, pour la liturgie de l'Avent).
(16) Cf. Cant. VI, 10. (17) Cf. Ioh. XII, 3.
(18) Cf. Ps. CXLIX, 1. (19) Cf. Dan. III, 5, 6, 10, 15.

nam agni, omnes cantare iubemur ad nupcias Christi, omnium dona postulantur ad mensam sponsi.

Hac ergo fiducia, immo hac debiti necessitate, inter offerentes, cum nil sufficiam preter pilos caprinos rusticitatis, aut pellem uerecundie rubricatam (1), gemmam offerre conor pretiosam, non tam quidem auro ingenii politam, quam sua luce et tuo, apostolice pater, fauore approbandam. Ipsa est scilicet principalis Wiltonie (2) specula per totam patriam clarissima, uirgo Domini Editha, que in regno nata, ut ciuitas supra montem posita (3), que ex temporis uicinia — hesternum quippe regem fratris sui filium habuimus Edwardum (4), qui hodierno Willelmo reliquit imperium (5) — tanta hodietenus signorum fulget presentia, tanta et externis et indigenis prerogat beneficia, ut sine uite eius relatione hec ad fidem meritorum deberent sufficere, tam potentis gratie apud aurem Domini sui sentitur esse. Eius etiam candidi mores et uita melliflua late per patriam et ecclesias, sed maxime apud suos tam proxima uirtutum redolent fragrantia ac si ipsa fuisset hodierna ; et sepe reuelationibus inter sorores uidetur quasi adhuc in corpore uiua. Notantur quoque loca sua et studia. Hic legere, hic orare [2] solebat ; illud et illud in Domino factitabat.

Illustrissima uero monasterii sui primiceria domna [3] Godyua, que ab eius digne memorie genitrice nu<n>c [4] habetur quinta (6), cetereque presentes matres, tam fideles quam ge-

[2] honorare *prius (ut vid.)* R. — [3] domina *prius* R. — [4] nuc *sic* R.

(1) Cf. Ex. XXV, 4 sq.

(2) Au sujet de Wilton, voir *Revue Bénédictine*, t. XLVI (1934), pp. 425 sqq. ; voir en outre J. E. Nightingale, *Memorials of Wilton*, Devizes (1906), pp. 1-13.

(3) Cf. Mt. V, 14.

(4) Édouard le Confesseur († 5 janvier 1066) était le fils d'Ethelred II († 1016), par la seconde femme de celui-ci, Emma, fille du duc de Normandie Richard I.

(5) Goscelin paraît admettre ici la thèse soutenue sans cesse par le Conquérant contre la dynastie danoise, à savoir que le Confesseur l'avait choisi pour héritier ; ce qu'on n'a jamais pu prouver exactement.

(6) Sur les abbesses de Wilton, cf. J. E. Nightingale, op. cit., pp. 14-40. On pourrait bien se demander si Godyva, l'abbesse en charge au temps que Goscelin écrit sa légende, venait proprement cinquième « après » Wulftride, ou

nerose, inter reliqua que ipse oculis conspexere, affirmant confidenter cum aliis idoneis testibus ea que ab his uenerabilibus matribus audiere, que ipsam sanctam uirginem et uidere, et deuotissime sunt obsequute ; quarum et parentele et religiose uite non minorem fidem quam libris noscuntur habere (1). Neque uero is sexus a testimonio ueritatis refellendus erit, qui Domini uerbum portauit, qui sua fide apostolorum incredulitatem arguit et angelica legatione [5] dominica<m> [6] resurectionem predicavit (2). Postremo tam ancille Domini prophetant quam serui, et linguis loquuntur in eadem gratia Spiritus sancti (3).

Ipse etiam Wiltoniensis pontifex et pie recordationis pater Hermannus [7], cui adherebamus (4), nostram paruitatem ad

[5] lagatione *prius* R. — [6] dominica R. — [7] herimannus *prius* (*ut vid.*) R.

bien si celle-ci est comprise dans la succession rappelée. Plus loin en effet, l'auteur dira semblablement (§ 26) : « Brightiua... Vulftrudi mater successit tercia », après avoir exprimé en ces termes la relation des 14 et 16 septembre : « Hinc iam tercia post crucem resurrectioni dicata dies succedebat » (§ 24). Mais un passage de la seconde partie est explicite, à propos de l'abbesse Alfgyva (§ 20) : deux abbesses qui succédèrent à Wulftride furent inhumées auprès d'elle « in porticu Gabrielis » (à savoir dans l'église principale : cf. II § 7). Brightyva gouvernait déjà en 1040 (ib. § 20). Quant à Alfgyva, des indications précises nous sont données sur son gouvernement, qui dura seulement deux années, tant sous le Confesseur que sous le Conquérant. Dès lors, la série est complète depuis le règne d'Edgar : Wulftride, deux abbesses non désignées, Brightyva, Alfgyva (1065-1067), Godyva, sœur de la précédente (II § 20).

(1) Il résulte de cet important passage que Goscelin prétend suivre principalement, dans son recueil, la tradition orale ; il rapporte ce qu'il a ouï dire à Wilton. Au contraire, au terme du prologue et concernant ce qu'il avait mentionné, il se réfère « patriis libris », outre la rumeur publique.

(2) Allusion — après référence à Notre-Dame — au message des saintes femmes venues au sépulcre le jour de Pâques : Mt. XXVIII, 10 ; Ioh. XX, 18.

(3) Cf. Act. I, 34 ; II, 2 sq., 18.

(4) Herman, ou Hereman, Lorrain d'origine, chapelain du Confesseur, dernier évêque de Ramsbury en 1045, résigne vers 1055, devient alors moine à Saint-Bertin, reparaît comme évêque de Sherborne en 1058, établi à Sarum en 1075, décédé le 20 février 1078 ; Osmond lui succède la même année, commençant la nouvelle série des évêques de Salisbury. On trouvera les prncipales références dans les listes de W. G. Searle, *Anglo-Saxon Bishops, Kings and Nobles* (1899), pp. 84 sq., 88 sq. Voir d'autre part W. Stubbs, *Registrum sacrum Anglicanum* (1897), pp. 35, 227.

hec scribenda paterna benignitate est deprecatus, ipsis affatim conprecantibus matribus. Nam cum ille dudum apud gloriosum patrem Bertinum militaret monacus de presule, quidam notus sibi Sueino nomine de Danis (1) commigrauit in Angliam, quem ut exploratorem compeditum uirgo Domini magno fragore disrupta [8] compede absoluit, suumque meritum illiusque innocentiam declarauit.

At ego, pudore uel negligentia hactenus dilatus, tue precellentie tandem nostre manus primicias dedicaui, hoc priuilegio scilicet triplici, quia et ad te summum causa pertinet omnium, et tua metropolis natalicium tante filie refert exordium (2), postremo quia possidet eius sanctissimum in Christo nutricium, quem pleraque pagina nostra consonat Dunstanum (3), cuius te efficacissimum prebuisti uicarium. Nam pridem in aduentum tuum bene uisa est per totam regionem campana sonare que appellatur ipsius sancti Dunstani (4), precinens scilicet gloriam Cantuariorum [9], et nobilissimum templum, ut nouum iubar Anglicis seclis exortum, per te tam breui quinquennio a fauillis suis et fundamentis cum totis officinis restauratum, quod in tuum successum feliciter [10] fuerat conflagratum (5), quatinus in decorem domus Dei tam

[8] disrumpta *prius* R. — [9] cantuarium *prius* R. — [10] *annon pro* infeliciter?

(1) C'est-à-dire Suen, Svein, Swain, Swen, Swegen : nom scandinave fort répandu en Angleterre au XIe siècle, cf. W. G. Searle, *Onomasticon Anglo-Saxonicum* (1897), p. 435 sq. : « Swegen ».

(2) Goscelin entend indiquer ainsi que le lieu de naissance d'Édith, à savoir Kemsing mentionné plus loin (§ 2), était du ressort immédiat de Cantorbéry. Sur ce petit village du Kent, dont l'église est encore dédiée à la sainte, je renvoie dès maintenant aux renseignements réunis par Ymal Oswin, dans sa brève *Life of Saint Edith* [1917], p. 5 sq. ; mais je crains fort, à vrai dire, qu'ils ne soient pour la plupart très discutables.

(3) Dunstan, d'abord évêque de Worcester (957), puis de Londres (959), occupa le siège de Cantorbéry de 960 à 988.

(4) Sur la grosse cloche de la tour du sud-ouest, qui porte le nom de S. Dunstan, cf. E. C. Woodruff et W. Danks, *Memorials of the Cathedral and Priory of Christ in Canterbury* (1912), pp. 199, 471, 472 sq. ; ces auteurs paraissent n'en avoir trouvé aucune mention expresse avant l'année 1343 (cf. p. 471) ; on la signale ensuite en 1459, 1499, 1663, 1664, 1762, ces années marquant autant de refontes successives. La « Dunstan » actuelle date donc de 1762.

(5) La cathédrale romano-saxonne, considérablement restaurée par les archevêques Wulfred (805-832) et Odon (940-960), fut détruite accidentellement

festinationis quam magnificentie fieres exemplum. Tradimus ergo tuo patrocinio margaritam non[11] porcis conculcandam (1), agnam non lupis laniandam, columbam non coruis discerpendam.

Pauca autem de multis que fidelium testimonio uel patriis libris didicimus [12] tam fiducialiter exponimus, ut pro hystorie notitia pocius epitalamium odizare gestiamus.

Illa modo candida columba que de Christi pectore in hac sancta anima requieuit in spiritu ueritatis dictatrix assit, et exclusis fastidiosis, aspiret affectuosis. **Explicit prologus.**

Incipit Vita sancte Edithe virginis [1].

2. Regnabat regnorum pietas Edgarus [2], Anglici orbis basileus (2), flos antecessorum regum candidissimus, etate quidem ut puer Domini Salomon adolescens, sed Salomonis prudentia accrescens, regemque regum — quod est initium sapientie — pertimescens (3). Hunc Dominus

[11] *deinde* possi *scripsit* R, *postea expunctum.* — [12] dicimus R^1.

2. — [1] *eamdem inscript.* (*praeter* Ædgithae, *quae forma vel similis deinceps fere constans est*) *tradit* C, *qui nunc incipit.* — [2] aedgarus C.

par le feu l'année même de la Conquête (1067). Elle aurait été laissée en ruines pendant trois ans ; le 29 août 1070, le nouvel archevêque choisi par Guillaume y put être encore consacré, dans une sorte d'aménagement, semble-t-il, de la partie occidentale. Selon Eadmer, la nouvelle construction *a fundamentis* demanda sept années (cf. *Historia nouorum : P. L.*, t. CLIX, col. 354 C). Par suite, on estime que la dédicace fut célébrée le 4 octobre 1077 (cf. Woodruff-Danks, op. cit., p. 32). Mais ceci n'est bien qu'une conjecture ; l'on voit ci-dessus que Goscelin, lequel parle également d'une reconstruction totale de l'abbaye, indique une période de cinq ans. Faudrait-il donc inscrire plutôt 1075 ?

(1) Cf. Mt. VII, 6.

(2) Eadgar, né en 943, second fils d'Eadmund I, dit l'Ancien, vice-roi de Mercia en 955, puis roi de la même région (957-959), enfin roi d'Angleterre de 959 à 975 (8 juillet). Le titre de *basileus* n'est pas rare dans les chartes saxonnes ; Edgar le prend, notamment, en plusieurs pièces du *Registrum Wiltunense* (éd. R. C. Hoare, 1827, pp. 6, 34, 43, 50). Mais il importe de remarquer aussi que Guillaume le Conquérant reçut et probablement réclama ce même titre dans les *Laudes* qui furent chantées lors de son couronnement (cf. P. E. Schramm, *A History of the English Coronation*, 1937, pp. 31, 33, 234, 247) ; c'est un fait que Goscelin n'a pas dû ignorer.

(3) Cf. Eccli. I, 16.

sue pacis signiferum, qua quondam celestibus terrena et angelis *iubilantibus* homines nascendo *copulauit, pridem* *qui* celestibus terrena et angelis homines quondam nascendo *coadunauit,* suae pacis signiferum, *quam tunc angeli mundo decantauerant,*

in ipso quoque ortu simili preconio declarauit. Ea quippe hora supernorum auditor Dunstanus, Glastonie monasterii, cum Bethlehemitis [3] pastoribus custodiens uigilias noctis supra gregem suum, custos cum fideli Ioseph presepis Christi et Glastoniensis Marie, inter ipsa orationum incensa [4] uocem clarisonam de celo *fusam* [5] accepit, que pacem Anglis diu afflictis, in nato *scilicet* [6] puero, nuntiauit (1). Felix imperio, felicior superno indicio [7], felicissimus sobolis titulo, cui trinum [8] liberorum diadema summe trinitatis contulit gratia (2) : prima castitatis sceptrigera, cui tota hec series dedicatur, Edgyda [9], secundus rex et Bethlehemitarum [10] martirum [11] frater Eduuardus [12], tercius paterni solii diuturnior heres Ethelredus [13]. Mater sancte uirginis Uulftrudis [14] noscitur beata (3), stemma principum et regii ducis proles generosa, forma, prudentia moribusque clara generositatis [15] specula : digna rege,

[3] bethleemiticis C (*sed cf. infer. n.* 10). — [4] incessa *prius* R. — [5] l a p s a m C. — [6] scilicet *om.* C. — [7] iudicio R. — [8] trino R. — [9] Eadgytha C (*cf. superius*). — [10] bethleem. C (*cf. superius*). — [11] martyrum C (*quam formam non amplius memorabo*). — [12] aeduu. C. (*atque deinceps*). — [13] aethel. C (*atque deinceps*). — [14] Wlftr. C. — [15] genorosit. C.

(1) Toutes les « Vies » de S. Dunstan rappellent comment celui-ci, qui venait d'être nommé abbé de Glastonbury, entendit, en 943, des voix célestes lui annonçant la naissance d'Edgar « le pacifique » ; voir *Memorials of Saint Dunstan*, éd. W. Stubbs, 1874, pp. 56 (Adelardus), 93 (Osberne), 183 (Eadmer),289 (Guillaume de Malmesbury), 333 (« Capgrave »).

(2) Goscelin énumère en bon ordre trois enfants du roi Edgar : Eadgyth, la moniale de Wilton, notre sainte Édith, décédée le 16 septembre 984 à l'âge de vingt-trois ans ; Édouard II, né vers 962, successeur de son père en 975, assassiné le 18 mars 978, vénéré dès lors sous le nom de saint Édouard le Martyr ; Ethelred II, qui régna à son tour de 978 à 1016 (23 avril). Mais avant Ethelred, Edgar avait encore eu de sa seconde femme légitime (Aelfthryth) un fils nommé Edmond, qui mourut en 970. Cf. Florence de Worcester, *Chronicon ex chronicis*, éd. B. Thorpe, t. I (1848), p.140 (ad ann. 964) ; Guillaume de Malmesbury, *De Gestis regum Anglorum*, éd. W. Stubbs, t. I (1887), p. 180 : § 159.

(3) Les deux chroniqueurs susmentionnés déclarent l'un et l'autre la mère d'Édith : « sancta Wlfhrytha » (Florence, loc. cit., p. 140) ; « Wulfrida... lecto imperiali subacta(m) » (Guillaume, loc. cit., p. 180).

digna reges parere, sed dignior superni regis assumptione. Hanc rex, ut Iacob Rachel dilexerat ; hanc, splendidius nobilium puellarum sidus, de ipsis scolis diuina dispensatione *assumserat* [16] (1), et insolubilibus uotis regno sociauerat ; sed sola Christi caritas hos nexus dissoluere poterat. Nascitur illa angelica rosa [17] in regno paterno, in regione Cantie, in regio *uico* nuncupato [18] Kymesinthia [19] (2) ; et atauorum regum gemma et regnaturorum nepotum emicat stella. Tum a Cantuariorum metropolita ceterisque patribus et proceribus, ut par erat, suscepta regni regeneratur superno patri in adoptionem glorie filiorum Dei (3) ; unde sponsa de lauacro [20] lateris Christi dealbata ascendit (4) sicut consurgens aurora [21] (5).

[16] exceperat C. — [17] Eadgitha *add.* C. — [18] regia mansione nuncupata C. — [19] kimes. C. — [20] lauachro C. — [21] auroraria R *ut vid.*

(1) Guillaume de Malmesbury, qui n'a pas un dessein hagiographique, conte la chose autrement, à propos de la naissance d'Édith : « ... de Wulfrida quam certum est non tunc sanctimonialem fuisse, sed timore regis puellam laicam se uelauisse, moxque eandem, abrepto uelo, lecto imperiali subactam : unde offensum beatum Dunstanum quod illam concupisset, quae uel umbratice sanctimonialis fuisset, uigorem in eum pontificalem egisse » (loc. cit.). Ce récit paraîtrait rejoindre les détails rapportés par Osberne (*Vita S. Dunstani*, § 35 ; éd. Stubbs, p. 111 sq.) et souvent contestés (cf. Stubbs, ib., p. xcix sq.), relativement à la moniale outragée par Edgar ; Eadmer, qui brouille les personnes (ib., p. 209 sq.), admet qu'il s'agit d'une moniale de Wilton. Mais, en tout cela, une confusion avec Vulfhilde, moniale de Wilton en effet, puis abbesse de Barking, semble désormais probable, d'après un autre récit de Goscelin lui-même (cf. *Analecta Bollandiana*, t. XXXII, 1913, p. 14 sq.).

(2) Kemsing, en plein centre du diocèse de Rochester (doyenné de Malling), paraît devoir son nom aux restes d'un camp romain ; le village se trouve de fait sur le Pilgrims' Way, en bordure de l'ancienne résidence royale d'Otford, cédée par le roi Offa aux archevêques de Cantorbéry, et non loin de Shoreham. La paroisse finit par échoir aux moines clunisiens de Bermondsey (dépendance de la Charité-sur-Loire). Cf. E. Hasted, *The History and Topographical Survey of the County of Kent*, t. I (1778), pp. 326-34. La fontaine miraculeuse de Kemsing (*Holy Well*) est passée, comme l'église (voir ci-dessus), sous le vocable d'Édith. Comme nous n'avons, en fin de compte, aucun autre garant du lieu de naissance d'Édith que Goscelin, il reste à savoir si son information, reçue vraisemblablement à Wilton, mérite créance ; rien jusqu'à présent ne permet de la contrôler.

(3) Cf. Eph. I, 5. (4) Cf. Cant. IV, 2 ; VI, 5 ; Ioh. XIX, 34.
(5) Cf. Cant. VI, 9.

3. De radio super natam apparente [1]. Fauisse tunc nate celestem prerogatiuam aiunt, quod scilicet a uertice uagientis solare iubar *subito* [2] in altum emicuerit, et regium thalamum clare illustrauerit. Iam lampadem suam accendere, iam sponso uisa est occurrere uelle, et tanquam matutina stella (1) diem in se uenturum nunciare. Iam eius cubiculo appropinquabat sol iusticie (2), qui in sole posuit tabernaculum suum, et ipse tanquam sponsus procedens de thalamo suo (3). O credencium fidem, apud supernam gratiam potentem. Hunc pater deuotissimus sibi generum, hunc nate presumit sponsum. O natiuam pietatem uincens pietas diuina. Patris primogenita et matris hec erat unigenita, quam Deo immolent quasi uiscera sua. Merito is pater heredes habuit regni, qui in altari summi Habrahe [3] tam dulces primitias optulit germinis sui (4).

4. De conversione matris eius. At sancta parens Wlftrudis [1], — sancta quippe et uita probatur et miraculis, — post beatam tante sobolis genituram iam non acquieuit carni et sanguini (5). Iamque in Christo superbior [2] regina Vasthi [3], nec gratia regis poterat teneri nec gloria regni (6). Mulierem fortem quis inveniet (7)? Adolescentula, adolescentis regis dulces affectus et florentisssimum decorem ut fortis Iudith abscidit, et de medio flamme ad fontem uiuum refugit. Interueniente quippe sancto Uuintonie [4] pontifice Adeluuoldo [5] (8), immo intercidente, qui fortis est ut mors (9), Christi gladio, qui diuisor est parentum ac filiorum, anime ac spiritus, compagum quoque et medullarum et omnium cordis intencio-

3. — [1] *inscriptionem illam atque omnes quae sequuntur om. C (qui tamen principales capitum litteras plerumque distinguit).* — [2] continuo C. — [3] abrahe C.

4. — [1] uulft. C ; Wulft. *prius* R, *ut vid.* — [2] superbiorum R. — [3] uasti C. — [4] Wint. C. — [5] Æthel. C.

(1) Cf. Eccli. L, 6. (2) Cf. Mal. IV, 2. (3) Cf. Ps. XVIII, 6.
(4) Cf. Gen. XXII, 9. (5) Cf. Gal. I, 16.
(6) Cf. Esth. I, 11 sq. (7) Prov. XXXI, 10.
(8) Aethelwold I, évêque de Winchester, 29 nov. 963 - 1er août 984.
(9) Cf. Cant. VIII, 6 ; l'incise, si je ne m'abuse, s'entendrait beaucoup mieux, si la citation était rétablie selon la lettre : « *qui*<*a*> fortis *est ut mors* <*dilectio*> ».

num (1), de mundiali regno et thalamo, uirginali sancte Dei genitricis *Uuiltonie* [6] successit monasterio : pro aurotexta [7] (2) purpura induitur nigra peregrinantis a Domino tunica, pro aureis monilibus ornatur pudore, pro regali diademate fusco uelatur flammeolo [8], obumbrata caput in die belli diuino umbraculo (3), Dauiticoque confortata oraculo (4) : « Scapulis suis obumbrabit tibi Dominus et sub pennis eius sperabis, scuto circumdabit te ueritas eius, non timebis a timore nocturno, a sagitta uolante in die, a negotio perambulante in tenebris, ab incursu et demonio meridiano ; » et (5) : « Per diem sol non uret te neque luna per noctem ; nec decoloret te sol » (6). Iam in tantum profecit post castum fructum uentris ut magistra efficeretur castitatis et uirgineo contubernio *eiusdem monasterii* [9] mater preficeretur spiritualis (7),

ubi nunc cum uterino pignore dormit, in sompno pacis, in spe beatæ resurrectionis.

5. **Quomodo veli electione Deo sit oblata.** Huc igitur transfertur illa sanctorum filia, de sancta radice ut uirgula turis [1] (8) et oliua speciosa (9) propagata, ac nobile Christi templum iamiamque surrectura. Rex pater *ad*uenit [2] cum principum [3], patrum, curie populique affluentia, uelut ad Christi curiam et diuina sponsalia. Triumphat [4] ciuitas in aduentu regio, patrem patrie et pacis principem amplectendo. Hic, tanquam pignus daturus ad nuptias uel suas oblaturus primitias, accedit coram Domino, dat manus superno arbi-

[6] Uuilt. *om.* C. — [7] auro t. C (*et infra*). — [8] flammeo C. — [9] eiusd. mon.] W i l t o n i a e C.

5. — [1] thuris C. — [2] s u p e r u e n i t C. — [3] *sic distinguunt codd.* — [4] t o t a *add.* C (*quod probabilius ex oscitantia om.* R).

(1) Cf. Hebr. IV, 12.

(2) Adjectif composé : brochée d'or ; le terme est repris § 5, appliqué à *chlamides*.

(3) Cf. Ps. CXXXIX, 8.

(4) Ps. XC, 4-6.

(5) Ps. CXX, 6.

(6) Cf. Cant. I, 5.

(7) En style monastique : l'abbesse ; une charte d'Edgar pour Wilton, en 974, mentionne en effet : « cuidam uenerabili abatissae Wulfthryth nomine » (cf. DUGDALE, *Monasticon Anglicanum*, t. II, p. 325 : n. VIII).

(8) Cf. Cant. III, 6.

(9) Cf. Eccli. XXIV, 19.

trio, fit Melchisedech [5] deuotione cum regno, consulit faciem Domini [6] tali offício. Pretenditur pauimento insigne pallium ad gradus autentici altaris summe Dei genitricis, quasi ante tronum [7] et pedes diuine maiestatis. Diuersa infunditur opulentia, temporalis et eterna. Regalis dignitas et matronarum ambitus coronulas aureas, aurotextas clamides, gemmatas *trabeas* [8], armillas, anulos [9], monilia uarieque radiantia rerum ornamenta, — materna fides apponit nigrum sanctimonie uelum, calicem et patenam dominice passionis ferculum, celestis oraculi psalterium. Lucebat area purpurata ut Tempe vernantia (1), ut amena uirecta, ut libatoria tabula, ut propositionis mensa, ut forum diuersa expendens [10] commercia, ut diuinarum ac secularium rerum mirotheca, ut uaria oblectamenta, humanos oculos et mentes gratificancia. Orat cum parentibus patrum frequentia, orat sororum ecclesia, ut prescia omnium diuinitas declarare dignaretur quam uitam indocilis etas presenti electione sortiretur. Sic Abraham super diuina repromissione et super decem iustis (2), sic puer Abrahe in adducenda Rebecca herili filio, sponse Christi typo (3), sic Gedeon in roscido uellere (4) ejus qui descendit in uirgine sicut pluuia in uellus (5), sic Dauid in debellandis Philisteis (6), sic Ezechias in sole retrogrado decem horis (7), sic Petrus in sorte Mathie (8), sic plerique sancti diuersis proposicionibus Dominum uel consulere uel responsum accipere meruere. Sistitur [11] ergo bima infantula ut in florido prato hostia lactea, ut in diuina libra dragma aurea. Que, ut arca [12]

[5] melcis. C. — [6] cum *hic add.* C. — [7] thron. C. — [8] purpuras C. — [9] anullos *prius* R. — [10] *sic codd. pro* expandens *e nostro more.* — [11] Assistitur C. — [12] archa C (*atque deinceps*).

(1) C'est-à-dire des vallées aussi riantes que celles de Tempé ; cet emploi se présente déjà dans Virgile, Ovide, Stace, et c'est d'eux sans doute que Goscelin l'a repris.

(2) Cf. Gen. XVIII, 26, 32.

(3) Cf. ib. XXIV, 12 sqq.

(4) Cf. Iud. VI, 36 sqq.

(5) Phrase reprise de l'antienne qui commence par les mots : « Quando natus es ineffabiliter », dans l'ancien office marial, employé encore pour les fêtes de la Circoncision et de la Purification.

(6) Cf. I Reg. XXIII, 2 sqq.

(7) Cf. IV Reg. XX, 1 sq., 9 sq.

(8) Cf. Act. I, 15, 24.

Dei a dextris et a sinistris inreflexa (1), recto impetu de medio splendencium colorum solum uelum excipit et pro corona capiti imponit. Sola sanctitatis pignera [13] eripit [14], in sacris suis Christum eligit, in sacro habitu Christum induit ; cetera rerum insignia fatuis seculi uirginibus (2) intacta relinquit. Fiunt gratiarum actiones Deo auctori, fit plausus et gaudium patri et matri, uniuerseque fidelium congregationi.

Quid enim clarius hoc presagio diuinae acceptionis, cum talis etatula, quam splendor traheret, nigredo abstereret, hanc dotis suae speciem elegerit in copia uariae pulchritudinis ?

Claruit plane tunc presentibus gratia futura ; sed nos posteros celsius confirmat signifera gloria celo peracta. Iam tunc

illi « alba ligustra cadunt, uaccinia nigra leguntur » [15] ;

nigrum indumentum assumit exulantis (3), quo stolam et patriam repetat immortalitatis [16] (4), premonstrans in cultu castitatis expectaturam se filium uirginis, et *peregrinam* [17] in terris sponsum quesituram in celis (5). Iam cantitare gestit epythalamium [18] suum (6) : « Nigra sum, sed formosa, filie Ierusalem. Ideo dilexit me rex et introduxit me in cubiculum

[13] pignora C, *ut vid., sed fortasse recentiore m. correctum.* — [14] excipit *sic male corr.* R³, *ut vid.* — [15] *in marg.* C *lector quidam saec. XV inscripsit :* Virgilius (*id est Ecl. II, 18*).— [16] inmort. C— [17] s o l i t a r i a m C. — [18] epith. C.

(1) Cf. I Reg. VI, 12. (2) Cf. Mt. XXV, 2 sq.

(3) Déjà ci-dessus, à propos de la mère d'Édith, *nigra peregrinantis a Domino tunica* (§ 4).

(4) Écho des textes de l'Ecclésiastique, — rendus familiers par la liturgie, — dans lesquels il est question de la *stola gloriae* : VI, 30-32 ; XV, 5 ; XLV, 9 ; L, 11.

(5) Nous avons donc ici, et précédemment,une explication nette du symbolisme attribué, avant le XII[e] siècle,au vêtement traditionnel des moines et moniales ; la couleur noire est censée convenir absolument à la profession religieuse : l'exil achevé, on déposera le deuil. Rapprocher, entre autres textes, le témoignage de Pierre Damien concernant l'impératrice Agnès, *Revue Bénédictine*, t. XLIV (1934), p. 142, l. 63 sq.

(6) Antienne de l'office des Vierges, reprenant des textes célèbres du Cantique.

suum ». Tum rex cum sorore, de coniuge facta, in conuentu angelorum et hominum paruulo Christo paruulam suam desponsant, unde se dominicos soceros factos congaudeant. Vnicum pignus Saluatori offerunt ; immo hic offert, hec in uicem [19] matris ecclesie Dei oblationem colligit (1).

Addit rex terras, addit regalia dona et multiplicata pascua ; gregem Domini magna multiplicat foetura. Sic in benedicta Aedgytha benedictio Domini copiosa huic loco redundauit in secula.

I. Centena uos hinc paruulorum milia,
Herodiana mactat quos uesania,
Dulces amici sponsi collactanei,
Fouete [1] : lactens sponsam duxit lacteam.
Vallate cunis florescentem floridis,
Quem foeta patre uirgo lactat celibe,
Reges adorant [2], angeli pronunciant,
Cantant superna, stella signat pronuba,
Quin angelorum pastorem bos [3] collocat.

[19] inuicem CR[1] (*corr.* R[2]).

I. — [1] fauete R, *quod scriptoris mendum esse videtur* (*nam* fauete *v.* 17 *adest*) ; *attamen utraque lectio in carmine claudicat, in quo primus pes grauis esse debuerat.* — [2] odorant R[1]. — [3] hos C.

(1) Cette scène romancée n'est pas moins étrange qu'intéressante. On attendait le récit de l'*oblatio* prévue par la Règle de S. Benoît, puisqu'il s'agit d'une enfant de deux ans (*bima*). Goscelin, bien plutôt, décrit pour une part la « profession » monastique. Il se reportait, ce faisant, à des souvenirs personnels ; car nous savons par son livret pour Éva, sa pupille, qu'il avait été témoin des vœux de celle-ci ; d'ailleurs, étant à Wilton, il dut avoir d'autres occasions de connaître ces mêmes cérémonies. Selon ses dires, Édith désigna donc sans hésiter, au milieu des parures, l'habit monastique, manifestant ainsi sa vocation. Ses père et mère se contentent, avec toute l'assistance, de rendre grâces. Au total, Goscelin nous raconte une vêture. Mais l'on verra ensuite que, vouée au noir et à une vie modeste, Édith n'en continua pas moins de porter des vêtements éclatants (§ 12), d'en posséder même un plein coffre, qu'on montrait encore à Wilton au temps de Goscelin (§ 13). Il y a là une contradiction flagrante que le biographe n'a pas songé à résoudre, après l'avoir lui-même causée par son premier récit, évidemment tout factice.

Presepe regi celi thalamus ponitur.
Maria castra ducens uirginalia
Et florulenta castitatis agmina,
Dignata nurum formosam [4], dat filium.
Edytha nubit paruo regi paruula.
Crocis, ligustris, narcissis, uacciniis
Et cinnamomis thalamus uernet [5] floridus.
Fauete puris puritate nuptiis,
Et uirginales ferte tedas, uirgines,
Agnum sequentes candidati candidum,
Qui pascit inter celibatus lilia,
Inter canentes in sublimi [6] gloriam
Et festa celo discumbentum cantica.
Carmen nouum pro Fescenninis edite
Paruamque Christo ferte Editham paruulo.

6. Vt ab infantia carismatibus emicuerit. Recedente patre cum regia frequencia, relinquitur Deo sua pupilla, que, et inter ipsa materna ubera a seculi illecebra exemta [1], uoce psalleret prophetica (1) : « Pater meus et mater mea dereliquerunt me, Dominus autem assumsit [2] me. »

Amplectuntur florem Christi uirginem rosaria, et lacteum pignus ulnis, sinu, osculis fouere certatim gestiunt, digne sane, quam perpetuam ducem in astra et matres et filiae meruere.

Ita colligitur in ecclesie gremium, in uirginale collegium, in diuinum gymnasium [3], in scolas uirtutum, in eiusdem et spiritualis et carnalis genitricis sinum : ubi hanc que peperit mundo iam pariat celo, ubi inter Elisios flores nutriatur ad thalamum Christi, ubi diuina legatione percipiat dotalia mandata

[4] formosam nurum *sic pariter* CR : *qui ordo uersum destruit.*— [5] uernet thalamus *cum uersu melius consentiret* (*cf. v. 10*). — [6] sublime R.

6. — [1] exempta C. — [2] assumpsit C. — [3] in diu. gym. in uirg. coll. C.

(1) Ps. XXVI, 10.

sponsi, preconio tali (1) : « Audi filia et uide et inclina aurem tuam et obliuiscere populum tuum et domum patris tui, et concupiscet rex decorem tuum, quoniam ipse est Dominus Deus tuus. » Quam uocem tanta dilectionis flagrantia Dei hostia sequuta [4] est ut nil aliud se querere uel desiderare in mundo comprobaret. Iam *illi ab* [5] infantia, quasi orto sole in thalamo uirginei pectoris [6], Christum presidere *apparuit* [7], erumpentibus gratiarum radiis.

Adeo tota uita ipsius erat caritas, benign*itas ac hilaritas celestis*, redolens in omnes *ut* paradisus (2) *delectabilis*, *Ita erat mellitula*, benigna, *gratiosa, ita diuino gaudio fulgida, ita dulcem spiritum uaporabat* in omnes *de sancti cordis apotheca, ut inter mundana spineta* paradysus redoleret *deliciarum, plena dilectione in cubilibus et ortis aromatum. Hortulanus Mariae* (3), *uinitor uirginis filiae Iudae et plasmator amoenitatis paradysiacae, omnia uirtutum germina in hoc fecundissimo plantauerat pectore : cor eius*

ut Ierusalem [8] desiderabilis, ut terra lactis et mellis, ut Libanus flagrantissimus [9], ut hortus [10] Domini uernantissimus, ut odor agri pleni cui benedixit Dominus (4), ut dominice requietionis thalamus, ut prudentie sinus, ut nectar humani generis, ut thimiamaterium tocius bone voluntatis.

Pulcritudo quoque forme cum pulcriori pudore anime *respondebat pulcherrime.* *Candida quoque corporis toga candidior uestiebatur* anima. *Speciosa in aula, speciosior intus sedebat regina* (5).

Facies similior erat patri, reuerentia matri ; statura medio-

[4] secuta C. — [5] illi ab] a b i p s a C. — [6] p r e m o n s t r a b a t *hic add.* C. — [7] app. *om.* C (*cf. supra*). — [8] isrlm *sic* R (*lineola superposita*). — [9] fraglant. R. — [10] ortus C (*cf. superius*).

(1) Ps. XLIV, 11 sq.
(2) Cf. Cant. IV, 13.
(3) Cf. Ioh. XX, 15.
(4) Cf. Gen. XXVII, 27.
(5) Cf. Ps. XLIV, 14.

critate decentissima, que et ante assumta est quam peradulta[11].

Oculorum sidera ab intimo splendore radiantia oculis columbarum (1) *suffuserat sanctus pudor et ales Christi niuea. Fauus distillans* (2) *et gratia diffusa in labiis suis* (3) : *mel et lac* (4) *ex ore Domini susceptum saporabat. Decus capitis ceteramque sui artificis armoniam a sole Ethiopum obumbrabat* (5) ; *et diem hominis non desiderans, in diem resurrectionis et reuelationis gloriae filiorum Dei* (6) *se reseruabat, qua lampas sua indeficienti perpetuitate resplendeat. Pulchra scilicet filia solis pulcherrimi soli placere et imaginari suo contendebat auctori.*

7. Vt regii parentes hoc monile ecclesie litteris paraverint. Mater illi non auro rutilos crines impedire, non aurea lammina [1] uel gemmis in fronte dependentibus arcem crucis obnubilare,

non redimire pompis matrimonii,

nec addere quicquam naturali decori ; sed his tantum decertabat qualia decebant thalamum Domini. Pro purpurisso, pro cerussa, pro stibio pudorem docebat ; pro uariis ornatibus litterarum ac uirtutum decore hanc

preparabat, quo in ecclesie *splendorem* altius *resplendeat.* *ornari malebat,* quo in ecclesie *ornamentum* altius *refulgeat.*

[11] C *vero alterum ordinem praefert, id est, prius :* Statura... peradulta, *deinde :* Facies... matri.

7. — [1] lamina *lector quidam* C *saec. XV sic corr., ut vid.*

(1) Cf. Cant. IV, 1.
(2) Cf. ib. 11[a].
(3) Cf. Ps. XLIV, 3.
(4) Cf. Cant. IV, 11[b].
(5) Cf. Ps. CXXXIX, 8.
(6) Cf. Rom. VIII, 19, 21, 23.

Diligebat quoque sancta indoles Aedgari chorum doctorum, utque erat eligans rerum et secundum Danielem uir desideriorum(1), *tam aduenam quam ciuem, arte uel manu officiosum, ut imperii ornamentum habebat gratissimum.* Eius auctoritate

Auctoritate *quoque sancte flagrancie* Edgari,

inter sacerdotes Wiltonie qui precedebant arcam federis (2) Domini, ministri dominici tabernaculi (3), pollebant *duo* [2], tam morum quam scientie philosophia uenerandi, quorum alter Radbodo [3] Remensis de Sancto Remigio, alter memoratur Benna [4] Treuerensis canonicus de Sancti Paulini patrocinio (4),

pictura *quoque* clarus *cum* opere artificioso.

isque picturae artificiosique operis *commentor egregius* claruit, *qui deinde conditam per uirginem basilicam uaria celatura, ut usque hodie lucet, deflorauit.*

[2] duo] preceptores gemini C. — [3] R *secundam syllabam apice notauit.* — [4] Bennol *sic* C, *id est pro* Benno, *ut inferius scribitur; duae tamen formae cognominis* (Benna, Benno) *rectae sunt* (*Lelandus etiam ex suis Collectaneis legit:* Benna Treuerensis; *alio tamen codice usus erat*).

(1) Cf. Dan. IX, 23; X, 11, 19. (2) Cf. Ios. VI, 4.

(3) Cf. Num. VIII, 26.

(4) Ce renseignement, relatif aux chapelains des moniales de Wilton, est notable. Edgar aurait donc mandé outre-Manche, et d'assez loin, un Radbode, moine de Saint-Remi et un Benna (c'est-à-dire Benno), chanoine de Trèves. Je ne sache pas que ces personnages soient autrement connus. Le second reparaît plus loin (§ 14, § 20, et II § 3), en sa double qualité de chanoine de Trèves et d'artiste. Quant à la forme des noms, cf. E. Foerstemann, *Altdeutsches Namenbuch* (1900), 257 et 1209 sq. Jusqu'à présent, il n'était guère question, au xe siècle, que de relations avec le Ponthieu, les Flandres et la Bretagne (cf. W. Stubbs, *Memorials of St. Dunstan*, p. cxx sq.; W. Hunt, *The English Church from its Foundation to the Norman Conquest*, 1899, p. 305 sq.). Les Lorrains arrivèrent plus tard, sous le règne du Confesseur, apparemment grâce à la politique de Godwine (cf. E. A. Freeman, *The History of the Norman Conquest of England*, t. II, 1868, p. 79, et 3e éd., 1877, pp. 598-603).

Hi condigna reuerentia uicissim erudiebant alumnam [5] Spiritus sancti ; hi portabant pedibus eius lucernam uerbi Domini (1), ut, accensis lampadibus (2) scripturarum, lectis [6] gradibus uirtutum (3), niteretur ad etherei regis solium. Illa erat in arca testamenti urna aurea in qua supernum recondebatur manna (4) ; illa in claustri paradiso [7], ubi adhuc locus eius recolitur, residebat : eruditor pudicus a foris per fenestram (5) docebat et audiri magis quam uideri assuerat, ut sancti pudoris uernulam decebat. Ornabant aures eius margaritis celestibus (6) mater interius, magister exterius ; sed intimus doctor aderat scienciarum dominus (7) Spiritus, cuius unctio docebat *illam* [8] de omnibus (8).

8. **Vt Christi caritatem per sanctorum subfragia ac exempla appetierit.** Eius [1] ergo oleo leticie uncta (9) et dulcia faucibus suis sequens eloquia (10), erecta in superna, terrena calcat fastigia. Non patrie urbes, non regificum patrimonium, non parentales thesauri [2] regum antiquorum, non amplissimum ac modo felicissimum Britannici orbis imperium, non spes filiorum regum, non dotes regnorum celos ingredientem eius flectebant animum. Gloria, honores, diuicie, potentatus, concursus et spectacula populorum et quecumque prima habentur mortalium inanescunt scilicet uirgini celicole, sordent regine sideree.

Omnia hec retinacula in interitum blandientia, ut superius probatur, respuit infantula ; quanto magis iam matura fide perituris mutet aeterna.

Magnum *etiam* Magnum *certo*

[5] alumpn. C. — [6] rectis C (*quae lectio fortasse verior est*). — [7] paradyso C. — [8] eam C.

8. — [1] Cius *sic* R, *id est pictoris neglegentia*. — [2] thezauri R.

(1) Cf. Ps. CXVIII, 105. (2) Cf. Mt. XXV, 1, 4, 7.
(3) Cf. Ps. LXXXIII, 6, 8. (4) Cf. Hebr. IX, 4.
(5) Cf. Cant. II, 9.
(6) Rappel du répons : « Dexteram meam.... », dans l'office de Ste Agnès : « ..... tradidit auribus meis inaestimabiles margaritas ».
(7) Cf. I Reg. II, 3. (8) Cf. I Ioh. XIV, 26.
(9) Cf. Ps. XLIV, 8. (10) Cf. Ps. CXVIII, 103.

feruorem scolaris gymnasii [3] maior supplantabat [4] pregustata dulcedo Domini et illuminatio uultus sui (1) et gloria regni sempiterni. Hinc quasi apertis celis, Stephani oculis donata (2), affatim rapitur ad sanctorum sollemnia [5], ad angelorum gaudia, ad ipsum sponsum glorie Christum illustrantem omnia ; hunc [6] tota concipiens mente et eius sancto amoris icta uulnere, de medio studiorum tota ad ipsum contendit affectione, assumptisque pennis columbe in eius sanctificos amplexus uolare estuat et requiescere (3), clamans desideriis sponse (4) : « Unguentum [7] effusum nomen tuum, et odor tuus super omnia aromata. Trahe me post te, in odore unguentorum [8] tuorum curremus. » Sic ad ipsum nitebatur sursum, speculata supra montem Syon stantem agnum (5), qui pascitur candidissimus inter lilia (6) uirginum cum centenis milibus innocentum (7). Quis ascendit [9] in hunc montem Domini, nisi innocens manibus a corruptione, et quo Deus uidetur mundo corde (8) ? Suspirabat et cum regina Saba (9) illud summi Salomonis ferculum(10), illud reclinatorium aureum(11), illum [10] splendidissimum uirginalis sponsi thalamum, illum florentissimum ubi rex cubat in meridie (12) lectulum. Huc sola *ascendit* [11] *regina* [12] uirginitas, quam regiis amplexibus soror adducit humilitas et mater subnectit caritas. Huc ascensura purpureo ascensu (13) pudoris et puniceis innube uerecundie genis (14),

non habebat ultra spiritum a contemplatione tantae maiestatis, dicens Patri in spiritu caritatis estuantis : « Defecit

[3] gimn. C. — [4] subplant. C. — [5] sollempnia C.— [6] e r g o *add.* C. — [7] ungentum *prius* R. — [8] ungent. R. — [9] ascendet C. — [10] illud C. — [11] s c a n d i t C. — [12] regina *om.* C.

(1) Cf. Ps. XLIII, 4 ; LXVI, 2 ; LXXXIX, 8.
(2) Cf. Act. VII, 56. (3) Cf. Ps. LIV, 7.
(4) Cant. I, 2 (Vulgate : « oleum ») ; IV, 10 (Vulgate : « odor unguentorum tuorum ») ; I, 3 (la Vulgate clémentine place le signe de distinction après *me*).
(5) Cf. Apoc. XIV, 1. (6) Cf. Cant. II, 16 ; VI, 2.
(7) Cf. Apoc. XIV, 1, 3 sq. (8) Cf. Ps. XXIII, 3 sq.
(9) Cf. III Reg. X, 1 sqq. (10) Cf. Cant. III, 9.
(11) Cf. Ib. 10. (12) Cf. Cant. I, 6. (13) Cf. Cant. III, 10.
(14) Cf. Cant. IV, 3.

in salutari tuo anima mea, defecerunt oculi mei in eloquium tuum (1), *eloquium quod omnia fecit.* » (Innisa ...)

innisa est tenera omnium cum Domino regnantium suffragiis, altis clamando desideriis (2) : « Fulcite me floribus, stipate me malis quia amore langueo. Internuncii angeli, *consulares apostoli* [13], precursores martires, college uirgines, filie Ierusalem, nunciate dilecto quia amore langueo (3). »

2 *Inter multa autem sanctorum exempla que libris legebat anhela, interque presentia sanctorum et maxime propinquorum religiosorum lumina, uicinius accendebatur uirginali palma sanctissime amite sue, summi Edgari regie germane, Edgyde* (4), *cuius et no-*

3 *Sed senatores sidereos et in Capitolio celesti patres conscriptos* apostolos, *tamquam Dei populares et amicos, elegit sibi interuentores legatorios, et fide ac importunitate Cananeae Dominum inquietabat* (5) *per ipsos. Te uero, inclyte Ariopagita* [14] *et Gallo-*

[13] cons. ap. *om.* C. — [14] argiopagita *sic* C.

(1) Cf. Ps. CXVIII, 81 sq. (2) Cant. II, 5.

(3) Cf. Cant. V, 8.

(4) Cette Édith, tante de la nôtre et sœur d'Edgar, reste inconnue jusqu'à présent aux historiens et, tout autant, aux généalogistes. Goscelin aurait-il confondu avec l'une ou l'autre des tantes d'Edgar : soit l'Édith qui épousa l'empereur Othon le Grand en 930 et mourut en 946, soit plutôt une sœur aînée de celle-ci, dont le nom est tu d'ordinaire, et que son frère Ethelstan maria à Tamworth en 925 (d'après la Chronique Saxonne : éd. Thorpe, t. II, 1861, p. 85) avec Sihtric roi de Northumbrie? Mathieu Paris appelle bien cette dernière Édith, et prétend que, restée vierge, elle se fit moniale à Pollesworth (*apud Pollesberiam*) dans le Warwickshire, où elle mourut en odeur de sainteté (15 juillet) ; cf. *Chronica maiora*, éd. Luard, t. I, 1872, p. 446 ; de même, les *Flores Historiarum*, qui portent le nom de Mathieu de Westminster, éd. Luard, t. I, 1890, p. 490. Mais l'on admet généralement que ces renseignements isolés du chroniqueur de St. Albans, sont sujets à caution, sinon fantastiques. En tout cas, ils s'accordent mal avec le texte de Goscelin, comme il apparaît mieux tout aussitôt, avec la mention de Tamworth. Pour le reste, il est assez remarquable que Goscelin a fini par supprimer ce passage comme tel, lors de la révision ; s'aperçut-il alors qu'il avait fait erreur, au moins pour une part, au sujet de cette Édith? Il se contenta de reprendre, en d'autres contextes (§ 18 et § 24), la mention des deux femmes, sans rappeler le monastère de la première.

(5) Cf. Mt. XV, 22.

men et uirginitatem cum ceteris uirtutibus hereditauit, que monasterio Tamuuordie prouincieque Staffordie[15] *meritorum signis, sicut et ipsa Wiltonie, precluit* (1). *Beatissima*[16] *quoque eius auia regina Alfgyua claris miraculis illi ostendit qua pietate et fortitudine in thoro regis Edmundi et aureo cultu celo imitabilis rum signifer apostolice Dionisi, te sibi proximum coegit patrocinari, cuius comprobatam a Domino benignitatem mente induerat compassionali, cuius benignitati et promisit et dedit a te predicata benignitas Iesu Christi, ut pro quibuscumque peteres impetrares* (2).

Vnde nunc, ad Christi gratiam assumpta, apostolica li-

[15] tamworde *et* staffordensis *in vera forma brevioris Vitae servantur ; pro quibus in recentioribus libris legitur :* in monasterio Pollewortensi prouinciae Werwici. — [16] *tantum ultimam hanc particulam in noua recensione § 18 (v. inferius) quodam modo reposuit.*

(1) Sur Tamworth, partie en Warwickshire (c'est-à-dire le château), partie en Staffordshire (l'église et la ville), cf. Tanner, *Notitia monastica* (1744), p. 489 sq. ; Dugdale, *Monasticon*, t. VI, p. 1467 ; Th. Harwood, *A Survey of Staffordshire* (1844), pp. 437-43. Le château fut construit tout d'abord, vers 910, par Ethelfleda, fille du roi Alfred. J'ai déjà rappelé tout à l'heure le mariage d'une tante d'Édith qui fut conclu sur les lieux. Vers la fin du moyen âge, une collégiale de Tamworth était bien dédiée à Ste Édith. Selon ce témoignage de Goscelin (s'il est valide : voir ci-dessus), une ancienne maison religieuse, au sujet de laquelle les historiens modernes restent dans le vague, faute d'un texte précis (ils parlent d'une parente d'Edgar), avait pour patronne, sinon pour fondatrice, une tante (ou grand'tante ?) de la moniale de Wilton, et qui portait son nom. La fondation semble n'avoir pas été longtemps prospère, en dépit du patronage et du tombeau. Il est fort curieux de constater là-dessus, que, dans les dernières rédactions de la Vie abrégée (cf. *Nova Legenda Anglie*, éd. C. Horstman, t. I, 1911, p. 311, l. 16), Tamworth et Stafford sont devenus respectivement Pollesworth et Warwick. Cette correction n'a pu être conçue que par un lecteur de Mathieu Paris (voir plus haut), c'est-à-dire en Angleterre au xve siècle. Mais le fait est qu'il y eut aussi à Pollesworth, Warwickshire, non loin de Tamworth, une maison de moniales, célèbre au moyen âge, sous le vocable de Ste Édith ; cf. Dugdale, op. cit., t. II, p. 356 sq., qui fait lire un récit tardif, conservé à Tamworth, sur la fondation légendaire de Pollesworth par une fille d'Egbert. L'on ne peut guère démêler toutes les confusions latentes ; peut-être vaut-il mieux faire crédit, dans une certaine mesure, à Goscelin, qui connaissait à tout le moins les choses de son temps. Le pire serait seulement que lui-même et Mathieu Paris aient transformé un patronage liturgique, venu de Wilton, en une vraie fondation.

(2) Cf. II Reg. XIX, 38 ; Esth. V, 6 ; VII, 2.

extiterit (1).

gandi atque soluendi utitur potentia (2), *cum ferro ligatos supplices absoluit et reos sine ferro constringit, quae apostolorum alumpna, quae filia, quae cultrix et imitatrix extitit irremota.*

Colitur in monasterio orationalis eius pugil (3) *memorabili pignore, in quo apostolicae lucent formulae, uirginea eius manu cum subscriptis oratiunculis depictae, inter quas hec annotatur petitio uerae Israelitae sine dolo* (4) *suplicantis de puro fonte mentis :*

(1) Aelfgifu, première femme d'Edmond I, mère d'Edgar et, selon Goscelin, de l'Édith qui vient d'être nommée : dans une charte rédigée au nom d'Edmond en 944, elle signe aussitôt après les évêques : « Ego Aelfgifu concubina regis affui » (cf. J. M. Kemble, *Codex diplomaticus aevi saxonici*, t. II, 1840,p. 266 : n° 409) ; une autre charte de son petit-fils Ethelred pour Shaftesbury (en 984) la présente au contraire comme épouse légitime (*coniunx*) d'Édouard (cf. Kemble, t. III, 1845, p. 202 : n° 641). Le témoignage de Goscelin est donc confirmé de ce côté ; mais il en fait, en outre, une sainte. Les *Acta Sanctorum* ont en effet consacré une notice à une sainte du même nom : en latin *Elgiva* (Mai t. IV, p. 186 sqq.). Le sujet est, malheureusement, fort complexe, le nom saxon Aelfgifu (Æthelgifu) étant commun au x[e] siècle dans la famille royale, et les historiens du moyen âge s'y sont trompés souvent ; les textes rapportés par Henschenius paraissent mettre en cause tout ensemble : Aethelgifu, fille du roi Alfred et première abbesse de Shaftesbury, la maison rivale de Wilton, et non moins célèbre, dans le Dorset ; Aelfgifu, femme d'Edmond et nièce de la précédente ; enfin, Aelfgifu ou Aethelgifu, femme d'Eadwig, le propre fils d'Edmond et de la dernière nommée. C'est cette troisième qui joue un rôle dans toutes les Vies de S. Dunstan ; elle y est fort maltraitée.

(2) Cf. Mt. XVI, 19 ; XVIII, 18.

(3) C'est-à-dire un petit recueil ou « manuel » de prières privées, qu'on voudrait bien avoir conservé ; pour le fond, il devait ressembler à la section du *Portiforium Oswaldi*, qui réunit des formules de dévotion (cf. *Journal of Theological Studies*, t. XXX, 1929, p. 176), et de même au groupe de prières qui complète le Psautier de Bury (cf. *Downside Review*, t. XLVIII, 1930, pp. 198-216) ; mais il était un peu plus ancien, les deux manuscrits mentionnés ne remontant qu'au xi[e] siècle.

(4) Cf. Ioh. I, 47.

« Domine pater et dominator uitae meae, ne derelinquas me in cogitatu maligno; extollentiam oculorum meorum ne dederis michi, et desiderium malignum auerte a me, Domine, » et cetera que fides canit Ecclesiae (1). *Suspirans quoque cum filia Chaleb terram irriguam* (2), *postulabat a Patre hac sibi ascripta et frequentata oratione* (3) : *« Omnipotens mitissime Domine, qui sitienti populo fontem uiuentis aquae de petra produxisti, educ de cordis mei duritia compunctionis lacrimas, » et cetera.*

His estibus circuibat et immolabat in tabernaculo Domini hostiam uociferationis (4), *in contritione cordis ince<n>dens precum thimiamata, effundens lacrimarum ardentia flumina, turrificans in odorem suauitatis* (5) *Domino*

(1) Cette prière n'est pas autre chose, en effet, que l'antique répons de la liturgie romaine pour l'office des mois d'été. Traditionnellement, son groupe était appelé : *Historia de Sapientia ;* on y retrouve des versets d'Eccli. XXIII, 4-6. Cf. Ven. I. M. Thomasii *Opera omnia*, t. IV (1749), p. 129 (d'après l'Antiphonaire de San Pietro) ; *Antiphonaire du B. Hartker*, éd. phototypique, Solesmes, 1900, p. 399. Noter que ces livres font lire d'accord : « Domine pater et D e u s uitae meae... » (comme Eccli. XXIII, 4) ; l'invocation citée par Goscelin paraît donc reprendre le début du chapitre (XXIII, 1).

(2) Cf. Ios. XV, 19.

(3) Première formule de la *Missa pro petitione lacrymarum ;* voir par exemple : Muratori, *Liturgia Romana Vetus*, t. II (1748), p. 387 ; G. Richter - A. Schoenfelder, *Sacramentarium Fuldense saeculi X* (1912), p. 208 : n° 1830.

(4) Cf. Ps. XXVI, 6.

(5) Cf. Eph. V, 2.

pia suspiria, susurrans [17] *in aurem Christi sancta mentis desideria, libans Deo plenas odoramentorum orationalium fialas* [18] *aureas* (1), *percutiens dulcisonas psalteriorum citharas.*

9. Vt sancti exortatores eam ad celestia desideria inflammaverint. Huius *etiam* [1] aule sue splendidissime et intimi sacrarii rex glorie quo introiret (2) precipuos Dunstanum et Adeluuoldum [2] ediles et edituos habuit : quos ut binos discipulos (3) et duo candelabra lucentia ante faciem suam (4) direxit, qui suum habitaculum omni *apparatu decorarent* [3] uirtutum, et in turibulo suspiriosorum [4] aromatum ignem caritatis diuine continuum inextinguibili fomite enutrirent [5] exhortationum. Hi ut fideles serui, caritate et legatione angelica functi (5),

a dextris et a sinistris data manu, *dominici mandati alcius flagrantem accelerant* cubiculo celesti.

dominicam sponsam ad aeternas nuptias certatim inuitabant, quam regi uirginum sempiterneque integritatis sponso consecrarant. His innixa ducibus a dextris et a sinistris, *ibat ad supernam regiam, atque illi incitando quasi* data manu *ad* celeste cubiculum *rapiebant eam.*

Fulgebant *nihilominus* tunc suis radiis archipontifex Osuualdus Eborac*i* (6), preciosus martir Elfegus, qui bea-

Fulgebant *etiam* tunc suis radiis *sanctus* Osualdus archipontifex Eborac*ensis*, pretiosus martyr Aelfegus, *dignus*

[17] susurans *prius* C. — [18] filias C.

9. — [1] etiam *om.* C. — [2] Æthelw. C. — [3] decore adornarent C. — [4] suspirosorum C (*recens lector corr.*). — [5] enutrire *sic* C.

(1) Cf. Apoc. V, 8.
(2) Cf. Ps. XXIII, 9.
(3) Cf. Lc. X, 1.
(4) Cf. Apoc. XI, 4.
(5) Cf. II Cor. V, 20.
(6) S. Oswald, successeur de S. Dunstan sur le siège de Worcester en 961, en outre évêque d'York depuis 972 jusqu'à sa mort (19 février 992).

ti Dunstani uaticinio sancto succederet Adeluuoldo (1), sacer Elfstanus Uuiltoniensis diocesis episcopus (2), estu obauditionis [6] martirio proximus, aliique eclesiarum duces et ministri religiosi, quorum copia tunc pollebat Anglia, Edgari regis Deo deuotissimi *almi*que Dunstani instantia. Tales etiam *diuini* nuncii *feruorem uirginis*, ut oleo flamme *affuso*, adurebant ignito eloquio Domini (3), et de canticis Syon cantica Domini cantabant *illi* (4), *atque* cum sanctis angelis congratulabantur patres angelici, *affectantes uel caritate filiam uel interuentione patronam.*

qui beati... Atheluuoldo, sacer Aelfstanus Wilt. d. episcopus, qui *antea adeo probatus erat in camino* obauditionis *ut ad alludentem uocem preceptoris nuda manu* estuantes *carnes euexerit de imo profundo feruentis lebetis*, aliique que... Anglia, regis Aedgari Deo deuotissimi *sancti*que... etiam *castissimi famuli et in*ternuntii *diuinarum nuptiarum celo flagrantem Eadgythae animam*, ut oleo flammae *iniecto*, adurebant... cantabant *ei. Adeo* cum s. a. congratulabantur *illi* patres angelici, *dulce habentes uel eius celestes affectus altius inflammare uel se eius sanctis orationibus mancipare.*

Venerabilem quoque eius genitricem, ewangelice [7] Anne religiosam imitatricem (5), columbas a uigili accipitre uigilanter seruantem, incitabant diuini propugnatores ad om-

[6] abaud. *sic* R. — [7] euuang. C.

(1) S. Elphège (Aelfheah), deuxième du nom sur le siège de Winchester, où il succédait à S. Ethelwold (984-1005), puis archevêque de Cantorbéry (1005-1012). A s'en tenir aux dates, il a pu connaître Édith (décédée l'année même de sa consécration), au temps qu'il était moine à Bath. D'après toutes les Vies de S. Dunstan, non seulement celui-ci fut informé miraculeusement de l'élévation de S. Elphège, mais il reçut l'ordre de lui conférer l'épiscopat (cf. *Memorials of Saint Dunstan*, pp. 61, 116, 217, 312).

(2) Aelfstan, évêque de Ramsbury (970-981) ; la plupart des évêques de Ramsbury depuis Aelthestan (909) jusqu'à Herman (1045-1055) sont qualifiés aussi : « Wiltoniensis », du nom du *shire* (comté). Détaché du diocèse de Sherborne, le siège fut de fait fixé, durant cette période mouvementée, tantôt à Ramsbury, tantôt à Wilton, tantôt à Sunning. Lors de la Conquête enfin, il fut transféré à Sarum (Salisbury).

(3) Cf. Ps. CXVIII, 140.

(4) Cf. Ps. CXXXVI, 3 sq.

(5) Cf. Lc. II, 36.

nem uirtutem. Sic prefulgente omnibus siderea lampade Editha [8], floruit uinea (1) domini Sabaoth odorifera, quam et oliuam uberem, pulcram [9], fructiferam, speciosam [10] nominauit (2) auctoris gratia.

Mater erat uirtutis documentum, filia exemplum. *Sic* apum ac formicarum *studio* feruebant in edificio celestis Ierusalem examina uirginum, et ut cristiane [11] Amazones ad diuinum exercebantur prelium, *ut Eclesie* diuinum clamat *preconium : O* quam pulcra est casta generatio (3), *pulcra ut luna, terribilis ut castrorum acies ordinata* (4).

Tum exemplo apum ac formicarum feruebant.... prelium. — Mater... exemplum. — *Nec desiit illa mater parere post parturitionem unicam* [12], *post unicam Domini sponsam, quam ipse probat electissimam.* « *Una est, inquit* (5), *columba mea, una est matri suae, electa genitricis suae.* » *Merito unius Deo date natae sunt huic parenti plures filiae, ipsa sponsa multis sodalibus congratulante et eas perpetua beniuolentia Domino suo commendante :* « *Et adolescentulae dilexerunt te* (6) ; *et filiae Syon exultent in rege suo, et laudent nomen eius in choro uirgineo* (7). » *Vnde* diuina proclamat *sapientia :* « O quam pulchra est casta generatio *cum claritate.* »

II. Donec castificum Virgo onus edidit,
Mundo uiluerat fabula castitas :
Carnis mancipium cuncta fuit caro ;

[8] Ædgitha C. — [9] pulchr. C. — [10] spec. fructif. C. — [11] christ. C. — [12] *annon pro* unicae ?

(1) Cf. Cant. II, 15. (2) Hier. XI, 16.
(3) Sap. IV, 1 ; de là l'antienne de l'Office romain pour les Vierges.
(4) Cant. VI, 9 ; rapprocher l'antienne « Pulchra es et decora », conservée dans l'Office monastique pour les Vierges.
(5) Cf. Cant. VI, 8. (6) Cf. ib. I, 2.
(7) Cf. Ps. CXLIX, 2.

Eue progenies omnis erat necis ;
Corruptela dabat pabula funeri.
Das, Maria, noue lucis originem [1] :
Que [2], uitam pariens, uirgo puerpera,
Imples uiuifico secula germine.
Pulcre milicie gentis et innube
Princeps innumeras congerit asseclas [3].
Susannam [4] celebrat conubii fides ;
Iudit [5] turtur atri truncat auem Iouis.
Stellas luna premit, hanc superat dies.
Nuptis et uiduis uirginitas sol est ;
Immortale genus [6] uirginitas creat.
Nescit mortis opus hec generatio.
Salue, qua nichil est clarius ethere,
Consors angelicis uirginitas choris.
Hinc Edytha [7] micat, signa ferens tua.
Reginam sequitur filia regia
Cum natis Tyriis matreque proxima.
Post te Uuiltonie [8] castra nitentia
Candens a domibus ducit eburneis.
Exemptos acie sulphurea choros
Ad uite fluuium, diua parens, age.
Iungat sobrietas altaque caritas
Ac deuota fides has tibi uernulas.
His Editha [9] tua te duce consita
Scandat [10] sponsi comta [11] cubile.

10. Qua benignitate omnibus obsequta sit. At uirgo gloriosa, a Domino prudenter edocta ab alto fundamento surgendum ad sidera [1], scala humilitatis nititur in celum erecta (1). *Post* [2] *uigiliarum sollemnia, eterne glorie radiis somnos fugantia,* post psalmodie [3], orationum *ac lacrimarum* [4] holocausta

11. — [1] orrig. R. — [2] Aue *sic* R. — [3] aseclas C. — [4] Sussannam C. — [5] Iudith C. — [6] Inm. C. — [7] Eadgitha C. — [8] Wiltoniae C. — [9] Eadgytha C. — [10] Scandit C. — [11] compta C.

10. — [1] *sic distinguunt codd.* — [2] Post *etc. usque ad* fugantia *om.* C. — [3] et *add.* C. — [4] ac lacr. *om.* C.

(1) Allusion quasi certaine au début du chapitre VII : « De humilitate », de la Règle de S. Benoît (cf. *P.L.*, t. LXVI, col. 371A-B.)

medullata (1), — nam primum regnum Dei querebat (2) et ueniens Dominus prior in ea sedebat, — quasi de cubiculo Domini ad exteriora [5] exit officia, quasi aquila a sole terris reducta, clarior lampas de mari reditura.

Iam non se meminit regno natam, ut ancillarum Christi exhiberet ancillam.

Non arrogat longam regum genealogiam,

sed neque matris dignam imperio prosapiam,

malens a Domino humilium gratiam (3) et gloriam. Exerta lacertos ad obedientiam, ad seruitutem omnium primam, ad dignitatem [6] reddidit postremam. Quicquid mater indixerat, obauditionem uelut brauium in stadio (4) occupabat. Sororibus Martham, Christo se prestitit Mariam (5).

Omni mancipio deuotius subiciebatur [7].

Singulis in ministrando humotenus [8] inclinabatur, tanquam scilicet a presidente Domino iam remuneraretur, tanquam gratias agens quod

ancillarum suarum ancillam dignaretur.

seruire dignioribus mereretur.

Regiam *quoque* consanguineam Vluennam (6) *ceteramque nobilium uirginum turbam* suo *emendabat* exemplo, do-

Erat tunc illa uirginalis et sponsalis Christi familia ex diuersis seculi dignitatibus, ut solet, collecta : clara prin-

[5] exteriorara R. — [6] se *supplendum.* — [7] *quam sententiam pariter om. brevior Vita, cum priorem et illam quae sequitur tradat.* — [8] *acuto signo antepaenultimam syllabam notat* R.

(1) Cf. Ps. LXV, 15.
(2) Cf. Mt. VI, 33.
(3) Cf. Iac. IV, 6.
(4) Cf. I Cor. IX, 24.
(5) Cf. Lc. XI, 1 sq.
(6) Les copistes ont transcrit le nom diversement ; néanmoins, la forme anglo-saxonne n'est pas douteuse : *Vluuen, Vluuene, Wluuene, Wulfwen,* qui désigne bien une femme, mais d'occasion aussi un homme ; on le rencontre une dizaine de fois dans le Domesday Book (cf. H. Ellis, *A General Introduction to Domesday Book*, t. II, 1833, pp. 260, 273), et encore au XII[e] siècle, dans le *Liber Vitae* de Hyde, à Winchester (éd. W. de Gray Birch, 1892, p. 137, 11). Mais je ne le retrouve pas dans les généalogies royales.

cens non in carne gloriari, sed in Domino (1), cui sola generosa est deuotio. *Quis uero digne tantam memoret caritatem?*

cipum, procerum, optimatumque regni pignora. Has clarissima gemma Eadgytha, sicut prelustrabat dignitate, ita precurrebat abiectione. Inter quas consanguineam *suam* Wlwennam, *minus cernue ministrantem et quasi de stemmate presumentem* regio, suo *et zelo correxit et* exemplo, docens... Domino. *Omnium sollicita, omnibus parata et singulis, omnibus aderat uotiua.*

Vrgebat conuiuas, *tam domesticos quam hospites* [9], iocunditate sancta et hylaritate [10] benignissima, utpote omnes amplexans in Christi uiscera (2), pro magnis acceptans deliciis et propria ieiunia et ceteror*um* [11] prandia, sic abstinens ac si epularetur, sic epulans ut frugalitas seruaretur et caritas diffunderetur (3).

Cilicio testantur... conderent martyria (= § 12[1]) [12].

Ad hoc multimoda... *Christi cultus* (= § 11).

Omnia Christus... (= IV).

Interea *etiam* [13] seculi mulcentis certamina et uirtutum preconia clariora *sibi* [14] humilitatis addidere palmaria. Florebat hec patris gloria, genitricis corona, spiritualium patrum et sullimium [15] propinquorum amantissima cura. Turba ducum, procerum, matronarum, et tota dignitas paterni imperii dominam ueneratur ; tota Anglia huic acclinis offertur. Tam patris imperatoria pietas quam sua seruitoria benignitas omnibus eam mellificauerat. Externa quoque regna et principatus

[9] tam *etc. om.* C. — [10] hilar. C. — [11] ceterarum C. — [12] *hic, ut patet, ad alteram narrationem perficiendam Goscelinus partium ordinem paulum mutavit ; quos locos inferius leges e priore ac pleniore Vita.* — [13] etiam *om.* C. — [14] sibi] gloriosae uirgini C. — [15] sublim. C (*etiam inferius*).

(1) Cf. I Cor. I, 31.
(2) Cf. Phil. I, 8.
(3) Cf. Rom. V, 8.

hanc[16] salutationibus, epistolis, xeniis uenerantur; religiosi antistites salutiferam interuentricem deprecantur. Quicquid legatorum uel Gallia uel Germania aut ipsa augusta et apostolica Roma aut ipsi imperatores ad famosissimum principem Edgarum[17] misissent (1), huius sancte affabilitati se commendare gloriatur. Quis tanta euasisset recia? Virgo sullimior in Christo mundi imperio, terrenis *celsitudinibus ac*[18] fauoribus *iam*[19] ualedicit[20]; languidis ac destitutis se impendit, lazaros Christi regum natis preponit, elefantiosis[21] seruire regno pretendit, ulcerosis uestigiis quasi scabello Domini adiacere, eaque lauacris, capillis, osculis fouere mauult quam imperare. Quanto quisque[22] apparuerat morbis deformior, tanto hec offertur[23] benignitate compacientior et

famulatu suffusior. Oculus cecorum (2), baculus debilium, *uestis et alimonia* indigentium, *atque*[24] omnium desolatorum extitit solatium.

seruitute suffusior. Oculus cecorum, baculus debilium, *refugium* indigentium *et* omnium desolatorum extitit solatium. *Quo quisque abiectior, eo promptissime obsecutionis eius erat presumptior. Non plebs ueretur panniculosa purpuratam, uallant purulenta*[25] *examina munditiae alumpnam, anus horrendae cladis presumunt et benedicunt sibi filiam.*

His curiis, his familiis, his comitibus alcius delectatur, talium fauoribus beatificari gloriatur, et matres turgentes uulneribus pocius quam monilibus dignatur.

Ea tempestate, dum superna clementia piissimi regis legi-

[16] hinc C (*al. m. s. l. corr.*). — [17] Ædg. C. — [18] fastigiis et C. — [19] iam *om.* C. — [20] ualedixit R. — [21] elefantosis C. — [22] quis C, *al. m. s. l.* que *supplevit.* — [23] affertur *vel* effertur *in recentioribus exemplaribus brevioris Vitae.* — [24] acque *sic clare* R. — [25] prurul. *sic* C.

(1) A part la brève mention des cadeaux envoyés par Othon le Grand (voir la Chronique de Florence, *ad ann.* 959), nous ne savons rien de ces ambassades de l'étranger sous le règne d'Edgar.

(2) Cf. Iob. XXIX, 15.

bus (1) *faueret rerum affluentia, interim tamen publica fame temptata est illa in pauperes largitas effusa. Nouerant tunc inopes speciale refugium suum : undique de tota prouincia ad monasterium illust issimae matris Wlftrudis concurritur ; clementissima uero Aedgytha et materna et sua manu in omnes effunditur*[26]*, ut totam monasterii suppellectilem expendere uelit, si concedatur sibi aspera seta*[27] *et abstinentia, miseris blanda uestis et alimonia.*

Adeo[28] omnium doloribus uulneratur ; quisquis scandalizatur, illa uritur (2). Ea uiscera misericordie sibi induerat (3) in *eo*[29] qui dolores nostros conscia[30] passione tulerat (4). Hanc quoque asilum[31] suum damnati[32], hanc redemtionem suam *nouerant*[33] captiui. Pro latronibus ac si pro Eduuardo[34] aut Ethelredo fratribus tribulatur ; ipsis gladiis et iugulis interponitur : aut innocentem lictor feriat aut noxiis parcat. Frangit legum et iudicum decreta adamantina ; uincit precibus, lacrimis, gratia, mercimoniis effera agmina ; et de ipsis mortis faucibus eripitur preda. Quicquid a pio genitore legationibus uel alloquutionibus[35] postulasset, hoc precordiale erat, ut eclesias[36] multiplicaret, opibus proueheret, ut omnium necessi-

[26] *prius* diffunditur C. — [27] setis *hic* C, *sed inferius* ueste : *utrumque correxi*. — [28] Adeo *om.* C. — [29] illo C. — [30] concia R. — [31] asilium R, asylum C. — [32] dampn. C, *et inferius* redempt. — [33] sciebant C. — [34] Aedw. C. — [35] allocut. C. — [36] *sic* ecl. *simul* CR.

(1) Sous la banalité des termes, il y a là sans doute une référence expresse aux « lois d'Edgar », promulguées ensuite de nouveau par Canut ; un accord pratique y était établi, principalement, entre les Anglo-Saxons et leurs envahisseurs Danois (voir l'édition définitive de F. LIEBERMANN, *Die Gesetze der Angelsachsen*, t. I, 1903, remplaçant celle de B. Thorpe).

(2) Cf. II Cor. XI, 29. (3) Cf. Col. III, 12.

(4) Cf. Es. LIII, 4.

tudinibus sinum clemencie panderet, puniendos aut uenumdandos [37] uenia liberaret.

Non sibi ulla donaria, sed ceterorum salutem querebat illa pietas anxia.

Nec difficulter impetrabatur illius patris indulgentia, cuius solium preparatum erat in misericordia (1), cuius (salua modo pace populi) ignoscere quam punire malebat censura, cuius et strictos enses excuteret filie gratia. Ille quidem equitate et misericordia debellatur ; hec sola misericordia inuehitur, qua magis tota lex impletur (2).

Quid tam clementem erga humanum consortium miremur ?

Ferarum etiam collegerat innumerosam familiam, illa omnia conditoris opera in ipsius caritate diligens clementia, qui suauis est uniuersis, et miserationes eius super omnia opera eius (3), *et nichil odit eorum quae fecit* (4), *et homines et iumenta saluat* (5), *et omne animal benedictione implet* (6), *qui non solum mirabilis est in altis* (7), *in sanctis et sideribus celi, sed etiam in ipsis uermiculis terrae. A meridiana plaga muro monasterii harum adherebat atrium, et hic lato ambitu sua lustra suumque possederant suburbanum. Virgo Domini, mundi malis tam secura quam innoxia, hic suos aduenas et aborigines, poten-*

[37] uenund. C.

(1) Cf. Es. XVI, 5.
(2) Cf. Rom. XIII, 8.
(3) Cf. Ps. CXLIV, 9.
(4) Cf. Sap. XI, 25.
(5) Cf. Ps. XXXV, 7.
(6) Cf. Ps. CXLIV, 16.
(7) Cf. Ps. XCII, 4.

tum dona, incluserat, et illud ferum ouile ac indomitum *armentum cotidiana annona Christi ouicula curabat, ac, ne quid hic auaritia Iudae loculosa obganniat* (1), *post Domini pauperes etiam in* beluas *liberalis erat.*

Heliam (2) *corui ; coruos*
[Benedicte, cibasti ;
Pascit Eadgitha feras, fo-
[ris has intusque columbas.

Tales nimirum hospites, si quando uacabat, mente uisebat anachoritica, ut Antonianae et Macharianae solitudinis amica, et partis Mariae (3) *emula. Fugit beata seculares tumultus, tutiusque uersatur cum beluis quam cum hominibus. Hoc docuit ipse Christus quadragesimam suam cum bestiis* (4) *exsecutus. Solitudo factus Israeli* (5), *solitariis suis inuenitur solitarius. Hic in choro ferarum ut in aecclesia a uirgineo templo adoratur, ture precum et Dauitico plectro gratificatur, altisque uotis dilectricis animae omni tempore sine intermissione et in omni loco dominationis eius et in omni creatura sua benedicitur* (6). *Hec, illos oculos ser-*

(1) Cf. Ioh. XIII, 29.

(2) Ces deux hexamètres assonancés paraissent avoir été composés pour la circonstance par Goscelin lui-même.

(3) Cf. Lc. X, 42.

(4) Cf. Mc. I, 13.

(5) Cf. Hier. II, 31.

(6) Cf. Ps. CII, 22.

uans incontaminatos, quos ad habitantem in celis mundo corde leuabat (1), *exterioribus quoque luminibus, nunc celos, caritate uulnerata, nunc bestias, miserata alta et infima Domini opera, respiciebat, ut illi uniuersorum subsistentiam ymnizare affectaba* (2) : « *Benedicite celi Domino, benedicite omnes bestiae et pecora Domino, benedicite omnia opera et omnes uirtutes Domini Domino.* » *Stans intra portam lustralium apertam, ceruum, arboreis cornibus ferocissimum, iocundo nomine inclamitabat. Ille ad notam uocem exilire, et* de manu *uirgineae* dominae, deposita feritate, blando *ore panem accipere. Ceterae quoque ferae ad benedictionem* concurrebant domine, *cuius benignitatem sensere. Et mira Dei gratia, quibus forte armati dubitarent obuiare, sola inbellis puella — tam secura est innocentia — occursantes gaudet excipere, blandaque manu mulcere ; et ursus et aper fide sola armatam timere magis poterant quam terrere. Credimus hanc sub Neroniana uel Deciana persecutione beluinos impetus ridere et tigrides ac leones mitigare potuisse, quae sic in pace*

Belue indomite *ad ipsius affectum* feritatem deposuere, *et illi uocanti* blande occurrere *alique* de man*ibus* domine *didicere, ut, si in aciem reuocaretur pax eclesie, ipsa bestiis Tecle uideretur imperare posse.*

(1) Cf. Ps. CXXII, 1.

(2) Versets du cantique des Laudes, dit *Trium Puerorum* : Dan. III, 59, 81, 57, 61.

truces animos nouerat placare (1). *Si quis tamen, ut nimium iustus, carpere quam laudare malit hec studia circa huiusmodi animalia, quasi ex regia natura incitata aut actu aut memoratu superuacanea, uiderit ne suis uirtutibus sanctior sit hec offensa, ubi ardua caritas ac uitae sanctitas excusat, immo adornat omnia.*

III. *Tot uirgo radiis et titulis anticipabilis*
Fit rerum minimis aut minor aut equiparabilis :
Ales blanda, suis consimilis facta uolucribus,
Concors agna lupis, atque feris propitiabilis,
Et cum Iob soror est innocua lege draconibus.
Tum condiscipulas et socias prelulerat sibi,
Indignata genus uel meritum glorificantius.
Quanto clarior est sideribus luna minoribus,
Tanto pronior est uirgineo lumine ceteris :
Sic Eadgytha chori siderei lampas humill<im>a[1]
Non, Aedgare decens magneque rex, ut tua filia,
Sed cunctis studio subiacet ut dedita seruula.
Talem Christus amat, quam pudor et mens sacrat
[infima.

11. Vt variis excercitiis ingenium Christo dedicaverit. Ad hoc [1], multimoda Dei gratia, *hec Deo amabilis* [2] affulsit graciosa : uox cignea, canor angelicus, mellita facundia, generosum et ad omnia capax ingenium, legendi intellectuosa flagrantia ; manus pingendi, scriptitandi, dictitandi tam decentes, quam artificiose ; digiti aurifices, gemmarii, citharedi, cithari-

III. — [1] humilla *sic* C.

11. — [1] *de vero huius capitis loco in recensione* C, *vide superius* (*id est inter particulas* § 10). — [2] hec *etc. om.* C.

(1) Cette référence aux martyrs, dans le texte revisé, remplace évidemment la brève mention de Thècle qui figurait dans la rédaction primitive.

zantes Christi nuptias et angelorum organa, cui omnia consecrantur in gratia eterna. Parentum, fratrum, ceterorumque regum et principum ambiciosis cultibus he manus parere nesciunt [3] : solis supremi sponsi ornamentis dedicate sunt ; aule et mense Domini, altari et eclesie [4] fascibus [5] inseruiunt. Pontificalia nempe Christi indumenta, ut soror Aaron (1) et sacrorum Dei germana, tota arte deflorabat et honorificentia. Hic purpura, punico, murice et Sidoniis conchiliis imbuta, coccusque bis tinctus (2) auro intexitur ; crisolitus, topazius, onix et berillus [6] (3) lapidumque genera preciosa auro innectuntur ; concharum [7] preci<osar>um [8] uniones, quos sola India ab ortu solis et sola Anglorum Britannia [9] ab occasu producit, auro instellantur ; aurea crucis insignia, aurea sanctorum ambientibus margaritis informantur simulacra [10].

Tota intentio sua Christus, et Christi cultus.

IV. Omnia (4) Christus ei fuit, hec omnis quoque Christi.
Christus splendor, amor, spes et opes et honor,
Laus [1], carmen, cithara, requies, opus, ocia, cura,
Gaudia, delicie, gloria, diuicie.
Hunc scriptis, specie, pictura, uoce liraque ;
Hunc tela, fusis hunc calamis, calathis ;
Hunc omni gestu mentis tractabat et actu,
Excelsis, imis, eximiis, minimis.
Sed subtracta sibi uincens amor omnia Christi
Excutit accessu, lubrica pensa manu.
Terre materiam diuus rogus eliquat omnem.
Prefertur Marthe pars melior Marie.
Preminet et famule regina theorica uite,
Complexu sponsi sabbata [2] perpetuans.

[3] nescierunt R. — [4] aecclesiae C. — [5] n o n r e g n i *hic add.* C. (*fortasse ex oscitantia om.* R). — [6] berril. C. — [7] concharumque C. — [8] *sic* precium CR. — [9] brittan. C. — [10] simulachra C.

IV. — [1] aus *sic* R, *prima littera a pictore relicta.* — [2] sablata *sic* R.

(1) Cf. Ex. XV, 20.
(2) Cf. Ex. XXV, 4 ; XXVI, 1 etc.
(3) Cf. Ez. XXVIII, 13.
(4) Cf. Col. III, 11.

15 Sit mihi subiectum [3] ceruical, ait, sua leua ;
Amplexu torquem dextra det aureolam (1).

12. Cilicii conscia quid sancto Adelwoldo responderit. Cilicio [1] testantur conscie matres asperatam, quod delicata interula et exteriori dissimulauerat purpura, que tamen religioni pareret nigra. Gloriosiorem nimirum humilitatem fecerat publica eligantia, ut cum aurotexta [2] Cecilia soli patri uidenti in abscondito (2) abscondita placeret margarita, et spectate ~~h~~cecie archana conderent martyria.

Vnde cum beatus Adeluuoldus ornatiorem [3] At beatus *presul* Aetheluuoldus *tam benigne deuotionis margaritam* cum ornatiore *habitu sic*

aliquando premoneret : « O filia, non his itur ad talamum [4] Christi induuiis [5], nec exteriori cultu delectatur sponsus celestis » (3), illa interni conscia habitatoris, conscia forte asperioris interule, tali memoratur elogio respondisse : « Crede, o pater *reuerende* [6], nequaquam deterior mens Deo aspirante [7] sub hoc habitabit tegmine quam sub caprina melote [8]. Habeo Dominum meum, qui non uestem, sed mentem attendit. Hic dedicatum [9] est uerbum Domini : Secundum fidem tuam fiat tibi (4). » Sensit uir Deo afflatus *presidentis* [10] in uirgine gratie auctoritatem [11], nec ausus contristare [12] supernum in illa pre-

[3] subiecta *sic pariter* CR *ita ut hexametri regulam offendant.*

12. — [1] *de loco prioris huius particulae* (*usque ad* martyria) *in* C, *superius vide ; nam Goscelinus in nova recensione ambas particulas § 12 disiungere maluit.* — [2] auro t. C. — [3] *fortasse tamen* R *aliquot voces mutavit, quia brevior Vita haec habet :* uideret illam cum ornatiore habitu aliquando procedentem (ait). — [4] thal. C. — [5] indumentis *in brev. Vita.* — [6] ecclesiastice C. — [7] aspir. R. — [8] melotae C. — [9] dedicatur *sic* R. — [10] precellentis C. — [11] autor. C. — [12] cum tristare R, contristari *in brev. Vita.*

(1) Cf. Cant. II, 6 ; VIII, 3. (2) Cf. Mt. VI, 4.

(3) Guillaume de Malmesbury ne rapporte aucun propos direct de l'évêque de Winchester et ne fait pas mention du cilice ; en revanche, Édith s'exprime avec une vivacité presque offensante. Il semblerait donc que le chroniqueur suit une autre tradition littéraire ; cf. *Gesta pontificum Anglorum*, éd. Hamilton, p. 189 (§ 87), et, plus complètement, *Gesta regum Anglorum*, éd. Stubbs, p. 269 (§ 218).

(4) Cf. Mt. IX, 29.

sidem, letatur magis Dominum in sanctis suis omnia prout uult operantem. <Animadvertens[13] etiam nil differre [14] in purpura an in sacco mens munda uersetur, nec dampnum adeo esse auro quoquo uase seruetur>

cedensque diuine libertati, stu- cessit diuine libertati, studuit studuitque

sanctum eius propositum [15] uenerari, quam credimus plus amasse [16] mattam anachorite Pauli quam trabeam paterni imperii.

13. De vestimentis eius inter flammam incombustis. Huic alludens pie emulationi, serenissima gratia Altissimi tali miraculo fauit aliquando [1] dilecte sue parti. Cereum a flamma sua negligenter restinctum et adhuc incenso lichno fumigantem [2] arce, uestimentorum uirginis plene, femina ministra *iniecerat* [3], obseratque arca discesserat [4]. Mox semisopitum resudat incendium ; « quoque magis tegitur, tectus magis estuat ignis (1) ». Rediuiua [5] flamma facem suam illuminat, et clauso cubiculo [6] intus strepere, intus grassari [7] ardor inimicus ceperat. Iam paries proximus ardebat, iam clausa machina deintus reluxerat, iam tocius loci minax [8] periculum imminebat. Nox erat, et omnes sopor occupauerat, cum tandem insopita Dei prouidentia sorores excitantur ; cursim frangere magis quam aperire [9] estuantem ediculam moliuntur ; uestes quasi ambustas eicere aut communem desolationem minitantem flammam certant extinguere. Beata uero *Editha* [10], mente in Christo fundata, sua damna [11] ridere, quantique penderet species [12] et opes terrenas hilari [13] uultu ostendere, eodemque animo, uel sciens certe uel nesciens quod acciderat, triumphare. Cumque uestimenta singula uel pellicea uel purpurea cautis luminibus explorant [14] reuoluta, mira

[13] *quam totam sententiam neglegenter om.* R, *cum brevior Vita eam tradat.* — [14] diferrre C. — [15] prop. eius C. — [16] amare C.

13. — [1] mir. tali aliq. fauit C. — [2] f u n d o *hic add.* C. — [3] i n m e r s e r a t C. — [4] dicess. C. — [5] Rediuuia R. — [6] cubilo *prius* R, *inde* cubili R[2]. — [7] i n t u s r e g n a r e *add.* C. (*quam particulam fortasse prior narratio iam praestabat*). — [8] minar *sic* R. — [9] aparire R. — [10] u i r g o C. — [11] dampna C. — [12] spes C (*cf. tamen idem iugum, id est* spes et opes, *in § 19*). — [13] hylari C. — [14] explorarent C.

(1) Cf. Ovidi *Metam.* IV, 64.

perpetui custodis gratia, ita omnia ab omni ustulatione inuenta sunt illesa, ut fuerant ante ipsa incendia, immo, ut fiducialius fateamur, ut ipsa uirgo corruptionis erat aliena. Samaritanus noster non abiecit [15] nomen suum, custos fidelis non dormitans neque dormiens, qui custodit Israel (1), qui nisi custodierit, frustra uigilant custodes (2). Vere custodit Dominus diligentes se (3) ; uere magnus in magnis, mirabilia operatur in minimis, qui non solum animas sanctorum seruat eternaliter secum regnaturas, sed et res illorum mirabiliter seruare dignatur temporaliter perituras. Quanta, putamus, ipsam sponsam suam rex sidereus protexerit munitione, quanta supernorum ciuium patrocinata est caritate, cuius ita in medio flamme seruate sunt exuuie [16]. Hec est porta ciuitatis ad orientem posita, quam sol uerus illuminat die inoccidua ; et apostolorum[17] quos ipsa uirgo specialius colebat nomina et agni super eam scripta, et super muros eius angelorum custodia (4). Credibile est etiam hanc seruari cum tribus pueris in Babilonia [18] fornace (5), et cum coeua Agnete ignes extinguere potuisse magis quam ardere, nec estuatum iri in medio flamme (6). Interea tanto miraculo territa consororum examina stupore ac fauore erumpunt in gaudia : « Vide, domina, uide, beata, quanta prefulgent in te Dei beneficia. » Illa totis medullis gratuita Domini magnalia *satagebat* [19] collaudare, fauores uero humanos plus quam [20] ignes uidebatur formidare, ueraque fide et humilitate supra firmam petram solidata (7), nullis mundi blandiciis credere, seruiens Domino in timore et exultans ei cum tremore (8). Ipsa huius index miraculi arca,

[15] abiciet R (*male ut videtur*). — [16] *inquisitionis signum* R *hic notavit*.— [17] appo(sto)lorum *sic R*. — [18] babyl. C. — [19] s t u d e b a t C. — [20] plusquam *sic* CR.

(1) Cf. Ps. CXX, 4. (2) Cf. Ps. CXXVI, 1.

(3) Cf. Ps. CXLIV, 20.

(4) Toute la phrase est reprise de l'antique répons : « Vidi portam ciuitatis.. » conservé dans l'office monastique (Commun des apôtres et martyrs, au temps pascal). (5) Cf. Dan. III, 6 sq.

(6) Reprise très probable de l'antienne : « Misit Dominus angelum suum... » pour la fête de Ste Agnès (conservée dans l'office monastique).

(7) Reprise probable de l'antienne : « Haec est domus Domini... », pour l'office de la dédicace des églises.

(8) Cf. Ps. II, 11.

in monasterio seruata, uerum testimonium perhibet, deintus ustulata,

in qua flamma uestimentorum struem portans minus ardere poterat, quae ex materia magis ardere debuerat.

14. Vt mater cum filia Dominicum clavum meruerit et quo miraculo possederit. Alio quoque miraculo circa matrem ac [1] filiam pignus gratie sue Domini benignitas dignata est declarare. Treueris Sancti Paulini prefulget cenobium (1), ut salutiferum populorum dominici claui gazophilacium. Hinc uenerabilis mater Uulftrudis [2] sancto desiderio Helene [3], Constantini matris, accenditur et ad questum tanti margariti cum beata filia medullitus diriuatur

ut tam pretioso uulnerum Christi carismate dotetur [4].

Aderat illis predictus Benna [5], assiduus incentor uirtutum, quem, ut altera Paula alterius Eustochii [6], quodammodo suum habebant Hieronimum [7].

Per hunc fidissimum internuncium *duo milia solidorum* patrii *ponderis* illustres domine

Hoc spectabili internuntio *remigante, et deuotionem tam* illustrium dominarum *prelibante, centum libras argenteorum* patriorum

pro breui particula semper adorandi claui fraterne caritati misere, *acceptissima*que *gratia* [8], Domino in omnibus aspirante [9], pie anime uoti compotes sunt effecte, templumque et prouinciam Uuiltoniensem [10], *immo totam patriam* [11] tanti

14. — [1] et C. — [2] Wlft. C. — [3] elenae C. — [4] *fortasse hanc sententiam oscitanter om.* R. — [5] benno C (*cf. superius § 7*). — [6] eustachii R. — [7] hieronimum *prius* R, ieronim. C. — [8] acceptissima gratia *om.* C, *sed et deinde ordinem sic mutat :* uotique sui comp. domino... animae. — [9] asspir. R. — [10] Wilt. C. — [11] immo t. p. *om.* C.

(1) En fait, l'église Saint-Paulin à Trèves était une collégiale (cf. *Gallia christiana*, t. XIII, 1875, p. 177 A et D) ; aussi bien, Benna est désigné plus haut (§ 7) comme « chanoine ». Sur le transfert d'un clou de la Passion à Trèves, l'on n'a signalé aucun récit, mais la relique est bien connue et même, d'après Rohault de Fleury, considérée « comme le plus authentique (clou) » (*Mémoire sur les instruments de la Passion*, 1870, p. 180). De l'Angleterre, l'on n'a jamais encore parlé à ce sujet.

thesauri priuilegio ditauere. Hic delatum in tructa [12] pisce cristallino salutare humani generis pignus reconditur, et in dulci clauo dulce pondus quod sustinuit (1) adoratur. Si laudatur fides euuangelice mulieris Saluatoris fimbriam tangentis (2), si peccatrix non solum ueniam, sed etiam memorandam in secula meruit gloriam, unguentis in Christi pedes effusis (3), huius quoque officium predicandum est, que suis terris acquisiuit [13] reliquias dominice passionis, que tam paruum fragmen ferri tam preciosis assequuta [14] est beneficiis, quod tamen in fide credentium preciosius est mundi diuiciis, in quo affixum est precium nostre redemptionis. *Bene scilicet* [15] famulata est redemtori [16] tot libris argenti quot Maria libris unguenti. Quanto *etiam* [17] uilius Iudas Dei filium uendidit, tanto hec frustulum salutiferi tormenti carius emit. Huic igitur gratie sacer Adeluuoldus [18], sancta auaricia succensus, interuenit, auidus tollere quod non posuit et metere quod non seminauit (4) ; sed non erat hic Esau quem supplantaret [19] Iacob (5), subuidente [20] Isaac. *Postulat* [21] sibi suppliciter hoc sacrosanctum [22] pignus impertiri. Quid tum faciant ille benignissime anime? Negare tanto patri nequeunt, et de tam paruo dare quid possunt? Vrget tamen pietas dare quod pietatis est possidere. Quam arguta ars in exiguo inuenta est. Quod uix digitulis poterat teneri enisum est mordaci lima diuidi. In uasculo dominice passionis ille passionis minister clauus condigne tractatur ; cadentes ferri minutie et ferreus puluis ipso sacro calice excipitur. Aspiciunt amabiles Deo anime sanctum dominici uulneris memoriale secari, et quasi ipsum Dominum uidissent configi, aut tanquam sua secarentur mem-

[12] intructa R intruc(us)ta *sic* C (*id est profecto ex exemplari quod signo quodam litteras* c *et* t *coniungebat*) ; *quapropter lectio firma est, quamvis forsitan malles* instructa pisside cristallina. — [13] adq. C (*et infra*). — [14] pret. assecuta C (*et inferius*). — [15] B. scil. *om.* C. — [16] redempt. C. — [17] Quanto q u e C. — [18] Æthel. C (*et infra*) — [19] subp. C (*et infra*). — [20] *an pro* subridente? — [21] R o g a t C. — [22] sacro sanct. R.

(1) Termes repris des vers de Fortunat : « Dulce lignum, dulces clauos, dulce pondus sustinet », dans l'hymne *Pange lingua*.

(2) Cf. Mt. IX, 20.

(3) Cf. Lc. VII, 37 sq. ; Mt. XXVI, 13.

(4) Cf. Lc. XIX, 20.

(5) Cf. Gen, XXVII, 36.

bra, uidentur compati. Vespera medium opus intercidit ; calix sanguinis conscius conscium dolorum depositum custodit. Mane sacerdos spem suam repetit ; sed o *secunda* [23] Domini iudicia [24], o semper miranda Domini tam gratia quam omnipotentia : *tam sacrum* [25] hyatum [26] derisum reperit. Ita sane illud sanctificum confixi Domini ferrum inuenerunt coaluisse [27] ad integrum,

ac si igni follicato esset conflatum, — ita in unum uident resolidatum,

ut nulle reliquie *superessent* [28] ferrei pulueris et minutiarum, nullum sectionis et lime appareret uestigium. Attonitus Dei amicus Adeluuoldus indoluit quidem se indignum tanto beneficio, sed magis exultauit super iocundo Dei miraculo. Vidit enim Dominum sanctarum *suarum* [29] meritis fauere et Salomonici gladii (1) discrecione illis has plagarum suarum reliquias specialius annuere, que uigilantiori [30] acquisierant labore ac fide.

15. De mendico ab eius elemosina disparente. Vbicumque autem alma Edytha [1] incedebat, crux Christi comes erat : crucem in fronte, in pectore, in itinere, in omni opere suo pretenderat [2], et omnem inimici potestatem uexillifera Domini proterebat. Quodam tempore, epulas ex more cum [3] in disco efferret [4], quas in sinu pauperis absconderet, occurrit a latere puer elemosinam mendicans. Cui cum benignissima uirgo *discum* [5] cum solito crucis signaculo porrexisset, ita mendicus disparuit ut nullus uideretur qui reciperet. Quod utrum ostensum sit fauore diuino secundum simile exemplar quod beatus Gregorius in suo memorat Dialogo (2), an a facie

[23] iocunda C. — [24] iudica R. — [25] spem et anhelum C. — [26] hiat. C. — [27] coal. inuen. C. — [28] remanerent C. — [29] matris ac filiae C. — [30] uigiliantiori *prius* R.

15. — [1] Ead. C. — [2] *sic* CR, pretendebat *brevior Vita (§ 3), quod profecto malles.* — [3] cum ex m. epulas C *atque add.* alicui egeno. — [4] ferret C. — [5] discum *om.* C.

(1) Cf. III Reg. III, 24.

(2) La référence est trop vague pour qu'on indique sûrement le récit visé ; celui-ci peut être le chapitre IV de la Vie de S. Benoît (second livre des *Dialogues*), dans lequel l'homme de Dieu aperçoit « l'enfant noir » qui empêchait un moine de s'appliquer à l'oraison (cf. *P. L.*, t. LXVI, col. 142 B).

dominici uexilli ab illo destructa sacrificio inimica euanuerit illusio, quocumque id pensetur iudicio, alma fides benedicte Dei ministre declaratur hoc signo ; suamque elemosinam quisquis angelus suscipere uel supplantare conatus sit, ab ipso Domino susceptam credimus cui optulit.

16. Quomodo super tria monasteria promota sit. Talibus ornatam monilibus (1) filiam Ierusalem uisum est diuino Dunstano ceterisque sanctis patribus spiritualem superno Patri iam posse sobolem gignere. His *adeo* [1] moribus florida adhuc etatula iam maturuerat fructuosa. O meritum incorruptionis, ut et Christum pariat in prole uirginea et in matrem Domini transeat de sponsa. O illibata uirginitas, que talem possidet sponsum. O uirginitatis fecunditas [2], que tantum gignit filium. O prerogatiua *casti*tatis [3], que sequitur agnum inmaculatum quocumque ierit (2). O specialis electio, que cantat illud canticum nouum, quod nemo potest dicere nisi uirgo (3). Vix ergo quindecennis processerat palmula in Christo dotalis Editha [4] ; iam paternus affectus Edgari [5], magis ecclesie quam regni propaginem pensans in filia, hanc super tria sanctimonialium, Deo dispensante, dispensat monasteria. Quantis renisa est excusationibus ; quam incongruam se uite, sciencie morumque inmaturitate reclamabat ; quibus rosis pudor genas suffuderat uirginales, etiam fauore sponsi illustriores. Pulchre sunt gene tue ut fragmen <mali punici, collum tuum sicut monilia [6]> (4).

Verumtamen [7] effrenacius resistere tantorum preceptorum non poterat reuerencie, successitque non ad prelationem, sed ad obedienciam, et quasi agna ad uictimam (5). Consecrat eam celesti aquila Adeluuoldus Uuintonie in monasterio quod Nonnarum [8] nominatur (6). In monasterium quoque Ber-

16. — [1] adeo *om.* C. — [2] fecundatas R. — [3] integritatis C. — [4] Aedgytha C. — [5] Aedg. C. — [6] mali ... monilia *sic* C *traxit ; pro quibus tantum* faciemus tibi *in* R, *qui fortasse praestare voluerat cum v. 9 Cantici alterum versum, id est :* Murenulas aureas faciemus tibi. — [7] Verum t. CR.— [8] nonnarum quod ita C.

(1) Cf. Es. XLI, 10. (2) Cf. Apoc. XIV, 4. (3) Cf. ib. 3.
(4) Cf. Cant. I, 9a ; IV, 3 ; I, 9b (versets entremêlés).
(5) Cf. Hier. LI, 40.
(6) Nunnaminster ou St. Mary's, à Winchester même, célèbre fondation

kinga [9] dictum (1), in tercium etiam promota est patrocinium. Non tamen a genitrice pia auelli, non a domo in qua Deo data est et Dei prouidencia perpetuo mansura radicem fixerat poterat transplantari. *Verum* [10] singulis *excubiis* [11] spirituales matres tanquam efficaciores [12] disposuit, seque ad parentem quasi adhuc erudienda magisque adhuc indigens disciplina contulit, malens matri subesse quam aliis preesse, matrem timere quam aliis imperare ;

elegit abiecta esse in domo Dei sui, magis quam habitare in

[9] berkeinga *prius* R. — [10] S e d C. — [11] extubiis *sic* R, p r e s i d i i s C. — [12] efficat. C.

du roi Alfred vers la fin du IXe siècle. — Dugdale nomme Édith parmi les abbesses (*Monasticon*, t. II, p. 452 sq.), sans aucune référence ni explication ; les auteurs plus récents l'ont suivi et ne sont pas moins réservés. A première vue, en lisant le texte de Goscelin, l'on pourrait se demander si la « consécration » n'a pas eu lieu à Nunnaminster en vue d'une autre maison, à savoir Wilton. Mais, si l'on se reporte au contexte, il devient tout à fait clair que les trois monastères annoncés précédemment, c'est-à-dire, qui en 975, selon les intentions du roi, devaient être donnés à Édith sont : Nunnaminster, Barking et un troisième, duquel Goscelin ne sait pas même le nom. Edgar, proche de décéder, entendait donc pourvoir largement sa fille. Il y avait dès lors, en effet, quatre grandes abbayes de moniales en Angleterre, et qui garderont leur prestige jusqu'aux entreprises néfastes d'Henry VIII : Wilton, Nunnaminster, Shaftesbury et Barking ; les abbesses eurent le droit de siéger au Parlement. Le troisième monastère, que Goscelin ne désigne pas, pourrait être Amesbury, qui se trouvait aussi dans le Wiltshire. Mais, comme le narrateur avoue aussitôt qu'Édith obtint sans répit des remplaçantes, on croira volontiers qu'elle reçut seulement des titres et des revenus, malgré la présence de la « petite crosse » symbolique à Winchester, et de même, malgré le poème destiné à célébrer les vertus de la sainte dans l'accomplissement de son triple office. L'on ne voit guère, au surplus, Ethelwold se prêter à la bénédiction d'une abbesse qui s'effaça tout aussitôt. On s'explique néanmoins comment Guillaume de Malmesbury, l'un des premiers, a pu faire d'Édith une abbesse de Wilton (*Vita S. Dunstani :* éd. Stubbs, *Memorials of Saint Dunstan*, p. 310, § 23). Abbesse, elle le fut bien, par la volonté de son père, mais tout en restant sous la tutelle de sa mère ; et ceci Goscelin, tout à son dessein d'édifier, ne le cache pas.

(1) Barking, en Essex, non loin de Londres, maison fort ancienne, fondée par Erkenwald, évêque de Londres, pour sa sœur Ethelburga, vers 666, pense-t-on. Cette fois, Édith reste inconnue parmi les abbesses. Goscelin lui-même ne mentionne, au temps d'Edgar, que Vulfhilde, la moniale de Wilton que celui-ci avait courtisée avant Wulftride (cf. *Analecta Bollandiana*, t. XXXII, 1913, p. 17, § IV).

tabernaculis (1) *ambitiosae concupiscentiae rumorosaeque* [13] *arrogantiae,*

discens a Domino suo mitis esse et humilis corde (2), ipsumque imitari, portata cruce, qui, de maiestate paterna descendens uerbum*que* [14] et sapientia Dei permanens, doctores audire et interrogare (3) ante uoluit quam docere, et parentibus subditus erat (4), et ministrare, non ministrari uenerat (5). Ipsi soli adherere et ponere in Domino Deo spem suam bonum duxerat (6).

Quociens autem ouilia commissa reuisere *pia sollicitudo coegisset, gaudium, caritas, sollemnitas et spiritus* [15] *aromatum* [16] *et speculum bonorum* omnibus *aderat.*

Vise*bantur tamen illi oportune* ouilia commissa, *ne quod detrimentum gregis* (7) *sua foret negligentia, subiectasque magis humilitate quam prelatione, magis seruitio docebat quam imperio. Vbicumque dabatur uel rara uel assidua,* omnibus *noua, omnibus festiua, suauis, dulcis, amabilis prefulserat et gratiosa; ita Dei gratia erat perfusa.*

Vuintonie uirgula eius est (8), *quae typico misterio floreat, quam columba supersedeat, quae nucem diuinam pariat.*

[13] rumoseq. C. — [14] e t uerb. C. — [15] spirit R. — [16] aromanum R (*ut uid.*).

(1) Cf. Ps. LXXXIII, 11.
(2) Cf. Mt. XI, 29.
(3) Cf. Lc. II, 46.
(4) Cf. ib. 41.
(5) Cf. Mt. XX, 28.
(6) Cf. Ps. LXXII, 28.
(7) Cf. *Regula S. Benedicti* (éd. C. Butler, 1927) : cap. II, l. 94.
(8) Ce détail précis, fort intéressant par lui-même, est accompagné de traits expressifs, qui sont repris certainement de l'un des remaniements latins du Protévangile de Jacques : non pas le *Liber de ortu beatae Mariae* (ou pseudo-Matthieu), mais bien le *De natiuitate sanctae Mariae* du pseudo-Jérôme, dans lequel seulement la colombe vient se reposer sur la baguette de Joseph et cette baguette elle-même se met à fleurir (*P. L.*, t. XXX, col. 312C, 313A) ; cf. E. Amann, *Le Protévangile de Jacques* (1910), pp. 215, 306, 358 sq. Goscelin prend donc place parmi les plus anciens témoins du « protévangile ».

Sunt et aliae benignae caritatis eius reliquiae. Inter quae fecerat ibi ex bisso candidis-s<im>o[17] *albam, exemplar innocentie suae, praestantissimam auro, gemmis, margaritis ac perulis Angligenis a summo contextam, secundum fidem suam auream et sinceritatem gemmeam, circa pedes aureas apostolorum ymagines Dominum circumstantes, Dominum medium assidentem, se uice suplicis Mariae affusam, dominica uestigia exosculantem. Hoc opus adeo multo pretio parauerant manus uirgineae cum mistica fide, ut tam placeret sanctitate quam ditioso decore* (1).

V. *Descende celo, Ierusalem noua,*
Vrbs quam Christus condidit,
Ornata tam<quam>[1] *sponsa uiro suo*
In sanctorum milibus.
Humana lustrat qui tenet ethera ;
Subsidant celestia.
Regnum polorum terrigenis coit ;
Nubunt imis ardua.

[17] candidisso *sic* C.
V. — [1] tam *sic* C, *quod versum turbat.*

(1) Goscelin a sans doute vu cette aube magnifique, qu'il décrit. J'aime à croire que les historiens de l'art noteront le double renseignement : touchant la matière du travail et le sujet représenté. Quelles reliques du passé n'avons-nous pas perdues, qui seraient gardées maintenant comme les plus précieux trésors ! L'Angleterre de la fin du x[e] siècle restait fidèle à la renaissance instaurée par le roi Alfred ; à Wilton, la fille d'Edgar employait ses brèves années, non seulement à prier, à servir les pauvres et à charmer les bêtes (§ 10), mais à écrire (§ 8[3]), à broder richement (§ 16), à faire construire et décorer une église (§ 20).

Eadgytha sancto iungitur innuba.
Celestes sunt nuptiae.
Ne sponsa tandem sit sterilis Dei,
Plus dat celebs copula.
Fert uirginalem uirgo propaginem,
Fit nuptis fecundior.
Gaudete natae celitus editae
Incorrupto semine.
Hac matre dulci, preside lactea,
In uobis paradysus est.
Mel cote manat; lac fluit amnibus,
Vua [2] *rubis, oleum petris.*
Quam suave monstrat sit Domini iugum,
Gestans omnes pectore.
Numquam senescens, quamuis erat parens,
Florescet pulcherrima.
Semper manebit uirginitas noua
Et per secla iuuencula.
Regina dextra filia regia
Astat qua rex concupit [3],
Vestita uariis, cuius ab intimo
Gloria cuncta cubiculo.
Hinc myrra, guttae cum casiis fluant
Auratis de uestibus.
Regi sacratae federe uirgines
Adducentur post eam.
Pure sequaces, ibitis [4] *hac duce*
Templum regis in aureum.

17. De obitu patris sui regis Edgari. Regnabat interea [1] pax et prosperitas in *toto* [2] populo, cum ecce princeps pacis Edgarus [3] post repletam monasteriis Britanniam [4], post magnificatam eclesiarum gloriam, post gentem suam optimis legibus pacatam, post omnem pietatis et equitatis efficatiam, de terreno imperio translatus est ad celestem coronam, ab ipso iudice regum sibi repositam (1). Regnare sede-

[2] Vuua *sic* C. — [3] concupiuit C. — [4] abitis *prius* C.
17. — [1] in t(er)ra R. — [2] c u n c t o C. — [3] Æd. C. — [4] brittan. C (*et inf.*).

(1) Cf. II Tim. IV, 8.

cim annorum adolescens ceperat et totidem eque annis Britannice monarchie imperauerat (1). At *Domino* [5] amabilis anima Editha [6] non tam proprium quam communem tocius patrie parentem, non tam sui quam omnium orbitatem, non tam specialem quam uniuersalem dolorem, non tam genitorem quam ipsam mundo ablatam flebat pietatem. Quam etsi fides inmortalis glorie confirmabat, ipsa qua uinci uictoria est pietas uincebat. Sed suum respiciens consolatorem et in salutari suo caput reclinans fessum, nouerat cuius auribus se infunderet, ad cuius unctionem hec diceret (2) : « Secundum multitudinem dolorum meorum in corde meo consolationes tue, Domine, letificauerunt animam meam. » Ille in opulenta Glastonie basilica requiescit, ubi superna gratia probatis signis ostendit qualiter in terrena maiestate coram rege celi uixerit (3). Cui, quia plura dicere nunc supersedemus, in gloriam [7] tante sobolis hunc hymnum [8] concinimus [9].

VI. Viue [1] : quem [2] dedere regna, Magna [3] regum gratia,
Precluens princeps opime Principum Brittaniae ;
Tu Dauid quod bellicosus, Salomon quod aureus,
Quod Iosias, Ezechias Iosaphatque factus es.
Sceptryger legis supernae, Equitatis armiger,
Emulans diuina iura, Ense trudens noxia,
Alma styrps ecclesiarum, Pax amorque gentium,
Orbe regni cuius amplo Diua stant tentoria,
Et bono cultore Christi Multa gaudet uinea.
Ceteri dignum beatis His ferant preconiis ;
Celsior nobis notaris De supernis gaudiis,
Quod pater nupte tonantis, Quod socer Christi cluis,
Quod gener tibi est Olimpo, Diua quod cognatio.
Zachariae sanctiorem Impetrauit sanctitas

[5] D e o C. — [6] Ædgytha C. — [7] gloria R. — [8] ymn. C. — [9] *in principio ultimae huius sententiae alter librarius cod.* R ua *inscripsit, pariter in fine :* cat ; *nunc enim carmen VI tantum in* C *servatur.*

VI. — [1] *distinctionem addidi.* — [2] quos C (*quod equidem non intellego*). — [3] *sic binas particulas carminis constanter disiunxit* C.

(1) Voir ci-dessus (§ 2) pour les dates. (2) Ps. XCIII, 19.
(3) Voir dans les *Gesta regum* de Guillaume de Malmesbury le récit relatif à l'invention des restes d'Edgar en 1052 (éd. Stubbs, t. I, p. 180 sq. : § 160).

Seque maius, maius orbe Munus emeruit pater.
Sic boni uotis Stephani Paulus est apostolus,
Sic parentum dignitatem Prolis auget dignitas.
Magnus es sceptris, Aedgare, Maior almo pignore ;
Magnus es uirtutis arce, Dote maior filiae.
Offer Aedgytham tonanti : Sic eris precelsior.

18. De Edwardo pro patre regnante et cito occiso. Tum electione atque unctione prestantissimi presulum Dunstani ceterorumque patrum cum tocius populi preconio consecratur in paterno solio decennis innocentia Edwardus [1], puer impubis et flore suo speciosus, flore suo in coronam martyrialem Domini cito metendus. Suo quoque tempore omnium bonorum arridebat affluentia, in puero suo benedicente suo populo larga Domini dextera. <Interea [2] sompniat contemplatiua Aedgytha oculum sibi decidisse dextrum. Quod referens simulque exponens aliquibus sororum :> « Videre, inquit, michi uideor hanc uisionem Eduuardi fratris portendere casum. » Dixerat [3], atque hanc interpretationem propheticam rei effectus probauit ueram. Eduuardus, dum pio desiderio fratrem Ethelredum [4] uidere querit, propter fratrem in ferrum impegit et sica intercidens utriusque benigna uota diremit, cesusque nouerce insidiis ac *rosa* sua [5] demessus est, quarto decimo anno etatis innocue et quarto regalis monarchie (1). Quod uulnus tunc recepit sororia caritas *alme* [6] Edithe, cum eam subita fama uelut fulgur percuteret tanti pueri occisi, tam bone spei extincte regni ; qualis occurrit fraterno funeri (2) ; quanto enisa est certamine ut

18. — [1] Æduuar. C (*et inf.*). — [2] *haec sententia, nunc a* C *restituta, in archetypo cod.* R *aderat, quippe quae fere tota etiam in breviore Vita servetur.* — [3] Dixit C (*male, ut vid., cf. § 21 atque cf. II§ 1*). — [4] Æth. C. — [5] flore suo C. — [6] sanctae (Aedgithae) C.

(1) Sur le meurtre d'Édouard II au château de Corfe, le 18 mars 978, à l'instigation, paraît-il, de sa belle-mère Aelfthryth (Elfrida), puis sur sa sépulture d'abord à Wareham, ensuite à Shaftesbury, voir surtout encore les *Gesta regum*, ib., p. 181 sq., § 161-65 ; pour un récit continu suivant les sources, cf. J. H. Ramsay, *The Foundations of England*, t. I (1898), pp. 328-32.

(2) Au contraire, le récit hagiographique concernant la mort et les miracles de S. Édouard (*BHL.* 2418) mentionne la présence d'Édith, avec celle de sa

pium dolorem Dei superaret pietate et in Iesu suo exultaret (1) filia Iude propter iudicia tua, Domine (2) ! Sed quanto insuper gaudio triumphauit, ubi euidentibus miraculis illum celo regnare cognouit seque sororem martyris de germano intellexit ; quantos animos hoc instinctu ad sidera [7] erexit ! Translatus est Seftoniam [8] ex reuelatione clarissima,

tanquam in sinum sanctissime utriusque germanitatis auie, regis Edgari matris, Alfgiue, ubi *beata* tot signis *extiterit.*

ubi *requiescit* utriusque germanitatis sanctissima auia regis Eadgari mater Alfgyva, *qua in mundo non uixit suis diebus benignior femina, quae etiam* tot signis *exponit qualiter in thoro regis Aedmundi* [9] *et in habitu regali diuine placuerit maiestati* (3).

Tum hinc soror, inde frater uicino se sidere tangunt ; hic rosa martyrii, hec uirginitatis lilio respondet ; utrique niuea castra ducunt uirginum (4).

VII. Prior [1] ethre [2] puer ortus puerum te sacrat astris [3].
Tua regna perimunt te, sua regna refouent te.
Tibi sceptrum braviumque meliori uice reddit.
Puer ibas, seniorum procerumque moderator,
Amor et flos populorum ; magis acta nece regnas.
Cruor haustus lauat, ornat, cui multa [4] rosa uernat.
Soror, almis sacra nimphis [5] comitata paradysi [6],
Tibi flores et odores uiolasque casiasque,
Tibi nardos et amomum calathis fert in eburneis [7],

[7] syd. C (*et inf.*). — [8] sceſ. C. — [9] *eadem prius in priore Vita (§ 8, p. 54, l. 10).*

VII. — [1] *Lelandus* (= L), *qui carmen e quodam cod. prioris recensionis iuris publici fecit, formam ita mutavit ut viginti quattuor versiculi legerentur.* — [2] aethre L, ethere C. — [3] astra C. — [4] luna L. — [5] nymp. L. — [6] paradisi L. — [7] eburnis L ; *ceterum* eburneis *tribus syllabis computatur* .

mère, dûment qualifiée « abbesse », à Shaftesbury, lors de la translation (cf. *Acta Sanctorum*, Mart. t. II, p. 645 D-E).

(1) Cf. Hab. III, 18. (2) Cf. Ps. XLVII, 12.

(3) Voir ci-dessus le passage de la première rédaction (§ 8[2]).

(4) C'est-à-dire les deux abbayes de moniales, Wilton et Shaftesbury, très proches l'une de l'autre.

10 Animasque choreasque speciosas tibi ducit.
Niueus grex utriusque, duce [8] iuncto, domus una est.
Soror et tu comitantes, agitote super astra.

19. Quomodo oblatum regnum repudiaverit. Interea principum populique sententia conspirat Ethelredumque fraterne necis causam abdicat, ne ille quasi tanti iustitii auctor regnet, cui fraterno sanguine emtum [1] sit ut regnaret, presertim cum et hic infantia liberorumque extremitate incongruus sit et dignior fastigio primogenita proles supersit (1). Talia iactando, placuit omnibus sanctam Editham [2] de monasterio rapere et in solio parentali, ut plerisque nationibus femine principantur, sullimare [3], melius scilicet mature prudencie dominam quam infantilem inscitiam tanto regno imperare posse. Fit conuentus celeberrimus optimatum et populi Uuiltonie [4], duce eis Elferio et principe militie (2). Conuenitur dominica sponsa et post Christi amplexus ad mundialem fecem reposcitur. Ac ne quid debeat professioni monastice, omnes proceres ac duces filias suas pro una consecranda [5] offerunt, quasi [6] aliquid conferre corona posset aliena [7], dum periclitaretur propria. Ad hoc suadela blanda sub pie-

[8] luce C.

19. — [1] empt. C. — [2] Ædgit. C. — [3] sublim. *hic* R (*sed* C *formam praefert*). — [4] Wilt. C. — [5] p. una consecrandas filias suas C. — [6] ei *hic add.* C. — [7] al. posset cor. C.

(1) Les historiens ne mentionnent aucun intervalle entre le règne d'Édouard et celui d'Ethelred II, son demi-frère, en 978, c'est-à-dire aucune consultation faisant cas des droits ni des qualités d'Édith ; cependant, selon leurs dires, Dunstan n'était pas favorable au nouveau souverain et dut le consacrer à regret (cf. *Memorials* cités, pp. 114 sq., 215). Goscelin a pu avoir accès à des sources perdues ; il n'a pas inventé, en tout cas, le personnage d'Elferius. La tenue d'un « Witan » au printemps de 978, à Wilton, n'a donc rien d'invraisemblable. Freeman, cependant, qui connaissait le même récit par la *Vita brevior*, le rejette entièrement, pour cette raison que le règne d'une femme en Angleterre serait chose inouïe dans ces temps-là (*The History of the Norman Conquest*, t. I, 1877, p. 267, n. 1).

(2) Aelfhere, duc de Mercia, parent d'Edgar ; son nom revient souvent dans les textes entre 955 et 983 (cf. W. G. Searle, *Anglo-Saxon Bishops, Kings and Nobles*, p. 402 sq. : n° 26). C'est lui qui transféra le corps d'Édouard à Shaftesbury (cf. *Gesta regum Anglorum*, p. 184, § 162).

tatis gratia insibilatur succurrendum tante patrie gentique, legi etiam tantam omnium necessitatem preponi oportere, dum in hac una spes et opes omnium essent site. Itaque circumdant, instant, *implorant* [8], increpitant, denique [9] uim facere gestiunt. Tot sanctorum fides supliciis [10] et mortibus est examinata ; beate uero Edithe [11] indoles, omnibus gratiosa, temptata est mundi gloria ; et cum sibi mundus esset crucifixus, nolebat eam crucifixam sibi esse mundus (1). Sed in utroque genere palma reposita est uictorie. Et honores et tormenta uictores coronant, et uel pace uel bello clarum fieri licet. Martirium [12] est etiam inter delicias et diuitias abstinentia. Tum uero deditissima [13] Deo anima, certa iam quia neque principatus neque potestates neque mors neque uita neque quicquid usquam est eam separare posset [14] a caritate Christi (2) inuictissima, ridebat inanes conatus omnium secura ; tantaque constantia et libertate spiritus Domini reiecit illa machinamenta, ut facilius estimarentur saxa in plumbum conuerti quam illam [15] a proposito suo [16] posse reuocari. Ita uno ictu iuxta Erculis [17] fabulam tot sibilantia blandimentorum capita simul obtruncauit cantantesque Syrenas opturata [18] aure transiuit (3) ; regulum autem quem repudiauerant (4) repetere coegit. Imitata est sane Dominum suum, qui, cum in forma Dei esset, non rapinam arbitratus est esse se equalem Deo, sed semet ipsum exinaniuit, formam serui accipiens (5), — quem cum uenissent rapere et regem sibi facere, fugit in montem (6) maiestatis sue, et omnia regna mundi cum Satana reiecit (7), et in statua Nabogodonosor [19] lapis abcisus [20] de monte sine manibus omnem altitudinem ter-

[8] r o g i t a n t C. — [9] demumque C. — [10] suppl. C. — [11] Eadgyt. C. — [12] martyr. C. — [13] de dit. *sic* C. — [14] possit R. — [15] eam C. — [16] suo prop. C. — [17] Herc. C. — [18] optulata *prius* R, obtur. C. — [19] nabogo don. *sic prius*, nabugod. R^3. — [20] absisus *prius* R, absc. R^3.

(1) Cf. Gal. VI, 14. (2) Cf. Rom. VIII, 38 sq.

(3) La fable de l'hydre de Lerne et celle des Sirènes étaient trop célèbres, soit chez les poètes soit chez les mythographes, pour qu'on puisse indiquer la source d'où Goscelin les a tirées ; ces rappels de l'antiquité classique témoignent de sa culture.

(4) C'est-à-dire Ethelred, son demi-frère. (5) Cf. Phil. II, 7.

(6) Cf. Ioh. VI, 15. (7) Cf. Mt. IV, 8.

renam comminuit (1), et non hic regnare, sed Patri regnum adquirere uenit, iam parata cruce, dicendo (2) : « Regnum meum non est de hoc mundo. »

20. Quo studio oratorium beato Dionisio construxerit. Iamdudum uero ipsa Dei templum Editha [1] dilectissimi *sibi* [2] patroni Dionisii [3] uotiue basilice (3) summo feruore [4] erat intenta ; quam

non tam regia magnificentia quam deuotione et caritate statuit diuina. Trina porticu in crucis scemate ampli*ficauit, perfectamque* regiam, totam *cum* parietibus et solariis

de lignea quidem materia construxit, sed instar operosi atque formosi templi produxit. Trina porticu in crucis scemate ampli*auit, fundamenta lapidibus firmauit, desuper postes*

20. — [1] Eadgyt. C. — [2] sibi *om.* C. — [3] dyon. C. — [4] feruoue *sic* R.

(1) Cf. Dan. II, 34. (2) Ioh. XVIII, 36.

(3) « Basilique », terme repris un peu plus loin dans la révision (*totam uero basilicam...*), et encore ci-dessous (§ 23), puis « église » (§ 24), mais, selon le titre du présent chapitre, « oratoire » et, dans la Chronique rimée, « chapelle », à plusieurs reprises (éd. HORSTMANN, p. 40 = v. 1174 sq.) ; or le rédacteur de cette chronique, vers 1420, est un témoin direct pour la circonstance, très probablement, tout autant que Goscelin. Ce devait être en effet un édifice de dimensions modestes, qui ne comportait ni nefs ni transept ; l'on y avait cependant accès par un porche développé en forme de croix, c'est-à-dire à triple ouverture ; la Chronique dit nettement, tout en précisant la décoration : « A porche was made byfore that chapelle by gode avyse / W[t] thre lytulle ghates of entrynge / the wheche weron set on crosse wyse / W[t] thre crosses also of ryght gode peyndynge » (v. 1178 sq.). Il faut bien prendre garde que cet oratoire « votif », fruit de la dévotion spéciale d'Édith pour S. Denys (cf. § 8[2]), était distinct de l'église principale du monastère, dédiée comme celui-ci à Notre-Dame ; en effet, il lui était conjoint et pouvait bien dès lors n'avoir l'air que d'une chapelle annexe ; car on passait de l'un à l'autre (II § 7). Nous savons, d'ailleurs, que la grande église de ce temps-là était également faite de bois ; son remplacement, en 1065, par une vaste architecture en pierre, avec triforium, marqua presque une étape dans l'art de bâtir (voir l'ancienne *Vita Aeduardi regis*, v. 1019 sq. : éd. H. R. LUARD, *Lives of Edward the Confessor*, 1858, p. 418 sq., et le commentaire de FREEMAN, op. cit., t. II, p. 520, n. 2, et t. V, p. 608 sq.). — De tout cela, comme du monastère lui-même, il ne subsiste absolument rien ; on estime que Wilton House occupe l'emplacement des bâtiments conventuels (cf. I. E. NIGHTINGALE, *Memorials of Wilton*, p. 1 sq.). Le seul objet qui survit à l'œuvre de destruction commencée par Henry VIII, le 25 mars 1539, est un vase de métal jaune, avec des anses ornées de croix, qui servait apparemment à l'éclairage, suspendu au mur de l'église, et peut remonter à l'époque anglo-saxonne ; on en conserve d'autres, en effet, de ce genre, connus sous le nom de *gabatae*.

et parietes erexit, totos equinis coriis obduxit, totam regiam *tabulatis desuper camerauit, totam uero basilicam, tam* solaria *quam* parietes

omnicolore pictura per manum *artificiosi* [5] Benne [6] decorauit (1), passionis dominice monumenta (2), ut in corde depinxerat (3), imaginata [7] exposuit. Cernere erat studium uernantis, ut apes, uirginis florigere.

Ipsa *materiam afferre,* Ipsa *lapides in purpurea manica portare,*

operariis adesse, dapibus et leticia laborem illorum leuare, ac beneficiis magis quam uerbis rogitare.

Hec domus sue requietionis est facta: tot annis, tot tempestatibus, tot periculis incendii immotà, adhuc quoque tota deintus formose depicta, oculis potius quam relatione datur conspicua.

21. Quid sanctus Dunstanus in dedicatione virgini crucicole inprecatus sit. Peracto ergo [1] diuino thalamo, archi-

[5] artif. *om.* C. — [6] bennonis doctissimi C (*cf. § 14*). — [7] ymag. C.
21. — [1] ad integrum *add.* C.

(1) Benna est le chanoine de Trèves, devenu chapelain de Wilton, dont les talents de peintre nous ont été annoncés (§ 7), et qui avait procuré aux moniales la relique du saint clou (§ 14).

(2) Cette décoration complète de l'édifice, murs et charpente (*solaria*), au moyen des scènes de la Passion est un nouveau trait à retenir ; Goscelin parle en témoin. La Chronique du xv[e] siècle ajoute des détails intéressants sur l'œuvre de Benna : « The passion of God was welle peyntede there / And the sepulcre of gode was peyntede there also, / and the ymage of seynt Denys w[t] other yfere, / w[t] golde and asere and mony other coloures mo » (v. 1182 sq.).

(3) A noter ici l'introduction précise du thème de la Croix ou de la compassion, déjà pressenti à propos du saint clou, et qui sera développé jusqu'au décès d'Édith. Le Chroniqueur a bien compris cela : « This purtatur he bare euer in here clene hert / Of goddus Passion, as y sayde ere, and of his wo / and of his woundys hard and smert ; / and in this newe chapelle he peyndede hem tho » (v. 1186 sq.).

pontifex sanctissimus Dunstanus, ad omnem beniuolentiam dilectissime in Christo uirginis ac si ad diuinum imperium semper paratus, ad dedicandum uenit cum aliis sanctis patribus. Concurrentibus undique populorum cateruis agitur sollemnis [2] et preclara dedicatio, Christo desuper gloria et honore coronato (1) et omnia exhilarante nutu suo. Beatissima quoque Edgitha [3] in iubilo mentis et uoce exultationis (2), mundo corde ac [4] fide sincera [5] Dominum suum respiciebat, cui igne caritatis inextinguibili inseparabilis adheserat [6]. Amicus sponsi (3) dominicam sponsam et celestem reginam reuerenter manu ducere, gressus illius [7] ad agnum supernum et montem filie Syon (4) dirigere ; Dominum ei, fidelis angelus, iugiter infundere : pium scilicet spectaculum mundis oculis, cum mutuis liliis [8] uirgo uirgini redoleret et quidam Iohannes cuidam Marie obsequi uideretur (5). Hoc quoque *apostolicus dux* [9] exemplum prebebat spirituale, quod illam sicut manu, ita celesti deducebat exortatione [10]. Notauerat etiam quomodo sibi salutifere Christi crucis signum triumphale et fronti et incessui iugi pretenderit assiduitate, apprehensaque dextera cum benedictione et autoritate [11] Isaac (6) : « Numquam, clamat, iste salutis signifer [12] pollex uideat corruptionem (7). » Dixerat, atque in uerbo Domini, qui dixit, — et facta sunt, — uirgineus pollex, uiuifice crucis uexillo sanctificatus, integer durat [13], utque [14] credencium fides presumit, quia uerbum Domini manet in eternum (8), semper durabit.

[2] sollemp. C. — [3] Eadgyt. C. — [4] et C. — [5] sinsera R. — [6] adherebat C. — [7] ipsius C. — [8] fillis R. — [9] ap. dux *om.* C. — [10] exhort. — [11] auctor. C. — [12] sygn. C. — [13] ducat *prius* R. — [14] et ut C.

(1) Cf. Ps. CVIII, 6.
(2) Cf. Ps. XLVI, 2.
(3) Cf. Ioh. III, 29.
(4) Cf. Apoc. XIV, 7.
(5) Cf. Ioh. XIX, 26 sq.
(6) Cf. Gen. XXVII, 27.

(7) Ps. XV, 10 ; Act. II, 27, 31 sq. — Plus brièvement, dans le triple récit de Guillaume de Malmesbury : « Nunquam putrescat hic digitus » ; cf. *Gesta regum*, p. 270 (§ 218) ; *Gesta pontificum*, p. 189 (§ 87) ; *Vita S. Dunstani*, p. 310 (§ 23, dans *Memorials of Saint Dunstan*). Il importe de noter que la rédacteur de la Vie brève emploie presque les mêmes termes : « N. p. d. iste » (§ 5) ; il aura donc lu aussi l'un ou l'autre des récits de Guillaume.

(8) Cf. Es. XL, 8.

VIII. Hic [1] Salomoniaci misteria [2] candida templi Prerutilant.
Sol, oculus rerum, non uidit *tale per euum* *Tam* [3] locuplex ;
Tale nec Hesperie [4] *prestans* [5] Babilonia Rome Lusit opus.
Quid fundamina, quid fastigia tam spaciosa *Expediam* [6] ?
Quid centena suis operantum milia turmis Vi ualida ?
Quid Tirias [7] gazas numerosa classe relatas Trans maria ?
Aut Libani nemus aut abiegna thimaque [8] ligna Que dat [Ophir,
Cantorum citharis, tectis gradibusque sacratis Grande de- [cus ?]
Aut ebur aut Parium marmor cunctique [9] metalli Diuicias ?
Non sat erat saxis muros candere politis Mirifice ;
Omnis odorifera uestitur regia cedro *Gratifi*[ce [10]].
Centum uiginti cubitorum culmina celum Dimidi[a]t.
Porticus hanc ternis ambit ter dena meandris Turri[gera]
Trinaque cedrinis surgunt cenacula tectis Cum c[ocleis].
Prestant fructifere uisu mirabile palme Par[ietibus].
Et cherubin sculpta speciosaque stant anaglyfa [11] Arce [domus]
Et tornaturis et rerum mille figuris Am[pla tument].
Sed tanta quis opes et opus Salomonis et artes En[umeret ?]
Tot facies rerum, miracla tot ingeniorum Au[get honor].
Nil erat in templo quod non splendesceret auro Lu[cifero].
Aurea tota domus micat, aurea multa supellex Et [uaria]
Aurea uasorum superantia milia centum Fe[rcula sunt] ;
Est et gemmarum radians nitor omnigenarum I[nter opes],
Quo rutilant clare uelud [12] unum cuncta monile Et [brauium].
Regia prelustris multis oculata fenestris P[lena cluit],
Solque diesque mero uitro puroque saphiro [Ingreditur],
Et paries fulgens et formarum iubar ardens Gaudia dant,
Altaque tigna micant pauimentaque strata resultant Ex [obrizo.
Vultus intrantum ferit aurea lux populorum *Clarifice* [13]

VIII. *Carmen* R *tantum post clausulam Miraculorum (ff. 29v-30) exscripsit ; nunc vero aliquot verba desunt, deminutis marginibus ; quae e* C *restauranda sunt.* — [1] hic] inc R, *id est prima littera a pictore neglecta.* — [2] myst. C. — [3] s i c o p e r o s u m s i c C. — [4] hesperium C. — [5] c e d e n s C. — [6] d i m e t i a r C. — [7] tyr. C. — [8] tigmaq. C. — [9] cuctiq. *sic* R. — [10] G l o r i f i c e C (*cf. inf. v. 29*). — [11] anaglifa C. — [12] uelut C. — [13] G r a t i f i c e C (*cf. v. 11*).

Atque repercusso congaudent omnia Phebo A radiis.
Aurea iuge decus putrescere nescia cedrus Tecta tegit.
Hic populi magnis celebrant encenia festis In iubilo.
Aurea millenis fumant altaria donis Mille gregum.

His [14] maiora feret, si spiritualia spectet, Alma fides :
Hic Christus, templumque suum uitale, serenum, Sensificum,
Viuis, perspicuis, eternis structile saxis Absque chao.
Tale suo regina dedit sapientia regi Virginea ;
Tale suo uirgo prelucidat Editha [15] Christo Virgineo.
Aureus aureolam gemmis [16] stellantibus aulam Sol replet hic,
Omnia uirtutum simul ornamenta nitentum Exhilarans.
Sole repercussa mens uirginis aurea contra Leta micat,
Colligit aureolo lustrantem cuncta sacello Iuge die,
[M]actat et hac ara sacra liba, perhennia festa Concelebrans,
[In]cendens iuges celestis amoris odores Cum lacrimis,
[Hi]cque pudicicie litat aurea uasa dicate Flore suo :
[Hic] Salomone magis, magis hic templo Salomonis Virgo [sacrat.

22. Quo singultu idem sacer pontifex virginem iam. obituram predixerit. Completo itaque celeberrime cum Dei laudibus et ymnis sacre dedicationis misterio, missale sacramentum ornatus almus pontifex sollemnizat [1], mundique redemtricem [2] pro se et pro humani generis populo hostiam immolat, cum ecce, superne contemplationi purissimis oculis deditus, in diluuio lacrimarum plorat, non ut ante sancti Spiritus infusione et sui roris intima aspersione [3] (1) suauiter assueuerat, sed scilicet eiulatu magno (2) et luctu inundat. Territi sunt *ast*antes [4], et quid minitaretur hic dolor prophetici patris trepidi uersant [5]. Astat [6] receptaculum mundum (3) super-

[14] *hic codd. in duas partes carmen dividunt.* — [15] Ædgyt. C. — [16] gemis R.
22. — [1] sollemp. C. — [2] redemp. C. — [3] asspers. R. — [4] circum stantes C. — [5] trepide uersabant C. — [6] Asstat R.

(1) Reprise de la prière de « postcommunion » pour la fête de la Pentecôte.
(2) Cf. Gen. XXVII, 38.
(3) Expression tirée du répons « Aduenit ignis diuinus... » pour l'office de la Pentecôte.

ni conuiue Editha [7], et de manu luctuosi patris libat angelici panis alimenta uiuifica, ut, sponsi dulcedine saginata, dicere mereretur cum Agnete [8] beata (1) : « Iam corpus eius corpori meo sociatum est, et sanguis eius ornauit genas meas. » Post sacras missas causam luctus sciscitatur humiliter a pontifice assistens monacus [9] suus. Ille suspirans imoque trahens a pectore uocem : « Iam, inquit, hec Deo dilecta anima, hec siderea gemma ad sanctorum patriam rapietur ab illuuione terrena ac erumnosa [10] cohabitatione nostra ; neque enim sceleratus [11] mundus iam dignus [12] est tante lucis presentia. Quadragesima enim tertia die ab hodierna occidet [13] nobis hec prelucida stella. Auferuntur ab ergastulo nostro sanctorum luminaria, et nos sedemus in tenebris et mortis umbra (2). Nos pigritantes senes damnat [14] etas immatura, que nobis dormitantibus intrat ad nuptias cum lampade oleifera (3) et ante nos preripit corone insignia [15]. Iam ad melius seculum migrabis, o beata conciuis Ierusalem [16], Editha [17], et lugubrem patrem relinques, filia (4). » Tali modo conquestus, diuinus sacerdos silentium interim indicit discipulo, metuens et sue estimationi et uirginis teneritudini. O inestimabilis sanctorum caritas et materna uincens uiscera pietas. O impio mundo ignorata suauitas, qui, sua cupiditate captiuus, spirituales nescit diuicias, qui sanctorum uitam aut insaniam putat (5) aut stulticiam. O fortis ut mors dilectio (6) : quanta tunc Dei nuncius dilectam filiolam non diu iam uidendam alloquutus [18] est <instantia ; qui gemitus, quae suspiria Christo

[7] Eadgyt. C. — [8] agnetete R. — [9] monachus C. — [10] erumpn. C (*et brevior Vita*). — [11] sceleretur *prius* R. — [12] iam dignus (*sic* C *atque brev. Vita*)] dig. iam R. — [13] occidit *brev. Vita*. — [14] dampn. C (*et brevior Vita*). — [15] insigna R. — [16] isrlm *sic* R (*lineola superposita*). — [17] Ædgyt. C. — [18] alloq(uu)t(ur) *sic* R, allocutus C.

(1) Première partie du répons, qui commence par ces mêmes mots, dans l'office pour la fête de S^te^ Agnès.

(2) Cf. Lc. I, 79.

(3) Cf. Mt. XXV, 5, 7, 10.

(4) La longue prophétie placée dans la bouche de S. Dunstan nous donne la date de la dédicace célébrée : 5 août 984. Les trois ouvrages de Guillaume de Malmesbury n'offrent que cette partie du discours, en d'autres termes : « Cito haec florida rosa marcescet, cito auis dilecta Deo auolabit, post sex ab hoc die septimanas » (loc. cit.).

(5) Cf. Sap. V, 4.

(6) Cf. Cant. VIII, 6.

medio in inuicem sunt> [19] collata ; quantis facibus [20] Deo penetrabile uirgineum pectus *urgebat* [21] ! Monebat [22] ut iugiter accensa lampade iam uocanti Christo parata esset occurrere, ut in uia celi nil ante oculos poneret mundiale et cogitaret non se diu mansuram in hac terrena habitatione. Tandem, data omnibus apostolica benedictione, discesserat [23], et dies prescriptus imminebat.

23. Quod bos cantare visus sit : « Spiritus ubi uult spirat. » Septimo igitur ante obitum die [1], Domino ad ianuam pulsante [2] (1) et hanc epithalamica [3] uoce inuitante (2) : « Surge, propera, amica mea, columba mea, formosa mea, et veni. Iam hiems transiit [4], pluuia abiit, tempus putacionis aduenit », dolor ingruens uirgineum corpus decoxit, ut tanquam aurum in fornace purgata (3) anima Domino assisteret et inoffensis radiis inter celestes coruscaret. In ipsa nocte uisum sibi est plumbum, in quo lauacrum eius calefiebat *igni superpositum* [5], bouinum animal *ter* [6] circuire ter*que* [7] ita circumcantitare (4) : « Spiritus ubi uult spirat, et uocem eius audis, sed non scis unde ueniat aut quo uadat. » Quid ex hac uisione coniciemus, nisi Dominum premonuisse *per armentum* [8] iam exituram animam, qui per asellam docuit prophetam (5) ? Nam et in eodem plumbo in acerram [9] refuso defuncte dehinc corpusculum euectum est. Columbe quoque, quas simile puritatis et innocencie sue animal nutrierat [10] et affectu omnium conditoris fouerat, domina febricitante, domine sue dormitationem portendentes, subito mortue sunt inuente, ut [11] ei uiderentur suas exsequias anteferre [12]. Sensit beata anima se iam resoluendam, tum uero trepidare, tedere [13], gemere, et tanquam nullius boni conscia, et tanquam [14] ua-

[19] instantia *etc.*] *sententia tota ex oscitantia librarii in* R *omissa est.* — [20] fascibus C. — [21] e x e r c i t a b a t C. — [22] Monabat R. — [23] discescerat R, dicesserat C.

23. — [1] diem R ; die ante ob. C. — [2] puls. dom. ad ian. C. — [3] epyth. C, epithalamicam *prius* R. — [4] hiemps C. — [5] igni sup. *om.* C. — [6] ter *om.* C. — [7] e t t e r C. — [8] per arm. *om.* C. — [9] inacer *sic prius* R, in accer. C. — [10] nutrieret *prius* R. — [11] ne R. — [12] antefere R. — [13] terere R. — [14] taquam C.

(1) Cf. Lc. XII, 36.
(2) Cant. II, 10-11 (Vulg. : *imber*), 12.
(3) Cf. Sap. III, 6.
(4) Ioh. III, 8 (Vulg. : *nescis*).
(5) Num. XXII, 28.

cua lampade timebat sponso occurrere (1). Quid [15] faciat? Ad quem refugiet? Quis succurret? Vbi dux, ubi commeatus tam longinque profectionis? Domine, adiutor et redemptor (2), non [16] elongeris (3), ne discedas, quoniam tribulatio proxima est et non est [17] qui adiuuet (4). Omnis chorus sororum in luctum conuertitur. Matris, que tam dulce, tam unicum pignus pepererat [18], dolore uiscera torquentur. Mater inseparabilis assidere filie, omne officium famule adimplere, omne solacium et uite iocunditatem in una uideri nata sepelire. Adest, non immemor sue caritatis, pater Dunstanus, exortacionibus [19] *atque* [20] oracionibus armans expedicionem eius. Iam affulserat [21] mundo celebris dies Exaltacionis sancte Crucis, in qua saluberrime torrebantur uirginea membra in sacrificium diuine laudis et memorabilem gratiam dominice passionis, que hinc iam die tercia resoluenda erat in gloriam resurrectionis. Iam languore magis ad exitum urgente, <sacro [22] oleo contra aereas [23] potestates unguenda>, sororum manibus portatur in basilica sua, quam suo [24] Dyonisio, ut premissum est, construxerat [25] ipsa. Iesu benigne, qui gemitus, qui planctus [26] psalmos et orationes interrumpebant! Quociens mater dixit: « Quis dabit michi ut moriar pro te, filia mi? » Quociens dixit: « Vbi matrem nata precedit [27]? » Ipse pater Dunstanus singultanti uoce sacrum ministerium conficiebat; et qui sorores et qui matrem a lacrimis prohibere uolebat non se ipse cohibere [28] ualebat. Ipsa uero beata anima, quam intenta et anhela in transitum eternitatis flagrabat, quanta *dilectione* [29] consororum animas in Christi uiscera affectatas commendabat, quibus uite sue accusationibus se precibus summittebat [30] omnium, conquerendo quod uotiuum desiderium non impleuerit ac propositum! Noli timere filia Syon (5); perfecta

[15] Quit R. — [16] ne C. — [17] p r e t e r t e *add.* C. — [18] peperant R. — [19] exhortat. C. — [20] et C. — [21] effuls. C. — [22] sacro *etc. om.* R, *ex oscitantia ut vid.* — [23] aeras C. — [24] ipsa suo... constr. C. — [25] construxere R. — [26] q u a e l a m e n t a t i o n e s *add.* C (*fortasse ex neglegentia om.* R). — [27] precedis C. — [28] coh. ipse C. — [29] c a r i t a t e C. — [30] submit. C.

(1) Cf. Mt. XXV, 1, 3, 8.
(2) Cf. Ps. XVIII, 15.
(3) Cf. Ps. LXX, 12.
(4) Cf. Ps. XXI, 12.
(5) Cf. Es. X, 24.

enim caritas foras mittit timorem (1). Ecce rex tuus uenit tibi mansuetus (2), concupiscens speciem tuam (3). Transibis [31] adolescentula uelut in senectute bona, et dierum meritorumque perfectorum plena (4). In breui consummata, explesti tempora multa (5), cuius placita est Deo anima. Superest tibi iusticie corona (6) ; intende prospere, procede et regna (7). Accipies de manu Domini regnum decoris et diadema speciei (8) ; et eris corona glorie in manu Domini, et diadema regni in manu Dei tui (9).

24. De transitu ipsius sancte virginis. Hinc iam tercia post crucem resurrectioni [1] dicata dies succedebat (10), iamque superna ciuis [2] in exitum de Egipto [3] (11) agonizabat. Interim quedam soror, trepida currens in monasterium, audit tanquam in choro [4] multitudinem psallencium [5] ; cui herenti occurrit quidam speciosi uultus et habitus gloriosi : « Ne appropies, inquit, huc, quia angeli sancti Godam puellam — sic enim graciosius appellabatur que patria uoce Bona cognominatur [6],

Aedgitha uero a sanctissima amita sua, patris Eadgari sorore regia, beatissimae quoque auiae Aelfgyue filia, et uirgine Christi condigna, celebratur (12) —

[31] Transibit R.

24. — [1] resurr. C. — [2] cui(us) R. — [3] egyp. C. — [4] chori R. — [5] psallentem mult. C (*sed Revelationes Lambethani codicis* [L=] *hic et inferius* R *comprobant*). — [6] cognominabatur C.

(1) Cf. I Ioh. IV, 18.
(2) Cf. Mt. XXI, 5.
(3) Cf. Ps. XLIV, 12.
(4) Cf. I Par. XXIX, 28.
(5) Cf. Sap. IV, 13.
(6) Cf. II Tim. IV, 8.
(7) Cf. Ps. XLIV, 5.
(8) Cf. Sap. V, 17.
(9) Cf. Es. LXII, 3.

(10) Goscelin n'entend pas dire qu'Édith mourut un dimanche (en 984, date garantie d'autre part, le 16 septembre tombait un mardi) ; il fait un rapprochement éloquent entre les circonstances de son décès (16 septembre) et la résurrection de Notre-Seigneur au troisième jour selon les Écritures.

(11) Cf. Ps. CXIII, 1.

(12) Voir ci-dessus § 8[3] (selon la rédaction originale) au sujet des deux personnes désignées.

conuenerunt [7] ut [8] ad eterna gaudia hinc secum auferant, *quatinus* [9] cum isto concentu exercitus celestis aulam introeat perpetue iocunditatis. » Venit hora, atque in ultima uerba omnia sua Deo saluatori commendans [10], in omnibus uniuersorum bonorum auctori gratias *mellificans* [11], in uiam pacis (1), in odorem suauitatis (2), in manus [12] *Saluatoris* [13] candidam animam efflauit, et *cum* [14] *beata Eufemia, Lucia ac Geminiano* (3) *X° VI° kalendas octobris diem nobis consecrauit, anno uero uicesimo tercio etatis, ut rosa maturata, auolauit, quo* inter organa sanctorum fulgida cum lampade eternas nupcias intrauit. Ruit mater, ruunt sororum circumstantium examina, psalmos et cantica confundunt singultus et lamenta. Grandeue filiam, iuniores sororem deplangunt (4) ; angeli gaudentes secum ad celestia *transuehunt* [15]. Locus uero ubi beatam animam *superno* [16] Patri thurificauit [17] non cessat odores hodietenus aromatizare, totumque cubiculum suauitate replere, perfundunturque hoc carismate, quos [18] Dei gratia hac dulcedine dignata fuerit uisitare. Confluentibus autem [19] turbis et eclesiasticis patribus ac proceribus regio funeri nobiles exsequie [20] celebrantur [21] ; nec *uero* [22] decuit maioris pompe [23] comitatus, si terreni nupciis regis regia filia exhiberetur [24]. Tum, beato Dunstano missarum sacramenta persoluente et

[7] scilicet *add.* C. — [8] eam *add.* C. — [9] et C. — [10] commendens R. — [11] agens C. — [12] manu R (*atque* L). — [13] redemptoris C. — [14] cum *etc. usque ad* auolauit quo *om.* C. — [15] ducunt C. — [16] summo C. — [17] turif. C. — [18] quod R. — [19] undique *add.* C. — [20] equiae *sic* C. — [21] selebr. R. — [22] uero *om.* C. — [23] *hic* beato *addiderat* R, *deinde expunxit.* — [24] exib. C. —

(1) Cf. Lc. I, 79. (2) Cf. Eph. V, 2.

(3) Le sacramentaire grégorien associe déjà, au 16 septembre, le « Natale sanctae Euphemiae » et le « Natale sanctorum Luciae et Geminiani », tout en les distinguant ; cf. MURATORI, *Liturgia Romana Vetus*, t. II (1748), p. 120 sq., et voir les *Ephemerides Liturgicae*, 1936, p. 193. Par la suite, les missels du moyen âge adoptèrent une seule rubrique.

(4) Goscelin pouvait-il dire plus clairement qu'Édith ne fut jamais abbesse de Wilton ? Mais elle devait vite devenir la patronne du monastère et s'identifier presque avec lui ; en conséquence, les actes officiels furent marqués au sceau d'Édith, depuis le XIV° siècle à tout le moins (cf. DUGDALE, *Monasticon*, t. II, p. 319). Les brèves indications données, *Revue Bénédictine*, 1934, p. 425, n. 2, doivent être revisées et complétées.

acceptabile munus Domino commendante, in ecclesia [25] beati Dionisii [26], quam tanto martiri [27] fecerat domum, *reconditur competenter* [28], ipso prebente sepulcrum [29]. Hunc locum presaga mente sepe uirgo notauerat, et « Hic [30] locus requietionis mee est (1) » dixerat, atque hunc frequentans assiduo imbre lacrimarum irrigauerat. Felix locus qui tam preciosam margaritam (2), tam dulce manna thesaurizabat, ubi usque ad placitum Deo tempus et supernam reuelacionem dormiebat [31], atque inde, future resurrectionis preconio eleuata, uiuere se quotidianis [32] signis declarat. Sic Dominus Iesus locum passionis et sepulture sue frequenti uisitatione sanctificabat et frequenter illuc conuenerat. Pascuntur pauperum milia, celebrantur passim per ecclesias missarum sollemnia [33]. Missas, oblationes, elemosinas materna incessanter procurabat diligentia. Preterea xenodochium in atrio monasterii edificavit, quo duodecim [34] pauperes usque hodie reficiuntur, ut ipsa instituit, hodieque consororiam stipem uirginis pauper uicarius accipit.

IX. *Procedens* [1] *thalamo decore claro,*
Pulcher Christe, domum poli solique
Vultu letifica fauens sereno.
En Aedgitha tua triumphat ad te,
A terrestribus exiens erumpnis,
A conualle migrante lacrimarum,
A spinis uepribusque tot doloris.
Te longo sitiens ab exulatu,
De Cedar tenebris tibi uocata,
Ad sublime tuum uenit tribunal.
Hanc blandus placidusque fons bonorum
Festiuus foueas in arce lucis.
Multos portat aromatum uapores
Ex uotis superis amoribusque.

[25] s(e)c(u)la *sic* R. — [26] dyon. C. — [27] martyri C. — [28] *tantum* s e p e l i t u r C. — [29] sepulchrum C. — [30] hic *om.* C, *sed brev. Vita hic* R *comprobat.* — [31] dormierat R. — [32] cotid. C. — [33] sollemp. C. — [34] tredecim R (*al. m. in ras.*).

IX. — [1] *Quod prius carmen* C *solus tradit.*

(1) Cf. Act. VII, 49. (2) Cf. Mt. XIII, 46.

Multis diuitiis ab orbe uicto
Et multa comitata dignitate,
Virtutum uario nitet paratu,
Quae laudet Salomon suus supremus.
O quam dulce chori canunt superni
Vincenti Domino nouis triumphis
Dilectamque suo tonant tonanti
Cantus angelici patrumque cetus
Et cum uirgineis Maria turmis
Mulcent ethereis piam Camenis.
Scandit sidera nubibus subactis
Et solis radiis rotaque secli.
Ridet triste chaos humi profundae,
Vrbes et patrias et ima regna.
Spectat Uuiltoniam sua<m> benigna
Erroresque dolet soluta nostros.
Hinc desideriis trahens anhelis,
Ad te mox oculos leuat beatos,
Solem letitiae sequens uocantem;
Structuram stupet hic tuam perhennem,
Vrbem Ierusalem nouam, decoram,
Qualem mente mera uidit Iohannes:
Virgo, uirgineae simista sponsae,
Quae famam superat fidemque cunctam,
Quantum terrigenis superna distant, —
Nostro celsior ethre latiorque
Et stellis populosior profusis,
Cuius menia sunt onix, berillus,
Iaspis, crisolitusque sardiusque
Et quicquid lapidum magis probatur.
Turres uirgineis micant smaragdis
Portae perspicuisque margaritis
Bis sene titulis apostolorum,
Omnes aureolae nitent plateae
Aurosis domibus uicisque cunctis.
Festum iuge colunt chori canori.
Spectant arce Syon suis fenestris
Regum pignora splendidae puellae.
Gemmatis thalamis uocant sororem
Iesu candida uirginum corona.

Cum celi iubilo tuis dicatam
Aedgitham, bone, nuptiis perhenna.

X. Autumnus [1] fructus legit anni,
Intus cuncta pruina coercet ;
Ver flores et gaudia rerum
Estiuo cum sole reducit.
Autumnus tuus, Editha [2], partam
Falce Dei te messuit astris ;
Clausit mortis hyems [3] tumulatam ;
Sed uernos flores meritorum
Estatemque diemque redemptor
Funerea de nocte perhennat.
Precinis illud pasca, leuata
Cum caro iugis et ossa piorum
De tumulis super astra uolabunt [4].

25. Quomodo se matri tricesimo die Deo susceptam revelauit. Tricessimo [1] obitus sui die, apparuit genitrici gloriosa Editha [2], ita pulcra et leta ac lumine sicut uestimento amicta (1), ueluti de splendida superni thalami ueniens gloria ; matris orbata uiscera consolatione permulcet letissima ; narrat se regi suo bene acceptam in gratia [3] eterna. Et : « Satanas, inquit [4], me coram Domino meo accusauit ; sed sanctorum apostolorum patrociniis caput [5] eius contriui (2) et in cruce Iesu mei deiectum et conculcatum triumphaui. » Tali uisione mater Uulftrudis quasi de [6] inferno doloris respirans maiori fiducia commendationes et obsecrationes pro ea frequentauit ac missas, quia, licet hanc tam ex uite meritis quam ex reuelatione [7] saluam sciret, tamen ma-

X. — [1] Autumpnus C (*et inferius*). — [2] Eadgitha C. — [3] hiemps C. — [4] *hic desinit testimonium cod.* C, *quod § 2 incoeperat atque constanter usque nunc habebatur ; nam deinceps tantum carmina XI-XIV traduntur* (*ff. 119-120*) ; *cf. §§ 1, 11, 15, 18 alterius partis* (*id est Miraculorum*).

25. — [1] Tricesimo L (*qui denuo adest*), *et brevior Vita*. — [2] Edgytha L. — [3] gloria *in brev. Vita* (*sed* L *cum* R *consentit*). — [4] inquid L. — [5] capud L. — [6] qui L. — [7] relevat. R.

(1) Cf. Ps. CIII, 2. (2) Cf. Gen. III, 15.

terni affectus impaciencia cessare non poterat. Multe matres in funere liberorum pene exanimantur, sed sepultos acsi funditus adnichilatos cicius obliuiscuntur ; at beata Wlftrudis [8], iam olim spiritualis mater (1) ex carnali facta, mittebat legationem (2) suplicem pro salute filie tanquam premisse, quam sincera fide sciebat non mortuam, sed dormire, non uitam amisisse sed adiisse, ipso uite Domino dicente (3): « Non est mortua puella, sed dormit, » et (4) : « Qui sermonem meum seruauerit, mortem in eternum non gustabit. » Iam multis annis ante quam heredem sperauerat et superstitem superuixit, longumque martyrium pro ea duxit, quotidie moriens pro ipsius gloria (5) quam habuit in Christi [9] Iesu Domini gratia.

26. De Brihtiva [1] nuperrime abbatissa in tricesimo eius nata. Item tricessimo [2] transitus sui die nata est ex illustrissimis parentibus paruula, super qua ipsa beata Editha [3], ante mortis discrimen rogitata ut de sacro fonte hunc partum ubi [4] nasceretur susciperet [5] : « Suscipiam, inquit [6], quomodo Deo placuerit. » Sed, ut claret, ante illa [7] nata est celo quam ista mundo. Allatam itaque infantulam ad aluum matris Ecclesie catholicam supra memoratus Elfegus, sancti Adeluuoldi successor Uuintonie (6) martiriique sacrandus corona [8], sacrato regenerauit baptismate. Cui cum flagrantem cereum pretenderet ecclesiastico more (7) dicens : « Accipe,

[8] sic R *ex parte in rasura rescriptum* (*id est ab alio librario*). — [9] Christo R (*compendio expressum*).

26. — [1] *formam* R, *fere constantem, servavi* (*pro vero nomine :* Brithgiua, *id est saxonice « Beorhtfgifu », quod in Chron. Vilodunensi sic transfertur :* Bryghtwythe). — [2] *sic* R^1, tricesimo R^2 *cum* L *et Br.* ; trices. item L (item *om. Br.*). — [3] Edgytha L (*et inferius*). — [4] cum *in Br.* — [5] susip. R. — [6] inquid L. — [7] illa ante *Br.* ; illa *om.* L. — [8] corona R (*sed ultima syllaba a librario* R^2 *rescripta*), corone L (*an rectius ?*).

(1) Pour le sens précis de cette expression, qui désigne l'abbesse, voir § 4 (*sub fine*).

(2) Cf. Lc. XIV, 32 ; XIX, 14. (3) Mt. IX, 24.

(4) Ioh. VIII, 52 (Vulg. : *Si quis... non g. m. in aeternum*).

(5) Cf. I Cor. XV, 31.

(6) Elphège succéda le 19 octobre 984 à Ethelwold, décédé le 1er août précédent. La future abbesse Brihtgyva était née le 16 octobre, comme l'assure Goscelin. Les dates s'harmonisent bien, en relation avec la mort d'Édith en cette même année.

(7) La tradition du cierge au néophyte n'apparaît dans les différents rituels

puella, lampadam [9] cum qua introeas ad nuptias Domini, » subito, quasi [10] alma Editha coram tenente suscepta, infantula [11] palmulam porrexit cereumque [12] ultro suscepit ac tenuit. Intellexit repente uir Deo afflatus hoc esse mirabile presagium diuine electionis statimque super ea demandat parentibus suis : « Hanc, inquit [13], infantulam soli Deo desponsandam nutrite atque post ablactacionem monasterio tradite. » Factumque est, atque, ut nullus sancte Edithe frustretur fide, ita apparet hanc illam filiolam suscepisse, ut, in monasterio eodem educata, post genitrici Uulftrudi [14] mater successerit tercia (1). Ipsa est plane abbatissa Brihtgyua [15], que notissima est omnibus ex temporis presentia, que biennio ante hodiernam ducem [16] est defuncta (2). Eius etiam animam fide et uisionibus presumitur attente [17] adiutricis patrocinio collectam et Saluatori consignatam.

27. De muliercula ad tumbam eius furto ligata. Cepit inde beata Editha signis clarescere celoque se uiuere et suplicum uotis adesse, miraculis demonstrare. Tumbam eius luciferam uotiuum candidabat linteum, pallio ad mensuram palme circumsutum. Hoc muliercula, sola ibi relicta et ex solitudine furto contigua, excerpit, tibieque [1] inuolutum spo-

[9] lampadam *sic* R¹L, lampadem R² *et Br.* — [10] *id est* ab *subaudito.* — [11] *ita distinguunt* LR, *at* susceptam infantulam *in Br.* — [12] ceterumq. *sic* R (*ex parte in ras.*). —[13] inquid L. —[14] uultrudi R (t *ab altero in ras. scriptum*). — [15] Brithgyua L, Brithgiua *Br.* — [16] lucem L. — [17] atente R¹ (*corr. alter.*).

27. — [1] tibi eque R¹.

qu'à partir du XIe siècle, avec une formule qui ne varie guère et qu'on retrouve, à quelques différences près, dans notre Rituel romain. Martène cite un livre de Jumiège remontant au début du XIe siècle, qui donne ce texte : « *Accipe candelam* irreprehensibilem, custodi baptismum tuum, ut, cum *Dominus* uenerit *ad nuptias*, possis occurrere in aula caelesti in uitam aeternam in saecula saeculorum amen » (cf. *De antiquis ecclesiae ritibus*, éd. de Bassano, t. I, 1788, p. 73) ; on a plus souvent, comme dans le Rituel romain : « *Accipe lampadem...* » (cf. ib., pp. 75¹, 75², 81¹, 82¹). Le texte de Goscelin ne donne donc qu'une brève transposition littéraire.

(1) Voir le prologue sur la succession exacte des abbesses de Wilton et sur les termes employés par Goscelin pour l'indiquer.

(2) On pourrait discuter sur le sens de cette phrase. Pourtant, le plus simple est d'entendre que Brihtgyva, née en 984, mourut en 1065, deux années avant que Godyva, la « cinquième » abbesse après Wulftride, n'entrât en charge. On trouvera plus loin (§ 7) la confirmation de ces données.

lium abducit. Mox diuina compes fugientem constrinxit et furtigeruluni pedem radicitus fixit, nec sacrum limen [2] cum sacrilegio excedere licuit. Diu luctanti in tali cippo, editua superuenit, exire compellit ; sed rea inextricabilis resistit ; pallore, tremore, gemitu crimen prodit. Res mira : eadem hora ubi furtum a tibia resoluit et : « Hoc me uinxit » dicens, reddidit, ipsa quoque gressu soluta ac sibi reddita euasit, coramque index adducta omnium corda et uoces in Dei laudes accendit. Ipsum adhuc in monasterio tesaurizatur [3] palliolum ad sancte Edithe memorabile signum, cuius hoc post obitum perhibetur primum. Matris orbitas tali miraculo exhilaratur, quod Deo commendans publicari temeritatis formidine non patitur. Hinc celebrari quotidie duplicem facit missam, id est : « Dilexisti iusticiam, » et « Requiem eternam » (1), alteram in sanctis laudisonam, alteram pro defunctis commendaticiam. Tum uero tanta crebrescunt miraculorum fulgura, tanta cecorum, claudorum, compeditorum uarieque cladis liberantur examina ut, predicante patria, materna cassarentur silentia.

Quibus omnium Domino annumeratis, hic libellus secundatur gratia lectoris in preconium uirginee eleuationis cum probatissimis uirtutum sequentiis.

Explicit Vita sancte Edithe virginis.

(à suivre)

[2] lumen R[1]. — [3] thezaur. R.

(1) Les deux messes, qu'on peut appeler votives dans la circonstance, sont désignées par les premiers mots de l'antienne d'Introït. — Dans le missel de Sarum du XIII[e] siècle, la messe « Dilexisti iusticiam » n'est pas seulement marquée pour le *Natale* d'une vierge, martyre ou non (cf. *The Sarum Missal*, éd. W. Legg, 1916, pp. 378, 381) ; elle est prescrite, et toutes les parties en sont annoncées ou produites, pour la fête même de S[te] Édith, le 16 septembre, les anciens martyrs romains ne recevant plus en ce jour qu'une mémoire (voir ib., p. 323).

S. EUSEBIAE SEU XENAE VITA

S. Eusebiae seu Xenae Vitae, quae ex codice Berolinensi gr. 220 (Phillipp. 1623) [1] *nunc primum editur, adhuc legebatur et versio latina* (Act. SS., *Ian. t. II, p. 599-602*) *et ea forma, qua Symeon Metaphrasta simplicem narrationis venustatem suis luminibus deformavit magis quam adornavit* (P. G., *t. CXIV, p. 981-1000*). *Sed antiqua ac genuina Vitae forma plus uno nomine digna videtur, quae ex codicis manu scripti obscuritate in lucem protrahatur.*

Ac primum in narrationis flumine Actorum Pauli et Theclae imaginem haud raro cernimus, neque id invito auctore. Qui duobus locis de S. Thecla nos admonet. Nam senem illum, cui et ipsi Paulo nomen est, in Coo insula sibi obvium factum Eusebia his verbis adloquitur : μίμησαι τὸν ἀπόστολον Παῦλον καὶ ὁδηγὸς ἡμῶν γενοῦ καὶ διδάσκαλος, καθὼς καὶ αὐτὸς τῆς ἁγίας Θέκλης ἐγένετο (*109, 28-30*), *et senis nomine audito hunc in modum Deo gratias agit : δόξα σοι, ὁ θεός, ὅτι ἐπήκουσάς μου τῆς ταπεινῆς καὶ ἔπεμψάς μοι ὡς Θέκλη τὸν Παῦλον* (*110, 23 sq.*). *Et sunt ex iis, quae Theclae et Eusebiae accidunt, haud pauca inter se simillima. Theclam Antiochiae συριάρχης τις Ἀλέξανδρος ὀνόματι ἰδὼν... ἠράσθη αὐτῆς* (*c. 26 ;* Act. apost. apocr., *I, p. 253, 12 sq.* Lipsius-Bonnet), *Eusebiam Romae τὶς τῶν μεγιστάνων τῆς αὐτῆς πόλεως ἠτήσατο πρὸς γάμον* (*107, 7*) [2]. *Illa Thamyridem sibi sponsum, haec procum nobilem, cuius*

[1] De hoc codice cf. A. Ehrhard, *Ueberlieferung und Bestand der hagiographischen und homiletischen Literatur der griechischen Kirche von den Anfängen bis zum Ende des 16. Jhdts*, t. I, 1 (= *Texte u. Unters. z. Gesch. der altchristl. Literatur*, t. L, 1937), p. 549-53.

[2] Homines nobiles quam studiose actorum apost. apocr. aliarumque fabularum popularium auctores in narrationem induxerint, demonstrat Rosa Söder, *Die apokr. Apostelgeschichten und die romanhafte Literatur der Antike* (Stuttgart, 1932), p. 147.

nomen siletur, fugere statuit ; Theclam fugientem propinqui et Thamyris indagabant et omnibus viis consectabantur (c. 19, p. 248, 1 sq.), Eusebia et ancillae eius παντα χοῦ *ἔφευγον τοῦ ἄγνωστον τόπον καταλαβεῖν πρὸς τὸ ἀναζητουμένας αὐτὰς μὴ εὑρεθῆναι ὑπὸ τῶν γονέων (109, 1 sq.). Paulo post nomen suum, ne adgnoscatur, in Ξένην mutat (109, 14), quasi Theclae exemplo adducta esset Alexandrum implorantis «* μὴ βιάσῃς τὴν ξένην *» (c. 26, p. 254, 3 ; cf. quae Falconilla Tryphaenae matri in somniis admonet :* μῆτερ, τὴν ξένην τὴν ἔρημον Θέκλαν ἔξεις εἰς τὸν ἐμὸν τόπον, *c. 28, p. 256, 2 sq.). Thecla Myra proficiscitur* ἀναζωσαμένη καὶ ῥάψασα τὸν χιτῶνα εἰς ἐπενδύτην σχήματι ἀνδρικῷ *(c. 40, p. 266, 3) ; Eusebia sociaeque, priusquam domo fugiant,* μεταμφιέννυνται τὸ γυναικεῖον σχῆμα εἰς ἀνδρικόν *(108, 12 sq.)* [1]. *Eusebiae obviam fit Paulus senex* ἀσκητικὸν εἶδος ἔχων, πρόσωπον δὲ ὡς ἀγγέλου *(109, 24 sq.), Paulus apostolus* ποτὲ μὲν ἐφαίνετο ὡς ἄνθρωπος, ποτὲ δὲ ἀγγέλου πρόσωπον εἶχεν *(c. 3, p. 237, 8)* [2]. *Paulo suo adfirmat Thecla :* ἀκολουθήσω σοι ὅπου ἂν πορεύῃ *(c. 25, p. 253, 4), Eusebia :* ἐρχόμεθα ὅπου κελεύεις *(110, 32) ; tum ille* λαβόμενος τὴν Θέκλαν εἰς Ἀντιόχειαν εἰσῆλθεν *(c. 26, p. 253, 11), hic* λαβὼν αὐτὰς μεθ' ἑαυτοῦ ... ἔρχεται ἐν τῇ Μυλασσῶν πόλει *(110, 35 sq.). Thecla denique, cum Romae mortem obisset,* θάπτεται ὡς ἀπὸ δύο ἢ τριῶν σταδίων τοῦ μνήματος τοῦ διδασκάλου Παύλου *(codd. ABC, c. 44, p. 270, 7 sq.) ; Paulus episcopus non multo post Eusebiam vita defunctus haud procul a discipula sepelitur,* καὶ νῦν εἰσιν ἀμφότεροι ἀγαλλιώμενοι ἐν κυρίῳ *(117, 22).*

Sed non solum Actorum Pauli et Theclae locos, verum etiam alios τόπους, *quos et in Actis Apostolorum apocryphis et in Graecorum fabulis amatoriis attingimus, in Eusebiae Vita reperimus. Sunt autem hi : servi vel servae fideles, qui dominum dominamve in fuga praeparanda adiuvant, et amici, qui eos in itinere comitantur* [3] ; *Eusebiae comites ex ancillis sociae factae ante fugam* θεραπαινίδες *et* παιδίσκαι *vocantur (107, 16 ; 108, 12) post* παραμοναρίαι *(inde a 109, 7). Alius* τόπος *: navis in litore ad provehendum parata* [4] ; *ut Eusebia sociaeque* ἔρχονται παρὰ

[1] De vestis mutatae τόπῳ cf. L. Radermacher in *Wiener Sitzungsberichte*, t. 182, 3, p. 85-89 ; R. Söder, l. c., p. 127 sq.

[2] Söder, p. 97.

[3] Ibid., p. 146 et 46 sq.

[4] Ibid., p. 42 sq.

τὴν θάλασσαν καὶ εὑρίσκουσι πλοῖον μέλλον ἀποπλεῖν καὶ... ἐντὸς ὀλίγων ἡμερῶν ἔφθασαν τὴν Ἀλεξάνδρειαν (*108, 32-36*), *sic apud Xenophontem Ephesium Habrocomas καταλιπὼν πάντας ἐπὶ τὴν θάλατταν ἔρχεται, καὶ ἐπιτυγχάνει νεὼς εἰς Ἀλεξάνδρειαν ἀναγομένης* (*III, 10, 4, p. 371, 12 sq.* HERCHER). *Nec deest τόπος de plebis multitudine diem festum agente eoque die miraculi teste facta*[1] (*115, 2 sq., cf. 112, 23 ; 116, 5-7 ; 16 sq.*), *nec laudes gratesque sub finem narrationis numini divino persolutae* (*115, 8-13*) [2].

Quibus ex laudibus locisque similibus, imprimis p. 115, 8-29 Mylasorum urbis gloriam Vitae nostrae auctori summae curae fuisse manifestum est, nec mirabimur, quod urbem ipsam, eius aedificia, loca propinqua optime novit. Commemorat autem τὸ εὐκτήριον τοῦ ἁγίου Στεφάνου (*111, 3*), *de quo vid.* Athen. Mitt., *t. XIV* (*1889*), *p. 113 sq., monasterium, quod Κωϊνόν appellatum esse dicit, quia Paulus virgines ἐκ τῆς Κωϊνῶν πόλεως secum adduxisset* (*111, 8 sq.*) [3], *monasterium S. Andreae apostoli* (*110, 20 sq.*), *ubi Paulus episcopus sepultus iacet* (*117, 20 sq.*), *Λευκὴ κώμη, ἔνθα ἀπόκειται καὶ ὁ ἅγιος Ἐφραΐμ* (*112, 23, cf. 114, 34*), *quo de vico cf.* Athen. Mitt., *l. c., p. 114,* BÜRCHNER, Real-encycl. *XII, p. 2261,* W. RUGE, *l. c., p. 1062, 54-56, Συκίνιον* (*116, 15 ;* RUGE, ibid., *61-64*), *quem locum εἰς τὴν εἴσοδον τῆς πόλεως πρὸς νότον sitam fuisse ex Vita nostra comperimus* (*πρὸς τῷ νοτίῳ δὲ τῆς πόλεως διάκειται μέρει Symeon p. 997 c paulo neglegentius*). *Mylasorum episcopi praeter Paulum commemorantur Ephraim, cuius memoria ἐν τῇ Λευκῇ κώμῃ a tota urbe celebratur* (*112, 21-24*), *et Cyrillus, qui Paulum antecessit* (*111, 11*).

[1] SÖDER, p. 161.

[2] Ibid., p. 163. Verba, quibus Mylasorum incolae Christo gratias agunt verecunde, *ὅτι καὶ τὴν ταπεινὴν Μυλασσέων πόλιν τοιούτου κειμηλίου γυναικὸς ἠξίωσας* (115, 11 sq.), Symeo his verbis circumscripsit : *δόξα σοι, πάντων δημιουργέ, ὅτι καὶ Μύλασσαν τὴν μικρὰν ἡμῶν καὶ μέχρι νῦν ἄδοξον πόλιν οὕτω περιφανῆ τέθεικας* (*P. G.*, t. CXIV, p. 996). Sed inde concludendum non est urbem tum nullius momenti fuisse (W. RUGE, *Realencycl.*, t. XVI, p. 1054).

[3] W. RUGE (*Realencycl.*, t. XVI, p. 1062, 11 sq.) Symeonem secutus hoc monasterium *παρθένων* s. *τῶν Κώων* nominat ; sed Metaphrasta suo arbitrio nomen mutavit (p. 989 a). *Κωϊνόν* vel ob raram adiectivi formam verum nomen putandum est.

Sed longe celeberrima urbs facta est miraculo illo, quo Eusebia continentiae singularis ac castimoniae integerrimae praemium tulit : stellarum corona crucem circumcludente, quae post sanctissimae virginis decessum meridiano tempore in caelo sereno ab omnibus visa est (114, 28-32). Quo miraculo in memoriam nobis revocatur Coronae sidus (Στέφανος seu Στέφανος Ἀριάδνης), quod post Ariadnae, Minois regis filiae, mortem in caelo apparuisse fertur et inde ab antiquissimis temporibus agricolis et nautis Graecorum notissimum fuisse videtur [1]. *De quo sidere Aratus Epimenidis Cretensis Theogoniam secutus haec :*

> *αὐτοῦ κἀκεῖνος Στέφανος, τὸν ἀγαυὸν ἔθηκε*
> *σῆμ' ἔμεναι Διόνυσος ἀποιχομένης Ἀριάδνης,*
> *νώτῳ ὑποστρέφεται κεκμηότος εἰδώλοιο*

(Phaenom. *71-73 ; cf.* E. Maass *in edit. p. 8*). *Ariadnam ab Artemide morte multatam esse, quia virginitatem proiecisset* [2], *Pherecydes Atheniensis narraverat : ὁ θεὸς (sc. Dionysus) ... δωρεῖται στέφανον αὐτῇ χρυσοῦν, ὃν αὐθις οἱ θεοὶ κατηστέρισαν τῇ τοῦ Διονύσου χάριτι. Ἀναιρεθῆναι δὲ αὐτήν φασιν ὑπ' Ἀρτέμιδος προεμένην τὴν παρθενίαν (fr. 148,* F. Gr. Hist., *t. I, p. 98, 17-20) ; cf. Eustath. in Hom. Od. 11, 324 (t. I, p. 421, 19* Bekker) *τὴν δὲ Ἄρτεμιν ἀνελεῖν αὐτὴν ὡς προδοῦσαν τὴν παρθενίαν* [3]. *At Eusebia stellarum corona ornata est, quod τῷ αἰωνίῳ νυμφίῳ συναφθῆναι gestiens (107, 11), virginitatem usque ad mortem servaverat nec formidaverat, quidquid parentes contra se movere parati forent, « ὥστε καὶ πυρὶ καὶ ξίφει με καὶ θηρσὶν παραδοῦναι » (107, 33). Virginem autem a Cariae incolis*

[1] Cf. Gundel in Roscheri *lex. myth.*, t. VI, p. 893, 52 sq. et *Realencycl.*, t. III A, p. 2352.

[2] Medicos Graecos Theclae morbos sananti invidentes ementitos esse ὅτι τῇ Ἀρτέμιδι δουλεύει παρθένος οὖσα καὶ ἐκ τούτου ἰσχύει πρὸς τὰς ἰάσεις, narratur in Act. Pauli et Theclae codd. ABC (c. 44, t. I, p. 270, 3). Apud Heliodorum Chariclea *παρθενεύειν τὸν πάντα βίον διατείνεται..., τῇ Ἀρτέμιδι ζάκορον ἑαυτὴν ἐπιδοῦσα* (II, 33, p. 73, 31 sq. Hercher) ; cf. Radermacher, l. c., p. 84, Söder, l. c., p. 116-19. De Heliodori religione cf. K, Kerényi, *Die griech.-orient. Romanliteratur in religionsgesch. Beleuchtung* (Tübingen, 1927), p. 57.

[3] S. Ariadnam, ut castitatem tueretur, terra haustam esse moneo ; cf. H. Günter, *Legenden-Studien*, p. 29 sq., Radermacher, l. c., p. 61 cum not. 3.

Christianis dignam habitam esse, ad quam Cressa corona[1] *transferretur, casui non tribuet, qui, quam artis vinculis Caria et Creta antiquitus inter se iunctae fuerint, meminerit. Tamen Eusebiae corona ab Ariadnae στεφάνῳ diversissima est non solum, quod crucis signo circumiecta est, sed etiam eo, quod non perpetuo inter caeli sidera spectatur (hoc enim animos in astrorum cultum a Christianis spretum inducere poterat). Immo effulget, postquam virgo animam efflavit (114, 29) ; comitatur feretrum eius primum in mediam urbem, deinde in locum sepulturae elatum, quo in loco insistit (116, 1-3, 16-20)* [2] *; simulatque corpus in sepulcro conditum est, evanescit* [3].

Kiel. Theodorus Nissen.

f. 109 *Βίος τῆς ὁσίας μητρὸς ἡμῶν Εὐσεβείας τῆς μετονομασθείσης Ξένης.*

Prologus. **1.** *Πᾶσαι αἱ πολιτεῖαι καὶ αἱ μαρτυρίαι τῶν ἁγίων θαυμαστὴν μιμοῦνται λαμπρότητα· καθάπερ γὰρ οἱ ἀστέρες ἐν οὐρανῷ τῇ θέσει πεπήγασιν καὶ πάντα τὸν τῆς γῆς καταλάμπουσι κύκλον καὶ οἱ αὐτοὶ παρ' Ἰνδοῖς ὁρῶνται καὶ παρὰ Σκύθαις οὐ κρύπτονται,*
b *ἐν ἠπείρῳ ἀστράπτουσιν καὶ κα|τὰ θάλασσαν φωτίζουσι καὶ κυβερνῶσι τοὺς πλέοντας, ὧν εἰ καὶ διὰ τὸ πλῆθος τὰ ὀνόματα ἀγνοοῦμεν, ἀλλὰ διὰ τὸ κάλλος τὴν λαμπρότητα θαυμάζομεν· οὕτω καὶ τῶν ἁγίων ἑκάστων εἰ καὶ ἐν τάφοις τὰ λείψανα περικέκλεισται,*

[1] Ovid., *Ars* I, 558.

[2] Cf. stellam magos comitantem ev. Matth. 2, 9 ; Servius ad Aen. II, 801 ; Usener, *Das Weihnachtsfest*[2] (Bonn, 1911), p. 80 cum not. 29.

[3] Idem miraculum in Iohannis Moschi *Prato spirituali* c. 6 narratur (*P.G.*, t. LXXXVII, 3, p. 2857 b) : *ἀνέπαυέν τις τῶν ἀδελφῶν ἐν τῷ νοσοκομείῳ τῆς Ἰεριχώ, καὶ τοῦτον ἐλάβομεν καὶ ἐπηνέγκαμεν εἰς τὰ Πυργία, ἵνα θάψωμεν αὐτὸν ἐκεῖ, καὶ ἐξότου κατήλθομεν ἐκ τοῦ νοσοκομείου, ἕως οὗ ἐφθάσαμεν εἰς τὰ Πυργία, οὐ διέλιπεν ἀστὴρ ἐπάνω τοῦ τελευτήσαντος συνοδοιπορῶν καὶ φαινόμενος, μέχρι κατεστήσαμεν αὐτὸν ἐν τῇ γῇ.* Cf. Usener, l. c., p. 79, n. 26. — Nicephorus Callistus Eusebiae miraculi mentione facta eam Titi Bostrensis aequalem fuisse contendit nescio quibus argumentis nisus (*Hist. eccl.* t. XIV, 52, *P.G.*, t. CXLVI, p. 1249 b) : *καὶ Τίτος δ' ὁ Βόστρων ἐπ' ἐκείνοις ἤκμαζε τοῖς καιροῖς... πρὸς δὲ καὶ Ξένη ἡ περιβόητος, ἧς τὴν τῆς ἀρετῆς τελείωσιν ἐδείκνυ στέφανος ἀστράσιν ἐπισήμοις περιπλακείς.*

ἀλλὰ τὴν δύναμιν αὐτῶν ἡ ὑφήλιος οὐ περιέγραψεν. Μέγα τοίνυν ὡς ἀληθῶς καὶ ἐν τοῖς χρόνοις ἡμῶν μυστήριον καὶ θαῦμα μέγιστον ἐφανέρωσεν ὁ θεός, ὅπερ καὶ δίκαιον ὑπομνησθῆναι καὶ γραφῆ παραδοῦναι.

2. Γέγονεν ἐν τῇ Ῥωμαίων πόλει τῶν περιφανῶν καὶ ἐπισήμων πιστῶν ἀνδρῶν μονογενὲς θυγάτριον, οἷς | καὶ προσελθών τις τῶν μεγιστάνων τῆς αὐτῆς πόλεως ᾐτήσατο πρὸς γάμον τὴν αὐτῶν θυγατέρα. Καὶ δὴ πεισθέντες οἱ γονεῖς τῆς κόρης δέχονται τὸν ἄνδρα διὰ τὸ καὶ αὐτὸν σφόδρα εἶναι ἐπίδοξον καὶ ἐν πλούτῳ τυγχάνοντα πολλῷ. Ἔταξαν οὖν καιρόν, ἐν ᾧ ἔδει προβῆναι τὸν γάμον. Ἡ δὲ κόρη θείου καταξιωθεῖσα πόθου τῷ αἰωνίῳ νυμφίῳ συναφθῆναι ἠγάπα. Καὶ τοῦτο μὲν τοὺς γονεῖς αὐτῆς παντελῶς ἀπέκρυβεν· ᾔδει[1] γὰρ αὐτοὺς μηδὲ ὅλως καταδέχεσθαι κἂν ἀκοῦσαί τι τοιοῦτον περὶ αὐτῆς διὰ τὸ εἰς αὐτὴν καὶ | μόνην ἔχειν αὐτοὺς τὴν ἐλπίδα τοῦ κληρονομεῖν τὴν αὐτῶν περιουσίαν.

Eusebia clam domo fugere constituit. f. 109v b

3. Δύο δέ τινας τῶν ἑαυτῆς θεραπαινίδων[1] ἔχουσα κατὰ ψυχήν, αἵτινες ἐκ παιδόθεν συνανετράφησαν αὐτῇ, λαβοῦσα καθ' ἑαυτὴν λέγει· « Θαρρῆσαι ὑμῖν βούλομαι πρᾶγμα καὶ ὁρκίζω ὑμᾶς τὸν κύριον μὴ ἐξειπεῖν ἀνθρώπῳ τὰ τοῦ σκοποῦ μου, ἀλλὰ μᾶλλον καὶ συνδοῦναί μοι, καὶ ἔχετε καὶ τὰς ὑμετέρας ψυχὰς σῶσαι καὶ τὴν ἐμὴν ἀθλιότητα.» Λέγουσιν αὐτῇ ἐκεῖναι· «Πᾶν ὅ,τι κελεύεις, ἡμεῖς, δέσποινα, ποιοῦμεν, καὶ μάλιστα, ὡς ἔφης, ἐπὶ ὠφελείᾳ τῶν ψυχῶν ἡμῶν, καὶ | ἑτοίμως ἔχομεν ὑπὲρ σοῦ ἀποθανεῖν ἢ διαδοῦναί τι τῶν ὑμετέρων λόγων.» Τότε θαρρήσασα λέγει αὐταῖς· « Οἴδατε, ὅτι οἱ γονεῖς μου μέλλουσί με πρὸς γάμον ἐκδίδοσθαι, καὶ ἐμοὶ καταθύμιον οὔκ ἐστιν τὸ ἐλθεῖν ἐπὶ γάμον καὶ σφόδρα βαρὺ τὸ πρᾶγμα καταφαίνεται, διότι οὐδέν ἐστιν τὰ τοῦ βίου τούτου εἰ μὴ σκιὰ καὶ καπνὸς καὶ ὄναρ. Δεῦτε οὖν ὑπακούσατέ μου καὶ κοινῶς τὸν σεπτὸν ἑλώμεθα βίον, καὶ εἰ τοῦ θεοῦ θέλημά ἐστιν, καὶ συντίθεσθέ μου τῇ βουλῇ καὶ φυλάξατέ[2] μου τοὺς λόγους. Λοιπὸν σκεπτώμεθα, τί δεῖ ἡμᾶς διαπράξασθαι· πιστεύσατε γάρ μοι λεγούσῃ, ὅτι|περ κἂν διαδοθῇ τοῖς γονεῦσίν μου καὶ κινηθῶσιν ἐκεῖνοι κατ' ἐμοῦ, ὥστε καὶ πυρὶ καὶ ξίφει με καὶ θηρσὶν παραδοῦναι, οὐδ' οὕτως μου τὴν πρόθεσιν ταύτην μετασαλεῦσαι δυνηθῶσιν τοῦ Χριστοῦ μου βοηθοῦντός μοι.» Αἱ δὲ ἀκούσασαι ταῦτα εἶπαν· « Τὸ θέλημα τοῦ κυρίου γινέσθω· καὶ γὰρ καὶ ἡμῖν πάνυ οὗτος ὁ σκοπὸς καταθύ-

Duabus ancillis consilium patefacit, quae dominam sequi paratae sunt. f. 110 b

2. — [1] εἶδει.

3. — [1] θεραπενίδων. — [2] φυλάξετε.

μιός ἐστιν, καὶ αἱρούμεθα μετά σου ἀποθανεῖν μᾶλλον ἢ βασιλεῦσαι ἐκτός σου. »

Eusebia opes suas egenis dif. 110v largitur.

4. Ἐδόξασεν οὖν τὸν θεὸν ἀκούσασα ταῦτα παρ' αὐτῶν, καὶ ἐχουσῶν τῶν τριῶν τὸν ἴσον [1] ζῆλον ἑκάστης ἡμέρας ἐσκέπτοντο, πῶς ἢ τί διαπράξονται, καὶ τὸν θεὸν ἱκέτευον | συμπρᾶξαι αὐταῖς. Ἡμέρᾳ οὖν καὶ ἡμέρᾳ ἐπεδίδουν ἑαυτὰς εἰς τὸν πόνον τοῦ κυρίου, καὶ διεσκόρπιζεν δι' ἑαυτῆς καὶ διὰ τῶν δύο τούτων αὐτῆς παιδισκῶν τοῖς δεομένοις τὸν πλοῦτον, λανθάνουσα ἐν πᾶσι τοὺς ἰδίους γονεῖς.

Domo fugit cum ancillis.

5. Τοῦ οὖν καιροῦ λοιπὸν φθάσαντος, ἐν ᾧ ἔδει γενέσθαι τοὺς γάμους, καὶ πάντων ἐν εὐτρεπεῖ [1] γενομένων ἐν μιᾷ σκέπτεται ἡ ἀνδρεία [2] αὕτη μετὰ τῶν δύο αὐτῆς παιδισκῶν, καὶ μεταμφιέννυνται τὸ γυναικεῖον [3] σχῆμα εἰς ἀνδρικόν, καί τινα τῶν ἀναγκαίων αὐτῆς

b

ἄρασαι μεθ' ἑαυτῶν, πάντων ἀπασχολουμένων περὶ | τὸν οἶκον καὶ τοῦ πυλεῶνος ἀνοικτοῦ [4] τυγχάνοντος, σφραγίσασαι ἑαυτὰς τῷ σημείῳ τοῦ σταυροῦ καὶ εἰποῦσαι· « Συγγενοῦ μεθ' ἡμῶν, υἱὲ τοῦ θεοῦ, καὶ γνώρισον ἡμῖν τὴν ὁδόν σου, ἐν ᾗ πορευόμεθα, ὅτι διὰ τὸ ὄνομά σου τὸ ἅγιον ἀφήκαμεν τὸν οἶκον τοῦτον καὶ πάντα τὰ ἐν αὐτῷ καὶ προαιρούμεθα μᾶλλον θλιβῆναι καὶ ἀπαλλοτριωθῆναι τῶν ἰδίων σὲ ποθοῦσαι σὲ ζητοῦσαι.» Καὶ ταῦτα αὐτῶν προσευξαμένων μετὰ δακρύων ἐξῆλθον αἱ τρεῖς ἀπὸ τοῦ οἴκου κλαίουσαι ἅμα καὶ χαίρουσαι.

Ancillae f. 111 ab Eusebia sororum ac dominarum loco habentur.

6. Ὡς οὖν ἐπορεύοντο, ἔλεγεν αὐταῖς κλαίουσα ἡ τοῦ Χριστοῦ δούλη· « Ὑμεῖς ἀπὸ τοῦ νῦν | ἀδελφαί μου καὶ κυρίαι ἐστέ, καὶ ἐγὼ μᾶλλον δουλεύσω ὑμῖν τὸν πάντα χρόνον τῆς ζωῆς ἡμῶν· μόνον, κυρίαι μου, ἀφῶμεν διὰ τὸν θεὸν πάντα καὶ μηδὲν τῶν ἐπὶ γῆς φροντίσωμεν, ἀπολείπωμεν πάντα τὰ γήινα πράγματα καὶ μόνον τὰς ψυχὰς ἡμῶν σώσωμεν· φύγωμεν τὰς ματαίας καὶ ἐπιβλαβεῖς τοῦ βίου τούτου φροντίδας, πεισθῶμεν τῷ κυρίῳ εἰπόντι, ὅτι,

Matth. 19, 29

εἴ τις ἀφῆκεν πατέρα ἢ μητέρα ἢ οἰκίαν ἢ ὑπάρχοντα ἕνεκεν ἐμοῦ, ἑκατονταπλασίονα [1] λήψεται καὶ ζωὴν αἰώνιον κληρονομήσει.

b

Ναί, ἀδελφαί μου, σώσωμεν τὰς | ψυχάς. »

Navigium nactae in Coam insulam appelluntur ;

7. Καὶ ταῦτα αὐτῆς ὁμιλούσης πρὸς αὐτὰς ἔρχονται παρὰ τὴν θάλασσαν καὶ εὑρίσκουσι πλοῖον μέλλον ἀποπλεῖν. Καὶ ἐμβᾶσαι εἰς αὐτὸ καὶ ἐπιτηδείου ἀνέμου ἐπιτυχοῦσαι ἐντὸς ὀλίγων ἡμερῶν ἔφθασαν τὴν Ἀλεξάνδρειαν, κἀκεῖθεν πάλιν ἐξελθοῦσαι ἦλθον ἐν

4. — [1] Ἴσον.
5. — [1] εὐτρεπῆ. — [2] ἀνδρία. — [3] γυναικίον. — [4] ἀνυκτοῦ (in mg. χ).
6. — [1] ἑκατονταπλασίωνα.

τῇ Κώῳ[1] νήσῳ· πανταχοῦ γὰρ ἔφευγον τοῦ ἄγνωστον τόπον καταλαβεῖν πρὸς τὸ ἀναζητουμένας αὐτὰς μὴ εὑρεθῆναι ὑπὸ τῶν γονέων. Ἀφόβως οὖν διαγουσῶν μετήλλαξαν πάλιν τὸ ἀνδρικὸν σχῆμα εἰς γυναικεῖον καὶ οἴκημα μισθωσάμεναι ἐν ἰδιάζοντι τόπῳ ᾤκουν ἐν αὐτῷ | τὸν θεὸν παρακαλοῦσαι πέμψαι αὐταῖς ἄνθρωπον τὸν δυ- f. 111ᵛ
νάμενον αὐτῶν προνοήσασθαι. Παρῆνεσεν οὖν ἡ ἁγία αὕτη τοῦ θεοῦ δούλη ταῖς αὐτῆς παραμοναρίαις λέγουσα· « Παρακαλῶ ὑμᾶς διὰ τὸν κύριον, ἀδελφαί μου, παραφυλαξώμεθα τοῦ ἀπαγγεῖλαί τινι τὴν πατρίδα ἡμῶν ἢ τὸν σκοπόν, διὸ ἐξήλθομεν, ἢ τὸ ὄνομά μου, ἵνα μή, ὡς εἰκός[2], διὰ τοῦ ὀνόματος καὶ τῆς πόλεως ἀναζητοῦντες οἱ γονεῖς μου εὕρωσιν ἡμᾶς. Ὁρκίζω ὑμᾶς τὸν κύριον φυλάξαι[3] μέχρι τῆς ζωῆς μου ταῦτα πάντα καὶ μηδενὶ ἐξειπεῖν τι τῶν γεγενημένων ἢ γινομένων | παρ' ἡμῶν, ἀλλ' εἴ τις, ὡς εἰκός[2], ἐπερωτᾷ Ē
ὑμᾶς τὸ ὄνομά μου, εἴπατε αὐτῷ, ὅτι Ξένη καλεῖται. » Ταῦτα δὲ Eusebia
αὐτῆς εἰπούσης καὶ συνθεμένων αὐτῶν φυλάττειν ταῦτα πάντα, nomen
θεῖσα τὰ γόνατα σὺν αὐταῖς ἤρξατο κλαίειν ἡ ἀμνὰς τοῦ θεοῦ καὶ mutat.
λέγειν· « Ὁ θεός, ποίησον μεθ' ἡμῶν τῶν ξένων καὶ ἀπεριστάτων καὶ ταπεινῶν τὰ ἐλέη σου καὶ τοὺς οἰκτιρμούς σου, καθὼς ἐποίησας μετὰ τῶν ἁγίων σου πάντων, καὶ κατάπεμψον ἡμῖν ἄνθρωπον τὸν ἀρεστὸν ἐνώπιόν σου, παρ' ᾧ δυνάμεθα καὶ ἡμεῖς αἱ ταπειναὶ σωθῆναι. »

8. Καὶ ταῦτα αὐτῆς προσευξαμένης ἐξελθοῦσαι ἐκ τοῦ οἰ|κήματος, f. 112
ἔνθα ᾤκουν, θεωροῦσιν, καὶ ἰδοὺ ὡς ἀπὸ τοῦ λιμένος ἤρχετο πρεσ- Virginibus
βύτης ἱεροπρεπὴς ἀσκητικὸν εἶδος ἔχων, πρόσωπον δὲ ὡς ἀγγέ- obvius
λου· ὄντινα ἰδοῦσα ἡ τοῦ Χριστοῦ παρθένος προσέπεσε τοῖς ποσὶ fit Paulus
τοῦ ἀνδρὸς κλαίουσα καὶ λέγουσα[1]· « Ἄνθρωπε τοῦ θεοῦ, τὴν ξένην senex,
ἐπὶ ξένης μὴ παρίδῃς, μὴ ἀποστραφῇς τὴν ἀπερίστατον, μὴ παραβλέψῃ τὴν δέησίν μου τῆς ταπεινῆς καὶ ἁμαρτωλοῦ, ἀλλὰ μίμησαι τὸν ἀπόστολον Παῦλον καὶ ὁδηγὸς ἡμῶν γενοῦ καὶ διδάσκαλος, καθὼς καὶ αὐτὸς τῆς ἁγίας Θέκλης ἐγένετο. Μνήσθητι | τῆς[2] μελ- b
λούσης γίνεσθαι τοῖς δικαίοις ἀνταποδόσεως[3] ὑπὸ τοῦ θεοῦ καὶ σῶσόν με ἅμα ταῖς δυσί μου ταύταις ἀδελφαῖς. » Ταῦτα ἀκούσας ὁ ἱεροπρεπὴς τοῦ θεοῦ δοῦλος καὶ κινηθεὶς πρὸς δάκρυα λέγει αὐτῇ· « Τί θέλεις, ἵνα ποιήσω ὑμῖν; » Ἡ δὲ εἶπεν· « Ἵνα μετὰ θεὸν γένῃ ἡμῖν πατὴρ καὶ διδάσκαλος καὶ ὁδηγήσῃς ἡμᾶς, ὅπου οἶδας

7. — [1] *Κώῳ* num in *Κώᾳ* mutandum sit, dubito ; cf. in Coo insula, Plin. Nat. Hist. XI, 77 et Thes. ling. lat., Onomast. II, 584, 50. — [2] *εἰκὸς* ex *εἰκῶς* corr. m. 1. — [3] *φυλάξαι* ex *φυλάξε* corr. m. 1.

8. — [1] in mg. *ΓΝ*. — [2] *ῆς*. — [3] *ἀνταποδώσεως*.

ὅτι σωζόμεθα [4] · ὅτι ξέναι ἐσμὲν καὶ οὐκ οἴδαμεν ποῦ ἀπελθεῖν, διότι αἰσχυνόμεθα ἔμπροσθεν ὀφθῆναί τινος. » Ὁ δὲ πρὸς αὐτὰς ἔφη · « Πόθεν ἐστέ, ἢ τίς ἡ αἰτία τοῦ ὑμᾶς μόνας εἶναι οὕτως ; »
f. 112v Ἡ δὲ ἁγία τοῦ θεοῦ παρθένος | ἔφη · « Ξέναι ἐσμέν, δοῦλε τοῦ θεοῦ, καὶ γέγονεν ἡμῖν συμφωνία τοῦ ἐξελθεῖν ἐκ τῆς ἰδίας πόλεως καὶ ἐλθεῖν ἐν τοῖς τόποις τούτοις. Τὸν θεὸν οὖν παρακαλοῦμεν ἑκάστης ἡμέρας καὶ νυκτὸς πέμψαι ἡμῖν ἄνθρωπον, δι' οὗ καὶ ἡμεῖς δυνησόμεθα σωθῆναι. Ἰδοὺ οὖν ἔδειξέ μοι ὁ θεὸς τὴν ὁσιότητά σου δυναμένην [5] ἀντιλαβέσθαι τῆς ἀσθενείας ἡμῶν. » Ὁ δὲ πρὸς αὐτὰς ἔφη ·
qui unde veniat et quis sit, iis aperit. « Πιστεύσατέ μοι, ἀδελφαί, ὅτι κἀγὼ ξένος εἰμὶ τῶν ἐνταῦθα, καὶ ἄρτι, ὡς βλέπετέ με, ἀπὸ τῶν ἁγίων τόπων παραγέγονα εὐξάμενος, καὶ ἀπέρχομαι ἐν τῇ πατρίδι μου. » Λέγει αὐτῷ ἡ τοῦ θεοῦ |
b δούλη · « Ποίων μερῶν τυγχάνει ἡ ὁσιότης σου, κύριέ μου ; » Ὁ δὲ ἔφη · « Τῶν μερῶν εἰμι τῆς Καρίας, πόλις δέ μοί ἐστιν καλουμένη Μύλασα. » Λέγει αὐτῷ πάλιν ἡ τοῦ Χριστοῦ νύμφη · « Δέομαι τῆς ὁσιότητός σου · τίς ἡ ἀξία, ἥνπερ ἔχετε ; ὁρῶ γὰρ ἐγὼ πρόσχημα ἔχοντας ὑμᾶς ἐπισκόπων. » Ἔφη αὐτῇ ὁ τοῦ θεοῦ δοῦλος · « Συγχώρησόν μοι, ἀδελφή · ἄνθρωπός εἰμι ἁμαρτωλὸς καὶ ἀνάξιος τοῦ μοναχικοῦ σχήματος, διὰ δὲ τῶν οἰκτιρμῶν τοῦ θεοῦ πρεσβύτερός εἰμι καὶ ἡγούμενος ὀλίγων ἀδελφῶν μοναστηρίου τοῦ ἁγίου ἐν-
f. 113 δόξου ἀποστόλου Ἀνδρέου, τὸ δὲ ὄνομά μου Παῦλος | καλοῦμαι. »

Virgines Paulum quolibet sequi paratae sunt. 9. Ταῦτα ἀκούσασα ἡ τοῦ Χριστοῦ δούλη ηὐχαρίστησεν τῷ θεῷ λέγουσα · « Δόξα σοι, ὁ θεός, ὅτι ἐπήκουσάς μου τῆς ταπεινῆς καὶ ἔπεμψάς μοι ὡς Θέκλῃ τὸν Παῦλον, ἵνα με σώσῃ σὺν ταῖς δυσίν μου ταύταις ἀδελφαῖς. » Λέγει οὖν αὐτῷ ἡ παρθένος · « Δέομαί σου, δοῦλε τοῦ θεοῦ, τὰς ξένας καὶ ἐρήμους μὴ παρίδῃς, ἀλλὰ μετὰ θεὸν γενοῦ ἡμῶν πατήρ. » Λέγει αὐτῇ πάλιν ὁ τοῦ θεοῦ δοῦλος · « Εἶπον ὑμῖν, ὅτι κἀγὼ ξένος εἰμὶ καὶ ὧδε ὑμῖν τί ποιῆσαι οὐκ ἔχω · εἰ δὲ ἔρχεσθε εἰς τὴν πόλιν μου, ἐλπίζω ὅτι ποιεῖ [1] ὁ θεὸς μεθ' ὑμῶν
b καλῶς, κἀγὼ κατὰ δύναμίν μου φροντίσω ὑμῶν. » Τῶν | δὲ μετὰ δακρύων προσπεσουσῶν τοῖς ποσὶν αὐτοῦ καὶ λεγουσῶν · « Ναί, δοῦλε τοῦ θεοῦ, λάβε ἡμᾶς μετὰ σοῦ, ἐρχόμεθα ὅπου κελεύεις · μόνον ποίησον ἔλεος μετὰ τῆς ξενίας ἡμῶν καὶ γενοῦ ἡμῖν ὁδηγὸς εἰς τὴν ζωήν. »

Paulus eas Mylasa ducit, 10. Λαβὼν δὲ αὐτὰς μεθ' ἑαυτοῦ ὁ τοῦ θεοῦ ἄνθρωπος ἔρχεται ἐν τῇ Μυλασσῶν πόλει. Καὶ οἰκήματα ἐν ἰδιάζοντι τόπῳ εὑροῦσαι

[4] σωζώμεθα. — [5] δυναμένης superscripto ν super ς.
9. — [1] super ποιεῖ superscr. η.

πλησίον ὄντα τῆς τοῦ θεοῦ ἁγίας ἐκκλησίας καὶ τοῦ καλουμένου
ἱεροῦ, ταῦτα ὠνησαμένη [1] ἡ παρθένος τοῦ Χριστοῦ καὶ ποιήσασα ἐν
αὐτοῖς εὐκτήριον τοῦ ἁγίου Στεφάνου τοῦ πρωτομάρτυρος ἐντὸς
ὀλίγου χρόνου συνεστήσαντο μο|ναστήριον καὶ ἐφρόντιζεν αὐ- f. 113v
τῶν ὁ ὅσιος Παῦλος. Οὐδεὶς οὖν τὸ παράπαν ἔγνω ἐν τῇ ζωῇ αὐτῆς ubi mona-
ἢ πόθεν ἐστὶν ἢ διὰ ποίαν αἰτίαν ὑπανεχώρησεν τῆς χώρας αὐτῆς sterium
ἢ τίς κέκληται, ἀλλὰ τὸ κύριον αὐτῆς ὄνομα πᾶσιν ἔλεγεν ὅτι condunt.
« Ξένη καλοῦμαι [2]. » Τοῦ δὲ κυροῦ Παύλου λέγοντος, ὅτι « Ἐκ τῆς
Κωϊνῶν πόλεως ἔλαβον αὐτὰς καὶ ἤγαγον », ἐνομίζετο πᾶσιν ἐκεῖ-
θεν αὐτὰς εἶναι · ὅθεν καὶ τὸ μοναστήριον αὐτῆς Κωϊνὸν ὠνόμαζον.

11. Μετ' οὐ πολὺν [1] δὲ χρόνον τοῦ ἐπισκόπου Κυρίλλου ἀναλύ- Paulus
σαντος ἐν κυρίῳ πᾶσα ἡ πόλις ἐψηφίσατο [2] εἰς τόπον αὐτοῦ τὸν episcopus
κῦριν Παῦλον, καὶ | χειροτονεῖται ἐπίσκοπος τῆς εἰρημένης πό- diligitur ;
λεως. Εἰσελθὼν οὖν ἐν τῷ ἀσκητηρίῳ τῶν παρθένων ὁ κύριος Παῦ- b
λος πείθει τὴν κυρίαν Ξένην καὶ χειροτονεῖ αὐτὴν διάκονον. Αὕτη Xenae dia-
τοίνυν ἡ ὄντως ἐν σώματι τὸν ἀγγελικὸν βίον ζήσασα τοσοῦτον conatum
ἑαυτὴν εἰς τὸν τῆς ἀσκήσεως ἐξέδωκεν τόνον ἀπὸ ἁβροτάτου [3] καὶ demandat.
τρυφεροῦ [4] βίου τυγχάνουσα, ὡς ξένην καὶ καινὴν παρὰ πάντα τὸν Summa
μοναχικὸν βίον ἀνατείνειν αὐτὴν ὁδόν, ὡς ἐκ τῆς ἄγαν αὐτῆς ἐγ- Xenae con-
κρατείας καὶ αὐτοὺς τοὺς δαίμονας φρίξαντας αὐτῆς τὸ αὐστηρὸν tinentia
τῆς ἀσκήσεως ὑποχωρῆσαι καὶ | μήτε προσεγγίσαι αὐτῇ τολμᾶν. f. 114
<Οὐκ> ἤσθιεν μὲν γὰρ διὰ δύο ἢ τριῶν ἡμερῶν, ἔστι δὲ ὅτε καὶ atque
τὴν ἑβδομάδα ἄσιτος διεκαρτέρει. Ἐρχομένη δὲ ἐπὶ τροφὴν οὐ humilitas
λαχάνου ἐγεύετο, οὐκ ὀσπρίου, οὐκ οἴνου, οὐκ ἐλαίου, οὐκ ὀπώρας praedica-
τινὸς οὐδὲ πᾶν, ὃ διὰ πυρὸς ἔχει τὴν χρῆσιν, εἰ μὴ μόνον βραχύ τι tur.
ἄρτου καὶ τοῦτον βρέχουσα τοῖς οἰκείοις δάκρυσιν. Τὴν ἐναπομέ-
νουσαν σποδιὰν ἐν τῷ θυμιατηρίῳ, ταύτην συμμάσσουσα μετὰ
τοῦ ἄρτου οὕτως ἤσθιεν, καὶ τοῦτο ἐπὶ πάντα τὸν τῆς ζωῆς αὐτῆς
ἐποίει χρόνον τὸ προφητικὸν ἐκεῖνο πληροῦσα λόγιον τό | « [ὡσεὶ] [5] b
Σποδὸν ὡσεὶ ἄρτον ἔφαγον καὶ τὸ πόμα μου μετὰ κλαυθμοῦ ἐκίρ- Ps. 101, 10.
νων. » Πᾶσαν δὲ ἐσπούδαζεν λανθάνειν τὴν ἀδελφότητα τὴν πολιτείαν
αὐτῆς, μόνον δὲ αἱ δύο αὐτῆς παραμοναρίαι παρετηροῦντο κρυπ-
τῶς τὸ τί διαπράττεται, ζηλοῦσαι καὶ αὗται τὴν καλλίστην [6] αὐτῆς
πολιτείαν. Τῇ ὑπερβολῇ τοίνυν τῆς ἐγκρατείας τοσαύτη ἦν ἀργυπ-
νία ἐν αὐτῇ, ὡς ἀπὸ ἑσπέρας μέχρι τῆς ὥρας τῶν εὐχῶν, ἐν ᾗ αἱ
ἀδελφαὶ ἐν τῷ εὐκτηρίῳ συνήγοντο, ἑστάναι διὰ πάσης νυκτὸς

10. — [1] *ὀνησ.* — [2] super *καλοῦμαι* superscr. *καλεῖται* m. 2.
11. — [1] *πολύ.* — [2] *ἐψηφήσατο.* — [3] *ἁβρωτ.* superscr. *ο* m. 1. —
[4] super *τρυφηλοῦ* superscr. *ε* et *ρ* m. 2 — [5] *ὡσεί* expunxi. — [6] *καλίστην.*

ἐκτετακυῖα τὰς χεῖρας εἰς τὸν οὐρανὸν καὶ προσεύχεσθαι, καὶ
f. 114v οὕτως ἐφ' ἑκάστης | κατελαμβάνετο ὑπὸ τῶν ἀδελφῶν. Ἄλλοτε
πάλιν τιθοῦσα τὰ γόνατα αὐτῆς ἀπὸ ἑσπέρας ἕως πρωΐ διεκαρτέ-
ρει πᾶσαν τὴν νύκτα κειμένη καὶ κλαίουσα καὶ προσευχομένη·
καὶ ταῦτα οὕτως ποιοῦσα τοσαύτη ταπεινοφροσύνῃ συνέζη, ὥστε
πάντων ὑποκάτω ἑαυτὴν λογίζεσθαι εἶναι. Τίς ἂν ἐπέλθοι τὰς ἄλλας
αὐτῆς ἀρετάς; Ποῖος δὲ λόγος ἀρκέσει ἡμῖν εἰς τὰ ταύτης κατορθώ-
ματα; Τί γὰρ εἴπωμεν[7] αὐτῆς τὸ ἀόργητον; Οὐδὲ γὰρ εἶδέν ποτε
b τις ὀργιζομένην. Ἀλλὰ τὸν ἀκενόδοξον βίον, τὸ ἀ|σχημάτιστον
εἶδος, τὴν ἀκαλλώπιστον ὄψιν, τὴν ἀτάραχον καρδίαν; Ποῖον γὰρ
κατόρθωμα οὐκ ἦν ἐν αὐτῇ; Διηνεκὴς ἀγρυπνία, ἄμετρος ἀγάπη,
ὑπερβολὴ ἐγκρατείας, πάντων τῶν ταπεινῶν ἐγκαλλώπισμα[8], ἁμαρ-
τωλοῖς συμπαθοῦσα, πεπλανημένους ὁδηγοῦσα. Περὶ δὲ ἐνδυμάτων
περιττὸν καὶ λέγειν· τῶν γὰρ πάνυ ῥακοδυτούντων ἀνάξια ἦν
τὰ τῆς ἀπαθεστάτης ταύτης σκεπάσματα. Καὶ πᾶς ὁ ταύτης βίος
ἐν κατανύξει καὶ συνεχεῖ[9] δακρύων πηγῇ ὑπῆρχεν, καὶ ἦν ἰδεῖν
f. 115 πηγὴν μᾶλλον ἐν καιρῷ καύ|σωνος ἀπολείπουσαν τὸ ἑαυτῆς ὕδωρ
ἢ τοὺς ἀμετεωρίστους αὐτῆς καὶ ἀεὶ τὸν Χριστὸν ὁρῶντας ὀφθαλ-
μοὺς διαλείπειν δακρύων ποτέ.

Xena moritura sorores supremum adloquitur.

12. Ταύτης τοίνυν τῆς ἀειμνήστου τὸν τῇδε μελλούσης[1] ἀπολιμ-
πάνειν βίον καὶ τῆς μνήμης οὔσης τοῦ ἁγίου Ἐφραΐμ τοῦ ἐπισκό-
που γενομένου τῆς εἰρημένης Μυλασσῶν πόλεως καὶ τοῦ ὁσίου
Παύλου ὄντος ἐν τῇ Λευκῇ κώμῃ σὺν πάσῃ σχεδὸν τῇ πόλει, ἔνθα
ἀπόκειται καὶ ὁ ἅγιος Ἐφραΐμ, προσκαλεσαμένη πάσας τὰς ἀδελ-
b φὰς ἐν τῷ εὐκτηρίῳ τοῦ ἀσκητηρίου ἤρξατο λέγειν | αὐταῖς· « Κυ-
ρίαι μου [κυρίαι μου] καὶ ἀδελφαί μου, οἶδα ἐγώ, ἥνπερ ἐποιήσατε
φιλανθρωπίαν μετ' ἐμοῦ καὶ τὸ ὅπως ἀντελάβεσθε τῆς ἀσθενείας
μου καὶ τῆς ξενιτείας[2] πᾶσαι. Καὶ τὰ νῦν δέομαι ὑμῶν· ἐπεκτεί-
νατε τὴν ἀγάπην ὑμῶν ἐν ἐμοὶ τῇ δούλῃ ὑμῶν καὶ μέμνησθέ μου
τῆς ἁμαρτωλοῦ καὶ ξένης ἐν ταῖς πρὸς τὸν κύριον ἀναπεμπομέναις
ἱκετηρίαις, ἵνα μὴ ἐγκοτήσωσί[3] μοι αἱ ἁμαρτίαι μου, ἀλλὰ διὰ τῶν
προσευχῶν ὑμῶν ἀκωλύτως ἀξιωθῶ τοῦ Χριστοῦ. Ὡς ὁρῶ γὰρ τὰ
f. 115v κατ' ἐμὲ τέλος ἔχει, καὶ | ὀδύνη ἐστὶ τῇ ψυχῇ μου καὶ λύπη πολ-
λή, ὅτι ἀσύντακτος ἐξέρχομαι ἀπὸ τοῦ σώματος, μὴ παρόντος τοῦ
ὁσίου ἐπισκόπου καὶ πατρὸς ἡμῶν τοῦ κυροῦ Παύλου. Ἀλλ' ὑμεῖς
τὸν ἐμὸν ἀναπληρώσατε τόπον καὶ ἐλθόντες εἴπατε αὐτῷ, ὅτι

[7] εἴπομεν. — [8] ἐγκαλώπισμα — [9] συνοχῇ.

12. — [1] μελλούσῃ. — [2] τῇ ἀσθενείᾳ μου καὶ τῇ ξενιτείᾳ, sed cf. 110, 9 ἀντιλαβέσθαι τῆς ἀσθενείας ἡμῶν. — [3] ἐγκωτ.

εἶπεν ἡ ταπεινὴ Ξένη· Διὰ τὸν θεὸν τῆς ξενιτείας μου, τίμιε πάτερ, μνήσθητι, ὅτι σύ με ὡδήγησας καὶ ἤγαγες εἰς τὴν ζωὴν ταύτην, καὶ εὔξαι ὑπὲρ ἐμοῦ, ἵνα μὴ καταισχύνῃ με ὁ κύριος ἀπὸ τῆς προσδοκίας μου.»

13. Καὶ ταῦτα αὐτῆς λεγούσης ἤρξαντο πᾶσαι κλαίειν καὶ λέγειν πρὸς αὐτήν· «Δέσποινα ἡμῶν καὶ ὁδηγὲ τῶν ψυχῶν | ἡμῶν, ἐᾶσαι ἡμᾶς βούλῃ[1] ὀρφανὰς καὶ ἀπεριστάτους; Ἵνα τίς ἡμᾶς ὁδηγήσῃ[2] εἰς τὴν ζωήν; Ἵνα τίς ἡμᾶς κατηχήσῃ[3] τὰς ταπεινάς; Ἵνα τίς ὑπερεύξηται τῆς ῥαθυμίας ἡμῶν; Μή, δέσποινα ἡμῶν, ἐν τοιούτῳ καιρῷ στενῷ, μὴ ἐγκαταλείπῃς ἡμᾶς. Μνήσθητι, ὅτι ἡμᾶς συνήγαγες εἰς τὴν μάνδραν[4] σου ταύτην, φρόντισον τῶν ψυχῶν ἡμῶν, δέσποινα, καὶ παρακάλεσον τὸν θεὸν ἐνδοῦναί σοι ἔτι μικρὸν χρόνον ἕνεκεν ἡμῶν τῶν ταπεινῶν, ἵνα καὶ ἡμᾶς ὁδηγήσῃ εἰς τὴν ζωήν.» Ἤρξαντο οὖν καὶ αἱ δύο αὐτῆς παραμοναρίαι κυλίεσθαι εἰς τοὺς πόδας αὐτῆς κλαίουσαι καὶ αὗται πι|κρῶς καὶ λέγουσαι· «Ἐᾷς ἡμᾶς, δέσποινα ἡμῶν, καὶ ἀπέρχῃ ἐκτὸς ἡμῶν; Ἵνα τί ποιήσωμεν ἡμεῖς αἱ ταπειναί; Ἵνα τί διαπραξώμεθα αἱ ξέναι ἐπὶ ξένης; Οὐαὶ[5] ἡμῖν ταῖς ταπειναῖς καὶ ξέναις καὶ ἀπεριστάτοις, ὅτι ἠμελήσαμεν ἑαυτῶν καὶ διὰ τοῦτο μόνας ἡμᾶς καταλιπεῖν βούλεται ἡ κυρία ἡμῶν. Μνήσθητι τῆς θλίψεως ἡμῶν, ἧς συνεθλίβημέν σοι, μνήσθητι τῆς ἀενιτείας[6] ἡμῶν καὶ σοῦ, ἧς ἐκοινωνησαμέν σοι· μνήσθητι, ὅτι ξπαντά σοι ὑπηκούσαμεν, μνήσθητι ἡμῶν καὶ δεήθητι τοῦ θεοῦ καὶ συμπαράλαβε ἡμᾶς, ἵνα μὴ χωρισθῶμέν σου.» |

Sorores b Xenam, ne se deserat, implorant.

f. 116

b

14. Πολλοῦ οὖν κλαυθμοῦ καὶ ταραχῆς γενομένης ἤρξατο καὶ αὐτὴ ἡ κυρὰ Ξένη κλαίουσα λέγειν· «Οἴδατε, ἀδελφαί μου, πρὸ πόσου χρόνου κράζει ὁ ἀπόστολος Πέτρος, ὅτι «Οὐ βραδύνει ὁ κύριος τῆς ἐπαγγελίας, ὡς τινες βραδύτητα[1] ἡγοῦνται, ἀλλὰ μακροθυμεῖ εἰς ἡμᾶς μὴ βουλόμενός τινας ἀπολέσθαι, ἀλλὰ πάντας εἰς μετάνοιαν χωρῆσαι· ἤξει δὲ ἡ ἡμέρα κυρίου ὡς κλέπτης.» Γινώσκουσα οὖν ταῦτα, ἀδελφαί μου, μὴ ἀμελήσωμεν ἑαυτῶν ἐν τῷ μικρῷ χρόνῳ τούτῳ, ἀλλὰ γρηγορήσωμεν, ἀνάψωμεν τὰς λαμπάδας ἡμῶν, λάβωμεν ἔλαιον ἐν τοῖς ἀγγείοις ἡμῶν, ἑτοι|μάσωμεν ἑαυτὰς εἰς ὑπάντησιν τοῦ νυμφίου, διότι οὐκ οἴδαμεν, ποίᾳ ὥρᾳ μέλλει[2] φωνεῖν ἡμᾶς ὁ κύριος ἡμῶν· ἰδοὺ γὰρ ὁ ἀμητὸς παρέστηκεν καὶ οἱ ἐργάται εὐτρεπεῖς μόνον τοῦ δεσπότου τὸ νεῦμα ἐκδέχονται.» Καὶ ταῦτα αὐτῆς λεγούσης καὶ πασῶν κλαιουσῶν καὶ εἰς

Xena sorores admonet. II Petr. 3, 9-10.

cf. Matth. 25, 1 sqq.

f. 116v

13. — [1] βούλει. — [2] ὁδηγήσει. — [3] κατηχήσει. — [4] μάνδρα m. 1, ν superscr. m. 2. — [5] οὐαῖ. — [6] ξενητ.

14. — [1] βραδυτῆτα. — [2] μέλει.

τοὺς πόδας αὐτῆς κυλιομένων, τὰς χεῖρας αὐτῆς εἰς τὸν οὐρανὸν
Deo pro sororibus supplicat. b
ἀνατείνασα μετὰ πολλῶν δακρύων προσηύξατο λέγουσα· « Ὁ θεὸς ὁ μέχρι τῆς σήμερον σκεπάσας μου τὴν ξενιτείαν, ἐπάκουσόν μου τῆς ταπεινῆς καὶ ἁμαρτωλοῦ δούλης σου, καὶ | μνήσθητι πασῶν τῶν δούλων σου τῶν ἀδελφῶν μου τούτων, καὶ φύλαξον αὐτὰς καὶ σκέπασον ἀπὸ πάσης ἐπιβουλῆς τοῦ ἀλλοτρίου εἰς δόξαν καὶ ἔπαινον τοῦ ἁγίου ὀνόματός σου. Δέομαί σου, ὁ θεός μου, μνήσθητι καὶ τῶν δύο τούτων μου ἀδελφῶν τῶν συγξενιτευσάντων μοι διὰ τὸ ὄνομά σου τὸ ἅγιον, καὶ ὡς ἐν τῇ προσκαίρῳ ταύτῃ ζωῇ οὐκ ἐχωρίσθησάν μου, μηδὲ ἐν τῇ βασιλείᾳ σου χωρίσῃς [3] ἡμᾶς ἀπὸ τοῦ νυμφῶνός σου. »

Xena moritur. f. 117
15. Καὶ ταῦτα αὐτῆς προσευξαμένης παρεκάλεσεν πάσας ἐνδοῦναι αὐτῇ μικρόν. Πασῶν δὲ ἐξελθουσῶν ἀποκλείσασα ἑαυτὴν | μόνην ἐν τῷ εὐκτηρίῳ, αἱ δύο αὐτῆς παραμοναρίαι καὶ μόνον ἔξωθεν τῶν θυρῶν παρετήρουν, καὶ θεωροῦσιν θήσασαν τὰ γόνατα αὐτῆς καὶ προσευχομένην. Καὶ ἐπὶ πολλὰς ὥρας κειμένης αὐτῆς ἄφνω φῶς ἔλαμψεν ἐν τῷ εὐκτηρίῳ ὡς ἀστραπῆς εἶδος, καὶ πλῆθος εὐωδίας ἀπῆλθεν ἐκ τοῦ οἴκου· αἵτινες εὐθέως εἰσελθοῦσαι εὗρον αὐτὴν ἀναπεπαυμένην ἡμέρᾳ σαββάτῳ ὥρᾳ ἕκτῃ.

Sorores mortuam deflent. b
16. Ἐξελθοῦσαι οὖν αὗται αἱ ἀδελφαὶ αἱ δύο κλαίουσαι ἐφώνουν τὰς ἀδελφὰς λέγουσαι· « Μητέρες ἡμῶν καὶ ἀδελφαί, δεῦτε θρη|νήσωμεν τὴν κοινὴν ὀρφανίαν, δεῦτε κοψώμεθα τὸ τῆς κοινῆς ἀδελφότητος τεῖχος. Ἐγυμνώθημεν τῆς σεμνοπρεποῦς ἡμῶν μητρός, ἀπῆλθεν ἡμῶν ἡ σύζυγος καὶ μεμονώμεθα· Ξένη ἡ ἁγία μήτηρ ἡμῶν κεκοίμηται. » Πασῶν δὲ εἰσελθουσῶν ἐν τῷ εὐκτηρίῳ καὶ εὑρουσῶν αὐτὴν ἀναπεπαυμένην ἐγένετο κλαυθμὸς καὶ ὀδυρμὸς πολὺς σφόδρα. Ὁ δὲ φιλάνθρωπος θεὸς δεῖξαι βουλόμενος πᾶσιν, οἷος ἐπὶ τῆς γῆς ἐκέκρυπτο θησαυρός, μέγιστον σημεῖον ἐν τῷ
Stellarum corona f. 117v in caelo apparet.
οὐρανῷ ἐφανέρωσεν. Μετὰ γὰρ τὸ παραδοῦναι τὴν τοῦ θεοῦ παρθένον τὸ πνεῦμα μεσούσης τῆς ἡμέρας καὶ αἰθρίας οὔσης | ἐφάνη ἐν τῷ οὐρανῷ στέφανος δι' ἀστέρων ἔχων ἐν τῷ μέσῳ σταυρόν, καὶ πᾶσιν ὡρᾶτο [1] τὸ σημεῖον τοῦτο.

Signum ab omnibus conspicitur.
17. Πάντων οὖν τῶν πολιτῶν καὶ τοῦ ὁσίου ἐπισκόπου Παύλου ἔτι ἐν τῇ Λευκῇ κώμῃ ὄντων, τοῦ σημείου τούτου πᾶσι δηλουμένου ἐν τῷ οὐρανῷ καὶ θαυμαζόντων καὶ ἀπορούντων τὸ τί ἂν εἴη, γνοὺς τῷ πνεύματι ὁ ὅσιος ἐπίσκοπος Παῦλος ἐπὶ παντὸς τοῦ πλήθους εἶπεν· « Ἡ κυρία Ξένη ἐκοιμήθη, καὶ αὐτῆς ἐστι τὸ σημεῖον

[3] χωρήσῃς.
16. — [1] ὁρᾶτο.

τοῦτο τοῦ στεφάνου. » Καὶ εὐθέως ἐξῆλθεν τῶν ἐκεῖθεν πληρώσας τὴν λειτουργίαν, καὶ ἐπηκολούθησεν αὐτῷ | πᾶς ὁ ὄχλος ὁ ὢν ἐν τῇ ἑορτῇ. b

18. Ἀνελθόντος οὖν αὐτοῦ ἐν τῇ πόλει μετὰ τοῦ πλήθους εὗρον, ὡς εἶπεν αὐτοῖς, ἀναπεπαυμένην τὴν ὁσίαν Ξένην. Συνέδραμον[1] οὖν πλῆθος πολὺ σφόδρα ἀνδρῶν τε καὶ γυναικῶν ἐν τῷ μοναστηρίῳ καὶ διὰ τὸ σημεῖον τὸ φαινόμενον ἐν τῷ οὐρανῷ ἔκραζον καὶ ἔλεγον· « Δόξα σοι, Ἰησοῦ Χριστὲ ὁ θεὸς ἡμῶν, ὅτι πλῆθος ἔχεις ἁγίων κρυπτῶς εὐαρεστούντων σοι· δόξα σοι, ὁ θεὸς ὁ σαρκωθεὶς καὶ σταυρωθεὶς δι' ἡμᾶς τοὺς ἁμαρτωλούς, ὅτι ἐφανέρωσας πᾶσιν, οἷον εἶχες θησαυρὸν κρυπτόμενον ἐνταῦθα· δόξα σοι, ὅτι καὶ τὴν τα|πεινὴν Μυλασσέων πόλιν τοιούτου κειμηλίου γυναικὸς ἠξίωσας. » Καὶ πάντων κλαιόντων καὶ δοξαζόντων τὸν θεὸν καὶ τοῦ σταυροῦ σὺν τῷ κύκλῳ[2] δηλουμένου πᾶσιν ἐν τῷ οὐρανῷ ὁ φιλόχριστος τῆς πόλεως λαὸς ζήλῳ θεοσεβείας ἐπαρθείς, ἐξαιρέτως δὲ τῶν γυναικῶν τὰ πλήθη προσελθόντα τῷ ἐπισκόπῳ ἐβόων μετὰ φωνῆς μεγάλης λέγοντες· « Μὴ κρύψῃς τῆς πόλεως ἡμῶν τὴν δόξαν, ὅσιε ἐπίσκοπε, τοῦ σιγηθῆναι τὸν ἔπαινον ἡμῶν· μὴ κρύψῃς τὸν μαργαρίτην τὸν ὑπὸ θεοῦ φανερωθέντα ἡμῖν· δημοσίευσον τὸν λύχνον· ἴδωσιν[3] πάντες, | οἷου δεσπότου τυγχάνομεν δοῦλοι· ἴδωσιν[4] Ἕλληνες τὸ μυστήριον καὶ ἐντραπήτωσαν· ἴδωσιν Ἰουδαῖοι τὸ σημεῖον τοῦ σταυροῦ καὶ γνώτωσαν, ὅτι ὁ σταυρωθεὶς παρ' αὐτῶν θεός ἐστιν· ἴδωσιν καὶ κόψωνται[5] πάντες οἱ ἐχθραίνοντες τῷ σταυρῷ τοῦ Χριστοῦ· ἴδωσιν, πῶς καὶ μετὰ θάνατον δοξάζει τοὺς ἑαυτοῦ δούλους ὁ τῶν ἀγγέλων δεσπότης· ἴδωσιν πάντες τὴν Ξένην, τὴν ἄγνωστον, τὴν αἰχμάλωτον παρὰ ἀνθρώποις νομισθεῖσαν, οἵας παρὰ θεοῦ ἠξίωται δόξης· ἴδωσιν πάντες τὴν ταπεινὴν ἡμῶν πόλιν, οἵας δωρεᾶς καὶ χάριτος ἠξίωται. » Mylasorum incolae et mortuae et urbi praeconium tribuunt. f. 118 b

19. Ταῦτα | καὶ πλείονα τούτων τοῦ πλήθους ἐκβοώντων προσελθὼν τῇ κλίνῃ ὁ ὅσιος ἐπίσκοπος ὑπέθηκεν ἑαυτοῦ τὸν αὐχένα, ὁμοίως δὲ καὶ οἱ πρεσβύτεροι, καὶ βαστάσαντες τὴν κλίνην πλήθη τε κηρῶν ἅψαντες οὕτως τὸν θεὸν δοξάζοντες ἤγαγον τὸ λείψανον καὶ ἔθηκαν σὺν τῇ κλίνῃ ἐν τῇ πλατείᾳ τῆς πόλεως εἰς τὴν μέσην. Καὶ ἐθεώρει πᾶν τὸ πλῆθος, ὅτι περιπατοῦντος τοῦ κραβάτου[1] ἐφαίνετο κατ' ἐπάνω τῆς κλίνης ὁ στέφανος ὑπακολουθῶν καὶ ὁ σὺν f. 118v Mortua effertur; stellarum corona feretrum comitatur.

18. — [1] *συνέδραμν* superscr. *ο*. — [2] *τοῦ κύκλου*. — [3] *εἶδοσαν*. — [4] *εἶδωσιν* (*ι* ex *α* corr. m. 1). — [5] *κόψονται*, *ω* superscr. m. 2.

19. — [1] *κραββάτου*, sed prius *β* add. m. 2.

b αὐτῷ σταυρὸς φαινόμενος ἐν τῷ οὐρανῷ. Καὶ πάλιν ἡνίκα | ἀπέθεντο τὴν κλίνην, ἔστηκεν ὁ στέφανος σὺν τῷ σταυρῷ ἐν τῷ οὐρανῷ κατεπάνω φαινόμενος τῆς κλίνης. Συνήχθησαν[2] δὲ πλήθη ἄπειρα ἐκ τῆς περιχώρου διὰ τὸ παράδοξον τοῦ θαύματος, ὡς πᾶσαν τὴν πόλιν πληρωθῆναι τοῦ ὄχλου.

Aegroti feretro tacto sanantur.

20. Πᾶσαν οὖν τὴν νύκτα τῆς ἁγίας κυριακῆς ἔμειναν πάντες σὺν τῷ ἐπισκόπῳ ἐκεῖσε[1] διανυκτερεύοντες. Πολλαὶ δὲ ἰάσεις καὶ θεραπεῖαι ἐγένοντο ἐκεῖσε· πᾶς γὰρ ὅστις ἐν νόσῳ μακρᾷ ἢ πάθει ἀνιάτῳ ἐκεκράτητο, προσελθὼν καὶ ἁψάμενος τῆς κλίνης, εὐθέως

f. 119 ἀπηλλάσσετο τῆς ἐπικειμένης αὐτῷ νόσου. Παρελ|θούσης οὖν τῆς νυκτὸς περὶ ὥραν τρίτην τῆς ἁγίας κυριακῆς ἐκήδευσαν τὸ σῶμα

Corpus signo comitante ad sepulturae locum fertur.

τῆς ὁσίας Ξένης καὶ ἤγαγον ψάλλοντες ἕως εἰς τὸν καλούμενον Συκίνιον[2] τόπον, ὅς[3] ἐστιν εἰς τὴν εἴσοδον τῆς πόλεως πρὸς νότον, ἔνθα καθώρκωσεν[4] ἡ ἁγία αὕτη τεθῆναι[5] αὐτῆς τὸ σῶμα. Ἐθεώρει οὖν πάλιν ὁ ὄχλος, ὅτι τοῦ σώματος αὐτῆς βασταζομένου καὶ περι-

b πατοῦντος τοῦ κρ βάττου ἐκινεῖτο καὶ ὁ κύκλος σὺν τῷ σταυρῷ ὁ φαινόμενος ἐν τῷ οὐρανῷ, καὶ πάλιν ἡνίκα ἀπετέθη ἡ κλίνη, ἔστηκεν καὶ αὐτὸς κατεπάνω αὐτῆς. Προσῆλθον οὖν πάν|τες, ὅσοι ἴσχυσαν ἐκ τοῦ ὄχλου, πίστει πολλῇ καὶ τὰ ἐπικείμενα τῷ λειψάνῳ σινδόνια διεμερίσαντο κατὰ βραχὺ εἰς ἰατρείαν παντοίου νοσήματος.

Stellae evanescunt.

21. Μυρίσας οὖν ὁ ἐπίσκοπος τὸ σῶμα σὺν τῷ τιμίῳ αὐτοῦ κλήρῳ ἀνέθεντο ἐν αὐτῷ τῷ τόπῳ ἐν μνημείῳ καινῷ, καὶ εὐθέως ἀπεκρύβη καὶ ὁ φαινόμενος στέφανος ἐν τῷ οὐρανῷ σὺν τῷ σταυρῷ.

Xena quae fuerit, sororibus f. 119v detegitur.

22. Πολλαὶ οὖν καὶ μέχρι τοῦ νῦν γίνονται ἰάσεις ἐν τῷ τόπῳ, ἔνθα κεῖται τὸ ἅγιον λείψανον τῆς κυρίας Ξένης τοῖς μετὰ πίστεως προσερχομένοις. [οὐ] Μετ' οὐ πολὺ δὲ καὶ ἡ μία αὐτῆς παραμοναρία ἀνεπάη, καὶ μετ' ὀλίγον εὐ|θέως ἐπηκολούθησεν[1] καὶ ἡ ἄλλη, καὶ ἔθαψαν αὐτὰς ὑπὸ τοὺς πόδας αὐτῆς. Μελλούσης οὖν ἀναπαύεσθαι τῆς τελευταίας ἀδελφῆς προσῆλθον πᾶσαι αἱ παρθένοι ὁρκίζουσαι αὐτὴν φανερῶσαι αὐταῖς πάντα τὰ κατὰ τὴν κυρίαν Ξένην. Ἑορακυῖα οὖν ἑαυτὴν λοιπὸν πρὸς τὸ τέλος ἔχουσαν ἅπαντα αὐταῖς ἐξεῖπεν κατὰ ἀκρίβειαν, καὶ τὸ πόθεν γέγονεν καὶ ἐκ ποίων γονέων ἐπιδόξων καὶ δι' ἣν αἰτίαν καὶ ὅπως ἔφυγον τὴν πατρίδα αὐτῶν, καὶ ὅτι ἔκρυπτεν ἑαυτῆς διὰ τὸν θεὸν τὸ ὄνομα, ἐπεὶ

[2] super *συνήχθησαν* superscr. *νε* m. 2.

20. — [1] *ἐκῆσε.* — [2] *συκήνιον* (P.G. t. CXIV, 997 c *Συκίνιον*)— [3] *ὥς.* — [4] *κατώρκωσεν.* — [5] *τεθεῖναι.*

22. — [1] *ἐπικολ.*

ἐν τῇ ζωῇ ἀμφοτέρων οὐδεὶς τούτων ἔγνω τι. Ἔλεγεν | δέ, ὅτι b
ἑαυτὴν ὠνόμασεν Ξένην, ἐπεὶ ἐν τῇ πόλει αὐτῆς Εὐσέβει ἐκέκλητο.

23. Αὕτη ἡ πολιτεία τῆς Ξένης τοῦ κόσμου καὶ οὐρανοῦ πολίτι- Laudes.
δος, τῆς μετὰ σαρκὸς ἀγγέλου. Ἐν θεῷ ἀγάλλεται, τὴν πόλιν πυλωρεῖ· οὐ γὰρ θάνατος τὴν δύναμιν ἐνέρωσεν οὐδὲ τόπος τὴν εὐεργεσίαν ἐμάρανεν. Ἐξεδύσατο τὸ σῶμα ὡς ἱμάτιον, ἐνέκρωσεν τὸν διάβολον ὡς ὄφιν, ἐλογίσατο τὸν κόσμον ὡς μῦθον, ἐφύλαξεν ὡς θησαυρὸν τὴν παρθενίαν, ἀνεδήσατο τὴν πίστιν ὡς στέφανον, ἀπεγράψατο τὸν κόσμον διὰ τὸν Χριστόν.

24. Τοῦ δὲ ὁσίου Παύλου ἔτι μικρὸν ἐπιβιώσαντος χρόνον | f. 120
μετὰ τὴν κοίμησιν τῆς ἁγίας Ξένης καὶ ἀμέμπτως καὶ ὁσίως ποι- Paulus moritur et sepelitur.
μάναντος τὸ ἐμπιστευθὲν αὐτῷ ὑπὸ τοῦ θεοῦ ποίμνιον, ἐπὶ πλεῖον ἔτι προέκοπτεν τῇ χάριτι, ὥστε καὶ διὰ τῶν προσευχῶν αὐτοῦ δαίμονας ἀπελαύνειν καὶ ἰάσεις παντοίας ἐπιτελεῖσθαι. παραθέμενος οὖν τῷ θεῷ τὸ λογικὸν αὐτοῦ ποίμνιον ἀπέλυσεν καὶ αὐτὸς πρὸς κύριον· καὶ ἀπέθεντο τὸ ἅγιον αὐτοῦ λείψανον ἐν αὐτῇ τῇ πόλει ἐν τῷ εὐκτηρίῳ τοῦ ἁγίου καὶ ἐνδόξου ἀποστόλου Ἀνδρέου. Καὶ νῦν εἰσιν ἀμφότεροι ἀγαλλιώμενοι ἐν κυρίῳ· μεθ' ὧν δῴη[1] καὶ ἡμᾶς εὑρεῖν | ἔλεος ὁ κύριος ἐν ἐκείνῃ τῇ ἡμέρᾳ ὁ δίκαιος κριτὴς b
μετὰ πάντων τῶν ἠγαπηκότων τὴν ἐπιφάνειαν αὐτοῦ. Αὐτῷ ἡ δόξα καὶ τὸ κράτος σὺν τῷ ἀθανάτῳ πατρὶ καὶ τῷ ζωοποιῷ αὐτοῦ πνεύματι νῦν καὶ ἀεὶ καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων, ἀμήν.

24. — [1] δώη.

LA DATE DU MARTYRE DE S. SYMÉON
ARCHEVÊQUE DE SÉLEUCIE-CTÉSIPHON

La plupart des synaxaires grecs font mémoire de S. Syméon, archevêque de Séleucie-Ctésiphon, martyrisé à Karkhā de Lēdān, avec plusieurs membres de son clergé et un large groupe de fidèles, au début de la persécution de Sapor II. La mention du saint et celle de ses principaux compagnons sont accompagnées de notices, plus ou moins détaillées, dont un long résumé a passé dans le martyrologe romain, à la date du 21 avril. Différentes questions peuvent se poser à propos de ces annonces martyrologiques. Nous nous bornerons ici à examiner les dates sous lesquelles l'anniversaire de S. Syméon est inscrit dans les livres liturgiques de l'Église grecque. Ce point de chronologie met en cause, comme on le verra, la valeur historique de la source d'où dérivent les abrégés des synaxaires. C'est ce qui rend cette recherche susceptible d'intéresser les lecteurs que les énigmes du calendrier n'ont pas le don de passionner.

I

Si l'anniversaire de S. Syméon devait être fixé d'après le seul témoignage de la tradition hagiographique byzantine, la question pourrait être regardée comme résolue avant tout examen. Dans le synaxaire de Constantinople, la mémoire des premiers martyrs de la persécution de Sapor II est inscrite au 14 avril [1]. Sporadiquement, elle apparaît aussi au 13 ou au 15 du même mois. Mais la généralité des manuscrits, à commencer par ceux qu'on regarde généralement comme

[1] *Synax. Eccl. CP.*, p. 601-602.

les plus anciens, s'accordent à la placer au 14. Leur exemple a fait loi chez les melchites, comme on peut le voir par le calendrier d'un lectionnaire syriaque (codex Vaticanus syr. 21), achevé dans la Montagne Noire, près d'Antioche, le 31 octobre 1041 [1], et par d'autres dont le relevé nous apprendrait assez peu de chose [2]. Cette quasi-unanimité est un fait, qu'il suffit présentement de constater, sans perdre de vue qu'il peut être d'origine purement littéraire.

En opposition avec cet accord à peu près uniforme, le synaxaire de Sirmond insère au 17 avril la commémoration de S. Syméon et de son groupe, représentés par une notice relativement développée [3]. Comme nous espérons le montrer, cette échéance ne saurait être imputée au déplacement fortuit d'une rubrique. La date a été fixée à bon escient ; et bien que ce choix n'ait pas d'autre attestation dans la tradition grecque, il n'est pas exclusivement propre au synaxariste. Un évangéliaire melchite [4], signé d'un copiste des environs de Damas, qui terminait son travail le 14 décembre 1216, porte au 14 nisān cette mention équivoque : « Syméon le Vénérable et Jacques archevêque d'Antioche » ; puis, trois jours après, au 17 nisān : « Fête de S. Syméon et de ses compagnons ainsi que d'Agapit, pape de Rome ». Une contamination doit s'être produite ici, entre deux mentions provenant de deux recensions différentes du synaxaire grec. Mais quelle que soit la provenance immédiate de ce doublet, il est clair que ce manuscrit syriaque du Vatican est tributaire d'une source, où la commémoration de S. Syméon bar-Ṣabbā'e était enregistrée au 17 avril, comme dans le synaxaire de Sirmond, dont le manuscrit remonte à peu près à la même époque.

Indépendamment de cette confirmation, le témoignage de ce dernier pose un dilemme impossible à éluder. Ou bien la date du 17 avril, assignée à la fête de S. Syméon, est un

[1] Assemani, *Bibliothecae Apostolicae Vaticanae catalogus*, t. II, p. 164 ; cf. p. 171.

[2] Le syrien jacobite Rabban Ṣliba, d'après une source melchite, annonce au 14 nisān le catholicos Syméon et ses compagnons. *Anal. Boll.*, t. XXVII, pp. 151, 180.

[3] *Synax. Eccl. CP.*, p. 607.

[4] *Bibliothecae Apostolicae Vaticanae catalogus*, t. c., p. 127 ; cf. p. 135-36.

vestige d'une tradition antérieure à celle qui a prévalu dans la routine des copistes, pour des motifs qu'il s'agirait de déterminer si on le peut. Ou bien le synaxariste a délibérément voulu corriger la date martyrologique qu'il trouvait établie, et, dans ce cas, son initiative serait d'autant plus digne d'attention qu'elle contredit un usage plus ancien, plus général et plus constant.

Pour aller droit au nœud de la difficulté, ce qui est mis en cause par ce changement de quantième mensuel, ce n'est pas uniquement le point de savoir si la fête de S. Syméon doit être avancée ou retardée de trois jours. Mais d'après la réponse faite à cette question, les synchronismes insérés dans le récit prennent des valeurs différentes, qui sont loin de se raccorder aussi aisément au cadre historique où doivent se situer les événements.

Sur les lignes principales de ce cadre, les deux groupes de recensions que nous avons distingués ne laissent apercevoir aucune dualité de sources. La notice du synaxaire de Sirmond reproduit ou croit reproduire le fond du même récit qui est à l'origine des abrégés qui ont adopté la date du 14 avril. Mais de part et d'autre, la transmission du texte s'est faite par des voies fort divergentes. Les versions grecques qui ont servi aux abréviateurs ne sont pas de même facture. Plusieurs traducteurs y ont mis la main, à des époques assez distantes.

L'une au moins de ces versions doit être assez ancienne puisque Sozomène l'a connue [1]. L'original qu'on entrevoit sous le résumé un peu rapide et superficiel de l'historien byzantin présentait déjà tous les caractères distinctifs des Passions syriaques qui nous ont été conservées. Quelques-unes de ces pièces sont marquées au coin d'une sobriété ferme et précise, qui permet de les attribuer à un rédacteur encore voisin des événements. La Passion de S. Syméon ne mérite pas le même degré de confiance. Des deux rédactions qui en subsistent (*BHO.* 1117 et 1119), la plus brève [2], qui paraît être

[1] *Histoire ecclésiastique*, II, ch. 9 ; éd. Hussey, t. I, p. 133-39.

[2] Publiée d'abord par Év. Assemani, *Acta martyrum orientalium*, p. 10-36 ; réimprimée en partie par Bedjan, *Acta martyrum et sanctorum*, t. II, p. 123-130. M. Kmosko en a donné une édition soignée au t. II de la *Patrologia syriaca*, p. 715-78.

aussi la plus ancienne, est déjà un morceau de rhétorique, déclamatoire et ampoulé, où le pathétique des faits est assourdi sous la résonance des phrases creuses. Elle fait pourtant bonne figure à côté de la seconde, notablement pire par l'excès de son emphase [1]. Aujourd'hui encore certains critiques [2] ne sont pas éloignés de voir dans cette grandiloquence même une raison d'attribuer la pièce à Maroutha de Maïperqaṭ, qui passe pour avoir été versé dans les habiletés de la sophistique byzantine [3]. Nous ne pouvons que le regretter pour l'évêque, dont le rôle historique est plutôt celui d'un homme d'action et d'un négociateur persuasif. Il faut du reste convenir que son nom n'ajouterait rien à l'autorité du récit. Arrivé en Perse plus d'un demi-siècle après le début de la persécution, Maroutha y a été accueilli avec honneur, comme un envoyé de l'Église et de l'empire byzantins [4]. Il en a rapporté les souvenirs et les observations d'un visiteur de marque, qui a été en mesure de voir et d'entendre, mais à qui, de toute évidence, on a fait admirer les traditions locales, sans trop de souci de lui en expliquer les dessous. Et s'il doit en effet répondre des récits qui ont été mis sous son nom, il faut bien convenir que lui aussi a cédé à l'envie de dramatiser.

[1] Imprimée in extenso dans BEDJAN, *Acta martyrum et sanctorum*, t. II, p. 131-207 ; rééditée par Kmosko, op. c., p. 779-960.

[2] Je tiens à excepter formellement de ce nombre M. Kmosko, qui n'entendait pas faire siennes les déductions visées par une fin de non-recevoir trop impatiente, *Act. SS.*, Nov. t. IV, p. 411-12.

[3] O. BRAUN, *Ausgewählte Akten persischer Märtyrer* (Kempten-Munich, 1915), p. XII. M. Braun ne voit pas de raisons décisives pour rejeter l'opinion d'Assemani, qui attribuait la collection des Actes des Martyrs perses à un auteur unique, dans lequel il a voulu reconnaître Maroutha de Maïperqaṭ. Si les arguments de M. Kmosko ne l'ont pas ébranlé, il aurait eu, pensons-nous, plus de peine à écarter les faits mis en évidence par M. Labourt (*Le christianisme dans l'empire perse*, p. 52-55. Voir aussi *Anal. Boll.*, t. XLIII, p. 295-97). En tout état de cause, il est d'évidence absolue que l'auteur de la collection y a rassemblé des pièces de provenance, de facture et d'âge fort différents. Très peu de critiques croient encore aujourd'hui au recueil de Maroutha. Il faut pourtant noter, comme une coïncidence assez curieuse, que le célèbre abrégé syriaque du martyrologe oriental, copié à Édesse en 412, contient en appendice une liste des martyrs orientaux. Ce catalogue apparaît donc à une date qui suit de peu le retour de Maroutha, après sa mission en Perse.

[4] Le rôle de Maroutha au concile de Séleucie en 410 est bien caractérisé par LABOURT, op. c., p. 93-94.

Présentement, cette question n'a pas grande importance. Que la Passion de S. Syméon soit de Maroutha ou de quelque autre, il est certain qu'elle repose sur un fond de souvenirs demeurés vivaces dans la mémoire du peuple. Les faits que nous avons à retenir étaient garantis dans leurs traits essentiels par une tradition locale que rien ne permet de révoquer en doute et que la rhétorique de l'hagiographe ne suffit pas à compromettre.

D'après la plus ancienne Passion syriaque, la persécution fut amenée par un édit soumettant les chrétiens à des pénalités fiscales et à d'autres vexations, en l'année 31e du règne de Sapor, 117e de l'empire sassanide [1]. Il y a désaccord entre ces deux dates. L'an 31 de Sapor II va du 5 septembre 339 au 4 septembre 340. Il correspond approximativement à l'an 115 de l'ère sassanide, qui, selon la chronologie la plus autorisée, prend cours au 28 avril 224, jour où Ardašir Ier gagna contre Artaban V la bataille qui le rendit maître de Ctésiphon [2]. Il faut pourtant renoncer à réduire cette contradiction en supposant une erreur de copiste. Le chiffre 117 appartient certainement au texte. Il est attesté sans variante aucune par tous les manuscrits syriaques des deux rédactions et par tous les exemplaires que l'on connaît de l'ancienne version arménienne (*BHO.* 1118) [3].

La même date reparaît sous une forme inattendue dans la tradition grecque reflétée par le « ménologe de Basile » [4]. On y lit : *Ὁ ἅγιος Συμεὼν ὁ ἀρχιερεὺς καὶ μάρτυς καθ' ὃν ἐμαρτύρησεν χρόνον ἦν ἐτῶν ριζ'*. Ce chiffre n'est pas seulement démenti par le silence même de la Passion syriaque ; il est en soi impossible, pour ne pas dire positivement absurde. A moins de supposer que Syméon était déjà presque centenaire quand il fut élevé sur le siège de Séleucie-Ctésiphon, il fau-

[1] Kmosko, op. c., p. 727.

[2] Th. Nöldeke, *Geschichte der Perser und Araber zur Zeit der Sasaniden, aus der arabischen Chronik des Tabari*, p. 410-11 ; Braun, *Ausgewählte Akten persischer Märtyrer*, p. ix-x ; cf. A. Christensen, *L'Iran sous les Sassanides* (Copenhague, 1936), p. 82-83.

[3] Galoust Ter. Mkrtčean, **Աբրահամու եպսկոպոսի վկայք Արեւելից. թարգմանութիւնք յասորականէն** (Ečmiadsin, 1921), p. 104.

[4] *Synax. Eccl. CP.*, p. 601-602.

drait admettre qu'il a gouverné son Église pendant une durée qui brouille irréparablement toute la chronologie des listes épiscopales de la Perse, depuis l'origine jusqu'au milieu du IVe siècle.

Ce non-sens historique ne comporte qu'une seule explication : c'est à savoir que le synaxariste, ou le traducteur dont il abrège la version, a pris pour l'âge de S. Syméon, l'année 117 de l'ère sassanide, qu'il a trouvée dans son original, à la même place où elle apparaît dans toutes les rédactions existantes, syriaques et arméniennes.

Puisque cette date semble bien appartenir au texte authentique, mieux vaudrait prendre résolument le parti de l'y laisser. Elle n'a du reste rien d'absolument inadmissible, à la condition qu'on l'interprète sans parti pris. Il se peut en effet qu'au Ve-VIe siècle, certains *destours* perses aient eu l'habitude d'antidater l'origine de la dynastie sassanide, en reportant le début de l'ère nationale au moment de la révolte d'Ardašir, deux ans avant la prise de Ctésiphon. C'était l'opinion de Nöldeke, et il est d'autant moins légitime de l'écarter à priori, que pour la période considérée, l'emploi de l'ère sassanide n'est attesté que par un très petit nombre d'exemples. Il n'en est peut-être aucun qui soit intelligible autrement que par réduction à une ère moins mal connue.

En tout cas, le point de repère qui fait loi pour la chronologie de la persécution de Sapor II, celui dont la fixité est garantie par la pratique usuelle et qui était moins que tout autre exposé à s'altérer, c'est la date comptée en années du règne de Sapor bar-Hormizd. Il est fort probable qu'elle était inscrite dans le préambule de l'édit contre les chrétiens [1]. Elle a donc pu se graver à demeure dans la mémoire des contemporains.

Dans la Passion *BHO.* 1119, les dates libellées selon le style iranien sont précédées de deux autres [2]: ܫܢܬ ܥܣܪ ܘܬܪ̈ܝܢ ܕܡܠܟ̈ܐ ܕܒܢ ܐܪܕ̈ܫܝܪ ܘܫܢܬ ܫܒ̈ܥ ܘܬܪ̈ܝܢ ܕܡܠܟ̈ܐ ܕܒܢ ܗܘܪ̈ܡܙ : *annose xcente-*

[1] Cf. Nöldeke, *Tabari*, p. 411, note 1.
[2] Kmosko, p. 790.

simo quinquagesimo quinto a regno Alexandri, qui est annus ducentesimus nonagesimus sextus post Domini nostri crucifixionem. L'an 655 d'Alexandre correspond en gros à l'année 344 de l'ère chrétienne. On peut, si l'on y tient, essayer de mettre cette date en concordance avec l'an 296 de la crucifixion du Sauveur. Mais à supposer qu'on y parvienne, il faudra tout de même renoncer à ramener l'an 344 à l'année 31 du règne de Sapor. C'est le défaut ordinaire des synchronismes artificiels ajoutés par les hagiographes uniquement pour la pompe du discours : ils bravent toute arithmétique. Celui-ci doit appartenir à quelque Syrien de l'empire grec. L'ère des Séleucides n'avait certainement plus cours en Perse, au fort de la guerre contre Byzance, quand la réaction anti-hellénique des Sassanides avait atteint son paroxysme [1]. Une date libellée selon le style d'Antioche, même sans erreur de calcul, est un pur non-sens dans le protocole d'un document où les quantièmes mensuels sont comptés d'après le calendrier lunaire.

II

C'est en liaison avec ce fait initial, qu'il faut interpréter les autres données chronologiques qui ont servi à fixer l'anniversaire de S. Syméon bar-Ṣabbā'e.

L'édit qui donna le branle à la persécution de Sapor II ne décrétait pas directement des mesures violentes contre la foi et le culte chrétiens. Soit pour subvenir aux dépenses de la guerre avec Rome, soit par ressentiment contre les dirigeants de l'Église perse, accusés d'entretenir des intelligences avec leurs coreligionnaires de l'Empire, Sapor commença par frapper les chrétiens d'impôts très lourds, qui furent exigés sans ménagements [2].

Cette première phase du conflit est ainsi caractérisée par Sozomène : *Πεισθεὶς δὲ ταῖς διαβολαῖς ὁ Σαβώρης τὰ μὲν πρῶτα φόροις ἀμέτροις ἐπέτριβε τοὺς χριστιανούς, καθότι τοὺς πλείστους ἀκτημοσύνην ἀσκεῖν ἔγνω · καὶ χαλεποῖς ἀνδράσιν*

[1] Le colophon d'Aphrahaṭ dont il sera question dans un instant ne fait qu'une exception apparente à cette règle. Voir ci-après, p. 132.

[2] *BHO.* 1117, §§ 6-10 ; Kmosko, p. 726-32.

ἐπέτρεψε τὴν εἴσπραξιν· ὥστε ἐνδεῖα χρημάτων καὶ ἀπηνείᾳ τῶν εἰσπρακτόρων βιαζομένους ὑπεριδεῖν τὴν οἰκείαν θρησκείαν· τοῦτο γὰρ αὐτῷ ἐσπουδάζετο [1].

L'historien grec attribue principalement la colère de Sapor aux excitations des mages et des juifs. Il est pourtant probable que ces intrigues ont trouvé chez le roi un terrain bien préparé. Sapor avait la mémoire longue et rancunière [2]. Il ne pouvait avoir oublié que son propre frère Hormizd, exclu de la succession royale à la mort de leur père, s'était réfugié auprès de Constantin, et, comme on le vit plus tard, servait les Romains contre la dynastie sassanide [3]. En Arménie, la politique qu'il poursuivit implacablement pendant tout son règne, était contrecarrée par le clergé et la noblesse chrétienne, engagés dans l'alliance romaine [4]. Les Ibères eux aussi, plus récemment convertis au christianisme, étaient gouvernés par un roi qui n'était qu'une créature de Byzance et l'instrument de ses desseins contre la Perse [5].

A l'intérieur de la monarchie iranienne, l'aversion et le mépris des chrétiens pour la religion officielle étaient déjà une raison plausible de suspecter leur fidélité à la cause nationale. La police en avait probablement quelques autres. Constantin n'avait pu qu'en aggraver l'effet, s'il a réellement écrit au roi de Perse la lettre où il lui recommande les chrétiens assujettis à la puissance sassanide [6]. Cette marque de sollicitude, pour n'être pas totalement imprudente, doit remonter à l'époque où Sapor (né en 309) n'était encore qu'un enfant. Mais si jeune fût-il alors, elle lui aura donné à réfléchir et l'ombrageux politique ne l'avait certainement pas oubliée. Sans doute, les accusations de haute trahison qui ont été portées contre les plus illustres victimes de la per-

[1] *Histoire ecclésiastique*, II, 9, Hussey, p. 134.

[2] Voir P. Peeters, *Le début de la persécution de Sapor*, dans *Revue des études arméniennes*, t. I (1920), p. 19 et suiv.

[3] Cf. P. Peeters, *L'intervention politique de Constance II dans la Grande Arménie, en 338*, dans *Bulletins de la Classe des Lettres de l'Académie Royale de Belgique*, 1931, p. 37.

[4] Ibid., p. 12 et suiv.

[5] *Anal. Boll.*, t. L, p. 25-27 ; t. LI, p. 12-13.

[6] Eusèbe, *Vita Constantini*, IV, 9-13 ; éd. Heikel, p. 121-23.

sécution de Sapor II demandent à être pesées avec plus de circonspection que certains historiens modernes n'en ont montré [1]. Mais il faut pourtant convenir qu'elles ne sont pas dépouvues de toute vraisemblance. Les tirades oratoires et les protestations de loyalisme multipliées à dessein, notamment dans la Passion de S. Syméon bar-Ṣabbā'e, ont une insistance d'où il ressort malgré tout qu'elles n'étaient pas totalement inopportunes. Des accusés qu'aucun soupçon ne peut effleurer se défendent en moins de mots et leurs arguments vont plus droit au but.

Il faut avoir ces circonstances présentes à l'esprit pour s'expliquer la suite des faits. Puisque dans le principe, Sapor n'avait édicté contre les chrétiens qu'une loi de finance, c'est qu'il n'estimait pas nécessaire de les réduire par des moyens plus violents. S'il avait jugé opportun de recourir à des mesures extrêmes, il n'était pas homme à balancer devant les horreurs d'une répression féroce. On le vit bien, lorsque blessé dans son orgueil, il déchaîna contre les chrétiens la populace du Beth-Houzāïe, avec licence de les exterminer. Mais par modération politique sinon par humanité, il préféra ne pas commencer par là. Les débordements de cruauté auxquels il fut conduit ont éclaté non pas malgré lui, mais certainement à l'encontre de ses premières intentions.

Le panégyriste de Syméon bar-Ṣabbā'e aurait pu dire en termes plus précis et plus directs comment le régime oppressif institué par l'édit de Sapor dégénéra en persécution ouverte. Mais ce qu'il laisse à deviner est indiqué avec une clarté parfaite par la nature des choses. Les chrétiens étant visés comme tels dans la levée de l'impôt, cette loi fiscale créait un conflit religieux. Tout d'abord, la malveillance du pouvoir ne dut pas nécessairement aller au delà de chicanes administratives, contre lesquelles on pouvait songer à se défendre par d'autres moyens que s'il se fût agi d'un acte d'apostasie directement ordonné par mesure de police.

[1] Par exemple, M. Christensen, qui prend assez volontiers le parti des persécuteurs mazdéens contre leurs victimes. *L'Iran sous les Sassanides*, p. 261-68. Les appréciations de M. Labourt (*Le christianisme dans l'empire perse*, p. 56-63), plus équitablement nuancées, ont gardé toute leur valeur.

Mais cette équivoque ne pouvait durer bien longtemps, s'il est vrai que le roi ou ses fonctionnaires voulaient faire de leurs exactions oppressives un moyen d'arrêter la propagande chrétienne.

A toutes les époques et dans tous les pays, le fisc s'est entendu mieux que personne à soulever en tempête la colère ou la désolation publiques. Il suffit de lire attentivement le récit de la Passion, pour se rendre compte que, dès le moment où l'édit entra en vigueur, l'émotion dut être très vive chez tous les pauvres gens, atteints dans leurs moyens d'existence. L'impôt les frappait, par mesure d'exception, comme appartenant à l'Église, c'est-à-dire à raison d'un titre dont les chefs de la communauté chrétienne avaient à répondre. Ceux-ci se voyaient donc associés malgré eux à l'odieuse besogne des exacteurs ; et pour ne pas exposer leurs fidèles à une trop grave tentation d'apostasie, ils devaient, sans perdre un instant, s'efforcer de les protéger, du mieux qu'ils pourraient, contre la rapacité des agents du trésor.

C'est bien ce qu'on aperçoit sous les formules oratoires de l'hagiographe. L'archevêque de Séleucie-Ctésiphon, primat de l'Église perse, est mis en demeure d'exiger de ses ouailles la rentrée de l'impôt. Il s'en excuse en alléguant la pauvreté de ses chrétiens, qui se déclarent incapables d'acquitter la taxe dont ils sont frappés [1]. Le roi séjournait alors à Karkhā de Lēdān (ou de Rēdān), ville nouvelle qu'il avait récemment fondée ou transformée près de Suse, dans la province de même nom [2]. Les magistrats de Séleucie-Ctésiphon lui dépêchèrent un courrier pour l'informer de la résistance qu'ils avaient rencontrée chez l'archevêque. Sapor, surpris et mécontent, fit adresser à Syméon une sommation comminatoire. C'était dans l'ordre ; mais à voir comment l'affaire s'engage, il paraît assez évident que les autorités de Ctésiphon et le roi lui-même se trouvaient devant un cas nouveau pour eux et, dans une certaine mesure, imprévu. L'édit venait seulement d'entrer en vigueur ; les difficultés qu'il devait ren-

[1] *BHO.* 1118, § 10 ; Kmosko, p. 731-33.

[2] J. Marquart, *Erānšahr nach der Geographie des Ps. Moses Xorenac'i* (Berlin, 1901), p. 145.

contrer dans l'application ne s'étaient pas encore déclarées ; et Sapor absent de sa capitale, n'avait pas eu jusque-là l'occasion de se renseigner sur place ou de faire comparaître l'archevêque.

Informé de la volonté expresse du roi, Syméon essaie de se dérober par de nouvelles excuses. Elles furent, on peut le croire, tournées en termes plus diplomatiques que l'homélie que la Passion nous donne à lire [1]. Mais l'effet n'en fut pas moins de mettre Sapor dans une colère que les ennemis des chrétiens surent habilement attiser. L'hagiographe paraît avoir eu de bonnes raisons d'en accuser surtout les juifs. Depuis le temps de la grande captivité, les juifs étaient demeurés nombreux en Babylonie. Ctésiphon était un de leurs principaux centres. Là résidait le chef spirituel de leur colonie, le *rēš gālouthā* [2], qui, à la cour du roi de Perse, exerçait une véritable puissance [3]. Dans ce milieu actif et organisé, régnait traditionnellement une animosité antichrétienne, dont le talmud fut la très authentique expression. Les Passions des martyrs perses nous montrent fréquemment cette malveillance en plein exercice [4].

[1] § 12 ; Kmosko, p. 735-38.

[2] « Chef de la déportation ». C'est Graetz, dans son *Histoire des Juifs* (ou son traducteur français), qui semble lui avoir donné le nom hybride d'exilarque.

[3] Labourt, *Le christianisme dans l'empire perse*, p. 7-9 ; Max. Streck, *Seleucia und Ktesiphon* (Leipzig, 1917), pp. 21, 27, 63.

[4] C'est une surprise d'entendre soutenir que l'Église de Perse a été fondée par des judéo-chrétiens. Le R. P. Ortiz de Urbina, qui paraît tenir à cette idée, l'appuie de combinaisons ingénieuses mais limitées à un aspect trop resserré de la question (voir notamment *Orientalia christiana periodica*, t. III, Rome, 1937, p. 457-58). Les infiltrations rabbiniques qu'on a relevées, non sans les grossir quelque peu, dans la théologie d'Aphrahaṭ pourraient tout aussi bien être invoquées pour prouver que les chrétiens d'Antioche déportés en Perse par Sapor Ier avaient été plus ou moins fortement atteints par l'influence de Paul de Samosate (cf. *Anal.Boll.*, t. LIII, p. 145). On a noté aussi chez Aphrahaṭ des points de contact avec la *Didascalie des Apôtres* et l'*Évangile de Pierre*, qui rappellent assez directement le terroir de la Syrie du nord. Les témoignages qui parlent du rôle joué en Perse par les exilés grecs et leurs descendants sont du reste bien loin d'être aussi rares que ne l'assure le P. Ortiz de Urbina. Il sera piquant de les mettre en parallèle avec les textes qui attesteront — quand on les aura trouvés — une propagande judéo-chrétienne en Babylonie ou en Perside. Jusqu'à présent, les juifs n'apparaissent dans l'ancienne littérature de la Perse araméenne que pour être chargés des plus noires accusations. L'Église de Séleucie aurait bien vite perdu le souvenir de son berceau.

Au point de vue de la présente recherche, il convient de noter que les mages et les juifs de Séleucie-Ctésiphon ont combiné et réussi leur mauvais coup pendant une absence de Sapor. Les griefs dont ils appuyaient leurs excitations se prêtaient mieux à être grossis et dénaturés aux yeux d'un souverain qui ne pouvait en ce moment les vérifier sur place. Cette circonstance aussi montre que l'agitation a commencé très vite après la promulgation de l'édit. Sapor n'avait pas encore eu le temps de voir par lui-même l'effet des mesures qu'il avait décrétées.

L'ordre qu'il expédia de Karkhā de Lēdān, en réponse à la première dénonciation, est bien celui d'un autocrate blessé au vif : démolir les églises des chrétiens, arrêter l'archevêque qui se comportait en sujet de Rome et le lui envoyer sans retard avec trois des principaux membres de son clergé, pour être jugés par le roi en personne. Nouvelle preuve qu'un potentat asiatique, dont Sapor offrait le type achevé, n'a pas laissé indécise pendant plusieurs années, dans sa propre capitale, la situation créée par son édit : ou bien les chrétiens se sont inclinés immédiatement, sans résistance, ou bien, au premier signe d'opposition concertée, le châtiment a dû suivre inexorablement.

En exécution de la sentence royale, Syméon fut acheminé vers le Beth-Houzāïé, bien loin dans la direction du sud. La Passion *BHO.* 1118, § 14, contient ce détail significatif [1] :

ܟܕ ܗܘ ܕܐܙܠ ܠܡܕܝܢܬܗ ܕܝܠܗ ܘܐܝܟ ܕܐܬܝܠ ܠܐܬܪ ܕܐܬܝ ܠܗ ܡܢ ܩܕܡ ܡܪܝܗ ܕܥܠ

ficata. Hos rogavit ne illac eum deducerent, quoniam ante paucos dies magi cum iudaeis consociati eam destruxerant. Dicebat quippe : « Ne mihi contingat eam eversam videre, ne animus meus (dolore) fractus percellatur et mens mea conterrita deficiat, quandoquidem his graviora quaedam me manent ».

Aucune argutie n'éludera ce témoignage : il dit, sans équivoque possible, ce que les mots veulent dire. Au moment où on le tirait de la prison pour l'envoyer à Karkhā de Lēdān, S. Syméon n'avait pas encore vu sa cathédrale en ruines [1]. La destruction des églises n'avait donc pas été ordonnée par le décret qui donna le branle à la persécution. Elle fut l'œuvre de la populace ameutée par des excitateurs, sous le couvert de l'autorité royale, après l'arrestation de l'archevêque.

La Passion est muette sur le voyage des prisonniers et leur arrivée à la résidence royale. Le narrateur note seulement qu'on leur fit forcer les étapes [2]. Leur procès est raconté avec une emphase verbeuse mais totalement vide de faits précis. L'interrogatoire des martyrs et les discours échangés entre Sapor et ses victimes sont de la littérature hagiographique ; on n'en peut tirer aucune indication positive quant aux raisons de droit ou de fait qui rendirent inévitable la première grande catastrophe de l'Église perse.

Tous nos documents syriaques et arméniens s'accordent à dire que S. Syméon et ses compagnons furent mis à mort le vendredi saint, quatorzième jour de la lune de nisān. Ce synchronisme concorde avec l'année 341, celle qui suivit la date inscrite dans l'édit de persécution, lancé, comme on l'a vu, en l'année 31 du règne (5 septembre 339-4 septembre 340). C'est à cette même année 341, 32e de Sapor bar-Hormizd, qu'un ancien récit faisant suite à la Passion de S. Sy-

[1] Les fouilles de l'expédition allemande à Ctésiphon, au cours de la campagne de 1928, ont mis au jour les vestiges d'une église chrétienne datant de l'époque sassanide (Oscar Reuther, *The German Excavations at Ctesiphon*, dans *Antiquity*, t. III, 1929, p. 429-51). L'examen technique des ruines a fait reconnaître l'architecture de deux églises, dont la première n'avait jamais été achevée. Il manque à cette très importante découverte une conclusion chronologique qui permette de dire si le plus ancien de ces deux édifices a quelque chance d'être la cathédrale de S. Syméon.

[2] § 15 ; Kmosko, p. 742.

méon [1] rapporte expressément la tuerie à laquelle nous avons déjà fait allusion. Exaspéré de n'avoir pu vaincre la constance des martyrs, Sapor se soulagea de sa fureur en ordonnant un massacre général des chrétiens du Beth-Houzāïé. Cette boucherie commença à Karhkā de Lēdān, le 14 de la lune de nisān, jour du vendredi saint, et dura jusqu'au dimanche après Pâques [2].

On le voit, les deux attestations sont aussi cohérentes qu'il est possible de l'être. En 341, la fête de Pâques tombait le 19 avril. La mort des premiers martyrs perses arriva donc le 17 du même mois, jour où leur mémoire est inscrite dans le synaxaire de Sirmond. Par elle-même cette coïncidence pourrait n'être que fortuite. Mais dans les conditions où elle se présente, il faudrait une raison positive pour l'attribuer au hasard. Le lecteur en jugera quand il aura sous les yeux tous les éléments de la question.

III

La date qui ressort de nos textes lus sans retouche et interprétés dans leur sens le plus naturel est aussi celle qui s'accorde avec l'enchaînement logique des faits. La loi fiscale qu'on a appelée l'édit de persécution doit avoir été promulguée vers la fin de l'an 31 de Sapor. Dès qu'elle fut mise en vigueur, les funestes conséquences qui devaient en sortir se sont succédé, sans autre retard que les allées et venues entre Séleucie et Karkhā de Lēdān, où Sapor semble avoir passé l'hiver de 340-341. Tout ce drame a parfaitement pu se dérouler en un peu plus de huit mois. Tel est le système chronologique dont les points d'appui ont déjà été discernés et dégagés par Nöldeke avec la fermeté habituelle de sa critique. Pour achever de montrer que la leçon du texte original mérite confiance, il faut voir maintenant à quelles

[1] *BHO.* 124, Bedjan, *Acta martyrum et sanctorum*, t. II, p. 248. En réalité ce récit appartient indivisément aux Actes des martyrs de Séleucie-Ctésiphon.

[2] Voir ci-après, p. 136. Les manuscrits ne sont pas d'accord sur la durée du massacre ; mais sa date initiale ne laisse place à aucun doute, bien que la Passion *BHO.* 704 le rapporte à l'an 31 de Sapor.

combinaisons aventureuses on est conduit dès qu'on entreprend de la corriger.

Il n'y a pas lieu de nous attarder aux hypothèses d'Assemani [1] et des érudits modernes qui l'ont pris pour guide dans l'étude de la tradition orientale. Le savant Maronite, qui a bien deviné la solution du problème, n'en possédait pas toutes les données, et il a mêlé à ses raisonnements des considérations en désaccord avec l'histoire générale. Mais plus récemment, M. Kmosko a cru remarquer que la chronologie de nos Actes devait être corrigée. Il a développé et motivé cette vue dans une ample dissertation hérissée de calculs et de citations savantes, qui semble avoir produit un effet de masse sur plus d'un critique sérieux. La clef de voûte de cet imposant appareil est le colophon par lequel se termine la vingt-troisième et dernière « démonstration » d'Aphrahaṭ. En voici le texte [2] :

ܒܫܢܬ ܚܡܫ ܡܐܐ ܘܫܬܝܢ ܕܡܠܟܘܬ ܐܠܟܣܢܕܪܘܣ ܒܪ ܦܝܠܦܘܣ ܡܠܟܐ ܕܡܩܕܘܢܝܐ ܒܫܢܬ ܫܬ ܡܐܐ ܘܫܬܝܢ ܕܫܦܘܪ ܡܠܟܐ ܕܦܪܣ ܕܥܒܕ ܪܕܘܦܐ ܒܫܢܬ ܚܡܫ ܒܬܪ ܕܐܬܚܪܒܬ ܥܕܬܐ ܒܗ ܒܫܢܬ ܗܘ ܐܬܩܛܠ ܣܓܝ ܒܡܕܝܢܚܐ ܒܬܪ ܕܐܢܐ ܟܬܒܬ ܗܠܝܢ ܟܠ ܚܕ ܒܣܕܪ ܗ̈ܘ ܕܐܬܝܗܒ ܠܗ.

Has ad te litteras scribebam, carissime, mense augusto (ab) *anni sexcentesimi quinquagesimi sexti postquam regnavit Alexander Philippi Macedonis filius ; anno trigesimo sexto Saporis regis Persae, qui persecutionem fecit, anno quinto postquam eversae sunt ecclesiae, illo anno quo martyrum strages magna fuit in Oriente ; postquam ipse viginti duo capita illa priora conscripseram, elementorum ordine sibi succedentia.*

Pour Kmosko, ce colophon [3] atteste en propres termes que

[1] *Acta martyrum orientalium*, pp. 37, 50.

[2] Aphraatis sapientis Persae *demonstratio XXIII, De Acino*, éd. J. Parisot, dans *Patrologia syriaca*, t. II, p. 149.

[3] On y notera le nom du mois, pris au calendrier solaire, puisqu'il est joint à une date de l'ère d'Alexandre, et aussi les mots (*strages magna fuit*) *in Oriente*. Ces indices et d'autres encore donnent à penser qu'Aphrahaṭ, à ce moment, s'était mis en sûreté sur le territoire romain ; cf. supra, p. 124.

le grand massacre des chrétiens de Perse eut lieu en l'année 656 d'Alexandre, 36e de Sapor II. Aphrahaṭ, qui date son ouvrage par ce tragique événement, auquel il vient à peine d'assister, est un témoin dont l'autorité l'emporte sur celle de tous nos hagiographes réunis. Or, nos plus anciens manuscrits syriaques et toute la tradition qui en dépend prétendent que ce carnage eut lieu à Karkhā de Lēdān et dans les environs, pendant le déchaînement de fanatisme dont le supplice de Syméon bar-Ṣabbā'e fut le signal. Leur affirmation est donc convaincue d'inexactitude et le récit qui s'appuie sur cette fausse chronologie doit être corrigé en conséquence.

IV

Avant de voir comment on s'y est pris pour y remettre de l'ordre, il convient d'examiner à quoi ces graves conclusions sont suspendues. Nöldeke a connu le texte d'Aphrahaṭ. S'il n'a pas jugé nécessaire de le discuter, c'est qu'il l'estimait susceptible d'une interprétation conforme à ses conclusions. Kmosko et les critiques qui l'ont suivi auraient peut-être bien fait d'y regarder à deux fois, avant de donner — implicitement — une leçon de syriaque à Nöldeke. Mais sans vouloir jeter dans la balance l'autorité de l'illustre maître, il nous semble que la phrase d'Aphrahaṭ, prise en elle-même, résiste automatiquement aux conclusions qu'on en a tirées. L'incise que nous avons traduite par les mots *illo anno quo strages magna facta est in Oriente*, au lieu de se rattacher directement au verbe *scribebam* peut et doit se comprendre comme un complément circonstantiel, achevant le sens de la proposition : *postquam eversae sunt ecclesiae*. Aphrahaṭ veut dire, ce qui est du reste confirmé par tous les récits, que le grand massacre eut lieu la même année que le sac des églises. Il a donné à sa phrase une construction qu'on pourra trouver noueuse et inélégante : il est permis d'en discuter. Mais il se serait montré plus gauche encore s'il s'était référé à un événement de l'année en cours par la même formule qu'il venait d'employer pour dater des faits remontant à des années révolues, au lieu de dire tout uniment : « J'ai écrit ceci.... quatre mois après le massacre général advenu en Orient », comme

l'aurait fait d'instinct un narrateur qui avait ces atrocités encore toutes fraîches dans la mémoire.

En définitive, on ne saurait contester que, bien ou mal venue, la phrase est grammaticalement susceptible de deux constructions. Dès lors, toute la question est de savoir si, de ces deux constructions possibles, il ne vaut pas mieux s'en tenir à celle qui s'harmonise sans peine avec l'ensemble de la tradition, ou s'il est plus sage de se buter à une autre exégèse, en raturant les manuscrits et en bousculant les faits qui la rendent improbable. On va voir à quoi peut conduire ce parti pris.

Conséquemment à l'interprétation qu'il considère, à tort, comme seule admissible, Kmosko a imaginé tout un système historique, dont voici les principaux éléments.

1) Aphrahaṭ écrit en 345, pendant la sixième année de la persécution. Pour trouver les cinq années qui précèdent, il faut remonter jusqu'au premier édit de Sapor. La persécution proprement dite a donc commencé en 340 par l'oppression fiscale des chrétiens et la démolition de leurs églises.

2) Les dates attestées par la Passion syriaque, à l'unanimité des manuscrits, doivent être corrigées, ou tenues pour fausses et non avenues, si on les maintient dans le texte.

3) L'archevêque de Séleucie et ses compagnons ont été mis à mort le vendredi saint, 14 de la lune de nisān. L'année 341, 32e de Sapor, où échoit ce synchronisme, étant exclue par le colophon d'Aphrahaṭ, il faut trouver une autre date. La seule qui convienne est l'an 344, où Pâques tombait le 15 avril, 16 de la lune de nisān. L'anniversaire de S. Syméon devrait donc être fixé au 13 avril.

Enfin 4), toutes les Passions des martyrs de la persécution de Sapor qui sont datées d'après les Actes de Syméon bar-Ṣabbā'e sont entachées d'une erreur chronologique correspondante et sont toutes justiciables de la même rectification, si bien établie que semble par ailleurs la leçon des manuscrits.

On accordera que voilà déjà beaucoup de ravages dans une tradition digne de respect. Et tant de dégât pour épauler une construction syntactique arbitrairement choisie de préférence à une autre qui tient debout par ses propres moyens ! Mais nous n'avons pas tout dit.

Il n'y a pas que les dates à gratter dans nos textes. Les

synchronismes qui les expriment tiennent au fond même du récit. Si on veut les en arracher, c'est à la condition de recoudre ensuite la trame des faits. Ravaudage aussi laborieux qu'inutile. Pour rester conséquent avec le sens qu'il croit tirer de la phrase d'Aphrahaṭ, Kmosko est obligé d'admettre que la dévastation des églises eut lieu quatre ans avant la mort de S. Syméon bar-Ṣabbā'e. Mais la Passion affirme le contraire. Elle dit on ne peut plus clairement que cet acte de violence eut lieu après l'arrestation de l'archevêque, très peu de jours avant son départ pour Karkhā de Lēdān [1].

On répondra que le narrateur se trompe. Soit. Les hagiographes sont habitués à recevoir ce compliment trop souvent mérité. Mais cette fois, il faudrait pourtant mieux regarder à ce qu'on nous demande de trouver croyable. Les églises chrétiennes ont été profanées et abattues en 340, et cette dévastation, avec toutes les violences qu'elle a dû entraîner, n'aurait pas eu de suites graves jusqu'en 344 [2]. Aucun incident sérieux ne s'est produit. Les collecteurs d'impôts se sont d'abord montrés si bons enfants, qu'il a fallu quatre ans aux chrétiens pour sentir que le fisc leur imposait un poids intolérable.

Et Sapor, quelle figure lui prête-t-on dans l'histoire ainsi arrangée? Après avoir décrété contre l'Église chrétienne des mesures oppressives, il n'en reçoit ni n'en demande plus de nouvelles avant quatre ans de là. Et lorsque finalement on l'avertit que les chrétiens se remuent, il doit se faire envoyer, au fond d'une lointaine province, les chefs du clergé de Séleucie pour avoir avec eux une première explication verbale, comme si, depuis des années, il n'était plus rentré au siège de son gouvernement.

Ces invraisemblances et d'autres sur lesquelles nous glissons pour abréger, ne sont que vénielles au prix d'une dernière inconséquence qui achève d'embrouiller la question. Les plus anciens récits de la persécution de Sapor [3], y com-

[1] Voir ci-dessus, p. 129-30.

[2] Cette remarque a déjà été faite très pertinemment par M. Braun, *Ausgewählte Akten*, p. x.

[3] Par les raisons que nous avons indiquées il y a longtemps déjà (*Anal. Boll.*, t. XLIII, p. 263-304), et qui ont été renforcées depuis, notamment par le P.

pris la Passion résumée par Sozomène, sont unanimes à rapporter que le massacre général resté célèbre sous le nom de « grande tuerie » eut lieu dans les jours qui suivirent [1] la condamnation de Syméon bar-Ṣabbā'e. Le roi, exaspéré de n'avoir pu vaincre la résistance de l'évêque et de ses compagnons, donna toute licence aux égorgeurs, et dix jours durant, des chrétiens de tout âge et de toute condition, dont personne n'a jamais connu le nombre, furent traqués et abattus, sans aucune forme de procès, par des mazdéens fanatiques ou par leurs ennemis personnels, à Karkhā de Lēdān, à Beth-Lāpāt et dans tout le pays d'alentour [2]. Ces horreurs se prolongèrent du vendredi saint, 14 de la lune de nisān, jusqu'au dimanche après Pâques en l'année 32e de Sapor (341 de notre ère), date indiquée en toutes lettres dans la suscription du codex Vaticanus syrus 160 [3]. Kmosko prononce sans hésiter que cette date est fausse en ses deux parties : le chiffre de l'année parce qu'il est, nous dit-il, en désaccord avec le colophon d'Aphrahaṭ [4], le quantième lunaire, parce qu'en

Ortiz de Urbina, il faut laisser hors de cause la trop fameuse Chronique d'Arbèle, dont la partie hagiographique ne mérite pas confiance. Quant aux compilateurs de basse époque allégués par Kmosko, tels que Barhebraeus, 'Amr et le bréviaire nestorien, c'est chercher la confusion par amour de l'art que de les introduire dans ce débat, à moins qu'on ne puisse isoler la source dont ils auraient conservé une indication de bon aloi.

[1] Qui suivirent, parce que toute la trame du récit prouve que l'archevêque de Séleucie, chef suprême de l'Église perse, fut frappé avant toute autre victime. Il est vrai que, dans la forme actuelle de la Passion syriaque, on lit qu'un eunuque nommé Guhištāzād fut mis à mort un jour avant S. Syméon. Mais il est à peu près certain que le rédacteur, en voulant combiner deux récits de source différente, a imaginé une mise en scène en contradiction avec les faits connus d'ailleurs. Ce Guhištāzād est bien le même personnage qui fut mis à mort par ordre d'Ardašir, frère de Sapor et vice-roi d'Adiabène. Il avait été précepteur de Sapor, qui lui avait gardé respect et affection. Quand il apprit sa mort, le roi en fut sincèrement affligé et rapporta l'ordre qui permettait de tuer les chrétiens sans jugement. Comme les récits où il est parlé de lui s'entrecroisaient, les remanieurs qui se sont mêlés de les harmoniser ont abouti à créer une confusion extrême, mais qu'il n'est peut-être pas impossible de débrouiller. *Acta SS.*, Nov. t. IV, p. 427-28 ; *Anal. Boll.*, t. XLIII, p. 264-67.

[2] Voir ci-dessus, p. 131.

[3] *BHO.* 704, Bedjan, *Acta martyrum et sanctorum*, t. II, p. 248.

[4] Kmosko, p. 704.

345, imposé par le même colophon, le vendredi-saint tombait non le 14 nisān mais le 17 [1].

Tout cela, du modeste point de vue de la critique textuelle, témoigne assurément d'une belle intrépidité. Mais que devient la logique en cette opération? Pour sauver non pas le colophon d'Aphrahaṭ mais le sens qu'on en tire après l'y avoir introduit, on change la date du grand carnage de Karkhā de Lēdān et, par voie de conséquence, celle du martyre de S. Syméon, dont cette tuerie fut la suite immédiate. Mais ces deux dates sont indiquées dans les deux textes par le même synchronisme. Dès lors pourquoi ne pas les soumettre à un décalage parallèle? Les événements auxquels les récits se rapportent l'un et l'autre sont étroitement connexes et ne peuvent être dissociés : le lieu, la circonstance, les antécédents du drame, le drame lui-même et son épilogue le crient d'une même voix. Kmosko ne s'est pas rendu à cette évidence. Il a placé la mort de S. Syméon en 344, une année avant l'essai d'extermination des chrétiens du Beth-Houzāïé, sans voir que par là, il rend toute l'histoire positivement inintelligible. D'où il s'ensuit, comme premier corollaire, que Sapor, après avoir fait périr l'archevêque de Séleucie et tout un groupe de martyrs à Karkhā de Lēdān, le vendredi saint, en 344, serait retourné dans cette même ville, le vendredi saint de l'année suivante, pour achever son ouvrage interrompu.

S'il ne s'agissait que d'accorder la chronologie des Actes syriaques avec le témoignage d'Aphrahaṭ, Kmosko aurait pu s'épargner au moins cette inconséquence. Rien ne la commandait. Les raisons qu'il met en avant, pour la justifier, échappent à l'analyse. Le vrai motif qui doit l'avoir décidé, c'est qu'en 344, le vendredi saint 13 avril [2] tombait

[1] Kmosko, p. 710, note 1.

[2] Kmosko, p. 709 ; cf. supr., p. 134. Par souci d'objectivité, nous tenons à signaler que S. Syméon est annoncé au 13 avril dans un synaxaire de la bibliothèque Ambrosienne (B. 133. Sup. ; cf. *Synax. Eccl. CP.*, p. 599). Mais dans le contexte où elle se présente, cette exception semble due à un simple glissement comme il s'en est souvent produit dans les notices des synaxaires, entre deux jours consécutifs. L'exemplaire en question est ici en désaccord avec son groupe ; et il ne paraît guère se recommander, en général, par l'exactitude ou l'originalité de son contenu (cf. *Synax. Eccl. CP.*, p. XVII-XVIII). Son

le 14 nisān, ainsi que le portent le texte de la Passion de Syméon et les récits qui en dérivent. En regard de tout ce qu'il a saccagé, cette coïncidence qu'il parvient à maintenir paraîtra une assez mince compensation.

Contre cette année 344, il y a du reste une objection qui seule suffirait à lui enlever toute probabilité. C'est en 344 qu'eut lieu la célèbre bataille de Singar, qui fut commandée et perdue par Sapor en personne [1]. On sait par Julien, Libanius et d'autres témoins, que la bataille eut lieu au cœur de l'été. Sapor, qui avait à venger un gros échec subi l'année précédente [2], avait mis en branle toutes les forces militaires de son empire. Cette masse confuse et pesante, dont Libanius nous a laissé la description, avait dû être mobilisée, concentrée et amenée, à longue distance, en territoire romain. Outre les ponts qu'il avait fallu jeter sur le Tigre, on avait construit, face à Singar, un immense camp retranché aux fortifications duquel l'armée perse devait s'appuyer [3].

Tous ces préparatifs ont nécessairement pris un temps considérable ; ils n'ont pu manquer d'absorber pendant de longs mois toute l'attention des ingénieurs perses et du haut commandement. Or voici ce qu'il nous faudrait admettre. En cette même année 344, vers la mi-avril, le roi de Perse résidait, depuis la fin de l'automne, au fond d'une province méridionale de son royaume, dans une ville nouvelle qu'il s'occupait d'embellir. Il n'annonçait pas encore l'intention de la quitter, et il y songeait si peu, qu'il s'était fait envoyer là, pour les entendre, des prévenus impliqués dans une affaire en sommeil depuis quatre ans. Non ! la grammaire syria-

témoignage ne serait à retenir que si la date du 13 avril avait, par elle-même, une apparence de probabilité.

[1] J. B. Bury, *Date of the Battle of Singara*, dans *Byzantinische Zeitschrift*, t. V (1896), p. 302-305. M. E. Stein, qui a repris l'examen de la question, est arrivé à une conclusion identique (*Geschichte des spätrömischen Reiches*, t. I, 1928, p. 214, 1).

[2] Stein, op. c., p. 213. C'est apparemment au retour de cette campagne manquée que Sapor fit mourir S. Nersès, évêque de Šahrqart, et son disciple Joseph (*Acta SS.*, Nov. t. IV, p. 414).

[3] Libanius, *Or.* LIX, 90-120, éd. Foerster, t. I, p. 257-68. Comparer *Or.* XVIII, 208 (Foerster, t. II, p. 327), et Julien, *Or.* I (éd. Hertlein, p. 27-30).

que n'a pas le moyen de nous contraindre à dénaturer les textes et à déformer les faits pour aboutir à un pareil nonsens. Si S. Syméon avait été arrêté en 344, Sapor l'aurait jugé sur place en repassant par Séleucie, qu'il devait au moins traverser pour aller prendre le commandement de son armée concentrée le long du Tigre [1].

Pour le lecteur qui n'a pas renoncé à nous suivre, cette longue discussion aboutit à un résultat décevant par son évidence même. La conclusion était plus que suffisamment claire dès le début. Il n'y a rien à expliquer dans les textes, rien à redresser dans les faits qu'ils énoncent. Il suffisait de les accepter, sans glose ni retouche, dans la perspective où ils s'enchaînent naturellement. Toutes les difficultés auxquelles il nous a fallu répondre sont de la poussière soulevée à plaisir et qui retombe, dès qu'on se résout à lire le colophon d'Aphrahaṭ comme Nöldeke l'avait compris:

V

A moins de s'obstiner dans le paradoxe, on doit reconnaître aussi que, pour tous les premiers historiens de l'Église perse, sans exception, la persécution de Sapor II commence avec l'arrestation de S. Syméon bar-Ṣabbā'é et les violences dont elle fut le signal. Aphrahaṭ lui-même mentionne l'édit de l'année 340, précisément parce que, dans sa pensée, cette mesure vexatoire se confond avec les atrocités qui en furent la suite immédiate. Mais si Sapor en était resté à ce premier acte de despotisme, personne n'aurait parlé de persécution. Les chrétiens d'Orient n'ont pour ainsi dire jamais connu d'autre régime. Dans toute la littérature hagiographique on ne trouverait pas un seul exemple de martyr ou de confesseur qui aurait comparu devant les juges, uniquement pour s'entendre condamner à payer une amende ou un arriéré d'impôts. Avant l'arrestation de S. Syméon bar-Ṣabbā'e, la persécution n'avait encore fait aucune victime.

La Passion de S. Pousik [2] en est une preuve dont la

[1] D'après la Passion des 120 Martyrs *BHO.* 718, Sapor se trouvait dans sa capitale le 5 avril 344. Bedjan, t. II, p. 295.

[2] *BHO.* 993. Traduction allemande dans Braun, *Ausgewählte Akten*, n° III,

netteté ne laisse rien à désirer. Pousik (ou Pousi) était un chrétien de Beh-Šahpur, en Perside. Il descendait d'une famille de ces déportés, presque tous artisans ou gens de métier, que Sapor Ier avait amenés en masse du pays grec et répartis dans plusieurs provinces de son royaume. Pousik lui-même, orfèvre et brodeur habile, s'était fait dans sa ville natale une réputation qui l'avait mis en évidence parmi les gens de sa profession. Vers cette époque, le roi s'avisa de créer à Karkhā de Lēdān, auprès de son palais, des ateliers, où il voulait embrigader les meilleurs ouvriers qu'il avait fait venir de partout avec leurs familles. Pousik fut compris dans cette élite. Il mérita d'être distingué par Sapor, qui l'éleva au rang de *kārūgbēd*[1], ou préfet général des artisans royaux.

L'hagiographe s'étend complaisamment sur ces détails, d'où il ressort que, jusqu'à ce moment, les chrétiens de Perse n'avaient pas encore été gravement inquiétés dans la pratique de leur religion. Après quoi, il poursuit en ces termes [2] :

ܗܘܐ ܕܒܗܝ ܙܒܢܐ ܟܕ ܩܛܝܢ ܗܘ ܕܫܘܢܝܐ ܥܠ ܩܕܝܫܐ
ܗܘ ܕܐܝܟ ܕܐܝܟ ܕܥܡ ܫܘܠܛܢܐ ܫܪܐ ܥܡ ܡܠܟܐ ܕܒܢܐ ܒܪܝܬܐ
ܕܟܪܟܐ ܕܒܝܬ ܠܝܕܢ ܒܩܪܒ ܗܝܟܠܗ ܕܡܠܟܐ ܗܘ ܕܒܪ ܒܝܬ
ܥܒܕܐ ܕܟܠ ܐܘܡܢܐ ܕܐܝܬ ܒܗ ܡܢ ܕܗܒ ܘܟܣܦ ܘܐܒܢ ܝܩܪܐ
ܘܫܘܓܪ ܕܟܠ ܐܝܠܝܢ ܕܒܪ ܡܠܟܐ ܕܐܝܬ ܒܗ ܡܢ ܟܠ ܐܘܡܢܐ
ܕܒܥܐ ܗܘ ܕܢܥܒܕ ܠܗ ܒܗ ܒܟܠ ܫܢܐ ܘܫܢܐ ܕܐܝܬ ܒܗ ܡܢ
ܟܠ ܐܘܡܢܐ ܕܒܥܐ ܗܘ ܕܢܥܒܕ ܠܗ ܒܗ ܒܟܠ ܫܢܐ ܘܫܢܐ ܕܐܝܬ
ܒܗ ܡܢ ܟܠ ܐܘܡܢܐ ܕܒܥܐ ܗܘ ܕܢܥܒܕ ܠܗ ܒܗ ܒܟܠ ܫܢܐ ܘܫܢܐ
ܕܐܝܬ ܒܗ ܡܢ ܟܠ ܐܘܡܢܐ ܕܒܥܐ ܗܘ ܕܢܥܒܕ ܠܗ ܒܗ ܒܟܠ ܫܢܐ
ܘܫܢܐ ܕܐܝܬ ܒܗ ܡܢ ܟܠ ܐܘܡܢܐ ܕܒܥܐ ܗܘ ܕܢܥܒܕ ܠܗ ܒܗ
ܒܟܠ ܫܢܐ ܘܫܢܐ ܕܐܝܬ ܒܗ ܡܢ ܟܠ ܐܘܡܢܐ ܕܒܥܐ ܗܘ ܕܢܥܒܕ
ܠܗ ܒܗ ܒܟܠ ܫܢܐ ܘܫܢܐ ܕܐܝܬ ܒܗ ܡܢ ܟܠ ܐܘܡܢܐ ܕܒܥܐ
ܗܘ ܕܢܥܒܕ ܠܗ ܒܗ ܒܟܠ ܫܢܐ ܘܫܢܐ ܕܐܝܬ ܒܗ ܡܢ ܟܠ ܐܘܡܢܐ
ܕܒܥܐ ܗܘ ܕܢܥܒܕ ܠܗ ܒܗ ܒܟܠ ܫܢܐ ܘܫܢܐ ܕܐܝܬ ܒܗ ܡܢ
ܟܠ ܐܘܡܢܐ ܕܒܥܐ ܗܘ ܕܢܥܒܕ ܠܗ ܒܗ ܒܟܠ ܫܢܐ ܘܫܢܐ ܕܐܝܬ

clesias concitata est beatusque Symeon cum aliis multis e variis regionibus ad aulam regiam deducti sunt interrogandi, paucis ante diebus fortissimo illi Pusicio mundanus honor conferretur a Sapore rege, qui artificibus eum praefecit aliarum etiam partium dicionis suae. Paucis autem diebus postquam honorifico isto munere a rege auctus est, iussus fuit a rege inspectum adire opifices urbis Šadšabur, quae lingua aramaica dicitur Rema [1].

Tout est à remarquer dans ce texte, et, pour commencer, l'insistance avec laquelle le narrateur rappelle que son héros venait à peine d'être promu à un grade administratif considérable. Il jouissait donc de la pleine confiance de Sapor au moment même où S. Syméon et ses compagnons furent amenés devant le roi. Pousik, témoin de leur interrogatoire et de leur supplice, se déclara chrétien. Il encourut de ce chef la colère de Sapor. Condamné à mort séance tenante, il périt ainsi que sa fille Marthe [2], dans le massacre ordonné par le roi.

On ne saurait indiquer avec une netteté plus décisive que le martyrologe de l'Église perse s'est ouvert par les événements racontés dans la Passion de S. Syméon bar-Ṣabbā'e. La tradition ne s'y est pas trompée, et c'est en partant de l'année 341, où ils se sont produits, qu'elle a pu compter sous Sapor 39 ans de persécution [3].

Pour en revenir à la question qui a donné lieu à la présente recherche, la comparaison des synaxaires grecs pose un problème critique qui ne comporte qu'une solution conjecturale. Le ménologe de Basile et les autres recensions où la mémoire de S. Syméon est inscrite au 14 avril, dépendent d'une version grecque où le mois de nisān du calendrier syrien fixe a été substitué au mois lunaire de nisān, qui est désigné dans la Passion originale. Le 14 de la lunaison est devenu le 14 du mois solaire de même nom, qui, à son tour, a été sans autre réduction remplacé par le 14 avril. Cette fa-

[1] Marquart, *Ērānšahr*, p. 51.

[2] Sa Passion aussi a été conservée, *BHO.* 698 ; trad. Braun, op. c., n° IV, p. 76-82.

[3] *Anal. Boll.*, t. XLIII, p. 295, note 2.

çon de trancher le nœud gordien a servi à beaucoup d'anciens hagiographes. Elle n'est pas encore passée de mode chez tous les érudits modernes.

Dans le synaxaire de Sirmond, au contraire, la réduction a été correctement opérée. Le compilateur a donc résumé une version faite par les soins ou sous le contrôle d'un lettré bilingue à qui l'usage de l'ère sassanide et du calendrier lunaire était familier. Sozomène, au commencement du v^e^ siècle, a certainement connu une recension grecque du passionnaire de l'Église perse. On pourrait donc sans témérité aller jusqu'à se demander si la source immédiate du synaxaire de Sirmond ne serait pas une version faite à Constantinople, à l'époque où des relations actives parurent se nouer entre Byzance et les Églises de l'Iran. Au lendemain de la paix conclue avec Bahrām V, Théodose II parut un moment appelé à reprendre avec plus de succès que Constantin le rôle de protecteur des chrétiens d'Orient [1]. Le monastère syrien des Acémètes, fondé vers ce même temps, était un foyer d'études et surtout un poste d'observation dont l'activité dépassait les limites de l'érudition byzantine. Il y venait des visiteurs de l'Arménie [2] et de l'Ibérie perse [3]. L'abbé Marcel l'Acémète avait en Perse des amis qui lui envoyaient des reliques de martyrs [4], et sans doute aussi des légendes qui les faisaient valoir. Dans un tel milieu, à une telle époque, il a pu se rencontrer un computiste grec soucieux de savoir exactement à quel jour tombait le 14 de la lune de nisān, en l'année 32 du roi Sapor fils d'Hormizd.

Mais le temps vint très tôt, où personne ne songea même plus à pareille recherche. Si les premiers martyrs de l'Église de Séleucie-Ctésiphon sont inscrits au 17 avril dans le manuscrit du XII^e^-XIII^e^ siècle qui représente aujourd'hui le synaxaire de Sirmond, ce n'est donc point grâce à une correction introduite par un réviseur intelligent. Aucun ha-

[1] Cf. P. PEETERS, *Pour l'histoire des origines de l'alphabet arménien*, dans *Revue des études arméniennes*, t. IX (1929), p. 212-13.

[2] *Revue des études arméniennes*, t. I, p. 211, n. 5 ; *Anal. Boll.*, t. LI, p. 12.

[3] *Anal. Boll.*, t. c., p. 11-12.

[4] *Vita S. Marcelli archimandritae*, *BHG.* 1028, c. 29 ; *P.G.*, t. CXVI, p. 736 ; cf. *Anal. Boll.*, l. c.

giographe de cette époque, trouvant dans un calendrier la fête de S. Syméon enregistrée au 14 avril, ne se serait avisé qu'il fallait la déplacer. Qui lui aurait soufflé que, dans cette rubrique, le jour du mois était pris pour l'âge de la lune? Eût-il flairé cette confusion, par un instinct étranger à son espèce, il n'aurait pu qu'aggraver l'erreur en essayant d'y porter remède [1]. Le synaxaire de Sirmond est ici d'accord avec l'histoire vraie, parce qu'il l'a été dès l'origine, et l'honneur en revient au premier rédacteur qui avait entre les mains une bonne version des Actes de S. Syméon. La date authentique qu'il nous a conservée est une trace certaine de ce document perdu. Il est heureux qu'aucun remanieur ne se soit mêlé de l'effacer par respect pour la date fautive qui avait alors les préférences des synaxaristes [2].

P. P.

[1] Qu'on se figure, par exemple, à quel résultat il serait arrivé en prenant pour base de son calcul les dates indiquées dans la chronographie de Théophane, où le martyre de S. Syméon est rapporté à l'année 5817 (325 de J.-C.), 23e de Sapor, 21e de l'empereur Constantin ; éd. DE BOOR, p. 25.

[2] La date du 21 avril, adoptée dans le martyrologe romain, répond au comput pascal de l'année 349.

BULLETIN

DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

G. DE JERPHANION. *Les églises rupestres de Cappadoce.* Paris, Geuthner, 1936. Texte, tome II, première partie, in-4°, VIII-388 pp. ; planches, troisième album, in-fol.

ID. *Sur une question de méthode à propos de la datation des peintures cappadociennes.* Extrait de *Orientalia christiana periodica*, t. III, p. 141-60.

ID. *A propos des nouveaux exemplaires trouvés à Pompéi du carré magique « Sator ».* Extrait des *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1937, p. 84-93.

Le monument que le P. de Jerphanion travaille depuis des années, au milieu de difficultés sans nombre, à élever à la gloire des artistes cappadociens est tout près de s'achever. Il doit s'y ajouter encore un demi-volume de texte, comprenant les tables, qui sont impatiemment attendues, nous osons l'assurer. Nous avons dit, à propos du précédent volume, tout l'intérêt qui s'attache à ces descriptions de monuments destinés à périr sous peu, et le profit que nous pouvons en tirer pour nos études (*Anal. Boll.*, LII, 82-84 ; LIII, 382-85). L'auteur fait remarquer que le nouveau volume étudie à lui seul plus d'églises et de chapelles que les deux volumes précédents. Il promène le lecteur à travers la région d'Urgub, et lui fait visiter quatorze localités différentes. L'iconographie s'y enrichit de nouveaux sujets et de formes originales. A signaler, par exemple, des épisodes bibliques non encore rencontrés, un jugement dernier, des scènes de martyre, comme les Quarante martyrs de Sébaste, non plus en série, mais exposés sur le lac, S. Oreste, à la queue d'un cheval emporté, le martyre de S. Pierre et probablement S. Paul. Outre les saints très populaires, parmi lesquels S. Basile et autres docteurs, Nicolas, Procope, souvent répétés, nous rencontrons, dans l'église des Apôtres près de Sinassos, *Λουκιανός*, qu'on ne peut identifier avec certitude ; à Élévra, *Εὐφθήμιος*, à lire sans doute *Εὐθύμιος ;* près de Sinassos encore, dans la chapelle de la Panagia, *Ἀναστασία, Πολυχρονία, Κύριλος, Κατίδος.* A Si-

nassos même une inscription placée sur l'église des SS. Constantin et Hélène indique la date de la construction, 1729. On a parlé d'une chapelle de S. Jean l'évangéliste dont la fondation remonterait à 848. Le P. de J. rejette absolument cette date qui repose sur une fausse lecture. A Taghar est représenté un martyr *Στρατήγιος*. L'auteur pense qu'il avait comme pendant *Εὐτυχιανός*, qui figure avec lui dans les Ménées au 19 août. Dans la même église on relève le nom de *Φλόρος*. C'est le saint du 18 août, du groupe *Φλῶρος καὶ Λαῦρος*. On les retrouve à Qarabash Kilissé. Là aussi figurent les noms plus rares : *Κουρνούτιος*, *Μόδεστος*, *Ἀνθινογένις* ; à Belli Kilissé, *ὁ ἅγιος Ἰοῦστος*, *ὁ ἅγιος Νικίτας*. A Soghaule, la série *Κορνοῦτ(ος)*, *Ἀθηνογένιος*, *Λεόντιος*, *Βασίλειος* reproduit en partie celle de Qarabash Kilissé. *Λεόντιος*, dans une autre liste, à Belli Kilissé, est certainement un des Quarante martyrs de Sébaste. Rien ne donne à penser que son nom se retrouve ici. Le P. de J. est de cet avis et ne serait pas éloigné de croire qu'il y a confusion entre *Λέων* et *Λεόντιος*. Le saint désigné serait S. Léon pape, qui figure à Toqale Kilissé (tome I, 2, p. 320). Il n'est peut-être pas superflu de faire remarquer que dans la série des évêques représentés dans cette dernière localité se trouvent à la fois *Λέων πάπας Ῥώμης* et *Λεόντιος*. A tout prendre, nous croyons que sur la grande quantité de noms de saints inscrits sur les murs des églises rupestres, il n'en reste qu'un petit nombre que l'auteur n'ait pas réussi à identifier. Les tables faciliteront certainement des rapprochements que la dispersion des matériaux rend difficiles. Mais il est bien probable, dès maintenant, qu'on ne découvrira guère de ces saints strictement locaux dont le culte n'a pas franchi les limites d'un territoire restreint.

Nous aurions à insister sur un fait que révèle l'étude de l'iconographie cappadocienne, c'est la fréquence des attributs dans les représentations des saints isolés. Mais l'auteur a bien voulu, dans l'intérêt de nos lecteurs, se charger lui-même de traiter ce sujet, et nous n'avons qu'à renvoyer à l'article publié ici même, t. LV, p. 5-28. Les inscriptions, au nombre de 88, relevées et étudiées dans le nouveau volume méritent une attention spéciale. Une bonne part d'entre elles sont datées. La plus ancienne, une dédicace remontant au règne de Constantin Porphyrogénète, est l'objet d'une étude spéciale, comme aussi les épitaphes d'Orta Keuy, où les mots *ἔθετο*, *ἀνέθετο*, *ἔθηκεν* avaient été pris au sens funéraire (*depositio*). Le P. de J. n'admet pas cette interprétation. A n'en point douter, il s'agit d'une donation faite par le défunt.

Les *Églises rupestres* ont subi, victorieusement, hâtons-nous de le dire, l'épreuve de la critique. M. E. Weigand, dans un long article publié par la *Byzantinische Zeitschrift*, 1936, p. 337-97, conteste la chronologie des peintures admise par le P. de J. Ses conclusions, dit-il, entraîneraient la faillite de la méthode comparative iconographique. De celle de M. W. peut-être. Mais où est le mal? Doit-on reconnaître avec lui « l'anneau de pêcheur » au doigt de S. Pierre dans une peinture de Toqale Kilissé, et abaisser la date d'une représentation des mages parce qu'ils sont ornés du nimbe? Il y a la question des couverts sur la table de la Cène à Qaranleq Kilissé, et autres détails où nous ne pouvons entrer et sur lesquels le P. de J. s'explique. Il est intéressant d'assister à une joute entre deux archéologues de taille et de les voir jongler avec anneaux, couteaux et fourchettes. Nous nous contenterons d'y assister en spectateurs, sans nous abstenir de juger que, si l'attaque a été brusque, la riposte a été brillante et décisive.

On a dit, à propos du précédent volume, comment la question du carré magique *Sator Arepo* est venue se rattacher à l'étude des peintures cappadociennes (*Anal. Boll.*, LIII, 384). Dans la recherche de l'origine de ce texte, l'explication donnée par M. F. Grosser était accueillie avec faveur. Ce savant reconnaissait dans les lettres du carré magique une anagramme des mots *Pater noster* accompagnés des lettres *A*, *O* (pour *A Ω*) deux fois répétées en forme de croix. Ce serait donc un cryptogramme chrétien. Tout récemment la formule a été trouvée par M. Della Corte à Pompéi sur le stuc d'une colonne : c'était le second exemplaire ; l'autre, incomplet, n'avait pas été reconnu d'abord. Ils sont l'un et l'autre antérieurs à 79, date de la destruction de la ville. Les partisans de la présence des chrétiens à Pompéi en ont tiré argument en faveur de leur thèse. D'autres en sont venus à rejeter l'origine chrétienne du carré. Parmi eux le P. de Jerphanion, qui expose très loyalement les objections auxquelles se heurte l'hypothèse qui tout d'abord ne lui avait pas déplu. Il ne sera peut-être pas hors de propos de signaler l'étude de M. Domenico Mallardo, *La questione dei Cristiani a Pompei* (Napoli, 1935). Elle est antérieure à la découverte de M. Della Corte, mais elle dissipera les illusions que l'on pourrait avoir gardées sur l'existence d'une communauté chrétienne à la veille du désastre de la ville. H. D.

Stéphane Binon. *Documents grecs inédits relatifs à S. Mercure de Césarée.* Louvain, 1937, in-8°, 192 pp. (= *Université de Louvain, Recueil de travaux publiés par les membres des Conférences d'Histoire et de Philologie*, 2e série, 41e fascicule).

Id. *Essai sur le culte de saint Mercure, martyr de Dèce et meurtrier de l'empereur Julien.* Paris, 1937, in-8°, VII-144 pp. (= *Bibliothèque de l'École des Hautes Études, Sciences religieuses*, t. LIII).

M. Binon a eu la main assez heureuse pour découvrir plusieurs inédits intéressants qu'il verse au dossier hagiographique de S. Mercure de Césarée. En voici la nomenclature : une recension complète de la Passion *BHG*². 1275 ; l'éloge du saint par Nicéphore Grégoras, *BHG*². 1277, que M. B. a eu l'excellente idée de traduire en français ; un complément à la notice du synaxaire de Constantinople (cf. *Synax. Eccl. CP.*, p. 258-59) ; sept canons ou poèmes liturgiques tirés des manuscrits de Paris, du Mont Athos et d'Athènes ; un « récit utile à l'âme », trouvé également parmi les trésors de la Sainte Montagne. Ces pièces sont publiées avec un soin digne de tous les éloges.

Dans le second ouvrage, M. B. reprend d'ensemble les questions soulevées autour de l'officier martyr de Césarée. Faisant siennes les conclusions du P. Delehaye et du P. Peeters en la matière, il s'attache à marquer la place de S. Mercure dans la littérature hagiographique et dans le culte officiel de l'Église. Les légendes grecques désignant S. Mercure comme le meurtrier de l'empereur Julien ont le plus contribué à la célébrité du martyr cappadocien. M. B. commence par là son analyse. Il passe ensuite aux trois Vies grecques qui rapportent le supplice de Mercure à la persécution de Dèce. A leur propos, l'auteur note à son tour, sans pouvoir encore fournir d'explication, qu'aucune ne relate l'intervention du saint dans la mort mystérieuse de l'Apostat. Les Latins connaissent S. Mercure de Césarée non seulement par la Passion traduite du grec, au VIII^e siècle, mais aussi par l'histoire de la translation de ses reliques, de Césarée à Aeclanum puis à Bénévent. M. B. dénie toute probabilité à cette translation pour s'en tenir à une ancienne conjecture du P. Delehaye, aujourd'hui abandonnée par l'auteur, sur l'existence d'un S. Mercure, martyr local d'Aeclanum, confondu par la suite avec son homonyme de Césarée. La position de M. B. est ici moins heureuse. Achevant sa première enquête par un tour d'Orient, il montre le rang honorable tenu par S. Mercure dans la littérature de ces pays, dans le syriaque, le copte-arabe, l'éthiopien, l'arménien.

Les traces de culte, indispensables pour fixer la patrie et, au besoin, l'historicité d'un saint, ne nous sont accessibles, dans le cas de Mercure, qu'après le premier quart du VI^e siècle, avec l'itinéraire du diacre Théodose (c. 530). Le S. Mercure, signalé par ce der-

nier comme une des gloires de Césarée, est identifié par M. B. avec saint Kyrion, Mâr Qurios, l'un des Quarante martyrs de Sébaste, donné pour le meurtrier de Julien dans une Vie syriaque de S. Eusèbe de Samosate (cf. *Anal. Boll.*, XXXIX, 65-88). Partant de là, M. B. explique sans peine l'absence de texte historique sur le martyre de Mercure, et date de la fin du v^e^ siècle les plus anciennes marques de vénération rendues à Qurios sous son nom d'emprunt dans la métropole cappadocienne. De ce centre, le culte a rayonné sur tout le monde chrétien antique : M. B. en suit le développement dans les pays grecs, latins, orientaux. Il termine par une étude, pleine de goût, des principales représentations figurées de S. Mercure.

Souhaitons à l'auteur de nous donner d'autres travaux encore, pareils à ceux-ci par la rigueur de la méthode, la probité de la recherche et l'élégance de l'exposition. W. Derouaux.

Eva Tea. *La Basilica di Santa Maria Antiqua.* Milano, « Vita e Pensiero », 1937, in-8°, XIII-399 pp., gravures et planches (= *Pubblicazioni della Università cattolica del Sacro Cuore*, Serie quinta : *scienze storiche*, t. XIV).

Studi dedicati alla memoria di Paolo Ubaldi. Milano, 1937, in-8°, VIII-483 pp. (Même collection, t. XVI).

Après les travaux de Grüneisen, de Mgr Wilpert et d'autres érudits, Sainte-Marie-Antique n'est plus ce qu'on appelle un sujet neuf. Peut-être est-il aujourd'hui trop oublié. L'auteur a donc fait œuvre louable en cherchant à remettre en honneur la vénérable basilique. La part prise aux fouilles par M^me^ E. Tea sous la conduite de l'ingénieur Boni la qualifiait d'ailleurs pour donner un aperçu des résultats. Si l'on ne trouve pas en son livre beaucoup de choses qui n'aient été dites déjà, le tout est présenté avec ordre et l'ouvrage rendra service aux lecteurs sans doute nombreux qui n'ont pas sous la main des monographies plus considérables mais aussi extrêmement coûteuses.

Les trente études dédiées à la mémoire du premier titulaire de la chaire de littérature chrétienne antique à l'Université catholique de Milan n'offrent pas toutes un égal intérêt pour l'historien de l'Église. Nous ne mentionnerons que les plus caractéristiques et celles qui touchent de plus près à nos propres travaux.

Articles de critique textuelle. Trois pages de M. A. Puech sur le *Pasteur* d'Hermas ; des observations, parfois audacieuses peut-

être, de Don S. Colombo sur Prudence, avec l'annonce d'une prochaine édition du poète dans le *Corpus Paravianum ;* des *Annotationes ad Tertullianum*, en un latin digne des vieux humanistes, précédées de trois distiques et signées par M. L. Castiglioni ; enfin, un travail du P. C. Silva-Tarouca sur la tradition manuscrite du « Tome de Léon ». Après les travaux de M. Ed. Schwartz, le P. S.-T. mérite une place honorable pour ses études, personnelles et indépendantes, sur les lettres de S. Léon. Un examen approfondi des manuscrits du *Tomus* permet à l'auteur de réaffirmer la valeur du manuscrit de Munich 14540, ignoré du moyen âge (cf. *Anal. Boll.*, L, 391-97). Le P. S.-T. admet que le registre pontifical est la source unique de tous les exemplaires conservés. Au cours de ses raisonnements, il est amené à justifier plusieurs corrections apportées par lui dans son édition (*Textus et documenta, Series Theologica*, 9, Romae, 1932) au texte récemment établi par M. Schwartz.

Comme inédit, nous citerons la Passion latine de S^te^ Anastasie la Romaine, un texte rare, inconnu des compilateurs du IX^e^ siècle, reproduit par le P. Delehaye d'après le manuscrit lat. 11753 de la bibliothèque Nationale de Paris. Ce récit, sans grande valeur propre, est traduit d'un original grec, maintenant publié, lui aussi, dans *Étude sur le Légendier romain*, p. 250-58. Les deux documents viendront à point le jour où l'on fera l'histoire de l'infiltration de l'hagiographie grecque en Occident. Mgr C. Castiglioni a pensé qu'il valait la peine d'imprimer la Passion de S^te^ Dorothée, contenue dans le manuscrit XXVI (autrefois 51) de la bibliothèque du chapitre de Novare. En réalité, cette pièce, identifiée par feu le P. Poncelet avec la Passion *BHL.* 2324, ne présente que quelques variantes insignifiantes ainsi qu'une brève interpolation sur les avantages promis aux dévots de la sainte. Le P. Poncelet avait également signalé, sans juger devoir s'y arrêter davantage, deux autres copies de la même Passion *BHL.* 2324 dans les manuscrits XXVII (jadis 53) et XXIX (jadis 7) : *Anal. Boll.*, XLIII, 337-38, 346, 349. Dom A. Wilmart, ayant rencontré, dans le fonds Chigi du Vatican, une nouvelle traduction italienne, copiée au XV^e^ siècle, des prières attribuées à S. Anselme, établit la concordance des trente-sept morceaux du recueil romain avec les collections latines, connues par ailleurs.

Mgr J. P. Kirsch consacre une étude de valeur au sanctuaire chrétien récemment mis au jour par les fouilles de Doura-Europos. C'est

une maison privée, relativement grande, ayant subi les transformations nécessaires pour devenir la *Domus ecclesiae*. Le directeur de l'Institut pontifical d'archéologie y voit, à juste titre, une confirmation de la thèse sur l'existence, dès le milieu du IIIe siècle, d'édifices du culte, appartenant aux communautés chrétiennes comme telles. Les peintures murales de la maison, plus ou moins intactes, les plus anciennes de l'Orient chrétien parvenues jusqu'à nous, manifestent, dans le dessin, la composition et l'exécution, les particularités d'un art local, en sorte que le problème de l'iconographie chrétienne antique doit se formuler désormais non comme le propose M. J. Strzygowski : « Orient ou Rome », mais plutôt « Orient et Rome », les différentes régions de l'empire ayant, outre les traits communs inspirés de la même foi, des caractéristiques régionales nettement marquées.

Les pages consacrées à des sujets d'ordre grammatical ne sont pas dépourvues d'intérêt. M. G. Ghedini traite de la langue des évangiles apocryphes ; à propos de la grécité de S. Cyrille d'Alexandrie, le P. A. Vaccari démontre, avec textes à l'appui, que le grand patriarche fut aussi un bon écrivain, quoi qu'en pensent certains critiques modernes. M. G. B. Pighi relève diverses expressions latines chrétiennes employées par les auteurs païens du IVe siècle.

D'autres travaux se rattachent plutôt au genre de la critique littéraire, ceux notamment de M. G. Botti sur le facteur personnel dans le *Λόγος πρὸς Ἕλληνας* de Tatien ; de M. H. Hoppe sur Rufin traducteur ; de Mme A. Merzagora sur S. Jean Chrysostome commentateur de S. Paul ; de M. G. Lazzati sur la technique du dialogue dans le Banquet de S. Méthode d'Olympe ; de M. Margheritis sur les ressemblances et différences entre le même écrivain et Platon ; etc.

Puisqu'il faut nous borner, nous citerons, en terminant, les « noterelle sul cristianesimo africano » dues à la plume de M. C. Cecchelli. Mettant tour à tour à profit Tertullien, Cyprien, Augustin, les Actes authentiques des martyrs, l'auteur passe des origines de l'Église d'Afrique à quelques-uns de ses usages liturgiques, en touchant, chemin faisant, à divers sujets tels que les visions et charismes prophétiques des saints du pays, l'aphorisme : *Credo quia absurdum*, prêté à Tertullien, et l'accusation d'« onolâtrie », dont les apologistes chrétiens eurent à défendre leur religion.

W. Derouaux.

Bellarmino Bagatti. *Il Cimitero di Commodilla o dei martiri Felice ed Adautto presso la Via Ostiense.* Città del Vaticano, 1936, in-4°. XI-175 pp., illustrations, 5 planches hors texte (= *Roma sotterranea cristiana per cura del pontificio Istituto di archeologia cristiana*, t. I).

La monographie du P. Bagatti, le premier travail d'ensemble consacré au cimetière de Commodille, réunit des éléments jusqu'ici épars en plusieurs volumes. Si l'auteur connaît les travaux de ses devanciers et leur rend justice, il ne se borne pas à les répéter. Il a étudié par lui-même, sur les originaux, inscriptions, peintures, tombes, galeries et le matériel antique aujourd'hui accessible. Le tout est décrit, situé, interprété. Outre les croquis, de nombreuses photographies, remarquables de netteté, aident le lecteur à se représenter *de visu* les objets étudiés. Quant aux rares textes anciens parlant des martyrs Félix, Adauctus, Emerita, le P. B. a eu la sagesse de se ranger à l'avis de critiques particulièrement autorisés en la matière (cf. *Anal. Boll.*, XVI, 17-43).

L'examen minutieux des dénivellations du terrain amène l'auteur à reconnaître dans la nécropole qui porte le nom de Commodille une réunion de diverses régions cimétériales primitivement distinctes. La partie centrale, une carrière abandonnée, aura servi de lieu de sépulture dès la fin du III^e^ siècle ou au début du IV^e^. C'est là, dans le couloir élargi plus tard en basilique, que le P. B. localise les tombeaux des martyrs Félix et Adauctus. On lui donnera raison, encore qu'on puisse douter que les sarcophages vides indiqués par l'auteur aient effectivement contenu les reliques. Il renonce à retrouver l'endroit précis où fut déposée Emerita, ou Merita, comme il préfère l'appeler. Pas plus que ses prédécesseurs, le P. B. n'a découvert à Commodille de traces certaines d'un culte rendu à Nemesius. On continua d'enterrer, en une galerie au moins, jusqu'aux environs de l'an 500. On vint y vénérer les martyrs jusqu'au IX^e^ siècle.

Ces conclusions générales, qui ne sont pas toutes neuves, ont toujours le mérite d'avoir été sévèrement contrôlées. Il appartient aux archéologues de se prononcer sur leur valeur. Avant même d'être livrées au public, elles avaient reçu l'approbation d'un maître. Cf. A. Silvagni, *Inscriptiones christianae urbis Romae...*, t. II (Rome, 1935), p. 313.

Nous ne ferons de réserves que sur quelques points de détail. Le P. B. accorde trop de crédit aux indications chronologiques de

la *Passio Felicis et Adaucti*. On pourrait souhaiter plus de précision dans l'usage du martyrologe hiéronymien. Enfin, l'auteur entend (p. 11) le débris de phrase NOME DS SCET comme une relative voilant l'identité des donateurs d'une fresque murale plutôt que celle des saints représentés ; mais en guise de confirmation, il ne peut alléguer, contre les exemples défavorables à sa manière de voir, qu'une seule inscription napolitaine, fautive, du IX^e^ siècle : VOTVM SOLBIMVS NOS CVIS NOMINA DEVS SCIT.

W. Derouaux.

D. Talbot Rice. *The Icons of Cyprus*, with Chapters by Rupert Gunnis and Tamara Talbot Rice. London, Allen and Unwin, 1937, in-4°, 287 pp., 153 gravures hors texte.

Ce beau volume, qui paraît sous les auspices du Courtauld Institute, est le second d'une série d'ouvrages sur l'art du proche Orient. La publication des fresques de l'église d'Asinou par M. W. H. Buckler et son groupe a récemment attiré l'attention sur les peintures murales de l'époque byzantine dans les églises de Chypre (voir *Anal. Boll.*, LIV, 402). La branche spéciale de l'art religieux que constituent, là comme ailleurs, les icones, avait été complètement négligée. Cette lacune est désormais comblée grâce aux travaux de M. Talbot Rice et des collaborateurs qu'il s'est choisis. Le travail a été entrepris sur une large échelle, et l'on peut assurer que du premier coup la matière est épuisée. Ces panneaux d'imagerie religieuse, légers et de dimensions restreintes, n'attirent pas l'attention comme les tableaux ou les mosaïques et vont assez facilement rejoindre les objets de rebut. Il s'agissait d'abord de les découvrir, de les examiner de près, souvent de les débarrasser, avec prudence, d'une couche de poussière ou de moisissure, de les reproduire, si possible, par la photographie. De cette manière l'auteur a réussi à en réunir plus de 150, collection complète d'où n'ont été exclus que les exemplaires sans valeur. Tout ce matériel inédit, qui nous est présenté en une bonne cinquantaine de belles planches, est classé par époques (XII^e^-XVII^e^ siècles), par sujets, en tenant compte des caractères où se reconnaissent les influences de diverses écoles. C'est dans cette tâche délicate que se révèle spécialement la maîtrise de l'auteur. Isolés, ces humbles représentants d'un art sans prétention semblent à peine mériter un regard. On est étonné de tout ce qu'un guide clairvoyant nous fait découvrir dans la collection, en groupant les éléments épars fournis par la description détaillée des planches. Lire les chapitres de la première partie

sur les écoles grecques de peintres d'icones, sur les peintres cypriotes, sur leur iconographie spéciale, sur la technique qu'ils ont employée. Le chapitre sur le costume est fort curieux, et le parti qu'on parvient à tirer de la forme d'un chapeau ou de la coupe d'un vêtement pour reconnaître des influences étrangères, montre qu'en cette matière les moindres détails ont leur prix. L'étude de nos icones nous ouvre même des horizons sur certains aspects de la vie sociale au moyen âge. C'est naturellement le chapitre sur les légendes des saints, confié à M. R. Gunnis, qui a surtout attiré notre attention. Ces pages (159-172), précisées par une foule de particularités relevées dans la description des planches, peuvent servir à compléter les recherches publiées dans les *Analecta Bollandiana*, t. XXV, p. 161-301, sur les *Saints de Chypre*.

S. Barnabé et S. Hilarion appartiennent sans conteste au propre de l'île de Chypre, et leur histoire est, pour l'un dans le livre des Actes, pour l'autre dans S. Jérôme. Ils sont honorés dans l'église de Peristerona, mais notablement transformés. Un synaxaire conservé dans cette église les présente comme deux amis, originaires de Cappadoce, qui après avoir combattu sous Théodose II quittent l'armée pour se vouer au service de Dieu et du prochain. Un autre saint, très populaire, S. Mamas, martyr de Césarée, a pareillement subi une transformation légendaire assez compliquée qui le rattache à l'île de Chypre. Parmi les saints du pays représentés sur nos icones, il faut compter encore S. Héraclide, S. Sozomenos, S. Aristos, S. Jean « Lampadistes », Ste Maura, qui aurait été martyrisée près de Kilamian, S. Jean l'Aumônier. Et voici deux nouveaux noms : S. Vichinos et S. Nomon, les patrons de l'église d'Anaya. De S. Nomon on ignore tout, sauf qu'il était le compagnon de S. Vichinos. Un synaxaire conservé à Anaya raconte qu'il était Cypriote, et qu'il se retira dans une grotte où il passa sa vie dans la prière et la contemplation. Il marchait pieds nus sur la roche ; ce qui reste de ses icones donne à penser qu'il était de ces saints solitaires qui avaient fini par se passer de vêtements, se contentant, pour se couvrir, de leur ample chevelure. Il fut enseveli dans un sarcophage de pierre au monastère de S. Héraclide à Tamasos. Vichinos n'est pas un nom grec. C'est très probablement une déformation, peut-être d'un nom latin. M. Gunnis, dans son guide intitulé *Historic Cyprus* (1936), p. 165, énonce une hypothèse qui ne doit pas être écartée sans examen. Il est possible, dit-il, qu'il y avait à Anaya une chapelle latine dédiée à S. Vincent, et qu'à

l'expulsion des Latins, en 1570, elle passa aux mains des orthodoxes, qui adoptèrent le saint, avec le nom orthodoxe de Vichinos. Rien n'est plus naturel que l'altération du nom d'un saint guérisseur, qui, comme celui-ci, a la faveur des foules. On voudrait un indice de plus pour décider que le premier patron d'Anaya s'appelait en réalité Vincent. La date de la célébration de la fête pourrait donner quelque lumière. Malheureusement, on oublie de nous la marquer.

Il y aurait lieu de s'arrêter à quelques icones intéressantes, par exemple aux représentations de la Vierge sous ses différents vocables, aux sujets tirés de la vie et des miracles de S. Nicolas, à la série des archanges Uriel, Phloriel, Goael, Sukhael. Les icones de Ste Parakevi et de S. Syméon stylite sont curieuses. Le culte de la première est très répandu en pays grec. Mais son histoire est totalement inconnue. Les artistes cypriotes la montrent debout portant des deux mains un médaillon ou une icone représentant le Christ souffrant. Cette iconographie est probablement inspirée par l'étymologie : *Παρασκευή*, Vendredi, jour de la Passion du Sauveur. L'image de S. Syméon stylite, dans l'église de Sainte-Marine à Avlona, est bien extraordinaire. On voit l'échelle, appuyée contre la colonne, et la balustrade que supporte le chapiteau. Dans le coin de droite, un jeune homme debout, représentant le disciple du stylite. Tout cela est classique. Mais ce ce qui ne l'est pas, c'est que Syméon est assis sur la colonne, les jambes pendantes en dehors de la balustrade. C'est la négation de la caractéristique même du stylite dont la pénitence consistait dans la *στάσις* perpétuelle. L'auteur de l'icone est parti du modèle stylisé que les peintres ont adopté pour éviter l'inconvénient d'un sujet s'étendant démesurément en hauteur ; le saint y est représenté, non debout, mais en buste au-dessus d'un tronçon de colonne. Notre artiste malavisé a pris le buste pour une image assise, et s'est empressé de lui restituer les deux jambes. Ajoutons qu'il n'a pas fait école. H. D.

Rose Graham. *A Picture Book of the Life of Saint Anthony the Abbot reproduced from a Manuscript of the year 1426 in the Malta Public Library at Valletta.* Oxford, University Press, 1937, in-fol., 144 pp., 67 pl. (Printed for the Roxburghe Club).

Parmi les cycles iconographiques consacrés à la gloire d'un saint, il en est peu qui forment un ensemble aussi considérable que la « Vie en images » de S. Antoine l'ermite, peinte par Maître Robin Fournier d'Avignon en 1426. On en connaît deux exemplaires, un à Malte et l'autre à Florence, Laurent. Palat. 143. Les colophons des deux ma-

nuscrits nous apprennent que, pour représenter en 200 miniatures la vie et les miracles de S. Antoine, l'artiste reçut la consigne de s'inspirer d'un *magnus pannus lineus*, composé par fr. Jean Marcellarii (Macellard), sans doute pour être exhibé dans l'église de Saint-Antoine en Viennois à l'occasion des fêtes principales, des grands pèlerinages ou des visites princières. Le *pannus lineus* a disparu : il est donc impossible de déterminer le degré d'originalité des miniatures de Robin Fournier. Mais ce qui est incontestable, c'est l'intérêt artistique que présente cette galerie de deux cents petits tableaux en couleurs, parfaitement conservés. On ne peut donc qu'applaudir à l'initiative du Roxburghe Club, qui vient de faire reproduire intégralement le manuscrit de La Valette. L'édition est luxueuse, comme il convient à une publication de bibliophiles. Cinquante planches en collotypie noire représentent chacune quatre miniatures, de format réduit, mais où le détail apparaît encore avec toute la netteté souhaitable. Le frontispice, en pleine page, donne une idée des dimensions et du coloris de l'original. La description des planches, qui remplit à elle seule près de cent pages, ne mentionne pas seulement les éléments picturaux, mais aussi la légende latine inscrite au-dessous de chaque tableau par le scribe Pierre Petri d'Istres. Séparés des tableaux qu'ils expliquent et mis bout à bout, ces deux cents petits textes formeraient un récit haché, peu intelligible, auquel le P. Poncelet a donné assez improprement le nom de *Vita* (*BHL.* 611). En appendice, un choix très réussi de 29 reproductions, groupées en 16 planches, permet de comparer les miniatures de Robin Fournier avec d'autres chefs-d'œuvre inspirés par les mêmes épisodes de la Vie de S. Antoine ou par l'histoire de ses reliques.

Comme nous l'avons fait remarquer naguère en annonçant une étude préliminaire de M^lle^ R. Graham (*Anal. Boll.* LII, 460), ce qui, du point de vue de l'hagiographie, mérite surtout de retenir l'attention, c'est l'indication des sources diverses d'où le zélé sacristain de Saint-Antoine, Jean Macellard, a pris soin de nous dire qu'il avait tiré — *compilavit et extraxit* — chacune des scènes de sa longue galerie de peintures. Outre la Vie de S. Antoine par S. Athanase, la Vie de S. Paul l'ermite par S. Jérôme et le recueil des *Vitae Patrum*, il mentionne deux textes inédits : 1) la *Legenda breviarii*, dans laquelle M^lle^ G. a su reconnaître la *Vita* (ou plutôt *narratio*) *BHL.* 609 g ; et 2) l'énigmatique Alphonsus, auquel il se déclare redevable de 50 sujets sur 200. Après bien des recherches, il a été possible d'i-

dentifier ce mystérieux auteur avec le dominicain Alphonse Bonhomme (Boni hominis), appelé parfois Alphonsus Hispanus. Alphonse, un Galicien, était allé comme missionnaire jusqu'en Égypte. La connaissance de l'arabe lui permit, tandis qu'il était en Chypre en 1341-1342, de traduire en latin une série d'épisodes légendaires, inconnus jusque là en Occident et empruntés tous à une *magna et longa legenda* de S. Antoine. Le titre de *legenda mirabilis* qu'Alphonse lui-même, semble-t-il, donna à sa traduction, ne suffit pas à lui assurer le succès : on n'en a retrouvé qu'un exemplaire, à Munich (*Clm.* 5681, du xv^e^ siècle), et il est incomplet de la fin. Mais les deux épisodes principaux, détachés du reste, ont été maintes fois copiés, abrégés, remaniés, voire traduits en langue vulgaire, puis retraduits en latin. C'est d'abord l'histoire du roi de Barcelone que le saint ermite convertit à la foi chrétienne, avec sa famille et son peuple, après leur avoir donné plusieurs preuves de sa puissance de thaumaturge ; c'est ensuite la grande tentation montée savamment par un diable déguisé en reine : elle tient au moine des discours édifiants, puis tendancieux, lui fait visiter sa capitale et son palais, enfin l'invite à prendre auprès d'elle la place du roi défunt. Le curieux plaidoyer en faveur du mariage et de la charité active, préférable à la pieuse et oisive solitude des anachorètes, pourrait sans doute intéresser les historiens de la vie religieuse. Bien d'autres problèmes, d'histoire littéraire par exemple, se posent à l'esprit quand on parcourt les traductions d'Alphonse Bonhomme ; pour les résoudre, il faudrait avoir sous les yeux le texte complet de la *legenda mirabilis*. Laissant aux orientalistes le soin de comparer le texte latin avec l'original arabe, dans la mesure où il est encore possible d'atteindre celui-ci, nous espérons publier nous-même un jour le manuscrit de Munich et présenter ainsi à M^lle^ G. un modeste complément de son magnifique ouvrage. En attendant, nous aurons plus d'une fois l'occasion de consulter avec profit et de recommander à d'autres la savante introduction qu'elle a rédigée avec tant de soin et notamment le chapitre III, intitulé : *The Sources of the Picture-Book*. Fr. Halkin.

Luc Maillet-Guy. *Les reliques de S. Antoine en Dauphiné, et non en Provence*. Voiteur (Jura), chez l'auteur, 1937, in-8°, 75 pp.

M. l'abbé Maillet-Guy est un vétéran des études antoniennes. Ses *Origines de Saint-Antoine* (*Isère*) remontent à 1908 (cf. *Anal. Boll.* XXVIII, 229). Elles ont été suivies d'une série de publica-

tions sur les *Paroisses antoniennes de l'ancien diocèse de Vienne* (1910), les *Grands-prieurs et sous-prieurs de l'abbaye de Saint-Antoine* (2e éd., 1923), les *Grands-maîtres de Saint-Antoine* (1925), *les Commanderies de l'Ordre de Saint-Antoine en Dauphiné* (1928), etc. A toutes ces études vient de s'ajouter un opuscule intéressant, dont voici le sous-titre : *Le procès de 1489 à 1502 « in odium unionis », légende et histoire.* Il y est surtout question du regrettable procès qui mit aux prises, en cour de Rome, les bénédictins de Montmajour près d'Arles et les antonins de Saint-Antoine. L'auteur prend nettement le parti de ces derniers. Mais, bien qu'on doive apparemment lui donner raison, on ne peut s'empêcher de regretter le ton de polémique acerbe qui transforme trop souvent la discussion historique en un fougueux plaidoyer. Avec plus de sérénité dans l'exposé, on eût souhaité parfois une méthode plus rigoureuse dans la recherche. Au lieu de répéter, par exemple, le jugement e l'archiviste Marin de Carranrais (1877) sur le témoignage de S Antonin de Florence, d'après l'édition de 1527 « postérieure de 30 ans au procès des reliques », il eût été préférable de vérifier si les phrases contestées ne se trouvaient pas déjà dans les éditions plus anciennes. Or, tel est précisément le cas : tout le passage que M. M.-G. semble considérer comme interpolé après le procès se lit bel et bien dans l'édition princeps des Chroniques de S. Antonin (Nuremberg, 1484), antérieure de quelques années à la bulle de 1489 qui déclencha la querelle des reliques. Il faut espérer que l'ouvrage d'ensemble, dont l'auteur annonce la publication imminente, nous apportera la lumière sur ce point et sur beaucoup d'autres questions plus importantes. Fr. Halkin.

Acta conciliorum oecumenicorum edidit Edvardus Schwartz. Tomus alter : *Concilium universale Chalcedonense.* Volumen tertium, pars tertia : *Actiones VII-XVI. Concilii allocutio ad Marcianum.* Berlin et Leipzig, W. de Gruyter, 1937, in-4°, xxiii-162 pp. [440-601].

Avec ce troisième et dernier fascicule de son troisième volume, l'édition du concile de Chalcédoine entreprise par M. Ed. Schwartz est désormais complète. Elle ne pouvait s'achever par un plus digne couronnement que l'ancienne version latine revisée par le diacre Rusticus. A l'admiration reconnaissante méritée par l'éditeur, on est heureux d'associer une dernière fois la mémoire du grand savant russe V. Bolotov, qui dès 1880, a le premier identifié le *Synodicon* de Rusticus et en a reconnu l'importance. Le document, tel qu'il nous est rendu, justifie toutes les espérances qu'il avait fait concevoir, et

peut-être même son importance dépasse-t-elle le rang assez secondaire où l'éditeur semble disposé à le réduire (cf. *Anal. Boll.*, LIV, 149-50). Comparée aux Actes grecs, la recension de Rusticus présente évidemment l'infériorité de n'être qu'une version. Il n'en est pas moins vrai qu'aucune des collections grecques qui nous sont parvenues n'a aussi fidèlement conservé la structure, l'ordonnance et l'aspect général du recueil primitif. L'ancienne version latine qui a servi de base à la revision de Rusticus avait été faite, puis corrigée une première fois, sur d'excellents manuscrits. Rusticus à son tour sut choisir avec discernement l'exemplaire sur lequel il entreprit de la collationner. Celui de la bibliothèque des Acémètes était fort probablement une copie presque contemporaine du Concile, et en tout cas antérieure aux entreprises en vue desquelles l'empereur Anastase, en 512, fit enlever par effraction les procès-verbaux authentiques, scellés dans l'autel de Sainte-Sophie (cf. *Anal. Boll.*, LV, 123). De ces matériaux de bon aloi, le diacre romain a certainement tiré le meilleur parti qui était possible à son époque. Pour un érudit rompu aux finesses de la philologie moderne, le procédé empirique de Rusticus est évidemment l'enfance de l'art. Aujourd'hui le moindre des élèves de M. S. ferait beaucoup mieux : personne n'en doute. Il n'en est pas moins vrai que le texte du *Synodicon* témoigne d'un instinct critique fort en avance sur son temps. Si l'on ne veut pas en faire honneur à la probité intellectuelle de Rusticus, il ne serait que juste de reconnaître au moins que l'avocat des Trois Chapitres a tenu à ne plaider que sur pièces inattaquables. C'est une habileté qui n'est pas médiocre.

Au cours de ses explications concernant l'apparat critique du présent fascicule, M. S. a été amené à soulever une question où la méthode de Rusticus est mise en cause. Comme le document où réside la difficulté est relatif à une intervention du pape S. Léon dans les affaires de l'Église d'Orient, on nous permettra de nous arrêter quelques instants au cas de manipulation de textes dont on croit saisir ici la trace. Voici les faits. Avant la VII^{e} session, deux des manuscrits de la version latine corrigée (Φ^{c}), qui a été reprise en sous-œuvre par Rusticus, insèrent le procès-verbal d'un arrangement conclu entre Maxime, évêque d'Antioche, et Domnus, son prédécesseur déposé, arrangement aux termes duquel une pension était assurée à Domnus, sur les revenus de l'évêché d'Antioche. Cette pièce est absente des deux autres manuscrits de la même recension. Dans le texte de Rusticus, elle vient

après la session VII, sauf dans le manuscrit de Vérone 58, qui suit ici le même ordre que la recension Φ^c. Rusticus introduit le document par ce lemme, qui est comme une parabase du reviseur : *Actio de Domno Antiocheno quam inveni in codice patr̄ Iuliae membranaceo novo transcriptam ex codice vetusto chartaceo quem dixit ipsa fuisse de Proculi et Albini germanorum scolastic̄*.

La fin du texte est marquée par cette inscription, que M. S. a rejetée en note : *Post haec sequitur Maximi et Iuvenalis quam inter se fecisse leguntur de quibus paroectis* (sic).

Nous reviendrons à cette seconde rubrique. Le lemme initial se réfère à un *codex patriciae Iuliae*. Par ce nom, M. S. veut que Rusticus ait désigné Anicia Iuliana, la fille d'Olybrius, qui fut l'une des bienfaitrices de S. Sabas. Il en doute si peu que, dans son exposé, le manuscrit n'est jamais appelé autrement que « codex Aniciae Iulianae ». M. S. est fidèle à ses préférences. Précédemment déjà (vol. IV, p. XIII), après avoir attribué à S. Léon le dessein, au moins anachronique, de discréditer Eutychès en Italie par une campagne d'opinion, il nous avait confié le soupçon que le publiciste laïque investi de cette mission insolite était « de Anicia vel eiusmodi gente » (cf. *Anal. Boll.*, L, 392-93). Voici maintenant une seconde figure de cette même famille lettrée. *Ecce iterum...* La nouvelle conjecture de M. S. se raccorde peut-être à la première, mais toutes deux boitent du même côté. Au témoignage de Cyrille de Scythopolis, dans la Vie de S. Sabas, Anicia Iuliana paraît être morte en 527 et certainement avant 529 (SCHWARTZ, p. XXI). En admettant que le soin de faire recopier le volume de Proculus et d'Albinus l'ait occupée aux derniers temps de sa vie, son codex aurait pourtant cessé d'être neuf quand Rusticus l'a collationné le 1er avril 565 (SCHWARTZ, p. 444, cf. p. XIII). Quarante ans, c'est un âge qui compte, en soi et par comparaison avec les 70 ans que pouvait avoir duré le *codex vetustus chartaceus*, quand Anicia en aurait fait l'acquisition. Puis il y a les mots : *quem ipsa dixit*. Selon l'usage latin, ils s'entendent naturellement d'une déclaration orale recueillie par Rusticus. Si l'on tient mordicus qu'il s'agit d'une attestation écrite et signée, qui se lisait sur la nouvelle copie, il faudrait au moins accorder que les termes de cet ex-libris ont de quoi surprendre.

Les Ballerini et le regretté C. H. Turner, qui connaissaient la pièce alléguée ici par Rusticus et la source d'où il disait l'avoir tirée, estimaient que le *codex patriciae Iuliae* devait être un manuscrit latin. Pour ce fait, ils sont rabroués (p. XVIIII) dans une note, assénée comme un

coup de férule. Le « codex Aniciae Iulianae » était grec : ainsi en décide M. S. par des raisons qui n'auraient assurément pas fermé la bouche aux grands érudits qu'il déjuge avec un peu trop d'assurance. Rusticus, nous dit-on, ne fait état que d'une seule collation prise à un manuscrit latin autre que l'exemplaire de la recension Φ^c, qui lui servait de base. « At hic locus singularis est suique generis quippe qui sit de textu Latino eclogae de scriptore Latino desumptae » (il s'agit d'une citation de S. Cyprien). « Neque casu accidit uel incuria librariorum, ut praeter illam quam modo attuli, nulla mentio codicum Latinorum in adnotationibus extet. Rusticus enim in editione non id praecipue egit ut uersionis textum Latinum quam firmissime ex codicibus Latinis constitueret, sed hanc intentionem secutus est ut versionem ipsam cum exemplaribus Graecis conferret conlatamque, ubi aptum uidebatur, emendaret... » (p. XIIII). Nous croyons comprendre ; mais qui faut-il croire ? M. S. qu'on vient d'entendre et qui répète ailleurs la même affirmation en termes encore plus appuyés, ou Rusticus lui-même dont la déclaration est rappelée sur la même page : *Rusticus ex latinis et graecis exemplis maxime Acoemit monast emendavi* (ibid.) ?

Du reste, le document même rend témoignage de sa provenance. Le procès-verbal de l'accord entre Maxime d'Antioche et Domnus enregistré dans la recension de Rusticus, se lit dans la « Collection Vaticane », dont il a été parlé ici précédemment (*Anal. Boll.*, LV, 120-24). Là comme dans le *Synodicon*, il se présente sous la forme d'un protocole abrégé portant la date du 27 octobre 451. Il y a quelques menues variantes rédactionnelles ; mais de part et d'autre, c'est bien une seule et même traduction qui se laisse reconnaître. Il suffirait pour l'identifier d'un barbarisme comme *magnissimi nominis*, servant à qualifier le siège de Constantinople (SCHWARTZ, p. 445 ; cf. vol. II, 2, p. 111). Rusticus aurait donc retrouvé dans le « codex Aniciae Iulianae » l'original grec de ce même document, en sa teneur abrégée. Mais chose étrange, cet original ne lui a fourni aucune leçon permettant d'amender le texte, qui trop manifestement en a besoin. Même la liste des évêques présents, annoncée par les mots : *quorum nomina infra scripta*, est restée vacante. Rusticus, si attentif pourtant à recueillir toute indication de ce genre, a négligé cette occasion de montrer comment à Chalcédoine les voix s'étaient comptées en faveur d'un ami de Théodoret. On peut lui reprocher une autre omission encore plus grave. Il a tenu entre les mains un manuscrit grec

plus complet que le codex des Acémètes et, comme tel, remontant à un ancien exemplaire qui avait chance d'être encore meilleur. Et il s'est borné à citer cette source de premier ordre, en une seule et unique occasion où il n'en a rien tiré. Pourquoi? M. S. ne répond rien de satisfaisant à cette question. Dire (p. XXI) que les héritiers ou successeurs d'Anicia Iuliana lui ont mesuré le temps et l'autorisation de citer ce précieux codex c'est, qu'on nous pardonne le mot, un argument d'avocat, qui a trop l'air de cacher une raison de derrière la tête.

Dans la « Collection Vaticane », loc. c., la délibération concernant Domnus est suivie d'une autre pièce, dont la majeure partie est relative à un regroupement des juridictions patriarcales intervenu entre Maxime d'Antioche et Juvénal de Jérusalem : ce qui cadre tout naturellement avec la rubrique par laquelle, on l'a vu, se termine la citation de Rusticus : *Post haec sequitur Maximi et Iuvenalis, quam inter se*, etc. Comme l'*Actio de Domno Antiocheno*, ce second protocole appartient à une section de la « Collection Vaticane » où M. S., d'accord avec les Ballerini, reconnaît un dossier constitué par Maxime d'Antioche, à la demande de S. Léon, pour éclairer le pape sur un appel dont Maxime l'avait saisi. Dans ce dossier, formé de pièces traduites en latin par les soins de Maxime, M. S. a même cru discerner au moins une trace d'interpolation imputable à l'évêque d'Antioche (cf. *Anal. Boll.*, LV, 122-23). Ne croyant pas à cette falsification, nous n'en tirerons de conclusion en aucun sens. Mais cette hypothèse écartée, nous restons en présence d'une combinaison où la cohérence laisse beaucoup à désirer. La délibération sur l'affaire de Domnus aurait donc été traduite en latin, pour le compte de Maxime, à Constantinople, avant le début de 455, puisqu'à cette date Maxime avait été déposé par ordre de l'empereur Marcien. Cette version est la même qui se retrouve, solécismes et barbarismes compris, dans le *Synodicon* de Rusticus. Comment y est-elle entrée? Parce que, déclare M. S., « actionis... de Domno Latine translatae exemplar Constantinopoli remansit, quo usi sunt qui versionem Gestorum Chalcedonensem (Chalcedonensium?) auxerunt et correxerunt » (vol. II, 2, p. XIIII). Les reviseurs de la première rédaction latine des Actes de Chalcédoine auraient donc copié telle quelle la version de Maxime, pour combler une lacune à laquelle ils ne pouvaient guère remédier autrement, puisque l'original du procès-verbal de l'affaire Maxime et Domnus a disparu de tous les manuscrits grecs sans aucune exception. Mais alors sur quoi se fonde-t-on pour prononcer que le codex Aniciae Iulianae, que

Rusticus ne cite qu'en ce seul endroit et qu'on ne connaît que par lui, était, devait être, et ne pouvait être qu'un manuscrit grec?

A qui pèse sans parti pris toutes les données de la question, il paraît infiniment plus probable que Turner avait raison et que ce manuscrit — appelons-le comme lui et comme Rusticus, le *codex Iuliae* — était un recueil latin dont il est prudent de ne rien dire de plus, surtout si l'on croit savoir que Rusticus lui-même n'en a pu lire que quelques pages. Il serait inutile de se dissimuler que cette conclusion risque de faire rebondir le problème du classement des manuscrits. On a vu que l'*Actio de Domno Antiocheno* ne se lit que dans deux sur quatre des manuscrits qui représentent actuellement la version latine « corrigée » Φ^c, sur laquelle est établie la recension de Rusticus. L'exemplaire employé par ce dernier ne serait-il pas justement l'un de ceux d'où la pièce était absente? Il est permis de se poser la question. Rusticus lui-même la provoque en prenant soin de spécifier d'où il a tiré ce procès-verbal, comme s'il estimait nécessaire d'en justifier la présence. En plus des moyens un peu trop énergiques, au prix desquels M. S. écarte cette hypothèse, la nécessité le conduit à supposer que Rusticus a, de sa propre autorité, déplacé l'*Actio de Domno Antiocheno*, sous couleur de rétablir l'ordre chronologique (p. XVIIII-XX). Cette supposition aussi est rendue superflue du moment que Rusticus était laissé entièrement libre de choisir la place où il convenait d'insérer le document qu'il signalait lui-même comme une addition intercalaire. Tout s'expliquerait donc dans un enchaînement plausible et parfaitement naturel. Il resterait seulement à vérifier si le groupement des manuscrits n'est pas affecté par cette nouvelle indication. Et voilà peut-être la raison secrète pour laquelle M. S. écarte avec une sorte de véhémence impatiente l'opinion de Turner et des Ballerini. Assurément, pour un éditeur, c'est une surprise désagréable de voir surgir *in extremis* un témoin oublié qui menace de remettre en cause les résultats d'une savante et laborieuse étude. Mais quand le revenant est là, le mieux est encore de l'écouter avec sang-froid et de ne pas chercher à l'exorciser par des affirmations un peu trop sonores, au risque de faire croire qu'on le tient pour plus gênant qu'il ne l'est peut-être en réalité.

Historiquement, le fait à retenir c'est que les procès-verbaux de deux séances du Concile ont disparu des Actes grecs. Quant à celui qui regarde Domnus, il n'y a pas lieu de s'en étonner. Sous son air de sollicitude généreuse, Maxime paraît avoir cherché surtout

à faire entériner officiellement par le concile la renonciation de son prédécesseur au siège d'Antioche. Manœuvre d'intérêt personnel qui perdait toute importance après la déposition de Maxime en 454-455. Mais l'accord réglant les circonscriptions patriarcales d'Antioche et de Jérusalem fut un acte grave et de longue portée. Des documents interprétés littéralement, il ressort, avec la plus parfaite évidence, que S. Léon fut amené à trancher ce litige, non point en qualité d'arbitre choisi par les parties, mais comme juge suprême, statuant dans la plénitude de sa juridiction. C'est là un souvenir que le patriarche Anatole de Constantinople et ses successeurs ne tenaient pas à conserver.

Par contraste avec la tendance peu sincère et peu scrupuleuse dont la trace est ici trop apparente dans la tradition grecque, il doit être permis de constater que la tradition latine sort à son honneur du contrôle qu'elle vient de subir. En définitive, l'immense labeur philologique de M. S. aboutit à mettre en lumière un fait qui mérite de ne point passer inaperçu. La première version latine des Actes de Chalcédoine fut une œuvre sincère, où l'on ne trouve à reprendre que son tour inculte et sa gaucherie. Elle fut corrigée à deux reprises par des reviseurs dont tout l'effort tendait à la rendre plus exacte et plus complète. Pour les clercs latins, y compris ceux de la chancellerie pontificale, à qui l'on n'a pas ménagé le reproche d'être des ignorants et des barbares, nous ne pouvions souhaiter une plus honorable réhabilitation. P. P.

Sancti Caesarii Arelatensis Opera omnia edidit D. Germanus Morin. Vol. I : *Sermones seu Admonitiones.* Maretioli, 1937, 2 vol. in-4°, CXV-1056 pp.

L'œuvre magistrale à laquelle Dom Morin vient de mettre la dernière main a déjà reçu un tribut d'éloges auxquels nous reconnaissons ne pouvoir rien ajouter. Commencée voilà cinquante ans, poursuivie en dépit de traverses de toutes sortes, à côté de labeurs absorbants, elle apparaît, à son achèvement, comme un κτῆμα ἐς ἀεί appelé à rendre de grands services aux historiens de la Gaule chrétienne.

Ardue était la tâche, au point d'avoir découragé plusieurs générations d'érudits. La difficulté tenait moins encore à l'abondance de la matière qu'à sa dispersion. Les recueils d'homélies n'avaient point été systématiquement explorés. Il fallait commencer par

les reconnaître. L'inventaire une fois dressé, restait à discerner, dans la masse, les productions de Césaire. Où trouver le critère ? Dom M. se mit d'abord en quête des sermonnaires envoyés par l'évêque d'Arles aux quatre coins de la chrétienté (cf. *Vita S. Caesarii*, lib. I, c. V, 42). Quinze de ces collections, conservées en un nombre imposant de manuscrits, ont été retrouvées et analysées. Tout n'y est pas de l'invention de Césaire. Quel doigté ne fallait-il pas pour démêler les pièces originales d'avec les centons tirés d'Ambroise, d'Augustin (cf. *Vita*, lib. I, c. V, 41), et sans doute aussi d'autres auteurs. Dom M. recourut à la méthode comparative mise en honneur par ses illustres devanciers, les Mauristes. Il la porta à une perfection inégalée jusqu'ici. Il sut, par cette voie, extraire des collections susdites et de 74 autres homiliaires, les sermons appartenant, en tout ou en partie, à l'évêque d'Arles. S'il reste, çà et là, place pour le doute suivant la valeur des critères produits, on se ralliera en général au jugement de l'éditeur.

Le premier volume des œuvres complètes de Césaire contient 238 homélies, classées par ordre de matière, éditées — plusieurs pour la première fois — selon les textes les plus sûrs et précédées de notices rendant compte de leur valeur littéraire non moins que de leurs rapports avec les sources ou les autres œuvres de Césaire. Les six tables complémentaires (p. 939-1055) faciliteront grandement la consultation du volume.

Les sermons de Césaire ne livrent à l'hagiographe qu'un maigre butin. Douze seulement se rapportent à des fêtes de saints, à savoir S. Honoré, S. Félix, S. Jean Baptiste, S. Étienne, les apôtres Jacques et Jean, les martyrs en général. Le petit nombre de ces homélies et l'impossibilité de les dater interdisent toute conclusion sur le calendrier de l'Église d'Arles ; leur pauvreté en détails narratifs ne nous permet malheureusement pas non plus de mieux connaître le légendier de la Gaule méridionale, au début de VI^e^ siècle.

W. Derouaux.

Stith Thompson. *Motif-Index of Folk-Literature.* Bloomington, Indiana University Library, 1932-1936, 6 vol. in-8°, 431, 435, 411, 501, 486, 647 pp. (= *Indiana University Studies*, vol. XIX-XXIII et *FF. Communications*, n^os^ 106-109, 116, 117).

Depuis que M. Kaarle Krohn a fondé, en 1910, la Société des *Folklore Fellows*, l'inventaire des contes populaires a été activement poursuivi. Ce travail posait une question de méthode : d'après quel

plan grouperait-on le matériel recueilli? Les systèmes de classement de J. G. von Hahn et d'A. Christensen présentaient dans la pratique de sérieux inconvénients. Un élève de M. Kaarle Krohn, Antti Aarne proposa un nouveau système, simple et pratique. Les récits sont répartis en trois sections principales : fables (Animal Tales) ; contes proprement dits (Ordinary Folk-tales ; Legendenmärchen) ; histoires plaisantes (Schwänke en allemand, Jokes en anglais). Chaque section comprend plusieurs subdivisions. Ce système a été appliqué par Antti Aarne lui-même dans son livre : *Verzeichnis der Märchen* (Helsingfors, 1910), et ensuite dans de nombreux répertoires des contes esthoniens, finlandais, finnois-suédois, norvégiens, lapons, flamands, bohémiens, livoniens. Le livre d'Aarne fut traduit, en 1928, par M. Stith Thompson : *The Types of the Folk-Tale. A Classification and Bibliography* (= *FF. Communications*, n° 74). En préparant cette nouvelle édition, à laquelle il apporta de nombreux compléments, M. T. conçut le projet d'un second répertoire, beaucoup plus détaillé. Il comprendrait non plus le catalogue des contes considérés comme autant de petites unités littéraires, mais l'inventaire de tous les motifs ou thèmes qui se rencontrent dans la littérature folklorique. *Motif-Index of Folk-Literature*, tel est le contenu des six volumes de cet important ouvrage. Dans son travail de dépouillement, M. T. a tenu compte des mythes, des ballades, des fables, des romans du moyen âge, des fabliaux, des contes plaisants, des *Exempla*. Les innombrables motifs qui ont été récoltés sont répartis en vingt-trois sections, dont le choix a été suggéré moins par des principes d'ordre théorique, que par une longue expérience. Un index détaillé — il remplit le tome sixième tout entier — permet de retrouver où il est question du même objet dans les contes les plus différents.

Les folkloristes sauront gré à M. T. d'avoir mis à leur disposition un instrument de travail commode à manier et qui rend facile la confrontation des contes populaires. Dans sa préface, l'auteur dit qu'il a élargi autant que possible son champ d'investigation, et la riche bibliographie placée en tête du tome premier prouve qu'il n'a pas épargné sa peine. Mais n'a-t-il pas été parfois glaner sur des terres qui n'appartenaient pas à la littérature populaire? On ne voit pas bien, par exemple, d'après quel principe il a délimité la zone de ses recherches dans le domaine hagiographique. Sous les noms : *Virgin Mary*, *Saints*, sont énumérés quelques traits empruntés à des

légendes hagiographiques. Cette liste n'est pas très abondante : elle est loin de donner une idée de la richesse des éléments légendaires qui se rencontrent dans les Vies de Saints et les *Exempla*. De ceux-ci M. T. ne cite que quelques collections (t. I, p. 7). Il est surprenant qu'il n'ait pas consulté les travaux de Mussafia, du P. Poncelet ni de M. l'abbé Th. Welter. B. G.

Edward Gwynn. *Book of Armagh. The Patrician Documents.* Dublin, The Irish Manuscripts Commission, 1937, in-4°, IV pp., 46 planches (= *Facsimiles in Collotype of Irish Manuscripts*, III).

Le nom de John Gwynn est attaché à l'édition diplomatique du Livre d'Armagh, à cette introduction et à ces appendices pour lesquels il réclama la collaboration de son fils, qui devait être un jour prévôt de Trinity College. A une génération d'intervalle, celui-ci présente au public la reproduction photographique des feuillets qui intéressent directement l'histoire d'Irlande. Ce sont les pièces du dossier de S. Patrice : sa Vie par Muirchú maccu Machtheni (*BHL.* 6497, moins la fin), les notes dans la manière de Tírechán (*BHL.* 6497, fin), les *Dicta Patricii* (*BHL.* 6494), le travail proprement dit de Tírechán (*BHL.* 6496), quelques paragraphes, dus sans doute au scribe Ferdomnach, qui concernent des donations de terres et d'églises au siège d'Armagh (*BHL.* 6499, moins la fin), la série de brèves notices et d'allusions fugitives qui constitue une sorte d'index de la Vie tripartite (*BHL.* 6499, fin), le *Liber Angueli* (*BHL.* 6500) et enfin la Confession de S. Patrice (*BHL.* 6492). Sans partager l'erreur qui, au moyen âge, fit prendre le Livre d'Armagh pour un autographe de l'apôtre des Irlandais, il est permis cependant de le considérer comme la plus précieuse de ses reliques, avec la Lettre aux sujets de Coroticus (*BHL.* 6493). Cette excellente reproduction en fac-similé met à l'abri des ravages du temps une bonne partie du vénérable recueil. P. G.

Justin McCann. *Saint Benedict.* Londres, Sheed et Ward, 1937, in-8°, 301 pp., ill.

Peter Schindler. *Vesterledens Munkevæsen.* Copenhague, 1931 et 1935, in-8°, 2 volumes, 341 et 588 pp., ill.

Le livre de Dom John Chapman, *St. Benedict and the Sixth Century* (*Anal. Boll.*, XLVIII, 400), apportait naguère beaucoup de neuf sur S. Benoît. Il s'y mêlait des conjectures audacieuses que le temps n'a pas ratifiées. On n'attendra point, de la sage plume de Dom Justin

McCann, autre chose qu'une saine réaction contre un excès d'originalité érudite. Écrivant pour la masse du public lettré, Dom McC. ne s'est pas interdit d'approfondir, à l'occasion, quelques problèmes. Parfois il se borne à résumer fidèlement les résultats de la critique (histoire du texte de la Règle, translation à Fleury, romans hagiographiques sur S. Maur et S. Placide), parfois il présente quelques aperçus personnels. Nous citerons ses chapitres sur le second vœu, la vie selon la Règle, le contenu essentiel de la Règle. Sans doute, çà et là, et notamment quant au sens du vœu *Promittat... de conversatione morum suorum*, d'autres en resteront à un avis différent. C'est le sort des grandes formules spirituelles de porter, au cours des siècles, comme des floraisons successives, des interprétations variées. Le travail du biographe est solide et fondé presque exclusivement sur le texte de la Règle et celui de S. Grégoire, ce dernier utilisé avec discrétion. Dom McC. le caractérise en une formule très anglaise : « St. Gregory was moderately well equipped for the function of a biographer » (p. 12). Dans ses appendices, l'auteur marque brièvement la valeur des sources anciennes : S. Grégoire, le poète Marc et Paul Diacre. P. 230, il oublie le monachisme irlandais, qui assurément, au VII^e^ siècle, était le plus florissant de tout l'Occident, bien plus que celui de Gaule. De même, à la fin du siècle suivant, la Règle de S. Benoît était la loi du monachisme occidental (p. 235), à condition seulement de négliger encore l'Irlande. P. 283, la citation du martyrologe hiéronymien, 5 octobre (Dom McC. n'indique pas clairement sa source, mais c'est bien le texte), contient quelques conjectures, corrections et adaptations malheureuses. L'auteur eût été mieux inspiré de transcrire le résultat des travaux critiques, *Comm. mart. hieron.*, p. 541-42. P. 288, au bas, *Maurus* est une erreur pour *Placid.*

A l'occasion d'un séjour dans des monastères belges, M. Pierre Schindler, curé catholique à Copenhague, conçut l'idée de présenter au public danois une large étude historique sur le monachisme occidental et particulièrement sur S. Benoît. Comme on pouvait l'attendre d'un écrivain dont le talent s'est exercé avec succès en de nombreux genres, ce travail ne se borne pas à une série d'essais détachés, qui ressortiraient à la littérature d'imagination plutôt qu'à l'érudition. Les Danois cultivés trouveront dans ces pages serrées, parfois touffues, non seulement des échappées poétiques, mais encore des références précises et les principaux documents *in extenso*. Travail très personnel à la fois et très complet, un peu inégal, qui conduit de l'idée

générale du « phénomène monastique », de ses origines scripturaires et orientales, de l'examen du monachisme non chrétien, à la vie de S. Benoît, à l'étude textuelle et ascétique de sa Règle et du monachisme bénédictin. En appendice, des notes sur l'iconographie du saint patriarche et sur son culte. Ces deux tomes seront suivis d'un troisième, encore en préparation. Ils atteindront certainement le but apostolique que l'auteur s'est proposé, et, sans être parfaitement au point, rendront, en outre, quelques services aux érudits.

P. G.

Philip O'Connell. *The Diocese of Kilmore. Its History and Antiquities.* Dublin, Browne et Nolan, 1937, in-8°, LXXIV-580 pp., ill.

Comme beaucoup de diocèses irlandais, celui de Kilmore attendait un historien. M. O'Connell, encouragé par son parent, le cardinal archevêque de Boston, dont la famille était originaire du pays, s'est décidé à reprendre une plume exercée déjà à des travaux semblables pour la Société archéologique de Breiffne. D'où un vaste ouvrage, très inégal, qui conduit des origines à l'an 1936. On y relève de nombreux passages sur les saints vénérés dans le pays. Ce sont S. Maedoc de Templeport, S. Fedlimid de Kilmore, S. Colman de Slanore, S. Dallan de Kildallan, S. Laighne de Killinagh, S. Everan (Emhearanus) de Drumreilly, S. Bricin de Tuaim Drecuin, S. Cillian, le martyr de Wurzbourg, Ste Findche de Disert Fincheall en Sliab Guaire, sur laquelle nous reviendrons plus loin, Ste Lasair de Killesher, S. Curcach de Cloonlogher, S. Mochonna d'Annagh, plus connu sous le nom de Mochonna d'Ernaide, Ste Osnat de Killasnat, S. Siric de Magh Bolg, S. Fionnchadh de Cell Fhorga, ainsi que le S. Forga qui aurait donné son nom à ce dernier endroit, S. Naile à Kinawley, les fils de Tairchar de Loch Mac Nen ou Loch Mac Nina, S. Ninnidh d'Inismacsaint, S. Ernin ou Áirne à Enniskeen, Ste Cognat à Ernaide, Ste Darluga de Lemmagh, aujourd'hui Lavey. A Lavey est honorée aussi Ste Damnat ou Daphne de Tedavnet, que M. O'C., à la suite de bien d'autres, confond avec Ste Dympna de Gheel (cf. *Anal. Boll.*, LV, 291). Il faut y joindre les deux groupes de sept évêques de Druim Airbhealaigh (Drumreilly) et d'Aelmagh, mentionnés dans des litanies anciennes. Sur ces personnages et les traditions locales qui les concernent, M. O'C. fournit une abondante documentation. Mais les ouvrages qu'il consulte habituellement ont eu le temps de vieillir, et la critique hagiographique ne le tourmente guère. Ainsi par exemple, les pages 28-30, où il s'efforce de déterminer la date où était fêté le patron du diocèse,

S. Feidlimid, sont un inextricable fouillis d'erreurs et de confusions. Pour ne point compliquer une tâche que l'état des anciens martyrologes rend déjà assez épineuse, nous tâcherons de résoudre la question sans nous embarrasser des opinions de M. O'C. Au 3 août, le martyrologe de Tallaght, à condition de corriger une erreur évidente dans la division des mots, mentionne clairement Fethlimmid de Cell Már ; O'Gorman et le martyrologe de Donegal lui emboîtent le pas. Cell Mór signifie « grande église ». Il y a nombre de Kilmores en Irlande. Mais il s'agit bien, au 3 août, de Kilmore, centre du diocèse, au comté de Cavan : un texte de 1608 marque cette date comme celle de la foire annuelle (*Analecta Hibernica*, t. III, p. 205), et quelques années plus tard, un franciscain irlandais complétait comme suit le texte du martyrologe de Donegal : « évêque et patron [du diocèse] avec fête chômée, foire et octave ». Ces détails sont trop précis pour que l'on croie à une erreur de l'annotateur. La mention de l'octave, en particulier, porte à penser qu'il avait connaissance des fêtes propres du diocèse. Et pourtant le même annotateur, selon toute apparence, rend un témoignage contraire quelques pages plus loin. En effet, la même main (qui n'est point celle de Todd, mais d'un franciscain du XVII[e] siècle) ajoute, au 9 août, qu'un groupe de dix-neuf saints de Cell Mór Dithruib, fêtés ce jour-là, appartiennent à Kilmore, siège épiscopal. Ceci est une erreur, vraisemblablement de Colgan (cf. *Trias Thaumaturga*, p. 381). L'examen des passages relevés par HOGAN, *Onomasticon Goedelicum*, pp. 203, 348, montre bien que pour les anciens écrivains Cell Mór, au comté de Cavan, était distinct de Cell Mór Dithruib. Les auteurs qui ont suivi Colgan ne sont pas d'assez de poids pour entraîner la conviction, et d'ailleurs un fait, reconnu par M. O'C., suffit à détruire sa thèse : aucun des dix-neuf saints ne semble avoir laissé de souvenir dans le diocèse de Kilmore, sauf un Feidlimid, qui figure dans l'énumération et dont M. O'C. fait le patron du diocèse. Le martyrologe de Tallaght, au 9 août, après une liste assez longue de saints, dont Feidlimthe, génitif de Feidlimid, sans indication toponymique, ajoute : *Hi omnes i Cill Móir Dithruib quiescunt ;* un ancien commentateur d'Óengus y fait écho, à la même date : *Feidlime a Cill Moir Dithruib cum omnibus qui ibi requiescunt* (*requiescant* cod. ; éd. STOKES[2], p. 184), ainsi qu'O'Gorman, qui parle de Fedilmid et de sa troupe. Mais nous ne voyons aucune raison de croire que le martyrologe de Tallaght fasse erreur (O'CONNELL, p. 32) lorsqu'il place la fête de Feidlimid de Kilmore au 3

août. Il serait intéressant de savoir quand et pourquoi la fête a été déplacée, car elle se célèbre maintenant, dans le diocèse, le 9 août. Gageons que c'est une « correction » suggérée par la lecture de Colgan.

Le cas de « S^te^ Findche, vierge, de Sliab Guaire » (p. 124-29), doit être examiné de très près. Nous venons de traduire la mention qui figure, au 25 janvier, dans le martyrologe de Tallaght. Elle est précédée du nom d'un S. Moccu Greccae, à Findchell. O' Gorman, suivi par le martyrologe de Donegal, fait de ce dernier toponyme une sainte : Finchell, et place cette dernière à Sliab Guaire, rattachant l'épithète de vierge au nom suivant, Findche. M. O'C. a réuni quelques documents du bas moyen âge, d'où il appert que le nom de la sainte survit dans la paroisse moderne de Disert Finchell, « désert, retraite ou ermitage de Finchell ». Ainsi, en 1409, Disertfynchill, en 1423, Disertfinchilly. Or, cette paroisse est comprise dans l'ancien Sliab Guaire. M. O'C. n'avance pas plus loin vers la solution du problème. Mais combien invraisemblable cette fête, au même jour, de deux saintes dont les noms, assez rares, sont des paronymes de même racine ! D'autre part, Findchell, qui se rencontre comme toponyme dans le seul martyrologe de Tallaght (cf. Hogan, *Onomasticon Goedelicum*, p. 420), est bien attesté d'ailleurs comme nom de personne féminin. Il est difficile de résister à la conclusion : le lieu du culte de Moccu Greccae est inconnu, et Findchell n'est qu'une variante de Findche. Comment s'est produite la double erreur qui, d'un côté, place Moccu Greccae à Finchell (dans le seul exemplaire qui subsiste du martyrologe de Tallaght), de l'autre (chez O'Gorman) rattache l'épithète *virgo* à Findchell, et l'indication topographique *Slebi Guaire* à Findche, distinguant ainsi deux saintes ? Le texte original du martyrologe de Tallaght portait, croyons-nous : *Moccu Greccae. Findche virgo Slebi Guaire.* Quelqu'un inscrivit dans l'interligne, selon la coutume irlandaise : *.i. Findchell*, « c'est-à-dire Findchell », donnant ainsi le nom sous lequel la sainte était également connue ou plus connue. L'abréviation latine *.i.*, lue *i*, devint une préposition irlandaise : « dans, à ». Un copiste en conclut que Findchell était l'indication topographique correspondant à Moccu Greccae. Un autre scribe, ou O'Gorman lui-même, joignit *virgo* à *Findchell*, sans s'apercevoir qu'il dédoublait la sainte du jour.

La paroisse de Mullagh est sous le patronage de S. Cillian, appelé à Wurzbourg S. Killian. Aucune autre n'a prétendu à l'honneur d'être le lieu de naissance du saint. Mais ce n'est pas sans exagération que

M. O'C. met le fait hors de doute (p. 172). Il est inouï, en effet, du moins au moyen âge et en pays celtique, qu'une église change de patron et choisisse pour titulaire un de ses enfants, mort dans un pays lointain. Drumlease est mentionné dans des textes anciens comme une fondation de S. Patrice, qui y laissa un disciple nommé Benignus. Ces traditions ont été examinées longuement dans un commentaire des *Acta Sanctorum*, Nov. t. IV, p. 145-88. M. O'C. n'en a pas eu connaissance, non plus que des travaux de M. Eoin Mac Neill, qui ont renouvelé la critique de ces documents. Sur Drumlease, en gaélique Druim Lios, voir aussi *Anal. Boll.*, LV, 97-108. De même, dans le chapitre consacré à S. Maedóc ou Mogue, en latin Aidus, évêque de Ferns, dont le culte a subsisté longtemps dans les paroisses de Drumlane et Rossinver, l'information comme la critique laissent à désirer. On sera reconnaissant à l'auteur d'avoir groupé pas mal de détails intéressant ces différents personnages. Mais comme histoire du diocèse et de ses saints, le travail est à refaire, du moins pour la période médiévale. P. G.

Elliott van Kirk Dobbie. *The Manuscripts of Cædmon's Hymn and Bede's Death Song*. New York, Columbia University Press, 1937, IX-129 pp. (= *Columbia University Studies in English and Comparative Literature*, t. 128).

M. Dobbie s'est chargé d'éditer, pour le tome VI des *Anglo-Saxon Poetic Records*, parmi des poèmes isolés, l'hymne de Cædmon et le chant attribué à Bède mourant. On connaît dix-sept manuscrits de la première de ces pièces et vingt-sept de la seconde. C'est une richesse incomparable pour des monuments de la langue anglo-saxonne ; c'est aussi un embarras pour l'éditeur, qui a pris le parti d'étudier en un volume séparé la tradition manuscrite de ces deux courts poèmes. De ce travail délicat et minutieux, il s'est acquitté avec toute la perfection souhaitable. Nous n'en relèverons pas les détails ; mais il faut noter ici que le poème attribué à Bède se lit dans l'*Epistula Cuthberti de obitu Bedae* (*BHL.* 1068), texte aussi simple que touchant, qui jouit d'une vogue dont témoigne le nombre des manuscrits. M. D. l'édite en appendice, d'après les trois recensions qu'il a reconnues : l'une, continentale, attestée très anciennement et qui se distingue, entre autres points, par la date fautive *VII idus maias* au lieu de *VII kalendas iunii ;* une recension insulaire dont le plus vieux témoin est du XII^e^ siècle ; une troisième enfin, assez différente, quoique se rapprochant du type insulaire ; elle se lit dans le manuscrit Rawlinson B. 189 (XV^e^ siècle). M. D. donne de tous

les manuscrits une description particulièrement soignée. Sur plus d'un point, il complète ainsi les travaux de Plummer : ce dernier n'avait pas préparé l'édition critique de *BHL.* 1068, et bon nombre de manuscrits de la *Mort de Bède* présentent cette pièce avec le texte de l'Histoire ecclésiastique. Les papiers de Plummer, légués à la Bibliothèque des Bollandistes, ne contiennent rien à ce sujet. M. D. mentionne (p. 91) une Vie de Bède, puisée à diverses sources, en particulier au chapitre XXIV du V^e^ livre de l'Histoire ecclésiastique et au texte *BHL.* 1068. Il en indique trois manuscrits. S'il avait eu l'usage de la *BHL.*, il eût désigné cette pièce sous le n° 1070, et se fût aperçu qu'une comparaison attentive s'imposait avec *BHL.* 1069. P. G.

Miscellanea Isidoriana. Homenaje a San Isidoro de Sevilla en el XIII Centenario de su muerte, 4 de Abril 1936. Romae, Universitas Gregoriana, 1936, in-8°, 387 pp.

Malgré la situation fort troublée de l'Espagne à la veille de la guerre civile, quelques jésuites de la province d'Andalousie ont tenu à commémorer le treizième centenaire de la mort de S. Isidore de Séville (4 avril 636). A cet effet, ils ont fait paraître un recueil de seize mémoires, qui ont pour objet S. Isidore et son œuvre. M. Altaner : *Der Stand der Isidorforschung*, passe en revue les travaux publiés depuis 1910. En ces quelque vingt-cinq ans, d'importantes études ont vu le jour ; qu'il suffise de rappeler, par exemple, l'édition des *Etymologiae* par W. M. Lindsay (Oxford, 1911) ; les *Isidorstudien* de C. H. Beeson (Munich, 1913) ; le livre de E. Anspach, *Taionis et Isidori nova fragmenta et opera* (Madrid, 1930) ; la thèse du P. Séjourné, *Le dernier Père de l'Église, saint Isidore de Séville* (Paris, 1929 ; cf. *Anal. Boll.*, XLVIII, 403-405). La liste bibliographique dressée par M. Altaner est presque complète. Parmi les manuels récents, celui de M. Pierre de Labriolle, *Histoire de la littérature latine chrétienne* (Paris, 1924), méritait d'être cité. Le P. Perez de Urbel, dans son ouvrage : *Los monjes españoles en la edad media* (Madrid, 1933), consacre un chapitre au rôle joué par S. Isidore dans l'histoire du monachisme en Espagne (t. I, p. 232-54 ; cf. *Anal. Boll.*, LIV, 189). Aux publications de M. Francisco Vera mentionnées par M. Altaner, il faut ajouter deux travaux du même auteur : *San Isidoro matematico* (Madrid, 1931) et *Cultura española medieval* (Madrid, 1934). M. J. I. Valenti a publié en 1911 à Valladolid une biographie de S. Isidore : *San Isidoro, su vida y escritos*. L. W. Laistner,

dans son livre *Thought and Letters in Western Europe* (London, 1931), revient à plusieurs reprises sur l'influence exercée par S. Isidore durant le haut moyen âge.

De toutes les études analysées par M. Altaner, aucune n'a repris l'examen des *Vitae S. Isidori* (*BHL.* 4482-4493), dont plusieurs ne sont que très imparfaitement datées. Il n'y a guère que M. Anspach qui ait touché incidemment cette question. La collation du manuscrit P. 134 de la bibliothèque nationale de Madrid lui a montré une fois de plus que le texte de l'*Adbreviatio Braulii Caesaraugustani episcopi de Vita sancti Isidori Hispaniarum doctoris* a été profondément remanié. Le plus souvent l'*Adbreviatio* fait suite à la *Vita Isidori* attribuée à Luc de Tuy, qui est mort vers 1250. Or il n'est pas douteux que l'*Adbreviatio* soit antérieure au XIII^e^ siècle. M. Anspach, qui en donne une nouvelle édition d'après une dizaine de manuscrits, croit pouvoir la dater du VIII^e^ siècle. Si cette conclusion est exacte, on trouverait dans ce texte une des premières mentions de la prédication de S. Jacques en Espagne. Mais quelle que soit la date de l'*Adbreviatio*, le passage relatif à S. Jacques appartient-il à la rédaction primitive? Des manuscrits collationnés par M. A., plusieurs, dont le plus ancien, ne contiennent pas ce paragraphe sur S. Jacques.

Le regretté P. Z. Garcia Villada dans un bref article : *La obra de S. Isidoro de Sevilla. Valoración y sugerencias*, examine à son tour les progrès des études isidoriennes au cours des dernières années. Il attire l'attention des érudits sur quelques problèmes qui attendent encore une solution et plus spécialement sur la nécessité de rééditer le *De viris illustribus*. L'édition et le commentaire de G. von Działowski (Münster i. W., 1898) sont désormais insuffisants. La recension longue, qui comprend 46 notices biographiques, ne se rencontre que dans des manuscrits relativement récents. On n'a pu encore déterminer avec certitude ni la date ni l'origine des notices qui ont été ajoutées. Il resterait aussi à identifier un certain nombre d'œuvres patristiques signalées dans le *De viris illustribus*. Le P. Garcia Villada avait lui-même projeté de faire ce travail ; depuis longtemps, il préparait une édition commentée de cet écrit de S. Isidore. Malheureusement toute sa documentation a péri en 1931 lors des incendies de Madrid. Il faut espérer que le projet ne sera pas abandonné. Notons en passant l'intéressant article que M. H. Koeppler vient de publier : *De Viris illustribus and Isidore of Seville* (*The Journal of Theological Studies*, t. XXXVII, 1936, p. 16-34).

Le P. A. de Aldama, dans un mémoire intitulé : *Indicaciones sobre la cronología de las obras de S. Isidoro*, étudie la valeur des principaux indices qui permettent de fixer la date des écrits de S. Isidore. Il propose un classement chronologique de la production littéraire du grand docteur. Dans ce classement, il n'a pas été tenu compte des trois ouvrages suivants, qui viennent d'être restitués à S. Isidore. 1. Z. Garcia Villada, *Historia eclesiastica de España*, t. II, 2, p. 282-289 : *Un tratado sobre la Trinidad, atribuído a San Isidoro, publicado ahora por primera vez ;* 2. E. Anspach, *S. Isidori Hispalensis episcopi commonitiuncula ad sororem* (= *Scriptores ecclesiastici Hispano-latini veteris et medii aevi*, fasc. IV, El Escorial, 1935) ; 3. A. C. Vega, *S. Isidori Hispalensis episcopi de haeresibus liber* (même collection, fasc. V ; les premières pages seules ont paru).

Il y a presque cinquante ans, Dom G. Morin émettait l'hypothèse que S. Isidore avait revisé le texte latin du psautier. Plusieurs indices, découverts depuis, ont renforcé cette hypothèse, comme l'explique le savant bénédictin : *La part de saint Isidore dans la constitution du psautier mozarabe*. Au nombre de ces indices figure une phrase de l'*Adbreviatio* dont nous avons parlé plus haut : *Quartam psalterii translationem edidit* (S. Isidorus). Si, comme le veut M. Anspach, l'*Adbreviatio* date du VIII^e^ siècle, nous aurions dans ce passage un témoin fort ancien en faveur de l'hypothèse formulée par Dom Morin. Mais ici également la tradition manuscrite doit être examinée avec soin, car tous les manuscrits ne contiennent pas ce passage (cf. E. Anspach, *Taionis et Isidori nova fragmenta et opera*, p. 59-60).

L'abbé-prieur de la collégiale Saint-Isidore de Léon, M. J. Pérez Llamazares, auquel nous devons déjà plusieurs travaux sur le saint docteur, se demande si S. Isidore a été moine : *San Isidoro de Sevilla, monje ?* et il conclut par la négative. Les arguments présentés par M. P. L. ne sont pas décisifs et n'infirment pas ceux que faisait valoir naguère le P. Pérez de Urbel (*Los monjes españoles en la edad media*, t. I, p. 235 ; cf. E. Anspach, *S. Isidori Hispalensis episcopi commonitiuncula ad sororem*, p. 36).

Plusieurs autres mémoires mériteraient d'être signalés ; contentons-nous de citer P. Séjourné, O.S.B., *Saint Isidore de Séville et la liturgie wisigothique* (p. 221-52) ; J. Zeiller, *Isidore de Séville et les origines chrétiennes des Goths et des Suèves* (p. 253-86) ; E. Anspach, *Das Fortleben Isidors im VII. bis IX. Jahrhundert* (p. 323-57).

B. G.

R. I. Best. *The Commentary on the Psalms with Glosses in Old-Irish preserved in the Ambrosian Library.* Dublin, Royal Irish Academy, 1936, in-fol., VIII-39 pp., 306 planches.

Le manuscrit C 301 inf. de l'Ambrosienne est intéressant à plus d'un titre : non seulement il contient la plus grande partie des gloses qui ont permis de reconstruire l'ancien irlandais, mais le commentaire qu'illustrent ces gloses en langue vulgaire est une adaption latine, due en partie à Julien d'Eclane, de l'œuvre de Théodore de Mopsueste sur les psaumes, et l'histoire du volume se confond avec celle de la fameuse fondation de S. Colomban à Bobbio. Bien des savants ont uni leurs efforts, depuis quelques générations, pour élucider les problèmes nombreux que soulève ce manuscrit. On en a tiré déjà à peu près tout ce qu'il est possible d'en extraire pour la linguistique celtique, il est permis de le penser ; mais la tâche des historiens et des philologues n'est point achevée, car la linguistique a laissé presque entièrement dans l'ombre la philologie au sens large. Grâce à l'Académie royale d'Irlande et surtout à M. Best, dont on connaît la compétence particulière en matière de paléographie irlandaise, l'Ambrosianus est maintenant accessible à tous les érudits. La perfection technique de la reproduction est telle que le fac-similé se lit plus aisément que l'original. Le commentaire de S. Marc, à Turin, de la même main que le manuscrit de Milan et contenant comme ce dernier des gloses irlandaises, a souffert, lors de l'incendie de 1904, au point de devenir pratiquement illisible. Aussi M. B. en donne-t-il également un fac-similé, d'après une ancienne photographie. L'introduction est une vraie merveille de patience et de fine observation : résumé et mise au point de tous les travaux antérieurs, suivis d'une description qui comptera parmi les plus beaux modèles. Nous ne pouvons songer ici à en donner même un aperçu sommaire. Il faut cependant attirer l'attention sur les pages que M. B. consacre à l'orthographe latine (p. 17-20). Ces particularités, nettement indiquées, serviront à identifier nombre de manuscrits insulaires et aideront peut-être à distinguer plus exactement les scribes irlandais des anglo-saxons. Non moins utiles seront les pages 20-21, sur la division des syllabes, et les pages 21-33, sur les traits de l'écriture et les abréviations. Quant à la date et à l'origine du *codex Ambrosianus*, l'examen paléographique ne fournit pas une réponse très précise. Le manuscrit peut être de la fin du VIII^e^ ou du début du IX^e^ siècle, il peut provenir d'un scriptorium irlandais ou de Bobbio ; quelques indices, cependant, et sur-

tout la qualité inférieure du parchemin, font songer plutôt à l'Irlande. Si, comme le pense M. B., Maelgaimrid et Coirpre, cités dans les gloses, sont le Maelgaimrid, *scriba optimus et ancorita abbas Bennchair* (abbé de Bangor, en Irlande), dont la mort est rapportée par les Annales d'Ulster à l'année 839, et si ce Coirpre est le Coirpre d'Inis Maddoc, contemporain de Sedulius de Liége, l'Ambrosianus serait du premier quart du IXe siècle, au plus tôt. Ce ne sont pourtant que des conjectures. L'Irlande de cette époque est encore bien mal connue. Il faut se garder d'autant plus d'identifier deux individus de même nom, dont on rencontre des mentions isolées. On peut espérer qu'un examen plus serré du contenu des gloses, latines et irlandaises, ainsi que du commentaire lui-même, tel que nous l'offre cette belle reproduction, contribuera à dissiper bien des obscurités. P. G.

J. J. Kneen. *The Personal Names of the Isle of Man.* Oxford, University Press, 1937, in-8°, LX-296 pp.

Après l'ouvrage consciencieux qu'il avait consacré à la toponymie de Man (*Anal. Boll.*, LI, 191), M. Kneen était tout désigné pour entreprendre l'étude des noms d'hommes de sa petite patrie. Il lui a donné ainsi, sous les auspices du Tynwald, assemblée législative mannoise, une sorte de dictionnaire historique et critique qui pourrait faire envie à beaucoup de grandes nations. L'hagiographe y trouve son profit. Tout d'abord dans la liste complète des noms de baptême, depuis les temps les plus reculés jusqu'à 1830, car, à ces époques où l'on ne choisissait pas pour patrons des héros de roman ou des célébrités de l'écran, ces noms sont un sûr indice de la persistance du culte et de la popularité des saints et des saintes. Dans l'île de Man, les influences irlandaises et anglaises, scandinaves et écossaises se mélangent. Il n'en va pas autrement des noms de famille, dont une bonne part perpétuent des noms de baptême (noms en *O-*, en *Mac-*, en *Ap-*, en *Fitz*, désinence *-son*, et parfois simples noms de saints). Les détails très complets que prodigue M. K. sur la date des diverses formes et les paroisses où on les rencontre permettraient d'illustrer, d'une manière inédite, la persistance des noms de saints jusque dans les siècles où prédomina le protestantisme. Avec la toponymie, ils fourniraient la matière d'un essai important, que l'auteur est mieux que personne préparé à entreprendre. En appendice, M. K. imprime des listes inédites du XVe au XVIIe siècle. P. G.

A. H. Smith. *The Place-Names of the East Riding of Yorkshire and York.* Cambridge, University Press, 1937, in-8°, LX-351 pp., 7 cartes et plans (= *English Place-Name Society*, t. XIV).

Voici déjà le tome XIV des publications de la Société de toponymie anglaise. Il est consacré à la partie orientale du comté d'York et à la ville elle-même. Ici, des églises, parfois disparues, ont donné leur nom à des rues (p. 297) : St. Andrewgate, St. Martin's Lane, St. Saviourgate ; Patrick's Pool serait peut-être un souvenir de S. Patrice (p. 296). A Preston, on trouve St. Augustine's Gate (p. 40), souvenir d'une chapelle de S. Augustin, on ne dit pas lequel, et Magdalen House, avec Magdalen Hill, anciennes possessions d'une église de Sainte-Marie-Madeleine (p. 41) ; à Reighton, un St. Helen's Well (p. 108) ; à Beverley, un St. Giles Croft ou Gillycroft, champ ayant appartenu à l'ancien hôpital de Saint-Gilles (pp. 197, 199) ; à Howden, une chapelle de Sainte-Marie-Madeleine, qu'il faut rapporter à un ancien ermitage (p. 252). Quel est le S. Jean qui donne son nom à St' John's Street (en 1539, St. John's Gate), à Bridlington? M. S. ne s'est pas posé la question, qui touche sans doute au culte de S. Jean de Bridlington (cf. *Anal. Boll.*, LIII, 101-129). Le butin est maigre, on le voit. Espérons que, dans la table analytique qui récapitulera la collection après achèvement, une section spéciale sera réservée à l'hagiographie. P. 193, note 1, lire *castorum* au lieu de *castrorum*.

P. G.

G. H. Doble. *Pontificale Lanaletense.* Londres, 1937, in-8°, XXIV-155 pp. (= *Henry Bradshaw Society*, t. LXXIV).

Id. *Saint Budock.* Shipston-on-Stour, King's Stone Press, 1937, in-8°, 38 pp., ill. (= *Cornish Saints Series*, n° 3).

Id. *Saint Cadoc in Cornwall and Brittany.* Truro, Netherton and Worth, 1937, in-8°, 48 pp., ill. (= même série, n° 40).

Id. *A History of the Parish of Saint Ewe.* Shipston-on-Stour, King's Stone Press, 1937, in-8°, 46 pp., ill.

Id. *Saint Suliau* (*Sulian*). Traduit par J.-L. Malgorn, O.S.B. Extrait des *Mémoires de l'Association Bretonne, Congrès de Quimper 1936*. Saint-Brieuc, Presses Bretonnes, 1937, in-8°, 24 pp., ill.

M. Doble édite un des rares monuments liturgiques du Cornwall qui aient échappé aux ravages du temps, le Pontifical de St. Germans. Il est connu, par suite d'une fausse identification, sous le nom de Pontifical de Lanalet, parce qu'il contient une formule d'excommunication employée par « l'évêque du monastère de Lanalet ». On en avait conclu qu'il avait servi à l'évêque d'une église inconnue d'ailleurs, Lanalet. Plus tard, au XIX^e^ siècle, La Borderie et d'autres

à sa suite considérèrent comme établi que Lanalet représentait Aleth, aujourd'hui Saint-Servan, près de Saint-Malo, qui fut le siège d'un évêché jusqu'au milieu du XII^e siècle. Rien n'était plus faux. M. D. a restitué ce pontifical à son monastère d'origine, Lanalet ou Lannaled, l'abbaye-évêché de St. Germans, en Cornwall (cf. *Anal. Boll.*, LIII, 462). Il réimprime, en appendice à son introduction (p. XXI-XXIII), avec des notes de Henry Jenner, le texte de la messe propre de S. Germain, déjà édité par Haddan et Stubbs, *Councils*, t. I, p. 696.

Dans la collection des *Cornish Saints*, bien connue de nos lecteurs, M. D. donne en seconde édition sa brochure sur S. Budock ou Budoc, patron de la paroisse de Budock. Elle contient une bonne histoire du culte. Le n° 37 de la même collection a été traduit en français par Dom J.-L. Malgorn. Le petit livre sur S. Cadoc, connu en Bretagne sous le nom de Cado, est plein de détails curieux sur la vie et le culte de ce missionnaire celtique. M. D. publie pour la première fois le texte de sa messe propre, d'après un missel qui semble provenir des chanoines Victorins de Bristol, aujourd'hui à la Bristol Central Library (p. 43-45). Il a pu utiliser également la Vie inédite contenue dans le manuscrit de Gotha I, 81, recueil précieux de Vies de saints anglais. M. D. l'a exhumé, grâce à une indication de M. F. Wormald, et nous espérons en donner bientôt une idée plus complète.

Si l'auteur n'a pas fait entrer dans la même série son opuscule sur *Saint Ewe*, c'est que force lui est d'avouer son ignorance de l'identité du personnage. A-t-il seulement existé? On relève, il est vrai, en Bretagne, deux paroisses appelées Saint-Theo et Le Bodeo, et St. Ewe s'est écrit autrefois St. Tue, ainsi que St. Eva. P. G.

F. Wormald. *The Calendar of the Augustinian Priory of Launceston in Cornwall.* Dans *The Journal of Theological Studies*, t. XXXIX, 1938, p. 1-21.

Du Cornwall, région fort intéressante par le mélange qui s'y est fait d'hagiographie celtique et d'hagiographie anglaise, très peu de monuments liturgiques ont survécu : l'évangéliaire de Bodmin (ms. Add. 9381 du British Museum), le Pontifical dit de Lanalet (voir ci-dessus, p. 177), les notes sommaires prises par Guillaume de Worcester, en 1478, dans divers calendriers du Cornwall et transcrites dans son *Itinerarium*. M. Wormald vient de découvrir et de publier une quatrième source, de grande importance : c'est un calendrier du prieuré de Launceston, du XIV^e siècle, maintenant conservé à Little

Malvern Court, près de Worcester, dans la bibliothèque de M. William Berington. L'édition, venant d'un spécialiste tel que M. W., est parfaite. Les mentions de saints anglais font l'objet de notes qui contiennent beaucoup de neuf. M. W. s'est servi, entre autres, d'un *Martilogium sanctorum in Anglia et Wallia* (manuscrits Harley 3776 et Lambeth 99) qui lui a fourni une notice inédite sur Ste Sidwell (Sativola). Celle-ci figure au 31 juillet au lieu du 1er août. Cette date, qui paraît unique, est sans doute, comme celle du 2 août (cf. *Anal. Boll.* LIII, 362), l'effet d'un changement arbitraire destiné à éviter la concurrence avec la Saint-Pierre-ès-Liens. Le texte du *Martilogium* présente des expressions identiques à celles des leçons que nous avons publiées (*Anal. Boll.*, l. c.), mais semble les avoir puisées directement à la source, une Vie perdue vraisemblablement. En tout cas, il faut lire *per eius servos* au lieu de *post eius servos*.

S. David se rencontre dans le calendrier de Launceston au 1er mars. Les chanoines, en effet, célébraient dans leur prieuré les patrons des paroisses confiées à leur charge. Ainsi obtenons-nous des détails précieux sur les fêtes locales des environs. L'église d'Altarnon leur avait été donnée vers 1230, et la tradition y plaçait la naissance de S. David. De là encore la présence de la « mère de S. David », Nonnita ou Nonnetta (ordinairement au 3 mars, ici au 3 juillet). Cette sainte semble avoir remplacé S. Nonna, autrement dit Vougay, patron de Penmarc'h, en Bretagne. Il n'est pourtant pas incroyable que S. David ait été pris simplement au calendrier d'Exeter. On trouve encore S. Guénolé au 28 avril, S. Genesius, évêque et martyr, au 2 mai : il s'agit vraisemblablement d'une translation de ce personnage plutôt mythique, prétendu évêque de Lismore en Irlande. A propos du martyr Nectanus (17 juin), patron de Hartland, dans le Devon, M. W. corrige heureusement le texte du martyrologe manuscrit Cotton Julius B. VII, dont les liens sont très étroits avec l'*Altempsianus* de Du Sollier. Il montre que ce dernier est un Usuard pourvu d'additions pour le diocèse de Norwich. Par une communication privée, il nous a fait savoir que ces suppléments propres à l'*Altempsianus* et au Julius B. VII sont transcrits d'un exemplaire à l'usage de l'abbaye de Ramsey.

Au 19 juillet, on célébrait la *Translatio capitis S. Genesii*. Divers indices font supposer que Launceston se croyait en possession de la tête de S. Genesius, évêque et martyr, fêté le 26 août. Au 2 mai, était commémorée une autre translation des reliques de S. Genesius :

ce qui porte à croire que la tête du saint avait rejoint, à Launceston, une autre partie de ses ossements, ou vice versa. On peut considérer comme certain que le chef était renfermé dans un reliquaire à part. Le saint du 26 août est certainement le patron de l'église de St. Gennys, qui dépendait du prieuré. M. W. incline à croire que les chanoines ne possédaient pas de données précises sur la date de la déposition de leur S. Genesius, mais qu'ils avaient quelques raisons de ne point l'identifier avec le martyr d'Arles. Notons encore S. Olav, roi et martyr, au 29 juillet, patron de l'église de Poughill, qui appartenait au prieuré, et au 30 août, S. Rumonus, patron de l'abbaye voisine de Tavistock. Celui-ci figure dans l'*Altempsianus*, où il faut lire *Rumonis* au lieu de *Iunionis* (*Act. SS.*, Iun. t. VI, p. 457), comme le montre le ms. Julius B. VII. Ainsi encore, dans l'Itinéraire de Guillaume de Worcester, Rinnom est une erreur pour Rumom ou Rumon, et dans le passage du *Martilogium* que cite M. W., p. 18, il faut supprimer les mots *proprie* et *solutum*, doublets appartenant au scribe. Les mentions de S. Michel sont assez nombreuses. Il comptait parmi les patrons du Cornwall. Au 25 octobre, S. Melor n'est pas l'enfant martyr vénéré à Amesbury, ni le patron de Mylor en Cornwall et de Tremeloir en Bretagne, fêté à la fin d'août. M. W. reconnaît ici S. Magloire (habituellement au 24 octobre). Un S. Melor, patron de l'église de Linkinhorne, qui appartenait à Launceston, aurait été confondu ou identifié arbitrairement avec S. Magloire. S. Helerus ou Helerius, au 6 novembre, est inconnu d'ailleurs ; c'est une addition du xv^{e} siècle. Son nom est celui de S. Hélier ou une forme latine du nom gallois correspondant à Hilarius, mais nous ne voyons aucun homonyme aux environs du 6 novembre ; c'est peut-être le patron d'une église voisine de Launceston, bien qu'elle échappe aux recherches. On s'accorde généralement à voir dans le S. Perran, Pieran ou Piranus, du Cornwall, l'Irlandais Ciarán de Saighir. La confusion est très ancienne, car la Vie de Perran est une adaptation de celle de l'évêque irlandais, et tous deux ont leur fête le 5 mars. Cependant, comme le note M. W., il n'y a pas lieu de croire que la fête du 18 novembre, à Launceston soit la date primitive ; sinon, elle ne pouvait manquer de subsister à Perranzabulo, centre du culte. Au 25 novembre enfin, se rencontre un S. Tallanus, dont on sait seulement qu'il était patron de Talland, en Cornwall, encore une possession de Launceston. J. Loth a voulu l'identifier avec S. Alain de Quimper, fêté le 27 novembre. C'est une pure conjecture. Faut-il

songer à S. Teilo de Llandav? Il figure au 25 novembre, sous le nom de Teleanus, dans Ferrarius, qui cite le *Martyrologium anglicanum* (de Wilson) et les *Tabulae ecclesiae Landavensis*. La seconde référence est sans doute de la poudre aux yeux. On trouve cependant S. Teilo honoré en Bretagne le 25 et le 29 novembre (Baring-Gould et Fisher, *The Lives of the British Saints*, t. IV, p. 241). En terminant, remarquons la présence de quelques saints du nord de la France et de la Belgique : SS. Vaast et Amand (6 février), S. Wandrille (22 juillet), S. Philibert (de Jumièges, 20 août), S. Ouen (24 août), S. Lambert (17 septembre). Ces noms se retrouvent dans plus d'un calendrier anglais, on ne sait pas exactement pour quel motif. Ste Werburga, patronne de Werbstow, à huit milles de Launceston, est invoquée dans les litanies du livre d'heures qui contient ce calendrier. Mais Werbstow n'a pas de lien avec Launceston. Il s'agit sans doute d'une dévotion particulière de celui pour qui le livre d'heures fut écrit et qui peut-être était originaire de Werbstow. P. G.

J. M. Hussey. *Church and Learning in the Byzantine Empire, 867-1185*. Oxford, University Press, 1937, in-8°, xiv-259 pp.

A. Vogt. *Constantin VII Porphyrogénète. Le livre des Cérémonies*. Paris, Les Belles Lettres, 1935, 2 vol. in-8° : Texte et traduction, t. I, 183 pp. ; Commentaire, t. I, xxxiii-194 pp., plans.

B. Leib. *Anne Comnène. Alexiade*. T. I. Ibid., 1937, in-8°, clxxxi-178 pp.

Une rare connaissance des sources et des plus récents travaux, jointe à un talent d'exposition peu commun, distingue l'ouvrage de Mlle J. M. Hussey. Le sujet et l'époque sont clairement indiqués dans le titre. Après un coup d'œil sur les études et l'éducation au ixe et au xe siècle, l'auteur s'attache principalement à la renaissance du xie siècle, et au mouvement qui aboutit à la réouverture de l'Université de Constantinople en 1045. Les principaux artisans de ce renouveau doivent être cherchés dans l'entourage de Michel Psellos : Jean Mauropus, plus tard archevêque d'Euchaïte, Nicétas de Byzance, Jean Xiphilin, le futur patriarche de Constantinople, Constantin Lechoudes, lui aussi destiné à monter sur le trône patriarcal, et quelques autres. L'atmosphère intellectuelle qu'ils avaient créée, le besoin qui se faisait sentir d'une grande école de droit, l'appui de l'empereur Constantin IX, qui se montra disposé à résoudre la difficulté financière, aboutirent à la fondation de deux facultés : une faculté de droit organisée spécialement par Xiphilin, une faculté de philosophie où Psellus, *ὁ ὕπατος τῶν φιλοσόφων*, eut le principal rôle.

La première avait son siège à Saint-Georges *ἐν Μαγγάνοις* ; la seconde était désignée du nom de *σχολὴ τοῦ ἁγίου Πέτρου*, que l'on propose de chercher au *Πετρίον*. Si nous sommes renseignés dans une certaine mesure sur l'organisation de l'École de droit, nous n'avons que des détails insuffisants sur la Faculté de philosophie. Psellus, qui en était le président, y eut pour collaborateurs Nicétas et Jean Mauropus, dont il prononça plus tard l'oraison funèbre. Nicétas enseigna la grammaire ; la chaire de rhétorique fut occupée par Jean Mauropus. On sait que ces deux branches comportaient alors un programme beaucoup plus large que de nos jours. Sur le fonctionnement de la nouvelle institution et son histoire, nous sommes trop peu renseignés. On l'est mieux sur les principaux représentants du mouvement scientifique et littéraire qui se développa sous Constantin Monomaque et se poursuivit sous les Comnènes. L'auteur étudie spécialement Psellus et Jean Italos qui fut après lui *ὕπατος τῶν φιλοσόφων*. Parmi les écrivains du siècle suivant, se distinguent surtout Eustathe de Thessalonique, le commentateur d'Homère, son élève Michel Choniates, qui devint archevêque d'Athènes, l'auteur anonyme du Timarion, Anne Comnène. Abandonnant le terrain littéraire, où nous avons rencontré bien des hommes d'église, l'auteur aborde la seconde partie de son programme, par l'étude de l'organisation ecclésiastique, et constate dès le début que l'Église byzantine ne jouit jamais et ne chercha pas à jouir de l'indépendance vis-à-vis du pouvoir civil, sur laquelle l'Église latine n'a jamais abdiqué ses droits. Les principaux rouages de l'administration sont brièvement expliqués, puis nous passons en revue les patriarches qui ont occupé le siège de Constantinople de 876 à 1185, les sources de leur histoire souvent mouvementée, la caractéristique de leur activité, qui ne s'est guère distinguée par un travail de réorganisation des diocèses ou le développement du droit canon. Tous, sauf Michel Cérulaire et peut-être Nicolas le Mystique, ont été avant tout des conservateurs. Le monachisme occupe une place si considérable dans la vie byzantine qu'il méritait d'être traité avec les développements que l'auteur lui donne dans deux longs chapitres. Ici surtout la connaissance des textes hagiographiques et des *typica* lui a permis d'entrer dans des détails précis et intéressants. Le tableau de la vie monastique est complété par une étude sur Syméon le jeune, moine célèbre du XI^e^ siècle, grand mystique et personnage énigmatique dont nous avons des écrits, trop peu étudiés encore, et une longue biographie récemment publiée par le P. Hausherr.

Ce n'est pas pour leur valeur littéraire qu'il faut citer parmi les ouvrages historiques du x^e^ siècle les compilations de Constantin Porphyrogénète, et notamment le *De Caerimoniis* si précieux pour la connaissance de la vie byzantine, livre trop mal connu malheureusement, faute d'une édition suffisante. Tout le monde s'accorde à dire que celle de Reiske laisse à désirer sous tous rapports. La remplacer était une tâche à faire reculer les plus intrépides. Il n'existe de ce livre, à part un fragment peu important, qu'un seul manuscrit, celui de Leipzig, du XII^e^-XIII^e^ siècle, copie peu soignée dans laquelle on constate des lacunes, des transpositions, des interpolations. Il est déjà fort difficile de préciser l'idée qui a présidé à la composition de cette œuvre, et il s'agirait de la rétablir dans sa forme première. M. Vogt, dont il faut admirer le courageux effort, a bien vu les difficultés. Voici d'abord comment il se représente le livre tel qu'il sortit des mains de Constantin et le travail d'élimination qu'il devrait subir. C'était un cérémonial de la Cour, rédigé d'après l'usage des deux derniers siècles et des cinquante premières années du x^e^. Tout ce qui a trait aux cérémonies religieuses et civiles dans l'intervalle de ces deux siècles fait partie de l'œuvre du Porphyrogénète. Tout ce qui est antérieur au VIII^e^ siècle, ou postérieur à la mort de l'empereur (959), est soit adjonction de copistes, ou travaux préliminaires. Tout ce qui est étranger au cérémonial, comme le récit des campagnes, l'énumération et la description des tombeaux aux Saints-Apôtres, par exemple, peut être écarté résolument. Enfin, quelques chapitres doivent rester en suspens, parce qu'ils pouvaient se rattacher indirectement au cérémonial de la Cour et avaient, pour les grands officiers de la couronne, leur utilité.

En faisant abstraction des chapitres qui ne sont pas, ou certainement ou probablement, du Porphyrogénète, M. V. cherche à se faire une idée du plan primitif de la compilation. C'est ainsi que, pour le premier livre, il arrive à grouper les chapitres sous les trois rubriques suivantes : cérémonies religieuses ; cérémonies civiles ; cérémonies profanes. Le livre II est une sorte de supplément au livre I, une série de notes plutôt, destinées peut-être à une rédaction définitive. Car on peut se demander, tant il règne de désordre dans tout l'ensemble, si nous possédons quelque partie de l'œuvre dans l'état d'achèvement.

Tel que nous l'avons, le *De Caerimoniis* est un des documents qui nous initient le mieux à la vie intime, à l'organisation administrative, au fonctionnement des institutions de Byzance. Il faut souligner

aussi l'importance du livre au point de vue de l'étude de la langue et de la topographie de Constantinople. Sous ce double aspect, le commentaire de M. V. met singulièrement en valeur le texte auquel il se rattache. Ce texte est hérissé de mots techniques dont l'explication suppose une connaissance très étendue de l'administration, des dignités, des offices, de la liturgie, du costume, des métiers, voire de la musique. M. V. nous donne un vrai lexique, qui sans doute pourra se compléter, car la signification de beaucoup de termes nous échappe encore, l'auteur le reconnaît. Mais quiconque désormais voudra lire le *De Caerimoniis*, devra avoir sur sa table l'édition de M. V. La connaissance des lieux a permis à l'auteur d'éclaircir une foule de points restés obscurs, et on lui saura gré d'avoir illustré son commentaire par un plan et une belle reconstitution du Grand Palais de Constantinople, qu'une collaboration fraternelle l'a mis en mesure d'offrir à ses lecteurs.

Nous nous en voudrions de ne pas signaler ici, en attendant l'occasion d'y revenir, le premier volume d'une édition de l'Alexiade d'Anne Comnène, qui nous arrive presque au moment où s'achève notre numéro. Il doit être suivi de deux autres volumes et d'une table. La publication est en bonnes mains. L'auteur, le P. B. Leib, s'est fait connaître dans le monde des byzantinistes par son ouvrage *Rome, Kiev et Byzance à la fin du XI^e siècle* (1924). Il nous donne aujourd'hui le texte des quatre premiers livres de l'Alexiade, établi sur les manuscrits connus, avec une traduction française, enrichie de notes, claire, agréable à lire et qui amènera à Anne Comnène des lecteurs que le seul amour du grec n'aurait pas attirés. Ceux-ci s'intéresseront également à la longue introduction où sont présentés l'auteur, le sujet, le livre avec les explications techniques nécessaires. Le P. L. a donné à cette partie de son travail des proportions inusitées — elle forme à elle seule tout un volume — pour mettre le lecteur à même de comprendre et d'apprécier plus facilement l'œuvre historique qu'il présente au public. C'est une manière de commentaire systématique, où l'intérêt ne languit pas, et qui se développe sous les rubriques suivantes : la situation de l'empire byzantin ; l'armée et la marine ; la guerre, les Latins et les Croisés ; le gouvernement intérieur ; la vie byzantine ; la religion et les idées ; les chrétiens grecs et latins. Souhaitons à l'auteur les forces et les loisirs nécessaires pour achever, sans trop tarder, cette importante publication.

H. D.

Paul Krüger. *Das syrisch-monophysitische Mönchtum in Tur-Ab(h)din von seinen Anfängen bis zur Mitte des 12. Jahrhunderts.* Münster i. W., Greve, 1937, in-8°, 79 pp.

La dissertation de M. Krüger qui paraît ici, amputée de sa troisième et dernière partie, intéresse l'histoire des Jacobites autant que celle du monachisme oriental. Si le Ṭur ʿAbdin, en effet, est un peu le Mont Athos de l'Orient, il devint aussi très tôt et demeura jusqu'en ces derniers temps l'un des centres spirituels de l'Église monophysite syrienne. L'évêque Jean de Mardin, fidèle à son programme de restauration de la vie cénobitique en cette contrée, fit recueillir et remettre à neuf, au XII^e^ siècle, les manuscrits qui, aujourd'hui, permettent de reconstituer tant bien que mal les événements du Ṭur et de son couvent principal de Qarṭamin.

Dans son travail, M. K. dépouille ces documents, malheureusement trop rares, en les interprétant très fidèlement. Il aurait eu plus de mérite encore s'il s'était attaché à en fixer la provenance et la valeur. Il est bien certain, par exemple, que les Vies des SS. Samuel, Syméon et Gabriel, dont la teneur actuelle date du mouvement de renaissance suscité par Jean de Mardin, ont été embellies pour les besoins de la cause monophysite. Les hagiographes de Qarṭamin, rarement à court d'invention, s'entendaient aussi à marauder dans la tradition et la légende d'autres Églises. Ils n'hésitaient même pas à s'approprier les souvenirs de leurs adversaires. C'est ainsi que le célèbre controversiste Théodore abū Qurra, gloire authentique, s'il en fut, de la théologie melchite, a été dépossédé de son rôle historique au profit de l'évêque Syméon de Qarṭamin. M. Graf révéla jadis la supercherie, et M. K. semble bien se rallier à sa thèse. Ces précautions dûment prises, nous pourrons nous aventurer sans dommage dans l'histoire étrangement mouvementée du Ṭur ʿAbdin.

Une première tradition fabuleuse que nous rencontrons essaie de vieillir au mépris de toute vraisemblance les origines de l'institution cénobitique en Mésopotamie. A l'en croire, ce furent Mār Augēn et ses compagnons qui, dès avant 350, repiquèrent dans ce sol du Ṭur ʿAbdin les plants du monachisme égyptien et les y acclimatèrent. Le développement, moins précoce, ne laissa pas d'être considérable. Le cénobitisme dominait ; toutefois, la vie érémitique continua d'avoir les préférences de quelques ascètes, imitateurs plus ou moins fidèles des premiers solitaires dont parle Sozomène. La

conquête arabe ne paraît pas avoir grandement compromis l'existence des communautés monastiques du Ṭur ʿAbdin. Iln'en fut pas de même de l'invasion seldjoucide. Les perturbations politiques qui furent la conséquence des Croisades, puis les grandes invasions mongoles achevèrent le désastre. C'est la date que M. K. assigne comme limite inférieure à son étude.

Les légendes hagiographiques qui nous ont été conservées reportent aux années 397-398 la fondation du monastère de Qarṭamin et l'attribuent à S. Samuel aidé de S. Syméon, son disciple et premier successeur. L'établissement fut très florissant, richement doté et orné, très vivace aussi, renaissant à plusieurs reprises de ses cendres. Il produisit nombre de personnages qui furent élevés aux plus hautes dignités, et n'y donnèrent pas toujours le spectacle d'une mansuétude inaccessible au plaisir de la vengeance et de l'intrigue. Son opiniâtreté dans les querelles théologiques lui valut les poursuites des empereurs Justin et Justinien Ier et du patriarche Éphrem d'Antioche. Sa situation aux frontières de l'empire romain l'exposa aux fréquentes incursions des Perses. Vers 580, ces derniers lui portèrent un coup qui lui aurait été fatal, si la domination sassanide s'était établie à demeure.

Le couvent se releva sous S. Gabriel (593-667), troisième fondateur, qui lui acquit un statut légal en pays musulman et fit ratifier la juridiction des évêques de Qarṭamin sur les autres monastères. Ce fut depuis lors surtout que se multiplièrent les conflits d'ordre administratif et liturgique entre les autorités civiles ou religieuses et des moines de Qarṭamin. Envenimés à plaisir par la ruse et la cabale, souvent étouffés dans le sang, ils mettent violemment en relief le caractère d'hommes tels que l'évêque Hananja, le patriarche Athanase Sandalaia, l'évêque David de Dara, le moine Abraham et d'autres.

C'est surtout cette histoire extérieure, assez passionnée, que nous ont transmise les documents et que M. K. retrace à son tour dans les grandes lignes. Sans doute n'a-t-il donné ici que l'ébauche d'une étude future, plus complète et plus détaillée. Relevons une erreur en terminant : les *Analecta Bollandiana*, t. XXVII, p. 130, disent en toutes lettres le contraire de l'opinion que l'auteur leur prête à la page 20. P. Devos.

Donato Baldi et Bellarmino Bagatti, O.F.M. *Il Santuario della Nutrizione a Nazaret.* Firenze, Vallecchi, 1937, 42 pp., illustrations. Extr. de *Studi Francescani*, t. XXXIV.

C'est au retour d'un pèlerinage de neuf mois accompli en Terre Sainte, l'an 670, que l'évêque Arculfe confie à son hôte, l'abbé Adamnan, ses notes et ses souvenirs. Doublement précieux, le document qui atteste, pour la première et quasi seule fois, l'existence à Nazareth d'une très grande église, *fundata... ubi quondam illa fuerat domus aedificata, Dominus in qua noster nutritus est salvator.* Mais les invasions arabes, submergeant la Palestine, ruinent jusqu'au souvenir de l'emplacement exact de l'édifice. Cet emplacement, trois sanctuaires différents se disputent aujourd'hui l'honneur de l'occuper : l'église orthodoxe grecque de Saint-Gabriel, l'église de Saint-Joseph, desservie par les PP. Franciscains, et, dernier en date, le monastère des Dames de Nazareth. A qui donner raison ?

Pour trancher cet épineux problème, le P. Baldi prend tour à tour en mains les titres des trois prétendants au glorieux héritage, et les soumet à une confrontation avec les grands éléments de la description d'Arculfe. D'après celle-ci, l'église se trouvait : 1° *in medio civitatis loco ;* 2° *super duos fundata cancros,* ou encore *duobus tumulis et interpositis arcibus subfulta ;* 3° *habet inferius inter eosdem tumulos lucidissimum fontem collocatum, quem totus civium frequentat populus de eo exhauriens aquam ;* 4° *et de latice eodem sursum in ecclesiam superaedificatam aqua per trocleas in vasculis subrigitur.*

A la suite de cette épreuve, deux des sanctuaires précités, le monastère des Dames de Nazareth et l'église Saint-Gabriel, se voient déboutés de leurs prétentions, le premier avec plus d'assurance, et, semble-t-il, plus de raison aussi que le second. Reste l'église Saint-Joseph, qui, de l'avis du P. B., présente seule des données positives d'historicité : une concordance suffisante avec le témoin invoqué, la confirmation de la tradition locale et de l'archéologie.

L'étude du P. B. est claire et pénétrante. Les rectifications qu'il y fait de textes autrefois mal interprétés sont souvent judicieuses. Dira-t-on pour autant que l'objectivité est toujours strictement sauvegardée ? Nous ne voudrions ici attirer l'attention que sur un seul point. L'église Saint-Joseph, à l'opposé de celle de Saint-Gabriel, ne présente pas trace, à proprement parler, d'une fontaine qui aurait suffi à approvisionner toute une cité, mais tout au plus d'une vasque où l'on pouvait recueillir de l'eau. Le P. B. reconnaît la dif-

ficulté ; et c'est pourquoi il serait porté à admettre, en cet endroit, une possibilité de confusion dans la narration d'Adamnan, et ferait intervenir un texte plus accommodant de Pierre Diacre, dont on ignore malheureusement les sources. Ce procédé nous semble dangereux. Le P. B. ruine l'autorité de son témoin en contestant, à point nommé, une partie notable de ses affirmations. Du même droit, les adversaires révoqueront en doute telle autre partie qu'il leur plaira, et le P. Dressaire ne s'est pas privé de le faire, lorsqu'il écrit : « Quant à l'expression même *au milieu de la ville*, il faut reconnaître que, si elle fait difficulté, elle ne se trouve après tout que dans un seul auteur venu en Palestine, Arculfe. » Quand le P. B. ajoute qu'il trouve étonnant qu'une fontaine ait été enclose en une maison particulière, puis en une église, il déplace le problème en faisant la critique de la tradition locale. En somme, il était permis au P. B. d'appuyer sur tel point plutôt que sur tel autre, et il l'a fait avec compétence et raison ; mais il ne pouvait prétendre clore le débat en y apportant simplement une interprétation personnelle de textes ambigus. P. Devos.

Sirarpie Der Nersessian. *L'illustration du Roman de Barlaam et Joasaph.* Paris, de Boccard, 1937, in-fol., 250 pp., 102 planches.

Le dessein que Mlle D. N. se proposait était assez austère, et l'on conçoit que, dès l'abord, elle se soit entourée des multiples garanties dont témoigne son avant-propos. Disons tout de suite qu'elle a mené son œuvre à bien. Il s'agissait d'étudier, dans le cadre restreint de quelques manuscrits illustrés du roman de Barlaam et Joasaph, l'évolution de la miniature byzantine et son influence dans les pays voisins. Par ailleurs, de cette étude très spéciale, que n'étions-nous en droit d'espérer ? Le roman, inédit jusque vers le milieu du XIe siècle, venait de paraître. L'illustration, dans ce qu'elle avait de propre au sujet, devait être nouvelle et inédite, comme lui. Le récit, par bien des côtés, était profane ; ne tiendrions-nous pas enfin le représentant rarissime d'un art byzantin séculier ? Bref, c'était tout le problème de l'originalité de cet art qui se posait en raccourci.

Mais où convenait-il de l'étudier ? Fallait-il suivre l'ordre chronologique des manuscrits ? C'est ici que nous assistons à la naissance d'une hypothèse qui va se précisant et se confirmant au cours des pages. Les exemplaires envisagés appartiennent à des périodes, des régions, des langues diverses : six d'entre eux sont grecs, deux autres slavons, les trois derniers arabes ; ils vont du XIe au XVIe siècle.

Cependant, à côté d'écarts individuels, ils présentent d'indéniables caractères communs. C'est dire qu'ils forment une seule famille, se diversifiant en deux groupes et ultérieurement en sous-sections, mais relevant tous d'un même prototype. Celui-ci fut-il le premier exemplaire grec, illustré à Constantinople? Mlle D. N. incline à le croire. Toujours est-il que cette illustration, probablement fort abondante, s'est modifiée par la suite et surtout simplifiée selon le gré et le talent de chaque copiste. La parenté se révèle principalement à la lumière du cycle narratif du roman : apologues, épisodes de la vie du prince, envisagés même dans leurs détails. Les illustrations de la partie religieuse manifestent au contraire plus d'indépendance. Les miniaturistes, en effet — c'est là une nouvelle hypothèse, bien étayée elle aussi —, se seraient d'abord attachés au récit, ne faisant ressortir que plus tard le caractère édifiant de l'œuvre, sous l'influence des milieux très différents où l'on copiait les psautiers à illustration marginale. Voici donc une première réponse au problème de l'originalité, et qui, pour n'être pas sensationnelle, n'en est pas moins profitable. Les miniaturistes du moyen âge, comme les scribes de ce temps, sont avant tout des copistes. L'artiste travaille évidemment dans son style propre, mais, négligeant l'occasion qui lui est donnée de se libérer, reste très servile dans son imitation. Passons au prototype. Pour autant qu'il est permis d'en juger par les œuvres où il se reflète, il a pu s'inspirer de la peinture d'histoire contemporaine et des formes communes de l'iconographie religieuse ou même de l'art antique. Son originalité aura surtout consisté à plier, à adapter à un texte inédit les formules courantes et les éléments empruntés ailleurs. C'est dans ce sens cependant qu'on pourra dire que l'artiste a créé un cycle nouveau.

Mlle D. N. nous explique tout cela par le menu et se meut fort à l'aise parmi les comparaisons incessantes que son érudition lui suggère. Elle ne néglige pas de s'adresser aux yeux du lecteur en même temps qu'à son esprit, et, à ce point de vue, la très bonne illustration des deux volumes répond parfaitement à son but. L'auteur se garde en général de subordonner son exposé à des vues systématiques ; il nous semble cependant qu'elle a tendance, en pratique sinon en théorie, à faire une part trop grande aux influences qui auraient pu limiter la spontanéité de l'artiste. Ce n'est pas que nous les tenions pour négligeables ; nous sommes même persuadé qu'en cherchant du côté

de la Perse, Mlle D. N. eût fait bien des découvertes intéressantes. La Perse fut comme la seconde patrie du roman d'où est sortie l'*Histoire édifiante*. Elle est le terroir natal d'une riche et originale littérature épique qui s'est répandue dans tout le proche Orient et dont nos littératures occidentales ont subi l'influence. Et l'iconoclasme sous aucune de ses formes n'y a jamais contrarié la tradition artistique. Il y a, très probablement, dans l'illustration du *Barlaam et Joasaph*, des éléments de provenance iranienne. Mais de là à dire qu'ils y sont entrés par voie d'imitation proprement dite, il reste une distance que nous ne franchirons qu'avec précautions. Jusque dans les créations que l'artiste lui-même pense tirer de sa libre fantaisie, il peut entrer une part de ressouvenir à peine conscient qui ne le rabaisse en aucune façon au niveau des copistes. C'est par là peut-être que la méthode un peu trop érudite de Mlle D. N. nous semble appeler quelque tempérament. Pour l'histoire de l'art, la seule imitation qui compte vraiment, c'est celle où se reconnaît l'intention délibérée de s'approprier un motif élaboré par un devancier.

P. Devos.

Hans-Friedrich Rosenfeld. *Der hl. Christophorus, seine Verehrung und seine Legende*. Leipzig, Harrassowitz, 1937, in-8°, 552 pp., cartes et ill. (= *Acta Acad. Aboensis*, Humaniora, X, 3).

S. Christophe n'a pas toujours été le bon géant passeur d'eau et porteur du Christ dont nous connaissons la silhouette familière, et que Jacques de Voragine surtout contribua à populariser. La Passion primitive — une fable dont on ne peut tirer quoi que ce soit ni pour ni contre l'existence historique de S. Christophe — présente un type tout différent, également fameux : le cynocéphale anthropophage que la grâce du baptême transforme en un autre homme. Les noyaux des deux récits n'offrent que peu ou pas de similitude. D'où la nouvelle légende tire-t-elle ses origines ? C'est à la solution de ce problème que l'auteur comptait d'abord limiter ses recherches, mais celles-ci se montrèrent bientôt inséparables d'une étude portant sur l'histoire du culte. Cette enquête, poussée en ses détails jusqu'au XIVe siècle, époque à laquelle la légende jouissait d'une assez large diffusion et où la dévotion prenait une autre physionomie, occupe la majeure partie du livre et nous vaut un répertoire imposant des sanctuaires où, sur la foi de la Passion, le patronage du saint était invoqué. De l'Orient, berceau du culte, l'auteur passe

successivement par l'Italie, l'Espagne, la France, en faisant ressortir que les grandes routes de pèlerinage ont tantôt favorisé, tantôt contrarié son rayonnement ; mais force lui est de s'arrêter aux frontières d'Angleterre et d'Allemagne. Ces populations, en effet, à l'inverse des pays romans, restent réfractaires au patronage de S. Christophe. Plus tard, lorsque la croyance en la vertu quasi magique de l'image les aura gagnées, elles tomberont dans l'excès contraire.

De ce voyage lent et méthodique, l'auteur emporte un double résultat : d'une part, la conviction qu'avant le XII^e^ siècle il n'est trace en aucun domaine de la nouvelle légende ; de l'autre, la découverte des deux témoins qui lui fourniront un point de départ. Car M. R., rejetant successivement les hypothèses de S. Christophe-Anubis, de S. Christophe-Brahmadatta, Thor, Hercule et autres, se tourne du côté de l'iconographie. En réalité, cette méthode et sa justification avaient déjà été exposées par le P. Delehaye : « Nous croyons probable que cette fois l'image a précédé la légende et l'a créée » ; et : « Comme en d'autres cas, que nous avons rappelés, l'étymologie du nom du saint suggérait à nos artistes une caractéristique expressive et d'un effet gracieux » (*Cinq leçons*, p. 145). M. R. fait, pour ainsi dire, la vérification de cette théorie et suit une marche identique. Il découvre, sensiblement vers le même temps (1150), deux monuments qui représentent le saint portant dans ses bras le Christ adulte, l'un à Rio Mau, en Portugal, l'autre à Hocheppan, dans le Tyrol méridional. C'est là, explique-t-il, de l'illustration verbale, telle qu'elle se reflète également dans les invocations du saint. Puis il passe à l'évolution de la légende. Les fidèles, ayant sous les yeux de ces images dont les dimensions et la visibilité importaient beaucoup, en sont venus peu à peu à justifier et à interpréter l'attitude du porteur et celle du Christ. S'aidant d'autres légendes connues, celle de Julien l'hospitalier, par exemple, s'inspirant des préoccupations courantes et d'une nouvelle étymologie : Christ-Offerus, ils ont progressivement élaboré cette belle histoire dont l'auteur suit les étapes à partir du Tyrol méridional.

La thèse de l'auteur est sérieusement documentée et bien agencée, mais un souci trop constant de découvrir, dans les monuments plastiques et littéraires de l'époque, les moindres éléments de la légende, lui donne une apparence quelque peu raide et mécanique. Peut-être M. R. eût-il gagné à raisonner à partir d'un texte établi,

dont il aurait commencé par distinguer les couches successives. Le poème qu'il publie par exemple, nous semble fort avoir ignoré la signification première du nom de Christophorus. Ce manque d'enchaînement et de proportion entre les différents chapitres aura le fâcheux effet que d'un livre rempli de choses excellentes, mais disparates et déjetées, on ne retiendra guère que des parties. P. Devos.

Volk und Volkstum. Jahrbuch für Volkskunde, herausgegeben von Georg Schreiber. Zweiter Band. München, Kösel et Pustet, 1937, in-8°, 380 pp., 16 planches.

Georg Schreiber. *Deutsche Bauernfrömmigkeit in volkskundlicher Sicht.* Düsseldorf, Schwann, 1937, in-8°, 92 pp., illustrations (= *Forschungen zur Volkskunde*, Heft 29).

Le folklore religieux ne cesse de fournir des aliments à l'insatiable curiosité des collectionneurs de faits et de systèmes. En ces dernières années surtout, les publications se font de plus en plus abondantes ; peut-être, à la vérité, seraient-elles moins copieuses, si leurs auteurs ne cédaient trop à la tentation de se répéter, à l'occasion de phénomènes identiques, étudiés dans des conditions diverses de temps et de lieux. De plus, le discours des spécialistes tend à se hausser graduellement dans le domaine des abstractions. Les plus humbles gestes de la vie humaine, notamment de la vie aux champs, dès qu'ils deviennent l'objet de ces savantes analyses, déclenchent à chaque fois tout le jeu des facteurs idéologiques.

Dans le tome second du *Jahrbuch* édité par Mgr Schreiber, la théorie et la pratique sont également représentées. M. Th. Grentrup disserte longuement *Vom Sein und Wert des Volkstums ;* M. G. Wunderle pose les problèmes principaux de la psychologie religieuse en matière de folklore ; M. J.-M. Ritz poursuit son étude de l'art populaire ; M. J. P. Steffes a intitulé son article : *Volkstum im Lichte von Religion und Magie ;* etc. Voilà pour les idées. Pour les faits, les contributions les plus intéressantes, du moins au point de vue de l'hagiographie, sont celles de Mgr Schreiber, sur l'Espagne dans ses rapports avec les traditions religieuses de l'Allemagne ; de M. L. Pfleger, sur les saints patrons des vignobles en Alsace (le pape S. Urbain, S. Morand, Ste Brigide, etc.) ; de M. M. Heuwieser sur les plus anciens pèlerinages du diocèse de Passau (S. Valentin, S. Maximilien, etc.) ; du P. J. Hau, O.S.B., sur certains aspects du folklore religieux au pays de Trèves, en relation avec la célèbre procession d'Echternach et le culte de S. Willibrord ; de M. L. Schmidt, sur la vie de

S. Jean Népomucène comme objet du théâtre populaire. Une mention spéciale est due à la remarquable étude de M. J. Klapper sur les origines et l'évolution des légendes hagiographiques dans l'Est allemand (p. 191-233). On appréciera la documentation originale de cet article ; elle est tirée en partie des légendiers manuscrits de la bibliothèque de Breslau. Les marches de l'Est forment un important carrefour, où se mélangèrent les apports germaniques et slaves. Le culte de Ste Hedwige, toujours vivace en Silésie, est à cet égard riche en indications de toute sorte.

Dans la collection des *Forschungen*, qu'il dirige, Mgr Schreiber vient de consacrer un fascicule aux caractères spécifiques qui distinguent, en Allemagne, la piété paysanne. Cette enquête sur le folklore religieux dans le cadre de la vie rurale permet à l'auteur de puiser à nouveau largement dans le fonds toujours renouvelé de ses observations personnelles et de ses fiches bibliographiques. Certaines manifestations de la dévotion aux saints — pèlerinages, confréries, messes votives, etc. — persistent à travers les âges en dépit de tous les obstacles ; d'autres sont nettement en régression. Mgr S. fait remarquer que la « canonisation populaire » prélude encore souvent aux honneurs officiels, et il cite le cas de S. Conrad de Parzham, à Altötting ; les « listes de grâces obtenues » font suite aux anciens recueils de Miracles. Parmi les saints patrons dont les noms reviennent ici sous la plume de l'auteur, citons Isidore le laboureur, Wendelin, Léonard, Notburga, Kümmernis. S. Isidore est représenté parfois en compagnie de son épouse, dite Maria Turibia, dont Papebroch a traité au tome III de mai (p. 550-57). M. C.

Jean Contrasty. *Histoire de la cité de Rieux-Volvestre et de ses évêques*. Préface de Marcel Aubert. Toulouse, Sistac, 1936, in-4°, VII-501 pp., illustrations.

L'historien du prieuré de Sainte-Foy-de-Peyrolières et de la seigneurie de Saint-Jory, l'auteur de tant de pages érudites de la *Revue historique de Toulouse*, vient d'écrire sur Rieux-Volvestre et ses évêques un ouvrage que, dans sa préface, M. Marcel Aubert se réjouit d'appeler « un beau et bon livre ». Le chanoine Contrasty a étudié la région et la cité depuis les origines les plus lointaines jusqu'à nos jours, et sous les aspects les plus divers. Sa monographie, copieusement documentée et illustrée, forme un ensemble bien complet.

C'est par une bulle du 11 juillet 1317 que le pape Jean XXII

érigea l'évêché de Rieux, un des sept suffragants de Toulouse. Le siège cessa d'exister à la Révolution. Parmi les personnages qui l'occupèrent, nous noterons ici, pour un motif spécial, les deux derniers titulaires : Jean-Marie de Catellan, qui fit imprimer à Toulouse, en 1764, les *Officia propria sanctorum ecclesiae et diocesis Rivensis ;* et Pierre-Joseph de Lastic, qui publia un *Breviarium Rivense*, en quatre volumes (Paris, 1776), ainsi qu'un diurnal et un missel. Sur les saints de Rieux, M. C. nous donne quelques renseignements, dont la pauvreté et le caractère hypothétique ne lui sont pas imputables. S. Cizy (Cisius), patron de Rieux, en qui l'auteur se refuse à voir, comme le voudrait M. Lizop, un dieu local christianisé, passe pour un martyr des musulmans d'Espagne. Sa fête est célébrée le 16 août ; nos prédécesseurs l'ont annoncé à ce jour, d'après Chastelain, parmi les « praetermissi » (*Act. SS.*, Aug. III, 261). A Martres-Tolosanes on gardait le corps de S. Vidian (Vidianus), commémoré le 8 septembre ; il serait tombé victime des Goths ariens, au v^e^ siècle (cf. *Act. SS.*, Sept. III, 261). Dans une *domus beati Algesii* ou *Alegii*, sise anciennement non loin de la cathédrale, M. C. voit « la maison du prieuré bénédictin placée sous le patronage du bienheureux Algisus, mort vers l'an 670 » (p. 30). Il s'agirait d'un disciple de S. Fursy, d'origine irlandaise et honoré en Thiérache (*Act. SS.*, Iun. I, 222-28). M. C.

Archiv für elsässische Kirchengeschichte, herausgegeben von Joseph Brauner. Zwölfter Jahrgang. Freiburg i. Br., Herder, 1937, in-4°, viii-406 pp., illustré.

Dans un des sites les plus pittoresques des Vosges, non loin de Saverne, s'élève un rocher que la tradition populaire a décoré d'une légende ; on l'appelle le « Karlssprung », pour évoquer un saut épique de Charles, duc de Lorraine. A ce même endroit se rattache un petit problème hagiographique, qui a échappé jusqu'à ce jour aux historiens des pèlerinages d'Alsace. Un lieu de culte, sous la forme d'une grotte qui abritait jadis un oratoire, est indiqué sur les anciennes cartes par le curieux toponyme : « S. Ger ». M. Florent Zuber éclaire ce point, assez énigmatique, d'histoire religieuse dans son étude : *Die vergessene Wallfahrt zum hl. Gerinus am Karlssprung bei Zabern* (p. 83-90). Grâce à un faisceau d'indices convergents, M. Z. démontre que le patron vénéré autrefois par les pèlerins dans ce col des Vosges est le frère de S. Léger d'Autun, le comte Garin (*Garinus, Warinus* ou *Gerinus*). S. Garin périt lapidé, deux années environ avant que Léger, déjà privé de la vue, tombât à son tour victime de la

rage d'Ébroïn. Le martyrologe romain les annonce l'un et l'autre le 2 octobre. A l'époque où nos prédécesseurs illustrèrent d'un commentaire commun les Actes des deux frères (Oct. I, 355-491), le culte de S. Garin ne survivait plus guère qu'en peu d'endroits, qui possédaient de ses reliques, comme les abbayes de Saint-Maixent et d'Ébreuil et le monastère de Notre-Dame à Soissons, où Ste Sigrade, mère des deux martyrs, avait terminé ses jours. Si le nom de S. Garin a pénétré dans les Vosges, c'est assurément sous l'influence du culte de S. Léger. L'évêque d'Autun était très honoré en Alsace, et on voulut même reconnaître en lui un parent de Ste Odile. Dans une note complémentaire insérée à la fin du volume, M. Médard Barth rappelle qu'un des principaux centres d'où rayonna le culte de S. Léger est Murbach, qui dès le VIIIe siècle comptait le martyr parmi ses patrons. Un missel de cette abbaye, exécuté au XIe siècle et conservé à Colmar (manuscrits 443 et 444), contient une invocation à S. Garin dans les litanies ; dans le calendrier, son nom figure au 25 août. M. B. estime pouvoir fixer à ce jour la mort du saint. La question n'est pas si simple. Remarquons seulement que dans un autre missel de même origine (Colmar, manuscrit 429 ; cf. V. Leroquais, *Les Sacramentaires et les Missels manuscrits*, t. II, p. 71) le 25 août est assigné à l'*Excaecatio* de S. Léger, et qu'un calendrier de Münster, abbaye située au nord de Murbach, réunit au 25 août les deux noms *Garini* et *Leodegarii*. Sur la date de la mort de S. Léger, que le plus récent éditeur de sa Passion (*M.G.*, Scr. rer. merov., t. V, p. 254) estime être le 3 octobre 679, voir aussi *Comm. martyr. hieron.*, pp. 537, 539.

L'abbaye bénédictine de Wissembourg, fondée au VIIe siècle, est de celles où la dévotion envers les saints aimait à s'appuyer sur des souvenirs tangibles, comme le prouve l'ample trésor de ses reliques. Otgarius, qui mourut en 847 sur le siège de Mayence, après avoir gouverné Wissembourg, les abbés Samuel (1056-1098) et Edelin (1262-1293) s'appliquèrent particulièrement à l'enrichir. C'est ce que montre M. Alph. Bernard dans son étude : *Der Reliquienschatz der ehemaligen Abtei Weissenburg* (p. 73-82). Aux démarches de l'archevêque Otgarius, qui ramena plusieurs corps saints par delà les Alpes, l'abbaye doit de posséder les ossements prétendus des SS. Sergius et Bacchus. Le court récit de cette translation a été imprimé d'abord dans le *Catal. Lat. Paris.*, t. II, p. 58. Nous signalerons à M. B. qu'une édition de ce texte, accompagnée d'un commentaire détaillé,

a paru en 1934 dans *M.G.*, Scr. t. XXX, 2, p. 1340-42. Les listes de reliques placées par M. B. sous les yeux du lecteur, reproduisent pour la plupart — un peu servilement, à notre gré, dans la toilette typographique — celles que C. Zeuss a publiées dans ses *Traditiones possessionesque Wizenburgenses* (Spirae, 1842). On remarquera, p. 76, le récit mouvementé de la translation des reliques de quelques compagnes de Ste Ursule à Wissembourg en 1113 ; le voyage, qui se fit sous la conduite du moine Wolfram de Deutz, faillit se terminer tragiquement sur le Rhin, lorsque, en amont de Coblence, la barque fut entraînée vers les rochers par un courant violent. Dans ce texte, la vierge Palmatia est présentée comme la troisième en dignité après Ursule et Pinnosa. P. 79-80, une difficulté s'élève à propos des reliques de Ste Irmine ; il paraît certain que Wissembourg ne posséda jamais le corps entier de l'abbesse d'Oeren.

Le nom de M. L. Pfleger se retrouve dans chacun des volumes de l'*Archiv.* Sa principale contribution s'intitule, cette fois : *Die Stadt- und Rats-Gottesdienste im Strassburger Münster* (p. 1-55). Elle renferme une foule de renseignements précis sur le rôle des pratiques de dévotion dans la vie municipale à Strasbourg, comme la fondation de messes et d'offices, les processions votives et les prédications, en temps de guerre, d'épidémie, d'intempéries, de tremblement de terre.

Mais il faut nous borner. Parmi les autres articles de ce tome XII qu'on ne peut analyser ici, nous noterons du moins celui de M. Richard Wirtz (p. 383-88) sur l'ours, considéré comme animal sacré dans les légendes du Rhin et de l'Alsace. On sait que ce rude plantigrade s'est introduit dans plus d'un récit hagiographique. M. C.

Karl Neckermann. *Heimatscholle Vilchband.* Mannheim, Gremm, 1937, in-8°, 200 pp., illustrations, carte.

Comme sous-titre de l'intéressante monographie, à la fois populaire et scientifique, qu'il vient de publier sur son lieu natal, M. Neckermann a écrit : « Eine 5000 Jahre alte Bauernsiedlung im badischen Frankenland. » Nous ne remonterons pas aussi haut dans la préhistoire, nous bornant à signaler, dans un passé plus accessible aux recherches, les renseignements que l'auteur fournit sur « les saints patrons de Vilchband » (p. 43-53). Cette localité apparaît pour la première fois, sous la forme *Filuhonbiunte*, dans un diplôme de Louis le Pieux, daté d'Aix-la-Chapelle le 20 déc. 837. Par cet acte, l'empereur

confirmait les privilèges d'immunité que Charlemagne avait concédés, le 29 mars 786, à l'abbaye d'Ansbach, fondée par S. Gombert. L'histoire de ce saint, patron de Vilchband, a prêté à plus d'une méprise. On n'a pas à répéter ici ce que le P. Poncelet a fort bien exposé au sujet de la Vie *BHL.* 3691, dans un article qui complète et corrige sur certains points le commentaire de Du Sollier. M. N., qui cite avec profit l'étude des *Analecta* (XXVIII, 272-80), y ajoute quelques détails, tirés des anciennes archives de la paroisse, notamment à propos de la confusion qui s'est établie entre le *Guntbertus episcopus* (lisez : le chorévêque Gombert, fondateur d'Ansbach) et un évêque de Wurzbourg, Humbert (832-842), celui-là même qui rendit les honneurs à la dépouille de S^te^ Réginswide de Laufen, la seconde patronne de Vilchband. L'auteur regarde à bon droit le 11 mars comme le vrai jour de la fête de S. Gombert, conformément à la plus ancienne tradition liturgique et aux données de la *Vita.* La date du 15 juillet, qui prévalut, a été introduite par les bénédictins de Saint-Étienne de Wurzbourg, dont dépendait la cure de Vilchband.

En annexe, M. N. a réimprimé, parmi d'autres documents, la Vie de S. Gombert. Il reproduit le texte des *Acta*, celui que Gamans avait retrouvé autrefois dans un lectionnaire de Wurzbourg. M. C.

St. Leopold. Festschrift des Augustiner Chorherrenstiftes Klosterneuburg zur 800-jährigen Gedenkfeier des Todes des Heiligen. Herausgegeben von Siegfried Wintermayr. Klosterneuburg, 1936, in-8°, 331 pp., illustrations.

Johannes Franciscus de Pavinis Rede auf den heiligen Leopold, lateinisch und deutsch, herausgegeben von Ludwig Bieler. Innsbruck, Tyrolia, 1936, in-8°, 45 pp.

Avant d'analyser ces deux ouvrages, publiés à l'occasion du 800^e^ anniversaire de la mort de S. Léopold, il convient de rappeler ici une importante étude de M. V. O. Ludwig sur la canonisation du saint. Parue en 1919 dans le *Jahrbuch des Stiftes Klosterneuburg*, dont elle remplit tout le tome IX, cette publication n'a pu être signalée, à cette date, aux lecteurs du Bulletin. Elle a pour titre : *Der Kanonizationsprozess des Markgrafen Leopold III des Heiligen*, et comprend l'édition d'un grand nombre de pièces du dossier de la cause. Celles-ci ont été extraites en partie des manuscrits 4023 et 4024 de la bibliothèque Vaticane (cf. *Catal. Lat. Vatic.*, p. 113-14 ; *BHL.* 4888 d, e) et des archives de Klosterneuburg. L'histoire de la canonisation de S. Léopold s'étend, comme on sait, sur plusieurs siècles ;

l'acte solennel qui la termina ne fut accompli que le 6 janvier 1485 par Innocent VIII. Le livre de M. Ludwig, malgré certains défauts de l'exposé, que l'auteur a été le premier à reconnaître, sera d'un réel secours au bollandiste qui illustrera les Actes et le culte de S. Léopold (15 novembre). En attendant, M. L. s'en est servi lui-même dans une biographie populaire : *Die Legende vom milden Markgrafen St. Leopold*, parue à Vienne en 1925.

Le nom de M. L. se retrouve dans le beau volume de Mélanges que Klosterneuburg vient de consacrer à la mémoire de son glorieux patron. Une douzaine de collaborateurs y mettent en lumière les traits de la physionomie spirituelle de S. Léopold, l'histoire de sa nombreuse progéniture, celle de sa principale fondation, qui est aussi la gardienne de ses reliques, enfin, certains aspects de sa légende posthume, de son iconographie et de son culte. Fait assez rare en hagiographie, le premier portrait moral du saint fut esquissé incidemment par son propre fils, l'évêque Otton de Freising. Le fameux chroniqueur, qui ne s'attarde jamais à louer ceux de sa maison, fait une exception quand il rencontre le nom de son père : *Leopaldus Orientalis marchio, vir christianissimus ac clericorum et pauperum pater* (*Chronic.* lib. VII, c. 21, éd. Hofmeister, p. 340). M. Berthold Černík a pris ce bref hommage pour point de départ de son étude *Das mittelalterliche Lebensbild des heiligen Leopold* (p. 7-26), où il passe en revue les éloges qu'annalistes et hagiographes ont décernés à S. Léopold. C'était une occasion de recenser les écrits anciens qui, à défaut d'une *Vita* proprement dite, contribuèrent à former l'image historique du margrave d'Autriche. En annexe, M. Č. nous donne le texte d'une légende rédigée dans le dialecte allemand de la région. Elle est tirée du manuscrit 1079 de Klosterneuburg et datée de 1416.

Une intéressante section du recueil est celle où M. S. Wintermayr cherche à fixer le type iconographique de S. Léopold, dans les miniatures, les vitraux, les statues, les bois gravés, les peintures. On distingue nettement le « type jeune », où le saint porte une barbe brune et courte, et le « type âgé », où il apparaît comme un vieillard chenu, à la manière d'un Charlemagne. Il est d'habitude couronné, les épaules revêtues d'hermine, tenant de la main gauche le modèle d'une église, et, souvent, de la droite un glaive ou une bannière. Force virile, majesté et bonté caractérisent ses traits. Cet article

est suivi d'une étude qui le complète heureusement : *S. Leopoldus in nummis*, par M. F. Dworschak (p. 64-77).

A l'occasion de ce huitième centenaire, on a confié à deux praticiens, MM. V. Lebzelter et G. Thalmann, la délicate mission de procéder à un examen scientifique et rigoureusement détaillé des ossements de S. Léopold. Le rapport de ces spécialistes (p. 78-89) porte sur le crâne, conservé à part, sur le squelette, qui repose dans la grande châsse de Klosterneuburg, et subsidiairement sur un fragment notable contenu dans un reliquaire du musée diocésain à Vienne. De leurs conclusions, généralement en parfait accord avec la tradition, retenons la haute taille (1,77 m. - 1,80 m.), les formes athlétiques, la solide constitution, le décès survenu après la soixantième année. De plus compétents que nous jugeront si certains détails qu'ils y ajoutent ne dépassent pas les prémisses ; des traces d'arthritisme, soit, mais le sens musical !

Le reliquaire de Vienne, dont nous venons de faire mention, est l'objet d'une étude spéciale de M. H. Göhler (p. 90-118). La charte de donation du prieur Balthasar Polzmann et du chapitre de Klosterneuburg, concédant une relique insigne à l'archiduc Ernest, porte la date du 31 janvier 1585. Au mois de mai de la même année, Ernest céda le fragment — un os du bassin, désigné par erreur sous le nom de *scapula* — à sa sœur Élisabeth, veuve de Charles IX, fondatrice du couvent des Clarisses à Vienne. Le reliquaire, en argent doré, exécuté à la fin du XVI^e^ siècle, est une œuvre d'art remarquable. Les volets de la partie centrale sont ornés de la représentation de seize miracles. L'ensemble offre l'image d'un arbre généalogique, dont les branches supportent trente-trois figures de saints prétendus apparentés à la maison d'Autriche : « Matronae, viri in polum relati, ortu percelebres, Deum colentes, sanguine Austriacis erant propinqui ». L'identification de ces personnages, avec un court éloge en allemand, est imprimée en annexe par M. G. d'après un manuscrit de l'époque. L'auteur de ces notices se réclame du *Kirchenkalender* de Walasser, revu par Pierre Canisius et publié à Dillingen, en 1583. Sa liste débute avec les mérovingiens Clovis, Clotilde, Radegonde, et se clôt par Guillaume, duc d'Aquitaine. Quelques noms à remarquer : Reinelde, Aldetrude, Verona, Amelberge, Notburge, Pharaïlde.

Léopold avait épousé Agnès, fille de l'empereur Henri IV, veuve de Frédéric de Hohenstaufen, dont elle avait trois enfants. On sait

dans quelles circonstances tragiques elle fut promise à Léopold par son frère, le futur Henri V, alors en lutte ouverte avec son père. A la veille du choc armé, le margrave se détacha avec ses troupes de l'empereur excommunié, lequel ne put dès lors réduire son fils à merci. Ce point d'histoire a été commenté en sens divers. Récemment M. Hermann Maschek en a traité dans un article des *Mitteilungen des österreichischen Instituts für Geschichtsforschung*, t. XLVII, 1933, p. 186-211. Il regarde la fondation de Klosterneuburg par Léopold et Agnès comme un acte de caractère expiatoire, à la fois pour racheter leur conduite envers l'empereur en 1105 et pour la « réconciliation » de celui-ci, dont la dépouille n'avait pu être inhumée jusqu'alors en terre bénite. Cette manière de voir, déjà défendue par Cuspinian, que M. M. estime interpréter la tradition des chanoines de Klosterneuburg au XVI^e siècle, n'est point partagée par M. B. Černík. Dans la *Festschrift* (p. 15), il répond brièvement que l'attitude de Léopold en 1105 n'a jamais été taxée de félonie par ses contemporains et que, dans aucun document, sa fondation ne porte la marque d'une repentance quelconque. M. Č., au reste, ne rencontre pas tous les arguments de M. M. ; ainsi, par exemple, la portée considérable que celui-ci attribue au patronage de S^te Afra, choisi par le margrave et son épouse pour le premier oratoire de Klosterneuburg. Henri IV était mort le 7 août 1106, au jour de la fête de cette martyre, qu'il avait honorée en lui élevant une chapelle à Spire. Il est regrettable, assurément, qu'on ne possède pas d'acte officiel de la donation de 1108.

De son mariage avec Agnès, S. Léopold eut dix-huit enfants. Sept d'entre eux n'atteignirent pas l'âge adulte. Dans la crypte de Klosterneuburg, une pierre tombale rappelle leur souvenir : *Hic sunt sepulti pueruli S. Leopoldi.* Six fils et cinq filles survécurent, dont M. B. Schmid a esquissé l'histoire dans le recueil jubilaire : *Die Familie des hl. Leopold und das Schicksal seiner Kinder* (p. 125-167). L'harmonie ne régna pas toujours entre les fils. Parmi eux le plus célèbre et le plus méritant fut Otton. Étudiant à Paris, cistercien à Morimond, il contribua à fonder Heiligenkreuz et mourut évêque de Freising en 1158. Nous avons cité plus haut sa chronique, rédigée en huit livres sous le titre : *Historia de duabus civitatibus.*

On a signalé ici même (LIV, 447) la récente édition d'un panégyrique « de divo Leopoldo », œuvre de Thomas Stretzinger. Celui que M. Ludwig Bieler vient de publier l'emporte pour la valeur do-

cumentaire et par le mérite de son auteur, Jean-François de Pavinis, dont le zèle, comme avocat consistorial, s'exerça de façon décisive dans le procès romain. On connaît son *Defensorium canonisationis S. Leopoldi* (*BHL.* 4890). M. B. réédite, avec une traduction allemande et des notes, le discours prononcé par J.-F. de Pavinis lors du consistoire tenu par Innocent VIII le 20 novembre 1484. Le texte (*BHL.* 4889) est établi d'après trois témoins : les incunables Hain 12533, 12534, et le manuscrit 399 de l'abbaye de Melk. Dans l'annotation, M. B. exprime le regret qu'une grande histoire critique de S. Léopold n'ait pas été écrite jusqu'à ce jour.

M. C.

Marianna Schrader, O.S.B. *Die Heimat und Abstammung der heiligen Hildegard*, dans *Studien und Mitteilungen zur Geschichte des Benediktiner-Ordens*, t. LIV, 1936, p. 199-221.

Josef Schomer. *Die Illustrationen zu den Visionen der hl. Hildegard als künstlerische Neuschöpfung*. Bonn, Stodieck, 1937, in-8°, 62 pp.

Stephanus Hilpisch, O.S.B. *Der Kult der hl. Hildegard*, dans *Pastor Bonus*, t. XLV, 1934, p. 118-33.

L. J. Rogier. *De zoogenaamde patrona secundaria van de parochie Hillegersberg*, dans *Haarlemsche Bijdragen*, t. LIV, 1936, p. 161-240.

Lorsque S^te^ Hildegarde mourut, le 17 septembre 1179, Guibert de Gembloux séjournait à Rupertsberg. Il esquissa bientôt les premiers chapitres d'une histoire de l'abbesse dont il avait recherché les lumières. Mais il omit, à cette époque, de noter avec précision le lieu de naissance d'Hildegarde et le nom de ses parents. Soucieux, plus tard, de combler cette lacune, il en écrivit à Godefroid, abbé d'Echternach (cf. *Anal. Boll.*, I, 606). On lui répondit par l'envoi d'une *Vita* que venait de terminer un moine de l'abbaye, l'écolâtre Thierry, d'après les données d'un ancien prévôt de Rupertsberg, Godefroid (*BHL.* 3927). Les noms du père et de la mère d'Hildegarde, tous deux de condition noble, s'y lisaient ; mais, sur le lieu d'origine, les indications étaient fort vagues. Dans sa biographie, demeurée incomplète (*BHL.* 3929), Guibert se contenta de le situer au diocèse de Mayence. Le rapport d'une enquête faite en 1233 à la demande du pape Grégoire IX en vue d'une canonisation éventuelle, n'éclaircit pas davantage la question. Ce rapport (*Anal. Boll.*, II, 116-29) fut d'ailleurs jugé sévèrement par la Curie romaine et renvoyé aux chanoines de Mayence afin d'être revisé « iuxta formam traditam ». Trithème, le premier, crut pouvoir désigner la patrie d'Hildegarde : « oriunda ex comitatu Spanhemense de villa

Bickelleheim », à savoir Böckelheim sur la Nahe. Comme ce lieu est proche de Disibodenberg, où Hildegarde, âgée de huit ans, avait été confiée à la recluse Jutta, le renseignement de Trithème, abbé de Spanheim, obtint créance. Les historiens se trouvèrent, de la sorte, engagés pour longtemps sur une fausse voie. Tout récemment encore, on s'en tenait à cette opinion dans le *Lexikon für Theologie und Kirche* (t. V, p. 30). Par une curieuse ironie du sort, c'est de Spanheim que nous vient aujourd'hui la lumière. Un acte d'Adalbert, archevêque de Mayence, en faveur de cette abbaye, et daté du 25 décembre 1127 (Stimming, *Mainzer Urkundenbuch*, t. I, n° 545), permet en effet, de donner une solution définitive à ce petit problème hagiographique. Dans une étude fort bien conduite, une moniale d'Eibingen, M. Schrader, a démontré que parmi les témoins de l'acte de 1127 le père et le frère d'Hildegarde ont signé de leur nom : *Hiltebertus de Vermerssheym et filius eius Drutwinus*. Le lieu d'origine ou de résidence de la famille était donc Bermersheim, près d'Alzey, en Hesse rhénane. Or, cette localité se trouve précisément attestée dans le livre des fondations de Rupertsberg : le monastère y possédait des biens qui lui avaient été cédés par les trois frères d'Hildegarde, Hugues, Roric et Trutwin.

L'œuvre littéraire de la voyante de Bingen a été étudiée, en ces derniers temps, sous des aspects divers ; on a signalé ici quelques-uns de ces travaux (XLVI, 421-23). Celui que M. J. Schomer vient de publier aborde un point de vue fort spécial. Dans quelle mesure la célèbre mystique a-t-elle inspiré personnellement l'illustration qui orne certains manuscrits de ses Visions ? Existe-t-il à leur sujet une tradition que les ateliers se seraient transmise ? Quel est le rapport de ces peintures avec les productions antérieures de l'iconographie médiévale ? Les ouvrages envisagés ici sont le *Scivias* et le *Liber divinorum operum*, dans les manuscrits de Wiesbaden, d'Heidelberg et de Lucques. Nous ne pouvons suivre pas à pas la minutieuse analyse de M. S. De ses principales conclusions, on retiendra surtout celle qui concerne le recueil de Wiesbaden, exécuté, selon M. S., du vivant d'Hildegarde, entre les années 1150-1180, peut-être à Saint-Matthias de Trèves. L'auteur incline à croire, comme le suggérait aussi la traductrice du *Scivias*, Maria Böckeler, que le manuscrit a été enluminé sous le contrôle et d'après des indications de la voyante. Les miniatures qui le remplissent sont d'une originalité et d'une précision extrêmes, là surtout où elles illustrent des Visions dont les éléments

symboliques s'écartent de toute tradition antérieure. On y trouverait donc, en maints endroits, une interprétation authentique du texte, si ardu parfois, d'Hildegarde.

La gloire posthume de la « sibylle » de Bingen paraît, elle aussi, exciter à nouveau l'intérêt de nos contemporains, comme en témoignent les deux articles signalés ci-dessus. Nous avons mentionné l'enquête ordonnée par Grégoire IX, personnellement favorable à la cause d'Hildegarde, dont il avait beaucoup entendu vanter les mérites lors d'une légation en Allemagne. Pour des motifs imprévus, cette tentative de canonisation n'aboutit pas. Hildegarde néanmoins a trouvé place dans le martyrologe romain, où sa fête est annoncée au 17 septembre. Stilting en a traité longuement, à cette date, dans les *Acta SS.* (Sept. V, 629-701) ; il rappelle qu'Henschenius et Papebroch, au cours de leur voyage de 1660, allèrent vénérer les restes de la célèbre moniale au monastère d'Eibingen (cf. Maii III, 504). Dans une étude soigneusement documentée, Dom St. Hilpisch, de Maria Laach, a noté récemment les principales étapes du culte rendu à S^te^ Hildegarde.

L'article des *Haarlemsche Bijdragen*, dû aux patientes recherches de M. Rogier, aboutit, sur le point spécial qui en fait l'objet, à un résultat négatif. Contrairement à ce qu'on a pu écrire, le nom d'Hillegersberg, localité située près de Rotterdam, ne doit nullement se traduire par *Mons sanctae Hildegardis*. Ce nom est d'origine profane. La tradition d'un culte local ancien, dont on se réclama, en 1890, pour donner S^te^ Hildegarde comme patronne à la nouvelle église d'Hillegersberg, manque donc de fondement. M. C.

Hervé Calvez. *Les Grands Saints Bretons*. Grenoble, Arthaud, 1936, in-8°, 141 pp.

A. David, C. S. Sp. *Saint Maurice, abbé de Langonnet et de Carnoët*. Rennes, Plihon, 1934, in-8°, VIII-83 pp., ill.

Id. *Saint Herbland, abbé, fondateur de l'Abbaye d'Aindre*. Abbaye de Langonnet (Morbihan), 1936, in-8°, IV-59 pp.

Id. *Saint Herbland*. Dans *Bulletin diocésain d'Histoire et d'Archéologie*, du diocèse de Quimper et de Léon, 1934, pp. 75-85, 121-38, 214-37 ; 1935, p. 116-19, 284-86 ; 1936, p. 8-15.

M. le chanoine Hervé Calvez, curé-doyen de Saint-Michel de Lesneven, a voulu donner au grand public un aperçu de la vie des principaux saints bretons qui fût en même temps un album artistique. Suivant le tour de Bretagne traditionnel des pèlerins, le Tro Breiz,

il présente successivement S. Corentin, S. Ronan, S. Guénolé, S. Hervé, S. Pol de Léon, S. Tugdual, S. Yves, S. Brieuc, S. Malo, S. Samson, S. Patern, S. Gildas, avec une série de photogravures, reproductions d'enluminures et des principaux monuments.

Les Pères du Saint-Esprit sont établis, depuis quelques années, dans l'ancienne abbaye de Langonnet. Ce fut l'occasion pour l'un d'eux de se faire hagiographe. Le P. Albert David a retracé d'abord, pour le public dévot, la carrière d'un des premiers abbés de Sainte-Marie de Langonnet, fondation cistercienne de 1136. En appendice, rune série de cantiques français et bretons en l'honneur de S. Maurice (cf. *BHL.* 5765-5766). Le petit volume sur S. Herbland (Hermenlandus, *BHL.* 3851-3852, Suppl.) contient aussi un recueil de cantiques et s'adresse à la même catégorie de lecteurs. A l'usage des érudits, le P. D. a complété ce petit écrit par des appendices bibliographiques et des références aux documents originaux, dans ses articles du *Bulletin diocésain*. Nous relevons dans le même périodique, en 1934, un article du P. H. Guirriec sur les moines de Landévennec à Langonnet et dans la Cornouaille du Haut-Ellé (p. 57-74).

P. G.

Joseph Dunney. *Saint of the Snows. A Chronicle of the Holy Elin of Skövde.* Albany, Argus Press, 1937, in-8°, xiii-256 pp., ill.

Tout ce que nous savons de la vie de S^te^ Hélène de Skövde, en Suède, tient en une pièce très brève, *BHL.* 3793. Elle a été examinée de façon critique par M^lle^ T. Schmid, *Den helige Sigfrid*, Exkurs 2, (cf. *Anal. Boll.*, LII, 116). M. Dunney reproduit en phototypie deux pages des *Acta Sanctorum*. Il n'a pas voulu abuser le lecteur en présentant comme historique le long récit qu'il a composé. En quelques lignes, son introduction indique ce que l'on peut considérer comme certain. Le reste est une biographie imaginaire, en un style émaillé d'expressions médiévales, et vise à ressusciter les pensées de la sainte, les habitudes de son peuple et de son temps, les paysages suédois. C'est, croyons-nous, le dernier mot de l'hagiographie romancée aux États-Unis.

P. G.

R. F. Bennett. *The Early Dominicans*. Cambridge, University Press, 1937, in-8°, xii-189 pp. (= *Cambridge Studies in Medieval Life and Thought*).

M. Bennett a remis sur le métier et complété, pour en faire ce volume, un mémoire couronné par le jury du *Hulsean Prize*, en 1934.

La vie de S. Dominique et l'histoire de son Ordre jusque vers la fin du XIII^e siècle sont traitées, ou plutôt esquissées, en une dizaine d'essais. Les chapitres sur la pauvreté, la doctrine, l'autorité dans les constitutions exposent quelques idées neuves. Un bon quart de l'ouvrage est consacré à la prédication : le Prêcheur, son auditoire, ses sermons. Ces pages doivent beaucoup à des travaux comme ceux de M. Owst. L'auteur n'a pu résister à la tentation d'utiliser Bromyard, auteur bien trop récent, puisqu'il date de la fin du XIV^e siècle. Les excuses qu'invoque M. B. (p. 78) ne sont pas recevables. Un peu d'attention aurait évité quelques méprises, à moins qu'il n'y faille voir des habiletés, comme c'est souvent le cas dans cette collection inspirée par M. Coulton. Ainsi, sans doute, M. B. n'a trouvé qu'une allusion à la formule de pauvreté *nudus nudum sequi* dans la « littérature dominicaine » (p. 178) ; mais il rappelle ailleurs lui-même (p. 45) que l'expression se rencontre sous la plume de Jacques de Vitry, décrivant le couvent de Bologne à ses débuts. M. B. n'a qu'une idée vague de ce qu'est la pauvreté au sens canonique ; d'où une perpétuelle confusion entre l'idéal et la Règle ou, comme on dit, entre la vertu et le vœu. M. B. exagère encore quand il insiste sur le peu d'honneur rendu par les Frères Prêcheurs à leur fondateur. Ainsi, les onze passages où l'on trouve des instructions détaillées sur la manière de célébrer la fête de S. Dominique dans le premier volume des *Acta Capitulorum generalium*, sont pour l'auteur une preuve que les Dominicains négligeaient cette fête (p. 29) ; on y verrait bien plutôt une indication contraire. C'est aller trop loin aussi de prétendre que, jusqu'à S. Dominique, les ordres religieux avaient revêtu un caractère laïque (p. 26). Le parallèle doit être tracé, non entre S. Dominique et S. François, mais entre S. Dominique et S. Ignace de Loyola. M. B. le note très finement (p. 27), et c'est un des nombreux passages qui font la valeur du volume. Celui-ci eût gagné à être considérablement allégé. P. G.

Adrian Morey, O. S. B. *Bartholomew of Exeter, Bishop and Canonist.* Cambridge, University Press, 1937, in-8°, XII-322 pp.

L'ouvrage du savant moine de Downside se divise en deux parties : la vie de Barthélemy d'Exeter et son Pénitentiel. L'édition de celui-ci est précédée d'un aperçu des autres œuvres de Barthélemy et des manuscrits qui nous les ont conservées ou que mentionnent les catalogues anciens. Ce qui nous intéresse de plus près, c'est le rôle que

joua l'évêque d'Exeter au milieu des difficultés et des procès qui conduisirent S. Thomas de Cantorbéry d'abord en exil, ensuite à la mort. Ce rôle, au début, fut loin d'être héroïque. Il rappelle par certains aspects celui des évêques « henriciens » du temps de S. Jean Fisher. Mais Barthélemy finit par se rallier assez fermement à S. Thomas, et recueillit ainsi les fruits de la victoire que ce dernier remporta par son martyre. Du point de vue de l'histoire du droit, comme de l'histoire tout court, ces pages de Dom M. aident à comprendre la situation de l'Angleterre et de ses prélats, divisés entre le roi et l'archevêque de Cantorbéry. L'analyse des mouvements divers qui se firent sentir, celle aussi des imprudences et des impatiences de S. Thomas, ainsi que de leur répercussion sur le cours des événements, sont marquées au coin d'une parfaite connaissance des hommes et des choses. Ce n'est pas ici le lieu d'insister sur les mérites du canoniste. Même l'aperçu que nous donne Dom M. de l'activité de son héros dans son diocèse est un chapitre de l'histoire du droit canon, où l'on voit en détail Barthélemy agir en qualité de juge délégué par le pape. L'histoire littéraire est représentée par de bonnes pages sur la personnalité de Barthélemy et le cercle d'écrivains dans lequel il se meut (p. 100-113). Parmi les appendices, à côté d'une édition des décrétales d'Alexandre III adressées à l'évêque d'Exeter, des jugements prononcés par celui-ci, de chartes émanant de lui, en particulier pour les maisons religieuses de son diocèse, relevons un important essai sur les archidiacres d'Exeter de la fin du XI^e^ au début du XIII^e^ siècle. P. G.

Valter JANSSON. *Fornsvenska Legendariet*. Stockholm, Hugo Gebers, et Copenhague, Levin et Munksgaard, 1934, in-8°, XXIX-241 pp., 5 planches (= *Nordiska Texter och Undersökningar utgivna i Uppsala* av Bengt HESSELMAN).

C'est un texte curieux que cet ancien Légendier suédois, publié de 1847 à 1858 par l'anglais George Stephens dans les *Samlingar utgivna av Svenska Fornskrift-Sällskapet*. Le titre que lui a donné son premier éditeur, et qui lui est resté, évoque un recueil de Vies et de Passions. En réalité, il s'agit d'une sorte d'histoire ecclésiastique, depuis les scènes évangéliques jusqu'à S. François d'Assise, S^te^ Élisabeth de Hongrie et S. Pierre Martyr. L'auteur résume les textes sacrés, les Vies de saints, les Passions. Sa manière rappelle assez Vincent de Beauvais, avec moins de prétentions scientifiques, car le Légendier suédois s'adresse à des laïques, sans doute aussi à des religieuses, vraisemblablement dominicaines. M. Jansson étudie sur-

tout les témoins et la langue : description des sept manuscrits, dont quelques-uns ne sont que fragmentaires, examen de leurs relations mutuelles, étude de la langue des trois principaux, et de la phonétique de l'original, que M. J. s'efforce d'atteindre par une critique savante. C'est surtout, on le voit, affaire aux philologues. Cependant M. J. ne se contente pas de résumer, dans une introduction historique fort bien composée, les travaux de ses devanciers. Il les complète et les corrige sur plus d'un point. Voici à peu près les résultats auxquels parvient son effort. L'auteur, dont l'anonymat n'a pu encore être percé, était un religieux suédois, de la fin du XIII^e^ siècle. M. J. hésite un peu à reconnaître en lui un dominicain ; mais le préambule : « A l'honneur de Dieu, de sa mère Marie, de S. Dominique et de tous les saints », ne nous laisse aucun doute à cet égard. C'était un écrivain diligent et érudit, appartenant à un couvent de Gothie. Son œuvre est marquée au coin de ses préoccupations spirituelles : rois et empereurs l'intéressent bien moins que les saints, les papes et les moines. Il n'est pas vraisemblable que nous ayons perdu grand'chose du Légendier. Ceci est dirigé contre certains érudits, selon lesquels une bonne partie de l'œuvre aurait disparu sans laisser d'autres traces que des références marginales dans un exemplaire. M. J. montre que ces renvois ne se rapportent pas nécessairement à une seconde partie du même Légendier, et qu'ils ne dérivent pas de l'original. P. G.

John A. Knowles. *Essays in the History of the York School of Glass-Painting.* London, S. P. C. K., 1936, in-8°, xv-268 pp., 142 planches et figures.

F. Harrison. *Stained Glass of York Minster.* London, The Studio, [1937], in-fol., 16 pp., 8 planches.

G. McN. Rushforth. *The Windows of the Church of St. Neot, Cornwall.* Extr. des *Transactions of the Exeter Diocesan Architectural and Archaeological Society*, t. XV (1937). Exeter, Pollard, 1937, in-8°, 43 pp., 12 planches.

Peu de villes européennes ont conservé autant de vitraux du moyen âge et autant de documents sur ces œuvres d'art que la ville d'York. Il y a dix ans, M. F. Harrison, maintenant chancelier et bibliothécaire de la cathédrale, en avait donné un aperçu dans *The Painted Glass of York* (cf. *Anal. Boll.*, XLVI, 195). M. Knowles n'a pas prétendu faire l'histoire de l'école d' York. Modestement, ses quelque vingt chapitres portent le simple titre d'Essais. On y puisera pas mal de détails pittoresques ou inattendus : combien, par exemple, la qualité du vitrail varie selon les époques et les églises ; quel rôle ont

joué les gens d'Église dans l'inspiration des artistes ; quelle fut l'influence persistante de la tradition et des formes qu'elle imposait. Deux ou trois chapitres touchent à l'histoire générale : influence cistercienne, allusions politiques, effets, sur cet art mineur, de la grande peste au milieu du XIVe siècle. Le plus important pour nos études est le chapitre XII (p. 158-79), énumérant les principaux sujets traités. P. 34, note 2, au lieu des abbayes de Dunis et de Thosan, près de Bruges, lire : abbayes des Dunes et de Ter Doest.

Le volume de M. Knowles est sans doute excellemment illustré, mais l'album de M. Harrison dépasse tout ce que l'on a réalisé jusqu'ici en fait de reproduction de vitraux. Le procédé de photographie en couleurs qu'il emploie ne permet la prise de vues que sous un certain éclairage. Il faut, en pratique, attendre pour opérer l'occasion d'une restauration et la mise en place d'échafaudages. Chaque fois que ces circonstances se présenteront, l'administration de la cathédrale compte poursuivre le travail admirablement commencé. L'introduction historique, solide et approfondie, est telle qu'on pouvait l'attendre de M. H.

M. Rushforth a collaboré d'assez près au travail de M. Knowles. Son beau volume sur Malvern et l'iconographie médiévale (cf. *Anal. Boll.*, LV, 153), qui lui a donné rang de maître en ces études, a fait de lui le conseiller obligeant de tous ceux qui s'y livrent. Son essai sur les vitraux de St. Neot, en Cornwall, touche à l'hagiographie par plus d'un point, notamment par la légende de S. Neot (planche IX et p. 30-36) et celle de S. Georges (planche VIII et p. 26-30), qui présente ici des particularités tout à fait uniques.

P. G.

A. R. Martin. *Franciscan Architecture in England.* Manchester, University Press, 1937, in-8°, XVI-306 pp., 57 planches et plans (= *British Society of Franciscan Studies*, t. XVIII).

A. G. Little. *Franciscan History and Legend in English Mediaeval Art.* Manchester, University Press, 1937, in-8°, XIX-119 pp., 53 planches (Même collection, t. XIX).

Ce n'est pas sans un regret mélancolique que nos lecteurs admireront ces deux beaux volumes, car ils sont les derniers que publiera la Société britannique d'études franciscaines. Depuis trente ans, sous la direction très active de M. Little, elle avait fait paraître une suite de travaux remarquables concernant les Frères Mineurs d'Angleterre, d'Écosse, d'Irlande et d'autres lieux, sans compter trois

tomes hors-série. Après ces essais littéraires, qui avaient sinon épuisé le sujet, du moins satisfait la curiosité et l'attention du public, il restait à examiner l'influence artistique des franciscains dans l'Angleterre du moyen âge. C'est à quoi s'attachent les deux derniers volumes. M. Martin décrit avec un soin exemplaire les restes de l'architecture franciscaine en Angleterre. Une brève introduction générale et historique est suivie des détails les plus minutieux sur les couvents dont subsistent quelques portions, sur ceux dont le plan du moins n'a pas péri, sur ceux pour lesquels il faut se contenter de menues indications. La décoration intérieure donne, par le choix des sujets représentés en sculpture ou autrement, quelque idée des principaux saints honorés par les Frères Mineurs et les pieux laïcs ou tertiaires qui s'étaient placés sous leur direction spirituelle.

Mais si l'on veut se faire une idée vraiment complète de l'hagiographie franciscaine dans l'art anglais, il faut lire l'ouvrage publié par un groupe de collaborateurs sous la direction de M. Little. Celui-ci s'est réservé une des portions les plus difficiles et les plus étendues de ce vaste sujet, les enluminures (p. 35-77, avec une liste de tous les manuscrits connus, par ordre de bibliothèques) ; il y joint la sculpture et quelques arts mineurs, comme l'orfèvrerie et la reliure (p. 101-119). M. E. W. Tristram décrit l'influence franciscaine sur la peinture à fresque (p. 1-11), M. W. W. Lillie la peinture sur bois (p. 13-19), M. C. Wordsworth, qui vient de mourir, les vitraux et les broderies (p. 21-33), M. H. S. Kingsford les sceaux des supérieurs et des couvents (p. 79-99). C'est une mine de renseignements, et l'illustration est d'une richesse merveilleuse. Par malheur, on a négligé de donner un index à ce volume qui renferme tant de détails divers et particulièrement de mentions hagiographiques. M. L. s'est demandé s'il admettrait, parmi les saints franciscains, S. Louis IX et S. Roch. L'un et l'autre sont assez abondamment représentés en Angleterre, et d'aucuns ont prétendu faire d'eux des membres du Tiers Ordre. M. L. discute la question (p. xv-xvii) et la résout par la négative. P. G.

Aniceto Chiappini O.F.M. *Annales Minorum continuati*. T. XXVI (*1623-1627*) et XXVII (*1628-1632*). Quaracchi-Firenze, 1933, 1934, 2 vol. in-4°, xxix-686 et xxvi-661 pages.

Un demi-siècle exactement s'est écoulé depuis que parut à Quaracchi, en 1888, le tome XXV des *Annales Minorum* commencés par Wadding et continués par une série de collaborateurs. Ces dix lus-

tres ont été particulièrement féconds en publications de toute sorte sur l'histoire franciscaine : sans parler des travaux édités séparément, qu'il suffise de rappeler les collections de textes, comme les *Analecta franciscana*, et les recueils périodiques, nationaux ou internationaux, depuis la *Miscellanea francescana* de Mgr Faloci Pulignani (cédée aux conventuels de Rome) et l'*Archivum franciscanum historicum* des franciscains de Quaracchi jusqu'aux tout jeunes *Collectanea franciscana* des capucins d'Assise. L'abondance de cette littérature récente a incontestablement facilité la tâche du dernier successeur de Wadding, le P. A. Chiappini, archiviste général et bibliothécaire de son Ordre. Mais elle lui a d'autre part imposé l'obligation de traiter avec un certain développement des questions qu'on aurait pu, naguère encore, expédier rapidement, qu'on eût peut-être même négligées, faute de documents accessibles ou d'études préliminaires. Il en est résulté qu'au lieu de contenir, comme les précédents, une dizaine d'années, chacun des deux volumes que nous annonçons ne s'étend que sur une demi-décade : de 1623 à 1627 et de 1628 à 1632. Il est vrai que le P. Ch. n'a pas cru devoir sacrifier, par amour de la brièveté, des documents aussi considérables que les mémoires inédits du ministre général Bénigne de Gênes en faveur de l'unité de l'Ordre et la réponse du vicaire général des réformés (t. XXVI, p. 29-98). Il a même, plus d'une fois, anticipé sur les Annales du XVIII^e^ ou du XIX^e^ siècle et publié dès maintenant de longues bulles de canonisation, promulguées par Benoît XIII, Benoît XIV ou Pie IX, mais relatives à des saints qu'il devait mentionner, par exemple, à propos d'un premier décret autorisant leur culte. Loin de nous plaindre de ces empiètements sur des volumes qui ne paraîtront pas de sitôt, nous y voyons plutôt un heureux correctif au morcellement qu'impose la nature même des Annales, et nous nous réjouissons de constater que, parmi les sujets qui ont bénéficié de ce traitement de faveur, plusieurs se rapportent précisément à nos études.

S^te^ Élisabeth, reine de Portugal et tertiaire († 1336), fut canonisée en 1625 ; mais la bulle ne fut rédigée qu'en 1742. On en trouvera le texte, avec d'autres documents romains, au t. XXVI, p. 363-85 ; cf. p. 246-48.

A l'occasion d'une inscription placée solennellement, en 1625, dans la chapelle de la B^ee^ Ludovica Albertoni († 1533), à San Francesco a Ripa (Transtévère), le P. Ch. répare un oubli de Wadding et retrace en quelques pages la vie de cette noble veuve qui fit partie du

Tiers Ordre ; il publie ensuite le bref de 1671 accordant la confirmation du culte (t. XXVI, p. 386-90).

Parmi les 26 martyrs de Nangasaki, crucifiés le 5 février 1597 et canonisés en 1862, 23 étaient franciscains. Après avoir mentionné le décret d'Urbain VIII qui autorisait leur culte (1627), on nous donne in-extenso la bulle de canonisation (t. XXVI, p. 520-35). L'histoire des missions du Japon est marquée, presque chaque année, par de nouvelles victimes de la persécution qui sévit de 1617 à 1632. De cette multitude de martyrs, 205 furent béatifiés par Pie IX ; 19 d'entre eux appartenaient au premier Ordre de S. François et 26 au Tiers Ordre. La liste de ces 45 bienheureux est dressée, au t. XXVII, p. 452-53, et suivie du bref de béatification qui est daté de 1867. Le plus célèbre de ces martyrs franciscains du Japon est le B. Louis Sotelo († 24 août 1624). Le long mémoire qu'il adressa, le 20 janvier 1624, au pape Urbain VIII et dont l'authenticité fut jadis contestée bien à tort, est reproduit en entier au t. XXVI, p. 201-220 (cf. t. XXVII, pp. 162-63, 371-73).

Le départ du B. Jean de Prado pour le Maroc et sa fin tragique, le 24 mai 1631, sont relatés à leurs dates respectives (t. XXVII, pp. 223-25, 361-62) et suivis des décrets de 1712 et de 1728, portant déclaration du martyre et inscription au rôle des bienheureux.

La Congrégation des Rites proclama, en 1630, l'héroïcité des vertus de S. Pierre Regalati († 1456). Le culte ne fut approuvé qu'en 1683, et la bulle de canonisation, publiée elle aussi par le P. Ch. (t. XXVII, p. 280-92 ; cf. p. 160-62), ne remonte pas au delà de 1746.

Il faudrait relever ici la brève notice consacrée (t. XXVI, p. 386) au B. Benoît Passionei d'Urbino (cf. *Anal. Boll.* LV, 195) ; l'approbation de l'office en l'honneur de B. Conrad de Plaisance, tertiaire, † 1351 (t. XXVI, p. 385) ; des documents et des renseignements relatifs à l'extension du culte rendu à S. Jacques de la Marche et à S^te^ Marguerite de Cortone (t. XXVI, pp. 138-41, 246, 467-68) ; des instructions de l'empereur Ferdinand II à son ambassadeur près la Sublime Porte, pour qu'il aide les franciscains hongrois à retrouver, si possible, et à ramener en terre chrétienne le corps de S. Jean de Capistran (t. XXVII, p. 85-86), etc.

On voit l'intérêt que présentent, pour les études hagiographiques, les deux nouveaux volumes des *Annales Minorum*. L'histoire des missions en profitera peut-être plus largement encore. Mais nous laissons ce domaine aux spécialistes. Pour nous, il est temps de féli-

citer et de remercier le P. Chiappini, ainsi que ses principaux collaborateurs, les PP. L. Oliger et J. Pou y Martí. S'il était permis d'exprimer deux modestes desiderata, nous souhaiterions que, pour la commodité des recherches, le titre courant ne restât pas identique d'un bout à l'autre d'une année et que le sommaire de chaque année, au lieu de former un bloc compact, fût divisé en quelques sections et pourvu de références aux pages ou aux chapitres.

Fr. Halkin.

Io. Hyacinthus Sbaralea. *Supplementum et castigatio ad Scriptores trium Ordinum S. Francisci.* Ed. nova. Pars III (*litt. R-Z*). Roma, Collegio di S. Antonio, 1936, in-fol., xv-369 pp.

Il y a une trentaine d'années, l'éditeur romain A. Nardecchia avait entrepris de lancer, sous le titre de *Bibliotheca historico-bibliographica*, une nouvelle édition des *Scriptores Ordinis Minorum* de Wadding et de l'énorme *Supplementum et castigatio*, ouvrage posthume du conventuel J. H. Sbaraglia († 1764). Le premier volume, paru en 1906, reproduisait fidèlement la seconde édition de Wadding (1806). Les deux suivants (1908 et 1921), qui contenaient les deux premiers tiers du *Supplementum* de Sbaraglia, étaient enrichis d'« additamenta varia », rédigés par M. l'abbé T. Accurti et insérés en petits caractères à la fin des notices à corriger ou à compléter. Le quatrième et dernier tome, dont la crise économique avait interrompu l'impression, vient enfin de trouver un éditeur, aussi courageux qu'éclairé, en la personne du R. P. Aniceto Chiappini, archiviste général de l'ordre des frères mineurs. Obligé de s'en tenir à la méthode suivie par ses devanciers, l'érudit franciscain ne pouvait songer à rajeunir, comme il l'eût souhaité, la dernière tranche du Wadding-Sbaralea. L'in-folio qu'il nous envoie comporte deux sections principales : 1° les lettres R-Z du *Supplementum* de Sbaraglia avec les *additamenta* de M. Accurti pour cette même partie de l'alphabet et pour quelques auteurs dont le nom commence par C ou F ; 2° une *Continuatio* de Wadding pour la période 1650-1806. Préparée par Sbaraglia et revue par son confrère Étienne Rinaldi († 1837), cette *Continuatio* était restée inédite. Bien que fort incomplète, du moins en ce qui concerne les écrivains capucins et autres mineurs non conventuels, elle a paru digne de voir enfin le jour ; car, dit la préface (p. xiv), « melius est aliquid quam nihil ! » Personne, en effet, ne dédaignera cet ensemble de 908 notices bio-bibliographiques, d'autant moins

négligeables qu'elles ont été en maints endroits rectifiées par le P. Chiappini lui-même et pourvues de références à des publications modernes. On regrettera cependant que le numéro d'ordre de ces centaines de nouvelles notices soit exprimé en chiffres romains, aussi compliqués à lire qu'encombrants dans les citations : Antoine Pagi, p. ex., est classé sous le n° MMMDCCXCI, et le dernier des *Scriptores continuati*, Zacharias Tevus, sous le n° MMMMDLXXXVI.

En appendice à la Bibliographie de son ordre, Wadding avait publié une liste de 530 martyrs franciscains. Sbaraglia revisa ce *Syllabus* et y ajouta plus de 150 noms. Son *Supplementum ad Martyres O.F.M.*, édité par le P. Rinaldi en 1806, n'est pas reproduit tel quel dans la nouvelle édition. Le P. Chiappini a pris soin d'y insérer, outre les additions et corrections du P. Rinaldi, restées manuscrites jusqu'en 1927 (voir *Miscellanea francescana*, t. XXVII, p. 113-18), une série d'indications bibliographiques et notamment de renvois aux collections et répertoires les plus récents. Cette contribution à l'hagiographie franciscaine paraîtra peut-être bien modeste : en réalité, elle épargnera à ceux qui auront la bonne idée d'y recourir, des heures de recherches fastidieuses et peut-être stériles à travers une littérature infinie et très dispersée.

Sur le B. Nicolas Tavilić, dont le culte a été approuvé en 1888, et sur ses compagnons de martyre, il y avait lieu, semble-t-il, de signaler le témoignage presque contemporain de la *Kirkstall Chronicle* (cf. *Bulletin of the John Rylands Library*, t. XV, 1931, p. 118-19). De même, le document publié par le P. R. Galdos sur la patrie de S. Martin de l'Ascension (cf. *Anal. Boll.* LV, 426) aurait pu être mentionné avantageusement. Le passage de l'*Aquitaine séraphique* du P. Othon de Pavie, indiqué dans la notice CCXCIX, ne se rapporte pas au martyr Guillaume, tué par les Maures (en Orient ?) le 12 novembre, mais à son homonyme, massacré par les Huguenots, à Saumur, le 19 décembre (voir la notice CCC). Fr. Halkin.

Johannes Hofer. *Johannes von Capestrano. Ein Leben im Kampf um die Reform der Kirche.* Innsbruck, Tyrolia-Verlag, 1936, in-8°, 696 pp., portrait.

Plusieurs articles consacrés par le P. Hofer à S. Jean de Capistran faisaient prévoir le beau livre qui vient de paraître. Il est le fruit de vingt ans de recherches. De cet effort consciencieux est sortie une œuvre érudite qui se classe parmi les meilleures biographies de saints.

La Vie de S. Jean de Capistran peut se diviser en trois périodes. La première se prolonge jusqu'à l'entrée du saint dans l'Ordre de S. François (1386-1415) ; la seconde se déroule presque tout entière en Italie (1415-1451) ; la troisième comprend les missions apostoliques en pays de langue allemande (1451-1456).

Les documents relatifs à la jeunesse et aux années passées dans le monde sont peu nombreux et les dépouillements des dépôts d'archives n'ont fait découvrir aucune pièce nouvelle. Dans les deux chapitres qu'il consacre à cette période, le P. H. examine avec soin les points controversés et propose des solutions appuyées sur des preuves solides. C'est bien le 24 juin 1386 et non 1385 que Jean est né (p. 42). Les circonstances qui entourent sa vocation sont assez obscures. Fait prisonnier au cours des hostilités entre Pérouse et les Malatesta, Jean parvient à s'échapper de sa prison. Il en sort fermement décidé à donner à sa vie une orientation nouvelle. Sans délai, il demande son admission dans l'Ordre de S. François et annonce à sa femme sa résolution. Cette brusque décision et la rupture de son mariage ont vivement intrigué les historiens. Quelques-uns, parmi lesquels récemment encore Ödön Bölcskey (*Capistranói, Szent János*, t. I, 1923, p. 51), émettaient l'opinion que, dans les textes relatifs au mariage de S. Jean avec la fille du comte de San Valentino, il s'agissait de simples fiançailles. Comme l'a montré le P. A. Chiappini (*S. Giovanni da Capestrano e la sua donna*, dans *Miscellanea francescana*, t. XIX, p. 49-56), cette interprétation est inadmissible. En effet, dans une lettre, S. Jean reconnaît qu'un certain Francesco Giacomo Sannuzio, bien que marié, peut être reçu par les supérieurs, car, dit-il, ce mariage a été légitimement conclu mais n'a pas été consommé. Or, dans ce cas, les lois ecclésiastiques reconnaissent que le conjoint qui entre en religion et fait profession solennelle, est délié de son engagement. A la fin de cette lettre, le saint, dans une brève allusion à son propre mariage, laisse entendre qu'il s'est trouvé dans une situation identique. La fille du comte de San Valentino mit tout en œuvre pour détourner son mari de sa résolution. Ce fut en vain. Elle-même, touchée par ses exhortations, promit de garder la continence. Dans la suite, sur les instances de ses proches, semble-t-il, elle contracta deux mariages. Le P. H., après avoir examiné attentivement tous les textes relatifs au mariage de S. Jean, se rallie aux conclusions du P. Chiappini. Il attire en outre l'attention sur un passage d'un sermon prêché à Vienne, dans lequel le saint donne

des renseignements fort curieux sur le douloureux destin de celle à laquelle il avait engagé sa foi. *Puella sponsa mea vovit et per decem annos perseveravit in illo et noluit tradi nupciis.... Postea comes iterum tradidit eam nobili cuidam et deducta fuit ad domum viri et gravida facta est et peperit femellam, que baptizata est et mortua ; mater autem leprosa facta est in partu et ita horribilis quod nec pater nec mater eam poterant videre, et sic mortua est* (p. 94 ; cf. pp. 50, 59).

En parlant de sa décision de quitter le monde, le saint emploie volontiers le mot de *conversio*. Il a sans nul doute peint sous des couleurs trop sombres sa vie dans le monde. Par des allusions faites au cours de ses sermons, nous apprenons qu'il se confessait souvent : *sepe confitebar, dum eram in seculo, quia in principio studii et fere per mensem confitebar* (p. 61). Par contre, il ne communia jamais avant l'âge de trente ans : *Ego eram 30 annorum ; nunquam volui recipere corpus Domini usque in hunc diem conversionis mee, sed pessime feci* (ibid.). Cet aveu est assez surprenant ; il est vrai qu'à cette époque, il arrivait que des chrétiens remettaient à l'article de la mort leur première communion.

Avant de retracer la seconde période de la vie du saint, le P. H. rappelle les débats qui surgirent parmi les disciples de S. François au sujet de la pauvreté et les tendances qui divisaient l'Ordre au moment où Jean demanda son admission. On ne peut en effet comprendre le rôle de premier plan joué par S. Jean de Capistran dans la fondation de l'Observance, si on ne connaît pas la situation religieuse de l'Ordre franciscain au début du xv[e] siècle. Le zèle de l'ardent religieux se dépense surtout en Italie, et les souverains pontifes lui confient souvent d'importantes missions. En qualité de visiteur il se rend en Terre Sainte, en France et dans les Pays-Bas. Partout il s'efforce de gagner les âmes à ses projets de réforme. Dans cette tâche difficile il apparaît constamment aux côtés de S. Bernardin de Sienne, dont il est un des plus précieux auxiliaires. Le P. H. s'étend assez longuement sur les difficultés que rencontra la prédication de S. Bernardin en faveur de la dévotion au nom de Jésus. Ces pages, où se sont glissées quelques inexactitudes, devront être complétées et remaniées en tenant compte des importants articles que vient de publier le P. Longpré (*S. Bernardin de Sienne et le Nom de Jésus*, dans *Archivum franciscanum historicum*, t. XXVIII, p. 443-76 ; t. XXIX, pp. 142-68, 443-77 ; t. XXX, p. 170-92 ; cf. A. Stroick, *Eine Anklageschrift gegen die Namen-Jesu-Verehrung des hl. Bernardin von Siena*

aus dem Jahre 1431, dans *Franziskanische Studien*, 1936, p. 390-403).

La mission pontificale de S. Jean de Capistran auprès de l'empereur Frédéric III, en 1451, ouvre un nouveau champ à son apostolat. Au cours de ce voyage, il conçoit le projet de travailler à la conversion des Hussites. Sans tarder, il se met à l'œuvre. A partir de 1454, le péril que les Turcs font courir à l'Europe retient toute son attention. En juillet 1456, sous les murs de Belgrade, il fut un des principaux artisans de la victoire remportée par l'armée chrétienne. Peu de temps après, il meurt épuisé par la fatigue et la maladie (23 octobre 1456). L'histoire de ces cinq dernières années remplit la moitié du volume (p. 313-658). Le tableau qu'en donne le P. H. est incomparablement plus complet et plus exact que tout ce qui a a été écrit jusqu'ici, car il a mis largement à profit les renseignements fournis par les lettres du saint et ses sermons, dont un grand nombre sont encore inédits. L'auteur, malgré la dispersion des manuscrits, a tenu à les dépouiller lui-même, à les lire, la plume à la main, et à en extraire de longs passages.

En examinant ces documents, le P. H. a trouvé le texte de la plus ancienne Vie de S. Jean de Capistran. Nous connaissions trois biographies, toutes trois écrites par des compagnons du saint : la *Vita* de Jérôme d'Udine (*BHL.* 4362), la *Vita* de Nicolas de Fara (*BHL.* 4360), la *Vita* de Christophe de Varese (*BHL.* 4363). La biographie découverte par le P. H. est également rédigée par un des franciscains qui accompagnèrent Capistran en Autriche, Gabriel Rangoni, né à Chiari et plus connu sous le nom de Gabriel de Vérone. En 1451, il composa un mémoire pour défendre son maître contre les attaques des Hussites. Il y résume à grands traits la vie de S. Jean, afin de montrer son dévouement à la cause de l'Église et de réfuter les calomnies lancées par les Utraquistes. Le P. H. compte publier incessamment ce texte dans les *Franziskanische Studien*.

A propos des anciennes biographies de Capistran, on regrette que l'auteur n'ait pas fait connaître dans un chapitre spécial tout ce qui concerne la tradition manuscrite et les éditions des *Vitae S. Iohannis de Capistrano*. Voici quelques indications bibliographiques, glanées un peu partout et qui devront figurer dans le prochain supplément de la *Bibliotheca hagiographica latina*. Les trois *Vitae* (*BHL.* 4362, 4360, 4363) ont été publiées pour la première fois à Vienne en 1564 : *Vita et gesta beati Iohannis de Capistrano*. Le P. A. Chiappini le premier, croyons-nous, révéla l'existence de ce volume devenu très

rare (*Archivum franciscanum historicum*, t. XV, 1922, p. 387). Par erreur, il le datait de 1523. Comme le fait remarquer le P. H., l'année 1523 n'indique pas la date d'impression, mais rappelle qu'en cette année avait été terminée la transcription des Miracles recueillis par Pierre de Ödenbourg (*alias* de Sopronio, de Supranio, Sifronio, ou von Krakau). L'édition viennoise fut recopiée au XVII^e^ siècle par le P. Giovanni Antonio Sessa, qui préparait un grand travail sur S. Jean de Capistran. Toutes les copies du P. Sessa, dont l'ouvrage ne fut jamais publié, sont conservées au monastère de l'Aracoeli à Rome. Quand, au siècle passé, le P. Van Hecke rédigea le commentaire de S. Jean pour les *Acta Sanctorum*, il ne put découvrir d'autre manuscrit des trois *Vitae* que celui de Sessa. Le livre imprimé à Vienne contient aussi le prologue à la Vie écrite par Nicolas de Fara, prologue qui faisait défaut dans le manuscrit de l'Aracoeli. Il avait été publié ici même en 1904 d'après deux manuscrits de Rome (*Anal. Boll.*, XXIII, 320-24.)

De la *Vita* de Christophe de Varese, le P. H. signale deux manuscrits, l'un de Breslau, l'autre de Liegnitz. Dans un récent article (*Franziskanische Studien*, 1937, pp. 175-81, 383-84), il montre que la recension des manuscrits diffère de celle de l'édition de 1564 et est la plus ancienne. Il compte revenir bientôt sur ce sujet afin de préciser la valeur des variantes. Les textes *BHL.* 4365 et 4366 viennent d'être réédités dans la réimpression de Wadding (t. XII, pp. 98-102, 750-96 ; cf. *Anal. Boll.*, LV, 418). En 1927, le P. A. Chiappini a republié la lettre de Jean de Tagliacozzo sur la mort de Capistran, *BHL.* 4367, dans *Reliquie letterarie Capestranesi* (Aquila, p. 271-81) et récemment dans la réédition de Wadding (t. XII, p. 444-66).

Les anciens biographes n'ont pas manqué de rappeler les innombrables miracles accomplis de son vivant par S. Jean de Capistran. Pendant que le saint mettait tout en œuvre pour obtenir la canonisation de Bernardin de Sienne, il notait soigneusement les grâces obtenues par son intercession. Peu à peu, surtout après les fêtes de la canonisation (1450) et au cours de ses prédications en Allemagne, ses compagnons et les fidèles attribuèrent à la sainteté de Capistran les miracles dont ils étaient témoins. Un compagnon du célèbre prédicateur, Conrad de Freyenstat, a consigné par écrit plusieurs de ces faits merveilleux. Son *Liber miraculorum* (Paris, bibliothèque Nationale, manuscrit latin 1763) relate plus de 2000 guérisons, dont le plus grand nombre se rapportent aux années que Capistran vécut en

Allemagne. Quelques extraits de ce manuscrit ont été publiés par le P. Delorme (*Ex libro Miraculorum SS. Bernardini Senensis et Ioannis a Capistrano auctore Fr. Conrado de Freyenstat*, dans *Archivum franciscanum historicum*, t. XI, 1918, p. 399-441). Ce document nous met en face du même problème que pose la Vie de S. Vincent Ferrier. Le P. H. ne cache pas son embarras. Les témoignages contemporains qu'il a pu réunir montrent que, dès cette époque, l'authenticité de ces miracles était loin d'être acceptée. Après la mort du saint, les grâces miraculeuses obtenues par son intercession sont encore très nombreuses. Pierre de Odenbourg nota celles qui s'accomplirent près de la tombe du saint (cf. pp. 25, 672). Il existe d'autres collections de Miracles, mais dont l'inventaire n'a pas encore été dressé.

Malgré l'abondance de ces faits merveilleux, le procès de canonisation de S. Jean de Capistran, qui commença au lendemain de sa mort, ne se termina qu'en 1679. La cause principale de cet ajournement de la sentence pontificale doit être recherchée dans les objections que le cardinal Carvajal formula dès 1461. Il avait eu l'occasion de connaître de près Jean de Capistran, surtout pendant la campagne contre les Turcs. Il lui reprochait une certaine étourderie, des mouvements d'humeur et la recherche de sa propre gloire. La belle biographie du P. H., écrite avec sympathie mais aussi avec une critique scrupuleuse, montre ce qu'il faut retenir des objections du cardinal Carvajal. B. G.

Gustav Schnürer. *Katholische Kirche und Kultur in der Barockzeit.* Paderborn, Schöningh, 1937, in-8°, 804 pp.

Le souvenir des trois excellents volumes consacrés par M. Schnürer au moyen âge a tôt fait de dissiper la légère appréhension que l'on éprouverait aisément en face d'un ouvrage de 800 pages étudiant, après combien d'autres, la Renaissance et les mouvements qui la prolongèrent ou la corrigèrent. Les qualités de M. S. ont fait leurs preuves : objectivité, impartialité, sens très exact de la mesure dans l'appréciation des hommes et des œuvres, clarté qui rayonne à travers l'imposant appareil d'érudition. L'auteur se maintient au point de vue qu'il avait déjà adopté : quelles furent, au cours des événements, l'action et la réaction de l'Église ? Comment apprécier sa fidélité à sa mission, sa marche, sa force d'expansion ? Mais ayant pu, grâce à son précédent ouvrage, déblayer les abords du terrain et fixer à l'avance ses premières étapes, c'est avec plus d'assurance

encore que l'auteur traverse ces deux siècles de « culture baroque », le XVI^e^ et le XVII^e^, chargés entre tous de bouleversements culturels et religieux profonds, de personnages complexes et tumultueux.

Ce que l'auteur appelle la culture baroque est le produit de deux composantes : l'esprit du concile de Trente et la tradition de la Renaissance. Le concile de Trente est à la fois un aboutissement et un point de départ : c'est lui qui crée les énergies en vue d'une réforme intérieure de l'Église ardemment appelée par tous les cœurs droits. Ce programme de spiritualisation se réalise par degrés. L'Église détache peu à peu sa cause de celle des princes séculiers et consacre désormais tous ses efforts à la formation du clergé et à l'instruction de la jeunesse dans les collèges et les universités. La foi se raffermit et, grâce aux missionnaires et aux martyrs, rayonne en pays hérétique et jusque dans les terres lointaines récemment découvertes. Le concile de Trente a tracé une ligne de conduite pour les intelligences et les volontés. L'art « baroque » se chargera d'entraîner le sentiment. Cet art rêve de christianiser la Renaissance en lui faisant exprimer le renouveau de l'Église, l'éternité et l'universalité de la mission dont Rome vient de reprendre conscience. De là son goût du mouvement, des formes éclatantes et des vastes espaces, de là aussi l'emphase dont il est trop souvent marqué. La ville de Rome, où le divorce entre le centre de la chrétienté et la capitale des arts n'est plus toléré, offrira dans sa basilique de Saint-Pierre le modèle le plus achevé du style nouveau.

Dans l'accomplissement de sa mission, l'Église est soutenue, consciemment ou non, par les deux nations qui se trouvent être les dépositaires des forces spirituelles traditionnelles et détiennent tour à tour l'hégémonie : l'Espagne, puis la France. L'auteur, passant successivement par tous les pays, lointains ou proches, s'applique à y déceler les manifestations de cette hégémonie qui est avant tout, pour l'Espagne, une domination politique, et pour la France, un prestige culturel. Au début de chacune de ces deux périodes sont esquissés les personnages qui, par leur action immédiate ou prolongée, auront une influence décisive sur la marche des événements : au XVI^e^ siècle, S. Ignace de Loyola, S. Philippe Néri, Érasme ; au XVII^e^, S. François de Sales et S. Vincent de Paul. Ces hommes, et combien d'autres, se dressent devant nous, non point isolés, mais replacés dans la vie qui les entoure, révélés par un parallèle adroit avec leurs devanciers, leurs successeurs ou leurs contemporains les plus représentatifs.

M. S. se garde de philosopher ; mais le tableau qu'il trace d'une main si sûre parle pour lui. Et l'auteur sait discrètement amener le lecteur à voir la leçon qui se dégage de son récit. Le germe de décadence qui devait provoquer le dépérissement, puis la ruine de cette civilisation brillante, c'est le culte de la fausse grandeur et du faste extérieur, dont l'enflure, l'afféterie et l'emphase de l'art baroque sont la trop exacte expression. La piété chrétienne elle-même ne s'en est pas défendue : l'illuminisme d'une part et, de l'autre, la dévotion presque superstitieuse pour les reliques sont dans deux directions différentes l'effet d'une religiosité qui a perdu le sens de la mesure. M. S. ne nous dissimule ni ces aberrations ni d'autres pareilles. Mais à tout prendre, on regrette parfois de ne pas assez remarquer dans sa lumineuse peinture les coins d'ombre où se cachent les forces qui échappaient alors à l'action et à l'influence de l'Église. Ni le machiavélisme politique ni le rationalisme philosophique n'ont improvisé leur puissance au moment où ils firent irruption. Ils ont grandi obscurément en dessous et à côté de cet admirable déploiement de vie religieuse, qui dans les pages de M. S. offre l'aspect idéalisé d'un âge d'or. P. Devos.

Paul Dudon. *Saint Ignace de Loyola.* Paris, Beauchesne, 1934, in-8°, xx-663 pp., illustrations.

Dionysio Fernández Zapico. *La carta de S. Ignacio sobre su primera Misa*, dans *Archivum Historicum Societatis Iesu*, t. I (1932), p. 100-104.

Giuseppe M. March. *Intorno alla statua di Sant' Ignazio di Loiola nel Gesù di Roma.* Ibid., t. III (1934), p. 300-312.

Arturo Codina. *La estancia en el convento de S. Esteban O. P. de Salamanca.* Ibid., t. IV (1935), p. 111-23.

Georges Guitton. *Saint Jean François Régis.* Paris, Spes, 1937, in-8°, 630 pp., illustrations.

Selon la juste remarque du P. Dudon, les matériaux accumulés depuis quarante ans touchant la personne et l'œuvre d'Ignace de Loyola mettent l'écrivain moderne en mesure de contrôler les premiers historiens du saint et, parfois, de les dépasser. Bien des précisions sur la vie séculière d'Ignace sont rendues possibles par le dépouillement d'archives espagnoles, négligées jusqu'à la fin du siècle dernier. Le P. D. y a largement puisé. La tradition prêtant au pénitent de Manrèse une vision prophétique de la Compagnie qu'il instituerait un jour s'est avérée sans fondement historique : le nouveau biographe s'est rallié à la thèse, exposée ici même (XXVII, 393-418), suivant laquelle Ignace, pas plus que ses pre-

miers disciples, n'eut l'idée d'un ordre religieux nouveau avant son arrivée à Rome, en 1538. On a renoncé à la légende d'une dictée des Exercices par la Vierge. Il est également prouvé qu'en rédigeant ses Constitutions, Ignace eut soin de consulter les règles des instituts existants. Tels sont quelques-uns des faits établis qui ouvrent dans l'histoire d'Ignace une place plus large à la psychologie. Ils n'en éliminent point le merveilleux authentique, ce miracle de grâce qui transforma peu à peu un capitaine ambitieux et libertin en un héros de pénitence, de vie intérieure, de zèle apostolique.

Un homme ne se comprend qu'en fonction de son milieu. Le P. D. excelle à recréer le climat spirituel de la société basque, des universités d'Espagne et de Paris, des villes italiennes où vécut Ignace. Une vue d'ensemble synthétise les premiers développements de la famille religieuse qui prolonge, à partir de 1540, l'action du saint par le monde entier. Ce chapitre et celui qui concerne le gouvernement du fondateur paraîtront peut-être quelque peu serrés. Quoi de surprenant, puisque le sujet traité en ces pages a pu fournir la matière de grosses monographies à des spécialistes, tels que les PP. Astrain et Tacchi Venturi? Il a fallu aussi sacrifier plus d'un trait qui peignent Ignace au vif et qu'on peut lire, par exemple, dans le recueil du P. Huonder (*Ignatius von Loyola*, Köln, 1932) : ainsi son indulgence envers le jeune Ribadeneira, que d'aucuns voulaient congédier, ou encore telles rigueurs paternelles du général pour son ministre, trop prompt à présumer certaines permissions.

Nous nous bornerons à signaler un dernier point. Tous les historiens qui ont cru et répété de confiance que S. Ignace eut dès le principe une claire vue de son œuvre et de sa mission ont affirmé que le saint fondateur était présent au vœu de Montmartre, le 15 août 1534. Et de fait, on ne voit guère comment ils auraient pu expliquer son absence, si cet acte était, comme ils le pensaient, l'institution même de la Compagnie. Le P. D. en est resté à cette vue traditionnelle, sans juger nécessaire de l'accorder avec le témoignage précis de Simon Rodriguez dans son mémoire *De origine et progressu eiusdem Societatis :* « At huic voto, quod duobus consequentibus annis eadem ipsa die, eodem loco et sacello D. Dionysii, eadem ceremonia confirmarunt, certis quibusdam de causis Pater Ignatius non interfuit ; omnia tamen ex eius consilio fiebant » (*Mon. Hist. Soc. Iesu, Epistolae PP. P. Broet, C. Iaii, etc....*, Matriti, 1903, p. 459). Nous nous garderons bien de prétendre trancher la question

sur cette seule attestation. Encore convient-il de répondre à la difficulté qu'elle soulève. Corriger le texte, comme certains l'ont essayé, c'est un peu trop laisser paraître qu'on le trouve embarrassant. Dire que Rodriguez a simplement voulu marquer que S. Ignace n'a pas assisté aux deux renouvellements anniversaires du vœu de 1534 est une autre échappatoire qui ne vaut pas beaucoup mieux. Rodriguez lui-même rapporte qu'Ignace a quitté Paris au printemps de 1535 et n'y est plus revenu avant le départ de ses compagnons pour Venise. Dès lors quel sens plausible veulent cacher les mots : *certis quibusdam de causis Pater Ignatius non interfuit*, s'il s'agit seulement d'expliquer pourquoi le saint ne se trouva pas à Montmartre à la mi-août de 1535 et de 1536? De toute façon, si le texte doit être écarté, il pourrait être compromettant pour d'autres parties du récit où ce même Simon Rodriguez est notre seul témoin.

L'*Archivum Historicum Societatis Iesu* a consacré plusieurs articles à S. Ignace. Nous signalons les plus intéressants. La lettre du 2 février 1539 par laquelle Ignace annonce à sa famille la célébration de sa première messe, n'avait pas encore été publiée selon le texte original. Le P. Zapico donne de celui-ci une reproduction phototypique et une transcription, précédée d'un bref commentaire. — La fameuse statue en argent surmontant l'autel Saint-Ignace au Gesù de Rome ne fut pas vendue par Pie VI, après 1797, comme on l'affirme communément ; des documents de l'époque attestent qu'elle fut mise en pièces et que les matériaux précieux en furent emportés par deux commissaires français, le 19 juillet 1798. Le P. March démontre aussi que la statue fut restaurée, avec plusieurs modifications du type primitif, par Canova, à l'initiative du P. C. Angiolini. — Le P. Codina met au point certaines affirmations contradictoires sur le séjour d'Ignace au couvent Saint-Étienne, des Frères Prêcheurs, à Salamanque. La réclusion forcée d'Ignace en ce couvent n'est pas une légende, le fait ayant été longuement narré par le prisonnier lui-même. Celui-ci ne fut point examiné par le célèbre Pierre de Soto, O.P., qui ne résidait pas à Salamanque en 1527, mais par le F. Nicolas de Saint-Thomas, sous-prieur de Saint-Étienne de 1525 à 1528.

Soucieux de faire œuvre de critique, le P. Guitton a repris l'examen de tous les documents relatifs à Jean-François Régis. Il a personnellement compulsé les archives de plusieurs villes de France —

Clermont-Ferrand, Nîmes, Viviers, etc., — où il a trouvé de quoi donner une juste idée de l'état religieux des régions évangélisées par le missionnaire. Les papiers romains de la Compagnie de Jésus ont été dépouillés, notamment les minutes de la correspondance du général Vitelleschi avec Régis et ses supérieurs. La parole a été donnée, dans la mesure du possible, aux témoins des procès de béatification et au premier historien du saint, son ancien élève, le P. La Broue. De cette abondance, le P. Guitton a composé une biographie qui corrige, sur plus d'un point, les précédentes. C'est là qu'il faudra désormais chercher le Régis authentique avec sa gravité enjouée, ses condescendances et ses prodiges d'énergie, sa hardiesse conquérante, son obéissance d'enfant, le tout transfiguré par ce rayon de charité divine qui séduisait les montagnards cévenols.

Si quelqu'un doutait encore que Régis ait toujours appartenu à la Compagnie, il suffirait, pour lui montrer l'injustice de cette calomnie, de relire les éloges incidemment décernés au saint religieux peu avant et aussitôt après sa mort par ses supérieurs immédiats et le général. L'imposture tombe d'elle-même devant le simple exposé des faits. Le P. Guitton en a, au surplus, retracé la genèse, avec la triste histoire du janséniste qui la mit en circulation, soixante-dix ans après la mort du saint.

On appréciera particulièrement l'idée d'illustrer le récit de neuf cartes qui permettent de suivre, pour ainsi dire, à la trace le saint itinérant dans les gorges et sur les cimes des Cévennes et jusque par les rues de Toulouse et du Puy. Avec les reproductions de gravures antiques et la vue de La Louvesc, en 1930, elles contribuent beaucoup à l'intérêt du volume. W. Derouaux.

Echi di San Carlo Borromeo. Pubblicazione milanese di contributi per la storia della religione e della coltura. Fasc. I-XIII, Milano, Biblioteca Ambrosiana, 1937-1938, in-4°, 504 pp., nombreuses illustrations.

Agostino Saba. *La Biblioteca di S. Carlo Borromeo.* Firenze, L. S. Olschki, 1936, in-4°, xiii-113 pp. (= *Fontes Ambrosiani*, t. XII).

En 1910, le clergé milanais avait tenu à commémorer par un recueil de travaux le troisième centenaire de la canonisation de S. Charles Borromée (*Anal. Boll.*, XXIX, 372-74). A l'occasion du quatrième centenaire de la naissance du saint archevêque (1538-1938), Mgr Galbiati, aidé de ses collègues de la bibliothèque Ambrosienne, a commencé la publication d'un périodique mensuel : *Echi di San*

Carlo, dont le premier numéro a paru en avril 1937. Jusqu'ici 13 fascicules ont été distribués. La nouvelle publication mérite les mêmes éloges qui ont accueilli le volume jubilaire de 1910. A côté de mémoires qui s'adressent au grand public, chaque livraison comprend des articles qui apportent des documents inédits ou des renseignements nouveaux sur S. Charles, son œuvre, ses biographes. Parmi ces articles, signalons : A. Saba, *Carlo Bascapè, scrittore e biografo di san Carlo* (p. 151-59) ; Giovanni Casati, *Il primo biografo di san Carlo* (p. 184-93). Dans ce mémoire, il est question non de Bascapè, auquel Don Casati veut enlever sans raison le titre de premier biographe de S. Charles, mais de Gian Pietro Giussani, dont la *Vita di S. Carlo Borromeo* fut imprimée à Rome en 1610. Divers collaborateurs ont pris pour sujet les relations de S. Charles avec les cantons suisses : J. Mueller, *Das Itinerar des heiligen Karl Borromeo von 1570 in der deutschen Schweiz* (pp. 160-64, 194-99) ; Dora F. Rittmeyer, *Spuren des hl. Karl Borromaeus in Schweizerischen Kirchenschätzen* (pp. 230-35, 268-75) ; Rodolfo Hengeler, *Il monastero di Einsiedeln in una visita di San Carlo* (p. 315-18) ; P. Künzle, O. M. Cap., *Der hl. Karl Borromäus und die schweizerische Kapuzinerprovinz* (p. 494-99).

Dans une collection également dirigée par Mgr Galbiati, M. A. Saba vient de faire paraître l'*Index librorum bibliothecae B. Caroli*. Cet *index*, conservé dans le manuscrit I 112 inf. de l'Ambrosienne, a été probablement rédigé à la demande de S. Charles. Il comprend l'inventaire des livres imprimés et manuscrits qui se trouvaient dans sa bibliothèque. A sa mort, le saint légua tous ses volumes au chapitre de l'église cathédrale de Milan. Lorsque, quelques années plus tard, Frédéric Borromée fonda l'Ambrosienne, plusieurs volumes de la bibliothèque de son oncle furent donnés à la nouvelle fondation. M. A. Saba publie en appendice la liste des manuscrits ambrosiens qui proviennent de la bibliothèque capitulaire de Milan. Il y en a 64. Trois catalogues (Appendices II-IV) font connaître 1° les œuvres manuscrites de S. Charles Borromée ; 2° les œuvres manuscrites relatives à S. Charles ; 3° les œuvres publiées par S. Charles, qui se trouvent dans la bibliothèque Ambrosienne. B. G.

James C. McCoy. *Jesuit Relations of Canada. 1632-1673.* Paris, Arthur Rau, 1937, in-8°, XVI-310 pp., fac-similés.

L'une des sources les plus abondantes et les plus sincères de l'histoire des missions canadiennes et, par voie de conséquence, de la

vie des martyrs canadiens, est la série des lettres envoyées annuellement par les supérieurs jésuites de la Nouvelle France, de 1632 à 1673, et publiées, d'année en année, par les jésuites français. M. McCoy avait consacré une bonne partie de son existence à collectionner et à étudier ces documents. La mort l'a empêché de veiller lui-même à la publication de cette luxueuse bibliographie. La préface est signée Florence Littlefield McCoy et Daniel L. McCoy. On ne saurait souhaiter description plus ample et plus précise de ces petites brochures, qui forment les originaux des *Jesuit Relations*, avec toutes les variantes qu'il a été possible de relever : au total 132 numéros, dont 65 pages de titre sont reproduites en fac-similé. La perfection typographique de ce bel ouvrage est digne des soins diligents que l'auteur mit à en composer le texte. P. G.

John R. O'Connell. *The Blessed Oliver Plunkett.* Dublin, League of Prayer for the Canonisation of Blessed Oliver, s. d., in-8°, 40 pp.

Blessed Oliver Plunkett. Historical Studies. Dublin, Gill, 1937, in-8°, 164 pp., ill.

Ces deux publications ont pour but de faire connaître en Irlande le B. Olivier Plunkett, archevêque d'Armagh, martyrisé à Londres sous les lois anglaises en 1681, et de promouvoir ainsi son culte. La première est une brochure composée d'après les travaux du cardinal Moran et de Mgr O'Riordan. La seconde, mise en vente à un prix très modique, est un précieux recueil de travaux historiques, illustré de nombreuses gravures, ainsi que de fac-similés des principaux documents. M. R. Dudley Edwards a écrit deux chapitres, sur la place du B. Olivier dans l'histoire et sur la persécution des catholiques irlandais par Cromwell. Le meilleur connaisseur de l'Irlande du XVII^e^ siècle, M. Paul Walsh, met en lumière une série de pièces sur la famille du martyr, tandis que M. J. F. O'Doherty résume l'histoire de la Confédération de Kilkenny. Le P. Gregory Cleary, O.F.M., retrace l'œuvre de Luc Wadding pour l'éducation du clergé irlandais, et Mgr M. J. Curran évoque le souvenir des années passées par le futur archevêque à Rome, comme étudiant. M. le chanoine J. F. D'Alton a pris pour sujet le B. Olivier comme chef de diocèse. M^me^ H. Concannon étudie ses lettres, M. C. P. Curran les actes du procès pour haute trahison, M. A. H. Ryan la béatification et la canonisation espérée. Quelques-unes des figures de son entourage sont évoquées : l'évêque de Waterford et Lismore, John Brenan, par le chanoine Patrick Power, et le doyen d'Armagh, Bryan MacGurk, par M. L. P. Murray. Nous

noterons en particulier, comme presque entièrement neuves et de grande importance, les pages consacrées par M. J. M. Cronin au seul autre martyr irlandais de la persécution qui suivit les dénonciations de Titus Oates, le Vble Charles Mahony, comme on l'appelle ordinairement. Son vrai nom était Charles Mihan, orthographié parfois Mehaine. Il appartenait à l'Ordre de S. François et fut pendu à Ruthin, dans le Pays de Galles, le 12 août 1679. Un des articles les moins satisfaisants au point de vue critique est celui de Dom Ethelbert Horne, O.S.B., sur *Glastonbury of the Gael*. L'auteur admet bien facilement les légendes fabriquées à Glastonbury sur les prétendus séjours de saints irlandais, dont la célèbre abbaye exhibait des reliques pendant la seconde moitié du moyen âge. L'épitaphe de Beonna, confondu volontairement avec S. Benignus d'Armagh (*Act. SS.*, Nov. t. IV, p. 169-70), est mal traduite : il suffit de la comparer avec les autres pièces du dossier de Benignus à Glastonbury, pour voir que le sens du troisième vers est le suivant : « Les Irlandais déclarent qu'il fut peut-être autrefois le serviteur de Patrice. » P. G.

Brendan Jennings, O.F.M. *Michael O Cleirigh, Chief of the Four Masters, and his Associates*. Dublin, Talbot Press, 1936, in-8°, 200 pp., ill.

Paul Walsh. *Travels of an Irish Scholar*. Dans *The Catholic Bulletin*, t. XXVII, 1937, p. 123-32.

Id. *The Work of a Winter*. Ibid., t. XXVIII, 1938, p. 226-34.

Le P. Jennings connaît mieux que personne le passé des franciscains irlandais. Il s'est attaché à dissiper l'oubli qui menaçait d'envelopper la mémoire des Quatre Maîtres, auteurs des annales irlandaises qui, depuis Colgan, portent leur nom. Son principal héros est le frère lai Michel O'Clery, historien de profession, qui, dans le second quart du XVIIe siècle, se consacra à transcrire les documents nécessaires aux grands projets hagiographiques de ses confrères établis à Louvain. Il parcourut toute l'Irlande, accumulant rapidement des copies, qu'il mit ensuite au net. Les cahiers ainsi formés ont constitué quelques volumes, dont les plus importants reposent à la bibliothèque Royale de Bruxelles. Les Bollandistes anciens et nouveaux, et nous-même plus qu'aucun de nos prédécesseurs, avons eu souvent l'occasion de rendre témoignage à la perfection du travail de Michel O'Clery et d'utiliser ses papiers. Nous sommes heureux de nous joindre à l'hommage que lui rend le P. J.

Une première esquisse de ce livre avait paru, de mai 1932 à octobre

1933, dans la revue *Assisi*, de Dublin. Ces articles d'abord, le livre ensuite, ont été l'occasion d'une controverse qui a fait rage dans les journaux, selon l'usage du pays, sous forme de « Letters to the Editor ». L'esprit de clocher ne pouvait tolérer que le P. J., après Charles Plummer et bien d'autres, eût fixé à Drobaois ou Bun Drobaois, en anglais Bundrowes, le lieu où furent composées les Annales des Quatre Maîtres, le martyrologe de Donegal et d'autres compilations de Michel O'Clery. On ne voulait pas démordre d'une « tradition », aussi peu respectable par son âge que par ses témoins, qui marquait à Donegal la résidence des Quatre Maîtres. Le fait, abondamment prouvé, est pourtant que les franciscains, chassés par la persécution, avaient transféré à Bundrowes leur couvent de Donegal. L'autre théorie ne résiste pas à l'examen. M. Paul Walsh l'a réduite à néant en se portant, avec la vigueur et la sûreté qui le caractérisent, au secours du P. J. La connaissance incomparable des manuscrits irlandais que possède M. W. fait de ses articles un très utile supplément au volume du P. J., en particulier pour *The Work of a Winter*, qui couvre l'hiver 1629-1630, un des plus féconds au point de vue hagiographique dans la carrière de Michel O'Clery. Pour la chronologie, M. W. seul doit être consulté, car il a tenu compte non seulement de l'emploi du vieux style mais encore du début de l'année au 25 mars. Le P. J. s'était contenté de reproduire les dates d'années telles qu'elles se lisent dans les colophons, et nous nous reconnaissons coupable de la même négligence. La correction introduite par M. W. est d'importance, car O'Clery, comme il est naturel, consacrait l'hiver à mettre au net, en les datant, les pièces recueillies pendant la belle saison. Or, la période litigieuse est celle du 1er janvier au 24 mars. Grâce aux efforts réunis du P. J. et de M. W., on étudiera désormais avec plus de précision les sources auxquelles a puisé O'Clery. Il devient ainsi possible d'achever cette édition critique du martyrologe de Donegal que nous avons en chantier. Les recherches des deux érudits irlandais ont porté la lumière sur bien des points divers : citons par exemple ce que le P. J. a découvert concernant l'histoire, au XVIIe siècle, du fameux manuscrit connu sous le nom de *Lebor Brecc* (p. 89), et les pages nombreuses où il rappelle les vicissitudes du Collège irlandais de Louvain et de ses hagiographes.

Voici quelques corrections et remarques de détail. La forme Romuald est une forme bien insolite du nom de S. Rombaut (JENNINGS, pp. 104, 181). La Vie de S. Grellan a été publiée dans les *Acta Sanctorum*, Nov. t. IV, p. 489-95, et les poèmes sur S. Senan dans les *Irish Texts*,

t. IV, p. 68-97 (JENNINGS, pp. 72-73, 86). P. 81, le P. Jennings ne rend pas exactement le sens du passage de Patrick Fleming, *Collectanea sacra*, p. 431. Ceci touche à l'histoire un peu compliquée des grands manuscrits d'où les hagiographes franciscains ont tiré leurs collections de Vies latines des saints irlandais. Fleming ne dit pas que le manuscrit de Saints' Island fût conservé dans la bibliothèque d'Ussher. Il distingue nettement deux manuscrits. L'un appartenait au fonds de l'Église d'Armagh ou de celle de Dublin : c'est le *codex Ardmachanus* (pour lui donner un des noms sous lesquels il a été désigné), alors conservé dans la bibliothèque d'Ussher. L'autre, celui de Saints' Island, est le *codex Inisensis* ou *Insulensis*, aujourd'hui Rawlinson B. 505. Nous inclinons à placer plutôt vers le 6 août 1627 la transcription des listes de saints irlandais qui se lisent dans le manuscrit 5100-5104 de Bruxelles, et que nous avons publiées en variantes, *Irish Texts*, t. III, p. 28-36 (JENNINGS, p. 56-57).

Concernant la double copie du texte *Scrín Adamnáin* (PLUMMER, *Miscellanea hagiographica hibernica*, Catalogue, n° 67), il nous paraît clair que nous avons conservé par hasard les deux copies faites par Michel O'Clery : la première, son brouillon pour ainsi dire, est du 6 août 1627, la seconde du 27 février 1629, c'est-à-dire 1630 ; cf. JENNINGS, pp. 56, 57 ; WALSH, *The Work of a Winter*, p. 233, n° 20. Sans doute le copiste désirait-il conserver cette pièce en double, à cause du contexte où elle se trouvait, après d'autres documents concernant Adamnán. Plummer, à tort, croyons-nous, a vu ici les copies de deux manuscrits différents. A propos des feuillets du Livre de Leinster, gardés aujourd'hui à Merchants' Quay, et qui furent, au XVII^e siècle, la propriété du couvent de « Donegal » (deux inscriptions de la main de Colgan en font foi), le P. Jennings, p. 57, eût dû faire remarquer qu'elles étaient, dès avant le début du siècle, séparées du reste du volume (BEST et LAWLOR, *The Martyrology of Tallaght*, p. XIV). On ne saurait donc soupçonner Michel O'Clery de les avoir fait arracher pour les copier plus à l'aise au couvent de Drogheda, où elles furent envoyées de Dublin (cf. *Anal. Boll.*, LV, 286-87, où nous avons relevé les variantes du poème attribué à S. Ciarán de Clonmacnois, *An rim, a Ri richid ráin*). Quant au document employé par Michel O'Clery dans la seconde recension du martyrologe de Donegal, liste parallèle de saints irlandais et de saints étrangers à l'Irlande (= PLUMMER, op. cit., Catalogue, n° 197), il est évidemment emprunté aux mêmes feuillets détachés ; le P.

Jennings aurait pu le noter, p. 69-70. Lire Dul Galach, au lieu de Duach Galach, JENNINGS, p. 72, quaternion, p. 139, et Condere au lieu de Conderc, p. 98 ; WALSH, *The Work of a Winter*, p. 232, n° 17, à la fin, lire 1630. C'est par erreur sans doute que M. Walsh, p. 234, signale l'existence, encore actuellement, de la Vie gaélique de Benignus dans le Livre de Lismore (cf. *Act. SS.*, Nov. t. IV, p. 146). Les lettres testimoniales concernant la copie des généalogies en vers ont été éditées dans les *Irish Texts*, t. III, p. 79-80. Après vérification, il est certain que Plummer a mal lu la date de transcription de la première Vie S. Kevin (le manuscrit porte *5* et non *15* ; cf. JENNINGS, pp. 63, 194, et WALSH, art. cité, p. 228), comme il a omis les mots *ó Dún na nGall* dans le colophon de la troisième (WALSH, ibid.). Au contraire la première copie de la Vie de S. Ruadan de Lothra est datée par Michel O'Clery du 30 février, sans le moindre doute (ms. 4190-4200, fol. 202), et fidèlement transcrite par Plummer (cf. WALSH, art. cité, p. 227). P. G.

Albert BESSIÈRES, S.I. *La Bienheureuse Anna-Maria Taïgi, mère de famille (1769-1837)*. Paris, Desclée De Brouwer, [1936], 279 pp., ill.

Le P. B. discute, dans le premier chapitre de cette biographie, une question fort délicate. Il s'agit de la crise de conscience que la servante de Dieu traversa peu après son mariage. A-t-elle alors manqué à ses devoirs d'épouse? Dans la *Notice* qu'il s'apprêtait à publier en 1849, Mgr Luquet, postulateur de la cause, avait d'abord prononcé un oui catégorique. D'abord, disons-nous, car il lui fallut, sur l'avis du censeur, retoucher son manuscrit et y introduire des circonlocutions qui laissent bien soupçonner une chute, mais sans permettre au lecteur de se faire une opinion ferme (LUQUET, *Notice sur la vie et les vertus de l'humble Servante de Dieu, Anna Maria-Ant.-Gés. Taigi, née Giannetti*, Rome, Paterno, 1849, surtout pp. 3, 11-16). Or, les papiers du prélat, que l'auteur a eu la fortune d'explorer, lui ont fait connaître, outre l'opuscule de 1849 dans sateneur originale, une *Nouvelle Vie* de la Bienheureuse, que l'évêque d'Hésebon avait sur le métier en 1854, trois ou quatre ans avant sa mort. Ce dernier ouvrage, resté inédit, contient une rétractation. Le postulateur y proclame, on ne peut plus formellement, l'innocence d'Anne-Marie. En quoi l'on rejoint les conclusions auxquelles aboutirait un examen attentif des Actes du Procès canonique.

Mgr Luquet s'était donc trompé. Mais alors un nouveau pro-

blème se pose — et qui n'entrevoit la difficulté de le résoudre? — Par quel complément d'information, grâce à quelles circonstances le prélat en est-il venu à déceler son erreur? Le P. B. propose une solution. L'écart de jeunesse primitivement attribué à la Bienheureuse, serait le produit d'une calomnie à laquelle le postulateur lui-même aurait adhéré de bonne foi. Le calomniateur se serait rétracté sur le tard ; ce qui aurait déterminé Mgr Luquet à reprendre la plume pour venger la mémoire d'Anne-Marie. Cette hypothèse d'une calomnie désavouée *in extremis*, pour séduisante qu'elle soit — et le P. B. la juge seule acceptable —, n'en reste pas moins une hypothèse. Elle n'a chance d'être retenue par l'historien qu'à condition de s'appuyer sur des témoignages dûment contrôlés ; ce qui exigerait une étude minutieuse des documents. Sachons gré à l'auteur d'avoir ouvert la voie à de nouvelles recherches, en tirant de l'ombre les pages inédites de l'évêque d'Hésebon.

Tableau historique assurément évocateur que le chapitre IV de la III^e^ partie. Sous ce titre : « Celle qui vainquit Napoléon et consola la Mère des Rois », c'est l'épopée des Bonapartes qui passe comme dans un film. Si brillant qu'il soit, cet excursus de 34 pages (219-253) n'en déborde pas moins le cadre d'une simple biographie. D'autant que tout ce que l'on sait de positif à propos des relations d'Anne-Marie avec Letizia se borne à un message confié au cardinal Fesch : « ... Je prierai pour votre sœur, et lui ferai part des lumières reçues pour elle. En attendant, qu'elle médite sur ce qu'elle a été, sur ce qu'elle est, sur ce qu'elle sera bientôt, et se prépare à la mort qui ne tardera guère » (p. 247-48).

Et quant aux phénomènes extraordinaires, qui, dit-on, accompagnèrent la vie mystique de la servante de Dieu, le lecteur averti ne peut que souscrire aux sages remarques du P. B. : « La mémoire d'Anne-Marie n'eût... rien perdu à un peu plus de discrétion... de la part de ses historiens et de ses confidents... Rappelons par ailleurs que l'Église ne prend pas à son compte toutes les prophéties et visions des saints, même supposées authentiques » (p. 206, note). Il reste, dans cette humble et longue vie, assez de belles pages qui commandent notre admiration. La constance héroïque dans l'accomplissement du devoir quotidien, les vertus de la mère qui éduqua sept enfants, la charité désintéressée, voire l'économie ménagère, élèvent l'exemple d'Anne-Marie Taïgi à la hauteur d'un bienfait social.

A. Cerckel.

La maison d'édition Desclée De Brouwer nous envoie trois beaux volumes intitulés *Hommes d'État*, publiés sous la direction de MM. A. B. Duff et F. Galy (Paris, 1937, 623, 598, 723 pp., ill.). Ce n'est pas une série de biographies, mais plutôt une galerie de portraits, au nombre de dix-huit, d'hommes célèbres, choisis parmi les grands politiques de tous les temps. Chacune des monographies de la série, qui s'ouvre par Philippe de Macédoine et se termine à Disraeli, a été confiée à un écrivain qualifié, à qui l'on a demandé une étude sur « la pensée, la technique et les réalisations politiques » de ces illustres personnages. Ce n'est pas dans leur milieu, faut-il le dire, qu'on doit chercher les grands saints. Il est pourtant de ces héros qui ont tenu à prouver que la sainteté n'est pas incompatible avec l'exercice du pouvoir, et S. Louis, roi de France, dont M. F. Olivier-Martin a esquissé la vie en quelques pages brillantes, est une des figures les plus nobles et les plus sympathiques parmi les grands hommes de tous les temps. Puisque les Grecs ont placé l'empereur Constantin dans le calendrier des saints, nous signalerons encore l'étude remarquable que lui consacre M. J.-R. Palanque. Le Nicéphore Phocas de M. O. Tafrali souligne les relations de ce prince avec l'Église et les idées religieuses dont il s'inspira en diverses circonstances. Nous ne pouvons guère insister sur les hommes d'État qui font ici cortège à ceux que nous venons de nommer. Disons au moins leurs noms : Caius Gracchus, Sylla, Théodoric, Frédéric II, Louis XI, Laurent le Magnifique, Michel de l'Hôpital, Philippe II, Catherine II, Danton, Metternich, Cavour, Thiers. Les notices ont un caractère avant tout littéraire et la discussion érudite a été écartée du programme. Cet ensemble de près de 2000 pages, d'une belle typographie, et discrètement illustré, est d'une lecture agréable. Nous ne doutons pas du succès de cette publication.

Nous nous plaisons à citer, comme preuve d'une activité inlassable, les dernières dissertations doctorales que nous envoie l'Université catholique de Washington. Quatre prennent rang dans le recueil de travaux patristiques publiés par l'Université et s'intitulent : Leo T. Phillips, *The Subordinate Temporal, Causal, and Adversative Clauses in the Works of St. Ambrose* (= *Patristic Studies*, t. XLIX, Washington, 1937, xiii-165 pp.) ; Daniel Christopher Fines, *The Use of the Optative Mood in the Works of Theodoret, Bishop of Cyrus* (= t. L, 1937, xxiii-106 pp.) ; Margaret Clare Herron, *A Study of the Clausulae in the Writings of St. Jerome* (= t. LI, 1937, xiv-130 pp.) ; Mary Sarah Mul-

DOWNEY, *Word-Order in the Works of St. Augustine* (t. LII, 1937, XVIII-151 pp.). Deux autres jeunes docteurs ont consacré leur essai « inaugural » à des inédits. L'un de ces volumes, qui fait suite au travail d'une étudiante des années antérieures, est dû à la Sr Anne Stanislaus SULLIVAN et a pour titre : *Maphei Vegii Laudensis De educatione liberorum et eorum claris moribus libri sex*, A Critical Text of Books IV-VI (= *Studies in Medieval and Renaissance Latin*, t. I, fasc. 2, 1936, pp. I-XXXI et 129-249). L'autre édition de texte, donnée par Mlle Bernice Virginia WALL, a pour objet une traduction latine d'un opuscule de Démétrius de Phalère trouvée, à Urbana, dans un manuscrit du XIVe siècle de l'Université d'Illinois : *A Medieval Latin Version of Demetrius' De elocutione* (= t. V, 1937, XIV-125 pp.) L'introduction étudie notamment les procédés du traducteur ainsi que la place de la recension latine dans la tradition manuscrite grecque.

La basilique des SS. Félix et Fortunat, à Vicence, a pour curé un ami des beaux arts, qui a entrepris la restauration des monuments antiques confiés à ses soins. En 1934, Don G. LORENZO, aidé de quelques amis, avait publié une première brochure. Il vient de la rééditer, avec de nombreux compléments, sous le titre : *La Basilica dei Santi Felice e Fortunato in Vicenza* (Vicenza, G. Peronato, 1937, 90 pp., illustrations). Les auteurs y font connaître les résultats de leurs investigations sur l'église médiévale, sur le sanctuaire primitif, qui remonterait au Ve siècle, et sur le cimetière adjacent. Esthètes pratiques, les collaborateurs détaillent aussi leurs plans de remise à neuf. Souhaitons-leur entier succès dans leur œuvre architecturale, et puissent-ils donner bientôt la monographie technique à laquelle la présente publication veut servir de préambule. Sur les titulaires de la basilique, voir le commentaire du martyrologe hiéronymien, p. 443.

Encore un volume sur une sainte dont toute l'histoire tient dans une épitaphe d'une ligne, d'ailleurs faussement attribuée. La *Saint Philomena, Virgin, Martyr and Wonder Worker*, de Cecily HALLACK (Dublin, Anthonian Press, 1936, 143 pp., ill.), retrace pour les amateurs de lectures pieuses l'histoire du culte de Philomène ou plutôt de la publicité qui lui fut faite au XIXe et au XXe siècle. En guise de « dernières nouvelles », des lettres et des remerciements pour les grâces obtenues, surtout par des Irlandais, au Sanctuaire national de Ste Philomène, à Pinner, près de Londres, en 1936.

L'ouvrage de M. H. W. Codrington, *The Liturgy of Saint Peter* (Münster, Aschendorff, 1936, viii-224 pp. ; = *Liturgiegeschichtliche Quellen und Forschungen*, 30), est précédé d'une introduction de vingt pages rédigée par dom Placide De Meester. Il ne fournit pas seulement une contribution à l'histoire passablement embrouillée de la diffusion de la liturgie romaine en pays grecs et orientaux ; mais il apporte aussi des éléments appréciables à l'étude, à peine ébauchée jusqu'à présent, de la fusion des rites grec et latin dans certaines églises et abbayes de l'Italie centrale ou méridionale. Les 14 conclusions, énumérées dans la *Recapitulation* (p. 106-108), ne seront sans doute pas admises sans discussion par tous les spécialistes. Mais il faut, en tout cas, savoir gré à M. C. d'avoir réuni en un volume commode une série de textes dispersés ou même inédits : deux messes bilingues, où le latin est écrit en caractères grecs sous la traduction grecque ; la *Λειτουργεία τοῦ ἁγίου ἀποστόλου Πέτρου* du ms. *Γ. β.* 7 de Grottaferrata, celle du ms. Vatic. gr. 1970, provenant de Rossano, et celle de Paris, Suppl. grec 476, qui représente une recension « macédonienne » ; enfin quelques pièces de moindre importance.

En écrivant *The Mind of Latin Christendom* (Oxford, University Press, 1937, xi-738 pp.), M. Edward M. Pickman, qui n'est pas historien de profession, a voulu sans doute faire la leçon aux hommes du métier. Il ne leur apprendra peut-être pas grand'chose en matière de faits, mais ses commentaires sont neufs et souvent agréables à lire : c'est l'œuvre d'un homme de grande culture ; elle plaira assurément aux gens du monde. Le titre laisse à peine deviner le sujet : histoire religieuse de l'Occident de 373 à 496. La grande figure de S. Augustin occupe presque partout le devant de la scène. M. P. lui a rendu justice, en dépit de tant de préjugés à vaincre. Nous noterons en particulier un chapitre sur les Miracles des saints (p. 136-228).

Bien que la thèse que le P. J. A. de Aldama S.I. a présentée à l'Université grégorienne (*El símbolo Toledano I. Su texto, su origen, su posición en la historia de los símbolos*. Romae, 1934, x-167 pp. ; = *Analecta gregoriana*, t. VII) ne touche pas directement à nos études, elle mérite d'être mentionnée ici, car elle apporte de précieux renseignements sur l'histoire de l'Église d'Espagne au v^e^ siècle et plus spécialement sur les controverses ariennes et priscillianistes. Le P.

De A. soumet à une critique sévère la chronologie des symboles des Tolède proposée jadis par Künstle, et montre quelle est la formule de foi qui fut approuvée par le concile réuni à Tolède en l'an 400.

Le tome XVI de l'*Elsass-Lothringisches Jahrbuch* (Frankfurt a. M., Diesterweg, 1937, 280 pp.), renferme, parmi de nombreuses contributions à l'histoire politique et littéraire, une étude de M. Albert Bruckner sur les premiers temps de l'abbaye de Murbach : *Untersuchungen zur älteren Abtreihe des Reichsklosters Murbach* (p. 31-56). L'ouvrage en deux volumes de A. Gatrio, publié à Strasbourg en 1895, ne répond plus à toutes les exigences de la critique, notamment pour la période du haut moyen âge. Il importait particulièrement de reviser la chronologie des premiers abbés, qui prête à controverse. M. B. a donc confronté le plus ancien catalogue, provenant de Remiremont et datant du IX^e^ siècle, avec les documents diplomatiques et les annales, la liste d'abbés et les obits qu'on trouve parmi les pièces réunies par Th. de Liebenau sous le titre assez peu approprié de « Murbacher Annalen », la *Notitia fundationis* de Grandidier, etc. Dans une seconde section, M. B. essaie ensuite de fixer les résultats de son analyse, en établissant une liste chronologique exacte des seize premiers abbés qui se succédèrent depuis l'organisation de l'abbaye par S. Pirmin. L'article est illustré de plusieurs fac-similés.

Le second fascicule des *Mitteilungen des Deutschen Instituts für Volkskunde*, que publie Mgr G. Schreiber, est intitulé : *Die Sakrallandschaft des Abendlandes mit besonderer Berücksichtigung von Pyrenäen, Rhein und Donau* (Düsseldorf, Schwann, 1937, 40 pp.). Sous ce titre assez pompeux se cachent des réalités très simples. Comme l'écrivait Maurice Barrès, « il est des lieux baignés de mystère, élus de toute éternité pour être le siège de l'émotion religieuse ». Le Mont-Cassin, Cluny, Assise, Montserrat, Saint-Jacques de Compostelle, autant de sanctuaires célèbres qui rappellent tout un passé de ferveur et de prières. Après avoir souligné le rôle de ces endroits prédestinés, Mgr Sch. énumère les centres de culte les plus célèbres de la Catalogne et montre dans quelle mesure ils ont exercé leur force d'attraction et de rayonnement en Allemagne. Les renseignements qu'il a groupés dans ces quelques pages complètent l'important inventaire publié récemment : *Deutschland und Spanien* (cf. *Anal. Boll.*, LIV, 431-33).

La piété populaire connaît un groupe traditionnel de quatorze saints auxiliateurs. Ce ne sont point tous les personnages de cet ensemble que les collaborateurs de M. C. H. Erkelenz, dans *Vierzehn Nothelfer* (Freiburg i.B., Herder, 1937, 318 pp., ill.), font revivre à nos yeux, mais sept d'entre eux seulement, mêlés à d'autres saints également chers au peuple chrétien en Allemagne et ailleurs. Les auteurs ne prétendent pas reconstituer l'existence historique de leurs héros ; ils ont voulu raviver les traits sous lesquels la foi populaire et paysanne s'est plu à les représenter, et redorer leur auréole. Chaque écrivain a eu toute liberté de choisir un saint selon que lui dictaient ses goûts et affinités, et d'imaginer à sa guise le décor dans lequel il le fait évoluer ; le plus souvent celui-ci est formé de souvenirs d'enfance ou de voyage, parfois il naît de la fantaisie pure. En appendice, M. E. fait un bref historique de la dévotion aux saints auxiliateurs.

L'excellent *Index verborum* qui forme le tome II de la nouvelle édition de Saxonis *Gesta Danorum* (cf. *Anal. Boll.*, L, 426) est parvenu à son second fascicule : *Dissidium-mobilis* (Copenhague, Levin et Munksgaard, 1937, col. 254-508). Nous ne pouvons que renvoyer aux éloges décernés naguère au lexicographe Franz Blatt (*Anal. Boll.*, LIII, 459).

La seconde partie de l'*Essai sur les Scandinaves et l'Islande au X^e^ siècle* de Magdeleine Cluzel (Paris, G.-P. Maisonneuve, 1936, 176 pp., ill. et cartes), est un récit de voyage dans les mers septentrionales. La première partie, qui donne son titre au volume, s'ouvre par un abrégé de la Vie de S. Olav. L'auteur retrace ensuite brièvement l'histoire des pays du nord.

L'ouvrage du Frère Anselmo M. Tommasini, O. F. M., sur les saints irlandais en Italie (*Anal. Boll.*, LI, 420) a été traduit en anglais par M. J. F. Scanlan (*Irish Saints in Italy*. London, Sands, 1937, 532 pp.). Nous avions critiqué l'absence de notes dans le texte italien. Le traducteur anglais s'est attaché à combler cette lacune. De préférence à l'original, on se servira de son texte, très soigneusement revu et corrigé, parfois amplifié, heureusement annoté et fort bien imprimé.

La S^r^ Loretta McGarry a pris pour sujet de dissertation *The Holy Eucharist in Middle English Homiletic and Devotional Verse*

(Washington, Catholic University, 1936, XIX-283 pp., fac-similés). Cette étude forme un volume d'une érudition solide et bien ordonnée. De bonnes tables aideront à y puiser nombre de détails, que le titre ne permet guère de prévoir, car l'auteur s'est astreinte, par endroits, à retracer l'origine de pratiques anciennes de dévotion à l'Eucharistie. La correction des citations latines laisse à désirer.

Le P. Joseph-Marie CANIVEZ a fait paraître le tome IV de ses *Statuta Capitulorum Generalium Ordinis Cisterciensis* (Louvain, *Revue d'histoire ecclésiastique*, 1936, XII-756 pp. ; cf. *Anal. Boll.*, LII, 462 ; LIV, 260). Ainsi se succèdent les volumes, riches d'une abondante documentation, que les tables générales, quand elles pourront être dressées, mettront à la disposition des érudits qui s'intéressent à l'Ordre de Cîteaux.

Des *Legendae S. Francisci Assisiensis saeculis XIII et XIV conscriptae*, dont le recueil doit former le t. X des *Analecta franciscana*, nous avons annoncé naguère les fascicules 1-3, parus en 1926-1928 (*Anal. Boll.*, LIII, 211-12). Un quatrième fascicule, publié récemment (Quaracchi, Collegio di S. Bonaventura, 1936, in-4°, pp. I-XX, 333-556), mérite d'être analysé sans retard. Il contient en effet l'édition critique de toute une série de textes anciens, dispersés jusqu'ici dans une foule de publications d'accès parfois difficile, ou même cachés dans des manuscrits encore inutilisés. Voici d'abord deux biographies développées : la Vie en prose par Julien de Spire (*BHL.* 3103) et la légende en vers par Henri d'Avranches (*BHL.* 3101-3102 ; cf. *Anal. Boll.*, XLIII, 96-114). Entre deux (p. 372-404), l'office rythmique, composé par Julien de Spire ; puis trois messes et quatre séquences. Vient ensuite la lettre encyclique du frère Élie sur la mort de S. François (*BHL.* 3095). Enfin un groupe de sept « Legendae minores », extraites ou dérivées des écrits de Thomas de Celano : 1) leçons du bréviaire franciscain, ms. Vatic. lat. 8737 (*BHL.* 3133 c) ; 2) et 3) légendes tirées des lectionnaires dominicains (*BHL.* 3100 et texte publié par le P. A. LÓPEZ, *La Provincia de España de los Frailes Minores*, Santiago, 1915, p. 363-64) ; 4) « legenda liturgica brevissima » du ms. Vatic. Palat. lat., 477 ; 5) légende chorale de Chartres (*BHL.* 3132) ; 6) *epilogus* de Barthélemy de Trente O.P. (*BHL.* 3133 a) ; 7) leçons très étendues, comprenant la Vie et les Miracles de S. François, publiées d'abord par le P. M. Bihl d'après un ms.

de Naples, incomplet des deux bouts (*Archivum francisc. hist.*, t. XXI, 1928, p. 245-52), et rééditées peu après par le P. G. Abate d'après l'exemplaire complet retrouvé à Terni (*Miscellanea francescana*, t. XXX, 1930, p. 137-46). Les vingt pages de prolégomènes par lesquelles s'ouvre ce copieux fascicule, sont déclarées provisoires. Nous attendons avec impatience l'achèvement de cet ouvrage capital.

Le septième centenaire de la mort du B. Agnellus de Pise, premier ministre provincial des Frères Mineurs en Angleterre, est commémoré par une excellente biographie : *Blessed Agnellus and the English Grey Friars* (Londres, Burns, Oates et Washbourne, 1937, XIV-134 pp., ill.). Le P. Gilbert, O. S. F. C., après le récit des événements, présente en appendice une chronologie de la vie de son héros, la traduction des pièces principales qui concernent la reconnaissance du culte, et quelques notes sur le B. Agnellus dans la liturgie.

Les pages vibrantes d'admiration que M^lle^ Fausta Casolini vient de consacrer à *Luca Wadding O. F. M., l'Annalista dei Francescani* (Milano, « Vita e Pensiero », 1936, X-283 pp.) ressemblent peut-être parfois un peu trop à un panégyrique. Disciple et collaboratrice du P. V. Facchinetti, l'auteur n'a pas négligé les travaux modernes sur son héros (cf. *Anal. Boll.*, XLIV, 457) ; mais c'est surtout dans les sources contemporaines et dans les écrits mêmes de Wadding qu'elle a puisé les éléments d'une biographie aussi vivante qu'édifiante. On notera particulièrement le ch. VI où M^lle^ C. revendique avec chaleur l'originalité de l'annaliste franciscain : loin de se résigner au métier de compilateur, fra Luca sait faire preuve d'esprit critique et d'une réelle aptitude à la synthèse ; il a mérité le nom d'historien (p. 127). Sur les trois Vies de Saints publiées par Wadding on trouvera des indications sommaires au ch. VIII : *Vita B. Petri Thomae, Vita B. Iacobi Piceni, Vita S. Anselmi ep. Lucensis.*

On se tromperait beaucoup, si l'on croyait que les versions en moyen-néerlandais des sermons de Tauler se laissent traiter par l'éditeur à la manière des textes classiques. Il est aisé de s'en rendre compte, lorsqu'on parcourt l'ouvrage où M. C. I. Lieftinck nous donne la description minutieuse — disons : parfois minutieuse à l'excès — des manuscrits qui ont survécu : *De middelnederlandsche Taulerhandschriften* (Groningen, Wolters, 1936, XXXIV-444 pp., fac-similés).

Ces sermons et traités spirituels sont souvent de véritables « retractationes », où abondent les variantes de rédaction et les passages interpolés. Parmi les textes que publie M. L., nous signalerons comme exemple la double recension du sermon sur Ste Cordule (p. 245-58), reproduite d'après les manuscrits 1330 de Gand et 2184 de Bruxelles. Dans la première, on rencontre plusieurs développements tirés d'Eckhart. Le livre de M. L., qui doit beaucoup aux professeurs De Vreese, de Rotterdam, et Corin, de Liége, éclaire sur des points notables l'évolution de la littérature religieuse dans les Pays-Bas.

Le P. Vincent McNabb, O. P., destine au grand public une très brève Vie de *St. Elizabeth of Portugal*, excellemment publiée par Sheed et Ward (Londres, 1937, 62 pp.). L'auteur avait donné naguère chez les mêmes éditeurs une série d'essais sur S. Jean Fisher *Anal. Boll.*, LIII, 457), qui ont été bien accueillis.

Il faut remonter aux sources, autant que le permet le système de références employé par l'auteur (quelques renvois, en appendice, à des pages entières), pour s'apercevoir que la Vie de S. Isaac Jogues par le P. Francis Talbot, S. I. (*Saint among Savages*. New York, Harper, 1935, xi-466 pp., ill.) est, en grande partie, un ouvrage d'imagination. Agréable à parcourir, il apporte au public le récit romancé d'une admirable carrière. On ne saurait s'y fier pour les faits, car l'écrivain, s'il cite des sources, risquant ainsi de tromper un lecteur non averti, les arrange et les complète à sa fantaisie.

Aux deux volumes du *Civil Survey* déjà transcrits par M. Robert C. Simington pour la Commission des Manuscrits irlandais (cf. *Anal. Boll.*, LIII, 215-16), vient s'ajouter un troisième tome : *The Civil Survey A.D. 1654-1656. Counties of Donegal, Londonderry and Tyrone* (Dublin, Stationery Office, 1937, xxxviii-453 pp., cartes et plans). Il rendra, pour ces comtés du nord, les mêmes services qu'on demande à ses prédécesseurs pour Tipperary. La même Commission a publié le tome IV du *Calendar of Ormond Deeds* de M. Edmund Curtis (cf. en dernier lieu *Anal. Boll.*, LV, 191). Il conduit de 1509 à 1547, et ne comporte pas moins de 361 documents pour cette courte période. Peu de pièces concernent l'histoire ecclésiastique, car cette portion des archives de Kilkenny Castle a fait l'objet d'un volume à part, celui de M. Newport B. White, *Irish Monastic and Episcopal Deeds* (*Anal. Boll.*, ibid.).

Les conciles de la période anglo-saxonne étaient parfois aussi des assemblées où le roi discutait et décidait, en même temps, avec ses conseillers laïcs et ecclésiastiques, les affaires séculières et religieuses. On trouve ainsi, parmi les anciennes lois civiles, les premières traces des fêtes de certains saints, imposées au peuple par la volonté du roi. C'est à partir de ces lointaines origines que Mme Dorothy Bruce Weske reprend l'histoire de l'institution qui devint, à la fin du moyen âge, comme le parlement du bas clergé (*Convocation of the Clergy*. Londres, S.P.C.K., 1937, VIII-368 pp. ; = *Church Historical Society*). Après un chapitre sur le développement de cette institution de 597 à 1295, l'auteur étudie son fonctionnement au XIIIe et au XIVe siècle, surtout dans la province de Cantorbéry.

OUVRAGES ENVOYÉS A LA RÉDACTION

Plusieurs de ces travaux seront l'objet d'un compte rendu dans un prochain numéro de la revue.

Amann (É.). *L'époque carolingienne*. Paris, Bloud et Gay, 1937, 511 pp. (= *Histoire de l'Église*, t. VI).

Bar (F.). *Les épîtres latines de Raoul Le Tourtier*. Paris, Droz, 1937, 289 pp.

Bardy (G.). *Le Sauveur*. Paris, Bloud et Gay, 1937, 224 pp.

Bordoni (C.). *S. Feliciano e i suoi tempi*. Foligno, Sbrozzi, 1936, 152 pp.

Bruno de Jésus-Marie. *Madame Acarie, épouse et mystique*. Paris, Desclée, 1937, in-12, 123 pp.

Bijdragen van de philosophische en theologische Faculteiten der nederlandsche Jezuieten. I, 1. Maastricht, 1938, 205 pp.

Calmette (J.). *Textes et documents d'histoire*. II. *Moyen âge*. Paris, Presses Universitaires, 1937, 233 pp. (= *Clio*, II).

Calmette (J.), Deprez (E.). *L'Europe occidentale de la fin du XIVe siècle aux guerres d'Italie*, I. Paris, Presses Universitaires, 1937, XXI-580 pp.

Canaletti Gaudenti (A.). *Il beato Pietro da Treja nella storia e nella leggenda*. Roma, 1937, 107 pp., illustré (= *Collezione di « Miscellanea Francescana »*).

Cecchelli (C.). *San Pietro*. Roma, Istituto grafico Tiberino, (1937), in-4°, 76 pp., 12 pl. (= *Iconografia dei Papi*, I).

Dix (G.). *The Treatise of the Apostolic Tradition of St. Hippolytus of Rome*. Vol. I,. London, S.P.C.K., 1937, LXXXI-90 pp.

Ehrhard (A.). *Ueberlieferung und Bestand der hagiographischen und homiletischen Literatur der griechischen Kirche*. II, 1-2. Leipzig, Hinrichs, 1937-38, 304 pp.

Ernest-Marie de Beaulieu, O.M.C. *S. Joseph de Léonisse, Capucin*. Gembloux, Duculot, 1936, 181 pp.

Garreau (A.). *Clément Brentano*. Paris, Desclée, s. a., 291 pp.

Gemelli (A.). *Metodi, compiti e limiti della psicologia nello studio e nella prevenzione della delinquenza.* 2e éd. Milano, Università cattolica, 1938, XVI-147 pp.

Gessler (J.). *La Vierge barbue. La légende de Ste Wilgefortе ou Ontcommer.* Bruxelles, Édition universelle, 1938, 157 pp.

Ghéon (H.). *Der hl. Johannes Bosco* (trad. Fr. Schmal). Freiburg, Herder, 1937, XVI-221 pp.

Guibert (I. de) *Theologia spiritualis ascetica et mystica.* Roma, Università Gregoriana, 1937, 496 pp.

Hayward (E.). *Léon XIII.* Paris, Grasset, 1937, 335 pp.

Ilarino da Milano, O.M.Cap. *Biblioteca dei Frati Minori Cappuccini di Lombardia (1535-1900).* Firenze, Olschki, 1937, in-4°, XLVII-320 pp. (= *Fontes Ambrosiani*, XIX).

Krautheimer (Richard). *Corpus basilicarum christianarum Romae.* Vol. I, 1. Città del Vaticano, 1937, in-fol., XVIII-64 pp., 10 pl. (= *Monumenti di antichità cristiana*, IIa serie, 2).

Laurent (M.-H.). *I necrologi di San Domenico di Camporegio.* Siena, Università, 1937, XX-385 pp. (=*Fontes vitae S. Catharinae Senensis historici*, XX).

Lavergne (C.) O.P. *Guide pratique de chronologie biblique.* Paris, Bloud et Gay, 1937, 80 pp., cartes.

Lazzati (G.). *L'Aristotele perduto e gli scrittori cristiani.* Milano, 1938, 80 pp. (=*Pubblicazioni della Università cattolica del Sacro Cuore*, S. IV, 26).

Lee (G.). *The life of the Ven. Francis Libermann.* Londres, Burns Oates, 1937, XII-333 pp.

Leroquais (V.). *Les Pontificaux manuscrits des bibliothèques publiques de France.* Paris, 1937, 3 vol. in-4° et un album de planches.

Lesourd (P.). *La butte sacrée. Montmartre des origines au XXe siècle.* Paris, Spes, 1937, in-4°, 521 pp., ill.

McGowan (J. P.). *Pierre D'Ailly and the Council of Constance.* Dissertation. Washington, Catholic University, 1936, x-100 pp.

Misermont (L.). *Le B. Pierre-René Rogue, prêtre de la mission, martyr.* Paris, Gabalda, 1937, XV-285 pp.

O'Leary (De Lacy). *The Saints of Egypt.* London, S. P. C. K., 1937, 286 pp.

Oppermann (C. J. A.). *The English Missionaries in Sweden and Finland.* London, S. P. C. K., 1937, XXII-221 pp.

Pianzola (F.). *Sant' Alberto Avogrado dell' Ordine Mortariense.* Mortara, 1937, 80 pp.

Pirenne (H.). *Mahomet et Charlemagne.* Bruxelles, Nouvelle Société d'Éditions, 1937, x-264 pp.

Planzer (D.) O.P. *Das Horologium sapientiae des sel. Heinrich Seuse, O.P.* Roma, S. Sabina, 1937, 211 pp. Extr. de *Divus Thomas*, XII-XIII, 1934-35.

Prucker (E.). *Γνῶσις Θεοῦ. Untersuchungen zur Bedeutung eines religiösen Begriffs beim Apostel Paulus.* Würzburg, Rita Verlag, 1937, 141 pp. (= *Cassiciacum*, IV).

Romeyer (B.). *La philosophie chrétienne jusqu'à Descartes.* III. Paris, Bloud et Gay, 1937, 188 pp. (= *Bibliothèque catholique des Sciences religieuses*).

Ronzevalle (S.) S.I. *Jupiter Héliopolitain.* Beyrouth, 1937, 181 pp., 51 fig. (= *Mélanges de l'Université St.-Joseph*, XXI, 1.)

LA LÉGENDE DE S. ORENTIUS ET DE SES SIX FRÈRES MARTYRS

Sous la date du 24 juin, plusieurs recensions du synaxaire de Constantinople annoncent la fête de sept frères martyrs, en tête desquels se détache la figure épique d'un jeune homme appelé Orentius [1]. Ses exploits, sa mort et celle de ses frères sont longuement racontés dans une narration inconsistante, dont les épisodes mal raccourcis ne s'enchaînent pas. Cette notice manifestement est un reste d'une Passion en plusieurs actes, où l'abréviateur a taillé comme à la serpe, sans regarder s'il coupait trop ou pas assez.

La même légende se retrouve en substance dans le synaxaire arménien [2]. Le compilateur du *Haïsmavourkʿ* s'est-il borné comme d'habitude à copier en le démarquant plus ou moins le synaxaire de Constantinople, ou bien avait-il sous les yeux, non point évidemment la Passion originale, mais quelque version ou remaniement différent de l'abrégé grec qui nous est parvenu? On ne saurait le dire avec certitude. Mais jusqu'à plus ample informé, les leçons propres à la notice arménienne ne peuvent être négligées. Celles du synaxaire géorgien, dont il faudra aussi dire un mot, piquent la curiosité pour un motif d'une autre nature.

En dehors de ces abrégés, la Passion d'Orentius n'a pas laissé de traces distinctes. Une dent moins dure que celle du temps aurait suffi à ronger ce monument peu digne de survivre. Mais les débris qui en subsistent sont encore susceptibles de tromper un lecteur inattentif. Les observations qui vont suivre ne veulent être qu'un simple *caute legendum*.

[1] *Synax. Eccl. CP.*, p. 767-68.

[2] Les deux rédactions se ramènent ici à une seule, comme il sera noté plus loin, p. 251-52.

I

S. Orentius et ses frères appartiennent à la classe des saints militaires. Ils sont sept, comme David et ses frères, comme les Macchabées, comme les fils de Ste Symphorose et ceux de Ste Félicité, et comme d'autres encore, dont l'exemple est certainement venu en aide à la très pauvre imagination de l'hagiographe. Sur leur lieu d'origine, nous apprenons seulement qu'ils étaient d'un pays *τῶν ἀφ' ἡλίου ἀνατολῶν*. Les six frères d'Orentius s'appelaient *Ἔρως*, *Φαρνάκιος*, *Φιρμῖνος*, *Φίρμος*, *Κυριακὸς* et *Λογγῖνος*. De tous ces noms [1], celui de Pharnace est le seul qui donne une indication caractérisée sur la nationalité des martyrs. L'auteur de la Passion l'a choisi sans doute avec l'intention de donner à son récit une touche de couleur locale arménienne ou géorgienne.

Orentius et ses frères avaient été enrôlés *ὑπὸ Ῥώδονα κουβικουλάριον ἐν τῇ Ἀντιοχέων πόλει*, avec 1200 conscrits dirigés sur la Thrace, pour être versés *εἰς λεγεῶνα καλούμενον Λεγεάνδρου*. Aucun de ces noms ne ressemble à rien de connu dans l'histoire militaire de la Rome impériale. Il faut même renoncer à savoir s'ils sont empruntés à la nomenclature traditionnelle du roman hagiographique : ce répertoire était riche et nous ne le possédons pas en entier.

Après la mort de Dioclétien, son successeur Maximien est surpris par une invasion des Scythes. Sous les ordres de leur roi Marmarōth, les barbares du Nord franchissent le Danube, pillent la Thrace et la mettent à feu et à sang. Le nom de ce Scythe rappelle vaguement celui de Mihr-Mihrōē [2], le *Μερμερόης* d'Agathias et de Procope, général et agent politique de Khosrau Anōšarvān, sous le règne de Justinien. Mais pour lui trouver un original chez les Scythes, il faudra chercher longtemps.

[1] L'orthographe du nom d'Orentius est aussi constante que possible. *Ὀρέντιος* paraît se rattacher à *Ὀρόντης*, qui est le nom du fleuve Oronte, dans beaucoup de manuscrits (W. Tomaschek, *Zur historischen Topographie von Kleinasien im Mittelalter*, 5. *Von Attalia bis zur Mündung des Orontes*, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, Philosophisch-historische Cl., t. CXXIV, 8 (1891), p. 73.

[2] A. Christensen, *L'Iran sous les Sassanides* (Copenhague, 1936), p. 126.

Confiant dans sa taille et sa force gigantesques, Marmarōth provoque l'empereur romain à un combat singulier, où se décidera l'issue de la guerre. Maximien, à qui cette proposition ne dit rien qui vaille, ne sait à quoi se résoudre. Ses officiers lui suggèrent de faire relever le défi par Orentius, dont la vigueur et la bravoure seront à la hauteur du danger. Ce conseil est agréé. Orentius marche contre le barbare, l'abat d'un seul coup, lui tranche la tête et l'apporte à l'empereur avec les dépouilles du vaincu.

Jusqu'à ce point, l'histoire ressemble au combat de David contre Goliath, mais à travers un autre exemple où l'imitateur n'a trouvé que les noms à changer. Il se lit dans les Actes de S. Grégoire l'Illuminateur. L'emprunt est d'une telle évidence qu'il suffit de rappeler sommairement l'épisode raconté par *Agathange* [1].

Un « prince des Goths », à la tête d'une horde nombreuse, déclare la guerre au « prince des Grecs ». Ce chef barbare est anonyme, mais plus tard, le pseudo-Zénobe de Glak l'a doté d'une généalogie qui le fait descendre d'Askdnē, sœur prétendue de S. Jacques de Nisibe, et par celle-ci le rattache à la parenté de S. Grégoire l'Illuminateur [2]. Oukhthanès, renchérissant encore sur ces insanités, place les événements sous l'empereur Probus, et donne au précurseur de Marmarōth le nom de Hračeaj, « aux yeux de feu » [3].

Le « prince des Goths », donc, propose au prince des Grecs d'éviter une inutile effusion de sang en convenant de se mesurer seul à seul avec lui en champ clos. Le prince des Grecs, en l'occurrence Dioclétien, décline l'invitation par raison de santé. Pour le tirer d'embarras, Licinius lui amène un officier romain dont il venait tout justement d'admirer la force herculéenne, et qui n'était autre que Tiridate, prince royal d'Arménie, élevé à Césarée depuis le massacre de sa famille par l'usurpateur Anak. La suite de l'histoire

[1] ԱԳԱԹԱՆԳԵՂԱՑ պատմութիւն Հայոց, § 39-47, éd. G. Tēr-Mkrtčian et St. Kanajeantz (Tiflis, 1909), p. 26-29 ; rédaction grecque, *Agathangelus*, § 18-21, éd. P. de Lagarde, *Abhandlungen der Königl. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*, t. XXXV (1889), p. 12-14.

[2] Պատմութիւն Տարօնոյ, 2e édition de Venise (1889), p. 22.

[3] Պատմութիւն Հայոց, l. I, ch. 58, éd. de Vagaršapat, t. I, p. 79-83.

se déroule dans les conditions prévues, sauf que Tiridate, qu'on a revêtu de la pourpre et des insignes royaux, se borne au geste peu impérial d'empoigner le prince des Goths et de l'amener devant César. En récompense de cet exploit, il est couronné roi d'Arménie et remis en possession du trône de ses ancêtres.

Pour Orentius, l'hagiographe était lié à un thème tout différent. Maximien, revenu de sa peur, adresse aux dieux de solennelles actions de grâces. Le héros chrétien refuse de s'y associer. Sur le moment l'empereur, tenu de feindre la reconnaissance, dissimule sa colère. Il comble Orentius d'honneurs et de présents, auxquels il joint la précieuse ceinture du chef barbare. Notons au passage ce détail oiseux, qui pourrait peut-être reprendre tout à l'heure sa véritable signification [1].

Quelques jours plus tard, la rage du persécuteur a repris le dessus. Orentius et ses frères sont mis en demeure d'abjurer la foi chrétienne. Sur leur refus, ils sont expédiés à Satala en Arménie, où le δοὺξ avisera aux moyens de briser leur résistance. S'ils obéissent, on les renverra par devant Maximien pour être récompensés. Sinon, ils seront condamnés à la relégation en Abasgie et en Zicchie.

Satala, aujourd'hui Sadagh, entre Erzinğian et Trébizonde, était le siège d'un évêché, dont le nom figure encore sur les listes de Georges de Chypre [2]. Les Romains, depuis le temps de Néron, en avaient fait l'un des principaux nœuds de routes en Arménie Ire [3]. Mais ce n'est guère avant le milieu du VIe siècle qu'elle prit le rang qui lui est assigné par notre hagiographe. La *Notitia dignitatum* [4], au IVe/Ve siècle, n'y montre encore que le *praefectus legionis quintaedecimae A-*

[1] Voir ci-après, p. 253.

[2] Fr. Cumont et E. Cumont, *Voyage d'exploration archéologique dans le Pont et la Petite Arménie*, ch. X. *Satala et Trapezus* (= *Studia Pontica*, II), p. 343-51 ; V. Chapot, *La frontière de l'Euphrate* (Paris, 1907), p. 351-55. H. Manandian, *Հայաստանի գլխավոր ճանապարհները ըստ Պեվտինգերյան քարտեզի* (Érivan, 1936), p. 17-22 et passim.

[3] N. Adontz, *Armenija v epohu Iustiniana*, dans *Teksty i razyskanija po armjano-gruzinskoj filologii*, t. XI (1909), pp. 127-56.

[4] *Orient.* XXXVIII, 13, éd. O. Seeck, p. 85.

pollinaris, placé *sub dispositione viri spectabilis ducis Armeniae*. Justinien en fit un solide camp retranché. Ses murailles jugées trop faibles furent abattues et remplacées par des remparts assez hauts pour dominer les ressauts de la plaine environnante [1]. On y ajouta d'autres ouvrages défensifs. Satala reclassée se vit en état de faire figure, sinon devant les armées de Khosrau Parvēz [2], en 607, et devant les Arabes [3], au moins dans la littérature hagiographique. La Passion de S. Eustrate et de ses quatre compagnons nous y montre le *δοὺξ Λυσίας*, envoyé tout exprès par Dioclétien en qualité d'inspecteur *πάντων τῶν λιμιτανέων* [4]. Si ce personnage n'est pas le même duc de Satala qui était nommé dans la Passion d'Orentius, il lui a presque certainement servi de modèle.

Le « duc » Lysias est un monstre fantastique. Son portrait, ses exploits, ses talents exceptionnels de tortionnaire ont eu en Arménie romaine leur moment de célébrité. Le biographe d'Orentius aura trouvé ingénieux d'en tirer parti. Ainsi s'expliquerait tant bien que mal cette invention bizarre de renvoyer tout exprès, du fond de la Thrace, au tribunal de ce phénomène, un accusé que le persécuteur tenait exceptionnellement à circonvenir ou à faire plier. La Passion de S. Eustrate, que notre narrateur a pu lire, n'a pas d'âge certain, mais elle est nécessairement antérieure à la première invasion musulmane, après laquelle il semble bien que Satala disparaît de l'histoire.

A Satala, le redoutable *δούξ* chargé d'amener les prisonniers à résipiscence dut essayer sur eux des moyens de persuasion, dans le genre de ceux qui remplissent tant de pages de la Passion de S. Eustrate et d'autres romans hagiographiques. Le synaxariste a jugé ces banalités en connaisseur puisqu'il n'en a rien retenu. Comme si le sort des martyrs avait été réglé d'avance, on les renvoie chez les barbares du Caucase, aux dernières extrémités du monde romain. Nul doute que les épisodes de leur périple, racontés, étape par étape, n'aient

[1] Cumont, op. c., p. 345.

[2] La ville fut prise par Aštat Yazdyār, en l'année 18 de Khosrau II (607). Sébéos, *Histoire d'Héraclius*, trad. Macler, p. 62.

[3] Cumont, op. c., p. 346.

[4] *BHG*³. 646, ch. 2 ; *P. G.*, t. CXVI, p. 478 ; cf. *BHO.* 300.

fourni matière à des amplifications, où des détails précis de topographie, et peut-être des allusions antidatées à l'histoire locale, se seront mêlés aux imaginations et à la thaumaturgie du narrateur. Il n'en reste que cinq ou six mentions décousues et mutilées, mais pourtant bonnes à recueillir, comme nous essaierons de le montrer.

II

Les sept frères, dont le groupe est encore au complet, atteignent d'abord *τὴν οὕτω λεγομένην Καινὴν Παρεμβολήν*. C'est là que S. Éros aurait succombé le 22 juin, nous ne savons plus à la suite de quelles violences ou mauvais traitements que l'hagiographe n'a pu manquer de raconter par le menu. D'après la *Notitia dignitatum* [1], *Caene Parembole* était le lieu de garnison de la *Cohors prima Lepidiana*. Aucun texte parallèle ne permet d'en indiquer la situation exacte. La suite de notre récit suggère assez nettement que la « Nouvelle Parembole » était située sur la côte, environ à mi-chemin entre Trébizonde et Rhizos, dont il va être question dans un instant. C'est assez exactement le point où les cartes modernes d'après Arrien, le Géographe de Ravenne et d'autres auteurs, marquent le port d'*Ὕσσος*, à l'embouchure du fleuve du même nom [2].

Cet *Ὑσσου λιμήν*, *Yssilime* dans le latin des itinéraires, est mentionné par la *Notitia dignitatum* immédiatement avant *Caene-Parembole*. sous le nom d' *Ysiporto*, siège de la *Cohors Apuleia civium Romanorum* [3]. Arrien en parle encore comme d'un petit poste gardé seulement par un piquet de fantassins et une vingtaine de cavaliers. Mais plus tard, comme on le verra, le port d'Hyssos paraît avoir pris une

[1] SEECK, l. c.

[2] CHAPOT, *La frontière de l'Euphrate*, p. 351 ; cf. K. MILLER, *Itineraria romana* (Stuttgart, 1916), col. 648, sous le nom *Nyssilime* (var. : *Ysilime, Ysulime. Isulyne, Ysiporto.* Forbiger est accusé d'erreur pour avoir lu *Hyssilime*). Je ne sais sur quelles preuves l'auteur ajoute : « später Susarmia (Anon.), Susurmaena (Proc.) genannt ». Procope (*De Bellis*, VIII, 2,3, éd. HAURY, t. II, p. 490) ne dit rien de pareil.

[3] SEECK, p. 85.

certaine importance dans l'organisation militaire du thème de Khaldie [1]. D'autre part, *Ὕσσος* prête à confusion avec *ὑσσός*, « javelot », qui est le terme dont Polybe et Plutarque se servent pour désigner le *pilum* romain. Or « javelot » se dit en géorgien, ჯოხი, *kineni*, qui ressemble assez à *καινή*, pour qu'il soit permis de soupçonner ici un cas de fausse étymologie. *Καινὴ Παρεμβολὴ* pourrait avoir été à l'origine un poste côtier doublant celui d'Hyssos. A raison de la notoriété dont ce dernier semble avoir joui, au moins dans la géographie byzantine, on s'explique que l'auteur de la Passion d'Orentius ait choisi dans ses environs l'endroit où il a placé le tombeau de S. Éros.

Deux jours après la mort d'Éros, le convoi des prisonniers, ou le vaisseau qui les portait, atteint *τὸ Ῥοιζαῖον*. Là, S. Orentius fut jeté à la mer avec un bloc de pierre attaché au cou. L'archange Raphaël le soutint au-dessus de l'eau et l'amena sur une falaise du rivage. Le martyr y rendit l'âme et fut inhumé le 24 juin. Puisque le narrateur n'ajoute aucune indication contraire, il donne assez à entendre que S. Orentius reçut la sépulture sur place, par les soins des fidèles de la localité.

L'endroit dénommé ici *Ῥοιζαῖον* (var. : *Ῥυζαῖον*, *Ῥολζεον*) doit correspondre à *τὸ Ῥιζαῖον* ou *Ῥιζοῦς λιμήν*, à l'embouchure du fleuve *Ῥίζιος*, dont le petit port de Rizé a gardé le nom jusqu'à nos jours [2]. Ce poste, situé à deux journées à l'est de Trébizonde [3], est mentionné plus d'une fois par Procope [4], de qui nous tenons aussi que Justinien renouvela les murs de Rhizos et en fit une place forte de premier ordre [5].

S. Pharnak expira à Cordyle, le 3 juillet. Il y avait deux villes de ce nom. La première, située à l'ouest de Trébizonde, est le *portus Cordule* de Pline [6], auquel semblent se rapporter

[1] Il en sera reparlé plus loin, à propos de la parembole d'Apsaros.

[2] Chapot, *La frontière de l'Euphrate*, p. 365.

[3] Procope, *De bellis*, VIII, 2, Haury, t. II, p. 490.

[4] *De bellis*, II, 29, 22 ; II, 30, 14 ; VIII, 2, 3 ; Haury, t. I, pp. 293, 298 ; t. II, p. 490.

[5] *De aedificiis*, III, 7, 3, Haury, t. III, p. 99.

[6] *Historia naturalis*, VI, 4, 11, éd. J. Mayhoff, t. I, p. 432.

toutes les mentions des géographes anciens [1]. La seconde Kordyle est marquée sur les cartes, au bord de la mer, à une bonne trentaine de kilomètres au delà de Rhizos. C'est évidemment cette seconde que notre hagiographe avait en vue, ainsi que Tomaschek l'avait déjà fait observer [2], en se référant aux *Acta Sanctorum*, juin, t. IV, p. 810.

Le 7 juillet, Firmus et Firminus, *καταλαβόντες τὴν Ἄψαρον*, y passèrent à une vie meilleure. Au 1er siècle de notre ère, Pline mentionne déjà *flumen Absarrum cum castello cognomini in faucibus, a Trapezunte CXL* [3]. Procope comptait une distance de trois journées entre Rhizaeos et *Ἀψαροῦς*, dont il parle comme d'une station sur la route de Trébizonde à Petra [4], ce qui s'accorde assez exactement avec les données de notre récit.

Le fort d'Apsaros ne figure pas sous ce nom dans le dispositif de la *Notitia dignitatum*. Durant la guerre entre Justinien et Khosrau Anōšarvān, il n'avait encore, semble-t-il, qu'une importance stratégique secondaire. Agathias ne le mentionne qu'à propos de deux prisonniers politiques qui y furent enfermés par ordre du sénateur Athanase, pour fait d'intrigues contre Goubazios, roi des Lazes [5]. Mais plus tard, la *Παρεμβολὴ Ἄψαρος*, *Congregatio Apsari*, comme traduisent les *Excerpta Barbari* [6], fut mise en évidence par des événements, dont il ne reste que des souvenirs confus [7]. Elle est à peu près invariablement citée de compagnie entre Sebastopolis et *Ὑσσου λιμήν*, dans une énumération qui est répétée, avec une surprenante insistance, par bon nombre de chroniqueurs. Chez certains hagiographes, comme le moine

[1] K. Miller. *Itineraria romana*, col. 647.

[2] *Zur historischen Topographie von Kleinasien*, 6. *Vom Bosporus bis Trapezunt*, l. c., p. 81.

[3] *Historia naturalis*, VI, 4, 12, Mayhoff, t. c., p. 433.

[4] *De Bellis*, VIII, 2, 21, Haury, t. II, p. 494.

[5] *Historiarum*, l. III, 14, éd. Niebuhr, p. 171.

[6] Dans *Chronica minora*, éd. C. Frick, t. I, p. 216.

[7] On croit en avoir retrouvé les ruines à l'endroit nommé Gounié sur la carte d'Arrien (aujourd'hui Gonia). Th. I. Uspenskij, *Starinnaja krěpost' na ustě Čoroha*, dans le *Bulletin de l'Académie des sciences de Russie*, 6e série, t. XI (1917), p. 163-69 ; cf. S. Kaukhčišvili, გეოგრაფია. ბიზანტიელი მწერლებიხ ცნობები საქართველოს მესახებ, t. II (Tiflis, 1934), p. 189, note 2.

Épiphane, dans sa Vie de l'apôtre S. André, le nom de la parembole d'Apsaros n'est peut-être qu'une réminiscence pédante, empruntée au catalogue du pseudo-Dorothée [1]. Mais quand un Géorgien, comme l'auteur de la Passion de S. Abo de Tiflis, nomme la *mansio Apsarea* [2], parmi les villes importantes de l'Aphkhazie, on ne saurait le soupçonner de copier un écrivain qui faisait étalage d'érudition à propos de l'ancienne Colchide.

Cyriaque, l'avant-dernier de nos sept martyrs, fut emmené vers le pays des Lazes. Il y expira le 24 juillet, *ἐν τόπῳ λεγομένῳ Ζιγάνεως*. Encore un nom de la *Notitia dignitatum*, où il figure sous la forme *Ziganna*, lieu de garnison de la *Cohors secunda Valentiniana* [3]. Le texte du synaxaire est décisif contre l'opinion des érudits qui ont voulu chercher Ziganeos en Dšanie [4]. Pour qui n'a pas un système à défendre, les mots : *ἐν τῷ παραπλεῖν ἀπὸ τῆς Ζιγάνεως ἐπὶ τὴν Λαζικήν*, qui introduisent la phrase relative à la mort de S. Longin, prouvent en outre que, comme la Nouvelle Parembole, Rhizos, Cordyle, Apsaros et comme Pityonte qui va être nommé, Ziganeos était un poste militaire du littoral. *Ζιγάνεως* (var. : *Ζηγανέων*, *Ζιγανέως*, *Ζιγαναίων*, *Τζιγγανέων*, etc.) est mentionné pareillement dans les Itinéraires, la *Notitia episcopatuum* et les listes conciliaires [5]. L'*Ἔκθεσις* mise sous le nom de S. Épiphane rattache *τὸν τῆς Ζιγανέων*, à la métropole du Phase, éparchie de Lazique [6]. Son siège épiscopal existait encore, au moins nominalement, au temps de Georges de Chypre [7]. Mais les anciens géographes ignorent la localité ou ne la mentionnent que sous un autre nom. Justinien n'a pas un mot pour Ziganeos dans la Novelle XXXI, où il passe en revue les villes

[1] *Anal. Boll.*, t. L, p. 11-12.

[2] *Anal. Boll.*, t. LI, pp. 26, 45.

[3] *Orient.*, XXXVIII, 37, SEECK, p. 85.

[4] Cf. KAUKHČIŠVILI, t. c., p. 188, note 2.

[5] SEECK, op. c., p. 85, note 9. Comparer le commentaire de BÖCKING, *Notitia Dignitatum*, p. 439-40, note 58, en prenant soin de biffer toutes les références concernant les *Zygi*.

[6] H. GELZER, *Ungedruckte und ungenügend veröffentlichte Texte der Notitiae episcopatuum. Abhandlungen der philosophisch-philol. Classe der kgl. Bayerischen Akademie der Wissenschaften*, t. XXI (1901), p. 542.

[7] GEORGII CYPRII *Descriptio orbis romani*, éd. H. GELZER, p. 24.

et postes fortifiés soumis à la juridiction *τοῦ μοδεράτωρος Ἐλενοπόντου* [1]. Dans la Passion d'Orentius, ce nom marque une limite chronologique. C'est seulement à l'époque où Ziganeos avait une Église qu'un faussaire a pu s'aviser d'y placer le tombeau d'un martyr mort sous Maximien.

Survivant seul à ses six frères, Longin fut rembarqué à Ziganeos, ou gardé à bord du même vaisseau, continuant sa route vers un autre point du littoral laze. Il mourut en mer, au cours d'une terrible tempête, et son corps fut déposé quatre jours plus tard à Pityonte, où le vaisseau relâchait. Le texte de la Passion est ici fort gauchement résumé. Pour y trouver un sens raisonnable, il faut entendre que Longin expira au moment d'arriver à Pityonte, quatre jours après la mort de son frère Cyriaque, soit le 28 juillet.

A Pityonte, nous nous retrouvons en pays moins mal connu. Mais avant de rechercher la signification que prend ce nom dans un roman comme la Passion d'Orentius, il ne sera pas inutile de donner quelques instants d'attention à la notice du synaxaire arménien.

III

Sous la forme où elle se présente, cette notice appartient en propre à la rédaction cilicienne du *Haïsmavourkʿ*, qui a survécu dans la contrefaçon portant le nom de « Tēr Israël » [2]. S. Orentius et ses frères y sont annoncés au 10 areg, 18 mars, entre S. Cyrille de Jérusalem et Jean Vanakan, le célèbre docteur du monastère de Nor Getik [3].

[1] Novelle XXXI (16 juillet 535). Imp. Iustiniani, *Novellae quae vocantur*, éd. C. E. Zachariae a Lingenthal, Pars I, p. 192-93.

[2] « Tēr Israël » est le pseudonyme cachant un faussaire qui a remanié ou dénaturé le synaxaire compilé en Cilicie, au XIII[e] siècle, par un Arménien latinisant. P. Peeters, *Pour l'histoire du synaxaire arménien*, dans *Anal. Boll.*, t. XXX, p. 5-26 ; cf. N. Adontz, *Note sur les synaxaires arméniens*, dans *Revue de l'Orient chrétien*, t. XXIV (1924), p. 211-18.

[3] Éd. G. Bayan, *Patrologia Orientalis*, t. XXI, p. 179-81. Cette édition, soigneusement faite d'après un manuscrit du XIV[e] siècle, et, selon toute apparence daté de 1319, rend inutile de recourir à l'édition princeps, due à Gr. Pēšdmalǧian, Constantinople, 1834.

Pour « Tĕr Israël », Jean Vanakan était presque un contemporain. Les circonstances de sa mort étaient encore présentes à beaucoup de mémoires. Elles sont rappelées dans la phrase qui termine son éloge : « Il s'endormit dans le Christ.... l'année 700 des Arméniens, le 10 areg, soit le 18 mars, en la fête de S. Cyrille, patriarche de Jérusalem, et d'Orentius (*Orēnd*) et de ses six frères [1] ». Cette même indication est énoncée en termes encore plus précis par Kirakos de Gandzak, disciple et ami de Vanakan : Le saint homme, dit-il, rendit son âme à Dieu, « le dix du mois d'areg, selon l'exactitude du nouveau style, dix-huit mars selon les Romains, deux jours avant le début du printemps, un samedi, jour de la commémoration de S. Cyrille, patriarche de Jérusalem.... et (du) martyre de S. Orēnd et de ses six frères, qui confessèrent la foi sous l'impie Maximien [2]. »

Interprétées dans leur seul sens naturel, ces deux attestations doivent s'entendre d'une fête, régulièrement célébrée [3], qui était déjà établie en 1251 [4]. Pourquoi avait-elle été fixée au 18 mars, et non au 24 juin, ou à l'un des autres jours marqués dans le synaxaire byzantin ? Il faut renoncer à le deviner.

Dans le synaxaire de Grégoire Dserentz [5], pour une raison inconnue, la commémoration de S. Orend (*Orēnd*) a été transférée au 12 areg (20 mars), où elle passe au rang de fête principale du jour. Cette date ne repose sur aucune preuve documentaire, non plus que les variantes rédactionnelles dont

[1] Éd. Bayan, t. c., p. 181-82.

[2] *Ճառնոյ պատմութիւն*, ch. 51, éd. de Venise (1865), p. 199-200. Il n'est peut-être pas superflu de rappeler que, dans le colophon qui est censé garantir le nom et la propriété littéraire de « Tĕr Israël », Jean Vanakan est donné pour parent et inspirateur de cet hagiographe mystérieux ; cf. *Anal. Boll.*, t. XXX, p. 18-19.

[3] Dans l'édition de Constantinople, l'anniversaire de Vanakan a été transféré au 12 aratz, 29 janvier. La clausule rappelant la fête de S. Orentius y aurait donc été hors de place. Cette transposition est probablement l'une des retouches que Tĕr Israël a reçues par les soins de G. Phēšdmalğian.

[4] Même date dans Kirakos, l. c., p. 200. Éd. Dulaurier en a vérifié le libellé et les synchronismes (*Recherches sur la chronologie arménienne, technique et historique*, Paris, 1859, p. 33).

[5] A son sujet, voir *Anal. Boll.*, t. XXX, p. 20-21 ; Adontz, *Revue de l'Orient chrétien*, t. c., p. 217-18.

la notice est émaillée. Dserentz ne connaît S. Orentius que par le « Tĕr Israël », dont il a copié la notice, en la maquillant sans peut-être le vouloir, ni le savoir.

Dans l'abrégé arménien, le récit débute *ex abrupto* sans préambule, à la mort de Dioclétien. Des barbares occidentaux, Mauritaniens et Slaves, *Մաւրիտանիք եւ Սկլաւք*, qui ont envahi le territoire romain, saccagent la Thrace, la Macédoine et autres provinces occidentales.

A première impression on serait tenté de dire que le traducteur ou l'abréviateur arménien épaissit encore à plaisir les énormités de la Passion grecque. Pourtant, s'il n'en a fait rien de raisonnable, il ne les a pas aggravées autant qu'il semble. Vus d'Arménie et même de l'Arméno-Cilicie, les Slaves peuvent apparaître comme des Occidentaux. Leurs invasions en Thrace, en Macédoine et jusque dans le Péloponèse, sont historiques, sauf qu'elles n'ont pas eu lieu sous Maximien. A cet anachronisme près, les Slaves sont moins fantastiques que les Scythes du synaxaire grec, et moins suspects d'avoir été introduits par un correcteur soucieux de littérature.

Les « Mauritaniens » font ici plus mauvaise figure. Mais leur nom pourrait cacher tout simplement celui des *Μαῦρα παιδία* de Constantin Porphyrogénète [2] ou quelque autre dénomination équivalente des *Sevordikʿ* ou *Savardikʿ*, *Սեւորդիք*, *Սաւարդիք*, qui figurent, à tort ou à raison, parmi les ancêtres des Hongrois dans l'inextricable ethnographie des chroniques byzantines et orientales des IXe et Xe siècles.

Le roi des barbares s'appelle *Marmarovth* (=*Marmarōth*), de même qu'en grec. Dans les brefs détails qui sont donnés sur le défi qu'il adresse par écrit à Maximien, aucune allusion précise ne laisse soupçonner que le rédacteur arménien ait reconnu le plagiat commis aux dépens d'*Agathange* [3]. Ou bien peut-être a-t-il voulu délibérément éviter que la supercherie ne fût éventée.

[1] Nous n'en pouvons consulter que la 2e édition, parue à Constantinople en 1730 ; voir p. 441.

[2] J. MARQUART (MARKWART), *Osteuropäische und ostasiatische Streifzüge* (Leipzig, 1903), p. 36-40.

[3] Ci-dessus, p. 243-44.

Comme dans le récit grec encore, Maximien commence par offrir à son champion victorieux honneurs et récompenses. Orentios refuse les présents de l'empereur, mais il lui demande la « ceinture du roi Marmarōth, parce qu'elle était très vénérable et d'un grand prix » : *եւ խնդրեաց զգօտին Մարմարուվթայ արքային, զի յոյժ պատուական եւ մեծագին էր* [1].

Comment se défendre de juger, qu'à la veille d'aller au martyre, Orentius agit ici en homme imparfaitement détaché des biens de ce monde? Pour n'être pas bizarre, et même choquante, sa requête doit être fondée sur une raison édifiante, qui aurait disparu par une coupure maladroite de l'abréviateur. Si nous possédions le texte original de la Passion, elle nous apprendrait plus que probablement que la « très vénérable ceinture du roi Marmarōth » avait une histoire. S. Eustrate, quand il fut cité à comparaître devant le duc Lysias, dans cette même ville de Satala, avait pris soin de faire déposer sa ceinture dans l'église d'Arauraca, son lieu natal. Elle y fut l'instrument du signe prophétique par lequel S. Auxence, l'un des compagnons d'Eustrate, fut averti de se préparer au martyre. Nous avions déjà une raison de soupçonner que le biographe d'Orentius avait lu la Passion des Cinq martyrs de Satala [2]. En voici une seconde. A voir l'attention singulière qu'il accorde à la ceinture du roi Marmarōth, on peut tenir pour certain qu'il avait à raconter sur ce « vénérable » trophée quelque merveille, renchérissant sur l'histoire du baudrier de S. Eustrate.

La fin du récit, bien que fort écourtée, mérite un peu plus d'attention. Orentius et ses frères sont condamnés à la relégation en terre lointaine. Par ordre de l'empereur, on conduisit Orentius à la ville de Trébizonde : *տարան զնա ի քաղաքն Տրապիզոնդի* : La mention de Trébizonde n'est pas en désaccord formel avec le texte du synaxaire grec. De Satala au lieu d'exil des martyrs, la route passait nécessairement par le principal port de la côte, et un convoi de prisonniers ne pouvait manquer de s'arrêter à Trébizonde.

Les six autres frères, nous est-il dit, furent dispersés

[1] *Passio S. Eustratii et soc.*, ch. 4-5, *P.G.*, t. c., p. 469-70.

[2] Ci-dessus, p. 245.

յԱփխազս եւ ի Ճքերս եւ ի Զալխկի, c'est-à-dire en Aphkhazie, en Zicchie et en Lazique[1], où ils moururent de faim et de dtnuement.

Quant à S. Orentius, on lui attacha une énorme pierre au cou et on le jeta à la mer. L'archange Raphaël l'amena sur le rivage et le déposa sur un rocher. Là, en priant Dieu, le saint rendit l'âme le 18 mars. Après sa mort, il apparut aux chrétiens, qui vinrent emporter son corps et l'inhumèrent avec respect.

Un autre manuscrit précise que cette apparition eut lieu *յետ աւուրց*, « après des jours ». Si je ne me trompe, ces détails circonstanciés qui flottent sans attache avec le tronçon restant du récit original, confirment l'impression que l'abréviateur arménien disposait d'un texte moins écourté que le résumé du synaxaire grec. Nous aurions pu savoir de lui quel nom de lieu y représentait, ou remplaçait, celui de Rhizos.

IV

Il faudrait maintenant, par manière de conclusion, essayer de dégager, non pas le fond historique de cette légende, qui trop manifestement ne repose sur rien, mais le milieu, l'époque et les circonstances politiques et religieuses qui peuvent en expliquer la formation.

L'hagiographe qui a fabriqué les Actes d'Orentius était byzantin. Nous savons déjà qu'il a pris modèle au moins sur une Passion de Martyrs de l'Arménie grecque et qu'il a démarqué effrontément la geste du roi Tiridate. On doit en inférer qu'il destinait son chef d'œuvre à des lecteurs à qui ce larcin n'aurait pas immédiatement sauté aux yeux. Il a pu se promettre d'en trouver en Lazique et en Aphkhazie, où le droit d'ignorer en toute sérénité le livre d'Agathange n'était pas, comme en Arménie, réservé aux seuls illettrés.

[1] Le texte arménien, dans tous les exemplaires connus, porte *i Zaliki*, faute correspondante à la fausse leçon de certains synaxaires : *Ζαλιχήν*, *Synax. Eccl. CP.*, p. 768. Grégoire Dserentz a mis cette géographie au goût de ses lecteurs : il envoie les frères d'Orentius *յԱփխազք եւ ի Ճքերս ի Ջօրջանս եւ ի Վիրս*, « chez les Aphkhazes, les Zicches, les Géorgiens et les Ibères ».

Parmi les localités où le narrateur promène ses héros, Satala et Trébizonde attirent d'abord l'attention. Il ne semble pourtant pas que les épisodes dont elles sont le théâtre, aient été inventés à la gloire de la tradition indigène. Satala et Trébizonde sont nommées, parce que l'une et l'autre, pour des raisons diverses, appartiennent inévitablement au décor d'un drame qui se déroulait dans ces parages. Mais ce n'est pas à ces villes que la mémoire et le culte de S. Orentius et de ses frères devaient rester attachés. Toutes deux avaient leur hagiographie locale, appuyée sur des souvenirs précis et, en partie, sur le témoignage des monuments.

Satala garda au moins jusqu'à sa destruction le tombeau de S. Eustrate et celui de ses quatre compagnons, Auxence, Eugène, Mardarius et Oreste, mis à mort sous Dioclétien, donc très peu de temps avant la date où Orentius et ses frères auraient comparu, dans cette même ville, devant le « duc » d'Arménie. On ne peut guère invoquer contre l'authenticité du culte de S. Eustrate et de ses compagnons le tour déclamatoire et artificiel de la Passion *BHG*². 646. Il serait moins légitime encore d'invoquer cette pièce de littérature comme un document historique. Mais il convient de noter tout au moins que, si l'auteur de la Passion de S. Orentius paraît avoir connu la Passion d'Eustrate, on ne saisit dans cette dernière aucune allusion, ni aucun indice permettant de croire qu'au moment où elle fut rédigée, les bonnes gens de Satala se souvenaient d'Orentius.

Un autre S. Eugène, dont la mémoire s'est mieux conservée, faisait la gloire de Trébizonde. Sa légende, son sanctuaire et ses miracles ont fourni ample matière aux hagiographes locaux [1]. Dans cette vaste littérature demeurée longtemps vivace, on voit défiler une foule nombreuse de témoins familiers avec les gens, les choses et les sanctuaires du pays. Là non plus, sauf erreur de notre part, le passage de S. Orentius, et encore moins son culte, n'ont laissé la moindre trace.

S'il est permis d'en croire la Passion d'Orentius, ou plutôt

[1] Cf. *BHG*². 609-613. Les derniers travaux sur la topographie et l'archéologie de Trébizonde sont mentionnés et mis à profit dans l'étude posthume de F. I. Uspenskij, *Očerki iz istorii trapezuntckoj imperii* (Leningrad, 1929), p. 4-26.

l'abrégé qui nous la représente, six localités de la côte orientale du Pont-Euxin se partageaient l'honneur de posséder les tombeaux des sept frères martyrs. Elles sont toutes susceptibles d'être identifiées avec précision.

De ce catalogue, Pityonte est le seul nom qui se rencontre dans l'ancienne histoire ecclésiastique. L'Église de Pityonte, dans le Pont Polémoniaque, était représentée au concile de Nicée par son évêque Stratophile [1]. Le christianisme avait donc pris pied sur ce point du littoral, au plus tard dès le commencement du IVe siècle. Tout porte à croire qu'il s'y était implanté dans une colonie grecque en relations directes, non pas avec Constantinople qui n'existait pas encore, mais avec les villes maritimes de l'Asie Mineure septentrionale comme Amysos, Sinope ou Trébizonde [2]. Le diocèse de Pityonte ne s'étendait sûrement pas bien loin au delà du territoire de la ville, et la ville elle-même avait tout au plus l'importance d'un petit port marchand, gardé par un poste militaire. La *Notitia dignitatum* lui assigne comme garnison : *ala prima felix Theodosiana* [3]. En 535, une novelle de Justinien en parle encore comme d'une simple station militaire : *Πιτυοῦντα γὰρ δὴ καὶ Σεβαστόπολιν ἐν φρουρίοις μᾶλλον ἀριθμητέον ἢ πόλεσιν* [4].

Si chétives qu'on doive se figurer Pityonte et son église plus de deux siècles avant Justinien, il n'est pourtant pas déraisonnable de croire qu'un confesseur de la foi, mort sous le règne de Galère dans cette ville lointaine, ait pu y recevoir la sépulture chrétienne et peut-être les honneurs dus aux martyrs. Toute la question est de savoir si S. Longin, en supposant qu'il ait existé, est bien réellement allé mourir

[1] Les deux noms sont portés sur toutes les listes existantes qui ont été conservées intégralement. Voir H. GELZER, H. HILGENFELD et O. CUNTZ, *Patrum Nicaenorum nomina ;* et D. D. LEBEDĚV, *Spisok episkopov pervago vselenskago sobora*, dans *Mémoires de l'Académie impériale des sciences de St.-Pétersbourg*, 8e série, t. XIII, 1, 1916.

[2] *Les débuts du christianisme en Géorgie d'après les sources hagiographiques*, dans *Anal. Boll.*, t. L, p. 12-15.

[3] SEECK, t. c., p. 85.

[4] Nov. XXXI, éd. C. E. ZACHARIAE VON LINGENTHAL, t. I, p. 192 ; cf. Julien KULAKOVSKIJ, *Istorija Vizantii*, t. II (Kiev, 1912), p. 27. On sait que Pityonte avait été assignée, comme dernier lieu d'exil, à S. Jean Chrysostome.

à Pityonte. Or, ce fait ne nous est connu que par un écrit contre lequel le bon sens le plus conciliant est forcé d'en appeler à un autre témoignage. Le malheur est que ce témoignage n'existe pas et ne peut avoir existé. S'attendre à rencontrer en dehors de la Passion d'Orentius, non pas une attestation directe mais un écho ou un reflet des événements qu'elle raconte, ce serait, faut-il le dire? beaucoup demander. Mais on voudrait au moins être édifié sur l'existence et l'organisation d'un milieu relativement lettré, où des souvenirs comme ceux dont il s'agit auraient pu se conserver. Comment et par qui veut-on que la postérité ait appris les détails relatifs aux derniers jours d'un captif étranger mort en mer, après une longue navigation, loin de tous les siens et sans autres compagnons que les soldats de son escorte? Qui donc a empêché que son cadavre ne fût jeté à la mer? Qui l'a descendu à terre? Qui a prévenu les chrétiens de la ville? Tout cela et le reste n'a pu être conservé à l'histoire que par des témoignages dont la seule possibilité est un problème. Pour trouver à ces questions les éléments d'une solution plausible, il serait vain de consulter la tradition locale : la tradition locale ne répondra rien, moins que rien, car les légendes qui ont fleuri plus tard sur ce même sol sont un démenti à la Passion d'Orentius.

Pityonte, dont le nom grec a persisté dans le géorgien *Bidšvinta* [1], possède une ancienne église, de plan et d'architecture byzantines, qui fut restaurée vers le milieu du siècle dernier. Vakhušt la donnait pour celle que Justinien, au dire de Procope, fit construire chez les Aphkhazes en 536 [2]. Il la croyait identique à l'église de l'apôtre Simon le Chananéen. Plusieurs archéologues, et non des moindres [3], se sont rangés à cet avis, sans par là se montrer prêts à soutenir

[1] Pour complément d'information, voir sur le point étymologique N. Marr, *Iz lingvičeskoj poězdki v Abhaziu*, dans *Bulletin de l'Académie des Sciences de St.-Pétersbourg*, 1913, p. 323-25.

[2] ს. ქართველის ცხოვრება, éd. M.-G. Ğanašvili (Tiflis, 1904), p. 311-12 ; trad., Id., Carevič Vaḫušti, *Geografia Gruzii* (ibid.), p. 233-34.

[3] Cte Uvarov, *Materialy po arheologii Kavkaza*, t. IV (Moscou, 1894), p. 7-8. Telle était aussi, dit-on, l'opinion de N. Kondakov. Cf. Kaukhčišvili, op. c., p. 105, note 5.

que l'édifice, dans sa forme actuelle, pourrait remonter au milieu du VI^e siècle.

Il paraît bien que l'église de Bidšvinta doit renoncer à l'honneur d'avoir été fondée par Justinien. Kulakovskij, par des raisons que Krumbacher a jugées décisives [1], a prouvé que l'édifice bâti par Justinien pour les Aphkhazes, s'élevait à Sébastopolis, située à deux journées de Pityonte, ainsi que Procope a pris soin de nous l'apprendre [2]. L'église de Bidšvinta n'en est pas moins un sanctuaire très ancien et très vénéré. Elle fut pendant plusieurs siècles la cathédrale des catholicos d'Aphkhazie. La croyance populaire s'est plu à y rattacher les premiers commencements de la vie chrétienne en pays géorgien.

Ce que nous avons à constater ici, c'est qu'à Bidšvinta, non plus d'ailleurs qu'à Sébastopolis et en aucun autre endroit ressortissant à l'Église géorgienne, rien ne rappelle S. Longin [3]. Monuments, légende, iconographie, onomastique, si attentivement qu'on les interroge, ne laissent voir qu'une indifférence absolue pour la mémoire de l'un des tout premiers martyrs qui seraient tombés dans le pays. Il faut renoncer à justifier cet oubli, si les faits relatés dans la Passion d'Orentius reposent sur un fond de souvenirs authentiques.

Quant aux autres localités indiquées par l'hagiographe : la Nouvelle Parembole, Rhizos, Cordyle, Apsaros, Ziganeos, le mutisme de la tradition y est, non pas plus complet, car il ne saurait l'être, mais encore plus décisif. Là, il n'est pas même possible de croire à l'existence d'un groupement chrétien qui aurait rendu les derniers honneurs aux martyrs et veillé auprès de leur tombeau.

Dans toute la région sud-est du littoral de la mer Noire, le christianisme s'est introduit par des voies qui partaient

[1] On cite de lui une étude qui n'est pas à notre portée : *Gdě postroil Iustinian hram dlja abazgov ?* dans *Arheologičeskie izvěstija i zamětki*, 1897, 2. Cf. *Byzantinische Zeitschrift*, t. VI (1897), p. 636.

[2] *De Bellis*, VIII, 4, 4, Haury, t. II, p. 500.

[3] Le missionnaire théatin, Christophe Castelli en a fait, entre 1635 et 1638, un dessin à la plume, reproduit par M. Tamarati, *L'Église géorgienne* (Rome, 1910), p. 128. Castelli croyait l'église bâtie par l'apôtre S. André et restaurée par Justinien. D'après la légende du croquis, elle était adjacente à une autre église, dédiée à la Vierge.

d'Arménie. Leurs cheminements ne nous sont guère visibles que dans leurs résultats, mais il est à peu près certain que leur direction générale est indiquée par le réseau des routes militaires romaines [1]. S'ils avaient commencé d'aussi bonne heure que certains récits légendaires l'ont prétendu, il est permis de dire qu'on en saurait quelque chose. L'Arménie, convertie d'assez fraîche date, était représentée au concile de Nicée par l'évêque Arostakès, fils de S. Grégoire l'Illuminateur [2]. Nous avons déjà rappelé [3] qu'on y voyait aussi un évêque de Pityonte, qui, dans les listes dites systématiques [4], est nommé immédiatement après Domnus de Trébizonde. Mais entre les points extrêmes marqués par ces deux évêchés, le vide est complet et il devait l'être, parce que les Églises dont les pasteurs auraient dû être présents, soit de leur personne soit par leurs délégués, n'existaient pas encore.

Sur le territoire où Trébizonde et quelques villes côtières formaient des îlots grecs, habitait le peuple des Dšanes, les *Sanni* ou *Macrones* des géographes classiques et des écrivains postérieurs qui se piquaient d'érudition. Ils étaient répandus le long de la côte jusqu'aux frontières mal définies du pays laze. Procope nous apprend que, jusque vers la moitié du VI^e^ siècle, les Dšanes étaient encore plongés dans une

[1] En 1848, Brosset a visité Bidšvinta et tout le pays d'alentour. Il y a relevé les moindres traces d'antiquités chrétiennes et autres que ses guides indigènes et les résidents russes pouvaient lui signaler. En fait de traditions relatives à S. Longin, le néant ne saurait être plus total qu'il n'apparaît dans sa relation de voyage (*Voyage archéologique dans la Géorgie et dans l'Arménie*, 8^e^ rapport, p. 127 et suiv.). Pour ne rien oublier, on peut se demander si le rédacteur de la Passion ne se serait pas emparé, en les dénaturant, des souvenirs qui ont pu rester attachés à certaines localités, celui-ci, par exemple, que Procope nous rapporte à propos du fort de Sisilisson, en Dšanie : *Ἔνθεν δὲ ἰόντι ἐν ἀριστερᾷ πρὸς βορρᾶν ἄνεμον χῶρός τίς ἐστιν, ὅνπερ καλοῦσιν οἱ ἐπιχώριοι Λογγίνου φοσσᾶτον, ἐπεὶ Λογγῖνος ἐν τοῖς ἄνω χρόνοις Ῥωμαίων στρατηγός, Ἴσαυρος γένος, στρατεύσας ἐπὶ Τζάνους ποτὲ τῇδε πεποίηται στρατόπεδον. De aedificiis*, III, 6, 23, Haury, t. III, p. 98-99.

[2] *Anal. Boll.*, t. L, p. 18-27.

[3] Ibid., p. 20 ; cf. supra, p. 256.

[4] C'est-à-dire groupées par circonscriptions provinciales et régionales. Sur le rapport de ces catalogues systématiques aux listes composées sans égard à un principe reconnaissable, voir surtout E. Honigmann, *Recherches sur les listes des Pères de Nicée et de Constantinople*, dans *Byzantion*, t. XI (1936), p. 429-49.

barbarie grossière [1]. Justinien fit d'énergiques efforts pour les gagner à la civilisation chrétienne. Il semble n'y avoir réussi d'abord que dans la mesure où pareilles entreprises réussissent toujours. Mais quand le basileus, encore plus infatigable bâtisseur que convertisseur despotique, voulut construire une église pour les Dšanes chrétiens, il l'éleva, dit Procope, *ἐν χωρίῳ Σχαμαλινιχῶν* [2] *καλουμένῳ*. C'était le nom d'un fortin dont la situation n'est pas exactement connue [3], mais qui ne saurait être identifié à aucune des localités nommées dans la Passion d'Orentius.

Ni la Nouvelle Parembole, ni Rhizos, ni Cordyle, ni Apsaros, ne figurent sur l'interminable énumération des églises, monastères, sanctuaires et chapelles bâtis ou restaurés par Justinien. A Rhizos, pourtant l'empereur architecte fit, nous le savons, exécuter des travaux considérables [4]. Pourquoi le tombeau de S. Orentius n'eut-il aucune part à cette sollicitude? On ne nous forcera pourtant pas de croire que ce soit uniquement parce que ce tombeau, dont personne n'a jamais entendu parler, était surmonté d'une basilique assez belle et magnifique pour ne demander ni embellissement ni réparation.

En Lazique, le christianisme florissait déjà avant le règne de Justinien [5]. Mais on aura beau en reculer les débuts jusqu'aux plus extrêmes limites de la vraisemblance, on n'atteindra pas les premières années du IVe siècle. Il n'y avait certainement pas de communautés chrétiennes organisées chez les Lazes au temps de Maximien. Supposé qu'un confesseur de la foi fût allé périr de misère à Ziganeos, dans les circonstances dont la Passion d'Orentius entoure la fin de S. Cyriaque, le souvenir de cette victime, tombée si loin de tout regard ami, comme un voyageur obscur, emmené au fond du désert par des sauvages, se serait effacé à tout jamais de la mémoire des hommes.

[1] PROCOPE, *De Bellis*, I, 15, 21-25, éd. HAURY, t. I, p. 77-78.

[2] Var. : *Σκαμαλινιχῶν*, *Σχιμαλινιχῶν*.

[3] *De aedificiis*, III, 6, 26, HAURY, t. III, 2, p. 97.

[4] A Trébizonde, Justinien avait fait renouveler l'aqueduc de Saint-Eugène. *De aedificiis*, III, 7, 1, HAURY, l. c., p. 99.

[5] *Anal. Boll.*, t. L, p. 18.

Justinien a beaucoup bâti pour les Lazes. Il serait positivement incompréhensible qu'il n'ait rien voulu faire pour le culte d'un soldat romain, mort martyr dans leur pays. C'est pourtant le mystère qu'on aurait à éclaircir si la mémoire de S. Cyriaque s'était conservée à Ziganeos.

V

A ceux pour qui l'histoire des origines chrétiennes au Caucase reste une *terra incognita*, où l'imagination se promène à l'aise comme au temps des Argonautes, il peut ne pas sembler impossible d'échapper à la conclusion logique des observations qui précèdent. Mais elles finiront par s'imposer, de gré ou de force, parce qu'on ne peut accorder l'ombre d'une créance à un roman comme la Passion d'Orentius, sans être conduit à sacrifier, pour lui faire place, tout ce que nous possédons de témoignages certains sur la pénétration de l'Évangile chez les Ibères et leurs voisins. Par ses prétentions littéraires, par la donnée même du récit et la perspective fantastique qui le situe en dehors de toute réalité, par les plagiats qu'on y reconnaît et par le cadre topographique où l'action se déroule, la légende d'Orentius se dénonce comme une fiction relevant de la pure supercherie.

Cette invention fabuleuse porte la marque d'une époque qu'il n'est peut-être pas impossible de circonscrire approximativement. Les épisodes de la Passion se succèdent dans des postes militaires, jalonnant la ligne de communications, qui dut être réorganisée, après la conquête arabe, quand le thème de Khaldie devint le dernier rempart de l'empire grec, sur la côte orientale de la mer Noire [1]. Pour y consolider sa position stratégique, Byzance semble bien avoir, là comme ailleurs, essayé de maintenir la population indigène dans le giron de l'Église impériale. Un des moyens de propagande qui rentrait dans les habitudes de sa politique religieuse était de cultiver et au besoin de faire pousser, sans germes ni racines, de poétiques légendes, où de prétendues traditions locales

[1] Cf. *Les Khazars dans la Passion de S. Abo de Tiflis*, dans *Anal. Boll.*, t. LII, p. 44-45.

se confondaient avec les anciennes gloires de l'empire romain. A Édesse, à Nisibe, à Cherson, en mainte autre région, les hagiographes grecs commis à cet office exercèrent leur talent avec un zèle que le succès dut encourager, puisque, après des siècles, plus d'un critique moderne s'y trompe encore. Le rédacteur de la Passion d'Orentius était de la même école, et l'on peut ajouter d'ailleurs que son imagination ne s'évertuait pas dans le vide absolu. Orentius et ses frères, traînés de station en station par leurs bourreaux à travers le pays laze, remettent en mémoire les cruelles épreuves des compagnons de S. Maxime le Confesseur, les deux Anastases, et d'autres victimes parfaitement authentiques de la persécution monothélite [1].

L'inventeur d'Orentius n'est pas le seul hagiographe qui ait travaillé pour les bonnes gens du thème de Khaldie. Le moine Épiphane, que nous avons rencontré plus haut [2], en est un autre. Mais le temps est encore loin où l'on pourra essayer de grouper et de classer les produits de cette littérature. Le début en remonte à une période antérieure à la conquête musulmane, puisque la Passion de S. Simon le Zélote, écrite vraisemblablement à la gloire de l'Église d'Anacophia en Aphkhazie, a eu le temps de parvenir au compilateur du martyrologe hiéronymien [3].

Comme la légende d'Orentius offrait à l'historiographie nationale des Ibères un thème fertile en variations érudites ou poétiques, on serait curieux de savoir quelle figure la notice du synaxaire grec a prise dans la version géorgienne. Cette version, s'il faut le rappeler, fut faite, vers le milieu du XI[e] siècle, par Georges l'Hagiorite [4], d'après un exemplaire provenant de la Grande Église de Constantinople. Malheureusement, aucun des manuscrits où elle s'est con-

[1] R. Devreesse, *Le texte grec de l'Hypomnesticum de Théodore Spoudée*, dans *Anal. Boll.*, t. LIII, p. 60-62 ; P. Peeters, *La version arménienne de l'historien Socrate*, dans les *Mélanges Bidez*, t. II (Bruxelles, 1934), p. 672-75.

[2] P. 248-49.

[3] *Comm. martyr. hieron.*, oct. 28, dec. 19.

[4] *Vita S. Georgii Hagioritae*, c. 41. *Anal. Boll.*, t. XXXVII-XXXVIII, p. 110.

servée, ne nous est accessible, et l'édition qu'en avait commencée le regretté N. Marr au t. XIX, 5 de la *Patrologia Orientalis* (1926), est demeurée interrompue après les premières pages [1].

A défaut de mieux, nous noterons, pour mémoire, que dans le codex 193 de l'ancienne bibliothèque du Musée ecclésiastique de Tiflis [2], manuscrit sur parchemin, probablement contemporain de Georges l'Hagiorite, la commémoration de S. Orentius et de son groupe est inscrite au 23 juin [3].

De son côté, M.-G. Ǧanašvili qui avait remarqué dans un autre manuscrit [4] la légende des sept frères martyrisés sur le sol de la Grande Géorgie, a cité quelques bribes de ce texte [5], où deux noms peuvent être épinglés. Les martyrs, avant d'être relégués en Aphkhazie, sont d'abord emprisonnés à *Saṭlebeli*, ხატლებელო. Saṭlebeli est un adjectif dérivé de *Saṭlebi*, forme plurielle correspondant à *Σάταλα*. L'aîné, c'est-à-dire le premier des sept frères, meurt à *Banakebi*, ბანაკები, autre pluriel, formé d'un terme emprunté à l'arménien *բանակ* et qui traduit exactement *παρεμβολαί*. De ce nom propre redevenu nom commun, au mépris d'un usage séculaire, on doit inférer que le tombeau de S. Éros n'avait pas attiré en foule les pèlerins de Géorgie à la Nouvelle Parembole.

Par l'extrait de Ǧanašvili, ou par l'annonce du martyrologe romain, au 24 juin, feu Michel Tamarati a été mis sur la trace du synaxaire de S. Orentius. Il a aussitôt lâché la bride à son érudition impétueuse [6]. C'est par erreur, prononce-t-il, que l'Arménie est nommée dans le martyrologe, « car la ville

[1] A en juger par les huit légendes dont le texte est imprimé, sans indication de date liturgique, le recueil où elles sont prises n'est pas un synaxaire mais un tome de ménologe, ou plus vraisemblablement un passionnaire suivant l'ordre du calendrier.

[2] Th. D. Žordanija, *Opisanie rukopisej Tiflisskago Cerkovnago muzeja Kartalino-Kahetinskago duhovenstva*, t. I (Tiflis, 1903), p. 216-19.

[3] K. Kekelidze, *Liturgičeskie gruzinskie pamjatniki v' otečestvennyh knigohraniliščah* (Tiflis, 1908), p. 263-65.

[4] N° 222 de la même bibliothèque, Žordanija, t. c., p. 242-46.

[5] Dans son édition de Vakhušt, *Sak'artvelos geografia*, p. 246, note 434 ; trad. p. 190, note 541.

[6] *L'Église géorgienne*, p. 150.

de Satala, actuellement Satlé,.... se trouve dans la Géorgie occidentale, dans le bassin du Dchorokhi, sur la rivière de même nom » (ici une référence à la géographie de Vakhušt). Le reste de la notice est résumé de ce point de vue. Nous y apprenons que S. Orentius et ses frères « furent envoyés sur la montagne de Saṭlebéli », que « le frère aîné d'Orentius, Héros, mourut dans le village de Banakebi », « Kviriakos... à Zipaneos, ville d'Ossetie », et Longinus « dans l'Abkhazie et fut enterré à Btcivinta ».

Ces quelques échantillons nous permettent d'entrevoir ce qui serait advenu si la légende d'Orentius était tombée sous les yeux d'un historien ou d'un hagiographe ibère, animé de la même foi patriotique que le compilateur des Annales Géorgiennes ou le panégyriste des Treize Pères syriens.

Il s'en est fallu de peu qu'une revendication n'ait été élevée contre le synaxaire grec, au nom de la tradition locale géorgienne.

P. P.

LA LÉGENDE DE Ste ÉDITH EN PROSE ET VERS PAR LE MOINE GOSCELIN

II

Incipit Translatio ipsius cum sequentibus Signis (1).

1. Annus iam tercius decimus ab obitu sacre uirginis (2) recondiderat terre illud aureum uasculum diuine habitationis, cum tandem placuit Domino gratiarum tam preciosum depositum in lucem educere multorum. Inde uisionum et reuelationum clarescunt misteria ; ipsa celicola Editha [1] fit in Domino tam libera sue glorie nuncia quam intemtabilis [2] ab

1. — [1] Edgytha L. — [2] intempt. L.

(1) Cf. Mc. XVI, 20.

(2) C'est-à-dire 997 ; malheureusement, cette date ne s'accorde pas avec le rôle prêté ensuite à S. Dunstan († 19 mai 988). On lit pareillement dans la Vie abrégée : « Elapsis post depositionem B. Edithae annis tredecim, apparuit B. Dunstano... » (§ 8 : *Acta Sanctorum*, Sept. t. V, p. 370 E) ; C. Suyskens, reprenant la conjecture d'un ancien auteur, a fait remarquer qu'en lisant *mensibus*, au lieu d'*annis*, tout s'arrangerait pour le mieux (ib., 369A, et cf. 368 B : § 23 et § 25 du *Commentarius praevius*). Cette correction devient plus difficile, maintenant qu'on a le texte même de Goscelin sous les yeux. Le personnage de S. Dunstan étant retenu, tout de même qu'il est présenté dans le triple récit de Guillaume de Malmesbury (*Gesta pontificum*, p. 189 sq. : l. II § 87 ; *Gesta regum*, p. 270 : l. II, § 318 ; *Vita S. Dunstani*, § 23, dans *Memorials of Saint Dunstan*, p. 311), force est d'avouer que notre biographe s'est trompé matériellement. Si dans tout ce long chapitre, il avait écrit, non pas : *Dunstanus*, mais *Elfricus*, l'on n'aurait rien à redire ; Aelfric fut, en effet, le troisième successeur de Dunstan à Cantorbéry (995-1005). Bien au contraire, Goscelin tient au célèbre archevêque qui avait recueilli le dernier soupir d'Édith et présidé à ses funérailles ; car il précise plus loin, lors de la première mention : « ... Dunstano a d h u c s u p e r s t i t i , » et son discours est à l'avenant ; la prophétie du pouce intact est rappelée.

omni ambitione terrena. Primo lucescit [3] fratri suo Ethelredo regi (1), cuius et germana benignitas et regia auctoritas plus haberet suffragii. Dehinc summo post regem principi Ordulpho (2), item alii illustri uisa est primario, qui utrique superne emulationis celebrabantur preconio : singulos sollicitat sue eleuationis imperio.

His etiam tribus testibus [4] in fide Trinitatis premissis, apparuit lucida uirgo sanctissimo Cantuarie metropolitano Dunstano adhuc superstiti, preferens summo presuli uice angeli legationem Domini : « Reminiscens, inquit [5], Dominus miserationum suarum (3) assumsit [6] me, placetque ineffabili bonitati sue ut clarificer in salutem fidelium suorum apud homines, quam glorificauit apud angelos [7] conciues. Vade ergo Wiltoniam [8] et diuina exsequere [9] mandata, ut corpus meum in laudem Domini possessoris eleues de terra. Ne uero dubites et ulla te fantasia deludi estimes, hoc tibi dabitur ueri signum, quod scilicet preter officia membrorum quibus in puellari leuitate abusa sum, idest oculorum, manuum, pedum, inuenies reliqum [10] corpus meum sicut illibatum, ita incorruptum [11]. Pollicem quoque dextere manus quo mihi assidue sancte crucis impresseram signum uidebis nihilominus [12] illesum, ut appareat benignitas Domini in parte seruata et paterna castigatio in parte absumta [13]. Fauebit etiam obsequentibus ipsa gleba nostra [14] de fundo spelei [15]

[3] luces|it *sic* R (*re vera prius* sucesit, *quod haesitanter, ut videtur, correctum fuit, ita ut iam* lucesit *legere liceret*). — [4] test. *om.* R (*e* L *restituendum*). — [5] inquid L. — [6] assumpsit L *cum Br.* — [7] angelicos *Br., sed et post* conc. *add.* in celis. — [8] Uuilt. L. — [9] exeq. L *et Br.* — [10] *ita etiam* L (reliquum corporis mei *Br.*). — [11] *hic Br. sententiam add.* (nam libidinis *etc.*), *quam e Gestis Guillelmi Meldunensis quodammodo concoxit ;* L *etenim cum* R *consentit.* — [12] nihil ominus R^1 . — [13] absumpta L *et Br.* — [14] u(est)ra R. — [15] spelunce L.

(1) Ethelred III mentionné ci-dessus, §§ 2, 18 et 19.

(2) Ordwulf, fils d'Ordgard, nommé souvent dans les chartes, de 980 à 1006, fondateur de l'abbaye de Tavistock en 981 (cf. W. G. Searle, *Anglo-Saxon Bishops, Kings and Nobles*, p. 430 : n° 47). En particulier, il signe un acte du roi Ethelred, daté de l'année 994, en faveur de Wilton (cf. J. M. Kemble, *Codex diplomaticus aevi Saxonici*, t. III, 1845, p. 280 : n° 687). La chronique rimée en fait un « Duke of Cornuayle » (v. 2413).

(3) Cf. Ps. XXIV, 6.

superius porrecta, quasi iam egredi parata. Talium indiciorum attestatione tocius infidelitatis nebulas absterge. » Dixerat, et ecce supernus speculator (1) euigilans, dum secum uisionem retractat, monstrata signa probare non tardat [16].

Confecto quinte lucis itinere (2), nocte in uilla subsedit Seribirie [17] (3), tribus fere milibus a Uuiltonia distante. Et quia priori credidit et paruit uisioni, plus meruit doceri. Sopitus a mundi turbinibus, clarius supernis inuigilat contemplacionibus. Transfertur per uisum in eclesiam Wiltonie coram dedicato sancte Trinitati ad caput [18] uirginis altari [19]. Videt angelica claritate [20] et apostolica dignitate preciosum martirem Dionisium altari astare ; uidet celicam Editham [21], luce et candore splendidam iuxta assistere, talique dilectum patronum [22] compellare deuotione : « Scis, pater, de me quid dominice placuerit gratie ; tu, summi consilii interpres et diuine uoluntatis legate [23] ac mei depositi conscie [24], huic aduene [25] qua fide et auctoritate [26] huc eum inuitauerim [27] edissere. » Tum celestis archipontifex terreno adhuc in corpore peregrinanti archipontifici ita uisus est eloqui : « Animaduerte, frater, ex presenti quoque indicio [28] uisionem quam nuper uidisti ueram esse, super huius dilecte Domini declaratione. Digna est a terrigenis uenerari, que inter celigenas meruit coronari. Dignum est honore hoc corpus, hoc templum uirginalis pudicicie [29], in quo amator uirginitatis regnauit Dominus rex

[16] tradat R.— [17] Serebyrie L (apud Sarum *in Br.*). — [18] capud L. — [19] altare L. — [20] uisione L, *sed codicis* R *lectionem brevior Vita comprobat.* — [21] edgytham L (*et inferius*) ; *at* R *uno signo hic* th *produxit saxonico more, ut dulcis* t *exprimeretur.* — [22] Dionisium *add.* L (*sed Br. nostra firmat, etiam inferius*). — [23] legatus L. — [24] conscius L. — [25] Dunstano *add.* L. — [26] autor. *sic* L *et* R[1], auctor. R[2]. — [27] inuitauierim R[1]. — [28] iudicio R (*hic tamen Br. deficit*). — [29] pudicie *sic* R ; *quae forma, pro pleniore, in aliis eiusdem aetatis scriptis habetur.*

(1) Cf. Ez. III, 17 ; XXXIII, 7 etc.

(2) Goscelin veut dire que le voyage de Cantorbéry à Wilton prenait cinq jours. La grand'route du Wessex, venant d'Old Sarum, passait en effet à Wilton qui, grâce à cette position, fut d'abord la capitale du royaume et l'une des résidences habituelles des rois anglo-saxons ; mais, aussitôt après la Conquête, on la détourna pour la faire passer à Salisbury, et Wilton perdit en même temps beaucoup de son importance (cf. J. E. Nightingale, op. cit., p. 1 sq).

(3) Dans l'abrégé, John of Tynemouth transpose selon l'usage de son temps : « cum apud Sarum prope Wiltoniam pernoctaret » (§ 9).

glorie (1), in quo habitauit deifera conscientia et totius bone uoluntatis flagrantia [30]. Testimonio nostro crede super ea et Domini imperio obedire festina, quatinus attollatur de monumento quasi resurectionis [31] specula et in domo Domini luceat hec preclara lucerna (2). Nam eius acceptabilia et placabilia apud Christum suffragia mortalibus sunt necessaria ». In his hospes euigilat et, cum nocte noctem ambiguitatis relinquens, ad destinatum locum peruolat. Premissa etiam regis ac principum ex uisionibus testimonia eum confirmabant. Comperta ergo rei ueritate, instante presulum auctore cum Uuiltoniensi pontifice et sancto Elfego Wintonie cumque aliis ecclesiarum presidibus et cleri populique multitudine, reseratur mirrifera tumba, exponitur mirifica gleba, offertur in superficie spelunce, quasi iam prodire enisa ; exalat acsi de paradiso aromatum fragrancia [32]. Erat hec dies a festiuitate omnium sanctorum tercia, sanctorum resurectioni in Christo dormiencium primogenito dicata (3), que IIIo [33] nonas nouembris sancte Edithe eleuacione perpetuatur festiua (4).

Excipitur et eleuatur angelica dragma cum omnium iubilo et leticia, quam et prophetica excitant cantica : « Surge, illuminare Ierusalem, quia uenit lumen tuum et gloria Domini super te orta est (5). Consurge, consurge, eleuare, eleuare (6), excutere de puluere, solue iugum captiuitatis, filia Syon, consurge et induere uestimentis glorie tue, filia Hierusalem (7),

[30] fragracia L. — [31] *sic pariter* LR. — [32] *prius* fragl. R, *ut vid.* — [33] tertio *recte in Br.*, IIIIo R (*quae secunda dies nouembris esset*).

(1) Cf. Ps. XXIII, 10. (2) Cf. Mt. V, 15.

(3) La phrase n'est pas très bien construite et pourrait faire difficulté à première vue : *dicata* se rapporte à *festivitate ;* le *primogenitus* est le *primogenitus mortuorum* (Apoc. 1, 5 et autres passages) ; le sens est : « Le troisième jour après la Toussaint, fête consacrée à la résurrection des saints qui dorment dans le Christ, premier-né d'entre les morts. »

(4) Dans les calendriers anglo-saxons qui nous ont été conservés, la Translation de Ste Édith n'est rappelée que deux fois : à Winchester et à Bury (cf. F. Wormald, *English Kalendars before A. D. 1100*, t. I, 1934, pp. 166, 250).

(5) Es. LX, 1. (6) Es. LI, 17 ; LII, 1.

(7) Cf. Es. LII, 1, 2 (Vulg. : « solue uincula colli tui, captiua »).

in qua excitatur et ipse qui cubat in meridie (1). Surge, Domine, in requiem tuam, tu et arca sanctificationis tue (2) ». Tum uero mater deuotissima, circumdans dulce pignus cum uirginum chorea, ymnum laudis attollit ad sidera. O inexhausta [34] Dei bonitas : quantam lucem refert post tenebras (3). O paternam Domini consolationem, castigatione maiorem, que dolorem tripudii facit materiem. Iterum nascitur matri de sepulcro que nata est ex utero. Quam dudum funerarat, modo de funere receptat. Reddidit terra parenti depositum sobolis ; uersus est in gaudium luctus (4), in canticum ululatus, in uitam funus. Vite pignus possidetur post mortem felicius. Ergo corporis miraculum inuenti, quomodo ipsa beata Editha prenunciauerat, amplius omnes fide coroborat, spe exilarat, caritate inflammat : supreme partes demolite ab ulnis et genibus ac facie (5) ; reliquum corpus cum signifero, ut dictum est, sancte crucis pollice sua soliditate uiget ac nitore, ut eque mirabilis laudetur Domini gratia et in florenti et in occidua, et refloreat ac exultet in Deum uiuum cor et caro sua (6). Inde effertur in meridianam porticum Gabrielis archangeli (7), et uelut libatorium aureum sacrificii archangelico imponitur altari, diuque dulce presidium suplicum requievit ibi, et bene uirginalis margarita uirginei partus nuncio est apposita et uelut archa sub alis cherubhin seruata.

XI. *Arca* [1] *Philisteis capta triumphis,*
Victores potius uicta trucidat,

[34] inexausta *prius* R.

XI. — [1] *Quod carmen, codice* C *servatum, continuo post carmen X exscribitur (cf.* § 24) ; *sed de vero loco nullum dubium adest, quia primus versus, immo prima vox ultimam sententiam narrationis* § 1 *revocat, atque pariter versus 22 denuo sententiam illam metrice praestat ; quapropter, Gozelinus profecto clarius indicium dandum esse non existimavit.*

(1) Cf. Cant. I, 6 ; II, 7. (2) Ps. CXXXI, 8.
(3) Cf. Iob XVII, 12. (4) Cf. Hier. XXXI, 13 ; Thr. III, 15.
(5) Guillaume de Malmesbury, dans ses trois récits (voir ci-dessus), rapporte le fait d'une manière équivalente ; il n'est pas sûr, cependant, qu'il dépende directement de la rédaction composée par Goscelin, quoiqu'il soit pour nous le seul autre témoin concernant Édith, mais un témoin beaucoup plus discret.
(6) Cf. Ps. LXXXIII, 3.
(7) Ce détail complète la description de l'oratoire dédié à S. Denys (ci-dessus, I § 20) ; il sera repris encore à propos de la sépulture des abbesses (§ 7 et § 20).

Obtruncatque Dagon numen eorum,
Inque manu forti ceu Pharaonis
Ruptis egreditur faucibus hostis;
Immo triumphales alta Curules
Donaque palmigera laude reportat.
Hanc tandem Salomon, gloria regum,
Aureolo templo, sede parata,
Transfert cum regio conglomerato.
Cingunt mille duces, mille phalanges,
Cetus Leuitici sex legiones,
Itque sacerdotum uis populosa,
Ornatu rutilo, murice, bisso.
Organa, nabla, lire, tympana, musae,
Cymbala, sistra, chori, sidera, montes,
Valles et fluuios laudibus implent.
Milia centena turibulorum
Urunt celicolis pacis odores,
Et thimiatibus flat uia tota.
Tali cum iubilo cumque triumpho
Alis sub cherubin conditur arca.
Ast Aedgitha, Dei luce reducta,
A satrapis mortis morte recisis
Ex ima tumuli fauce recepta,
Tecta cherubinis non latet alis;
Sed uera modium luce fugante,
Iam coram rutila lampade fulget,
Postquam palma crucis uela rescidit,
Iamque sacramentis omnibus actis,
In lucem Dominus cuncta retexit.

2. Quomodo monacus reliquias virginee vestis abscidere voluerit. Succedit ingens miraculum, omnium asstipulatione commendatum. Monachus Glastonie, Edulfus nomine (1), notissimus hic sacerdotali deuocione, temeraria fide ambiens reliquias de uestibus sacrati corporis, in supra scripto altari quiescentis, collectam in rugam a uirgineo

(1) La forme saxonne est Eadwulf. On trouve trente répondants, environ, dans les listes de W. G. Searle, *Onomasticon Anglo-Saxonicum* (1897), p. 201 sq. ; mais aucun qui s'identifie avec un moine de Glastonbury, à la fin du xe siècle.

pectore tunicam cultello precidit [1], simulque sacrum corpus ferro degustante prestinxit [2]. Extimplo sanguinis unda, acsi de uiua uena elicita, prorupit uestesque niuales ac pauimentum rosis suis respersit. Territus presumtor [3] ferrum cum sacra rapina proicit, et quasi reus sanguinis et iuguli innocentis in faciem ruit, culpamque temeritatis lauare fletibus curauit. Hec mirabilia firmant mirabiliora. Nam, ubi ille a satisfactione surrexit, iam nullus cruor apparuit ; sed, quasi penitentia receptus, in suum corpus resedit.

Item [4] alicui sororum de uitta sacrati capitis porciunculam paranti abscidere [5] testantur illud uitale caput se contra erexisse ac presumtricem minaci indignatione absterruisse, ut sciret uidelicet quanto timore et reuerentia sanctorum cum Deo regnancium sancta sint tractanda.

3. De matre eius Wlftrude [1] quomodo cecum illuminaverit. Verum interim differentes cetera, hic materna filie dedicamus preconia. Recte eadem concelebret pagina quas eadem complectitur ecclesia. Meritis quoque non degenerantem genitricem filia et socrum Domini colligat sponsa, cuius utero, cuius gremio, cuius uberibus Christo est educata. Hec illius notissima feruntur miracula.

Funeratus [2] oculis aduena Theutonicus supradictum Bennam (1), ut notum sibi et compatriotam, interpellat secretius, intimans se per uisum de lauacro manuum domine Wlftrudis fuisse illuminatum, idque credulus flagitabat fieri ratum. Cecus corpore bene uidebat mente, exteriores tenebras quo fidei pelleret medicamine. Benna ubi rem intelligit et nota pure uite eius merita secum reuoluit, uerba et peticionem ceci uenerabili domine suggerit, et ne tale remedium dene-

2. — [1] prescidit *Br.* — [2] percussit *Br.* — [3] presump. *Br. (et inferius).* — [4] *verbum hoc atque particula depicta littera per marginem distincta sunt ; inscriptio tamen nulla traditur.* — [5] abscindere *in recentiore forma brev. Vitae.*

3. — [1] Wltrude R, *ac sic infra constanter ; at formam veram quam prius ipse librarius testatus est restituere malui ; pariter in Anglico Chronico, saec. XV, Vilodunensi vocato :* Woltrud (Woltrude, Woltrudys, Wultrud, Wultrude). — [2] *ab hoc verbo novam particulam librarius producit, principali littera per marginem extenta.*

(1) Voir ci-dessus, I §§ 7, 14, 20.

get, proximo deposcit. Tum illa exclamans stupefacta : « In nomine, inquit, Patris et Filii et Spiritus sancti, que ego sum ad hec argumenta? Vnde mihi tanta presumtio? » — « Ita, inquit Benna, ita fac ut dixisti : In nomine Patris et Filii et Spiritus sancti. » Vix tandem persuasa sacerdotis fide et prudentia, orans trepide limpida manus perfundit limpha. Hac ubi cecus sibi oculos imbuit, apertis repente luminibus insolitum diem hausit. Adhuc Benna hortatur ut nubilantes acies ipsa per se abluere non dedignetur. Cumque nomen Trinitatis clamore iteraret tremefacta, et ille in eodem nomine rogitaret fieri postulata, tandem cum assueto filie sancte crucis signo languidos aspectus diluit atque ita, omni caligine detersa, clarissimum lumen infudit. Sed hinc magis se accusans ut indignam, Domini magnificabat omnipotenciam.

4. De vicecomite presbiteros iniuriante. Duos monasterii sui presbiteros, Osmundum et Adelmannum (1), Wiltoniensis prefectus Ailuuinus (2) in suum abducebat ergastulum, et beata femina inclamat Dominum. Nec mora : metu quidem domine eos remisit ; sed, diuina ultione subsequuta, confestim sibi linguam premordens et digitos dentibus lanians, interiit, debitumque arrogancie suplicium exsoluit.

5. De latrone ad ecclesiam confugiente. Item latrone ad hoc cenobiale asilum confugiente, illustris domina, presumens de Domini protectione et suffragiis beate filie, clausas post eum portas iussit reserare, statimque Pharaonica

(1) Osmund est bien un nom saxon, très commun (cf. ib., p. 376 sq.) ; mais Adelman doit être teutonique. Ces deux « prêtres » ont peut-être remplacé, à Wilton, les chapelains Radbode et Benna, désignés par Edgar, quand sa fille entra au monastère (ci-dessus, I § 7).

(2) Aethelwine, autre nom fort répandu en Angleterre à l'époque saxonne (ib., p. 58 sqq.). Je ne sache pas que le personnage visé soit autrement connu ; son titre de *uicecomes* (ou *praefectus*) est celui que les Normands importèrent, pour désigner le *sheriff* saxon (cf. E. A. Freeman, *The History of the Norman Conquest*, t. V, 1876, p. 397 sq.) ; le bref récit montre en effet le *sheriff* dans l'exercice de son rôle. — A la rigueur, c'est-à-dire en supposant une négligence de transcription, la forme latine « Ailuuinus » pourrait correspondre à un nom saxon distinct, non moins fréquent, à savoir Aelfwine (cf. Searle, op. cit., pp. 27-29). J'indique seulement, à titre d'exemple, une donation d'Edgar pour Wilton même, en 968, où l'on remarque parmi les signataires un Aethelwine *dux* et un Aelfwine *minister* (cf. J. M. Kemble, op. cit., t. III, p. 23 ; n° 543).

audatia insequentes satellites regii iugi sunt cecitate damnati ; latronem uero regis Etelredi fauore Wlftrudis dimisit in pace. O fidei constancia, que persequutores non exclusit, set ultro admissos inclusit, intra muros magis hostem cepit, et in manu forti predam uenantibus excussit. Lumina sanguinem querentia uox increpuit continua, ut nec se nec alium uiderent quo auferrent, nec aliquem perderent, dum ipsi sibi perissent.

6. **Quomodo sanctum Iwium a suis non valentem auferri optinuerit.** Suis quoque diebus clerici Pithorum [1] (1), scrinio circumferentes sanctum confessorem Yuuium [2] (2), in sacrum beate uirginis oppidum et regale habitaculum (3) ut ferrum in adamantinum impegerunt scopulum. Suscepti sollemni processione et uirgineo canore cum benigna eclesie caritate, in altari dormicionis beate Edithe deposuerunt illud sanctitatis feretrum et onus leue (4), ac, nescio quo [3] bono spiritu adacti, sacrificium non suo uoto fecere (5). Igitur cum

6. — [1] *id est* Pictorum, *ut in Br. habetur (fortasse rectius)*. — [2] Ywium *Br. (etiam inferius)*, Ywen *in Chronico Vilodunensi*. — [3] nescii quo R.

(1) En les déclarant « Pictes », Goscelin ne veut peut-être rien dire de plus que s'il les nommait Celtes. Il est amusant de rapprocher le passage correspondant de la chronique métrique du XV^e^ siècle : « from Pycardye they comen » (*S. Editha siue Chronicon Vilodunense*, éd. C. HORSTMANN, 1883, p. 67, v. 2981) ; peu après, on lit encore : « Weron the bones of seynt Ywen the confessour, / Y-closed in a litulle shryne.... » (v. 2989 sq.).

(2) Suivant la Vie brève du *Sanctilogium Angliae*, composé au XIV^e^ s. par Jean de Tynemouth (éd. C. HORSTMAN, *Nova Legenda Anglie*, t. II, 1901, p. 91, et cf. *Acta Sanctorum*, Oct. t. III, p. 404 sq.), Ywius aurait été disciple de S. Cuthbert à Lindisfarne, sur la fin du VII^e^ siècle, et serait allé mourir en Armorique ; le même récit note, pour terminer, la présence de ses restes à Wilton. Aux références fournies par l'abondant commentaire des Bollandistes (ib., pp. 400-404), il suffit d'ajouter le témoignage des calendriers anglo-saxons. « Iwi confessoris » est nommé deux fois le 8 octobre : dans un calendrier attribuable au Devonshire (?), pour une bonne part celtique (cf. E. BISHOP, *The Bosworth Psalter*, pp. 152, 170, et F. WORMALD, t. c., p. 39),,et dans un autre calendrier fait peut-être pour Worcester (WORMALD, ib., p. 235) ; puis, on trouve quatre fois : « Iwigii », en des livres de Winchester (ib., pp. 123, 137, 151, 165).

(3) Goscelin désigne ainsi tout ensemble le monastère dédié à Notre-Dame et le palais du roi ; car Wilton, depuis le IX^e^ siècle, représentait l'une et l'autre demeure ; les chartes le montrent clairement.

(4) Cf. Mt. XI, 30. (5) Cf. Ps. XLIX, 14.

post piam uenerande Wulftrudis hospitalitatem cum suo preside pararent abscedere, — ut est mirabilis Deus in sanctis [4] suis (1) — tanto sanctus Ywius affixus est pondere ut ab altari nullo leuari posset [5] conamine, quatenus palam daretur intelligi illum sancte uirginis Edithe deuotarumque animarum eius loci amore teneri nec ultra inde uelle separari. Quid faciant aduene miseri, uidentes se a duce suo derelinqui? Plorant, eiulant, scindunt uestes [6], uellunt crines [7], torquent manus, tundunt feretrum ut Balaam iumentum (2); et nihilominus sancta gleba ut uasta rupes nulli fortitudini, nulli cedit multitudini; nullis lacrimis Esau supplantata ab Iacob benedictio poterat reuocari (3). Restant ituri, ut fratres Ioseph, cum retento fratre uolentes teneri (4). Quid multa? Defessis tandem ac desperatis, duo milia solidorum patrie incudis relibrat eis liberalissima semper domina Wlftrudis. Hi, suscepto argento ut lenticula Esau (5), discedunt, et incomparabilis thesauri benedictionem tenentibus, gratificati mercede, concedunt [8]. His uero qui negligentius tractant sancta sua [9] exemplo sunt indignis auferenda et ad dignos cultores transferenda. Exultat mater dilectionis pulcre (6), exultant filiarum Syon syderee anime quod Wiltoniensis parochia tanto ditata protectore, quod alma Editha tanto dotata sit coherede, cum quo addantur in domo Domini gloria et diuicie (7).

7. De transitu domne Wlftrudis. Hec inter alia probitatis officia muro lapideo apricam cinxit Wiltoniam operosa, uirginalem eclesiam uelut arcem Syon (8) et turrim [1] Dauid (9) fundauit fide, erexit spe, dilatauit caritate, sepsit uirtute continentie, melior edificatrix et bellatrix quam Semiramis Babilonie. Iam post longeuam peregrinationem, post longum

[4] sis *sic R, consueta lineola superscripta.* — [5] possent *Br.* — [6] uestes scind. *Br.* — [7] et crines auellunt *Br.* (euell. *in posteribus libris*). — [8] *aliter vero Br. narratiunculam concludit:* ad propria tristes redierunt. — [9] *hic* R *distinxit.*
7. — [1] turrum R.

(1) Cf. Ps. LXVII, 36.
(2) Cf. Num. XXII, 3.
(3) Cf. Gen. XXVII, 35 sq.
(4) Cf. Gen. XLIV, 17 sq.
(5) Cf. Gen. XXV, 29.
(6) Cf. Eccli. XXIV, 24.
(7) Cf. Ps. CXI, 3.
(8) Cf. II Reg. V, 7.
(9) Cf. Cant. IV, 4.

orbitatis ac superni desiderii martirium, migrauit ad beatam urbem sanctorum Ierusalem, ad Dominum qui uiduam suscipiet et aduenam (1), ad eternos amplexus desiderabilis filie in Christo, cum qua gaudet super ipso immortali sponso. Transiit consequenter sexto die infra octauas eiusdem sobolis beatissime (2), ut et ipsa ei transitus iungeretur propinquitate. Corpus colligit aula sancte Dei genitricis, et ante gradus reconditur principalis altaris, depositum scilicet gratie coram maiestate ipsius dominice uirginis. Condecenter quoque eiusdem uteri pignus idem tesaurizat locus, peruio tantum pariete distinctus (3). Hic illa pio quidem defunctorum officio celebratur ; sed meritorum fide et precedentibus ac sequentibus signis in beata uita assumta comprobatur, ut quasi angelus desuper funebres exequias increpare uideatur (4): « Quid queritis uiuentem cum mortuis ? » Nam quamuis pie cum aromatibus orationum ueniant suplices, notantur tamen debitam uirtuti reuerentiam dissimulantes et uitalia pignora a morti obnoxiis non discernentes.

Sed, his Dei arbitrio consignatis, aliqua etiam ex declaratis ad sepulcrum eius rememorentur miraculis, ecclesie noticia et affirmatione probatissimis.

8. De agno a sepulcro ipsius egredi uiso. Inter matres uirginee caterue, obitu amabilis domine Wlftrudis [1] una acriori angebatur uulnere, que Alfledis censebatur nomine (5).

8. — [1] Uulftrudis L.

(1) Cf. Ps. CXLV, 9.

(2) Soit le 21 septembre ; l'année nous échappe réellement et devrait être placée assez avant au cours du XI[e] siècle, selon les données vagues qui précèdent. Cependant, la Chronique anglaise précise : « l'an mil », en coïncidence avec la dix-neuvième année du règne d'Ethelred (v. 3089 sq.) ; la première référence s'accorde mal avec nos données : date présumée de la naissance d'Édith en 961 ; vieillesse prolongée de Wulftride ; la seconde indication est évidemment fausse : Ethelred succéda à S. Edmond le Martyr dès 978. — Il n'y a nulle part aucune trace de culte ; ce qui ne laisse pas d'étonner l'hagiographe ; d'où sa protestation finale.

(3) La « basilique » « votive » de Saint-Denys, érigée par les soins d'Édith et où ses restes furent placés en vue du culte (voir I § 20 et II § 1), était donc contiguë à l'église principale.

(4) Lc. XXIV, 5.

(5) Aelflaed, également Aethelflaed ; cf. SEARLE, *Onomasticon*, pp. 7, 36 sq.

Ea quanto affectu uiuentem dilexerit in defuncte obsequio declarauit. Adherebat iugiter superstes sepulte, persistens ad orationem in choro eclesie ac totum psalterii holocaustum pro ea immolans (1) quotidie sine intermissione. Semper uero fideli perseuerantie [2] occurrit [3] respectus celestis gratie, et recedentibus discipulis (2) plus interim collatum est perseueranti Marie. Instabat pascalis dies, ueri solis ortu et dominice resurectionis radiis illustrata. Illa nihilominus [4] post debitas horas in ecclesia sola relicta, solita persoluebat munia, atque in azimis sinceritatis (3) melius in templo quam in cenaculo pasca celebrabat cum Domino. Interea concuti mausoleum uenerabilis glebe et superposita pallia quasi uento turgescere conspicatur, magnoque stupore attonite subito a uertice tumbe niue candidior agnus egreditur. Illa clamore et bacilli [5] ictu quo anilis imbecillitas sustentabatur ad tante contemplacionis testimonium sororum absentiam zelabatur. « Hem ecce, inquit [6], agnus ; ecce agnus. » At ille in pauimentum desiliens paululumque subsistens totam ecclesie regiam placido respectu rimatur ; deinde trino curriculo ad iacentis tumbam circumfertur, ut trino ambitu et munitione requiescentem tueri uideretur ; sicque in eundem quo prodierat tumbe sinum recipitur. Tantum prodigium repente in omnes peruagatur. Satis ergo consequens est et estimabile agnum paschalem in pascali die sue tam intente ministre refulsisse preclarumque indicium dedisse, quod in eius pro qua orabat mundo et mansueto mansuetissimus requieuit pectore, qui immolatus est pascalis hostia (4) pro mundi redemtione, nec aperuit os suum in occisione (5), qui et istius innocentiam et illius perseuerantiam tali reuelatione dignatus estapprobare.

[2] persequentie *prius* R (*prior ipse librarius corr., ut vid.*). — [3] occorrit *prius* R (*posterius sup. lin. correctum*). — [4] nichilom. R^2. — [5] bacilli *sic* L *atque* (*probabilius*) R^1, baculi R^2 *in ras.* (*ut vid.*). — [6] inquid L.

(1) Cf. Ps. XXVI, 6 ; XLIX, 14.

(2) Reprise du répons pascal « Congratulamini mihi.... » (voir l'*Antiphonale* du B. Hartker, éd. 1900, p. 233), inséré ensuite dans l'office de Ste Marie-Madeleine.

(3) Cf. I Cor. V, 8. (4) Cf. I Cor. V, 7.

(5) Cf. Es. LIII, 7 ; Act. VIII, 32.

9. De paralitica sanata. Matrona quedam notissima, continuo anno paralitica et toto corpore, languore exedente, exausta, ut sola anima spirare uideretur in solis ossibus a<c>cute arida, per uisum, ut ad domine Wulftrudis tumulum deferretur gratia salutis, est ammonita. Huc ergo est curru aduecta, et quasi cadauer ad sepulcrum eius cum lectulo deposita. Hicque paucis diebus pristino restituta uigori, miratur exultans se propriis pedibus posse regredi, que alienis manibus sine tormento non poterat aduehi. Spreto autem diuturno lectulo, equo est ad propria reducta, non ut egrota, sed ut opulenta, ut deliciosa.

10. De sorore dissenterica curata. Soror quoque, superstes adhuc inter iuniorum nutrimenta, iugi et inmedicabili ad mortem periclitabatur dissenteria. Cui, acumbenti ad eiusdem opifere tumulum, mox effrenis illuuies refrenata et salus est redintegrata.

11. De infante debili reparato. Infans etiam oculis et pedibus obtusus [1] coram ipsius tumulo quasi amens huc et illuc, matrem inclamitans, rotabatur, cum ecce, uidentibus sororibus in choro, et uisu et gressu reparatur.

Sed et eius pastoralis fidei anulus sepe profuit oculis dolentibus (1), cum fide inspectus [2].

XII.

Ioseph, a regni solio secundus,
Soluit amplexu patris orbitatem.
Clarus aula Dauitides, paterna
Lance sublimi populo relibrans,
Prerogat matri sociale culmen;
Et tibi iunctam superis et imis,
O decens uirgo, meritis amicis
His tuis titulis socia parentem.

11. — [1] obtusus *prius* R. — [2] *miro modo, pars eiusdem sententiae, videlicet:* Anulus profuit cum fide inspectus, *sicut ultimus versus carminis XI (cf. supra post § 1), a librario cod.* C *exscripta est, atque deinde novum carmen XII traditum est; sic etenim Gozelinus locum eius significare voluit. Pariter nunc post versum 8 legitur:* Haec de abscondito usque in guttura draconis; *quae principium § 12 et clausulam § 15 referunt, quamvis librarius pro ultimo versu eadem habuerit.*

(1) Entendons que l'anneau abbatial de Wulftride était conservé à Wilton, comme une sorte de relique. Goscelin, probablement, l'aura vu lui-même.

12. Quomodo rex Cnutus in periculo maris adiutricem Editham contemplatus sit. Hec de abscondito thesauro et lucerna commendantur sub modio clausa ; cetera celeberrima prosequamur de lampade [fulgida et][1] in domo Domini super candelabrum posita (1) Editha.

[Germa]no sancte uirginis Edelredo regi (2), primo Edmundus, [deind]e Edwardus successere filii, his Cnutus Danorum [basileus m]edius intercidit ; sic quippe regnorum dispensator al[tissimus d]isposuit, et prioris imperium cum ipsa matre sua Em[ma adop]tiuus (3) optinuit [2], sicut et rex Willelmus posteriori succes[sit : ille i]gitur externus rex Cnutus [3], sancte Edithe comperta pie[tate et sig]norum [4] frequencia captus, tanto ei affectu et deuocione [erat addict]us [5] acsi ipse uel frater Ethelredus [6] uel nepos esset Edmundus. Quociens Uuiltoniam ueniendo eius patrocinia uisitaret, non intra sacratum atrium equitare presumebat, sed ante portam equo descendere et usque in sacrarium Domini pedes ire cum suis reuerenter assueuerat, ut inter atrium et forum, inter eclesiastica sacra et equina stabula discretionem docere et ipsos sacerdotes laicus uideretur arguere. Nec perti-

12. — [1] *Cum particula quaedam membranae prope marginem fol. 20 ablata fuerit, principium novem versuum nunc deest, videlicet spatium fere litterarum septem ; qui loci tantum nunc auxilio Gothani codicis (de quo inferius) restitui possunt.* — [2] *hic, ut videtur, quaedam omissa fuerunt, nam de S. Edwardo Confessore dicto agitur, cuius nomen denuo exspectares.* — [3] cn R *in rasura fortasse* e canuto. — [4] *sententiam* L, *qui nunc imperfecte incipit* (§ 8), *ex parte reddit.* — [5] editus *in cod. Goth.* — [6] *hic denuo* th *saxonico more in* R *notatum.*

(1) Cf. Mt. XIII, 44 ; V, 15.

(2) Ce tableau sommaire de succession énumère : Ethelred II (978-1016) ; Edmond II Ironside (avril-nov. 1016) ; Canut le Danois (1016-1035) ; Édouard III le Confesseur (1042-1066) ; Guillaume le Conquérant (1066-1087), régnant encore quand Goscelin fit son travail. Il est clair que l'historien simplifie beaucoup, mû sans doute par le désir d'établir une continuité dynastique. L'usurpation danoise est donc palliée, à tel point que disparaissent entièrement de ce côté : Sweyn (1013-1014), Harold I Harefoot (1037-1040) et Harthacnut ou Hardicanut (1040-1042).

(3) La mère du Confesseur (1004-1066), Aelgifu-Emma, deuxième femme d'Ethelred II (en 1004), épousa en secondes noces (1017) Canut le Grand, et fut ainsi la mère de Hardicanut, auquel Édouard, son demi-frère, finit par succéder en 1042.

naciter nec uacuus munificencia, et placacionis hostia apparebat in sancta, tanta suffragraticis uirginis ac sancti loci tenebatur reuerentia (1). Aliquando ergo patrium regnum repetendo Denmarcum [6], in illo uasto pelago seuis iactabatur tempestatibus. Tum [7] ille, iam pene obrui se uidens fluctibus, crebris insonat clamoribus : « Sancta Editha [8], succurre ; Christe, libera nos meritis sancte Edithe. » Interea gloriosa uirgo letissime apparens fluctuanti : « En assum tibi, inquit [9], Editha quam inuocasti, et tibi in auxilium[10] uocata ueni ; et ecce tibi per ipsum cui uenti obediunt et mare (2) hanc tempestatem sedaui. » His dictis, respicit, et ecce, mirabile uisu, omnis spiritus procellarum (3) conquieuit, et magna tranquillitas gaudiumque de periculo arrisit. Et ibi [11] ergo cum tota classe <liberatus est>[12], et ubi in Angliam receptus Wiltoniam uenit, Deo per sanctam interuentricem Editham [13] gratias cum sollemnibus [14] donis rependit, tantumque miraculum cum multis testibus uulgauit.

Simili [15] modo pridem, Eboracensi archiepiscopo Aldrado [16], urbem Redemtoris [17] Hierosolimam [18] adeunti et in Adriatico ponto naufraganti, inuocata conciuis Editha protinus aff[ulsit] [19], et : « Ego sum Editha » dixit, subitamque sereni-

[6] *sic* R[2] *in rasura*, Danorum L (*fortasse rectius, sed sententia paulum mutata esse videtur :* Hic aliquando repetebat... et in illo *etc.*). — [7] cum L. — [8] Edgytha L (*et inferius*). — [9] inquid L. — [10] ausil. L. — [11] tibi R. — [12] lib. est *e* L *suppletum*. — [13] *hic* Egytham L. — [14] solenn. L. — [15] *sic novam particulam distinxit* R. — [16] Aldredo *Br.* — [17] redempt. L. — [18] ieros. L. — [19] *hic denuo membranae pars in* R *deest* (*cf. superius*) ; affulsit L.

(1) Guillaume de Malmesbury raconte, bien différemment, que Canut à Wilton, un jour de Pentecôte, se moqua de la sainte bruyamment, en lui reprochant les vices de son père : « in ipsam uirginem sollennes cachinnos effudit » ; repris par l'archevêque de Cantorbéry, Aethelnoth (« *Ednodus* » : 1020-1038), il fit ouvrir « le mausolée » ; Édith, voilée, « in contumacem regem impetum facere uisa (est) » ; le malheureux tomba à terre et perdit le souffle ; il n'en fallut pas moins pour qu'il vînt à résipiscence (cf. *Gesta pontificum*, éd. citée, p. 190 : § 87). Pour le reste, les deux récits ne sont pas inconciliables ; mais Guillaume dut puiser à des sources qui nous manquent, et c'est pourquoi l'on peut douter qu'il ait lu la Légende d'Édith composée par Goscelin ; à tout le moins en a-t-il retenu, dans l'ensemble, fort peu de chose. — La « dévotion » de Canut envers Édith est manifestée mieux encore au début du § 13.

(2) Cf. Mt. VIII, 26. (3) Cf. Ps. X, 7 ; CVI, 25.

tatem redux[it [20], sic]ut [21] ille, patrie redditus, predicauit (1).

13. De artificibus scrini[i ceci]tate percussis. At principis Cnuti deuocio scrinium mirifico uirg[inis cor]pusculo auro fabricari instituit, liberalique ma[nu tam] affluenter quam affectanter expensas preponderauit. [Sed aur]i sacra fames, quid non mortalia cogit [1] (2)? Non regis [formido] [2] zelotipi, non spes promissi premii, non reuerentia signiferose uirginis, non respectus altissimi iudicis aduncas manus artificum a sacrilegio cohibuit. Quod totum possent sua spaciositate auro puro uestire, et contra regium uotum contraxere et uix argento deaurato confecere. Cumque superhabundasset regalis largitas, penuriam fecit auaricie uastitas. Verum pro dilecta sua Domino zelante, iugi cecitate oculorum quibus aurum concupierant sunt puniti, et de tenebrosis mentibus in exteriores tenebras missi. Cum cupidinea luce metalli perdiderunt lucem mundi et pro iniquo lucro mendicitati ignominiose sunt subiecti, ut tanti sacrilegii crimina loqueretur puplica pena. Hi ita sunt nominati : Almarus, Winstanus et Wlstanus (3), prius arte clari, deinde infames scelere.

Sed in illo opere expressum est dominice passionis commercium, cuius angelus sedens ad sepulcrum nunciat mulieribus triumphale resurectionis gaudium (4). Tali ferculo propinatur autori suscitanda uirgo, et tali in somno pacis gaudere creditur presidio, uigilante et clamante desuper inmortalita-

[20] reduxit *etiam in Br.*, adduxit L. — [21] sicut L.

13. — [1] *annon pro* mort. <pectora> cogis? (*cf. infra, annotationem* 2). — [2] *ex codice Gothano locus suppletus.*

(1) Aldred ou Ealdred, tout d'abord moine de Worcester, successivement abbé de Tavistock (1027), évêque de Worcester (1046) et de Hereford (1056), archevêque d'York (1061-1069), joua un rôle considérable dans les affaires politiques d'Angleterre au temps du Confesseur, notamment par ses nombreuses ambassades, plus ou moins officielles, à l'étranger. Il passe pour avoir été le premier évêque anglais qui fit le pèlerinage de Jérusalem ; la chronique anglo-saxonne mentionne aussi le fait et rappelle l'hommage d'un calice d'or qu'Ealdred offrit au Saint-Sépulcre (*ad ann.* 1058).

(2) Citation équivalente de l'Énéide II, 57 : « Quid non mortalia pectora cogis, / Auri sacra fames ? »

(3) Soit trois indigènes, respectivement : Aelfmaer ou Aethelmaer ; Wynstan ou Wenstan ou encore Wunstan ; Wulfstan ou Ulstan.

(4) Cf. Mt. XXVIII, 5.

tis Domino (1) : «Non est mortua puella sed dormit» ; quam et uiuifica excitat uoce : « Puella, surge. » Sanctorum quoque Innocentum adornatur cede, quasi tot rosis paradisi, quos uirgo uirgines in celo et sinu et gremio fouet uirginali.

Preterea regina Emma (2), tam probitate quam genere ac specie eximia, non solum hanc reuerencius ut almifluam, uerum etiam proximius ut propriam colebat cognatam, ac fratris matrimonium in sororis transtulerat [3] affectum.

14. De terrore virginis quo perculsus est invasor terre ipsius. Eo tempore quidam optimatum regis (3), Agamundus nomine (4), quandam possessionem Ferlanda [1] (5) dictam peruaserat beate Edithe [2], atque impenitens morte correptus est superueniente. Incredibile memoratur miraculum, sed regni fide et clara omnium <assertione confirmatum. Iacebat funus exanime in medio circum>sedentium [3] utriusque sexus amicorum, cum repente homo exitialis assurgit [4] omniumque luctus in stuporem [5] conuertit, clamore uero [6]

[3] stranst. *sic* R.

14. — [1] *etiam* Ferlande, Ferelande *in Chron. Vilodun.* — [2] Eadgythe L (*et infra*). — [3] assertione *etc.* R *ex oscitantia om. quae* L *praestat* — [4] exurgit L, surrexit *Br.* — [5] stiporem *prius* R. — [6] quoque L (*an rectius?*).

(1) Mt. IX, 24 ; Lc. VIII, 52, 54.

(2) Voir § 12, au sujet d'Aelfgifu-Emma († 6 mars 1052). Jusqu'à présent, l'on ignorait que la mère du Confesseur se fût intéressée particulièrement à Wilton ; son nom était associé à Winchester, où elle se fit enterrer auprès de Canut (à Old Minster). Il se peut donc que l'attachement d'Édouard et de la reine Édith, sa femme, lequel se manifesta par la reconstruction de l'église principale, remonte jusqu'à la piété de la reine-mère.

(3) Canut apparemment, selon le contexte antécédent, plutôt qu'Édouard ; voir aussi bien ce qui suit.

(4) Très probablement l'« Agamund », qualifié *optimas regius* à Petersborough, en 1032 (cf. J. M. Kemble, *Codex diplomaticus aevi Saxonici*, 819) ; la coïncidence de la date et de l'appellatif est remarquable ; en outre, la reine Emma est présente aux derniers moments de l'infortuné.

(5) Le nom ne peut être transcrit vulgairement que Fernleah, Fearnleah, Farnleah, formes qui devinrent Farley, Farleigh ; celles-ci sont fréquentes désormais en Angleterre. Le *Registrum Wiltunense*, publié en 1827, ne donne aucun renseignement. Il faut toutefois noter que le Domesday indique deux « Farlege », c'est-à-dire Farleigh, dans le district de Wilton, au temps d'Édouard le Confesseur ; à savoir deux terres qui appartiennent l'une à Brictric, l'autre à Aluric, deux barons (*taini*) du roi ; cf. W. H. Jones, *Domesday for Wiltshire* (1865), p. 45.

repentino absterruit : « Succurrite, inquit, o amici ; subuenite, omnes fideles Dei, et homini miserando magis quam metuendo miseremini. Ecce sancte Edithe [7] maiestas terribilis et indignatio intolerabilis [8] ab omni plaga celi et terre hanc infelicem animam excludit suique iuris inuasorem nusquam subsistere permittit. Illa quam ego perditus uel leuiter ausus fui contemnere [9], quanta seueritate, quam minaci potencia michi occurrit [10], et egredientem animam meam repellit, nec in hoc corpore durare, nec uiuere [11] michi nec mori concedit. Sed propter omnium Dominum et iudicem implorate [12] michi dominam reginam » — nam ibi tunc presidebat Emma regina — « ut huc ad miserabilem famulum suum dignetur accedere ; et mecum, o quicumque christianam pietatem habetis, apud illam flagitate, quatenus [13] sub omni celeritate [14] terra sua reddatur sancte Edithe, atque [15] hanc fore michi propiciam omnes in commune suplicate [16]. » Talia dum crebra uociferatione perstreperet, regina rogitata horrebat primo [17], ut est humana imbecillitas, ad rediuiuum [18] mortuum accedere ; sed, tandem persuasa, homini perituro se benigne exibuit [19], suplici [20] adquieuit ; et ille, redditis rebus sancte uirgini, iam non ultricem, sed adiutricem inuenturus expirauit.

Sanctus [21] Euticius, adhuc terrena inhabitacione aggrauatus, sui contemtorem superbissimum quam terribiliter solo respectu deiecerit, Gregorianus dialogus notissime expedit (1). Tam potens captiuus, quanto potencior credendus est, iam in libertatem filiorum Dei (2) translatus [22] ? Quid etiam beata Editha, in regnum Domini sui assumpta, magnifice non poterit, qui tronum suum uincenti promisit ? « Vincenti, inquit (3),

[7] Egythe *hic* L. — [8] intoller. *Br.* — [9] contemp. L. — [10] concurrit L. — [11] *hic distinctio in* L. — [12] *prius* inplor. R. — [13] quatinus L. — [14] celeritatem *prius* R. — [15] et L. — [16] suppl. L. — [17] prima L (*post distinctionem quandam*). — [18] reddi uiuum *prius* R. — [19] exhib. L. — [20] *item hic* supl. L. — [21] *pro particula* Sanctus *etc. usque ad* promisit L *tantum haec habet :* In hac igitur uirgine patet quod dicit scriptura. — [22] *ita distinxit* R.

(1) Cf. *Dialogorum* lib. III, cap. 15 (*P. L.*, t. LXXVII, col. 152 C sq.).

(2) Cf. Rom. VIII, 21.

(3) Apoc. III, 21 (Vulg. : « Qui uicerit dabo ei... et sedi cum patre meo in throno eius. »)

dabo sedere mecum in throno meo, sicut et ego uici et sedi in throno patris mei. » Iam eciam in ea iudicialis maiestas pretenditur, que in regeneratione sanctis ita promittitur (1) : « Stabunt iusti in magna constancia aduersus eos qui se angustiauerunt et qui abstulerunt labores illorum. Hi [23] uidentes turbabuntur timore horribili. » Sanctum quoque Moysen Deus deorum deum Pharaonis constituit (2), et mundi iudicium mundi uictoribus attribuit (3), et gladios ancipites in eorum manibus ad faciendam uindictam in nationibus (4).

Rem quoque nuper agitatam subnectimus, huic simillimam.

15. Item de alio similiter viso. Est [1] inter illa preclara uirginum germina soror tam prudentia quam genere spectata [2]. Huius propinquus, nomine Brixius [3] (5), ecclesiasticam sancte Edithe [4] terram [5] occupauerat ingratus. Cui ad mortem egrotanti superuenit eadem consanguinea, a presentiali matre (6) monasterii destinata, hunc pro reddenda eclesie [6] possessione familiarius [7] oratura. Vix ista inceperat [8], ille, in furorem uersus, numquam se redditurum iurat, quam miser iam cum mundo relicturus erat, seque et omnia sua sanctae Edithe [9] presidio abnegat. Vt ergo defunctus et alibi sepultus est, uti [10] iusserat, eadem sanctimonialis soror uidet se per soporem apud beatam Editham deuenire, populum [11] sollemniter [12] in oratione assistere. Hic miserabiles planctus audiens in ipso

[23] Hii L.

15. — [1] Erat *sic* L (*cf.* § 17). — [2] spectabilis L (*an recte?*). — [3] Bryxyn *in Chron. Vilodun.* (*sed* R *et* L *inter se consentiunt*). — [4] Edgythe L. — [5] teram *prius* R. — [6] eccl. L. — [7] familirius R. — [8] in ceparat *sic* R. — [9] Eadgythe L (*et inferius*). — [10] ut L. — [11] que *add.* L (*sed Gozelinus asyndeton praefert*). — [12] sollemp. L.

(1) Sap. V, 1-2[a] (la Vulgate omet *hi* au début du second verset).

(2) Cf. Ex. VII, 1.

(3) Cf. Apoc. III, 21 (ou peut-être XX, 4?).

(4) Cf. Ps. CXLIX, 6.

(5) Forme pleine : Beorthsige ; en abrégé : Byrhsige, Bryxie, Brixi ; on rencontre non seulement l'épel latin, que nous lisons ici : *Brixius*, mais aussi *Brixinus*. Cf. Searle, *Onomasticon*, pp. 94 sq., 115.

(6) C'est-à-dire Godyva, abbesse depuis 1067 (voir le prologue). Cette précision chronologique permet peut-être d'identifier le personnage sus-nommé avec le *princeps* signalé à Waltham en 1062 (cf. Searle, p. 115.)

angulari limine, quod patet ad altare in aspectum uirginee glebe, respicit illum rebellem Brixium inportabiliter ululantem, facie et habitu erumnoso [13] squalentem, pauore intolerabili post hostiolum [14] se deprimentem, horrendo gemitu superuenienti proclamantem : « Obsta, queso, propinqua carissima [15], obsta, ne uideat me sancta [16] Editha [17] ; heu ubi fugiam, ubi me a facie eius abscondam ? Quam terribilem uideo, quam magnificam, quam contemnere [18] infelix non timui quasi mortuam. Sed succurre [19], obsecro, et omnium orationes implora pro me, si forte merear eius reconciliari indulgentie. Dic etiam cum omnibus astantibus dominicam orationem pro me. » Hanc uisionem non fuisse lusoriam [20] predicta [21] uiri arrogantia et eiusdem arrogantie uisa declarat pena [22]. Creditur etiam rea anima fidelium interuentionum flagitasse remedia.

Sed, ut illos hic tangamus quibus nullus finis possessionum sufficit et thesaurorum, nisi uictualia subsidia ligurriant eclesiarum, nisi domum Dei lacerent, diripiant, deuorent, nisi sanctuarium Domini exeredent et hereditate possideant, ue illis, quando eos ponet Deus ut rotam et sicut stipulam ante faciem uenti et sicut flamma comburens montes, ita persequetur eos in tempestate sua et in ira sua turbabit [23] eos (1) ; ue, cum iudex seculorum ab eis exiget quicquid dampni paciuntur ouilia diuina, cum quotidie minuantur [24] greges Domini ablata pascua, et panes filiorum dantur canibus (2), et de Christi curiis ditati ac superhabundantes pauperem in suis Christum relinquunt. Q<u>od hodie rapiunt, cras hostibus uel uicti uel mortui exponunt. Et quid habent amplius de exeredata eclesia, nisi hereditaria tormenta ? Sed scilicet succedent heredes filii, ut, maiori hiatu baratri, coheredes sibi faciant paterni suplicii. Quid ultra inprecemur ? Fiat eis hec sacra portio rapacitatis sicut offa Danielis in gutture draconis [25] (3).

[13] erump. L. — [14] ostiol. L. — [15] kar. L. — [16] Sancta *sic* R. — [17] *hic* Edgytha L. — [18] contemp. L. — [19] curre L. — [20] lusor. non fuisse L. — [21] predicti L. — [22] *prius* poena R (*ut vid.*). — [23] *prius* turbat R. — [24] *forsitan ex activo verbo « minuare »*. — [25] *de ultimis his verbis, in cod.* C *servatis, cf. superius* § 11 ; *etenim eo modo verus locus carminis XIII certus fit.*

(1) Cf. Ps. LXXXII, 14-16.
(2) Cf. Mt. XV, 26.
(3) Cf. Dan. XIV, 26.

XIII. *Abraham*[1] *de sterili genus explicat;*
Multiplicatur Isaac magis hostia;
It Iacob in baculo, redit in choris;
Seruulus Egypto Ioseph imperat;
Regnat pastorem Dauid exuens;
Post pisces populos Petrus aggregat.
Fontis inexhausti bona gratia
Successu magis ac magis affluit.
Sic sacra post uitam, post funera
Eadgitha sygniferos radios iacit.
Virgo iubar retegit[2] *magis ac magis,*
Sol ut ab aurora petit ardua.

16. De advena ab orrendo et iugi saltatu liberato. His ergo[1] fideliter euolutis[2], cetera exequamur nostri temporis. Hec eo recensemus liberius quo uisa quam audita percipiuntur facilius.

Romanus[3] orbis (1) nouit et hodierna iuuentus recolit

XIII. — [1] *Carmen in uno cod.* C *servatur (vide supra).* — [2] *hic* C *prius* ac *exscripsit, deinde erasit.*

16. — [1] *Quae sententia denuo post versum 12, immo sicut ultimus versus in* C *datur, ita:* His ergo fideliter usque quid etiam reuelationes tam assiduas retexere, *id est ultima sententia prioris partis* § 18 *contuncta.* — [2] euolutus R. — [3] *hic incipit narratio ex opere Gozelini relata, quae prosequitur usque ad finem* § 16 : De duodecim sociis toto anno girantibus, *ut in cod. ab Orderico Vitali scripto (videlicet Parisiensi 6503, fol. 61) atque in cod. Oxoniensi Fairfax 17 inscripta est; deinde Ordericus hoc hexametrum addit:* Prodest saltiuago res haec noua miraque mundo ; *ex parte habentur eadem, sed multum deturpata in* Historia Anglicana *Nicolai Harpsfeldi ex alio cod.; plenam editionem E. Schröder an. 1887 procurauit in ephem.* Zeitschrift für Kirchengeschichte, *t. XVII, pp. 126-30; ideo tantum discrepantias illius* (= S) *atque, prout decet, lectiones Orderici* (= O) *et cod. Fairfax* (= F) *commemorabo cum nostris.*

(1) Dans l'introduction, on trouvera l'essentiel au sujet du thème de ce récit, de sa tradition et des études auxquelles il a donné lieu. Il suffit de rappeler que, outre la narration de Goscelin, nous connaissons directement l'histoire terrifiante des danseurs de Kölbigk grâce au *libellus* parallèle d'un autre épileptique de la bande, ou soi-disant tel, nommé Otbert, et par une version indépendante, probablement saxonne, qui rapporte l'aventure à l'année 1018 (voir ces textes dans la dissertation citée d'E. Schröder, pp. 101-103 et pp. 135-37) ; on a, de plus, le témoignage particulier de Lambert de Hersfeld en 1074 (*Lamperti Opera*, éd. Holder-Egger, 1894, p. 351, l. 3 sq.). Quant à la date même de

homines noua inquietudine corporum diuinitus percussos et ubiuis gentium peruagatos, ex quibus quatuor nobis conspecti et adhuc superesse possunt aliqui (1). Primo tante nouitatis relationem dilecte Christo uirgini Edithe dedicamus, apud quam tante cladis collega memorabiliter sanatus est unus, nomine Theodericus [4]. Hic quoque, multis terris sacrisque oratoriis pererratis ac mari permenso, nouum spectaculum in Anglicam [5] Britanniam ipsique regnatori Edwardo [6] (2) in ammirationem [7] uenerat debitam, tandemque piam requie-

[4] *hic* teoder. R (*sed cf. inferius*), teodricus O (*constanter*). — [5] *prius* angelicam R. — [6] Eadwardo S *ex omnibus ceteris* (*sic profecto Gozelinus scripsit*). — [7] admir. S.

cette épidémie de chorée, ou danse de Saint-Guy, il faut avouer qu'elle reste incertaine ; la plus probable serait 1020 ou 1021 ; les documents marquent aussi 1015-1016 et 1017-1018. — Le début même du récit de Goscelin rappelle une phrase de S. Augustin concernant le miracle, étrangement semblable, accompli à Hippone en 425 par les reliques de S. Étienne ; bien plus, S. Augustin fit établir une sorte de procès verbal ou *libellus* (cf. *Analecta Boll.*, t. XXIX, p. 429 sq., et t. XLIII, p. 78), qui fait songer aux garanties délivrées à Thierry et à Otbert (cf. *P. L.*, t. XXXVIII, col. 1442 sq., et t. XLI, col. 769). Si le premier rédacteur de ces pièces ne s'est pas souvenu du *libellus* composé à Hippone, Goscelin, quant à lui, était assez instruit pour reprendre les termes de S. Augustin. Suyskens, qui lisait seulement la *Vita brevior*, fit le premier ce rapprochement (*Acta Sanctorum*, Sept. t. V, p. 369 B sq., § 27), sur lequel Schröder a insisté, après d'autres (étude citée, p. 145).

(1) Goscelin se porte donc lui-même garant, semble-t-il, pour son propre compte ; il avait rencontré quatre de ces malades, qui prétendaient avoir pris part à l'aventure saxonne. Mais tout le reste de son récit laisse entendre clairement qu'il ne se donne pas pour témoin oculaire du miracle accompli à Wilton en faveur de Thierry.

(2) La mention du Confesseur (1042-1066) fournit un premier terme pour dater le miracle ; l'abbesse Brihtgyva sera mise en cause tout à la fin : soit avant 1065. Bruno de Toul, devenu pape sous le nom de Léon IX (1048-1054), est invoqué à propos de la « charte » de Thierry. Goscelin n'étant arrivé à Wilton vraisemblablement qu'en 1058, on parvient à limiter le fait entre 1048 et 1058. Disons donc qu'il s'est passé, approximativement, vers le milieu du XIe siècle. Schröder et Gaston Paris, méconnaissant l'ouvrage de Goscelin, se sont laissé égarer par la Chronique rimée (v. 4299), qui place le miracle en 1065, évidemment par suite de la mention de l'abbesse Brihtgyva dans la « Légende d'Édith ». Dès lors, Thierry peut fort bien n'être pas un imposteur, comme ces érudits l'assurent ; il aura promené son mal un peu partout, ainsi que le fait remarquer Goscelin, une vingtaine d'années durant.

tionis sancte Edithae contigerat basilicam. Cepere plerique rudes hominem quasi uecordem horrere ; ipse [8] sacre uirgines tantam miseri penam [9] flere. Verum ille prudencia notabilior exponit suam causam[10] et testem de pera profert cartam, quam in persona illius chori dictauerat Bruno Tullanus episcopus in medio [11] ciuitatis, qui postea, papa Leo dictus, sanctissimum [12] lumen emicuit nostri temporis. Cuius descriptionis [13] uel narrationis [14] hic sensus est memorabilis :

« In [15] nocte natalis Domini lucifera, qua lux seculorum est orta, nos duodecim socii in uanitate et insania uenimus ad locum qui dicitur Colebecci [16], ad basilicam dedicatam sancto Magno martiri sancteque Buccestre eius sorori. Dux nobis erat nomine Gerleuus, ceteri quoque duodecim maioris fidei gratia hic [17] inserendi [18], sic fuimus dicti : Theodericus, Meinoldus, Odbertus, Bouo, Gerardus, Wetzelo [19], Azelinus, Folpoldus [20], Hildebrandus, Aluuardus [21], Benna, Odricus. Quid moramur infelicitatem nostram exponere ? Tota causa hec erat damnosi conuentus nostri, ut uni sodalium nostrorum in superbia et in abusione (1) puellam raperemus, parrochiani presbiteri [22] filiam, nomine Rodberti ; puella uero dicebatur [23] Aua. Non uirginalis natiuitas Domini, non christianitatis memoria, non tocius fidelis populi ad eclesiam concurrentis reuerentia, non diuine laudis audita preconia inpudentiam nostram a tanta temperauit audacia. Mittimus geminas puellas Mersuinden [24] et Wibecynam [25], que similes similem de ecclesia allactarent ad iniquitatis nostri choream quam uenabamur predam. Quid hoc aucupio facilius ? Adducitur Aua ut auicula irretita ; colligit [26] aduenientes Bouo, tam etate prior

[8] et *praem.* S (*ex omn. cet.*) *contra morem Gozelini.* — [9] *prius* poenam R, *etiam* FO. — [10] causam suam S (FO). — [11] Mettio *sine causa coniecit* S. — [12] sanctisimum R. — [13] decript. R. — [14] inarr. R. — [15] *sic e regione marginis distinxit* R, *etiam* S *et cet.* — [16] celebeca R, Colebek *Chron. Vilod.*, Colbek *Robertus Brunnensis.* — [17] hic *om.* O (*solus*). — [18] interserendi F (*solus*). — [19] Wetzelinus O. — [20] Folcwaldus *sine iure* S (*ex* F), *etiam veram lectionem Chron. Vilod. probat, dum* Folpolde *tradit.* — [21] Alwardus S. — [22] prebiteri R. — [23] decebatur R. — [24] Merswinden S (*ex* F *et Harpsfeldio*), Merswynde *Robertus,* Merfunden *in Chron. Vilod. ; ideo* Mersw. *rectius videtur.* — [25] Wibecinam S (Uuibeccinam F, Vibecynam O). — [26] que *add.* FO.

(1) Cf. Ps. XXX, 19.

quam stultitia. Conserimus manus et chorollam confusionis [27] in atrio ordinamus. Ductor furoris nostri alludens fatale carmen (1) orditur Gerleuus :

Equitabat Bouo per siluam frondosam [28] ;
Ducebat sibi [29] Mersuindem formosam :
Quid stamus ? Cur non imus ?

Istud ioculare inceptum iusto Dei iudicio miserabile nobis est factum. Istud enim carmen noctes et dies incessabiliter gyrando [30] per continuum redintegrauimus annum. Quid multa ? Finitis nocturnalibus sacris, prima missa, tante noctis reuerentie debita, incipitur ; nos maiori strepitu, quasi Dei ministros ac Dei [31] laudes nostro perdendo choro superaturi, debacamur [32]. His auditis, presbiter de altari ad ecclesie ianuam congreditur, nosque emissa uoce, ut diuinitati daremus honorem et more christianorum intraremus ad diuinum officium, contestatur. Sed cum nemo adquiescere uel audire uellet obdurato corde, sacerdos diuino zelo Dei ultionem per sanctum Magnum martirem imprecatus est nobis, et : « Ab isto, inquit, officio ex Dei nutu amodo non cessetis. » Dixerat, atque ita nos prolata sentencia alligauit [33] ut nullus nostrum ab incepto cessare, nullus ab alio dissolui potuerit. At presbiter mittit filium, nomine Azonem, ut raptam de medio nostrum in ecclesiam adducat Auam, suam sororem ; sed non ita resolubilem iniecerat nobis manicam, nimisque tarde ei filie salus uenit in memoriam. It [34] ille patrio precepto, arrep-

[27] confuglonis *prius* R. — [28] frodosam R. — [29] secum *sic latine Robertus solus*. — [30] girando S. — [31] de *sic* R. — [32] debach. S (*e ceteris*). — [33] alig. R. — [34] At F (*cum Harpsf. ut videtur*).

(1) Les rimes imparfaites du chant de ronde peuvent être de Goscelin. M. P. Verrier, qui a fait une étude approfondie de cette demi-strophe (voir l'introduction), propose de restituer ainsi le texte original de la vieille carole française, analogue à *Renaud et s'amie* (art. cité, p. 382 sq.) : « Boeve chevalchout par la forest verte / Enmenout od sei Mersendain la bele / Qued estums ? pur quei n'alums ? » ; soit deux vers décasyllabes féminins à césure médiane, suivis d'un refrain à rime interne. Or, cette chanson populaire de *Bovon et Mersent* ne remonte pas seulement au XIIe siècle, — comme P. Verrier l'a cru en supposant qu'Orderic était le traducteur, — mais bien au XIe, puisque c'est Goscelin qui nous livre le texte de la version. On retrouvera le refrain répété un peu plus loin.

tamque manu sororem trahebat. Inauditum seculis miraculum : totum brachium sequutum est, suaque compage auulsum in manum trahentis ultro recessit, atque illa cum reliquo corpore sociali choro inseparabilis adhesit. Maximoque hoc maius additur prodigium, quia exausto [35] brachio nulla unquam gutta sanguinis effluxit (1). Refert filius patri munus lamentabile, refert partem nate quasi ramum de arbore, cetero corpore remanente, cum tali animaduersione : « En pater, suscipe : hec est soror mea, hec filia tua, quam me iussisti adducere. » Tum ille luctuosus et sero penitens sentencie sue solum brachium sepelit superstitis nate. Miracula miraculis repensantur. Sepultum membrum inuenit sequenti die summotenus proiectum. Iterum sepelit, iterum postera die inhumatum [36] reperit [37]. Tercio sepelit, tercio nihilominus [38] die altius eiectum offendit : quod ultra tentare [39] timens, in eclesia brachium recondidit. Nos nullo momento intermittimus chorizando circuire [40], terram pede pulsare [41], lacrimabiles plausus et [42] saltus dare, eandem [43] cantilenam perpetuare [44]. Semper uero insultabat nostre pene cantilene regressus :

Quid stamus, cur non imus?

qui nec restare nec sutulum [45] nostrum mutare potuimus. Sicut autem nullus alius rerum nobis dabatur modus, ita quicquid est humanae necessitatis nec fecimus nec passi sumus. Reuera enim in toto anno illo districte expedicionis nostre nec comedimus nec bibimus nec dormiuimus ; sed neque famem neque sitim neque [46] somnolentiam nec quicquam carnalis condicionis sensimus. Nox, dies, estas torrida, hiems gelida, tempestates, inundationes, niues, grandines uniuersaque aeris intemperies

[35] exhausto S (*e ceteris*). — [36] inhumarum *sic* R. — [37] repperit S (*e cet., ut videtur ; nullum tamen cod. recitat*). — [38] nichil. S (*pariter*). — [39] tempt. S (*pariter*). — [40] circumire O. — [41] et *add.* O. — [42] et] ac O. — [43] que *add.* O. — [44] perpetrare O *cum* F. — [45] circulum S (*ex* OF *et Harpsf.*). — [46] *sic etiam* R (*non* nec, *ut asserit* S).

(1) Ce trait précis et plusieurs autres, que SCHRÖDER a pris soin de relever dans son édition (art. cité, pp. 126-30), reparaissent dans le *libellus* d'Otbert. On peut déduire de là l'existence d'un modèle commun ; assez probablement, le *libellus* original de Thierry ne devait pas différer beaucoup de celui de son compagnon ; mais Goscelin en y ajoutant son style, l'a transformé considérablement ; ce que, du point de vue littéraire, nous ne saurions regretter.

omnino nos non tetigere ; nec lassati sumus circulacionis diuturnitate. Non capilli, non ungule nostre crescebant ; non sunt attrita uestimenta nostra (1). Ita clemens erat pena, ita suauiter nos torquebat superna clementia. Quas terras hec fama non adiit ? Que gens, que natio ad hoc spectaculum non cucurrit ? Ipse cristianissimus[47] imperator Henricus, ut audiuit, a facie altissimi imperatoris, ut cera a facie ignis, defluxit (2), suffususque ubertim lacrimis iudicia Domini uera (3) magnificauit. Tum humana [48] <benignitate> iussit super nos tecta a celi turbine defensoria fabricari ; sed frustra laborauerunt artifices lignarii[49], quia quicquid in die edificabatur[50] in nocte penitus [51] euertebatur [52]. Hoc semel, hoc bis, hoc etiam tercio ceptum et cassatum est. Sic nobis cum toto anni circulo sub nudo aere rotatis rediit mundo fausta et remediabilis nox dominici natalis. Illa nos alligauit, illa reuersa absoluit. In eadem quippe[53] hora temporis reuoluti qua uel cepimus iocari uel constricti sumus ore sacerdotali, repentina uiolentia quasi in ictu oculi singulis manibus ab inuicem sumus excussi, ut nullus ab alio posset retineri. Eodemque impetu eclesiam ingressi subitoque in pauimentum proiecti, post longas uigilias triduo integro obdormiuimus immoti. Tercio demum die,ubi per resurgentem a mortuis surreximus et erecti sumus (4),tu comes longe inquietudinis, tu causa et exemplum tante animaduersionis, que dextram amiseras, datam [54] sociis preuaricacionis, iam tuos labores finieras et, somno perpetue pacis, ut credimus, dedita, quiescebas ; Aua puella, paterna uirga nobiscum percussa, nobis surgentibus, iacebas mortua, stupor et tremor omnibus hec uidentibus facta. Beata, cuius periit unum membrum, ne perires tota ; que, diuinis flagellis a corruptione [55] seruata, et moriendo a morte [56] es liberata. Ipse

[47] christ. S (*sine ulla nota*). — [48] *sic etiam* R (*non* humane, *ut dicit* S) ; *sed certe* R *neglegenter om.* benignitate, *quod ceteri p.estant.* — [49] lignarum O. — [50] fabricabatur F. — [51] pen. *om.* F (*et Harps.*). — [52] subuert. F (*et Harps.*). — [53] quppe R. — [54] datum O. — [55] correpc. O. — [56] sic *clare* R (*non* nocte, *ut asseverat* S).

(1) Cf. Deut. XXIX, 5. Noter que toute cette phrase (depuis *Non capilli*) se présente aussi dans le *libellus* d'Otbert. C'est donc bien un clerc qui établit le premier modèle.

(2) Cf. Ps. LXVII, 3.

(3) Cf. Ps. XVIII, 9.

(4) Cf. Ps. XIX, 9.

quoque presbiter Rodbertus proxima morte filiam est sequutus. Brachium uero puelle insepelibile imperator Henricus auro argentoque fabricatum ad exemplum Dei magnalium in eclesia iussit dependere. Nos, licet ab inuicem essemus dissoluti, tamen eosdem saltus et rotatus quos simul feceramus fecimus singuli, atque ita singuli iactu membrorum uidebamur tumultuari. Stipat nos frequens populus et intuetur nos, quasi tunc primum cepissemus. Notant uestes nostras, crines [57], ungulas et cetera spectabilia ; inueniuntque eodem modo omnia, quo fuerant ante fera discrimina, munda, nitida [58], integra. Ita ergo ab inuicem quasi conuersa in aliam uindicta penam sumus seiuncti, ut qui prius non poteramus separari iam non possimus amplius aggregari [59] ; ita uagamur per omnes terras dispersi, ut quibus antea nusquam licuit prodire iam nusquam liceat stabiles durare. Quocumque fugimus, iste nos rotatus membrorum fugat et comitatur, iamque nobis plures anni tam districte euagationis censentur. Propicius Deus [60] propicietur quicumque piis precibus nostram uicem miseretur [61]. »

Hec [62] Theodericus [63] ille et ore referens et litteris testibus ostendens, ipsoque adhuc motu affirmans, saltu et plausu [64] suo iniocundo propiciatricem [65] Editham [66] interpellabat. Illuxerat mundo celebris dies dominice annuntiationis, omnibusque [67] egressis remansit solus aput sanctam uirginem aduena spectabilis, cum ecce prostratus coram [68] obdormiuit et — o Dei omnipotentiam [69] et apud Deum dilecte sue gratiam [70] ! — euigilans homo totus sanus surrexit. Videt se de instabili stare posse immobilem, uidet se totum factum sui compotem ; signansque se miratur tam repentinam mutationem, miratur deletam sacerdotalis alligationis sententiam indelebilem [71]. Concurrunt passim ad maius spectaculum, magisque iam obstupescunt hominem potuisse ab inquietudine cessare quam obstupuerant non potuisse quiescere. Superuenientibus quibusque qua leticia poterat exclamare : « Videte, inquit, hec benedicta domina, quam uix inuocare, uix nominare recte

[57] et *add.* O.— [58] et *add.* O. — [59] *sic recte* R (*non* agreg., *ut dicit* S). — [60] illi *add.* F. — [61] miseratur O. — [62] *sic distinguunt codd.* — [63] theodor. R. — [64] planxu F. — [65] propicatricem *sic* S (*sine notis*). — [66] Eadgitham F. — [67] et omnibus S (*ex* OF). — [68] altari *add. al. m. in* F. — [69] omnipotentia S (*ex* OF). — [70] gratia S (*pariter*). — [71] insolubilem F.

sciebam, quid michi desperatissimo fecit, quomodo me michi restituit et obprobrium [72] meum, omnium oculis conspicuum, ab omnibus [73] detersit (1). Tot sanctos requisiui ; sed lucet [74] quia omnipotens Deus salutem meam annuit huic sancte uirgini. » Quale tunc erat uidere eundem hominem alium atque alium factum, prius instabilem, deinde constabilem [75], hodie importune saltantem, modo oportune astantem. Competenter etiam [76] solutus est per uirginem in die gaudii uirginalis, in die dominice concepcionis, qui ligatus fuerat in die dominice natiuitatis (2).

Hec [77] in presencia memorate [78] abbatisse Brihgtiue declarata et patriis literis sunt [79] mandata [80] (3).

Sed, his pro magnitudine sua ac nouitate effusis liberius, cetera que restant succingamus.

17. De quadam sorore monasterii in infantia curata. Supradicti rebellionis supradicta (4) et adhuc superstes propinqua in infantia sua apud hoc monasterium in gremio nutricis mori uidebatur febricitata. Hanc uidens una priorum in exitum hanelantem : « Aufer, ait, ab hac cella morientem, quia hoc non funeratorum speleum, sed domne Wlftrudis [1] decet haberi sacrarium, unde illa celo reddidit spiritum. » Idne errori ascribatur an fidei, patet note uirtutis mater, qualis hic habeatur meriti. At mulier procurrens seminecem coram opifera proicit Editha. Ibi cum triduo quasi funus immotum seruaretur, et nil preter exitum uel beate uirginis respec-

[72] *sic recte* R (*non* obprobium, *ut asserit* S). — [73] ab omn. *om.* R. — [74] liquet F. — [75] et *add.* F. — [76] eciam S, itaque O. — [77] Hec *etc. om.* O. — [78] memorate abb. Brihg.] Brichtiue ipsius loci abbatisse *sic* S (*ex* F). — [79] sint F. — [80] *hic des.* F (*atque editio* S).

17. — [1] Wltrudis R (*atque deinceps*).

(1) Cf. Gen. XXX, 23.

(2) Cf. Lc. XIII, 16.

(3) Comme à Hippone au temps de S. Augustin (voir plus haut), une relation complète du miracle fut écrite par ordre de l'abbesse en charge, à savoir en anglo-saxon ; Goscelin a vraisemblablement consulté ce procès-verbal.

(4) Cette référence et celle qui précède nous reportent au récit du § 15. Ce « rebellio » c'est-à-dire *vir rebellis*, est le sus-nommé Brixius, et c'est de la guérison de sa sœur, alors en bas âge, qu'il s'agit maintenant. Goscelin se présente ici comme témoin direct ; la moniale vivait encore vers 1080.

tum prestolaretur, subito expectata, uel desperata, salus regreditur. Cepit paruula quasi a morte respirare, diem luminibus scintillare, uagitu edulium poscere ; sumtoque lacteo coagulo, conualuit destinata sancte Edithe oblatio.

Verum id, si estimatur minus, succurret maius.

18. De debili redintegrato et aliis a ferreis nexibus solutis. Hic et debilis accubitare consueuerat, salutis auidus, et affinitate atque benigna hospitalitatis assuetudine notissimus, tam ipsi matri que pie nunc presidet ecclesie quam cetere ecclesie frequentie. Adeo contractus erat a natiuitate ut, grandeua facie, puer uideretur reliquo corpore. Manus et brachia, pedes et crura tortione et gracilitate sua erant puerilia. Is apud apostolorum alumnam in statum suum de trunco erectus est ; solidate sunt bases eius et plante (1), directe tibie, brachia et manus extente ; et qui iacendo uel rependo apparebat paruulus, subito reformatus, astat coram uir procerus ; unde in uoce exultationis et cimbalis iubilationis Dominum laudat omnis chorus (2). Sic et regie indignationis captiuus, asylo pie interuentricis admissus, tanto impetu a uinculis est excussus ut in partes dissiliens compes utrumque parietem ecclesie hinc inde percuteret et tam strepitu quam uisu adiacentis uirtutem predicaret. Hec signifere partes super eam appendent, coronis aureis nobilius, cum aliis uirtutum attestationibus. Alterius ferrum, de exeso brachio penitentis excussum, super ipsius sancte liberatricis euolauit scrinium.

Quid autem hec signa numerosius recenseantur, que tam usitata ac frequentata oculis representantur ut aspectu cercius quam scriptis legantur? Quid etiam reuelationes tam assiduas retexam [1]?

XIV. *Stans* [1] *Iacob ad ethera scala,*
Ioseph fratrum dominari,
Ventura fames Pharaoni,

18[1]. — [1] *Quae verba etiam retulit* C *(cf. supra de carmine XIII), ita ut locum carminis XIV certiorem faceret.*

XIV. — [1] *Hoc ultimum carmen* C *solus tradit.*

(1) Cf. Act. III, 7. (2) Cf. Ps. CL, 5 sq.

Vinci Madian Gedeoni,
Data mens sapiens Salomoni :
Sunt hec mysteria uera.
Daniel Nabugodonosorque,
Incredulus atque fidelis,
Christum spectant oriturum,
Euuangelicusque Ioseph
Studet angelicis monimentis.
Sic uisa suis uigilantem
Eadgitha frequentat amorem.

Non solum quippe [1] corporeis optutibus et exteriori mirificentia, sed etiam spiritualibus mundarum mentium oculis prelucet clarissima, atque inter sorores uersari uidetur ac si adhuc in corpore posita. Declarat se adeo piis uisionibus super dormientia sororum pignora materno affectu uigilare, et alumna caritatis eterne ac nuncia pacis angelice affectat in gaudia Domini (1) omnes inuitare. Super qua uisiones et somnia non fuisse fantastica talis rerum probat consequentia.

19. Qualiter per visum Ælvive [1] abbatisse oculum curaverit. Monasterii mater Æluiua [2] (2), quociens uel nomen sancte Edithe ungentissimum hauserat, in dulces lacrimas efferuescebat, tanto uirginis oleo lampadem suam accenderat. Hec oculum dextrum regio morbo inflata, non solum de uisu, uerum etiam de uita periclitabatur [3]. Assistit pia consolatrix dormienti et, corporeis luminibus sopitis, spiritualibus melius uidenti. Signat benedicta medica assueto sibi signo Saluatoris oculum naufragantem, pingit uirgineo

18[3]. — [1] *post versum 13 carminis XIV,* C *denuo sicut novum et imperfectum versum tria haec verba exscripsit, re vera quoniam Gozelinus eo modo verum locum designare voluit; et sic* C *desinit.*

19. — [1] *vocales priores litterae coniunctae sunt* (*id est* Æ *uno signo, pariter infra*). — [2] Alfgyua *rectius* L (*etiam inferius*) ; *in Chron. Vilodun.* Alfyne, Alfynus. — [3] de ipsa pericl. uita L (*fortasse rectius*).

(1) Cf. Mt. XXV, 21, 23.

(2) Vulgairement Aelgifu, Aelfgeofa ; d'où en latin : Aelfgyva, Algiva, Elgiva, Alveva, Eileva, Eleva. Les références abondent ; cf. Searle, *Onomasticon*, p. 9 sq.

pollice salutiferam crucem, permulcet celesti suauitate tribulatam : « Et iam [4], inquid, ne timeas ; ex [5] hoc te conualescere scias. » In his euigilanti uisio abscedit ; uise remediatricis caritas insedit ; missa salus adhesit ; morbus repente ab oculo defluxit, detersoque dolore, Deo gratias sacrificans (1), conualuit.

20. Quibus signis illi vite sepultureque ordinem predixerit. Anno uicesimo quinto (2) ante prelationem huius Æluiue, militantis adhuc sub matre Brihtiua [1], tali uisione edocta est super ea Alfildis (3), proba et clara Wiltonie matrona. Viderat etheream Editham [2] de thalamo dormitionis sue ad sepulcrum genitricis a gradibus descendentem, ad ipsius dextrum latus locum propriis pedibus metientem [3], Æluiuam [4] supliciter [5] assistentem ; beatam Editham [6] sumtum [7] uelum de proprio uertice eius capiti imponentem, anulum quoque eius digito inserentem [8], atque ita alloquentem : « Accipe huius monasterii benedictionem tociusque huius familie [9] fidelem procurationem ; huic enim domui in habundantia [10] rerum (4) principaberis, set scilicet breui tempore durabis ; defuncta uero, in loco hoc quem mensa sum iuxta matrem meam in pace sepelieris. » His dictis, uirgo speculatiua eodem quo prodierat uisa est regredi. Ipsamet nichilominus similem uisionem uidit, quod sancta Editha armillas et dextralia ac uelum suum sibi induerit. Fertur quoque domna Wlftrudis in porticu Gabrielis super altare ornatissime sibi uisa iacuisse, et ipsam ut secum iaceret inuitasse, atque indignam se reclamantem ultro apprehensam secum collocasse. Omnia ergo suo euenerunt ordine. Nam [illa] [11], regis

[4] etiam R. — [5] ex *om.* L.

20. — [1] brythgiua L. — [2] Edgytham L. — [3] ipsam *add.* L. — [4] *hic* Elfgyuam L. — [5] suppl. L. — [6] Eadgyt. L. — [7] sumpt. L. — [8] *prius* inserantem R. — [9] huius fam.] fam. istius L. — [10] abund. L. — [11] *hic denuo (fol. 26) particula membranae cod.* R *deficit ; pro quibus rimis cod. Gothanus veram lectionem nunc comprobat.*

(1) *Cf.* Ps. CVI, 22 ; CXV, 17.

(2) Les termes indiqués peu après permettent de traduire : en 1040.

(3) Aelfhild, nom relativement peu porté, et qui fut appliqué à des personnes des deux sexes (voir SEARLE, op. c., p. 13).

(4) *Cf.* Deut. XXVIII, 47.

Edwardi, sancte Edithe nepotis, assumtione, succedens pas-[torali] cure, partim sub ipso principe, partim sub rege presenti W[illelmo], biennio tantum monasterium rexit Wiltoniense (1) ; [que caritate] diffusa, hospitalitate egregia, amor filiarum, con[cordie gl]utinum, copia rerum [12], prodiga bonorum, et beate Edith[e uotiuum] erat turibulum (2). Iam obitura, tam longe uie ducem [et lucern]am afferri sibi flagitat corpore ipsam suam Editham, [co]nfidens quia post Dominum serui uisitatorem, non dedignaretur ad suam suplicem accedere, quam ipsa, in carcere diuine correptionis posita, non posset adire. Sancta gleba, sacerdotum albatorum humeris, ut archa testamenti, ad languidam inuehitur ; illa de lectulo, discipularum manibus suffulta, tante aduene suplex prosternitur ; uirginum cantus luctu superatur. Egra, ab intimo fonte lacrimata : « Nunc, inquid, o domina, nunc opus est suffragatione tua ; succurre in hac hora tremenda, et superni iudicis clementiam famule tue concilia. » Interea una sororum soporata hanc uocem audire est uisa : « Ecce sancta Maria, sancte Edithe interuentu aduocata, in summa turri eclesie sue cum multitudine uirginum operitur, animam Æluiue abbatisse susceptura. » De qua nec hoc sileam quod longe ante obitum suum soli germane monache solique huic successure sibi tam pietate quam prelatione, que nunc mater est huius ecclesie (3), magna confessa est imploratione, scilicet tres sanctissimas uirgines Agaten, Ceciliam et Luciam (4) sibi apparuisse et eam secum perpetuo habitaturam promisisse. Defunctam ergo alie in porticu Gabrielis, alie alibi uolebant hanc sepeliri ; sed illud sacrarium impediretur, minus spaciosum orandi, et a sinistro quidem latere domne Wlftrudis due que illi successerant abbatisse hanc partem impleuerant ; a dextro uero Brihgtiua abbatissa, unius hominis capacitate semota, locum prebebat. Hic itaque sancte Edi-

[12] *prius* renum R.

(1) Soit 1065-1067, à compter largement.

(2) Goscelin exprime ici ses propres jugements et sentiments.

(3) Godyva, nommée dans le prologue.

(4) Ces trois saintes, qui appartiennent traditionnellement au propre de la liturgie romaine, sont réunies dans l'ancienne « litanie des saints ».

the genitrici consepulta a dextris adheret, cui eam adiunxit et prouida uirginis caritas et ipsa loci concinnitas. Deinde infatigabilis opitulatrix Editha [13] per uisum quandam sororum adhortatur, ut consororum eclesiam [14] pro sua Æluiua [15] instantius orare comprecetur; et: « Omnes, inquid, eius offensas benignissimus indultor Dominus meus michi donauit preter unam, nec cessabo apud [ipsu]m [16] notum patrem indulgentiarum (1), donec plenam optineam ueniam. » [Quam h]anc offensam estimemus, nisi quod in uirtute hospitalitatis [uirtut]em excesserit, quem tamen excessum hospitalitas excusaueri[t.

Ceterum] his aliisque exemplis claret Deo amabilis Editha [13] se petent[ibus quant]a in celo et in terra beneficia prestet, quanta efficacia apud D[eum] quicquid uult impetret.

21. Qualiter sorores in infirmitate murmurantes corripuerit. Gregem Domini cum superna uirga examinaret et plerasque sororum lues infirmitatis decoqueret, mirari et conqueri inter se, mente cum corpore languentes, cepere quod sancta Editha [1], quibuslibet externis terra marique tam promta [2] succurreret [3], proprie uero inexorabilis uideretur familie. Que insequta [4] nocte [5] per uisum murmurantes corripiit [6], et: « Vestram querimoniam audiui, inquit [7]; et nostrum quidem est omnibus in Christo poscentibus subuenire nullumque in Christo externum estimare; quin pocius, eo quisque nobis erit proximior quo fuerit fide et caritate flagrantior. Vos uero pignora in Christo et uiscera mea (2), tanto specialius michi cure estis quanto generalius in Domino adheretis. Vestris semper necessitatibus precordialius intendo et [8] uestras preces exaudientissimo Domino affectantius suggero; et, siue succurrendo siue differendo, in nomine

[13] Edgytha L (*qui denuo particulam quandam praestat*). — [14] eccl. L. — [15] Elfgyua L. — [16] ipsum L *praebet; nam hic etiam* R *deficit* (*cf. superius*); *quas omnes lacunas* L *feliciter reparat, pariter Gothanus.*

21. — [1] egytha L, *atque* quod *hic iterat.* — [2] promp. L. — [3] succurrere L. — [4] insec. L. — [5] nocte *om.* L. — [6] corripuit L. — [7] inquid L. — [8] et *om.* L.

(1) Rapprocher l'expression liturgique « Deus indulgentiarum Domine », d'origine gallicane (cf. Muratori, *Liturgia Romana Vetus*, t. I, p. 762), conservée dans le Missel Romain (« In anniversario defunctorum »).

(2) Cf. Philem. 12.

Saluatoris saluti uestre consulo ac dilatum suffragium in supremum finem et sempiternum diem melius seruo. Nam id supremis enitor uotis ac desideriis [9] ut de manu Saluatoris nulla ouis pereat nostri gregis sed in eterno regno Christi mecum pariter exultetis. Proinde sustinete et per transitoria mala ad perpetua sollemnia properate, atque hoc meis affectibus concedite, ut patientie aut penitentie fornace purgatas et sine macula et ruga (1) candidatas sponso glorie exhibeam animas uestras. » Tali modo per uisum ac si corporaliter siderea [10] uirgo exhortans infirmas animas patientiores et confidentiores reddidit.

22. Quomodo absentis sororis derogationem mox alii reuelauerit. Huic reuelationi subnectendum uidetur quod nobis presentibus nuper ostensum similiter comprobatur.

Aput [1] episcopum pie memorie Hermannum soror Wiltoniensis, que ad presens uernaret iuuenta, Alditha [2] dicta (2), Serbirie [3] est hospitata. Vespera erat ; querimoniam nobis de distractione possessionum monasterii sui susurrabat. Inter que zelo icta, aut fide infirmata, calumpniabatur sanctam Editham [4] nullam a Deo habere potentiam, que tantam impune pateretur iniuriam, nec debita correptione suam defendisset causam. Eadem nocte, supradicte abbatisse Æluiue [5] germane, nomine Thole [6] (3), <que adhuc floret in roseto ecclesie> [7], talis uisio dormienti apparuit Wiltonie. Chorizabat ex more circa sanctam Editham [8] laudisona uirginum corona, cum ecce de dormitione ipsius regie filie uox audita illam compellat ex nomine, uirginee fistule acumine super omnes

[9] desid. ac uotis L. — [10] syder. L.

22. — [1] apud L. — [2] Aldgytha L (*et inferius*), *at in Chron. Vilodun.* Algide. — [3] Seriberie L. — [4] edgyth. L. — [5] elfgyue L (*et infra*). — [6] tole L, *pariter in Chron. Vilodun.* — [7] *quam sententiam* Rom., L *restituit.* — [8] egyth. L.

(1) Cf. Eph. V, 27.

(2) Anglo-saxon Ealdgyth, d'où Algitha, Aldgida, Aldida, Alditha, Eldit ; cf. Searle, op. c., p. 197.

(3) Une seule référence dans ce même répertoire (p. 546), sous la forme « Tole » (vers 1060, dans le Dorset) ; mais Tol, Tola, Toli se présentent, rarement il est vrai, comme appellatifs masculins ; et ici Goscelin entend bien désigner une moniale nommée Thola (voir ci-après).

tinniente : « Thola [9]. » Vocata accessit trepide ad pedum confinia. Aperta erat [10] a pedibus aurosa edicula sancte glebe ; uisa deintus est regia uirgo ut in thalamo speciosissimo requiescere, ornatus decore et forme conspicua splendore. Iterum alloquitur intuentem : « Quare, inquit [11], sero dixit Aldítha me nichil posse? En aspice manus meas et uirtutum officia, quam sim michi compos, quam efficax, libera, uiuida et ualida ; <et sane, quicquid uolo diuina possum potencia> [12]. » Hec itaque uisa misteria contemplatrix illa secum retractans, succedenti die receptam monasterio consororem magnis sacramentis adiurat, ut quid sero absens locuta sit sibi exponat. Illa metuens et opstupescens quidnam uellet hac obtestatione [13], tandemque reddita memorie, confessa est se sanctam Editham notasse impotentie, quod si quid posset non pateretur res suas ita demoliri impune. Ad hec superior percunctatrix, corporeis auribus perpendens eadem uerba que sibi sensualibus fuerant intimata, consonantiamque interne uisionis et externe relationis equa pensans trutina, exposuit anhela [14] qualiter hec eadem audierit ab ipsa sancta Editha. Tum uero rea, quasi deprehensa, altius intremuit, indulgentiamque beatissime domine tam ab ipsa quam a ceteris sororibus postulari sibi humillime flagitauit.

His aliisque quamplurimis signis alme Edithe celestia prefulgent merita, et presentia experiuntur ubique poscentibus eius patrocinia. Cui si quis detraxerit — quod absit — incredulitate obstinata, timenda est illi detrahentis Moysi Marie lepra (1) ; quinimmo ipse Dominus in ea uel spernitur spreta, uel suscipitur suscepta (2).

De cetero ipsa huius orationis et uia et meta ueneratores suos semper adiuuet, in hac necessitate adhuc peregrinantes a patria, et hinc cum familia candida participet eterna claritate sua per sponsum dilectorem et coronatorem uirginum, regnantem in secula. Amen.

[9] *Cf. Chron. idem :* And sayde : Tole, Tole, come hedur, why ston stow so ? — [10] est L. — [11] inquid L. — [12] *quam sententiam, in cod.* R *om.*, L *denuo reddit.* — [13] obst. L. — [14] hanela L.

(1) Cf. Num. XII, 10. (2) Cf. Lc. X, 16 ; Mt. X, 40.

23. Item de quodam muto sanato. Inter cetera que Deus ac Dominus noster ad laudem et gloriam sui nominis operari dignatus est, silencio pretereundum non arbitror quod ad memoriam mirabilium suorum (1) recolendam nostris temporibus, nostris finibus commendauit, ut magnificenciam ipsius laudemus, laudando proficiamus, proficiendo laudabiles inueniamur.

In pago itaque Wiltoniensi, in uico qui Caninges (2) apellatur, non solum mutus, sed et elinguis puer exortus est, ut, quod ei natura minus in utero contulerat, hoc ad uirtutis sue manifestationem et sacre uirginis Edithe commendationem auctor nature supleret. Hic siquidem, pueritiam elinguis transcendens, ad puberes annos nichilominus elinguis peruenit. Tabernaculum in quo Deus habitat cum hominibus (3) frequentabat, orationibus non motu labiorum uel lingue, sed sola meditatione cordis (4) instabat. Accidit autem ut in edificatione eclesie, que in honore Dei et Domini nostri Iesu Christi eiusque sacratissime genitricis et prefate uirginis Edithe construebatur (5), a dispensatore ministeriorum et procuratore domus inter operarios qui portandis preerant lapidibus deputaretur. Cum uero Deo placuit sacre uirginis sue merita declarare, circiter dies quindecim ante beati Iohannis Baptiste natiuitatis diem, cum idem mutus ab exercendo opere serius cum iumento remearet et cibaria iumento non haberet, diuertit in pratum eiusdem uirginis, ut saltem ibi pasceret iumentum, quod diurnis erat operibus fatigatum. Porro, cum ibidem obdormisset, apparuit ei cuiusdam imago femine ueneranda, blande ac leniter eum ammonentis, ut, nocte precedente diem natiuitatis beati Iohannis Baptiste, in oratorio ubi corpus sacre uirginis Edithe iacuerat coram sepulcro eius uigilaret. Mane facto surrexit, opusque consuetum

(1) Cf. Ps. XC, 4.

(2) Aujourd'hui Bishop Canning, village du Wiltshire, à 5 kilomètres N.-E. de Devizes (petite ville à 34 kilomètres N.-N.-O. de Salisbury). Goscelin parle encore de ce lieu dans son *Liber confortatorius*, pour y avoir habité.

(3) Cf. Apoc. XXI, 3.

(4) Cf. Ps. XVIII, 15 ; XLVIII, 4.

(5) C'est-à-dire le nouvel édifice qui fut consacré par Herman le 3 octobre 1065 (cf. H. R. Luard, *Lives of Edward the Confessor*, p. 418-21). Nous avons des raisons de croire, d'autre part, que Goscelin fut présent à cette cérémonie.

magna sedulitate frequentauit. Imminente uero eiusdem celebritatis tempore, nocte qua iussus est uigilare, ostense sibi uisionis immemor, nocturnis puerorum ludis, qui in eadem festiuitate iuxta ritum antiquorum (1) sollemniter celebrantur, quadam animi leuitate uacare cepit. Ceterum pius ac misericors Dominus, qui sanctos suos glorificare non desinit, quod ad honorem suum in sanctitatis sue <uirginis> argumentum facere disposuerat inexpletum non dimisit. Visitauit enim eum in misericordia, et dolore capitis corripuit, ut uel his questionibus interrogatus resipisceret et salutaribus uisionis sue monitis adquiesceret. Tandem ille, iocorum et scurrilitatis penitens, ad monasterium recurrit, clausasque curie portas inueniens, per murum ascendit et intrauit. Cum autem ad oratorium prefatum peruenisset et neminem inuenisset, solus sine candela cepit inibi uigilare, misericordie Dei respectum expectans et sacram uirginem Editham non uerbis, sed uotis et desideriis implorans. Cepit tamen graui dolore capitis anxius laborare. Porro, ut dolorem quiete mitigaret, in angulum eiusdem oratorii diuertit et accubuit. Cum uero quasi semisopitus obdormisset, in illo soporis excessu uisum est ei quod quispiam a collo per faciem dormientis usque ad os manum pertraxerit. Statim uero euigilans, et linguam habuit, et Deum in adiutorium suum uocans, uocalis euasit. Os ergo suum sanguine plenum inueniens, ne sanguis in oratorium deflueret manum supponens, recessit et ad fontis riuum qui iuxta fluebat, ut ibi lauaretur, properauit. Porro quidam eiusdem monasterii presbiter, nomine Brihgtricus (2), ambulatoriis compedibus equum suum ligauerat, et eum secus eundem riuum deducebat, habens quasi pro omine, si ea nocte inciperet ambulare. Intuitus autem hominem se lauantem nec agnoscens, quesiuit quis esset. Ille uero ait : « Sericus [1] (3) mutus ego sum. » Quod presbiter supradictus, quasi derisionem existimans, propius accessit,

23. — [1] Siric *et* Syric *In Chron. Vilodun.*

(1) Allusion aux vieux usages populaires en l'honneur du solstice, et notamment aux « jeux », rappelés plus loin.

(2) C'est-à-dire Beohrtric, Brithric, Brithrig, Byrchtrich, Burhtric, nom fort répandu ; cf. SEARLE, op. c., pp. 93 sqq., 114.

(3) Sigeric, Siric (ib., p. 422 sq.)

instanter querens quis esset. At ille constanter aiebat : « Sericus mutus ego sum. » Quem ut ille cognouit, ammiratione repletus et gaudio, ad fores monasterii festinanter perduxit, clamansque uoce magna, sanctimoniales feminas que in eodem monasterio excubabant excitauit. Assunt ille, fores aperiunt, Sericum intuentur, loquentem audiunt quem mutum et elinguem agnouerunt. Fit plausus ingens ; excitant dormientes, conueniunt uigilantes ; resultat chorus ymnis et laudibus ; gratiarum actio celebratur, plebs letatur unanimis, adoratur Deus ab omnibus, qui in sanctis suis gloriosus apparet et mirabilis (1), cui est honor et gloria in secula seculorum. Amen [2].

[2] *hic in* R *adnectitur carmen VIII ; de vero loco cf. I § 21.*

(1) Cf. Ps. LXVII, 36.

NOTE SUR LE TEXTE D'UN MANUSCRIT DE GOTHA

En dernière heure, l'on m'a généreusement mis entre les mains la photographie d'un manuscrit d'origine anglaise, qui paraît remonter au XIVe siècle (Gothanus I. 81) *et renferme* (*ff. 188v-203*) *un texte de la* Vita sancte Eadgythe virginis, *apparenté à celui du manuscrit Rawlinson, c'est-à-dire correspondant, sauf certains arrangements et retranchements, à la rédaction primitive. Le prologue y est supprimé ; les poèmes disparaissent également, sans exception ; mais tous les autres chapitres sont retenus, et distribués de manière à former un récit continu. De cette unique série, le compilateur nous offre l'image en premier lieu, dans une soixantaine de titres, le plus souvent omis par la suite, qui reprennent ceux que nous connaissions, tout en les développant parfois pour plus de précision. A part ces changements, l'ensemble du texte livré est conforme à l'ancienne tradition, et peut être déclaré bon indépendamment d'une foule de détails particuliers qui n'intéressent pas seulement l'orthographe.*

L'édition que j'ai tâché d'établir dans les pages qui précèdent se présenterait donc un peu différemment si j'avais pu disposer en temps voulu de ce nouveau témoin, qui permet de contrôler presque d'un bout à l'autre la lettre de l'exemplaire d'Oxford. Notamment, j'aurais dû sans doute normaliser les graphies, au détriment des épels insolites et surtout j'aurais proposé un apparatus *de variantes justifiant un texte raisonné. La teneur pourtant de celui-ci n'eût guère été modifiée en ce qui importe au sens, hors certains points de la seconde partie ;*

car, quant à la première, abstraction faite du prologue (§ 1) et des trois derniers chapitres (§§ 25-27), le travail de revision attesté par le manuscrit de Cardiff garantit habituellement la forme originale.

Grâce au concours inattendu de ce Gothanus, sans oublier la grande complaisance des éditeurs responsables, il m'a été encore possible, sur les épreuves mêmes, de combler les brèves lacunes qui gâtaient la lecture des §§ 12, 13, 20, dans la section des Miracula *(pp. 278, 280, 291 sq.) ; pareillement, d'introduire au cours du § 23 et dernier (p. 305) une leçon isolée presque nécessaire à l'intelligence de la phrase. Mais un passage plus étendu, dont l'authenticité n'est pas contestable, n'aurait pas été inséré sans un remaniement difficile dans la trame du § 18. On le trouvera à sa place, avec d'autres indications intéressantes à divers titres, dans le relevé suivant, qui doit tenir lieu d'une collation sommaire. A partir du § 25 de la première partie, j'y ai réuni, en me reportant aux pages et lignes de l'édition, toutes les variantes qui méritent examen, y compris quelques exemples des fautes les plus notables qui caractérisent cette tradition dérivée. A ce point de vue, en effet, il fallait faire un choix, sous peine de confondre l'ivraie et le bon grain, dans un inventaire démesuré. Pour la même raison, hormis les noms propres selon l'occasion, tout ce qui ressortit à l'orthographe est passé sous silence. Un astérisque distingue les restitutions certaines ou quasi telles ; c'est le cas de la plupart des additions apparentes, sauf dans les titres, dont l'énoncé prolixe est toujours plus ou moins suspect. Les cas d'interversion, au contraire, et toutes les différences discutables sont laissés à la décision du lecteur ; en plusieurs endroits cependant, j'ai marqué un point d'interrogation, pour signifier que, personnellement, j'inclinerais à recevoir le nouveau témoignage.*

En résumé, l'on constatera que le copiste du manuscrit Rawlinson n'a pas craint, de temps à autre, comme l'on pouvait s'en méfier, d'abréger son modèle ; mais je ne dois pas moins faire observer que celui du manuscrit de Gotha, dont il eût été trop long d'enregistrer toutes les bévues, est fort loin d'avoir fait une œuvre irréprochable [1]*. Ces conclusions ne causeront pas d'émoi.*

P. 98, § 25. **Lemma** : Quomodo] *add.* in. — die] suo. — reuelauit] reuelauerit. — 3 Edgytha (*etiam sic deinceps constanter, vel* Edgitha.) — 10 Wlftrudis. — de] ex.

P. 99, l. 1 impaciencia] in paciencia. — 2 exanimantur] examinantur. — acsi] sic. — 3 Wlfrida. — 6 non uitam amisisse *om.* — 11 longum] locum. — § 26. **Lemma** : Bryghgyva. — 6 illa *om.* (*cum* L). — 8 Algeuus. — Adwoldi. — 9 corona] corone.

P. 100, l. 3 cereum] seriem. — 4 esse mirabile] m. e. (?). — 6 Hanc] ac. — 10 Wlftrudi. — 11 Brichgyva. — 13 ducem] lucem. — 14 attente] a tante. — § 27. **Lemma** : ad tumbam] a tumulo. — furto]

[1] Lorsqu'il y a coïncidence, trop rarement, avec les extraits de Lambeth (*L*), on notera que les leçons s'accordent presque toujours.

futuro. — ligata] *add.* et reddita soluta et de uariarum sanitatum miraculis et quod matre frequentate (*sic*) anime ipsius obsequia magis magisque frequentata sint miracula. — 5 et *om.*

P. 101, l. 6 a *om.*

P. 265. II. **Lemma** *partis om., sed novum de § 1 praemittitur* : Quomodo tercio decimo obitus sui anno regi Ethelredo aliisque cum sancto Dunstano apparens eleuari se iusserit et qualiter ipsum archiepiscopum sanctus Dyonisius uisus super sancte eleuacione hortatus sit et quomodo inuenta et cum odore suauitatis eleuata sit.

P. 266, l. 5 celebrabantur] celebrantur. — 9 presuli] pontifici. — 11 salutem *om.* — 16 quod *iteratur.* — 17 quibus] in quibus.

P. 267, l. 6 Wyltonia (*et infra*). — 7 doceri sopitus. A *sic distinguitur.* — 11 et apostol. dignitate *om.* — 14 Scis] Sis. — 15 concilii. — 17 et *om.* — edicere. — 19 est *om.*

P. 268, l. 11 Wyntonie. — 13 mirifica] mirrifera. — 14 acsi] ac.

P. 269, l. 3 circumdans] circumstans. — 8 funerarat] funerat. — 14 supreme] superne (?). — 16 ac] et.

P. 270, § 2. **Lemma** : abscidere uoluerit] abscidens a pectore eius sanguinem elicuerit. Moxque penitens reuocaverit ipsa quoque sororem amica (*sic, pro* a uitta) eius patrem (*sic, pro* partem) abscidere uolentem conuersa sponte absterruerit.

P. 271, l. 2. prestrinxit. — sanguinis] *add.* uenerabilis*. — acsi de uiua uena *om.* — 3 uinales. — 9 receptus] recepta (?). — § 3. **Lemma** : quomodo] *add.* superstes. — 8 theutonichus. — 9 compatriotam] patriotam.

P. 272, l. 7 ubi] uir. — § 4. **Lemma** : Quomodo uicecomes iniurians presbiteros eius premersis digitis et lingua extinctus penas exsoluerit. — l. 3 Aylwinus. — 5 ultione] ulcio est (?). — § 5. **Lemma** : Quomodo latrone ad monasterii asylum confugiente interfectores cecitate multata sit.

P. 273, l. 2 Ethelredi. — 6 increpuit] increpauit. — alium] alios. — § 6. **Lemma** : Iwium] ympnum. — 2 pihtorum. — 3 Yuonem (*et infra* Yuo). — 7 deposuerunt] deposuere (?). — 8 nescii quo (*id est sicut cod.* R).

P. 274, l. 7 dereliqui. — 12 benedictio poterat] p. b. (?). — 16 Hi] Hic. — § 7. **Lemma** : domne Wlftrudis] eius (matris *om. ut videtur*).

P. 275, l. 2 suscipiet] suscepit (?). — § 8, l. 1 matres] matrices*. — 3 Elfledis.

P. 276, l. 1 obsequio] obsequela (?). — 18 ecce *primo om.* — agnus *secundo om.*

P. 277, § 9, l. 4 domne (?). — § 10. **Lemma** : dissenterica] dissenteriata. — § 11, l. 2 obtusus] obtrusus (?).

P. 278, § 12. **Lemma** : Knutus. — 2 Hec] *add.* est. — 5 candelabrum] candelabra. — 11 sicut et r. W. p. successit *om.* (*de ceteris lectionibus cf. editionem*). — 20 pertinaciter] tenaciter.

P. 279, l. 4 Denmarcum] Danorum (*id est cum* L)*. — Tum] cum (*id est cum* L). — 14 liberatus est *om.* — ubi] uir (*cf. supra de p. 272, l. 7*). — 20 ponto] ponte. — 21 serenitatem] serenitam.

P. 280, § 13. **Lemma** : scrinii] *add.* eius fraudatoribus (*sed in spatium cod.* R *inducere tanta non licet*).

P. 281, l. 7 proximius] proximi. — § 14, l. 7 circumsedentium] circumstancium.

P. 282, l. 12 huc ad] ad hunc. — 17 primo] prima (*cum* L). — 20 uirgini] uirginis (?).

P. 283, § 15. **Lemma** : alio] alia. — 7 oratura] ortatura (?). — 12 populum] *add.* que (*cum* L).

P. 284, l. 1 quod] que. — 23 exiget] exigit. — 24 minuantur] minantur. — 31 inprecetur] inpressentur. — 32 hec] ex. — 33 draconis *om.*

P. 285, § 16, l. 4 orbis] urbis.

P. 286, l. 5 est *om.* — 6 Theodricus. — 9 ammirationem] animi rationem — requietionis] requiestionis.

P. 287, l. 11 colibecca. — 15 osbertus. — getsolo. — acselinus. — folcwoldus. — 25 Mersuienden (*et infra*). — Wybecynam.

P. 288, l. 12 ac] ad. — 25 It] id.

P. 289, l. 15 quod] que. — 21 sutulum] circulum (*cum aliis*).

P. 290, l. 8 suffususque ubertim] s. ubertimque. — 13 cum toto anni circulo] a. c. c. t. — 16 hora temporis] t. h. — 17 constricti] constructi.

P. 291, l. 8, cɒpissemus] furiosi essemus. — 10 ante fera] antif. — 17 deus] *add.* illi (*cum* F). — 25 omnipotentiam] hominibus.

P. 292, l. 3, omnibus] hominibus. — lucet] licet. — 8 solutus] salutis. — 11 Brihgyue. — § 17. **Lemma** : curata] sanata. — 7 illa] ea. — 9 procurrens] *add.* limphata*.

P. 293, § 18. **Lemma** : et aliis *etc. om.* — 2 consueuerat] assueuerat (*sed cf. l. 3*). — 8 apostolorum alumnam] alumpnam ap. — 13 Sic] Hic. — 21 scrinium] *veram hanc particulam, quam* R *praetermisit, recte Gothanus ille nunc addit* (*distinctionem induco, quo sententiae facilius legantur*) : Proxime similiter, in die conuersionis sancti Pauli, coram populo, apud ipsam almifluam Edgitham missas audiente, item in octaua dominice pasche, ferrea ligamina, tanquam soluto crimine, penitentibus disiliere : tam uiolenta apud Christum dilecte sue gracia declaratur. Quid dubitetur hanc apostolica gracia, sicut uisibiliter, ita et inuisibiliter posse et ligare et absoluere atque ipsa eciam peccata remittere ? — 22 Quid autem hec signa] Quid dubitetur hanc (*id est perperam iteratum e sententia quae praecedit*). — 24 legantur] ligantur.

P. 294, l. 3, uersari uidetur] uid. u. — § 19. **Lemma** : Alfgyue (*et infra constanter*). — 2 Monasterii mater A.] *plenius :* que praesentem matrem monasterii mater Aelfgyua antecesserat*. — 6 de uita periclitabatur] de ipsa pericl. uita*.

P. 295, l. 1, tribulatam] tribulantem. — § 20. **Lemma** : illi] *add.* monasterii curam tradere via (*pro* usa, *ut videtur*) sit et. — 2 Bryhtgiua. — 8 Aelu.] Aelgyuam *et praemittit* ipsam* — 11 huius] istius.

P. 296, l. 2 presenti Willelmo] W. pr. — 13 suplex prosternitur] pr. s. — 19 sancte *om.* — 22 soli germane monache] sole Germane monarchie. — 25 Agathen. — 27 Gabrielis] *add.* archangeli*. — 29 et] ac.

P. 297, l. 2 Deinde *etc.*] *ad hanc particulam refertur novum lemma :* Qualiter pro ea iam defuncta sorores orare hortata sit. — § 21. **Lemma** : murmurantes] *add.* per uisum. — corripuerit. — 4 quod] que. — 6 insequta] insequente. — corripiit] corripuit (*cum* L).

P. 298, l. 4 Christi *om.* — 6 properate *om.* — § 22, l. 3 similiter comprobatur] c. s. — 4 Herimannum. — 5 Aldgitha (*et infra*). — dicta] *add.* forte. — seriberie (*cum* L). — 6 hospitata] hospitate. — a Deo habere] hab. a d. — 12 Tole (*et infra, cum* L). — 13 dormienti apparuit] app. d.

P. 299, l. 6 et] incetera *sic add.* — 17 interne] in eterne. — 23 signis] *add.* et ostentis*.

P. 300, **Lemma** *om.* — 8 Canengas (*et in marg. inscriptum est* villa) — 21 placuit] complacuit. — 28 eum] *add.* que. — 29 beati] sancti. — 30 oratorio] oratorium. — 31 opusque] que op.

P. 301, l. 19 quasi *om.* — 25 qui *om.* — 27 nomine Brihg. *om.* — 28 deducebat] ducebat. — 29 omine] homine. — 30 nec *om.* — 31 Siricus (*et infra*). — sum] *add.* ita quippe uocabatur*. — 32 supradictus *om.*

P. 302, l. 7 agnouerunt] agnouerant.

Concernant les §§ 2-24 de la première partie, il importe d'indiquer avant tout les passages où le manuscrit du XIVe siècle redresse certainement une rédaction incomplètement transmise ; j'en ai remarqué trois :

1) Aux derniers mots du § 10, Goscelin avait ajouté, dès sa première rédaction (p. 67, col. 1), les deux hexamètres assonancés qu'il enchâssa ensuite dans le développement de la seconde : *Heliam corui.... columbas* (cf. p. 66, l. 9-12).

2) Pour conclure le premier paragraphe du § 16, la citation du Cantique, tronquée dans *R* (cf. p. 76, l. 19 sq.), doit être rétablie comme le prévoyait la note : *ut fragmen... monilia : murenulas aureas faciemus tibi.* Ce dernier membre est supprimé, à tort ou à raison, dans le texte de Cardiff ; réduit aux seuls mots *fac. tibi* par le copiste du manuscrit d'Oxford, qui avait omis en même temps une partie des autres membres, il reparaît entièrement avec tout le contexte, dans le nouvel exemplaire, à part la fausse lecture *facientes.*

3) Vers la fin du § 18 (p. 83, l. 10), l'éloge d'Alfgyva, mère d'Edgar, inhumée à Shaftesbury, doit être ainsi restitué : *ubi beata tot signis <ostendit in terreno regno ac thoro regio quam deuota regi superno> extiterit.* La phrase intermédiaire, sautée par le copiste de *R*, est garantie désormais, et tout se tient, en dépit d'une cacographie du *Gothanus* (« choro »).

A ces faits majeurs, je crois bon de joindre quelques détails plus menus, où l'accord des textes de Gotha et de Cardiff démontre la faiblesse de celui d'Oxford en ces mêmes endroits :

§ 7 (p. 51, l. 3) *rectis* CG (au lieu de *lectis* R) ;

§ 14 (p. 75, l. 3) *iocunda* CG (au lieu de *secunda* R) ;

§ 16 (p. 78, l. 6) *et uerbum* C, *uerbum* G (au lieu de *uerbumque* R) ;
§ 17 (p. 81, l. 2) *deo* CG (au lieu de *domino* R) ;
§ 23 (p. 93, l. 4) *ne* CG (au lieu de *non* R) ; — (ib., l. 18) *ipsa... construxerat* C *ipsa constr.* G (au lieu de *constr. ipsa* R) ; — (ib., l. 22) *praecedis* CG (au lieu de *praecedit* R).

Au contraire, il est remarquable que deux incises qui semblaient avoir été omises vicieusement dans l'exemplaire d'Oxford font défaut dans le troisième témoin : § 12 (p. 71, ll. 2-4) ; § 23 (p. 93, l. 16 sq.). Il confirme également la lettre de la première rédaction dans les cas suivants : § 9 (p. 58, l. 5) *ab auditionis ;* § 10 (p. 63, l. 8) *ualedixit ;* § 22 (p. 91, l. 10) *dignus iam.* Il atteste aussi la lecture suspecte *precium* (p. 69 l. 11) [1].

Enfin, les titres prolixes qui distinguent ces mêmes chapitres de la première partie méritent d'être rappelés. Je serais disposé à les regarder comme authentiques pour une bonne part, sauf les deux derniers de la série, dont la longueur est inquiétante ; l'on a pu déjà juger de cette surabondance des « lemmes » dans la première liste. Voici donc le complément :

§ 2 De parentibus regiis et natiuitate beate Edgithe uirginis ;
§ 5 Quomodo] *add.* inter regia ornamenta ;
§ 6 infantia] *add.* diuinis radiis et ;
§ 9 ad celestia des. inflammauerint] flammam eius inpugnauerint ;
§ 10 omnibus] sororibus ac debilibus reis etiam et ipsis belluis ;
§ 12 Adelwoldo] *add.* exteriorem eligenciam (*pro* eleganc.) carpenti ;
§ 15 De] *add.* assiduo crucis signaculo et ;
§ 16 sit] seruire quam preesse maluerit ;
§ 18 cito occiso] iuxta sancte sororis presagium extincto ;
§ 19 regnum] *add.* in Christo regnatura ;
§ 23 bos cantare uisus] animal super eam c. uisum ; — spirat] *add.* et columbe sue mortue iam obituram portenderint ;
§ 24 De] *add.* concentu angelico tunc in choro audito. — sancte uirginis] beate ingenue puelle et de cella adhuc odorifera, unde transiuit hec sancta anima, de eius quoque sepultura cum insticio populi et quod mater exenodochium pro ea exstruxerit quod usque hodie pauperes reficit ut ipsa instituit.

[1] A relever pour l'intelligence du passage difficultueux p. 74, l. 1 sq., cette variante de G : *in theca cristallina.* Tout le reste de la collation peut être passé sous silence sans inconvénient.

QUELQUES NOTES
SUR LES CATALOGUES DES MARTYRS ANGLAIS
DITS DE CHALCÉDOINE ET DE PARIS

Parmi les témoignages les plus importants produits dans la cause des Martyrs Anglais, qui se termina en décembre 1929 par la béatification de 136 d'entre eux, il faut citer une série de « Catalogues » rédigés à diverses dates durant tout le cours de la persécution.

Environ 20 d'entre eux ont été décrits par feu le R. P. John Pollen, S. J., dans le 5e volume des publications de la Catholic Record Society. Les plus connus peut-être sont les catalogues imprimés à l'époque même des martyrs, surtout ceux qui furent ajoutés à la première et à la seconde édition — 1585 et 1586 — du livre de Sander *De Schismate Anglicano ;* celui que John Wilson de Saint-Omer a publié à la fin de son *English Martyrologe* (1608), et celui que le Dr Worthington, président de Douai, y a fait imprimer en 1614.

Tous ces documents sont importants. Mais les principaux sont les deux catalogues connus sous le nom de « Chalcédoine » et de « Paris ». On verra qu'ils se réduisent probablement à un seul. Leur importance n'a pas été suffisamment reconnue jusqu'ici. Ni l'un ni l'autre n'a jamais été imprimé, si ce n'est dans les documents officiels du *Processus Apostolicus* [1].

[1] Dans le *Processus ordinarius* de 1874, un catalogue des martyrs, de Douai, imprimé par Arnold Raissius de Douai en 1628, fut par quelque accident réimprimé sous le titre de « Catalogus Episcopi Chalcedonensis » ; et la même erreur se répéta dans le *Summarium Additionale* du Procès Apostolique en 1929. Des réimpressions incomplètes des catalogues de Paris et de Chalcédoine se trouvent dans le même *Summarium Additionale*, p. 10-38, pour celui de Paris ; dans le *Novum Summarium Additionale*, p. 1-49, pour celui de Chalcédoine.

I. Le Catalogue de Chalcédoine.

Ce Catalogue nous est parvenu en deux manuscrits, conservés tous deux aux archives de la Cathédrale de Westminster ; l'un est complet, l'autre malheureusement fort lacunaire. Le premier, un in-folio de 54 pages, est écrit sur du papier au filigrane « palomba », dénotant une origine romaine. L'écriture, très nette, en caractères italiques, a été reconnue par le P. Stevenson, S.J., dans sa déposition au procès de 1874, pour celle du théologien Thomas Blackloe, de son vrai nom White, agent ecclésiastique à Rome pendant les années 1626-1628. Le manuscrit porte à l'extérieur, le titre : *Acta et Martyria quorumdam Sacerdotum et aliorum in Anglia ;* à l'intérieur : *Catalogus Martyrum qui a principio Persecutionis per Elizabetham Reginam Angliae contra Catholicos excitatae pro Fide Catholica in Anglia passi sunt. Hoc est ab anno Domini MDLXX usque ad praesentem annum MDCXXVIII.*

Il est précédé d'une courte « Epistola » adressée à la Sacrée Congrégation de la Propagande, et d'une longue Préface exposant le but et la méthode de l'auteur. La lettre est datée du 25 mai et signée : « Illmarum. ac Rmarum. DD. VV. in Christo servus. R. Epus. Chalced. ».

Dans le second manuscrit, il manque les trois quarts de la Préface et tous les Martyrs excepté ceux de 1582 à 1608. Il est écrit beaucoup moins soigneusement que le premier, sur des feuilles grand in-folio qui ont été coupées (comme le montre la position du filigrane) aux dimensions de 275 × 175 mm. Le filigrane représente un aigle déployé sur un écu héraldique. Le manuscrit, ainsi mutilé, compte actuellement 38 pages écrites. Je m'en suis peu servi en préparant ces notes.

Le Catalogue de Chalcédoine tire son nom de son auteur, vicaire apostolique anglais, titulaire du siège de Chalcédoine *in partibus infidelium*. Il s'appelait Richard Smith et paraissait tout désigné pour la tâche à accomplir.

Né en Angleterre en 1568 — l'année même qui vit la fondation du Collège de Douai — il fut contemporain de toute la persécution sous les règnes d'Élizabeth et de Jacques Ier. Il avait, dès 1609, participé à la composition d'un catalogue

des prêtres martyrs appartenant au clergé séculier, — celui que le P. Pollen dans sa liste (*Catholic Record Society*, vol. V, p. 4, n° 7) appelle le catalogue de Chalcédoine-More ; — et il était en contact avec les affaires soit d'Angleterre, soit des Collèges à l'étranger, soit de Rome même, où pendant quelques années il avait été agent du clergé anglais. Quand, en 1625, il fut appelé à succéder à William Bishop comme vicaire apostolique en Angleterre, il était depuis environ douze ans Président du Collège Anglais d'écrivains, connu sous le nom de Collège d'Arras, à Paris.

Dès les premiers jours de son épiscopat le nouvel évêque, par ordre, comme il paraîtra bientôt, du Saint Père lui-même, le Pape Urbain VIII, se mit en devoir de préparer le nouveau catalogue, premier pas vers la béatification des martyrs. Ce catalogue devait être beaucoup plus complet et plus étendu qu'aucun de ceux qui l'avaient précédé, et la Sacrée Congrégation de la Propagande, à la juridiction de laquelle ces affaires étaient alors soumises, semble y avoir pris un réel intérêt. Quand j'étais à Rome, il y a quelques années, il me fut permis de chercher dans les archives de la Propagande quelque information concernant l'origine et le progrès de ce Catalogue. Le résultat de mes investigations vaut la peine, me semble-t-il, d'être brièvement consigné ici [1].

La série commence par une lettre de la Propagande à l'évêque de Chalcédoine, datée du 14 février 1626. Elle exprime le désir du Saint Père qu'un recueil des actes etc. des martyrs et confesseurs de la persécution d'Angleterre soit dressé et soumis à la Congrégation, « ne memoria eorum qui in corpore suo Deum glorificaverunt temporis iniuria obliterari possit » (*Lettere latine*, fol. 95).

L'évêque semble s'être mis à l'œuvre sans tarder ; car, dans les six mois, il écrit à « N. N. », son agent à Rome (Blackloe ?), que le Catalogue est presque terminé, qu'il n'y manque guère que les lieux de naissance, dont la recherche présente des difficultés. La Congrégation insiste-t-elle sur ce point ?

[1] Les manuscrits de la Propagande consultés se trouvent dans les volumes suivants : *Lettere Latine della S. Congr.*, 1622-1629 ; *Lettere d'Inghilterra, Scotia*, etc., 1628 ; *Acta Sac. Cong. de Propaganda Fide*, 1628.

Laboro quantum valeo in Catalogo Martyrum concinnando et maximam difficultatem in definiendo nativitatis cuiusque loco experior. Quoad caetera paene paratus sum. Petas a Sacra Congregatione utrum hoc requiratur ;alioquin enim cito ipsum Catalogum transmittam (6 août 1626. — Westminster Archives, XX, p. 91).

La réponse de la Congrégation dut être affirmative. Le catalogue ne se trouva entièrement prêt pour l'expédition qu'en mai 1628, date à laquelle tous les lieux de naissance avaient été fournis.

Dans une lettre du 6 janvier 1627, la Congrégation revient encore sur ce sujet, exhortant l'évêque à persévérer dans ses recherches (*Lettere Latine*, fol. 127).

En janvier 1628, la Sacrée Congrégation montre quelque impatience. A la fin d'une lettre traitant d'autres affaires, on écrit :

Postremo, gesta Anglorum sacerdôtum et laycorum qui pro fide Catholica feliciter occubuere incredibili desiderio exspectamus ; et quia tua in omnibus rebus diligentia ex iis quae hactenus in laboriosis periculosisque omnium Angliae calamitatum visitationibus praestitisti, nobis perspecta est, speramus libellum de illis, si non omni propter temporum iniuriam, saltem maiori ex parte absolutum recepturos esse (*Lettere Latine*, fol. 163).

Enfin, le 25 mai 1628, le Catalogue est envoyé, accompagné de cette lettre de l'évêque :

Illmi. et Emi. Dni. Quum primum postremas Illmarum. Dnationum. Vrarum. ad me datas litteras accepi, in quibus scribunt, quod incredibili desiderio expectant Catalogum Martyrum nostrorum, omnem operam dedi, ut ei suprema manus imponeretur. En igitur tandem mitto Catalogum Martyrum nostrorum, qui passi sunt sub Elizabetha Regina, et deinceps, una cum loco natalis, et passionis, itemque die, causa et genere mortis ipsorum, quae arbitror esse omnia quae circa praedictos Martyres Illmae. DD. VV. a me requirebant. Colligo etiam, prout tempora et occasiones permittunt, eorum gesta seu acta, hoc est, dicta ac facta memoratu digna : ex quibus et Dei gloria et ipsorum virtus et Catholicae fidei veritas plurimum elucebit. Ceterum vel hinc apparet quanto cum damno Ecclesia Anglicana tanto tempore caruerit Episcopo, qui illius curam gereret ac Martyrum acta conscribi curaret. Raro enim nunc superstites inveniuntur, qui plerorumque eorum condemnationibus, seu passio-

nibus interfuerunt, et in Registris seu actis publicis ab hereticis confectis vix quicquam de iis litteris mandatum est, quam quod (ut heretici loquuntur) ob crimen laesae Maiestatis vel feloniae morti adiudicati et affecti fuerint. Ego tamen ad eorum acta colligenda peculiari desiderio feror, et spero per eorum intercessionem me non penitus perditurum operam [1].

Le Catalogue n'est plus mentionné jusqu'en octobre. Mais on trouve parmi les *Lettere d'Inghilterra* etc., 1628, fol. 5, un sommaire de quatre pages en italien de la préface de Mgr Smith. Il fut sans doute rédigé à l'usage de la Sacrée Congrégation à cette époque.

Enfin, le Catalogue fut présenté à la Propagande pour la discussion. Dans les *Acta* de la Congrégation Générale tenue en présence du Souverain Pontife le 25 septembre 1628, nous lisons :

> Referente eodem Illmo. Dno. Corsio litteras epi. Chalced. et praefationem ad Catalogum Sacerdotum et laycorum qui in Anglia a temporibus Reginae Elizabethae usque ad praesens propter Religionem Catholicam et primatus ecclesiae Romae defensionem interfecti fuerunt,... SSmus iussit praefatum Catalogum examinari in Cong^ne particulari habenda coram Illmo. D. Card. Millini per Illmos. Ubaldinum et Ginetum et Illmos. Corsium et Benignum, Secret. Sac. Cong. Rituum et fiscalem urbis, et praesertim quoad veras causas ob quas sacerdotes et layci praedicti damnati et occisi fuerunt. (*Acta S. Cong. de Propaganda Fide*, 1628-29, fol. 142^v.)

Quelques jours plus tard, le 7 octobre 1628, le décret fut communiqué à l'évêque anglais dans les termes suivants :

[1] On remarquera que Mgr Smith mentionne ici non seulement le Catalogue mais aussi les *Actes* des martyrs qu'il est en train de recueillir. Il semble avoir songé à une continuation des *Acta Martyrum* qui forment la partie principale de la *Concertatio Ecclesiae Catholicae* (1588), et auxquels on se réfère si souvent dans le Catalogue. Je n'ai pas l'intention de discuter ces *Actes* ici ; la matière nous entraînerait trop loin. Il suffira de renvoyer le lecteur à la lettre de Benjamin Norton à Smith, du 6 mai 1626, publiée dans le 5^e volume de la *Catholic Record Society*, p. 392, et aux lignes que le Père Pollen a écrites sur le sujet dans le même volume. Il est bien évident que les notes envoyées à l'évêque et qui se trouvent maintenant dans les archives de Westminster furent employées dans la compilation des deux Catalogues de Chalcédoine et de Paris.

S. Cong. Richardo epo. Chalcedonensi. Londinum. — Literas Ampl. Tuae et Catalogum eorum qui ab haereticis ob fidem Catholicam et primatus eccl. Romanae defensionem fuerunt interempti retulit in Cong. coram Sm̃o habita R. P. D. Corsius, Protonotarius Apostolicus, quem Sanctitas sua, Clementis I, Antheri, et Iulii similiter I praedecessorum suorum vestigiis inhaerens, in hanc adscivit Congregationem ut martyrum gesta, qui per totum terrarum orbem pro vera fide sanguinem suum profundunt, referat, ac eorum peculiarem curam gerat...

Quod spectat ad Catalogum, Sanctitas Sua peculiarem trium Cardinalium ac nonnullorum Curiae Romanae Praelatorum Congregationem ad eum examinandum instituit, a qua si quid praescriptum fuerit quod istic ulterius peragendum fuerit, continuo Ampl. Tuam certiorem faciemus. Interim ejusdem Smi. ac Illm. Patrum nomine laborem ac diligentiam tuam in conficiendo memorato catalogo plurimum commendamus ac laudamus ; nam pro ratione temporis ac rerum praesentium statu, non parum in eo compilando praestitisti ; certum hoc est, te spem nostram longe superasse... Ampl. Tuae cuncta prospera a Divina precamur bonitate et omnipotentem exoramus ut eam in tanta persecutionum tempestate diu pro bono ecclesiae Catholicae Anglicanae sua inexpugnabili protectione tueri ac conservare dignetur. Romae, die 7 8bris. 1628. (*Lettere Latine*, fol. 188.)

Je n'ai pu déterminer si la cause des martyrs fit des progrès sous l'impulsion de la commission spéciale. Les temps étaient mauvais pour les catholiques en Angleterre. L'évêque de Chalcédoine lui-même fut proscrit, et sa tête mise à prix dans deux proclamations, de décembre 1628 et mars 1629. Il fut obligé de se réfugier sur le continent et ne prit plus part aux affaires publiques. Quand enfin, en 1643, un pas fut fait pour le commencement d'un *Processus ordinarius*, ce ne fut pas à lui mais à l'archevêque de Cambrai que le bref pontifical fut adressé. Mais cet acte n'eut alors aucun résultat. La lettre de l'archevêque à ses délégués qui accompagnait l'expédition fut saisie au port même dès l'arrivée, et publiée comme document parlementaire pour exciter l'indignation populaire contre le Papisme[1]. L'un des délégués,

[1] *The Pope's Brief*, London, 1643. Voir le Père J. Morris dans *The Month*, avril 1870, *A Parliamentary Paper of the Seventeenth Century*.

le Vén. Francis Bell, O.F.M., fut arrêté et alla grossir la liste des martyrs, le 11 décembre 1643. Plus de deux siècles devaient s'écouler avant que la cause fût enfin reprise en 1874.

La Préface de Mgr Smith commence par un court exposé de la persécution depuis Henry VIII « usque ad praesentem annum 1628 », et des moyens employés, soit dans le pays soit à l'étranger, pour sauver la foi en Angleterre [1].

Il ne paraît guère nécessaire de reproduire ici la première partie de cette préface. Mais la seconde, dans laquelle l'auteur passe à l'explication de ses méthodes, doit être donnée en entier.

PREFATIO

... In eorum autem omnium nominibus colligendis, et in praesenti Catalogo reponendis, usus sum diligentia quantum tempora ferebant maxima, non contentus eorum scriptis qui hanc telam antea texuerant vel incertis quorumlibet relationibus sed nixus in primis unanimi Catholicorum hac in re suffragio conquisitis undique martyrum Actis, ipsisque quoad fieri potuit Registris Comitiorum Provincialium, et carcerum monumentis inspectis, in quibus praedicti Martyres damnati supplicioque affecti reperiuntur, ne quis error in re tanti momenti obreperet. Nullum enim in hoc Catalogo apposui, de cuius martyrio, hoc est, et quod vere passus, et quod merae religionis ac fidei causa passus fuerit, quisquam (quod sciam) Catholicorum in Anglia dubitat. Proinde omisi quosdam tum Ecclesiasticos, Seculares et Regulares, tum etiam Laicos, de quorum martyrio mihi nondum certo constat, propterea quod vel de causa mortis eorum (nempe quod fuerit mera Religio Catholica aut actus virtutis), vel certe de finali illorum perseverantia inter omnes Catholicos Anglos non convenit. Per hanc tamen omissionem meam nulli eorum praejudicium facere intendo, sed tum de iis, tum de ceteris omnibus judicium Sedi Apostolicae ut par est reservo.

[1] Des martyrs de 1570 à 1628, il en compte 132 appartenant au clergé séculier, — car le *decem* du manuscrit (« centum triginta decem ») ne peut être qu'une erreur de copiste pour *duo*, — et ne trouve que 7 religieux qui sont « indubitati martyres simul et indubitati religiosi ». (C'est un des endroits où l'évêque est peut-être moins que juste à l'égard des Ordres religieux.)

Dividitur Anglia iuxta temporalem iurisdictionem in quinquaginta plus minus Provincias, quas vocant *Comitatus*; juxta spiritualem autem iurisdictionem in viginti sex dioeceses; caeterum quia partitio Comitatuum multo notior ac minutior est quam diocesium, et in Anglia vulgo quisque censetur illius Comitatus, in quo natus est, idcirco signavi Comitatum seu Provinciam cuiusque martyris, itemque locum natalem, ubi ea certo comperi; ubi autem ea vel ignota vel incerta fuere, dioecesim apposui ex auctoritate Registri Collegii Duaceni; quod tamen de Sacerdotibus tantum accipiendum est vel aliis qui aliquando fuerant ejusdem Collegii Alumni.

In signando autem die martyrii illorum sequor calendarium vetus cujus solius usus est in Anglia, Gregoriana reformatione istic nondum recepta. Sicubi aut in diebus martyrii quorundam aut locis unde oriundi signandis erratum forte sit (in quibus tamen ut in caeteris omnibus summa fide statuendis diligentissime laboratum est, multique aliorum errores sunt correcti), id temporum difficultati omnino imputari debet, per quam factum est ut minutiora ista in magna relationum varietate, minus certo subinde constitui possent. Spero tamen in his minutioribus a me positis ita me fidem meam liberasse ut haud multum amplius in hac parte desiderari queat. Nam ubi mihi ipsi satisfacere non potui, sive quoad locum natalem alicuius martyris, sive quoad diem, aut mensem, in quibus passus est, omittendum potius utrumque duxi, quam in re dubia aliquid certi affirmandum.

Ad causam autem mortis eorum quod attinet, non una omnium fuit. Nam cum alii fuerint Ecclesiastici, alii Laici, ex utroque ordine varii varias ob causas mortem pertulerunt. Sub initium quidem coeptae persecutionis sacerdotes communiter supplicio affecti sunt, vel quod agnita Romani Pontificis potestate Reginae in causis Ecclesiasticis primatum negarent, vel quod praetenderentur in D. Reginae necem conspirasse; iisdem fere nominibus morte mulctati sunt Laici, qui per ea tempora pro fide certarunt praesenti Catalogo inscripti. Sed cum conspirationis praetextus persecutoribus ipsis haud satis plausibilis appareret, et Reginae Ecclesiasticus primatus aliis res odiosa videretur, proximis comitiis parlamentaribus (quae anno MDLXXXV habita sunt) lege sancita statuerunt ordines Regni crimen fore laesae maiestatis, si quis Reginae subditus sacerdos creatus per auctoritatem a Pontifice Romano derivatam veniret in Angliam aut illic esset, aut reconciliaret quemquam Ecclesiae Romanae; eodemque crimine tenebantur qui Ecclesiae Romanae reconciliati essent, vel alios hortati fuissent ad Religionem Catholi-

cam suscipiendam ; sacerdotem autem in domum recipere, alere, sublevare, aut cum eo scienter agere et conversari, iisdem legibus capitale fiebat. A quo tempore omnes deinceps Martyres, sive sacerdotes sive laici, ob unam aliquam ex huiusmodi iam dictis causis, ut plurimum passi sunt. Communis autem omnium et singulorum causa fuit Catholicae Religionis professio, ac nominatim Pontificiae auctoritatis assertio, a qua propugnanda nec minis nec tormentis, nec morte ipsa abduci unquam potuerunt.

Qua in re admiranda plane multorum constantia eluxit ; uti inter alios luculento esse potest exemplo *Georgius Haddocus*, sacerdos secularis, aetate quidem iuvenis, virtute autem et pietate canus, qui in Turre Londonensi pro fide detentus, et mortem ob eandem causam in dies expectans, libere professus est, quod si optio ei data fuisset, ut ex omnibus disciplinae Catholicae capitibus unum aliquod sibi deligeret pro quo mortem obire mallet, de Apostolicae Romanae Sedis auctoritate et prerogativa (quod est Christianae pacis, et unionis vinculum) primo loco sibi decertandum esse existimaret. Quinetiam cum quodam die Summi Pontificis insignia calamo delineasset in loco admodum conspicuo, ac porro hanc inscriptionem addidisset, « Gregorius decimus tertius totius Ecclesiae Catholicae Supremum Caput in terris », admonitus a custode carceris ut inscriptionem deleret, « Nequaquam, inquit, faciam : nam haec res certa veritate nititur, cui etiam astruendae ego vitam et sanguinem libentissime impendam. » Haec ille, cui alii alibi pari animi constantia accessere, ut ex propriis multorum actis liquet. Imo rari fuere alicuius notae vel sacerdotes vel laici, quibus aut pro Tribunali, aut post latam in eos mortis sententiam, adeoque in ipso frequenter supplicii loco, vitae usura oblata non est et nonnumquam etiam honores non contemnendi, si Pontifici Romano renunciare vellent, et ad protestantium partes tantillum accedere ; nec plures autumo reperiri uspiam in Orbe Christiano Martyres qui pro Apostolicae Sedis dignitate concertarunt, quam quos Anglia nostra his iisdem temporibus Ecclesiae Catholicae dedit.

Illud postremo loco adnotandum est, de Martyribus ab Henrico VIII occisis nullam hic mentionem factam esse, quod et praesentium temporum memoriam praecesserint, et de illis satis abunde scripserit Sanderus in libris paulo ante citatis ; uti nec de illis, qui vel tunc temporis vel postea, in vinculis aut exilio pro fidei confessione diem obierunt, aut quibus per carceres et alias calamitates pro eadem causa fortiter toleratas abbreviatus est vitae naturalis cursus, quorum multo maximus est numerus. Quare de his tantum contextus est praesens Catalogus, qui (ut supra dictum est)

a principio Regni Elizabethae Seminariorum nostrorum institutione toleraverunt (ut cum S. Cypriano) usque ad consummationem gloriae durissimam questionem, et sui sanguinis pretio immortalitatem emerunt. De quibus omnibus ut maiori etiam fide constent quae hic narrantur, singulorum nominibus varios auctores per ordinem subtexui, qui scriptis publicis aut privatis vel ex professo vel incidenter de eisdem mentionem fecere ; non praetermissis etiam ipsorum protestantium Annalibus, quorum fide hac in re eatenus utor quatenus deservire mihi visa est ad causas mortis multorum et dies martyrii eorum testatiores faciendas.

Ainsi finit la préface. L'auteur s'y révèle historien consciencieux, judicieux et pénétré de l'importance de son travail. Partout il a cherché les « Acta » et recueilli des informations au sujet des martyrs. En outre, « ne quis error in re tanti momenti obreperet », il s'est fait donner accès aux registres des Assises des comtés et aux archives des prisons ; chose très importante dont nous aurons à parler un peu plus loin. Il n'a admis dans son catalogue aucun nom, à moins que le fait du martyre ne fût authentiquement attesté et que le motif purement religieux de la condamnation ne pût être mis en doute par aucun catholique anglais. Même des détails relativement moins importants, tels que lieux et dates, ont été l'objet d'une attention particulière : « Quand je n'ai pu m'assurer du lieu de naissance d'un martyr, du jour ou du mois de son supplice, j'ai préféré omettre complètement ces détails, plutôt que de donner pour certains des faits douteux. »

Pour ce qui concerne la *causa mortis*, l'évêque appelle justement l'attention sur le fameux statut de la 27e année du règne d'Élizabeth, comme étant le principal motif de condamnation à partir de cette date (1585)[1]. Il insiste sur le fait que, dans tous les cas, quel qu'ait été le prétexte, la cause vraie et universelle était la profession de la foi catholique, et par-dessus tout le maintien de l'autorité du Pape. Et ici il se permet une courte digression pour relater la profession de foi héroïque du Vén. George Haydock.

[1] Mais il se trompe en regardant apparemment l'Acte contre la « réconciliation » et la « persuasion » comme partie intégrante de ce statut de la 27e année du règne d'Élizabeth et non d'un statut plus ancien datant de la 23e année du règne.

Il donne ensuite ses raisons pour omettre les martyrs du temps d'Henri et la longue liste de ceux qui moururent pour leur foi ailleurs que sur l'échafaud, « quorum multo maximus est numerus » ; enfin, il appelle l'attention sur les listes de témoins qui comprennent des protestants aussi bien que des catholiques.

Nous en avons dit assez pour montrer que le Catalogue de « Chalcédoine » est un document de la plus haute importance dans cette Cause des Martyrs, compilé comme il l'a été sur l'ordre exprès du Saint-Siège par un ecclésiastique éminemment qualifié pour ce travail, auquel il apporta un soin qui lui mérita un éloge spécial de la Propagande.

Nous passerons maintenant au Catalogue de « Paris » et au rapport qu'il a avec celui de l'évêque.

II. Le Catalogue de Paris et sa relation avec celui de Chalcédoine.

Le seul manuscrit ancien du Catalogue de « Paris » que l'on connaisse se trouve actuellement aux archives de Westminster (Catal. MM., nº 10). Il était conservé autrefois au Collège Saint-Grégoire à Paris, comme l'atteste une inscription sur la couverture : *This Catalogue belongs to the English Seminary at Paris* [1].

Il est intitulé : *Index Martyrum qui in Anglia ab initio regni ab Elizabetha suscepti pro fide Catholica passi sunt, una cum causis mortis singulorum et scriptoribus qui de eisdem mentionem faciunt.* Il remplit environ 50 pages in-folio et contient en une seule série chronologique, mais avec une énumération distincte, les noms de 143 prêtres et de 68 laïques martyrs de 1570 à 1618.

Le manuscrit entier est d'une même écriture, très lisible et très caractéristique ; et comme toutes les corrections et

[1] Ce collège établi par Miles Pinckney, *alias* Thomas Carre, en 1667, ne doit pas être confondu avec le « Collège d'Arras », plus ancien, du Dr. Richard Smith, qui avait cessé d'exister vers 1635. Le Collège Saint-Grégoire continua jusqu'en 1786. Le Registre en a été imprimé par la *Catholic Record Society*, vol. XIX. L'inscription sur le Catalogue est de la main d'Anthony Meynell, qui fut président du Collège de 1688 à 1698.

additions, fort nombreuses, sont de la même main, on peut dire avec assurance que c'est la main du compilateur lui-même. Un examen sérieux des écritures dans les Archives de Westminster permet de conclure que cet écrivain est un certain William Farrar, *vere* Harewell, notaire apostolique successivement des deux évêques de Chalcédoine, et ecclésiastique de marque dans la première moitié du XVII[e] siècle [1].

Le fait est de si grande importance dans le cadre de notre sujet, qu'il n'est pas inutile d'ajouter ici quelques détails sur la vie de l'auteur. Il était originaire du Suffolk et fut admis à Douai en novembre 1607, comme étudiant en logique. Au temps voulu il fut ordonné prêtre (avril 1615). En août 1617 il partit pour la mission anglaise ; à cette occasion, le Journal de Douai interrompt le fil de son récit pour faire son éloge, panégyrique tout à fait exceptionnel dans ces pages si sobres.

> Die 10 Augusti D. Gulielmus Harewell (hic dictus Ferrarus), sacerdos, tam ob suam (praesertim in literis humanioribus) eruditionem, quam ob insigne virtutis suae specimen omnibus charus, iter Angliam versus aggressus est... (*Catholic Record Society*, vol. X, p. 136).

Pendant les années qui suivirent, il remplit plusieurs offices importants. En octobre 1621, lorsque John Bennet fut envoyé à Rome comme délégué du clergé anglais pour traiter les questions brûlantes de la dispense pour le mariage espagnol et de la nomination d'un évêque pour l'Angleterre, ce fut lui qui l'accompagna (*ibid.*, p. 188). L'année suivante, le 21 septembre 1622, il fut mandé à Bruxelles pour rendre compte au Nonce des affaires du clergé anglais (*ibid.*, pp. 188, 193). Il fut rappelé de nouveau en février 1623 pour assister aux discussions chez l'archidiacre de Cambrai sur la question du mariage (*ibid.*, p. 208). Le 22 juillet 1623, il était l'un des deux délégués envoyés à Cambrai pour saluer Mgr William Bishop, nouvellement consacré évêque de Chalcédoine, et dès lors il continua de le servir ainsi que son successeur Mgr Richard Smith en qualité de notaire apostolique (Arch. de Westm., XVII et seqq., passim).

[1] Voir des lettres nombreuses et des papiers officiels écrits ou signés par lui (Westm. Arch., vol. XVI etc. passim).

En octobre 1628, il était détenu à la « New Prison » de Londres quand un mandat fut lancé pour y chercher les catholiques et en particulier « William Harewell alias Farrar » ; on se servit des papiers trouvés alors comme base des proclamations contre Mgr Smith, qui fut obligé de se retirer à l'étranger en 1631 (*State Papers, Domestic*, Charles I, 118.25, 46 ; *Calendar S. P.*, 1628, pp. 407, 502).

Tel était l'homme capable et actif désigné, ainsi que je le crois, par l'évêque de Chalcédoine, pour l'aider dans la rédaction du catal ogue officiel des martyrs ; l'homme taillé, dirait-on, pour la besogne. La comparaison des deux catalogues [1] ne laissera aucun doute sur l'objet du catalogue de Paris. Nous ne pouvons imprimer ici qu'une courte série d'extraits parallèles choisis plus au moins au hasard. Ils montreront que chaque écrivain avait sa part définie dans le travail. La tâche de l'évêque, comme il l'écrit dans sa lettre à la Propagande, est de fournir les renseignements demandés par la Congrégation : lieu de naissance, lieu, date, cause et genre du martyre. Il ajoute des indications sur les Collèges ou les Ordres religieux auxquels appartenaient les martyrs. Enfin il donne pour chacun une liste d'« auctores ». Farrar assure qu'il a voulu simplement dresser un « Index Martyrum », indiquant la date et le lieu de chaque martyre. Mais sous le nom de chacun d'eux, il ajoute les deux notes importantes promises dans son titre, l'une sous le chef « scriptores », l'autre sous celui de « causa mortis », contenant les motifs de la condamnation tels qu'ils sont rapportés par chaque « scriptor ».

Si je ne me trompe, ces deux séries de renseignements — les « scriptores » et les « causae mortis » — sont la raison d'être de tout le catalogue de Farrar.

On voit au premier coup d'œil que les deux listes de sources ne sont pas indépendantes l'une de l'autre. Elles sont rédigées en termes presque identiques. La liste de Farrar est, à n'en pas douter, l'original, composé par lui pour l'évêque et transcrit en bloc dans le catalogue de ce dernier.

D'un autre côté, les « causae mortis » de Farrar ne sont

[1] Ces deux catalogues, espère-t-on, seront imprimés en entier, dans le cours de deux ou trois années, par la Catholic Record Society.

pas reproduites *totidem verbis* dans le Catalogue de Chalcédoine. Ayant préparé ses listes de formules, il les passe à l'évêque, qui choisit parmi les matériaux ainsi fournis ceux qu'il estime offrir les meilleures garanties d'authenticité. Tel a été le rôle de Farrar, et tel est le caractère de son catalogue.

Les exemples cités ci-dessous rendront ces choses plus claires.

I. a. Le B. Richard Thirkeld, au Catalogue de Paris.

Richardus Thirkellus, P[resbyter], Eboraci, 29 Maii [1583].

Causa mortis. — Ob res quasdam quas jam antea illi per examinationes elicuerant (hoc est, ut ibi praemittitur, quod professus sit se Sacerdotem esse), *Acta martyrii* ejus apud *Concert[ationem] Eccl[esiae] Angl[icanae]*. — Quod sacerdos esset, aliquotque homines Ecclesiae Catholicae reconciliasset, Alan[us] in lib[ro] *Ad pers[ecutores] Anglos*, cap. 1. — Quod sacerdotem se agnosceret, et Pontificia authoritate extra regnum ordinatum, Sand[erus], lib. 3 *De Schis[mate]*, pag. 411 [1]. — Quod aliquos a peccatis absolvit et Ecclesiae Catholicae restituit, Worthing[ton] in *Catal[ogo]*. — Ob seductos Reginae subditos (hoc est Ecclesiae Catholicae reconciliatos), *Regist[rum] Assisorum Eboracensium.*

Scriptores. — *Acta martyrii* ejus apud *Concert[ationem] Eccl[esiae] Angl[icanae]*, part. 2 ; — Alan[us], in lib[ro] *Ad pers[ecutores] Anglos*, cap. 1 ; — Sand[erus], lib. 3 *de Schi[smate]*, p. 411 ; — Worthing[ton] et Wilson in *Catal[ogis]*. Item *Cat[alogi] Eboracen[sis]* [2], Duacen[us] et Hispanus. *Registrum Assisorum.*

b. Le même, au Catalogue de Chalcédoine.

Richardus Thirkellus, natus apud Cunsley in Episcopatu Dunelmensi, Alumnus et Presbyter secularis Collegii Duaceni Rhemis residentis : quod sacerdos esset atque aliquos Ecclesiae Catholicae reconciliasset ; tractus, suspensus, exenteratus, et in partes dissectus, Eboraci, die vigesimo nono Maii.

Acta martyrii ejus apud *Concert[ationem] Eccl[esiae] Angl[icanae]*, part. 2 ; Alanus in lib[ro] *Ad persecutores Anglos*, cap. 1 ; Worthing[ton] et Wilson in *Catalogis ;* et *Regist[rum] Comitiorum Provincialium.* Sand[erus], lib. 3 *De Schis-*

[1] Édition de Cologne, 1610.

[2] Le Catalogue d' York (Catal. Eboracensis) ici mentionné est malheureusement inconnu maintenant. Voir J. H. Pollen, dans *Cath. Rec. Soc.*, V, 191.

mate, pag. 411 ; *Catalogus Eboracensis et Catal*[*ogi*] Duac[enus] et Hispanus.

Farrar réunit d'abord ses « scriptores ». Ensuite il en extrait ce que chacun d'eux assigne comme « causa mortis ». Il y a, d'abord, quatre de ces relevés, à savoir : 1) celui des *Acta Martyrii* de la *Concertatio* de Bridgewater ; 2) celui d'Allen ; 3) celui de Sander ; 4) celui de Worthington. Plus tard (comme il est indiqué par les mots *Registrum Assisorum* ajoutés à la fin d'une encre légèrement différente[1]), il y joint un cinquième, qui apparemment ne lui était pas tombé d'abord sous la main, celui du Registre des Assises. Alors l'évêque, parmi les matériaux ainsi fournis, choisit ce qu'il estime être — et ce qui est en effet — un sommaire parfaitement exact de l'ensemble : « Quod sacerdos esset atque aliquos Ecclesiae catholicae reconciliasset ». Sa liste des sources d'information, à l'exception d'un petit changement dans l'ordre des mots et de la substitution de « Comitiorum Provincialium » pour « Assisorum », est identique à celle du notaire.

II. a. Les Vén. Hugh Taylor et Marmaduke Bowes, au Catalogue de Paris.

Hugo Taylerus, P., Eboraci, 29 Novemb. [1585].

Causa mortis. — Quod sacerdos esset, Sanderus, lib. 3 *De Schismate*, p. 452, et ex illo Aquepontanus, *Concertatio*, part. 2, f. 203, et in *Brevi Descriptione.* — Quia facultatem habuit absolvendi a peccatis sibi a sede Apostolica collatam, et Reginae negavit primatum in spiritualibus. Worthing. in *Catalogo.* — Quod sacerdos in Anglia maneret, *Regist. Assis.*

Scriptores. — Sand., lib. 3 *De Schis.* et ex eo Aquepont. in *Concert.* f. 203 et in *Brevi Descriptione ;* Worthing. et Wilson in *Catal. ;* Item *Cata. Eboracen., Duacen. et Hispan. ; Regist. Assis. Ebor.*

Marmaducus Bous, L., Eboraci, 30 Novemb. [1585].

Causa mortis. — Quod praedictum sacerdotem in domum suam receptum prandio donaverat, Sand. lib. 3 *De Schis.*, p. 452, et ex eodem Aquepont. in *Concert.* et in *Brevi Descriptione.* — Quod eum domo sua receperat, *Catal. Eborac.*

[1] Dans beaucoup de ces renvois aux Registres — peut-être dans tous —, il y a une claire indication, soit par les interlinéations, soit par des différences de plume ou d'encre, etc., que le renvoi a été ajouté ultérieurement dans le manuscrit de Farrar.

et Regist. Assis. Ebor. — Worthing. tamen in *Catal.* ait passum ob negatum Reginae spiritualem primatum.

Scriptores. — Sand. lib. 3 *de Schis.* p. 452 ; Aque. in *Concert.* f. 203 et in *Brevi Desc.* ; — *Catal. Eboracen.* et Worth. et Wilson. in *Catal.* ; — *Registr. Assis. Ebor.*

b. Les mêmes, dans le Catalogue de Chalcédoine.

Hugo Taylerus, natus Dunelmi, Alumnus et Presbyter saecularis Collegii Duaceni Rhemis residentis ; ob negatum Reginae in causis spiritualibus primatum acceptamque a Romano Pontifice potestatem poenitentes absolvendi ; tractus, suspensus, exenteratus et in partes dissectus. Eboraci, die 29 Novembris 1585.

Scriptores. — Sand. lib. 3 *De Schismate*, pag. 452 ; Aquepontanus in *Concert. Eccl. Angl.*, part. 2, fol. 203 ; *Catalogus Eboracensis* ; Worthing. et Wilson in *Catalogis.* Item *Catal. Duacenus* et *Hispanus* et *Registrum Comitiorum.*

Marmaducus Bous, nobilis laicus, natus apud Angram-Grange prope Appleton in comitatu Eboracensi ; ob praedictum sacerdotem hospitio receptum, suspensus Eboraci, die 30 Novembris.

Auctores iidem qui proxime citati, *Catalogis* Duacensi et Hispano [? exceptis].

Ces deux martyrs furent les premiers à souffrir sous le nouvel « Act » de la 27e année d'Élizabeth. Le fait a son écho dans la formule citée ici par Farrar du Registre des Assises d'York : « Quod sacerdos in Anglia maneret », et qui désormais se trouve répétée si souvent. L'évêque de Chalcédoine cependant ne se sert pas du Registre, en l'occurrence, mais se contente de citer Worthington. Il supprime de ses sources la *Brevis Descriptio* de Bridgewater, celle-ci n'étant qu'un appendice à la *Concertatio* déjà mentionnée.

III. a. Le Vén. John Finglow, au Catalogue de Paris.

Joannes Finglaeus, P., Eboraci, 8 Augusti 1586.

Causa mortis. — Sacerdotium ; — Quod diceret Reginam esse haereticam, et sacros ordines trans mare suscepisset, et Franciscum Webster seduxisset (hoc est, Ecclesiae Cath. reconciliasset), *Reg. Assis.*

Scriptores. — Regist. Coll. Duaceni ; Cat. Eboracen., Duacen. et Hispan. ; Mush, Bavard, et Dickson in suis catalogis MS. ; *Regist. Assis. Ebor.*

b. Le même, au Catalogue de Chalcédoine.

JOANNES FINGLAEUS, natus apud Barnabie prope Howdenam in comitatu Eboracensi, Alumnus et Presbyter saecularis Collegii Duaceni Rhemis residentis ; quod sacerdos in Angliam ingressus fuisset, et aliquos Ecclesiae Catholicae reconciliasset ; tractus, suspensus, exenteratus et in partes dissectus Eboraci, die 8 Augusti.

Catalogus Eboracensis ; Registrum Comitiorum ; Catal. Duacensis et Hispanus.

Le Vén. John Finglow est l'un des moins connus des martyrs d' York. Les trois prêtres cités parmi les « scriptores » étaient des missionnaires bien connus dans le Nord de l'Angleterre. Leurs « catalogues » sont malheureusement perdus.

IV. a. Le Vén. Alexander Crow, au Catalogue de Paris.

ALEXANDER CROUS, P., Eboraci, 30 Novemb. [1586].

Causa mortis. — Sacerdotium, ut in praecedentibus [Lowe, Adams, Dibdale]. — Quod sacerdos in Anglia maneret, *Regist. Assis.*

Scriptores. — *Catal.* Eborac. ; *Regist. Colleg. Duacen.* ; Worthing. et Wilson in *Catal.* Item *Cat.* Duacen. et Hispan. ; *Regist. Assisorum.*

b. Le même, au Catalogue de Chalcédoine.

ALEXANDER CROUS, natus Houdenae in comitatu Eboracensi. Alumnus et Presbyter secularis Collegii Duaceni Rhemis residentis ; quod sacerdos in Angliam ingressus fuisset ibique permansisset, tractus, suspensus, exenteratus et in partes dissectus Eboraci, die 30 Novembris [1586].

Catalogus Eboracensis ; *Registrum Comitiorum ;* Worthing. et Wilson in *Catalogis.* Item *Catal.* Duacen. et Hispanus.

Relativement à ce qui précède, il sera intéressant de transcrire ici la notice suivante du Vén. Alexander Crow. C'est la note sur un des rapports envoyés à l'évêque de Chalcédoine vers 1626, dont il a été fait mention plus haut. Elle servira à illustrer à la fois le genre de matériaux qui lui étaient envoyés par ses informateurs et l'usage qu'il en faisait.

« *De M. Alexander Crow, Prêtre, exécuté à York le 30 novembre 1586.* Desumptum ex relatione El. Ellison, viduae, quae Martyrem probe novit, et ex *Registro Assisorum.*

M. Alexander Crow, Prêtre, naquit à South Duffield (d'au-

tres disent à Houlden) dans le comté d' York. Il avait été quelque temps cordonnier à York, mais dans la suite, passant les mers par zèle pour Dieu et pour sa patrie, il commença ses études à Rhemes, et devint prêtre. Étant très estimé de ses supérieurs pour ledit zèle et pour sa vertu, il fut envoyé par eux dans la mission d'Angleterre. Après y avoir travaillé quelque temps à la grande édification de tous ceux qui le connaissaient, il fut saisi à South Duffield, lorsqu'il venait baptiser l'enfant d'une certaine Cicilie Garret ; et aux assises tenues à York en novembre 1586, il fut mis en accusation et condamné comme prêtre, et pour être demeuré en Angleterre contrairement aux lois du royaume. Il fut pendu, traîné, écartelé à York, le 30 novembre 1586, à l'âge d'environ trente-cinq ans. »

V. a. Le B. John Weldon (alias Hewett), au Catalogue de Paris (1588).

Joannes Weldonus, P., Lond., 5 Octob. [1588].

Causa mortis. — Stous in *Annal.* vocat eum sacerdotem aitque cum Hartleo (de quo mox) condemnatum quod sacerdos cum esset in regno maneret contra statutum. Sed Worth. in *Cat.* vocat laicum.

Scriptores. — Worthing. et Wilson in *Catal.*, et Stous in Annal.

[Joannes Huettus, P., Eboraci, 5 Octob. [1588].

Causa mortis. — Sacerdotium.

Scriptores. — *Regist. Coll. Duacen.* ; Worthing. et Wilson in *Catal.* ; Item *Cat.* Duacen. et Hispan.]

b. Le même, au Catalogue de Chalcédoine.

Joannes Weldonus, Presbyter secularis, quod sacerdos in Angliam ingressus fuisset ibique permansisset, suspensus prope Londinum in prato quod est primo ab Urbe lapide (vulgo Miles-end-Greene), die 5 Octobris [1588].

Registrum Carceris Neoportensis ; Stous in *Annal.* ; Worthing. et Wilson. in *Catalogis.*

Les catalogues antérieurs supposaient à tort qu'il s'agissait de deux personnes, Weldon et Hewett. Farrar est embarrassé et insère les deux. L'évêque, à l'aide du Registre de la prison de Newgate, découvre l'erreur, et omet Hewett.

VI. a. Les BB. Willam Andleby et compagnons, au Catalogue de Paris.

Gulielmus Andlabaeus, P., Eboraci, 4 Julii [1597].

Causa mortis. — Sacerdotium, — quod sacerdos in Anglia maneret, *Regist. Assis.*

Scriptores. — *Regist.* Coll. Duaceni ; *Catalogi* Eboracensis, Duacensis, Hispanus, Worthingtoni et Wilsoni ; *Regist. Assis.*

Thomas Warcopus, L., Eduardus Fulthropus, L., Henricus Abbottus, L. Eboraci, 4 Julii.

Causa mortis Warcopi. — Quod praedictum sacerdotem Anlabaeum (sive Andelbaeum) hospitio recepisset, *Catal. Eboracensis* [et *Reg. Assis.* dans l'interligne].

Causa mortis Fulthropi. — Quod reconciliatus fuisset Ecclesiae Catholicae, *Catal. Eboracensis* et *Regist. Assis.*

Causa mortis Abbotti. — Quod sacerdotes hospitio recepisset, vel aliis author fuisset ut fidem Catholicam amplecterentur, *Cat. Eboracen. ;* — ob idem crimen (quo Fulthrop, hoc est, ut *Registri* verba habent, quod ab obedientia sua abductus fuisset), *Regist. Assis.*

Scriptores. — *Catalogi* Eboracensis et Worthingtoni, et *Regist. Assis.*

b. Les mêmes, au Catalogue de Chalcédoine.

Gulielmus Andlabaeus sive Andelbaeus, ex nobili familia natus apud Etton in comitatu Eboracensi, alumnus et presbyter saecularis Collegii Duaceni ; quod sacerdos in Angliam ingressus fuisset ibique permansisset, tractus, suspensus, exenteratus et in partes dissectus, Eboraci, die 4 Julii.

Catalogus Eboracensis ; Worthing. et Wilson in *Catalogis ;* item *Catal. Duacen.* et *Hispanus*, et *Registrum Comitiorum.*

Suspensi sunt cum eo Thomas Warcopus et Edwardus Fulthropus, nobiles laici, nati in comitatu Eboracensi, itemque Henricus Abbots, natus in eodem comitatu ; Fulthropus quidem et Abbots quod Ecclesiae Catholicae reconciliati fuissent, Warcopus autem quod praedictum sacerdotem (Andlabaeum) hospitio recepisset.

Catalogus Eboracensis ; Registrum Comitiorum ; Worthing. in *Catalogo.*

VII. a. Le B. Mark Barkworth, O.S.B., le Vén. Roger Filcock, S.J., et la B^se^ Anne Lyne, au Catalogue de Paris.

Rogerius Filcock, P., et Marcus Barkworth, P., Lond. 27 Febr. [1601].

Causa mortis. — Sacerdotium ; — quod in regnum ingressi essent sacerdotes contra statutum, Continuator Stoi in *Annal.* [1].

Scriptores. — *Catalogi* Worthingtoni et Wilsoni. Et Continuator Stoi in *Annal.*

Anna Lina, nob. vidua. Ibidem, 27 Febr.

Causa mortis. — Ob sacerdotem hospitio receptum, Continuator Stoi in *Annal.*

Scriptores. — *Catalogi* Worthingtoni et Wilsoni. Et Contin. Stoi in *Annal.*

b. Les mêmes, au Catalogue de Chalcédoine.

Marcus Barkworth, natus apud Searlie in comitatu Lincolniae, alumnus primum Collegii Duaceni Rhemis residentis, deinde Vallisoletani, Presbyter secularis, [*add. in margin.* : Sub mortem professus est se votarium Ordinis Sti. Benedicti], et

Rogerius Filcock, natus Sandvici in Cantio, alumnus primum Collegii Duaceni Rhemis residentis, deinde Vallisoletani, presbyter secularis, [*add. in margin.* : Sub mortem dicitur admissus in Societatem Jesu].

Quod sacerdotes in Angliam ingressi fuissent ibique permansissent, simul tracti, suspensi, exenterati et in partes dissecti Londini apud Tyburnum, 27 februarii.

Acta Brevia Martyrii eorum edita ann. 1601 ; Worthing. et Wilson in *Catalogo ;* et continuator Stoi in *Annal.* Item *Registrum Carceris Neoportensis.*

Suspensa est cum illis Anna Lina, nobilis vidua, ob sacerdotes hospitio receptos. Auctores iidem qui proxime citati.

L'information de Farrar est évidemment incomplète ici. Apparemment il n'a pas eu connaissance de la *Relation of Sixtene Martyrs*, Douai, 1601 (appelée ici *Acta Brevia Martyrii*), ni du Registre de la prison de Newgate ; il ignorait aussi la date ; toutes ces omissions sont réparées dans le Catalogue de Chalcédoine.

VIII. a. Les Vén. Thurstan Hunt et Rob. Middleton, au Catalogue de Paris.

Thurstanus Huntus, P., Lancastriae... [pas de date].
Causa mortis. — Sacerdotium.

[1] Stow mourut en 1605. Ses *Annales* furent continuées jusqu'à l'année 1631 par Edmund Howes.

Scriptores. — *Regist. Coll. Duaceni; Catal.* Duacenus, Hispanus, Worthingtoni et Wilsoni.

Robertus Mideltonus, P., Lancastriae... [pas de date].

Causa mortis. — Sacerdotium.

Scriptores. — *Catalogi* Worthingtoni et Wilsoni.

b. Les mêmes, au Catalogue de Chalcédoine.

Thurstanus Huntus, ex nobili familia natus apud Carleton Hall prope Leedes in comitatu Eboracensi, alumnus et presbyter saecularis Collegii Duaceni Rhemis residentis, et Robertus Mideltonus, natus Eboraci, alumnus et presbyter saecularis Collegii Hispalensis ; quod sacerdotes in Angliam ingressi fuissent ibique permansissent, simul tracti, suspensi, exenterati et in partes dissecti, Lancastriae, die 3 Aprilis.

Acta Brevia Martyrii eorum edita ann. 1601 ; *Registrum Comitiorum;* Worthing., et Wilson in *Catal.*

Ici encore, l'information de Farrar est incomplète. Cette fois, c'est le Registre des Assises de Lancastre qui lui fait défaut. Il arriva plus tard, et put être inséré dans le Catalogue de Chalcédoine.

Les extraits donnés ci-dessus comme spécimens montrent, je crois, à l'évidence que le Catalogue de Paris n'est pas une œuvre indépendante mais une contribution au Catalogue officiel de Chalcédoine, et qu'il partage par conséquent le caractère d'autorité de ce document.

III. « Registra Assisorum et Carcerum. »

Nous touchons ici à un point qui est d'un intérêt tout spécial dans la cause de nos Martyrs Anglais, et qui nous a paru justifier, à lui seul, la publication de ces notes. Il est évident que, pour l'histoire d'une persécution telle que celle-ci, le plus léger témoignage venant d'une source hostile en vaut un grand nombre de provenance catholique. L'évêque de Chalcédoine s'en rendait bien compte quand, dans sa Lettre, il se plaignait du petit nombre de documents officiels. « In Registris seu Actis publicis... vix quidquam de (martyribus) litteris mandatum est, quam quod ob crimen laesae majestatis vel feloniae morti adjudicati fuerint. » Ces quelques rapports eux-mêmes ont pour la plupart disparu

depuis longtemps. Mais ils existaient quand Smith et Farrar composaient leurs catalogues, et nous savons qu'ils les ont consultés : « Ipsis quoad fieri potuit Registris Comitiorum Provincialium et carcerum monumentis inspectis, » écrit l'évêque. Et quand si souvent, dans leurs listes des sources consultées, ils renvoient aux « Registra Assisorum » ou « Comitiorum Provincialium » ou « Carceris Neoportensis », ils ne le font pas au hasard et sans une bonne raison. Ces renvois ne comportent qu'une seule explication. Ils reviennent à une déclaration positive que ces registres ont été vus et consultés par les compilateurs des catalogues ou pour eux, et qu'ils contenaient réellement les rapports qu'on déclare y être renfermés. De sorte que, lorsque dans les Catalogues on renvoie aux registres pour témoigner de la « causa mortis » de tel ou tel martyr, nous devons donner à ce renvoi la même valeur qu'à une déclaration comme celle-ci : « Moi, William Farrar, notaire apostolique, je certifie que j'ai vu les registres et que j'y ai trouvé ce qui est déclaré plus haut, » ou bien : « Moi, Richard Smith, évêque de Chalcédoine, j'atteste que j'ai fait examiner les registres et qu'ils sont d'accord avec ce que j'ai exposé plus haut. »

S'il en est ainsi (et je le crois), nous avons devant nous une série notable de témoignages *ex parte inimici*, d'une inappréciable valeur pour attester les causes officielles du martyre. Ces courtes notices, tout au contraire des registres d'où elles ont été tirées, ont été heureusement conservées en très grand nombre. Pour les 212 martyrs dont les noms sont inscrits dans les deux Catalogues, il n'y a pas moins de 99 renvois soit aux registres des Assises des comtés, soit à celui de la prison de Newgate. Parmi les premiers il y en a, comme on pouvait s'y attendre, une grande majorité — 39 — pour le seul comté d'York. Pour quatre autres comtés, Lancaster, Northumberland, Cumberland, Stafford, il n'y a que 7 renvois. Pour le Registre de la prison de Newgate, il n'y en a pas moins de 53.

Il sera utile de reproduire ici, d'après ces deux Catalogues, une liste classifiée de tous ces renvois aux « causae mortis » ainsi officiellement enregistrées.

1. *Causae mortis*, telles qu'elles sont inscrites au registre des Assises d' York : d'après le Catalogue de Paris,

Nombre total : 39, dont 24 prêtres, 15 laïques. Trois d'entre les prêtres ont souffert avant l'acte de 1585, à savoir :

1582 Le B. James Thompson, et
1583 le B. Richard Thirkeld : *Ob seductos* (hoc est Ecclesiae Catholicae reconciliatos) *Reginae subditos.*
1583 Le B. William Hart : *Quod Joannem Wright et Randulphum Cowling persuasisset ut religionem protestanticam abrenuntiarent, et sacros ordines extra Angliam suscepisset.*

Après l'acte de 1585, 21 prêtres, 15 laïques. Pour les prêtres, à une exception près, la formule est toujours la même : *Quod sacerdos in Anglia maneret.*

1585 Vén. Hugh Taylor
1586 Vén. Francis Ingleby
1587 Vén. Alexander Crow
Vén. Edmund Sykes
1588 Vén. Edward Burden
1589 B. John Amias
B. Robert Dalby
Vén. William Spenser
1592 Vén. Robert Thorpe
1593 Vén. Anthony Page
1594 Vén. Edw. Osbaldeston
1595 B. Henry Walpole
B. Alexander Rawlins
1597 B. William Andleby
1598 Vén. Peter Snow
Vén. Richard Horner
Vén. Christ. Wharton
1602 Vén. James Harrison
1608 Vén. Matthew Flathers
1616 Vén. Thomas Atkinson

La seule exception est celle du Vén. John Finglow, † 1586, dont la formule est : *Quod diceret Reginam esse haereticam, et sacros ordines trans mare suscepisset, et Franciscum Webster seduxisset* (hoc est, Ecclesiae catholicae reconciliasset).

Pour les 15 laïques la formule varie :

1585 Vén. Marmaduke Bowes : *Quod eum* (Taylor) *domo sua receperat.*
1586 B. Margaret Clitherow : *Ob receptum hospitio Franciscum Inglebaeum.*
Vén. Robert Bickerdike : *Quod passus sit se a religione abduci et obedientiam Pontifici Romano promisisset.*
B. Richard Langley : *Ob sacerdotes hospitio receptos.*
1589 Vén. Robert Hardesty : *Quod praedictum sacerdotem* (Spenser) *hospitio recepisset.*
1591 Vén. Thomas Watkinson : *Quod praedictum sacerdotem* [Thorpe] *hospitio recepisset.*
1596 Vén. George Errington, Vén. William Knight, Vén. William Gibson : *Quod alios seduxissent* (hoc est, ad fidem Catholicam amplexandam hortati essent).

1597 B. Thomas Warcop : *Quod praedictum sacerdotem* Anlabaeum... *hospitio recepisset.*
B. Edward Fulthrop : *Quod reconciliatus fuisset Ecclesiae Catholicae.*
B. Henry Abbot : *Ob idem crimen* quo Fulthrop, hoc est, ut Registri verba habent, *quod ab obedientia sua abductus fuisset.*
1598 Vén. John Britten : *Quod diceret sperare se visurum Reginae mortem.*
Vén. Ralph Grimston : *Ob praedictum sacerdotem* (Snow) *hospitio receptum.*
1602 Vén. Anthony Bates : *Quod praedictum sacerdotem* [Harrison] *hospitio receperat.*

2. *Causae mortis*, telles qu'elles sont rapportées dans les Registres des Assises des quatre autres comtés.

1583 James Layburne[1], laïque, Lancaster : *Ob negatum Reginae in causis spiritualibus primatum atque etiam temporalem potestatem post latam in eam a Pio V Pontifice excommunicationis et depositionis sententiam.*
1592 Vén. Joseph Lambton, prêtre, Newcastle-on-Tyne (Northumberland) : *Quod sacerdos in Anglia maneret.*
1593 Vén. Edward Waterson, prêtre, Newcastle-on-Tyne (Northumberland) : même formule.
1598 Vén. Christopher Robinson, prêtre, Carlisle (Cumberland) : même formule.
1601 Vén. Thurstan Hunt et Vén. Robert Middleton, prêtres, Lancaster : *Quod sacerdotes in Anglia ingressi fuissent ibique permansissent.*
1618 Vén. William Southerne, prêtre, Newcastle-under-Lyme (Staffordshire) : *Quod sacerdos in Anglia maneret.*

Ce n'est que dans le Catalogue de Chalcédoine qu'on trouve les renvois aux trois rapports de Lancastre, ceux-ci étant probablement arrivés trop tard pour être inscrits sur la liste de Farrar. Il en est de même de tous les rapports de la prison de Newgate qui suivent.

3. *Causae mortis*, telles qu'elles sont rapportées dans le Registre de la Prison de Newgate (Registrum Carceris Neoportensis). D'après le Catalogue de Chalcédoine.

[1] Layburne n'était pas compris dans les 360 martyrs du procès ordinaire de 1874. Sur lui, voir POLLEN, *Acts of English Martyrs*, p. 212.

Nombre total : 53, dont 37 prêtres et 16 laïques. Pour les 4 premiers prêtres la formule est ainsi conçue : *Quod contra leges parlamentares sacerdotes in Angliam ingressi fuissent, ibique permansissent.* Ensuite, elle est ainsi abrégée : *Quod sacerdotes in Angliam ingressi fuissent ibique permansissent.* Voici la liste complète des prêtres ainsi notés :

1586 B. Edward Transham
Vén. Nicholas Wheeler
Vén. Richard Sergeant
Vén. William Thompson
Vén. John Adams
Vén. John Lowe
Vén. Robert Dibdale
1588 B. William Deane
B. William Gunter
B. Robert Morton
B. Thomas Hollowford
B. James Claxton
B. Richard Leigh
B. William Hartley
B. John Weldon(Hewitt)
1590 B. Christopher Bayles
B. Edward Jones
B. Anthony Middleton
1591 Vén. Montford Scott
1591 Vén. George Beesley
B. Edmund Genings
B. Eustace White
B. Polydore Plasden
1592 B. William Patenson
Vén. Thomas Pormort [1]
1594 B. William Harrington
1595 B. Robert Southwell
1601 B. Mark Barkworth
Vén. Roger Filcock
1602 Vén. Thomas Tichborne
B. Robert Watkinson
B. Francis Page
1603 B. William Richardson
1607 Vén. Robert Drury
1608 B. George Gervase
B. Thomas Garnet
1612 B. John Almond [1]

Pour les 16 laïques la formule varie :

1584 Vén. William Carter : *Ob impressum librum quemdam de Schismate inscriptum, quo probatum fuit non licere Catholicis in Anglia precibus haereticorum interesse.*
1588 Vén. Henry Webley, B. Hugh More, B. Thomas Felton, B. Edward Shelley, Vén. Richard Flower, B. Richard Martin, B. John Roche, B. Robert Sutton : *Quod Ecclesiae Catholicae reconciliati fuissent.*
B. Margaret Ward : *Quod sacerdoti auxilio fuisset ut e carcere laberetur.*
1590 Vén. Nicholas Horner : *Quod auxilium et obsequium praestitisset praedicto sacerdoti* [Bayles].
1591 B. Swithin Wells : *Quod sublevasset praedictum sacerdotem* [Genings].
B. Brian Lacey, B. John Mason, B. Sydney Hodgson :

[1] La formule subit un léger changement pour ces deux-ci. Pour Pormort : *Quod sacerdos esset et quemdam reconciliasset Ecclesiae Romanae ;* pour Almond : *Ex praesumptione quod esset sacerdos.*

Quod praedictis sacerdotibus [Genings, White, Plasden] *opem et auxilium praestitissent.*

1601 B. Anne Lyne : *Ob sacerdotes hospitio receptos.*

Pour nous résumer en quelques mots : nous avons essayé de montrer que nos deux Catalogues occupent dans la série une place très différente de celle de tous les autres Catalogues de Martyrs ; que non seulement ils sont l'œuvre de collaborateurs des plus compétents et dignes de confiance, l'un étant Vicaire Apostolique et supérieur ecclésiastique de toute l'Angleterre et du Pays de Galles, l'autre Notaire Apostolique légalement constitué, mais que ce travail a été entrepris et exécuté par obéissance à un ordre exprès du Saint Siège et sous les auspices de la Sacrée Congrégation de la Propagande, comme un acheminement vers la canonisation des Martyrs. En outre, j'ai appelé l'attention sur certains traits dont la pleine signification ne semble pas jusqu'à présent avoir été suffisamment remarquée. Ceci s'applique en particulier au témoignage qu'ils apportent quant aux *causae mortis* d'un très grand nombre de martyrs des années 1570 à 1628. Des 99 martyrs à qui ce témoignage a été rendu, 50 déjà sont béatifiés. Les 49 autres attendent le jugement de l'Église.

C. A. Newdigate, S. J.

VITA S. ROBERTI

NOVI MONASTERII IN ANGLIA ABBATIS

Iam pridem meminerat Thomas Duffus Hardy [1] *Vitae ineditae* BHL. *7268 in codice Londoniensi Musei Britannici Lansdowniano 436, saec. XIV, fol. 116, col. 1, ad 121v, col. 1, et quid complecteretur exposuit accurate, nisi quod Miracula desiderari subdidit, cum aliquot diserte traderentur, et Vitae* BHL. *7268 epitomen esse in* Nova Legenda Angliae, BHL. *7270, nam utrumque ostendemus esse compendium Vitae primigeniae deperditae* [2]. *Codice usus erat Iohannes D. Dalgairns in concinnanda Vita brevi S. Roberti, quam suppresso nomine edidit inter Vitas sanctorum Anglorum, duce ac magistro Iohanne Henrico Newman* [3]. *Sed in his referendis paulo li-*

[1] *Descriptive Catalogue of Materials relating to the History of Great Britain and Ireland* (London, 1865), t. II, p. 282-83 ; ibi perperam scribitur Lansdowne 449 pro Lansdowne 436.

[2] Delenda sunt quae pertinent ad *BHL.* 7269, ut advertitur in Supplemento, pag. 268, nam talis Vita nunquam exstitit. Narrationes autem duae de Novo Monasterio quae ibi signantur 7270a, potius crediderim inter Miracula S. Roberti esse reponendas. De priore vix dubitandi locus est, neque multum, ut opinor, de altera. Quod si verum attigit, Miracula, quae librum secundum Vitae primigeniae conficiebant, non scripta sunt ante annum 1188. Sed claudicat aliquid in chronologia : reapse anno 1188 in diem 14 aprilis incidit feria quinta in Cena Domini (p. 343, lin. 27-28), at cladem' prope mare Tiberiadis passi sunt Christiani die 4 iulii anni 1187.

[3] *St. Waltheof, St. Robert*, London, 1845 (= *The Lives of the English Saints*), p. 45-54. « This life of St. Robert is principally taken from a manuscript life of him in the British Museum, which contains a few particulars not in the Bollandists. It speaks of having heard things spoken of him by the old men in the Abbey, and also of a book preserved there called Collectaneus Sti. Roberti, containing his meditations and prayers, and also of the book of his miracles » (p. 45, annot. 1 ; cf. p. 47, annot. 3, ubi pauca latine refert ex codice nostro).

berior est quam placet [1], *quaedam pro lubitu addit* [2], *miracula omnia praetermittit.*

Librum succincte describimus ex litteris nobis amicissime datis a d. v. Francisco Wormald. Codex est membraneus, foliorum 131, 335 × 215 mm., saec. XIV exaratus binis columnis quae 38 versibus constant. Folia numerata sunt 2-127 saec. XV (ut videtur) primum, deinde saec. XVIII ineunte; his numeris utimur. Fol. 1, saec. XV inscriptum est: Iste liber est de librario ecclesie Sancte Marie et Sancte Ethelflede virginis de Romesey ; *aliaque ibi leges:* Heb Dhuw, heb Dhim E. B., *saec. XVII, quod cambrice significat: Qui Deo caret, caret omnibus;* No. 54 JP. 181, *saec. XVII exeunte;* 181 KK. f., *saec. XVIII, post eadem manu deletum, quae sufficit:* 128 LL f. *Fol. 1v, saec. XIV exeunte, confectus est index Vitarum, cuius loco hunc ponimus.*

1. (*Fol. 6-9v*) <*De S. Augustino Anglorum apostolo*>.

Inc. aceph. cumque ad missionem regis residentes — *Des.* prestantur beneficia languentibus nobisque... Amen.

2. (*Fol. 9v-11v*) *De S. Laurentio successore suo.*

Inc. Gloriosus Christi confessor Laurencius nacione Romanus — *Des.* ubi ob eius merita Deus devote poscentibus... Amen.

3. (*Fol. 11v-14*) *De S. Mellito successore suo.*

Inc. Postquam adiuvante Deo ad predicationem precellentissimi Anglorum apostoli — *Des.* post huius vite tempora tecum nos ad perpetua perduces... Amen.

4. (*Fol. 14-16v*) *De S. Paulino episcopo.*

Inc. Postquam rex devotissimus Cancie Athelbertus — *Des.* pallium quod a Romano papa acceperat reliquit.

5. (*Fol. 16v-19v*) *De S. Oswaldo rege et martire.*

Inc. Post mortem gloriosi Edwini regis Northumbrorum — *Des.* natalicius dies missarum celebratione venerari.

[1] P. 52, ubi mutat quae leguntur § 2, de S. Roberto per puerum interrogato ; pro narratione de muliere quacum familiariter agebat S. Robertus, § 7, pudenter ponit : « He was accused to St. Bernard of misconduct in the governement of his abbey » (p. 53).

[2] « He found the brethren employed in hewing down trees to build a chapel » (p. 50).

6. (*Fol. 19v-21v*) *De S. Aidano episcopo et confessore.*

Inc. Gloriosus rex Oswaldus mox ut regnum Northanumbrorum — *Des.* supernam redisse ad patriam.

7. (*Fol. 21v-23v*) *De S. Cedda episcopo Lichfeldensi.*

Inc. Temporibus Oswini Northamhimbrorum regis — *Des.* gesta SS. Wlfadi et Rufi legat et memoria digna reperiet.

8. (*Fol. 23v-27*) *De SS. martiribus Wlfado et Rufo.*

Inc. Gloriosi martires Wlfadus et Rufus duo filii splendoris — *Des.* in eadem urbe crebra fiunt miracula... Amen.

9. (*Fol. 27-29*) *De S. Werburga virgine sorore eorum.*

Inc. In urbe Cestra fuit ex antiquo monasterium sanctimonialium — *Des.* in loco ubi prius quievit et in Cestra ubi nunc quiescit, brevitatis causa scribere pertranseo.

10. (*Fol. 29-30*) *De S. Ositha virgine et martire* = BHL. *6352.*

11. (*Fol. 30-31v*) *De S. Birino episcopo* = BHL. *1363.*

12. (*Fol. 32-34v*) *De S. Frethemundo rege et martire* = BHL. *3146.*

Des. postea oratorium fabricavit ad laudem... Amen.

13. (*Fol. 34v-36v*) *De S. Etheldreda virgine et sororibus suis Sexburga, Witburga et Ethelburga.*

Inc. Vitam S. Etheldride regine et virginis scribit venerabilis Beda — *Des.* vitans prolixitatem scribere dimitto.

14. (*Fol. 36v-38v*) *De S. Erkenwaldo episcopo.*

Inc. B. Augustinus Anglorum apostolus qui primus vite tramitem — *Des.* recto corde petentibus exhibetur... Amen.

15. (*Fol. 38v-41v*) *De S. Cuthburga virgine et regina* = BHL. *2033.*

16. (*Fol. 41v-43v*) *De S. Edburga virgine* = BHL. *2386.*

17. (*Fol. 43v-45v*) *De S. Aelfleda et S. Merwinna virginibus et abbatissis.*

Inc. ut BHL. 2472. — *Des.* translata digno cum honore, ubi Christus... Amen.

18. (*Fol. 45v-48v*) *De S. Edwardo Anglorum rege et martire glorioso.*

Inc. ut BHL. 2418. — *Des.* qui erat annus ab incarnatione Domini MI, regnante... Amen.

19. (*Fol. 48v-50v*) *De S. Wlsino episcopo et confessore* = BHL. *8753.*

20. (*Fol. 50v-55v*) *De S. Alphego archiepiscopo Cantuariensi et martire.*

Inc. Principium nascendi splendidissimis — *Des.* hac in parte non parum glorificavit. Cf. *BHL.* 2518.

21. (*Fol. 55v-59v*) *De S. Wlstano episcopo Wigorniensi.*

Inc. Temporibus S. Edwardi confessoris piissimi regis Anglie — *Des.* a cunctis protegamur adversis et eternis perfruamur gaudiis... Amen.

22. (*Fol. 59v-68*) *De S. Dunstano Cantuariensi archiepiscopo.*

Inc. Beatus Dunstanus ex nobilissima gente Anglorum prosapia originem ducens — *Des.* que cunctos terruerat seva examinatio.

23. (*Fol. 68-72*) <*De S. Hugone Lincolniensi*> = BHL. *4022.*

24. (*Fol. 72v-76*) *De S. Milburga abbatissa et virgine.*

Inc. Beata virgo Milburga regali ex progenie Cantuariorum, Merciorum ac Francorum regum — *Des.* peticionis sue effectum consequti sunt salutarem... Amen.

25. (*Fol. 76-81*) *De S. Oswaldo Eboracensi archiepiscopo et confessore* = BHL. *6379.*

26. (*Fol. 81-85v*) *De S. Athelwoldo Wyntoniensi episcopo et confessore.*

Inc. Temporibus regis Edwardi dicti senioris — *Des.* miracula frequentius perpetrantur.

27. (*Fol. 86-88*) *Vita S. Odonis Cantuariensis episcopi.*

Inc. Ex illustri prosapia licet pagana sanctus Dei pretiosus Odo oriundus velut rosa — *Des.* hiis similibus Salvatorem nostrum qui prodigia... Amen.

28. (*Fol. 88-91*) *Passio B. Kenelmi martiris.*

Inc. De beato Kenelmo in tota Anglia clarissimum est quod regis filius fuit — *Des.* grates Deo immolat excelsis laudis vocibus.

29. (*Fol. 91-95*) *De S. Swythuno Wyntoniensi episcopo.*

Inc. ut BHL. 7943, *pergit succinctius, annectitque quaedam similia narrationibus* BHL. 7944-7946 *de translatione et miraculis; cf. codicem Arundel 169, fol. 53-60v.* — *Des.* integre sanatus incedit... Amen.

30. (*Fol. 95-98v*) *De S. Wilfrido Eboracensi archiepiscopo.*

Inc. Anno ab incarnatione Verbi Dei sexcentesimo tri-

cesimo quarto regnante in Cancia filio gloriosissimi Ethelberti — *Des.* causa brevitatis strictim dicta sufficiunt.

31. (*Fol. 98v-101*) *De S. Iohanne de Bervele Eboracensi archiepiscopo et confessore.*

Inc. Beatus Iohannes dictus de Beverlaco eo forte quod gloriose eius reliquie — *Des.* effectum concedit salutarem... Amen.

32. (*Fol. 101-104*) *De S. Frideswida virgine* = BHL. *3166.*

33. (*Fol. 104-105v*) *De S. confessore Rumoldo.*

Inc. Mirabilis Deus in sanctis suis qui licet magna operatur in magnis — *Des.* langoribus gravatis sospitatis munus.

34. (*Fol. 105v-107*) *De S. Hilda abbatissa.*

Inc. Regali ex progenie Hilda abbatissa exorta — *Des.* benedictus in secula.

35. (*Fol. 107-109*) *De S. Wenefreda virgine et martire* = BHL. *8852.*

36. (*Fol. 109-111v*) *De S. Ebba virgine et abbatissa.*

Inc. Virgo gloriosa venerabilis Ebba omnium virtutum dotibus insignita — *Des.* districtius examinans tollat.

37. (*Fol. 111v-113*) *De S. Brinstano Wintoniensi episcopo* = BHL. *1365.*

38. (*Fol. 113-114*) *De S. Alphego Wyntoniensi episcopo.*

Inc. Beato Brinstano Wintoniensi episcopo ad celestia regna translato — *Des.* illius ecclesie patronos honorifice veneretur.

39. (*Fol. 114-116*) *De S. Ced Orientalium Saxonum episcopo.*

Inc. De eximia sanctitate viro sancto Ced qui natione fuit Anglicus — *Des.* ministerium vite et salutis docendo exhiberet.

40. (*Fol. 116-121v*) *De S. Roberto Novi Monasterii abbate* = BHL. *7268.*

41. (*Fol. 121v-126v*) *De S. Godrico heremita.*

Inc. S. Godricus in Norfolca in villa que Hanepol nominatur — *Des.* octava die Ascensionis Domini, cuius merita... Amen.

42. (*Fol. 126v-131v*) *De S. Modwenna abbatissa virgine* = BHL. *2098*; *cf. M.* Esposito, *in* Proceedings of the Royal Irish Academy, *t. XXVIII*, C (*1910*), *p. 205.*

Sequuntur disticha tria : Ortum Modwenne dat Hybernia, Scotia finem... ; *ed.* Esposito, l. c., p. 246.

43. (*Fol. 131v*) *De S. Wlfrico incluso de Hasselerge confessore.*

Inc. Beatus Wlfricus de mediocri Anglorum gente. *Cf.* BHL. *8743. Hic initium solum habetur.*

Sequentes Vitae, codice mutilo, iam saec. XVIII *exeunte vel* XIX *ineunte desiderabantur, ut annotatum est in antiquo indice quem exscribimus:* X. Aldelmus ; Y. Patricius ; *z.* Gudlacus ; Z. Adelbertus. *Fol. 2-5v habetur chronicon opus de regibus Angliae. Haud paucis Vitis tam arta spatia dimensa sunt, ut eas epitomas esse credideris, qualis est haec Vita S. Roberti. De quo praestat, ut in re nondum explorata, a coniecturis abstinere.*

Singula capitula Vitae BHL. *7268* (= **L**) *conferamus cum* BHL. *7270* (= **T**)[1].

In § 1, detrahit T locorum nomina: Cravene, Parisius, Gayrgrave ; *post voces* petiit et accepit (*quibus respondent in L:* peciit et optinuit) *res aliter narrat T, nihil tamen addit quod aut novum videatur aut ex Vita deperdita exceptum, praeter illud:* obtenta abbatis sui licentia, *neque hoc tam rarum est, ut abbreviatoris commentum esse non possit. Quae unus habet T, haud scio an hauserit ex narratione aliqua de primordiis monasterii apud Fontes.*

Occurrunt sub initiis § 2 locorum nomina, quae suppressit T, exceptis vocibus Novum Monasterium, *addit vero* in plaga Northumbrie. *Pro his:* cum duodecim monachis, *verius fortasse scribit T:* assumptis secum undecim fratribus.

Advertere subinde iuvat diversum scribendi modum ad has voces: Visitaverat aliquando *cet. Haec descripta credideris ex Vita primigenia et vix vel ne vix quidem contracta.*

Tertia quartaque paragraphus apud T multo breviores sunt quam in L, neque quidquam novi afferunt praeter illud: quia cor eorum a terrenorum amore nunquam recessit (*p. 341, lin. 6-7*), *haud scio an ex sua moneta prolatum.*

In § 5, succinctius eadem refert T quae legimus in L, vo-

[1] *Nova Legenda Anglie*, ed. C. HORSTMAN (Oxford, 1901), t. II, p. 340-343. Utrimque eiusdem Vitae deperditae epitomen agnovit Horstmannus, p. 340, annot. 1.

ces tamen quae diabolo in ore ponuntur plene describit. Excipe, ubi ad diversorium *L*, in diverticulo semitarum extra urbem *T, si quid video, verius, clarius saltem. Paulo post in grammaticam offendit abbreviator L, ad vocem* tractabas, *dum haec melius latine scribit T. Quibus collatis, deducimus vocem* tractabas *ex primigenia Vita esse desumptam. Haud secus in § 6, genuinae apparent voces* placidum, *ubi* placitum *exspectas,* rudibus, *ubi* rudentibus, *concordantibus L et T. Omnia brevius in T, exceptis utique iis quae ad diabolos pertinent. Istis nugis nostrum hominem incredibiliter delectatum esse autumo. Addit T, post* sportellam : ligno ante pectus funibus innexo ; *ita codices, emendavit Horstmannus* : innexam *haud scio an recte. Quicquid hoc fuit, colligimus pleniorem narrationem sub oculis habuisse T, quam est L. At cetera contrahit. Pro* intrat, *ponit* intuetur, *illepide. Addit :* si quem somnolentum videt, cachinnando contempnit, si quem noxiis cogitationibus occupatum, huic toto conatu tripudians applaudit. *An ex Vita primigenia ? Idem subrepit dubium de vocibus* corde ad illicita vagante, *ubi melius L :* cor eius nunquam perfecte intraverat. Fistellam *legit Horstmannus, sed clare* fiscellam *exhibet L, quae vox percommode ad hanc sententiam aptatur. In extrema narratione de converso apostata, aliis vocibus utitur T, res tradit easdem. Secus ubi de nave, multa excidit T, neque significat ad quos navis pertinuerit. Patet tamen in Vita quam legebat, id aperte propositum fuisse, nam scribit* fracto navis sue gubernaculo (*p. 342, lin. 9*). *Loci indicium, ut solet, reticet T, ubi corpora reperta sunt.*

In § 7, p. 342, lin. 22, nisi pro cui *legeris :* cuius, *ineptus est T. Narrationem de pia muliere et S. Bernardo maxime coartat T, aliter exponit, et de marito prorsus silet ; at S. Bernardi voces integre refert ut sunt in L, praemissis, haud scio an de suo :* vocans eum secretius dixit, *ubi* dixit πλεοναστικῶς *est positum. Totum illud de cingulo S. Bernardi aliquanto brevius refert T. Quae subsequuntur de Eugenio papa et Walsingham resecat, itemque, ad initium § 8, epitomen Vitae S. Godrici, neque mirum, nam alibi fusius de iis agit,* BHL. *3603. Mox duabus clausulis absolvit quae habet L :* Sed beatus Robertus... continuare consueverant, *addit autem sanctos viros loqui solitos* de morbis vitiorum et virtutum remediis,

de suo, ut arbitror. Cetera praetermittit totamque § 9, praeter annum et diem mortis, quem paulo post reponit.

Initium § 10, ad voces Formula comparebat, *coartat T, sententia* unus a dextris... preibat *ad finem translata, at cetera omnino aliter exhibet, haud paucis additis quae ficta non videntur, sed ex Vita primigenia transscripta (p. 342, lin. 35-42). Hic adverto voces S. Godrico in ore positas certo certius non desinere ad illud* excipitur, *ut Horstmannus interpunxit, sed paulo ante, seu ad* Editha, *seu ad* coniuncti. *Mox subdit T:* Obiit autem anno Domini 1159, VII idus iunii.

Omittit T §§ 11-14, aliaque omnino refert Miracula, ex eodem fonte hausta, ut opinor, quo utitur L. Verum hoc loco monet L se Vitam primigeniam multum coartare, annotatione addita § 10. Unde adducor ut existimem L et T ex una eademque aliquot Miraculorum serie pro lubitu selegisse, alia alium.

Quibus ex rebus concludimus utramque epitomen profluere ex Vita deperdita, quam primigeniam esse suspicamur, hancque coartare, ita tamen ut suis utraque legibus utatur, L paulo fusius quam T pleraque referat. In libro primo eadem fere utrimque legimus, in altero, qui Miracula complectebatur, alia. Locorum hominumque nomina ut plurimum eradit T, servat L. Ideo credibile est, coniunctis T et L, recuperari posse omnia fere quae de rebus a S. Roberto gestis complectebatur Vita primigenia.

Restat ut inquiramus quando et a quo haec fuerit conscripta, si tamen ex epitomis aliquid certo discernitur. Antiquiorem esse Vitam saec. XIV mediante, inde patet quod epitome legitur in codice Tiberius E. 1, qui tunc fere est exaratus[1]. *Supparem monachum Novimonasteriensem se prodit auctor, § 4:* nisi seniorum nostrorum certissima confirmasset assercio; *itemque quod ibidem refert de* Collectaneo S. Roberti, *§ 1 de* tractatu super psalmos quem dicitur composuisse, *uterque enim liber in Novo Monasterio exstare credendus est, vel saltem Collectaneus. Extrema § 7 hominem ostendit in priscis Novi Monasterii monumentis apprime versatum, haud scio an saeculi XII exeuntis, nam fundus ille de Walsingham iam ante mortem S. Roberti ad monasterium pertinere destiterat, ne-*

[1] HORSTMAN, t. c., p. XI.

que multi anni elabi potuerunt donec eius rei memoria abolita est. Id fortasse recentiorem paulo scriptorem indicat quod tres filias Novi Monasterii, Pipewell, Sawley, Roche, praepostero ordine enumerat: haec enim ante Sawleyam condita erat; sed ista ratio minimi ponderis est. Ex quibus rebus, coniciendus est hagiographus Robertum non ipse novisse. Miracula tamen aliquot quae narrat, suo tempore facta indicat: zona S. Bernardi que usque hodie inter reliquias conservatur; per quam ob utriusque sancti meritum Dominus infirmantibus frequenter sanitatem restituit (*§ 7*); *etiamtum superstes erat Rogerus, nam* cicatrices usque hodie apparent (*§ 12*), *sed monasterii forestarium non iam agebat, miraculum autem patratum est, dum Novo Monasterio praeest Iohannes de Whelpington, cuius aetatem determinare non potuimus* [1]; *item superstes erat monachus de quo §§ 13-14:* monachus quidam de se attestari solet..., usque hodie gloriatur se beati patris virtute tante valetudinis evasisse periculum..., idem monachus... memorat..., sicut nobis postea fatebatur..., attestacione eorum qui affuere verissimum..., *et tandem, extrema § 14, voces quae oculati testis esse videntur:* nec estimet quis fortuitu vel ligni fragilis vicio *cet.*

Si altera narratio BHL. *7270a reapse, ut superius coniciebamus* [2], *ad librum II pertinuit, non ante annum 1187 vel 1188 extremum litteris mandata sunt Miracula, immo vero, ut credibile est, aliquanto serius, nisi tamen postea excrevit naevus ille chronographicus. An Miracula libri II simul scripta sint cum libro I, qui est de rebus a S. Roberto gestis, pronuntiare non audemus. Quis enim tam acutus erit ut in epitomis stilum se certo agnoscere contendat? Equidem crediderim eundem fuisse scriptorem, S. Roberto supparem, neque quidquam video quod aliter se rem habere demonstret.*

Abbreviator haud semel ad Vitam primigeniam refert: ut ex eius legenda patet (*§ 4*), satis declarat secundus liber scriptus de miraculis eius (*§ 9*), prout in legenda eius scribitur (*ibid.*), secundum librum Vite sua legat (*post § 10*). *Duae annotationes occurrunt, altera inter § 10 et § 11, al-*

[1] Vid. quae ad eum locum advertimus, p. 357, annot. 1.
[2] P. 334, annot. 2.

tera in media § 13, quae certe abbreviatoris sunt, nam minus latine scriptae sunt. Ex his docemur, epitomen hanc BHL. *7268 confectam esse post elevationem S. Roberti, qui in capitulo diu iacuerat antequam ad chorum translatus est. Demum codicem Lansdownianum apographon esse ostendunt et illud* dixi *pro* duxi, *in media § 13, et locus corruptus ibidem cui mederi non potui.*

Igitur ut, summatim complectar, Vita et Miracula Roberti, abbatis Novi Monasterii, conscripta videntur a monacho eiusdem loci, suppari, duobus libris, quorum epitomae duae exstant BHL. 7270 et haec 7268, quam typis mando [1].

P. G.

Incipit de sancto Roberto Novi Monasterii abbate.

1. Beatus Robertus ex provincia Eboraci que Cravene (1) dicitur oriundus extitit, honestis quidem parentibus secundum vite huius mediocritatem, sed secundum christiane fidei religionem preclaris. Puer autem parentum pietatem imitatus et mores, domi secundum Iacob habitabat simplex, levitatem et ludos infancium devitans, traditusque lit-

[1] Advertit P. Seraphinus Lenssen, O.C. R., qui haec legit, rem aliter intellegi posse. Quid praeplaceat viro in iis quae ad sanctos Cisterciensis Ordinis pertinent versatissimo, breviter significabo : abbreviatorem nihil referre ex libro II Vitae primigeniae, sed in §§ 11-14 Miracula litteris mandare quae paulo ante accidissent, utputa saeculo XIV ineunte ; Iohannem de Whelpington, Novimonasteriensem abbatem, de quo § 12, eum esse qui vixerit annis 1302-1315 (infra, p. 357, annot. 1) ; translationem seu elevationem S. Roberti factam fuisse haud ante multos annos quam Miracula scripserit abbreviator, nam superstes erat Rogerus, quondam forestarius, qui affuerat prodigio patrato ante elevationem (§ 12) ; tandem, Miracula ista §§ 11-14 collecta videri ut satis fieret decreto Capituli generalis anno 1325 : « Item quoniam sanctorum miranda miracula non debent latere sub modio sed deduci in publicum ad ceterorum sanctae imitationis exemplum, generale Capitulum ordinat et diffinit, quod miracula facta vel facienda in locis Ordinis universi, per personas Ordinis generali Capitulo regulariter et lucide referantur, et ibidem in scriptis publicis redigantur (*Statuta Capitulorum Generalium Ordinis Cisterciensis*, ed. J.-M. Canivez, t. III, p. 370).

(1) Haec est regio montuosa in occidentali parte comitatus Eboracensis, hodie Craven.

teris in brevi supra coetaneos suos proficiebat. Post rudimenta infancie Parisius proficiscitur, literarum studiis plenius imbuendus. Crescente autem etate, omnem mundi sapientiam et inanem philosophiam postposuit, solumque animarum saluti proficere cupiens, divinas scripturas legendas et sequendas deliberat. Quantum vero in studio theologie profecerit, tractatus super psalmos, quem dicitur composuisse, dilucide [1] demonstrat (1). Proficiens igitur et in anteriora progrediens invenit scriptum : « Beati pauperes » et cetera (2), et ultra legere nisi opere compleat quod reperit, non estimat sibi sanum fore. Sed quia in monasterio id facilius et perfectius exequi posset agnoscens, res, redditus, parentes et omnia que mundi sunt reliquit. Ecclesiam eciam de Gayrgrave (3), ubi natus fuerat, titulo iuste donacionis iam adquisierat, quam etiam resignavit, et accedens ad monasterium quod Witibi (4) dicitur, dari sibi habitum sancte conversacionis peciit et optinuit. Devote ergo a religiosis viris susceptus est, sed ille devocius in sancto proposito conversatus est. Audiens autem famam Ordinis Cisterciensis et puritatem, necnon et egressum quorundam monachorum de cenobio Eboracensi (5), valefaciens suis, electo gregi se socium vir Deo plenus adiunxit. Suscipitur ab hiis servus Dei cum omni dilectione et honore acsi de celo angelus advenisset. Hii sunt servi Dei qui monasterium de Fontibus, locum donante felicis memorie Turstino Eboracensi archiepiscopo (6), in laboribus et angustiis plurimis edificarunt et per beatum Bernardum habitum Ordinis Cisterciensis et

1. — [1] *corr. ex* dilude.

(1) Alibi nusquam legimus de commentariis S. Roberti in psalmos, quos penes se servasse monachos Novimonasterienses haud improbabile est.

(2) *Matth.* 5, 3 ; *Luc.* 6, 20.

(3) Hodie Gargrave, in occidentali comitatu Eboracensi.

(4) Whitby, ad mare, in septentrionali parte eiusdem comitatus.

(5) Haec fusius habes in *BHL.* 7270, de fundatione Sanctae Mariae de Fontibus. Monachi duodecim, duce Richardo priore, monasterium Sanctae Mariae Eboracense reliquerunt die 6 octobris 1132, consederunt ad Fontes die 15 decembris, monasterium novum condiderunt die 27 decembris. L. Janauscheck, *Origines Cistercienses*, t. I, p. 37.

(6) Obiit die 6 februarii 1140.

vivendi formam, scribente pro eis venerabili archiepiscopo, accipere meruerunt (1).

Capitulum secundum. Vir igitur Dei Robertus, culmen sanctitatis et perfectionis adeptus, super candelabrum est positus, et anno quinto fundationis abbathie de Fontibus, petente nobili viro Ranulfo de Merly, cum duodecim monachis ad domum Novi Monasterii construendam est missus (2). Postea vero tres filias, domos scilicet de Pippewelle, de Salley et de Rupe, de novo construxit, petentibus magnatibus et loca donantibus ob reverentiam et sanctitatem illius (3). Fuit autem, sicut didicerat a bono Magistro, mitis et humilis corde, in omni exteriori actu et gestu interioris hominis exhibens columbine simplicitatis puritatem. Erat et sancte paupertatis ardentissimus amator, nichil superflui in vestitu et vecturis seu edificiis procurans, interdum in huiusmodi rebus quod necessarium esse videbatur non admittens. Visitaverat aliquando vir Dei conversos in grangiis commorantes et, appropinquante die festo, voluit ad monasterium redire. Cumque palafridum promptum non haberet, quia nunquam preciosum equum sibi procurare curavit, caballum qui panes ad grangias deferre consueverat, imposita sella gestatoria, protinus ascendit et, capucio ante oculos demisso, psalmos et meditaciones in corde et ore volvendo, profectus est. Cui obviam factus est quidam vir nobilis, qui colloquium ipsius ardenter desiderabat. At vir Domini stratam publicam declinaverat, ne frequencia itinerancium ab occupatione spirituali vel ad horam impediretur. Estimans vir nobilis aliquem esse conversum venientem de grangia, misso quodam puero, interrogat ubi dominum abbatem invenire potuisset. At ille nec falsum proferre nec se prodere volens : « Quando, inquit, fui in grangia, presens fuit abbas. » Quo audito responso, illustris vir expertam alias abbatis humi-

(1) Anno 1135, mense octobri, ut putat JANAUSCHECK, l. c. ; cf. inter epistolas S. Bernardi praecipue *P. L.*, t. 182, pp. 226-29, 518-20, 525-26, 697-704 ; DUGDALE, *Monasticon Anglicanum* ², t. V, p. 286-314.

(2) Exeunte anno 1138, si crediderimus JANAUSCHECK, t. c., p. 55. Locus est in comitatu Northumbriae et dioecesi Dunelmensi, haud procul a Morpeth.

(3) Conditum monasterium apud Pipewell anno 1143, apud Sawley anno 1148, apud Roche anno 1147. JANAUSCHECK, t. c., pp. 77, 110, 95.

litatem agnoscens, accessit ad eum et non sine gravi gemitu causatus est tanti viri tantam abieccionem. Dehinc palafridum suum nolentem fecit ascendere et, expeditis negociis pro quibus venerat, percepta benediccione patris, recessit.

Capitulum tertium. Erat siquidem mire abstinencie, quem legimus nunquam saciatum cibo aut potu de mensa surrexisse, quamvis mensam suam propter hospites advenientes semper voluisset splendide procurari. In diebus quadragesime tamen, quasi alio tempore necgligencius vixisset, toto annisu continencie frena laxabat, nichil coctum, nichil conditum, nichil preter panem et aquam in cibo admittens. Unde quodam tempore adveniente sollempnitate paschali post continuam quadragesimalis [1] observancie afflictionem, vir sanctus ad maximam debilitatem devenerat. Sustentabat tamen fatigatum corpus animus invictus, et pro tanta celebritate missas peregit sollempnes. Dehinc mensam sibi cum hospitibus more solito iussit preparari. Sedens vero ad mensam, delicias spiritualium carismatum in animo revolvens, nichil de appositis cibis, mortificato gustus appetitu, sumere valuit. Cui frater qui ministrabat : « Quare, ait, non commeditis, pater? An aliud desideratis, ut queramus vobis? » At sanctus : « Bona sunt, inquit, omnia que apposita sunt, sed ad presens mihi non congruunt. Si haberem laganum avenaceum buturo litum, puto quod inde comederem. » Festinavit frater, et sicut velle noverat patrem sanctum, omnia paravit et coram sancto posuit. Tum vir sanctus parumper intra se deliberans quod vel modicum concupiscencie consenserat, vehementer expavit et videns in spiritu quod de preparato sibi cibo facere deberet, accito puero familiari (1) : « Vade, inquit, ad portam, et primo pauperi quem inveneris defer hoc ex parte mea. » Veniens vero ad portam, iuvenem elegantis forme reperit, pauperi peregrino simillimum habitu, sed splendida facie nuncium celestis curie prefulgidum. Heret puer stupidus et circumspiciens undique, cum nullum alium comparere cerneret, interrogat demum si ele-

3. — [1] quadragesimam *cod.*

(1) Hic famulus non erat, sed puer, ut ex sequentibus apparet, nam correptum a magistro legimus.

mosinam vellet accipere. Cui ille : « Ad hoc, fili, veni et in hoc missus sum ut elemosinam abbatis Roberti suscipiam, sicut ipse novit. » Cui puer : « Ecce, ait, accipe prandium quod ipse tibi transmisit. » Qui expanso pallio suo, dum parat puer illi panem porrigere, involvens sublintheum et parapsidem [2] (1), ab oculis mirantis evanuit. Reversus puer, cum a magistro corriperetur cur vascula non reportasset, rem gestam ex ordine retulit. Continuo res mira contigit. Cum querunt inter se de hoc quod acciderat, ecce pastus peregrinus invisibili ministerio mappullam et platellum super mensam coram sancto restituit. Notumque factum est omnibus angelum fuisse qui venerabilis patris panem terrenum perceperat, nec dubium quin celestis alimonie graciam ei vicissim redonaret.

Capitulum quartum. Supra solitum pensum servitutis, quod devotissime persolvebat, tantam prolixitatem meditacionum et oracionum cum psalmodia centum quinquaginta psalmorum [1] cotidie habebat in usu, ut incredibile videretur nisi seniorum nostrorum certissima confirmasset assercio. Restat adhuc libellus quem Collectaneum sancti Roberti vocant, huius rei arbiter indubius, in quo omnes meditaciones et oraciones per ordinem exarantur, et hec illi cotidiana consuetudo dicendi fuit, absque eo quod intrinsecus latuit cumpunccionum, gemituum et suspiriorum dulcissimorum frequentissima irrupcio. Unde factum est ut quodam tempore, solito attencius orans, largifluis lacrimarum ymbribus faciem rigatus, animam suam coram Deo effunderet petens ut acceptam haberet servitutem suam et fratrum suorum omniumque eorum nomina in libro vite conscriberet [2]. Cum vero intentam animi aciem in hac supplicacione suspensus haberet, facta est ad eum vox de celo dicens : « Confortare, fili, quoniam exaudita est deprecacio tua, et filii tui pro quibus rogasti gaudeant, quia nomina eorum scripta sunt in celis ; soli duo de eorum numero scripti sunt in terra. » Gavisus est vir

[2] (s. et p.) sub lintheum et per apsidem *cod.*

4. — [1] psalmos *cod.* — [2] conseret *cod.* ; *ex* BHL. *7270 certa coniectura reponimus :* conscriberet.

(1) Res easdem mox vocat *mappulam et platellum ; parapsidem* habent codices illius aetatis plerique, editores *paropsidem* posuerunt ; *sublinteum* novum verbum videtur, Cangio ignotum.

Dei de certitudine celestis oraculi et gracias agens Deo hortatus est filios suos semper in melius proficere. Post hec sancto diligencius inquirenti qui essent illi duo qui inter suos reprobam ducerent vitam, nunciatum est ei duos conversos laicos proiecto habitu et relicto Ordine, latam seculi viam que ducit ad mortem celeri [3] fuga petisse. Nec mora, ulcio eos divina secuta est, et uterque, ut ex eius Legenda patet, misera morte periit.

Capitulum quintum. Data est ei potestas imperandi demonibus, nam inimicus humane salutis in quascumque formas se variaret virum Dei non latuit, quascumque fraudis suae versucias involveret, facile detexit. Transiit aliquando vir Dei per oppidum regium quod [1] Novum Castrum nominatur (1) videtque in angulo platee, iuvenum circumstante corona, hominem mirabili curiositate et artificio comptum in medio eorum discurrendo, nunc uni, nunc omnibus, nunc singulis, nunc pluribus simul procaci vultu blandiri et quasi consulendo negocium aliquod inevitabilis necessitatis suggerere. Tum vir [2] Dei, cernens non esse hominis officium sed inimici ludibrium, potente virtute verborum imperat ut societatem illam quantocius relinquat. « Heus tu, inquit, calamistrate, non es viris illis necessarius [3]. Recede velociter et sequere me ». Videres hominem quasi ictu malleatoris attonitum, demisso vultu, continuo collectam deserere et abbatis vestigia per vicos et plateas inflexibiliter sequi. Mirabantur repleti stupore qui aderant, videntes hominem elegantem et egregie forme per lutum platearum monachorum inherere vestigiis, et velud ad caudas equorum ligatum, non declinare ad dexteram vel ad sinistram. Cum autem pervenissent extra villam ad diversorium, substitit abbas et miserum quem verbo captivaverat sic affatus est : « Dic mihi quis sis et unde ? quid queras ? quid cum hominibus illis in platea tractabas ? » Cui ille respondit : « Quis sim, bene nosti, Roberte, et opera mea non te latent. » Tunc sanctus ad eum :

[3] sceleri *cod.*

5. — [1] quid *cod.* — [2] vero *cod.* — [3] *corr. ex* necessariis.

(1) Hoc est profecto Newcastle-on-Tyne, a meridie Novi Monasterii, ad quindecim fere passuum milia, ut Angli computant.

« Satis, ait, te novi. Verumptamen quid sit quod concionabaris ad iuvenes illos plenius confitere. » At ille, licet invitus, malicie sue commenta detegens ait : « Nupcie cum magna pompa parate et copiosa plebis multitudine vocata, a divitibus in vico illo celebrantur. Paraveram et ego quomodo sponsus in convivio ab emulis suis occisus rueret, ex qua re indignati convive dum in ulcione sponsi [4] exurgere festinarent, ira et ebrietate cecati mutua cede [5] multi corruerent. Futurum etiam ut urbs in sedicionem versa intestinum bellum conflaret, per quod multorum anime, cesis corporibus, in sortem nostram devenirent. Putabam me gaudium maximum magistro meo de adepta victoria reportasse, set nunc te vocante, te impediente, dissipatum est consilium meum et vacuus redeo, inanis recedo. » Ad hec vir Dei ingemiscens et tantam diaboli maliciam miratus, ait : « Precipio tibi in nomine Domini nostri Iesu Christi ut ad tale ministerium ultra non redeas, sed deserta petens et invia, hominibus illudere nunquam presumas. » Ad hanc vocem inimicus liquefactus evanuit, indubia malicie sue relinquens indicia. Nam tantus horror invasit monachos qui cum eo erant, ut pene in furorem verterentur, nisi sancti patris presencia confirmati fuissent. Sed et equi eorum hynnitu, fremitu et ungularum fossione sevientes, vix a sessoribus poterant coherceri.

Capitulum sextum. Factum est quadam nocte, cum vir sanctus ad vigilias nocturnas strenue psalleret, vidit diabolum secus introitum chori consistere, volentem sed non valentem introire. Erat autem quasi rusticus succinctus, nudis et longis tibiis, portans in tergo sportellam. Stans autem inter stallum abbatis et prioris, cepit producto collo introspicere. rotatu oculorum chorum circuire, acuto intuitu singulos considerare, si quid placitum [1] invenire potuisset. Sed vir Dei astucias eius non ignorans, instancius orabat ne quis per torporem locum daret diabolo, singulos excitando alacriores et devociores. Diu frustraque improbus explorator exspectat, sed dum nil proficiat, cum indignacione recedens, chorum conversorum intrat, ubi inter novicios iuvenem reperit solo corpore presentem, nam cor eius nunquam perfecte

[4] *corr. ex* soponsi. — [5] sede *cod.*

6. — [1] placidum *cod.*

intraverat iamque fugam meditabatur, quomodo latenter posset exire. Hunc totaliter suum esse advertens, fuscinula tridenti quam manu gerebat arreptum et in fistellam suam proiectum, veloci cursu foras extulit. Tum vir sanctus pro fratre illo sollicitus, facto mane diligenter iussit eum perquiri. Sed ille ante auroram in tenebris recesserat, et relicto suavi iugo Christi, vagus et profugus secutus est Sathanam. Qui postea latrocinium exercens, vitam capitis abscisione [2] finivit. Post hec vir Dei cepit prophecie spiritu pollere, futura predicere, absencia presentibus nunciare. Fuit itaque monasterio navis oneraria [3] quandoque etiam in captura piscium occupata, quam conversus quidam vite laudabilis cum adiuncto sibi converso socio et sufficienti famulorum manu strenue gubernabat. Illis quodam tempore navigantibus, repente ventus vehemens irruit ab aquilone, tranquillum prius mare commovens a fundamento et multiplicatis fluctuum voluminibus in sublime erigens. Conabantur illi contra ictum fluctuum dirigere navem, sed frustra. Nam fracto gubernaculo et ruptis rudentibus [4], incerta vagacione ferebatur donec scopulis illisa a compage sua penitus dissolveretur. Naute vero Deo commendantes animas suas statim hiantibus aquis absorbentur. Res mira et valde stupenda! Eodem tempore beatus Robertus in suo monasterio immaculatam hostiam pro tocius mundi salute immolaturus accessit, ubi inter sacra misteria revelatum est ei et quasi presens esset vidit quomodo periclitabantur et quo in loco navis eorum conquassata est. Nec potuit desperare de salute eorum quorum consciencias noverat, quia « Iustus quacunque morte » et cetera (1). Post missas fecit convenire conventum et dixit eis predictorum fratrum naufragium debitumque pro eis servicium indixit. Stupent omnes pro auditu novitatis, sed magis mirati sunt cum, vocatis duobus monachis, diceret eis : « Festinate et quarto die venientes apud Wytebi (2),

[2] *corr. ex* abscicione. — [3] onerariam *cod.* — [4] rudibus *cod.*

(1) Simile est quod legitur *Sap.* 4, 7.

(2) Idem locus de quo p. 344, annot. 4 ; abest a Novo Monasterio recta regione passuum milibus fere sexaginta quinque ; sed reapse iter est devium, octoginta passuum milium.

sub rupibus illis in litore invenietis corpora eorum. Tollite ea et ecclesiastice tradite sepulture. » At illi iussis obtemperantes, omnia invenerunt sicut illis sanctus predixerat. Et reversi fratribus dicebant quia : « Sicut audivimus, ita et vidimus et fecimus (1). »

Capitulum septimum. Non defuit viro Dei inter tot virtutum insignia gravis temptacio et tanto molestior quanto a falsis filiis orta est sedicio. Matronam quandam nobilem de vicino castello (2) una cum viro venerabilis pater sua predicacione et admonicione ad tantam vite perfectionem convertit [1] ut diebus quadragesime, spretis deliciis quibus habundabant, regulari pane et pulmento monachorum contenti, delicias quas sibi paraverant pauperibus erogarent. Horum fide et devocione vir Domini plurimum delectatus, sepius predictam dominam visitare et ad meliora provocare consueverat. Hinc quidam ex monachis pravis suspicionibus [2] exagitati familiaritatem illam causantur non esse opus pietatis, non fructum facere caritatis, sed usum querere carnalis affectionis. Serpebat sermo eorum ut cancer (3), donec paulatim vicinorum et hospitum transeuncium auribus infectis, ad exteros quoque et tandem ad beatum Bernardum deveniret conquestio (4). Et quamvis ista sanctum virum non laterent, ad indignacionem tamen minime moverunt. Discuciens enim propriam conscienciam et responsum innocencie recipiens, prudenter omnia dissimulabat, non veritus animositatem accusancium, sed gratanter deposicionem paratus amplecti si malignitas prevalere potuisset. Arrepto igitur itinere, Claravallem veniens, beato Bernardo se presentavit. At ille in spiritu nomen viri novit et meritum. « Frater, inquit, Roberte, falsa sunt omnia que contra te sinistra suspicio machinari conata est. » Habitoque de spiritualibus rebus colloquio, facti sunt deinceps illi duo filii splendoris cor unum et anima

7. — [1] *corr. ex* convertat. — [2] *corr. ex* suspcionibus.

(1) Similia in *Psalm.* 47, 9.

(2) Quod castellum fuerit, non reperimus.

(3) Cf. 2 *Tim.* 2, 17.

(3) Pertinebat enim Fontanensis abbatia in Anglia ad lineam Claravallensem, illia Claraevallis, ut Cistercienses loquuntur ; ideo res defertur ad S. Bernardum.

una (1) in Domino, adeo ut nec morte quidem possent separari. Ferunt[3] quidem sanctum Bernardum zonam suam beato Roberto donasse, que usque hodie inter reliquias conservatur. Per quam ob utriusque sancti meritum Dominus infirmantibus frequenter sanitatem restituit. Non solum autem beati Bernardi noticiam et amiciciam hac occasione promeruit, sed et per ipsum Eugenio pape notus factus est. Hic itaque beatissimus papa sanctum virum cum honore digno suscepit, et expeditis negociis que tunc illum tangebant, domino Willelmo Dunelmensi episcopo eum devotissime commendavit. Predictus autem episcopus, inolita sibi usus bonitate et apostolica fretus auctoritate, landam de Wlsingham beato Roberto eiusque successoribus sollempni donacione contulit (2). Sic intencionem malorum perversam convertit Deus in finem optimum, et unde famam eius videbantur velle denigrare inde gloriosior effectus est in eternum. Rediens domum mansuetissimus pater nemini improperavit, nemini vicem rependit, sed resipiscentibus veniam indulsit.

Capitulum octavum. Beatus igitur Robertus non igno-

[3] *corr. ex* fuerunt.

(1) Cf. *Act.* 4, 32.

(2) Ipsum instrumentum perantiquum non invenimus, sed ea quae hic narrantur egregie comprobat confirmatio, ut aiunt, cartarum de loco dicto Chopwell, [ed. J. T. Fowler], *Chartularium Abbathiae de Novo Monasterio, Ordinis Cisterciensis* (Durham, 1878), p. 47 (= *The Publications of the Surtees Society*, t. LXVI) : « Abbas, Prior et Capitulum Dunelm. salutem... concedimus et testificantes confirmamus secundum tenorem literarum eiusdem domini episcopi Hugonis. Si quis vero successor eius eandem terram <Chopwell> eis auferre voluerit, concessit eis Wlsingham quam in escambium accepit pro Cheppwell cum omni integritate sicud praedecessor eiusdem bonae memoriae Willelmus episcopus eis dederat interventu sanctae recordacionis Eugenii papae, et ius suum quod ibi primi habebant et proprium ius in eadem terra eis confirmavit auctoritate episcopali. Cartas vero quas de eadem terra habuerant, scilicet de Wlsingham, fidei ecclesiae nostrae commendaverunt. » Ideo sane instrumentum antiquum in *Chartulario* non est descriptum, quia Dunelmi servabatur. Hugo de Puteaco, episcopus Dunelmensis (1153-1195), successit Willelmo de Sancta Barbara (1143-1152) ; Eugenii papae III anni sunt 1145-1153. Wolsingham locus est in comitatu Dunelmensi, ubi in flumen Wear influit Wascrow Beck. Alia instrumenta Hugonis de eadem re habes apud Fowler, p. 45-48, ubi nulla alia mentio Eugenii papae ; ex primo instrumento, p. 45-46, apparet Wolsyngham pro Chopwell esse commutatum ab ipso S. Roberto, id est ante d. 7 iunii 1159.

rans diem obitus sui imminere, visitatis filiis suis rediit ad beatum Godricum unice sibi dilectum, ultimum ei vale dicturus (1). Hic beatus Godricus in vita solitaria iam quinquagesimum agebat annum, sanctitate mirabilis, signis et virtutibus clarus, prophecie spiritu plenus, nam gloriosissimo martiri Thome Cantuariensi archiepiscopo de exilio et sua passione prophetavit ; cui etiam martir epistolam mellifluam rescripsit, in qua se oracionibus eius sedulo commendavit. Hic beatissimus heremita nudo corpori loricam ferream adhibuit et desuper cilicium induens, laneo forinsecus utrumque cooperiebat amictu. Hiisque indumentis per quinquaginta annos usus est, multisque ciliciis tam [1] sudore quam vetustate contritis, tres loricas perhibetur consumpsisse. Panis eius ordeacius conditus cinere ; potus, haustus aque permodicus ; lectus, nuda humus, strato desuper cilicio, et cervical lapis, que et mensa fuit. Hunc vero diverse dignitatis et religionis viri ob sanctitatem suam frequentabant. Sed beatus Robertus hunc sepius visitaverat, utpote confessionis et consciencie illius medicus approbatus. Loquebantur quociens convenire poterant de secretis celestibus, de occultis revelacionibus, de angelicis visitacionibus, de sanctorum patrociniis. Dies cum noctibus continuare consueverant. Credo tamen eos in hac ultima [2] collacione de omnibus secretis suis tanto cumulacius contulisse, quanto per spiritum plenius presciebant sese invicem in hac vita amplius non visuros. Discedenti namque beato patri dixit Godricus : « Oro, pater, amodo tui Godrici memineris, quia forte me in huius mortalitatis corruptione ulterius non videbis. » Instabat dies Ascen-

8. — [1] tum *cod.* — [2] *corr. ex* utima.

(1) De S. Godrico († 21 maii 1170), eremita Finchalae, qui locus tria milia passuum abest Dunelmo, vide *BHL.* 3596-3604, 3596a ; *Act. SS.*, Maii t. V, p. 68-70 ; T. A. Archer, in *Dictionnary of National Biography*, t. XXII, p. 47-49 ; Alban Butler, *The Lives of the Saints*, ed. H. Thurston, t. V, p. 258-60. Fertur Godricus Finchalae sexaginta annos egisse. Quae mox legimus : *in vita solitaria iam quinquagesimum agebat annum*, referunt ad tempus quod intercedit inter maium anno 1159 et maium anno 1160. Paulo post, haud scio an melius legendum sit : *per sexaginta annos usus est*. Sed profecto Vitae scriptor in mente habet obitum S. Roberti, ideoque intelligendum est, anno 1159, iam quinquaginta annos Finchalae fuisse Godricum.

cionis dominice (1) et festinavit vir sanctus tante festivitatis solempnia celebrare, quibus peractis gravi febre corripitur.

Capitulum nonum. Sabbato post Ascensionem Domini egrotare cepit, vespere sabbati que lucessit in dominicam Trinitatis (2), carne absolutus est. Qui cum tempus resolucionis sue apropinquare sensisset, convocatis fratribus, sacramentum unctionis extreme summa cum devocione peciit et percepit. Dehinc exitum suum sacri corporis et sanguinis Domini communione munivit. Quibus peractis accesserunt ad eum seniores cum lacrimis dicentes : « En, pater, ut ipsi cernimus, festinas a nobis. Cui tutelam orphanorum tuorum committis? Quis locum pastoralis officii, te decedente, suplebit? Indica nobis, piissime pater, quis ad opus ministerii huius ydoneus sit? Quia tu nosti consciencias omnium, tu vitam et mores singulorum. » Quibus ab ymo suspiria trahens respondit : « Scio, scio quod non facietis secundum consilium meum, sed sequemini voluntatem vestram. Nam fratrem Walterum pertinaciter eligetis (3), domui vestre in ruinam et Ordini in scandalum. » Quod qualiter fuerit adimpletum satis declarat secundus liber scriptus de miraculis eius. Omnia enim ut predixit eis sic evenerunt, nec unum quidem ex verbis istis cecidit in terram (4). Post hec, expansis ad celum manibus talem fudisse fertur oracionem : « Tibi, Pater clementissime, filios quos dedisti mihi de mundo commendo, quos per ministerium meum ad tuum servicium vocare dignatus es. Respiciat super locum istum quem elegisti clemencia tua, et domum istam tuo servicio deputatam immaculatam conserves in eternum. » Ceteraque oracionis prosecutus, prout in Legenda eius scribitur, oracionem devotissime conclusit. Nec plura locutus, acrius cepit exanimari, donec anima vinculis carnis absoluta, parata et purificata, Creatori suo redderetur. Transiit autem pater sanctus, dives meritis et clarus

(1) Dies 21 maii 1159.

(2) Sabbato vespere, die 6 iunii 1159, quando diem 7 incohatum esse chronographi putabant ; ideo mox scribitur : *VII idus iunii*, qui festus dies fuit S. Roberti.

(3) Hunc Walterum adde catalogo abbatum Novi Monasterii quem confecit J. T. Fowler, op. c., p. XII-XIII.

(4) 1 *Reg.* 3, 19.

miraculis, de mundo ad Patrem anno ab incarnacione Domini millesimo centesimo quinquagesimo nono, septimo idus iunii, positumque est sanctissimum corpus in monumento lapideo cui lapis marmoreus grandis et preciosus superpositus est (1).

Capitulum decimum. Tempore quo beatus Robertus ex hac luce migravit, vir Domini Godricus in cella sua pervigil in oracione permansit. Viditque inter oranc um immensam lucem tetre noctis longe fugasse tenebras du sque muros candidissimos a fundamento terre ad celum usque porrectos, inter quos spiritus angelici, suavissimo volatus remigio superiora petentes, egressam abbatis animam ad regna celestia pervehebant. Unus a dextris, alter a sinistris concomitando procedebant, tercius supra omnium verticem nimia cum exultatione preibat. Anima vero, in quantum videri potuit, in spera ignea et rotunda quadam ignis formula comparebat (2). Transibat e regione explorans inimicus humani generis, et nichil in eo suum reperiens, cum magna confusione recessit. Vidit ergo servus Dei animam cari amici sui in celum deferri, illique ianuas a beatis spiritibus aperiri. Et ecce vox facta est de sublimi dicens : « Venite nunc, amici mei, venite nunc, amici mei. » Spiritus interim abbatis a ceteris sanctis suscipitur et multorum collegio angelorum circumdatur. Vir Dei item illius oculo contemplante prosequitur et nimio exultacionis gaudio delectabatur. Vidit enim quia cum comitatu angelico celos ascendit et introivit, et veridicus testis extitit. Unde aliquociens percunctantibus amicis quid de spiritu abbatis credere possent, dicere solebat : « Utinam et nos nunc cum illo in gloria celesti consortes essemus. Adhuc aliquis in hac carne corruptibili est qui ipsius animam celos penetrantem et angelice societati donatam conspexit. » Hec cum lacrimarum dulcedine protestabatur, et ad desiderium vite eterne alios suspirando anelare cohortabatur.

(1) Unus hic est locus, quantum novimus, de primo S. Roberti sepulcro. Aliis ex auctoribus (Fowler, op. c., pp. 225, 229-38), posterioris aetatis, abunde docemur, lumina ad sepulcrum accendi solita esse.

(2) Addenda fortasse est particula *in*, ante vocem *quadam*. Habet enim epitome *BHL.* 7270 : *spiritum prefati abbatis in globo igneo ad superna deferebant.* Sed haud peius referri potest vox *rotunda* ad illud *formula*, ita ut *ignis rotunda formula* eadem sit quae *spera ignea*.

De innumeris miraculis que divina clemencia ob merita gloriosi confessoris sui Roberti in locis variis et specialiter ab tumbam suam, que primo in capitulo monasterii illius fuit, sed post multa tempora (1) corpore in ecclesiam translato, in choro honorificentior nunc habetur, operata est, aliqua brevia subnectentur. Qui vero plura cognoscere voluerit, secundum librum Vite sue legat et reperiet admiranda.

Capitulum undecimum. Rusticus quidam in vicinia possessionis beati Roberti degens, cum iumentum quoddam ad predium sancti pertinens solivagum incedere conspiceret et [1] ultra metas finium suorum sepius vagari, estimans illud absque custodia, furtum animo concepit. Et nactus oportunitatem, tulit illud et duxit in domum suam, tonsoque crine et auriculis ac [2] cauda truncatis, caractere suo signavit, ut possessori proprio noticia illius obduceretur. Conversus autem cui cura commissa erat, cum animal abesse adverteret, furtum suspicatus est et, diligenti facta inquisicione, certis deprehendit indiciis suum esse iumentum. Petit igitur ut [3] absque calumpnia iumentum restituat quod sine causa abegerat. Iterum et iterum hec eadem repetit, et nil adversarius preter convicia remittit. Ad postremum paratum esse se dicit iureiurando fidem facere, suum animal esse, in domo sua partum et educatum. Sed conversus : « Si sacramentum, inquit, mihi prestiteris super incorruptum corpus sancti Cuthberti (2), satis factum reputans, iumentum amplius non repeto [4]. » Assenciunt ambo et dies prefigitur quo id fieret. Quid plura?..... [5] est et iuratum. Redeunt pariter, sed non pari animo affecti. Nam unus tristis et dolens quod rem domus sue amiserat, alter letus et alacer clamabat : « Meum est, meum est animal, diu illud tenui longumque tenebo. » Sed rusticus ille post modi-

11. — [1] *add. sup. lin.* — [2] at *cod.* — [3] et *cod.* — [4] reputo *ante corr.* — [5] *locus quattuor fere elementorum in codice vacuus ; aliquid desideratur, fortasse* itum.

(1) Quando reliquiae translatae fuerint, non reperio, neque quicquam colliges ex istis verbis : *post multa tempora*. In praefatione docuimus hanc annotationem ex Vita primigenia non fluxisse, sed ex abbreviatoris calamo.

(2) In templo cathedrali Dunelmensi, quo frequentissimi homines adibant religionis causa ex universa Anglia septemtrionali.

cum paralisi dissolutus, mutus efficitur et gravi interiorum dolore cruciatur. Mirantibus causam tam repentine miserie, ob fraudem et periurium talia illum pati vicinorum conscia confessio manifestavit. Idem testabatur in ipso crebra pectoris tonsio et lacrimarum effusio. Amicorum tandem consilio ad monasterium deductus, sepulcro sancti patris assistitur, ubi tam diu gemitibus et lacrimarum ymbribus satisfecit, donec misericors pater placatus et fandi facultatem restituit et dolorem omnem sanavit. Quod senciens ille coram omnibus crimen aperuit, furtum concessit, precium solvit et domum rediens de reliquo emendacior vixit.

Capitulum 12. Tempore domini Iohannis de Welpington' (1), abbatis Novi Monasterii, Iohannes quidam nomine, prepositus ville de Wycton (2), occulto Dei iudicio insaniam mentis incurrens, ab amicis suis ad tumbam reverendi patris adductus est. Qui [1] cum minus caute ligatus fuisset furibundus surrexit. Fugientibus [2] autem ceteris, frater suus Rogerus nomine, tunc forestarius monasterii, vir fortis et potens viribus, se contra eum viriliter opposuit. Luctantibus illis aliquamdiu, predictus Rogerus, Dei gracia adiutus, arreptum illum ad pavimentum proiecit et super eum cecidit. Tunc furiosus ille fratrem in humero horribiliter mordebat. Cuius morsus cicatrices usque hodie apparent. Supervenientes alii ipsum per circulos ferreos pro huius modi infirmis in pavimento capituli (3) infixos, cum funibus hinc et inde fortissime ligabant.

12. — [1] quo *cod.* — [2] fugentibus *ante corr. cod.*

(1) Whelpington locus est in comitatu Northumbriae, cuius ecclesia ad Novum Monasterium pertinebat. Fowler, op. c., pp. 82, 83, 264 ; Dugdale, *Monasticon Anglicanum* [2], t. V, p. 402. Iohannem de Whelpington non recensuit Fowler, op. c., p. xii-xiii, in catalogo abbatum Novi Monasterii ; Iohannem quendam habet abbatem annis 1302, 1306, 1307, 1310-1313, 1315, alterumque anno 1467. Utrumque recentiorem arbitror quam ut hic significetur, ideoque conicio Iohannem de Whelpington abbatem catalogo inserendum, aetate incerta, sed ante translationem S. Roberti, uti mox ostendetur.

(2) Vix dubium est, hanc esse quae hodie dicitur Nether Witton, octo milia passuum anglica distans a Novo Monasterio. Iohannem praepositum Rogerumque forestarium, fratres, alibi memoratos non novimus.

(3) Iacebat etiamtum Robertus in capitulo, unde apparet haec acta esse ante translationem de qua supra, p. 356, annot. 1 ; cultum autem iam late vulgatum ostendunt illi circuli ferrei pavimento infixi, quibus amentes devincirentur.

Instante autem nocte, Rogerus ibidem vigilaturus remansit. Qui labore diurno valde fatigatus, in alteram partem capituli se recepit et dormivit. Evigilans autem a sompno, vidit fratrem suum flexis genibus super tumbam sancti patris in modum orantis procumbentem. Unde stupefactus ille et perterritus surrexit et de capitulo velociter aufugit [3]. Stans tamen ad ostium capituli introspexit. Quem [4] benigne alloquens is qui amens fuerat, ait : « Noli, frater, noli, ait, fugere, sed confidenter ad me accede. » Quod renuens ille et eum adhuc insanire estimans dixit : « Quis, inquit, te solvit? » Cui ille mansuete respondit : « Cum paululum dormirem, apparuit mihi monachus quidam alba cuculla indutus, egrediens de tumba, qui veniens vincula mea solvit, sed et admonuit ut deinceps emendacior viverem. Quibus [5] peractis, regressus <est> in tumbam unde venerat. Quem ego sequi desiderans, evigilavi et me sanum et solutum inveni. » Et lacrimosa voce subintulit : « Sed et rogo te, frater, ut ignoscas mihi contumelias et iniurias quibus te affeci. » Audiens autem hec Rogerus, gavisus est valde et una cum eo gracias egit Deo et beato Roberto. Facta autem die, convenerunt multi, quibus is qui infirmus fuerat omnia per ordinem enarravit. Laudans igitur Deum et glorificans curatorem suum sanctum Robertum, cum iocunditate magna et sospitate reversus est ad propriam.

Capitulum 13. Monachus quidam de se attestari solet quod, cum esset adolescentior, gravissima febre correptus est tantaque rigore frigoris accedente molestia constringebatur, rursumque recedente frigore tanto caloris ardore cruciabatur, ut crederes translatum ab aquis nivium ad calorem nimium. Cumque de die in diem deterius se haberet, de humano iam diffidens adiutorio ad beati Roberti patrocinium se convertit. Quadam igitur die, perpendens per cursum et umbram solis instare tempus quo febris eum esset invasura (certis enim temporibus eum solebat arripere), timens ac tremens ad beati patris tumbam profugit, et facta oracione iuxta sepulchrum residens psalmos quinquaginta per ordinem cepit decantare. Erat autem in animo mira decertacio et mirabilis conflictus : lingua loquebatur psalmum, cor meditabatur timorem. † De hec aguntur in mente alter canti-

[3] affugit *ante corr.* — [4] que *cod.* — [5] qui *cod.*

bus afflictibus † tempus incessabili motu progrediens pertransiit et febris exclusa recessit. Surgens demum, quoniam hora non paciebatur eum ulterius morari, ab omni febre deinceps sanus abiit, nisi quod ex priori fatigacione aliquantulum debilis extitit. Et post paucos dies reparatis viribus, cetui fratrum aggregatus [1] usque hodie gloriatur se beati patris virtute tante valitudinis evasisse periculum.

Non solum ad tumbam et in presencia sacri corporis vigilantes et orantes ab incommodis variis liberari meruerunt, sed et longe positi in opere vel itinere seu quocumque loco, de quacumque tribulacione vel periculo nomen beati Roberti invocarent, necessitatum suarum consecuti sunt remèdium. De quibus causa testimonii aliqua duxi [2] interserenda.

Idem de quo supra supra dictum est monachus memorat se aliquando iussu patris monasterii circa dealbandum dormitorii parietem cum aliis duobus monachis occupatum fuisse. Stabant autem altius a terra complentes lituram parietis super cratem restibus pendulam et suffultam sudibus, et scala per quam multis gradibus ascendebant apposita, non annexa erat, cuius summitas desuper eminebat. Iste forte fatigatus ex opere, reclinavit humeros super cacumen scale. Illa, ut erat mobilis, pondere appodiantis repulsa in partem alteram ferebatur. Cuius ruinam secutus, super scopulosos gradus ecclesiae lapsus corruit. In ipso autem casu meminit beati Roberti nomen et eius invocavit auxilium. Vix verbum compleverat et (mirum dictu), sicut nobis postea fatebatur, mox quasi aliquem hominem sensit ulnis suis se sublevantem et in latus leniter declinantem, cuius adiutorio casum ruine impetuosum non sensit, iuxta illud psalmiste : « Dum ceciderit iustus, non collidetur, quia Dominus supponit manum suam (1). » Nam surgens illico sanus et sine lesione, rursus instabat operi cum ceteris, gracias agens Deo et beato Roberto et caucius [3] se habens in reliquum.

Capitulum quartum decimum. Alio autem tempore idem monachus cum duobus plaustris missus est ad ligna [1] deve-

13. — [1] aggretatus *cod.* — [2] dixi *cod.* — [3] *corr. ex* causius.
14. — [1] lingna *cod.*

(1) *Psalm.* 36, 24.

henda, habens in comitatum monachum et duos pueros, et onustis plaustris revertentes venerunt ad clivum montis. In ipso autem descensu exorbitantes boves nimium festinabant et plaustrum sequens precipiti rotatu ferebatur. Accurrens unus puerorum impetum boum cohibere conabatur, sed non prevaluit. Nam bos anterior, dum excuteret capud, iniecto cornu sub cingulo [2] pueri, prostravit eum. Iamque proximabat plaustrum ut iacentem per transversum orbitarum transiens contereret. Monachi et qui astabant exterriti et paventes periculum, cum magno clamore beati Roberti invocabant auxilium. Sed quis hominum in tanto discrimine posset remedium sperare? Quis tanto precipicio posset resistere, nisi tu, Deus, qui iubes omnia et fiunt (1)? Mirum dicam, sed attestacione eorum qui affuere verissimum. Vix nomen sancti nominaverant, cum subito lignum quo boves cum capite plaustri [3], reste mediante, aptari solent, confractum est. Quo cadente plaustrum obstitit, et boves sine lesione pueri vacui transierunt. Nec estimet quis fortuitu vel ligni fragilis vicio aut boum prestancia istud contigisse, quia lignum integrum et forte fuit, quod multo tempore durare et multo maiora onera poterat sustinuisse. Gavisi sunt ergo qui comitabantur et, reiunctis [4] bobus, temperato gressu, ad monasterium prospere pervenerunt, annunciantes omnibus quanta sibi fecerat Dominus. Hec pauca de multis dicta sufficiant.

Explicit de sancto Roberto abbate et confessore.

[2] singulo *cod.* — [3] *corr. ex* plastri. — [4] *legas, si malueris,* revinctis.

(1) *Psalm.* 32, 9.

L'« INVENTIO ET TRANSLATIO » DE S. ZOÏLE DE CORDOUE

Prudence, dans l'hymne où il passe en revue les anciens martyrs d'Espagne, rappelle S. Zoïle, une des gloires de l'Église de Cordoue :

Corduba Acisclum dabit et Zoellum
Tresque coronas [1].

Son nom figure, le 27 juin, dans le martyrologe hiéronymien [2]. *Des circonstances qui entourèrent le martyre du saint, nous savons peu de chose. L'unique texte littéraire qui soit parvenu jusqu'à nous, la Passion* BHL. *9022 est une production artificielle et sans valeur* [3].

Nous sommes mieux renseignés sur l'Invention et la Translation des reliques du saint martyr par l'évêque Agapius. On en rencontre l'attestation dans trois documents principaux. Usuard, après avoir commémoré la fête de S. Zoïle, le 27 juin, ajoute : Cuius (*Zoili*) corpus cum longo tempore ubinam sepultum fuerit latuisset, venerabili episcopo eiusdem loci, nomine Agapio, ex divina revelatione manifestatum est [4]. *Le calendrier de Cordoue, composé en 961 par Recemundus, annonce au 27 juin :* In ipso est festum sancti Zoili et sepultura eius est in ecclesia vici Tiraceorum [5]. *Le 4 novembre, il mentionne la fête célébrée chaque année à Cordoue en souvenir de l'invention des reliques :* In ipso est Latinis festum translationis Zoili ex sepulcro eius in vico Cris

[1] *Peristeph.* IV, 19, 20.
[2] *Comm. martyr. hieron.*, p. 338.
[3] Z. García Villada, *Historia eclesiástica de España*, t. I, 1, p. 277.
[4] Sollerius, *Martyrologium Usuardi*, p. 365 ; *Anal. Boll.*, t. LV, p. 271.
[5] M. Férotin, *Le Liber ordinum* (Paris, 1904), p. 469.

ad sepulcrum ipsius in ecclesia vici Tiraciorum in Corduba [1]. *Enfin, la pièce que nous publions rappelle dans quelles circonstances le corps de S. Zoïle fut découvert. Elle n'a été conservée que dans un seul manuscrit, le Passionnaire de San Pedro de Cardeña (British Museum, ms. Add. 25,600), qui date du deuxième quart du* x^e *siècle* [2]. *Ainsi que deux Vies de saints, elle a été transcrite en appendice par une main de la fin du* x^e *siècle* [3].

Jusqu'ici le récit de la translation des reliques de S. Zoïle n'a été connu que par des résumés, à savoir : la notice de Lucius Marineus Siculus [4], *les leçons du bréviaire de Burgos de 1502* [5], *la* Passio, Inventio, Translatio et Miracula *de Rodrigo de Cerrato (Cerratense)* [6], *le texte publié par Tamayo de Salazar* [7].

*Ces attestations se ramènent toutes les quatre à une source unique, qui est le récit du légendier de San Pedro de Cardeña. L. Marineus Siculus a lu l'*Inventio *dans une rédaction voisine de notre texte. Sa notice correspond aux paragraphes 2 à 4. Le Bréviaire de Burgos a puisé à une source qui ne présente que peu de variantes avec L. Marineus Siculus, mais les leçons, du moins dans l'exemplaire utilisé par nos devanciers, ne comprennent que le paragraphe 2 et une partie du paragraphe 3 de la pièce publiée ci-dessous. Rodrigo de Cerrato* [8],

[1] Ibid., p. 487.

[2] Cf. *Anal. Boll.*, t. c., p. 271-72.

[3] M. Férotin, *Le Liber mozarabicus sacramentorum* (Paris, 1912), p. 941.

[4] *De rebus Hispaniae memorabilibus*, dans A. Schott, *Hispaniae illustratae... scriptores varii* (Francfort, 1603), t. I, p. 337. Au sujet des notices empruntées par L. Marineus à d'anciens bréviaires, cf. *Anal. Boll.*, t. LI, p. 309.

[5] *Act. SS.*, Iun. t. V, p. 254.

[6] *BHL.* 9024.

[7] *Anamnesis sive Commemorationis sanctorum Hispanorum...* t. III (Lugduni, 1655), p. 639-41.

[8] Rodrigo composa vers 1270 un recueil de Vies de saints, dont plusieurs pièces ont été publiées (*BHL.* 2224, 3921, 4487, 4569, 8310, 8640, 9024). Il nous manque un travail d'ensemble sur la vie et les écrits de ce religieux dominicain, contemporain de Jacques de Voragine, qui, comme lui, recueillait des légendes pieuses pour aider ses frères dans leur œuvre de prédicateurs. Florez signale trois exemplaires de ce recueil : celui de la bibliothèque de la cathédrale de Ségovie, celui de l'Université d'Alcala et celui de sa propre bibliothèque. On peut consulter F. Fita, *El libro del Cerratense*, dans *Boletín de la real Academia de la*

*auquel nous devons plusieurs Vies de saints, a résumé le texte de l'*Inventio. *Le P. Z. García Villada écrivait récemment: « Parmi les documents hagiographiques de la péninsule, rares sont ceux qui offrent une garantie de vérité. Nous ferons une exception pour le résumé de la Vie de S. Zoïle composé par Rodrigo de Cerrato. La biographie est écrite en style de martyrologe et ne doit pas s'écarter beaucoup de la réalité* [1]*.» L'abrégé du Cerratense n'a pas la valeur qu'avait cru lui reconnaître le P. García Villada; ce n'est qu'un résumé de la biographie succincte placée en tête de son récit par l'auteur de l'*Inventio. *Celui-ci pour retracer le martyre de S. Zoïle s'est inspiré uniquement de la médiocre* Passio S. Zoili, BHL. *9022.*

La Vita *imprimée par Tamayo de Salazar dans son martyrologe présente, soudés bout à bout, le texte* BHL. *9022 et celui de L. Marineus Siculus. L'a-t-il réellement trouvée dans les recueils qu'il cite, nous n'oserions l'affirmer* [2].

Dans notre édition, nous avons régularisé l'orthographe. Le scribe confond b *et* v, d *et* t; *il écrit tantôt* e *et tantôt* ę. *Pour quelques phrases qui offrent des difficultés, nous avons transcrit en note les passages correspondants des résumés mentionnés ci-dessus. Le scribe est sans doute responsable du mauvais état du texte; mais l'original ne semble pas avoir été rédigé dans un latin irréprochable. L'auteur s'engage dans des périodes qu'il a peine à terminer. Son vocabulaire est pauvre; des mots tels que par exemple:* non distulit, instructus *reviennent trois et quatre fois sous sa plume* [3]. *La division des chapitres a été introduite par nous.*

Historia, t. XIII (1888), p. 226-37 ; éd. Martinez, O.P., *Colección diplomática del real convento de S. Domingo de Caleruega* (Vergara, 1931), p. XVI-XVIII.

[1] *Historia eclesiástica di España*, t. I, 1, p. 278.

[2] Il se peut que le légendier de Ségovie dont Tamayo parle dans son martyrologe, *Act. SS. Zoili et* XIX *sociorum martyrum Cordubensium ex Ms legendario Segobiensi et edito alio Hispalensi*, représente celui de Rodrigo de Cerrato dont nous avons parlé plus haut. Tamayo, suivant sa méthode, aura sans doute remanié les textes.

[3] Au sujet du mot *centrum*, employé dans le sens de voûte en plein cintre, cf. Du Cange, *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, i. v.

Inventio corporis beatissimi martyris Zoili quod inventum vel translatum est ab Agapio Cordobensis sedis episcopo die II nonas novembris. Deo gratias. Passio beatissimi martiris Zoili, qui passus est Cordoba in civitate die V kalendas iulias. Deo gratias.

1. Dum sanctorum victoriae certaminibus adquisitae devotione annua excoluntur et eorum monumenta, quae penes nos retinemus, frequentius visitamus, ipsis sanctis debitum honorem inpendimus et nobis adquirimus ob hoc adminiculum aeternae remunerationis. Et quia succedentibus sibi per incertum vitae tempus † plebs aetates † tradere invicem memoriae mutuae tantummodo quam mandare litteris maluerunt, ideo nunc necesse est eadem fidelibus scripta in tempora post futura transmitti, ne ea quae adhuc recordatione vel opinione rerum ut sunt gesta referuntur palleo silentii optecta, mundo veterescente, accipientium vel tradentium fides fabulosa verba credatur[1].

2. Igitur beatissimus et praeclarus sanctissimus martyr Zoilus Cordobensis civitatis, benenatissimorum et clarissimorum virorum indolis, dum in adulescenti aetate se ab infantia cristianum Deo confiteretur, subito a paganis adreptus ad praetorium quendam [1] iudicis est praesentatus atque ad culturam daemonum ut rediret diu est exortatus. Qui dum per multa dierum spatia tam sermonibus quam verberibus esset flagellatus, christianum se profitens, a pessimo iudice capite ut plecteretur est damnatus, et in cimiterio civitatis cum peregrinorum corporibus viliter est sepultus. Sed quia tesaurum domini si quis velle fraudare conatur, quanto ipsius sepulcrum ne a cristianis [ut] inveniretur eius beatissimi martyris corpus † lateret[2] sopiret[3] †, quandiu Dominus veri docmatis gratiam, deficiente superstitionis[4] insania, evanescente idolatriae secta, manifestare non distulit veridicis obsequela, quousque vera fides, tempore christiani et ortodoxi

1. — [1] *an* fide... credantur?

2. — [1] cuiusdam *L. Marineus Siculus et Brev. Burg.* — [2] *an* latenter? — [3] ne a christianis aliquando cognosceretur et digna veneratione coleretur *Brev. Burg.* — [4] suprestitionis *cod.*

Sisebuti regis, pax ecclesie catholice in cunctam Spaniam est adreddita et sinodicis conventiculis cunctus populus [5] est [6] instructus. Eius interventu quidam vir nobilis ex Visigotorum propagine, clarus genere, Agapius nomine, ex laicali gradu vitam appetitus est monasticam atque per gradus ecclesiasticos ad summum sacerdotiu<m> est praeelectus.

3. Sed quia Dominus fraudare famulum de bonis suis non distulit pro cuius amore saeculum et eius divitias abrenuntiarat [1], dum corpus fessum ieiuniis maceratum <in> lecticulo esset, cilicio et vili stramine opertum, per quietem noctis, dum sopor artus inrepserat, membra a labore quiescerent fatigata, eidem in revelatione sanctissimum corpus in quo loco quiesceret, nomine illo uteretur [2], atque pro cuius amore animam suam poneret eu<m><in>structum reliquit. Qui, dum sidus Olimpium, praecedentibus oris, claresceret in diurnis spatiis, convocatis fratribus atque omni clero cum relico vulgo, somni sui [3] et quae instructus fuerat est professus atque cum omni vulgo ad hostensum sibi locum sine mora perrexit et, <cum> ad locum quod ei Dominus demonstraverat pervenisset, per semetipsum rastrum manu arripiens effodire coepit quousque ad beatissimum martyris corpus sicut a paganis fuerat absconditum, Deo inspirante, pervenit ; quo invento timor illustravit cunctos. Et ille Dei servus vel illius temporis antistes [4], cum prae amoris magnitudine saepius beatissimi martyris corpusculum osculis demulciret atque indignum se extimans ut manibus suis tanti viri tangeret reliquias, subito dum crebrius oscularet caruit priorum precisorum dentium adiutorium [5] ; quos ut ab oris officio diminutos esse prospexit, in ipso sarcofago, ubi beatissimi martyris corpus humatum est, proiecit.

4. Peracto et consummato inventionis obsequio, sequenti nocte se ei per visum ostendens ita eum affatus est dicens : « Cur me saepius osculare voluisti, cum iam ob ea quae a me

[5] cunctis populis *cod.* — [6] esset *cod.*

3. — [1] abrenuntiaret *cod.* — [2] ostensum est illi quo loco corpus praedicti martyris iaceret et quo nomine uteretur (vocaretur *L. Marineus Siculus et Rodericus Cerratensis*) atque pro cuius amore est plexus *Brev. Burg.* — [3] *an* somnium suum? — [4] anestis *cod.* — [5] primorum dentium adiutorio *Brev. Burg.*

tibi intercedi poposcebas Domino Iesu Christo impetrare non distuli [1]? Sed nunc certus esto quia pro cuius amore te ei carum exibuisti et seculum cum pompis eius abrenuntiasti, cuncta dimissa est tibi congeries delicti ». Et vigilans quiete, corpus beatissimi martyris Zoili ad hanc basilicam parvolam, quae in nomine sancti Felicis martyris antiquitus fuerat fabraefacta, adlatum est, digne atque honorifice est sepultum. Et dum vilis ecclesia esset in hoc loco fundata, maior a beatissimo Agapio antestite arte arcetectonica est instructa centrumque super tumulum sancti martyris columnis appositum mirae magnitudinis construens hic tribunal desuper centrui instructionem elegantissime collocavit. Hac post inde coenobium centum monacorum vel patrum in hoc loco, in quo corpus beatum reconditum est, constituit ut diurnis hac nocturnis oris Domino omnipotenti, cui serviunt, persolvant grata libamina et ut gloriam tanti martyris crescente<m> in secula aeterna venere<n>tur, praestante et adiuvante Domino nostro Iesu Christo qui vivit cum Deo Patre et regnat cum Spiritu sancto in saecula saeculorum. Amen.

Cette pièce ne dépasse pas le niveau ordinaire des Inventions de reliques. *Dans ces récits, il est souvent malaisé de saisir, au travers des éléments légendaires, la substance des faits* [1].

Pour contrôler les affirmations de notre hagiographe, nous ne disposons que de peu de données historiques. Ce serait, s'il faut l'en croire, l'évêque Agapius de Cordoue, qui, sous le règne de Sisebut, aurait procédé à la translation de S. Zoïle. Depuis Florez, la liste épiscopale de Cordoue, entre 585 et 620, comprend les noms suivants : Agapius I^er^, Eleuthère, Agapius II, Honorius [2]. *Agapius I^er^ assista au concile de Tolède de 589 et au premier concile de Séville (590)* [3]. *Éleuthère figure parmi les signataires du concile de Tolède en 597* [4]. *Hono-*

4. — [1] distulit *prius cod.*

[1] H. Delehaye, *Les origines du culte des martyrs* [2], p. 68-91.

[2] *España Sagrada*, t. X, p. 218-27.

[3] J. Tejada y Ramiro, *Coleccion de Cánones*, t. II (Madrid, 1861), pp. 254, 665, 670,

[4] Mansi, *Concilia*, t. X, p. 478.

rius prit part en 619 au deuxième concile de Séville [1]. *Dans les listes conciliaires, on ne rencontre pas le nom d'Agapius II, et c'est uniquement sur le témoignage de l'hagiographe anonyme qui a rédigé l'*Inventio S. Zoili, *que Florez l'a introduit dans les fastes de l'église de Cordoue* [2].

Le savant religieux augustin n'a-t-il pas été trop prompt à dédoubler, sur la foi d'un document sujet à caution, l'évêque Agapius dans la liste épiscopale? Nous savons que le synode de Séville de 619 censura un évêque Agapius : venerantissimum quondam Agapium Cordubensis sedis episcopum, *dont la science ecclésiastique laissait à désirer:* virum ecclesiasticis disciplinis ignarum et statim a saeculari militia in sacerdotale ministerium delegatum. *Or l'auteur de la* Translatio *a visiblement le souci de montrer que l'évêque Agapius, qui retrouva le corps de Zoïle, avait reçu une formation religieuse complète avant d'arriver à l'épiscopat:* ex laicali gradu vitam appetitus est monasticam atque per gradus ecclesiasticos ad summum sacerdotium est praeelectus. *Cette phrase paraît bien calculée à l'effet de rassurer ceux qui se demanderaient si l'évêque responsable de l'Invention de S. Zoïle était ce même Agapius qui avait été blâmé par les Pères assemblés à Séville. Dans les résumés consultés par Florez, le passage relatif à la vocation religieuse d'Agapius ne présente pas le même relief:* ex laico vitam amplexus est monachi, sic ad summum sacerdotium est electus, *lit-on dans le bréviaire de Burgos de 1502* [3].

[1] Ibid., t. c., p. 570.

[2] « Este prelado falta en muchos Catalogos y acaso en todos, fuera del de Gomes Bravo, que le nombra Agapito » (*España Sagrada*, t. c., p. 221). Le *Catálogo de los obispos de Cordoba y breve noticia historica de su Iglesia catedral y obispado* de Juan Gomez Bravo fut imprimé à Cordoue en 1739. C'est une compilation sans grande valeur.

[3] Florez, dans sa dissertation, allègue aussi un document du roi Sisebut qui est adressé : *sanctissimis ac beatissimis Agapio, Cicilio, item Agapio episcopis...* (*M. G.*, Leges I, *Legum nationum germanicarum* t. I, p. 418), mais il n'est pas prouvé qu'un des deux Agapius, cités dans le texte, soit un évêque de Cordoue. On rencontre, dans les documents de cette époque, plusieurs évêques du nom d'Agapius. (Cf. *M. G.*, Epist., t. III, pp. 682, 686, 687 ; *Neues Archiv*, t. XVI, p. 48 ; E. Griffe, *Histoire religieuse des anciens pays de l'Aude*, Paris, 1933, p. 80). De plus, ce que l'hagiographe dit du règne du roi Sisebut : *tempore christiani et ortodoxi Sisebuti regis, pax ecclesie catholice in cunctam Spaniam est adreddita et sinodicis conventiculis cunctus populus est instructus,*

Les indications fournies par notre texte au sujet des origines de la basilique de S. Zoïle méritent de retenir notre attention. Jusqu'à la fin du VI^e siècle le corps de S. Zoïle était demeuré dans le cimetière des étrangers. Ce cimetière, d'après le calendrier de Cordoue, se trouvait in Vico Cris. *L'endroit de ce* vicus *n'a pas encore été identifié, mais il est clair qu'il se trouvait en dehors de l'enceinte de la ville*[1]. *Agapius transporta les reliques dans la* basilica parvula *dédiée au martyr S. Félix. Il s'agit peut-être du diacre de Séville, fêté le 2 mai et que mentionne le calendrier de Carmona*[2]. *L'humble monument fut remplacé par une nouvelle basilique qui prit le nom de S. Zoïle. L'emplacement de cet édifice peut être déterminé avec précision. Le calendrier de Cordoue, ainsi que nous l'avons dit plus haut, atteste à deux reprises que le corps de S. Zoïle reposait dans la basilique du* Vicus Tiraceorum, *c'est à dire dans le quartier des brodeurs*[3]. *Les manufactures officielles de Cordoue, qui fabriquaient de riches brocarts et des tentures somptueuses, se trouvaient dans la partie orientale de la ville — le* ğānib šarqī *des historiens arabes — qui aujourd'hui s'appelle* Ajerquia.

Ainsi que l'a récemment montré M. R. Castejon[4], *le* vicus Tiraceorum *correspond au quartier actuel de San Andrès.*

Pendant la persécution arabe du IX^e siècle, plusieurs martyrs furent enterrés dans la basilique de Saint-Zoïle : les SS. Chris-

s'applique mieux au règne de Reccared. C'est en effet sous le règne de Reccared que la paix fut rendue à l'Église ; le concile de Tolède de 589, confirmé par le roi, inaugurait une ère nouvelle dans l'histoire religieuse de l'Espagne.

[1] H. Delehaye, *Les origines du culte des martyrs* [2], p. 366.

[2] M. Férotin, *Le Liber ordinum*, p. 463 ; H. Delehaye, *Les origines du culte des martyrs* [2], p. 369 ; *Comm. martyr. hieron.*, p. 225.

[3] Sur les manufactures califiennes du *tirāz*, on peut consulter : E. Levi-Provençal, *L'Espagne musulmane au X^e siècle* (Paris, 1932), pp. 56, 98, 103, 120, 173, 183 ; l'article de A. Grohmann, dans l'*Encyclopédie de l'Islam*, t. IV, p. 825-34. Le mot *tirāz*, écrit ce dernier, « signifie à l'origine « broderie », par la suite le vêtement du souverain ou de personnes de marque orné de broderies exécutées avec art et particulièrement de bandes d'écriture brodée, et enfin l'atelier dans lequel sont fabriqués ces vêtements et ces étoffes ». Cf. A. P. Villanueva, *Los ornamentos sagrados en España* (Barcelona, 1935), p. 331.

[4] *Córdoba califal* (Cordoue, 1930), p. 41. Cf. E. Levi-Provençal, op. cit., pp. 199, 208.

tophorus et Leovigildus [1], *les SS. Paul et Theodemir* [2], *les SS. Euloge et Leocritia* [3]. *A la fin de l'année 883, Dulcidius, qui avait été envoyé à Cordoue par Alphonse III, ramena à Oviedo les reliques de S. Euloge et de S^te Leocritia* [4] ; *au XI^e siècle, le corps de S. Zoïle fut transféré de Cordoue au monastère de Carrion de los Condes* [5]. *Nous ignorons à quelle époque fut détruite la basilique élevée par Agapius, dont il ne reste aucun vestige.*

*Il est malaisé de déterminer avec précision la date à laquelle notre texte a été composé. L'auteur n'est pas un témoin oculaire; il écrit plusieurs années après la translation des reliques. D'autre part, quand Usuard, en 858, vint à Cordoue, il eut sous les yeux le texte de l'*Inventio. *On peut donc conclure qu'il a été rédigé entre le milieu du VII^e siècle et le début du IX^e siècle. Sans doute le récitait-on chaque année à Cordoue, le 4 novembre, fête de la translation des reliques de S. Zoïle, comme le laisse entendre le* lemma *placé en tête du document.*

B. G.

[1] *Quorum corpora* (Christophori et Leovigildi) *suppositis adusta incendiis antequam penitus urerentur, fidelium cura erepta, apud basilicam sancti Zoyli sepulta sunt.* Eulogius, *Memorialis sanctorum*, l. II, c. 11.

[2] *Paulus... apud basilicam quae corporis beati martyris Zoyli praesentia illustratur, spiritualibus enutritus est disciplinis... Cuius cadaver... cum beati Theodemiri Carmonensis monachi corpore, apud sanctuarium praedicti martyris Zoyli conditum est.* Id., op. c., l. II, c. 6.

[3] *Cuius beatissimi* (Eulogii) *caput alio die curiositas Christianorum redemit; corporis vero reliquias tertio die collegit et sub umbra beatissimi martyris Zoyli tumulavit.* Vita S. Eulogii auct. Alvaro Cordubensi, n. 15 (*BHL.* 2704). S. Euloge, pendant les premières années de son ministère, fut attaché au service de la basilique de Saint-Zoïle. Il faisait partie du *Collegium clericorum* qui desservait l'église. Dans les calendriers mozarabes, la fête de S. Euloge est annoncée, non le jour anniversaire de sa mort (11 mars), mais le 1^er juin (M. Férotin, *Le Liber ordinum*, p. 467). C'est en effet le 1^er juin qu'eut lieu, à l'intérieur de la basilique de Saint-Zoïle, l'*elevatio* des reliques de S. Euloge (*España sagrada*, t. X, p. 454 ; *P.L.*, t. CXV, pp. 722, 727). Quelques années après la mort de S. Euloge, l'abbé Sanson de Cordoue, auteur de l'*Apologeticus*, fut chargé d'administrer la paroisse de Saint-Zoïle (*España sagrada*, t. XI, pp. 303, 384).

[4] *España sagrada*, t. X, p. 457 ; t. XXXVII, p. 227 ; L. Barrau-Dihigo, *Le royaume asturien* (Tours, 1921), p. 205 ; A. Cotarelo-Valledor, *Historia... de Alfonso III el Magno* (Madrid, 1933), p. 289.

[5] *España sagrada*, t. X, p. 319 ; *Act. SS.*, Iun. t. V, p. 255-56. Au IX^e siècle, l'évêque de Pampelune, Wiliesindus, avait demandé à S. Euloge de lui faire parvenir des reliques de S. Zoïle (*P.L.*, t. CXV, pp. 847, 906).

DEUX ACTES DE SIGEBERT III
EN FAVEUR DE S. CUNIBERT

Parmi les documents contemporains qui nous renseignent sur S. Cunibert de Cologne, les historiens mentionnent les chartes accordées par Sigebert III (634-656) à S. Remacle pour l'érection d'un monastère en forêt d'Ardenne [1]. De ces deux diplômes, le premier prévoyait un établissement à Cugnon sur la Semois, l'autre fixait le projet définitif, dans un cadre plus vaste, à Stavelot et à Malmédy. Cunibert y figure en tête des conseillers du jeune roi. Mieux que le récit tardif des *Vitae* [2], ces actes corroborent, en termes sobres de chancellerie, le témoignage de la chronique mérovingienne sur le crédit dont S. Cunibert jouissait à la cour d'Austrasie [3].

Mais, outre les chartes susdites, maintes fois publiées et commentées [4], il existe deux autres actes de Sigebert, beaucoup moins connus, qui ont directement l'évêque de Cologne pour bénéficiaire. Ils n'ont été retrouvés qu'à une date relativement récente, trop tard pour être compris parmi les diplômes mérovingiens dans la collection des *Monumenta Germaniae historica* [5]. De plus, l'état défiguré ou mutilé où ces textes nous sont parvenus — surtout le second d'entre eux — exigeait un effort assez laborieux de restitution. Nous nous y étions essayé, pour notre part, afin de ne pas priver

[1] *Recueil des chartes de l'abbaye de Stavelot-Malmédy*, publié par J. Halkin et C.-G. Roland, t. I (Bruxelles, 1909), nos 1 et 2, p. 1-8.

[2] *BHL.* 2014-2018. Nous avons étudié ces Vies dans *Anal. Boll.*, t. XLVII, p. 338-67.

[3] *Fredegarii Chron.*, lib. IV, c. 58, 75, 89.

[4] Voir F. Baix, *Étude sur l'abbaye et principauté de Stavelot-Malmédy* (Charleroi, 1924), p. 13 et suiv.

[5] Les *Diplomata Imperii*, tom. I, de Pertz, ou *Diplomata regum Francorum e stirpe merowingica*, ont paru en 1872.

de ces pièces d'authentique valeur le dossier du saint [1]. Plus d'un point, cependant, nous laissait en suspens. Or, en ces derniers temps, deux vétérans de l'érudition, MM. B. Krusch et W. Levison, ont traité successivement des documents qui nous intéressent, en des publications inégalement accessibles [2]. Nous croyons utile de présenter ici, avec quelques remarques, les résultats qui peuvent être considérés comme acquis.

I

Sous la cote Yd in-fol. n° 39 (jadis Ra 72 fol.), la bibliothèque de l'Université de Halle possède une série de huit recueils de documents, tant imprimés que manuscrits, d'intérêt historique et juridique. Cette collection était autrefois la propriété d'une famille de hauts fonctionnaires, établie au pays de Clèves, les von Motzfeldt, qui l'avaient formée au XVIII[e] siècle. En 1882, Otto Hartwig, bibliothécaire de Halle, attira l'attention sur ce volumineux ensemble [3]. Six ans plus tard, Max Perlbach y puisait la matière d'une substantielle publication [4].

Il avait rencontré, dans le tome IV de la collection, plusieurs cahiers de notes et d'extraits, réunis vers 1575 par l'archéologue colonais Jean Helman [5], en vue de ses études d'histoire rhénane. Parmi ces écrits, de valeur fort inégale, une série de trente-quatre documents avait été groupée par Helman sous le titre : « Clausulae desumptae ex libro antiquissimo fundationum, diplomatum ac privilegiorum capituli Bonnensis. » Il s'agit là surtout d'actes de donation,

[1] S. Cunibert, honoré le 12 novembre, aura sa place dans un prochain volume des *Acta SS.*

[2] On les trouvera indiquées ci-dessous.

[3] *Neues Archiv*, t. VIII, p. 382-83.

[4] *Aus einem verlorenen Codex traditionum der Bonner Münsterkirche St. Cassius und Florentius*, dans *Neues Archiv*, t. XIII, p. 145-70.

[5] Mort à Cologne le 14 mai 1579, à l'âge d'environ cinquante ans. On peut lire son éloge dans *Das Buch Weinsberg*, t. III, éd. F. Lau (Bonn, 1897), p. 36-37.

allant du VII^e au X^e siècle, et se rapportant à l'antique collégiale des Saints-Cassius-et-Florentius de Bonn. Le « liber antiquissimus » qui a servi à Helman, et que Perlbach estimait devoir remonter au XII^e siècle, n'a pas été retrouvé ; il a péri, sans doute, à la fin du XVI^e siècle dans un des nombreux incendies allumés à Bonn par les guerres de religion. En 1590, on eut à déplorer notamment la ruine partielle des archives [1]. Helman mérite assurément notre gratitude pour avoir sauvé à l'avance, grâce à ses copies, certaines pièces du cartulaire ; il a déçu, par ailleurs, notre désir de savoir, en n'y glanant que les actes ou fragments d'actes qui, par des formes toponymiques ou par des éléments de chronologie, avaient éveillé son attention.

L'ensemble de ces extraits a été publié en 1888 par Perlbach, sans commentaire ni retouches. Il y a une dizaine d'années, à l'occasion des fouilles effectuées sous le vieux Munster de Bonn [2], le besoin se fit sentir d'une édition critique, munie des éclaircissements indispensables. On la demanda au savant le plus versé en ces matières, M. W. Levison. Celui-ci s'acquitta de sa tâche en publiant, dès 1932, *Die Bonner Urkunden des frühen Mittelalters* [3], qui constitueront désormais une excellente source d'information.

La pièce la plus ancienne de ce recueil est l'acte qui porte le n° 17, dont la relation avec le chapitre de Bonn ne ressort pas, à la vérité, du texte lui-même [4]. C'est un jugement, daté de la dixième année du règne de Sigebert III, qui tranche en faveur de Cunibert, évêque de Cologne, un litige présenté au plaid royal. Voici cet acte, tel qu'on peut le lire à travers la copie de Helman [5], dont plusieurs erreurs de lecture appellent de toute évidence la correction.

[1] Perlbach, op. c., p. 149.

[2] Voir un aperçu sur les résultats de ces fouilles par H. Lehner dans *Römische Quartalschrift*, t. XXXVIII (1930), p. 133-51.

[3] Dans *Bonner Jahrbücher des Vereins von Altertumsfreunden im Rheinlande*, Heft 136-137, p. 217-70.

[4] Levison, op. c., p. 246-48.

[5] M. K. Christ a bien voulu, en 1926, collationner ce texte à notre intention.

SIGEBERTUS REX FRANCORUM VIR ILLUSTRIS [1]

Cum in nostri praesentia vel procerum nostrorum agentis viro apostolico domino Kuniberto episcopo [2] Evergisilio [3] interpellassent, repetebant ei, quasi [4] vinea infra termino Bodofricense post se malo ordine retineret. Qui ipse Evergisilius dedit in responsis, quod ipsa datum precio comparasset et vinditionis <titolum> [5] exinde haberet. Tunc a nobis vel a nostris proceribus constetit iudicasse ut super una noctis [6] ipsas vinditiones in nostram praesentiam praesentari debuisset. Ad quo placito venientes agentis ipsius pontifice et per triduo seu per amplius ipso Evergisilio in nostra praesentia visi sunt abie<c>tisse [7] ipsum venire ad placitum nec sunniare [8] se fecisse testatur. Proinde nos taliter una cum nostris proceribus constitit decrevisse, ut, dum evidenter taliter datus [9] habuit fideiussores, ut ipsas venditiones presentare debuisset, et minime fecit, ipsa vinea superius nominata cum legis beneficiis partibus supradicto pontifice sit evindecata [10].

[1] Ainsi dans la copie de Helman. Nous n'avons pas à trancher ici la question de savoir si l'abréviation, que portait sans aucun doute l'original, a été bien résolue par les copistes, et s'il ne faudrait pas plutôt écrire : *viris inlustribus*. Voir ci-dessous, p. 380.

[2] C'est-à-dire : *agentes viri apostolici domni Kuniberti episcopi*.

[3] *Evergisilius*, Helman. Cet Ébrégésile, contre qui les mandataires de Cunibert dirigèrent leur plainte, est inconnu par ailleurs. Le nom apparaît sous des formes diverses ; il fut porté par un prédécesseur de S. Cunibert sur le siège de Cologne à la fin du VI^e^ siècle (GREG. TURON. *Hist. Franc.*, X, 15).

[4] On attendrait plutôt : *eo quod*.

[5] Suppléé par M. Levison, d'après les textes similaires de l'époque. L'insertion de ce mot n'est pas strictement nécessaire, *vinditionis* (pour *vinditiones*) se rencontrant par ailleurs pour désigner les instruments du contrat.

[6] Ce mot et les précédents ont été défigurés dans la copie ; le passage a été restitué d'après les formules usuelles. Le délai d'une seule nuit paraît insolite à M. Levison, qui soupçonne dans *una* quelque mauvaise lecture, par exemple pour XIIII. Ce chiffre est, en effet, assez fréquent dans le droit des Francs Ripuaires sur ce point ; voir l'index de Zeumer à la *Lex Ribuaria* dans *M. G.*, Leg, t. V, p. 284.

[7] La copie de Helman porte ici *abiecisse*, que M. Levison a maintenu. Les formes *abiectisse*, *abiectire* sont plus conformes à l'usage ; cf. *Marculfi Formulae*, lib. I, n° 37, éd. ZEUMER, p. 67.

[8] On rencontre habituellement *sonia nunciare* (cf. ZEUMER, ibid.) ou *sunnia nunciasse* (*M. G.*, Dipl. Merov., n° 66, p. 59), pour signifier l'envoi d'un messager chargé d'excuser devant le tribunal l'absence d'une des parties citées.

[9] Pour *datos*.

[10] Ces deux derniers mots ont été rétablis d'après les formules usuelles. Helman avait écrit : *sive destatui*.

Erpo recognovit et subscripsit.
Datum sub die III quod fecit September, anno X regni nostri, Bodovilla feliciter.

Le sens de ce *placitum* n'est pas douteux. Un particulier, qui prétend avoir des droits sur un vignoble appartenant à Cunibert, en recueille indûment les fruits. Les mandataires de l'évêque de Cologne ont déposé une plainte. En présence du roi et de ses fidèles, Ébrégisile répond : « J'ai acquis cette vigne à prix d'argent et je possède l'acte de vente. » Là-dessus, un délai suffisant lui est accordé pour produire cette pièce. A la date fixée, on attend un, deux, trois jours et davantage ; les agents de Cunibert sont là pour la réplique. Rien ne paraît, pas même un message d'excuse. Évergisile faisant défaut, le jugement est rendu : tous droits sur le vignoble demeurent acquis à l'évêque.

La terminologie du document est de tout point conforme à celle des jugements de l'époque qui nous ont été conservés. Il suffira de comparer soit avec les *formulae* correspondantes de Marculphe (lib. I, nos 37-38) [1] et des *Cartae Senonicae* (no 26) [2], soit avec les *placita* de Thierry III (30 juin 679), de Clovis III (12 août 690, 1er novembre 692, 28 février 693), de Childebert III (23 décembre 695), publiés par Pertz [3]. On remarquera seulement que certains barbarismes de la langue originelle avaient déjà reçu, dans le cartulaire de Bonn, quelques légers coups de lime.

Une réserve marquée par Perlbach au sujet de l'authenticité du diplôme [4] se dissipe d'elle-même, avec le motif allégué, qui est pour le moins surprenant : « demnoch scheint die Echtheit dieser Urkunde eines besonderen Beweises zu bedürfen, da die Existenz Kuniberts bisher aus historischen Quellen nicht zu erweisen war. » E. H. Meyer a mis cette authenticité hors de conteste, dans son étude sur les maires du palais ; il y mentionne l'acte de Sigebert comme le plus

[1] Éd. Zeumer, p. 67.
[2] Ibid., p. 196.
[3] *M. G.*, Diplom. Merov., nos 49, 59, 64, 66, 68 (pp. 45, 53, 57, 58, 60).
[4] Perlbach, op. c., p. 150 ; il a été suivi par R. Hübner dans sa liste des *Gerichtsurkunden der fränkischen Zeit*, publiée en annexe au t. XII, 2 (1891) de la *Zeitschrift der Savigny-Stiftung*, Germanistische Abteilung, p. 4.

ancien jugement mérovingien qui nous ait été conservé [1]. Avec raison, il estime que le texte de Helman doit être amendé, et il pose, en outre, la question suivante : la *testimoniatio comitis palatii*, qui devint usuelle dans les actes de la juridiction contentieuse de l'époque, aurait-elle été omise dans le cas présent par un copiste distrait? Il n'incline pas à le croire, le dispositif ne présentant pas, pour le sens, de lacune apparente, à l'endroit où ce témoignage viendrait normalement s'intercaler. M. Levison propose, sous une forme d'ailleurs dubitative, de compléter le texte comme suit : *ut dum < inluster vir N. comes palatii nostri testimuniavit, quod> evidenter* [2], etc.

Erpo, dont le nom se lit dans la formule de recognition, n'était pas connu par d'autres actes du règne ; il a trouvé place dans la liste des référendaires dressée par H. Bresslau [3].

Sur la date du document, M. Perlbach s'est assez lourdement mépris. La dixième année du règne de Sigebert III est 643, et non 648 [4]. L'indication du jour et du mois (le 3 septembre) est claire, bien que, comme le fait observer le plus récent éditeur, on rencontre plus communément l'expression : *datum quod fecit mensis n. dies n.* [5]. Pourtant, la formule : *sub die III quod fecit september* a des parallèles, par exemple dans un acte de Childéric II du 4 mars 673 [6].

Il reste à identifier les noms de lieux. On a pu croire que *terminus Bodofricensis* et *Bodovilla* se rapportent à un seul et même territoire. M. Levison ne le pense pas. En fait, rien dans les premières lignes de l'énoncé ne suggère que le plaid royal s'est tenu dans un endroit proche du lieu où était situé e vignoble en litige. *Bodofricensis terminus* désigne Bop-

[1] *Die Pfalzgrafen der Merowinger und Karolinger*, dans la même *Zeitschrift*, t. XLII (1921), p. 390 suiv.

[2] Op. c., p. 247, n. 4.

[3] *Handbuch der Urkundenlehre*, t. I[2] (Leipzig, 1912), p. 366.

[4] Op. c., p. 157 ; de même, Hübner, op. c., p. 4. Sur la chronologie des rois francs, consulter B. Krusch dans *M. G.*, Scr. rer. merov., t. VII, p. 468 et suiv.

[5] Voir L. Levillain, *La formule « quod fecit mensis N... » et ses variantes du VI[e] au IX[e] siècle*, dans *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. LXXIII (1912), p. 409-435. Notre document n'y est pas signalé.

[6] *M. G.*, Dipl. Merov., n° 30, p. 30 : *Dat. sub die quarto quod fecit mensis marcius, anno XIII regni nostri.*

pard, l'antique *Boudobriga* (*Baudobriga, Bodobrica, Bodovreca*) [1]. Dans l'index topographique qui termine le petit recueil formé par Helman, *Bodofrica* est expliqué par *Budendorp* [2]. Ce nom, Helman l'avait lu, ajouté dans la marge du « codex traditionum », en regard de *Bodovilla* [3]. Perlbach, qui imprime *Bedendorp*, y reconnaît Bandorf (Kreis Ahrweiler). *Bodovilla* n'est pas aisé à identifier. Un grand nombre de localités de la région rhéno-mosellane portent un nom qui pourrait être la traduction de ce vocable. Sans entrer dans de longues discussions à ce sujet [4], il est assez indiqué, croyons-nous, d'y voir Bodendorf, situé dans la vallée de l'Ahr ; celle-ci s'ouvre, sur la rive gauche du Rhin, entre Remagen et Bonn.

II

C'est encore à un zélé collectionneur de documents, le jésuite Hartzheim [5], que nous devons, du moins en partie, d'avoir conservé le texte d'un diplôme du même Sigebert III, en faveur des évêques Cunibert de Cologne et Abbon de Metz. Tout mutilé qu'il soit, cet acte dépasse en intérêt le précédent.

Joseph Hartzheim, en résidence à Cologne, s'occupa, dans diverses publications, des antiquités de la ville [6]. En 1752, il dressa le catalogue des manuscrits de la cathédrale, et c'est sans doute à cette occasion qu'il exécuta la copie que nous possédons de l'acte susdit [7]. Ph. Jaffé, dépouillant,

[1] A. Holder, *Alt-Celtischer Sprachschatz*, t. I, p. 498 ; E. Förstemann, *Altdeutsches Namenbuch*, t. II : Ortsnamen, p. 495 ; F. Cramer, *Römisch-Germanische Studien* (Breslau, 1914), p. 123 ; J. Hagen, *Römerstrassen der Rheinprovinz* [2] (Bonn, 1931), p. 14.

[2] Levison, op. c., p. 262.

[3] Helman a noté dans sa copie : « In marg. Budendorp ». Ce toponyme avait donc été inscrit dans l'ancien cartulaire, mais on ne saurait dire à quelle époque.

[4] M. Levison signale quelques essais d'identification, p. 247, n. 1.

[5] Né à Cologne en 1694, mort en cette ville le 17 janvier 1763. Voir L. Koch, *Jesuiten-Lexikon* (Paderborn, 1934), p. 770-71.

[6] C. Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. IV, p. 126-132.

[7] La main d'Hartzheim n'a été reconnue dans cette copie qu'assez récemment par le bibliothécaire du fonds.

un siècle plus tard, le même fonds, rencontra cette copie, insérée en tête du recueil nº VIII et l'imprima dans l'appendice I de l'ouvrage *Ecclesiae metropolitanae Coloniensis codices manuscripti* [1]. Analysant ensuite le manuscrit nº XI, Jaffé eut la surprise d'y découvrir, adhérant à l'intérieur de la couverture, deux fragments oblongs de parchemin qui contenaient une partie de la suscription et les quatre premières lignes du document ; le reste semble s'être perdu. Il publia ces parcelles du texte à la suite de la copie de Hartzheim, en indiquant, par une curieuse méprise, que les caractères étaient tracés « pulcra aevi merowingici manu qualem ex regiae auctoritatis tabulis novimus [2] ». Ces fragments, détachés du manuscrit, se trouvent réunis désormais sous la cote nº 415 [3]. Ils viennent d'être l'objet d'un examen de M. Krusch, dans une note annexée à ses *Studien zur fränkischen Diplomatik* [4], puis de M. Levison, dont l'article, très fouillé, a paru dans le *Jahrbuch der elsass-lothringischen wissenschaftlichen Gesellschaft* de Strasbourg [5]. Il s'agit d'une copie, exécutée en écriture de chancellerie, qui peut remonter au premier tiers du IXe siècle. Tel est l'avis de M. Levison. Déçu de n'y pas trouver l'original mérovingien annoncé, M. Krusch avait rajeuni encore les fragments de près d'un siècle ; mais ceci paraîtra excessif, croyons-nous, à ceux qui verront la reproduction en fac-similé qu'en donne la planche 5.

On lira ci-dessous le texte du document. Pour les premières lignes, seule la copie ancienne importe ; là où elle cesse, il faut nous contenter de reproduire celle de Hartzheim, tout

[1] Ce catalogue fut achevé, après la mort de Jaffé († 1869), par Wattenbach et parut à Berlin en 1874.

[2] Op. c., p. 101.

[3] Voir P. Heusgen, *Der Gesamtkatalog der Handschriften der Kölner Dombibliothek*, dans *Jahrbuch des kölnischen Geschichtsvereins*, t. XV (1933), p. 47.

[4] Ce travail, paru dans les *Abhandlungen der preussischen Akademie der Wissenschaften*, Philos.-Hist. Klasse, Jahrg. 1937, nº 1, porte comme sous-titre : *Der Titel der fränkischen Könige*. Un Nachtrag (p. 54-56) comprend l'édition, insuffisamment retouchée, de l'acte de Sigebert. Elle sert avant tout à étayer d'une preuve nouvelle la thèse générale de l'ouvrage sur le titre des rois francs et l'adresse *viro inlustri*.

[5] Tome XI (1938), p. 92-122, sous le titre : *Metz und Südfrankreich im frühen Mittelalter. Die Urkunde König Sigiberts III für die Kölner und Metzer Kirche*. Nous citerons par le nom de l'auteur et la page du tirage à part.

en la retouchant à quelques endroits, où une correction s'impose [1]. Nous imprimons en italiques les passages que, par d'heureuses conjectures, M. Levison a suppléés pour combler les lacunes proprement dites du texte ; celles-ci avaient été laissées en blanc par Hartzheim. Comme dans la charte précédente, on observera que la barbarie originelle de la langue s'est atténuée quelque peu sous la plume des copistes.

SIGIBERTUS REX FRANCORUM VIRO INLUST<RI...> [2]

Recolimus nos anno superiore pro remedium animae nostrae seu assidua beneficia, qua viri apostolici patris nostri dom<*ni Chunibertus et Abbo episcopi pro stabilitate re*>gni nostri tam in palatio quam in reliquis utilitatibus nostris strenuo ordine invigelare non cessant, villa cuius vocabolum est Trib<*ono, sita in pago Rutenico super fluvium Avarione cum*> [3] omni adiacencia sua, sicut a fisco Brunichildae reginae vel postea a precelso avo nostro Chlothario seu domno et gen<*etore nostro Dagoberto quondam regibus fuit*>possessa, ad ecclesias Colonense domni Petri [4] seu Mettense domni Stephani protomartyris, ubi suprascripti patres <*apostolici pastorale ad praesens fungere videntur*> officium, plenissima voluntate ad integrum concessisse. Modo suprascripti pontifices suggerent, eo quod Goti qui sem<*per a longo tempore in ipso loco commanere videntur*>, ad memorata villa aspexerunt [5] et ibidem ad locis qui pro fisco eo tempore egerunt, <*de*> quaslibet causas vel conditiones potestate super eosdem egissent, et nunc a vobis vel a reliquis exinde abstrahantur. Adeo [6]

[1] Pour le détail de ces retouches et leur justification, nous renvoyons à l'édition de M. Levison. Outre les actes contemporains, abondamment mis à profit, il s'est servi du livre de J. VIELLIARD, *Le latin des diplômes royaux et chartes privées de l'époque mérovingienne*, Paris, 1927.

[2] Le copiste ancien a bien imité l'abréviation originale pour *viro*, mais il a résolu en *inluster* celle d'*inlustri* ; nous ne possédons plus la suite de la suscription. Jaffé a omis entièrement celle-ci. Hartzheim a transcrit, un peu rapidement : *Sigibertus rex vir inluster.*

[3] Voir ci-dessous, p. 380.

[4] La plus ancienne mention, semble-t-il, de la cathédrale de Cologne sous le vocable de Saint-Pierre. Cf. G. ZILLIKEN, *Der Kölner Festkalender* (Bonn, 1910), p. 22.

[5] Comparer avec un passage du diplôme de Sigebert III concédant à Stavelot-Malmédy un tonlieu dans la Loire : ... *homines qui in ipsos portus commanent vel eos custodiunt aut ibi aspicere videntur* (HALKIN et ROLAND, n° 4, p. 13).

[6] *Adeo* (ou *adio*) introduit parfois, pour *ideo* (ou *idio*), la *dispositio* dans le précepte royal. La copie de Hartzheim porte *ad to data* etc. M. Krusch propose en note : *auctoritate data*, mais cette conjecture est ici superflue.

data presenti preceptione <*vobis decerminus et*> omnino iubemus ut cum <*ad*> vos missi memoratis pontificibus venerint, vos vel reliqui de ipsis Gotis ad agendum vel de quaslibet <*causas*> eos di<*stringendum ad a*>gentes <*viris apostolicis*> domno Chuniberto [1] et Abbone episcopis aspiciant et recurrant. Et quidquid ad iudicis antedictis principibus reddiderunt, hoc partibus suprascriptis ecclesiabus aut agentibus <*earum omnimodis*> reddere et adimplere procurent.

L'absence de tout eschatocole et les importantes lacunes de l'énoncé privaient les historiens des précisions nécessaires pour mettre à profit le diplôme. Aussi n'a-t-il guère, jusqu'à ce jour, retenu leur attention. Les trois personnages principaux qui y sont nommés permettaient, à la vérité, de placer la pièce dans son cadre historique. L'auteur de l'acte, *Sigibertus rex Francorum*, ne peut être, à raison du contexte, que Sigebert III ; les deux évêques bénéficiaires sont clairement indiqués : Cunibert de Cologne et Abbon de Metz [2]. L'influence de S. Cunibert à la cour d'Austrasie a été rappelée ci-dessus. Elle avait succédé à celle de S. Arnoul de Metz, après la retraite de celui-ci vers 629, et s'était exercée d'abord auprès de Dagobert ; elle devint prépondérante, à partir de 634, sur Sigebert, créé roi par son père à l'âge de quatre ans à peine [3]. Le nom de S. Abbon, qui fut évêque à Metz après S. Arnoul, s'explique fort bien, dans notre charte, à côté de celui de Cunibert.

Le toponyme de la *villa*, qu'il importe d'identifier, se présente malheureusement amputé à demi. Hartzheim avait lu : *Grib...* ; la copie ancienne porte, sans doute possible : *Trib...* Assez naturellement, on inclinait à y voir la villa royale de Tribur, si fameuse plus tard [4]. Cependant, le terme *Goti*, qui se rencontre par deux fois dans le document, de-

[1] Voir ci-dessus dans l'acte précédent : *agentis viro apostolico domino Kuniberto episcopo*, p. 373.

[2] Ces personnages ont été honorés tous trois d'un culte dans l'Église : S. Sigebert, le 1er février ; S. Cunibert, le 12 novembre ; S. Abbon, plus connu sous le nom de Goéric, le 19 septembre.

[3] Influence partagée avec Pépin l'Ancien, d'abord, puis avec son fils Grimoald.

[4] Dans la Hesse, entre Mayence et Oppenheim. Ainsi P. Heusgen, op. c., p. 47 ; et B. Krusch, op. c., p. 55.

meurait une énigme pour quiconque plaçait le domaine dans la Hesse rhénane. M. Krusch a cru pouvoir tourner la difficulté en proposant de substituer aux *Goti* des *Scoti*. Mais cette hypothèse qui, en fait, ne résout pas davantage le problème, a été déclinée pour de bonnes raisons par M. Levison [1], dont nous allons, ci-dessous, suivre le commentaire.

Au début de l'exposé, le roi rappelle une concession faite par lui, l'année précédente, aux églises Saint-Pierre de Cologne et Saint-Étienne de Metz, eu égard aux éminents services rendus tant à son gouvernement qu'au palais par les évêques Cunibert et Abbon. La *villa* qui a été donnée en pleine propriété à ces deux Églises appartenait autrefois au fisc royal de Brunehaut ; elle échut ensuite à Clotaire II, puis à Dagobert Ier, père de Sigebert. Sur ce domaine habitent des Goths qui, avec toutes les dépendances de la *villa*, ressortissaient auparavant à l'administration du fisc et au pouvoir des *iudices;* mais depuis la donation royale, ils ont passé sous la juridiction des mandataires, ou *missi*, des évêques de Cologne et de Metz. Or, suivant le rapport de ces derniers, les agents de la couronne prétendent continuer à user de leurs pouvoirs sur les Goths et à les retirer de leurs foyers. Le roi met ordre à cet abus, en affirmant l'entièreté des droits des deux Églises sur le bien concédé, ou, si l'on veut, l'immunité par rapport à tous devoirs relevant de l'autorité du comte.

L'acte se présente donc sous la forme d'un *mandatum* [2]. Il s'adresse à un *inluster vir*, dont le nom et le titre ont malheureusement disparu avec le fragment manquant de la suscription. C'était sans nul doute l'officier royal préposé au *comitatus* où se trouvait situé le domaine [3].

[1] Dans son article, qu'il a dédié à son ancien collègue des *Monumenta Germaniae*, l'auteur montre fort courtoisement que M. Krusch s'est fondé, en l'occurrence, sur une exégèse erronée ; celle-ci s'explique par le pitoyable état du document. Il est difficile de supposer par deux fois la lecture *goti* pour *scoti* chez un copiste qui partout ailleurs a bien su lire le *g ;* de plus, on n'a jamais signalé une activité particulière des Irlandais à Tribur.

[2] H. Bresslau, *Handbuch der Urkundenlehre*, t. I² (Leipzig, 1912), p. 53-54.

[3] Dans la charte de Sigebert III pour Stavelot-Malmédy (= Halkin et Roland, n° 4), citée ci-dessus, il faudrait lire de même, selon M. Krusch : *Sigi-*

Une *villa* ayant appartenu à Brunehaut et où sont établis des colons goths ne peut être cherchée, s'est dit M. Levison, que dans des territoires de la France méridionale. Tels ceux qui, au partage d'Andelot en 587, revinrent à la reine d'Austrasie comme ayant fait partie de la dot ou morgengabe de Galswinde, sa sœur défunte. Grégoire de Tours, qui reproduit la *pactio* d'Andelot, cite notamment Cahors [1]. Il ne faut pas perdre de vue que l'Austrasie possédait sous Sigebert ces lointains territoires, comme les comtés de Rodez, de Cahors et d'Albi, aux confins de la Septimanie wisigothique. Le fait que, par exemple, l'abbaye de Saint-Amans de Rodez était, dès les temps anciens, propriété de l'Église de Verdun [2], ne doit pas nous étonner. Poursuivre dans le détail les relations de l'Austrasie, et particulièrement du diocèse de Metz, avec le Midi de la France, dépasse le cadre de cette étude [3]. Il y a là tout un faisceau d'indications concordantes, où l'hagiographe peut relever les patronages d'églises, à Metz, de Ste Ségolène d'Albi, de S. Julien de Brioude, de S. Amans de Rodez, de S. Privat de Javols, de S. Victor de Marseille [4]. Pour l'objet qui nous occupe, bornons-nous à signaler, dans une lettre adressée par l'évêque Abbon lui-même à S. Didier de Cahors (II, 13), un passage où il fait mention d'un bien de l'Église messine en Rouergue : *De villa autem Rotovollo, sicut scitis, domnus Dacobertus rex ipsam pro amplius quam quingentos solidos in luminaria ad basilicas Mettenses deligavit* [5]. Il s'agit de Routaboul, dans l'arrondissement de Rodez. Or, dans le même arrondissement, en une région que les Francs autrefois avaient conquise sur les Goths [6], on trouve

bertus, rex Francorum, viro inlustri Modegisilo comiti. Cf. *M. G.*, Dipl. Merov., n° 23 : *Chlothacharius, rex Francorum, viro inlustri Sichelmo duci.*

[1] *Hist. Franc.*, IX, 20.

[2] Levison, p. 18, commente longuement ce fait et ses conséquences.

[3] Pour Cologne, l'auteur aurait pu tirer argument de la contamination des légendes de S. Séverin de Cologne et de S. Seurin de Bordeaux, qu'il a naguère si bien mise en lumière. Cf. *M. G.*, Scr. rer. merov., t. VII, p. 213 suiv.

[4] D'après une liste stationale de l'Église de Metz remontant peut-être à l'époque de S. Chrodegang ; publiée par Th. Klauser et R. S. Bour, *Un document du IXe siècle. Notes sur l'ancienne liturgie de Metz et sur ses églises antérieures à l'an mille*, Metz, 1929.

[5] *M. G.*, Epist. t. III, p. 210.

[6] Voir les éclaircissements sur ce point dans Levison, p. 21-22.

une localité dont le nom s'adapte parfaitement dans l'acte de Sigebert. *Trib...* serait *Tribonum*, aujourd'hui Trébosc, sur la rive droite de l'Aveyron (canton de Bozouls, commune de Montrozier) [1]. Le comte du Rouergue, Hugues, désigne ainsi ce lieu, en 1053 : *ecclesiam nostram quae Tribonum dicitur... et sita est ipsa ecclesia in pago Rutenico super fluvium Avarionis* [2]. Sans rien affirmer comme certain, M. Levison a estimé qu'il est permis de retenir cette hypothèse comme au moins vraisemblable ; par suite, il a comblé la lacune principale du document qu'il publie, en mesurant sa rédaction conjecturale d'après l'espace demeuré vacant.

Pouvons-nous dater avec quelque précision l'acte qu'on vient d'étudier? Sigebert III a été établi par son père roi d'Austrasie en 634. La donation royale, rappelée au début de l'énoncé, remonte à un an, et suppose le décès de Dagobert Ier. Celui mourut en 639. Comme *terminus post quem* nous avons donc, au plus tôt, l'année 640. D'autre part, un des bénéficiaires de l'acte, l'évêque Abbon, avait déjà un successeur sur le siège de Metz au moment où Sigebert concéda à S. Remacle le domaine de Cugnon : Godo, qui fut ce successeur, figure dans le diplôme parmi les conseillers du roi. Mais la date de l'acte qui fondait Cugnon est elle-même difficile à préciser. Parmi les derniers commentateurs, J. Halkin et C.-G. Roland [3] la placent « vers 644 », F. Baix [4] « aux environs de 645-647 ». M. Levison, se guidant d'après un catalogue des évêques de Metz qui donne à Goéric-Abbon dix-huit ans d'épiscopat, a cru pouvoir fixer la mort du saint le 19 septembre 647.

En conséquence, la date du second document que nous venons d'analyser ne doit pas être bien éloignée de celle du premier, rédigé, comme nous l'avons vu, en 643.

M. C.

[1] P. Joanne, *Dictionnaire géographique de la France*, t. VII, p. 4944.
[2] Cité par Levison, p. 25.
[3] Op. c., p. 2.
[4] Op. c., p. 17.

BULLETIN

DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

Richard Krautheimer. *Corpus basilicarum Christianarum Romae.* Vol. I, fasc. I. Città del Vaticano, 1937, in-fol., 64 pp., illustrations, plans (= *Monumenti di antichità cristiana* pubblicati dal Pontificio Istituto di archeologia cristiana, II[a] serie, II).

Carlo Cecchelli. *Studi e documenti sulla Roma sacra.* Vol. I. Roma, 1938, in-8°, 316 pp. (= *Miscellanea della R. Deputazione romana di storia patria*, 10).

L'intérêt toujours croissant qui se porte sur l'histoire des églises de Rome nous vaut d'abord un *Corpus* d'un nouveau genre. Nous aurions mauvaise grâce de critiquer le titre que M. Krautheimer a choisi pour une publication, qui, à en juger par le premier fascicule, promet d'être imposante non seulement par l'étendue et l'exécution matérielle mais aussi par sa tenue scientifique : on comprend du coup que l'auteur se propose de nous communiquer le résultat de ses recherches sur toutes les basiliques romaines sans exception, bien entendu dans le rayon qu'il s'est tracé et qui ne va guère au delà du IV[e] mille dans la banlieue. Il était parfaitement libre de se poser cette limite, qui explique d'avance certaines lacunes, telle, par exemple, l'absence du sanctuaire de la Voie Nomentane au VII[e] mille et de quelques autres plus éloignés encore. Le premier volume, qui sera suivi de deux autres, comprendra trente basiliques. Dans le premier fascicule on en a décrit huit : Saint-Adrien, Sainte-Agathe-des-Goths, Sainte-Agathe-du-Transtévère, Sainte-Agnès-hors-les-murs, Sainte-Agnès de la Piazza Navona, les Saints-Alexis-et-Boniface, Sainte-Anastasie, Saint-André « in Catabarbara ». Le point de vue de l'auteur est celui de l'archéologue, et il s'attache spécialement à l'architecture paléo-chrétienne, comme on dit maintenant. Cela explique que les églises installées dans des édifices profanes, telle Saint-Adrien, l'ancienne *Curia Senatus*, christianisée sous Honorius (625-638) et constituée en diaconie par Adrien I[er] (772-795), ne sont l'objet d'aucune étude technique,

mais représentées simplement par une notice historique et bibliographique. Il en est de même de celles qui n'ont gardé aucun vestige d'art chrétien antique, comme Sainte-Agathe-du-Transtévère, Sainte-Agnès-dans-les-murs, Saints-Alexis-et-Boniface, Saint-André. Les trois basiliques qui se prêteront à une étude complète sont Sainte-Agathe-des-Goths, — rappelons la monographie de cette église publiée à Rome en 1924 (*Anal. Boll.*, XLIV, 264) — Sainte-Agnès, Sainte-Anastasie. Le sommaire du chapitre consacré à cette dernière pourra donner une idée suffisante du plan suivi par l'auteur. A. Bibliographie, du XVI^e^ au XX^e^ siècle. — B. Descriptions et tracés anciens : avant la restauration de la façade en 1605 ; avec la façade de 1605 ; après la restauration d'Urbain VIII, mais sur le plan ancien ; après la reconstruction en 1722. — C. Dates de l'histoire de la basilique : inscriptions, textes divers, constructions. — D. Description générale, avec gravures représentant la façade actuelle et l'intérieur de la basilique. — E. Analyse, avec deux plans, dont l'un indique les constructions romaines, de diverses époques, sur lesquelles l'église a été élevée, et onze gravures figurant des détails portant la trace des transformations que l'édifice a subies. — F. Reconstructions ; illustré de deux dessins représentant la basilique, l'un de Heemskerk vers 1535, l'autre d'un anonyme vers 1570. — G. Chronologie : dates fournies par les textes et les matériaux de construction. — H. Position historique. L'auteur distingue trois périodes. D'abord l'église cruciforme est composée d'une seule nef et d'un transept terminé par une abside semi-circulaire. On fait remarquer que ce plan est exceptionnel à Rome à cette époque et semble importé d'Asie Mineure. La seconde période est caractérisée par l'addition de deux nefs, à une époque malaisée à déterminer. La troisième période, vers les débuts du IX^e^ siècle, à ce qu'il semble, nous montre la basilique avec une grande nef, séparée par des colonnes des deux nefs latérales, le transept, l'abside, un portique et de petites fenêtres dans les murs supérieurs. Quatre grandes planches contenant des plans, des coupes longitudinales et transversales et des reconstructions, complètent ces recherches. Outre l'édition italienne, l'auteur, qui date sa préface de Louisville (États-Unis), publie une édition anglaise.

Sur l'ensemble des églises de Rome jusqu'à la fin du moyen âge nous possédons deux ouvrages précieux, celui de Huelsen, conçu dans un esprit strictement scientifique (*Anal. Boll.*, XLV, 310), et celui d'Armellini, qui a eu deux éditions et a rendu des services, malgré

ce qu'on pourrait appeler son vice d'origine. Il a en effet paru alors, pour une bonne part du moins, en articles dans l'hebdomadaire, aujourd'hui disparu, *Voce della Verità*. Armellini connaissait bien son sujet, mais la collaboration régulière à un journal a des exigences souvent peu compatibles avec le travail scientifique, et *Le Chiese di Roma* porte des traces de la hâte avec laquelle il a été composé. Le livre, pourtant, ne mérite pas le dédain avec lequel il est parfois traité. Huelsen, après la publication de son grand ouvrage, se proposait de republier Armellini en le mettant au point par le moyen d'une annotation appropriée. Se trouvera-t-il quelqu'un pour reprendre le projet de cet illustre savant? Toujours est-il qu'on travaille activement à réunir les matériaux qui aboutiront à un rajeunissement ou à une refonte de l'utile répertoire.

La R. Deputazione Romana di Storia Patria publie dans sa *Miscellanea* un volume d'études de M. Cecchelli sur les églises de Rome, fait pour stimuler les chercheurs qui s'intéressent à la matière, à moins qu'il ne les décourage par la complexité d'un sujet supposant de solides connaissances en topographie, en histoire de l'art, en philologie, sans parler de l'histoire politique et religieuse si souvent mêlée à celle des édifices sacrés. M. C., dont l'érudition est immense, ne leur laissera pas l'illusion de croire qu'on les convie à des travaux d'amateur. Il est vrai qu'il s'est attaqué à des problèmes particulièrement difficiles, dont la matière est fournie par les églises suivantes : S. Maria in Fontana, S. Aabcuc, les églises de la Colonne Trajane, S. Maria del Sole, S. Biagio dell' Oliva, S. Maria Aquae Vivae, S. Maria a domo Iohannis Bovis, S. Gregorio a Ponte Quattro Capi, S. Maria delle Gradelle, S. Cecilia di Fovea, l'oratoire de S. Nicolas près de la basilique de S. Maria in Cosmedin, titres qui pour la plupart n'éveillent pas le souvenir de choses connues. En parcourant ces pages bourrées de textes et de renseignements de toute sorte, on se rend compte de la difficulté que présente le double problème qu'il s'agit de résoudre. Quelle est la valeur d'un vocable donné, titre officiel ou dénomination populaire, exactement reproduit ou défiguré par les copistes? Puis, la forme du nom étant censée établie et les synonymes topographiques reconnus, en quel point du plan de Rome ou au moins en quelle région faut-il placer l'édifice? Tantôt on se trouve devant une mention unique, qui ouvre un large champ aux libres conjectures, tantôt on est embarrassé par quantité d'indices vagues, que l'on cherche en vain à faire converger. Dans les investigations de cet

ordre on a trop souvent l'impression que le résultat est hors de proportion avec l'effort, et que les matériaux se refusent au classement préalable sans lequel on ne saurait aboutir à une conclusion.

Nous n'entrerons pas dans le détail. Arrêtons-nous un instant à l'église de S. Abacuc, à propos de laquelle M. C. a fait intervenir l'hagiographie, d'où, à notre avis, on ne peut tirer aucune lumière. L'unique mention de cette église se trouve dans une recension des *Mirabilia* (ms. de Prague, du XIII^e^ siècle), où nous lisons le passage suivant : *In tophila prope sanctum Abacuch est templum Bachi ; prope Argentariam est templum Vespasiani*, etc. Les *Mirabilia*, en général, ne sont pas des textes de tout repos, et ici, dès le premier mot, qui est demeuré inexpliqué, on est mis en défiance ; nous nous avouons de plus que la rencontre des noms *Abacuch* et *Bachi* sur la même ligne nous inspire quelque inquiétude.

M. C. a concentré toute son attention sur le premier, qui est celui d'un prophète de l'Ancien Testament et d'un martyr romain. Il faudrait de bonnes preuves pour admettre qu'une église ait été dédiée à Rome au prophète Habacuc. Il serait plus naturel de se décider pour le martyr. On l'a compris, et tout un chapitre est consacré à la question hagiographique, beaucoup plus simple en somme que l'auteur ne se le figure. Abacuc appartient à un groupe de la Via Cornelia, au XIII^e^ mille, Marius, Martha, Audifax et Abacuc, qui sont les héros d'une légende *BHL.* 5543, et dont la commémoration est marquée dans le martyrologe hiéronymien au 20 janvier. Le désordre qui règne dans le texte du martyrologe a amené au 16 janvier une répétition, nous dirions mieux une anticipation, d'une partie des notices du 20, en particulier de celle de Marius et de ses compagnons. Pareille mention n'a aucune valeur traditionnelle et doit être simplement négligée. Nous constatons une autre anticipation, partielle celle-là, la veille, c'est-à-dire le 15 janvier. Elle se borne à la mention du seul Abacuc ou Ambachum, séparé de l'indice topographique, *via Cornelia*. C'est ce qui a permis à un des maladroits réviseurs d'ajouter, dans la marge d'abord, les mots *in Oriente* et *prophetae*, réminiscence ou identification, on ne sait ; le texte ensuite s'en est enrichi, et nous y trouvons en fin de compte les éléments nécessaires pour restituer soit :

via Cornelia Ambachum

soit :

in Oriente Ambachum prophetae.

La première notice seule appartient au martyrologe, provenant du

20 janvier, la seconde est une fantaisie d'interpolateur, qui a eu du succès, puisque c'est grâce à elle que le prophète Habacuc figure dans le martyrologe Romain au 15 janvier (*Comm. martyr. hieron.*, pp. 42, 43, 51). Le martyr Abacuc de la voie Cornélienne n'a donc de commémoration séparée dans certains manuscrits du martyrologe hiéronymien que par suite du désordre qui s'est introduit dans la compilation, et dont les connaisseurs savent l'étendue et apprécient les conséquences. Partant, rien ne permet de dire qu'Abacuc ait été, à l'exclusion de ses compagnons, l'objet d'un culte particulier, au point que son nom ait été donné à une église. Il faudrait un texte plus autorisé que les *Mirabilia* de Prague pour nous le persuader. En attendant qu'on le découvre, nous maintiendrions plutôt Saint-Abacuc, avec Huelsen et M. Spezi (*Bibliografia delle chiese di Roma*, Saggio, p. 9), dans la catégorie des églises apocryphes.

Dans ses *Studi e documenti*, M. C. n'a pas vidé tous ses tiroirs. Le *Bullettino della Comm. archeol. Comunale di Roma*, t. LXIV, p. 227-48, publie encore, sous sa signature, des *Note su chiese e case Romane specialmente del medio evo*. Un précieux appoint dans l'étude des églises de Rome sera apporté par M. P. Spezi, qui depuis quarante ans recueille des matériaux pour une *Bibliografia delle chiese di Roma*, dont il a donné un spécimen en 1928. Il annonce que le premier volume de l'ouvrage, de A à F, enregistrant 518 églises, sur 2000 que comprendra l'ouvrage complet, paraîtra sans trop tarder. Il nous donne aujourd'hui un travail sur quelques églises lombardes à Rome (extrait de la *Rivista Rosminiana*, 1938, 15 pp.), et un autre sur l'identification des églises disparues lors des travaux urbains exécutés sous Paul III à l'occasion de la venue de Charles-Quint en 1536, paru dans les *Atti del IV° Congresso di Studi Romani*, 1938, t. II, p. 365-74.

H. D.

Carlo Cecchelli. *La cattedra di Massimiano ed altri avorii Romano-Orientali*. Roma, Libreria dello Stato, 1938, in-4°, 95 pp.

Id. *San Pietro*. Roma, Istituto grafico Tiberino, in-4°, 76 pp., planches et illustrations dans le texte (= *Iconografia dei Papi*, I).

Si les travaux de détail sur la Chaire de Maximien de Ravenne, que l'on admire actuellement dans le musée archiépiscopal de cette ville, ne manquent pas, il n'existait aucune monographie satisfaisante de ce célèbre monument, et il faut être reconnaissant à M. Cecchelli d'avoir abordé cette tâche avec toute sa compétence d'archéologue et d'historien. Comme de juste, il a donné un soin particulier

à l'illustration et notamment à faire exécuter une bonne reproduction de la chaire sous toutes ses faces et dans tous ses détails. Le travail, sorti des laboratoires de l'Istituto di archeologia e storia dell' arte, a atteint, dans les quatorze grandes planches qui forment l'album, une perfection qu'il serait difficile de surpasser. C'est à peu près comme si l'on avait l'objet sous les yeux, et le commentaire, très méthodique, de M. C. est aussi aisé à suivre que le serait une conférence faite par lui en présence de la chaire.

Le texte nous donne d'abord l'histoire de la recherche, depuis G. Fabri, l'érudit historien de Ravenne, jusqu'à nos jours, avec une bibliographie très complète. Un chapitre (le IVe) est consacré à l'étude de la chaire dans son ensemble, à la disposition des panneaux et aux sujets qui y sont représentés. Sur tout cela, des opinions divergentes ont été émises ; elles sont discutées sommairement. C'est principalement pour les historiens de l'art qu'ont été écrits les chapitres V et VI, où l'auteur s'occupe de déterminer le type du monument et d'en décrire en détail les différentes parties. Il donne une attention spéciale à l'étude de la décoration et fait de nombreux rapprochements avec des objets d'art de divers pays et de diverses écoles, dans la pensée d'arriver à découvrir le lieu d'origine de l'œuvre. Rien ne s'oppose, conclut-il, à ce que l'ornementation de la chaire ne soit de provenance africaine, et spécifiquement de facture alexandrine. Mais les thèmes de la décoration ont perdu tout caractère strictement local, et sont entrés dans le domaine d'un art plus universel. Tout en fournissant de précieuses indications sur lesquelles la conjecture peut s'exercer, M. C. s'abstient très sagement de formuler des précisions que certaines personnes seraient tentées de lui demander.

Il en est qui ont élevé des doutes sur la tradition qui attribue la fameuse chaire à Maximien de Ravenne, pour deux motifs. D'abord, le monogramme qui a été lu *Maximianus episcopus* cache-t-il véritablement le nom de cet évêque ? Une autre interprétation a été essayée, et l'on a présenté la lecture : *Maximus Salonae episcopus*, dont on peut trouver les éléments dans le groupe. Mais rien que pour des raisons de style, elle doit être rejetée. Des deux évêques Maximus de Salone, le premier, du commencement du IVe siècle, appartient à une époque trop reculée ; le second, qui siège de 594 à 602, est, dit-on, d'époque trop récente. Une étude de M. Gerola, dans *Felix Ravenna* (1915), sur d'autres exemplaires du monogramme trouvé à Ravenne a tranché la question en faveur de Maximien (546-553). En même temps

cette découverte ébranle l'objection tirée d'un passage de la Chronique vénitienne de Jean diacre : *Eo tempore* (1001) *duo imperialia ornamenta auro miro opere acta Cesar* (Otton III) *per Iohannem diaconum Petro suo compatri duci* (le doge Pierre Orseolo II) *unum ex Papiensi, aliud ex Ravennati urbe dono transmisit; cui dux recompensationis gratia cathedram elephantinis artificiose sculpta tabulis per eundem diaconum Ravenne direxit, quam avide suscipiens in eadem conservandam reliquit.* Il est difficile de ne pas reconnaître ici la chaire de Maximien, chef-d'œuvre unique de la sculpture sur ivoire, enlevée à Ravenne à une époque et dans des circonstances impossibles à déterminer, et rendue plus tard par l'empereur Otton III.

C'est encore à M. Cecchelli qu'a eu recours le Comité italien des sciences historiques pour commencer une série intitulée *Iconografia dei papi*, qui fera partie d'une publication considérable consacrée à l'iconographie des princes italiens. Il ne s'agit pas, on le conçoit, d'étudier les représentations de l'apôtre S. Pierre à travers les âges. Pareille tâche exigerait des volumes. En se bornant à l'antiquité, l'auteur avait une matière suffisamment vaste à traiter ; il était l'homme à en apprécier l'importance et à ne pas reculer devant la difficulté. Il existe un type individuel des apôtres Pierre et Paul. A quelle époque remonte-t-il ? Comment s'est-il constitué ? M. C. a posé le problème en partant des textes qui esquissent leur physionomie ou mentionnent leurs images. Puis il passe aux monuments : peintures, sculptures, mosaïques, verres dorés, etc., qui ne sont pas seulement énumérés à profusion mais reproduits par les meilleurs procédés. Quelle est la valeur de cette tradition iconographique ? S. Augustin demande comment nous connaissons et aimons la Trinité. *An secundum specialem generalemve notitiam secundum quam diligimus apostolum Paulum? Qui etiam si non ea facie fuit quae nobis occurrit de illo cogitantibus, et hoc penitus ignoramus, novimus tamen quid sit homo* (*De Trin.*, VIII, 5, 8). Ainsi de S. Pierre. Nous aimons à nous le représenter comme les générations antiques. Mais si l'on veut absolument savoir ce qu'il faut penser de la ressemblance, nous répondrons loyalement avec S. Augustin : *ignoramus*. Et nous ne serons pas beaucoup plus affirmatifs si l'on nous interroge sur le point de savoir si S. Pierre est représenté sur la fresque de l'hypogée des Aurelii. M. C. consacre plusieurs pages à la fameuse statue de bronze de la basilique de Saint-Pierre, sur laquelle les avis des archéologues sont fort partagés, les uns la regardant comme une œu-

vre du v^e^ siècle, d'autres la faisant descendre jusqu'à la fin du XIII^e^. Il revient sur la question dans un appendice spécial. Le tout forme un plaidoyer très éloquent en faveur de l'antiquité, et on aura quelque peine à trouver de nouveaux arguments à l'appui de la thèse. A qui veut se rendre compte des positions de la partie adverse, nous conseillerions l'exposé de M. L. De Bruyne, dans *Rivista di archeologia cristiana*, 1937, p. 374-75. H. D.

Antioch-on-the-Orontes. II. *The Excavations 1933-1936*. Edited by Richard Stillwell. Princeton, University Press, 1938, in-fol., VII-223 pp., nombreuses planches et plans.

Monumenta Asiae Minoris Antiqua. Vol. V, edited by C. W. M. Cox, A. Cameron. Manchester, University Press, 1937, in-4°, LI-201 pp., 64 planches (= *Publications of the American Society for Archaeological Research in Asia Minor*).

Josef Strzygowski. *L'ancien art chrétien de Syrie. — Étude préliminaire de* Gabriel Millet. Paris, De Boccard, 1936, in-4°, LII-216 pp., illustré.

Le volume qui nous apporte le résultat des campagnes de fouilles à peine terminées à Antioche continue dignement l'ouvrage aussi remarquable au point de vue scientifique que sous le rapport de l'exécution artistique présenté naguère à nos lecteurs (*Anal. Boll.*, LIII, 382-84). Parmi les savants dont M. Stillwell s'est assuré la collaboration, il faut signaler M. J. Lassus, auteur de deux travaux considérables sur l'église cruciforme de Kaoussié et sur une villa de plaisance à Yakto ; M. Gl. Downey, dont les recherches sur les sanctuaires de S. Babylas, le recueil complet des inscriptions grecques et latines trouvées au cours de l'exploration, de même que l'étude d'un passage de Jean de Gaza sur *γῆ, κάροι*, qui pourrait se rapporter à une mosaïque d'Antioche, sont l'œuvre d'un maître. M. D. N. Wilber décrit le plateau et le théâtre de Daphné. M. N. A. Faris s'occupe des inscriptions coufiques. Le catalogue des sculptures et celui des mosaïques ne sont pas signés, et se présentent comme des listes sommaires dont plusieurs numéros attendent un commentaire plus développé, promis pour la suite de la publication. Les reproductions photographiques des sculptures, malheureusement fragmentaires pour la plupart, remplissent 22 grandes planches ; les mosaïques, formant un ensemble particulièrement imposant, sont réparties sur 58 planches, qui attireront surtout les regards des archéologues et des historiens de l'art.

L'église cruciforme étudiée par M. Lassus n'est pas comprise à l'inté-

rieur de l'Antioche antique, mais située sur la rive droite de l'Oronte. L'édifice, en forme de croix, est composé de quatre bras égaux partant d'un carré central. La mosaïque d'une des nefs porte la date de 387. A cette construction s'ajoutent plusieurs annexes : un baptistère, avec ses dépendances, la maison ecclésiastique, des portiques. Dans l'angle Nord-Ouest du carré central on voit une sorte de sarcophage monolithe pour deux corps superposés. Ici nous sommes renvoyés aux textes rassemblés par M. Downey et relatifs au tombeau de S. Babylas et aux translations de ses reliques d'Antioche à Daphné par les soins de Gallus, de Daphné à Antioche sous Julien. Le sanctuaire où le corps du martyr fut définitivement déposé fut construit vers 380 par S. Mélèce, qui lui-même y trouva sa sépulture. Nous savons ceci par Sozomène, mais aussi par S. Jean Chrysostome, dans le panégyrique de S. Babylas *BHG*[3]. 207. Il dit en parlant de l'entrée du martyr dans la basilique : *καὶ οὐδὲ ἐνταῦθα ἐλθὼν μόνος ἔμελλεν ἔσεσθαι, ἀλλὰ ταχέως γείτονα καὶ ὁμόσκηνον τὸν ὁμότροπον ἔλαβε.* Ce voisin, ce compagnon, cet émule est S. Mélèce, enseveli *παρὰ τὴν θήκην Βαβύλα τοῦ μάρτυρος* (Sozomène, VII, 10). Ces textes ne disent pas formellement que les deux saints furent placés dans le même cercueil. Mais nous ne pouvons qu'approuver M. L. lorsqu'il demande à l'archéologie de décider la question. « Au centre de notre église, un sarcophage avait reçu deux corps. Il apparaît comme probable que c'étaient ceux du martyr Babylas et de l'évêque Mélèce. »

D'importantes inscriptions ont été relevées sur les mosaïques de l'église de Kaoussié. Dans la nef Nord : *Ἐπὶ τοῦ ἁγιωτάτου ἐπισκόπου ἡμῶν Φλαουιανοῦ καὶ ἐπὶ τοῦ εὐλαβεστάτου Εὐσεβίου οἰκονόμου καὶ πρεσβυτέρου Δωρὺς ὁ πρεσβύτερος καὶ ταύτην τὴν ἐξέδραν εὐξάμενος τὴν ψηφῖδα ἐπλήρωσεν, μηνὸς Δύστρου τοῦ ελυ' ἔτους.* La mosaïque a donc été terminée au mois de mars de l'année 387. Flavien est l'evêque d'Antioche bien connu (381-404). Le mot *ἐξέδρα* désigne le bras Nord de la croix. Dans deux autres inscriptions analogues placées dans les nefs Ouest et Sud, il figure également avec les mêmes noms de l'évêque Flavien et des prêtres Eusèbe et Dorys, inconnus d'ailleurs. Dans une salle située contre le baptistère a été trouvée l'inscription suivante : *Ἐπὶ τοῦ ἁγιωτάτου καὶ ὁσιοτάτου ἐπισκόπου Θεοδότου καὶ Ἀθανασίου πρεσβυτέρου καὶ οἰκονόμου ἡ ψηφεὶς τοῦ πειστικοῦ γέγονεν καὶ τὸ ἔργον τοῦτο ἐπεὶ Ἀκκιβᾶ διακόνου καὶ παραμοναρίου.* C'est de l'épiscopat de Théodote (420 ou 421 à 429) que

date l'achèvement de la mosaïque et de la construction de la salle, *τὸ ἔργον τοῦτο*. On voudrait que *πειστικοῦ* soit un substantif neutre désignant cette salle. Ce serait le local où se tient le *πιστικός*, un secrétaire peut-être, car c'est là un des sens de ce mot. M. L. propose encore sous réserve une autre hypothèse suggérée par le voisinage du baptistère. Le *πιστικὸν* pourrait être l'endroit où se faisait avant le baptême la profession de foi par la récitation du symbole, *ἡ πίστις*. L'explication est ingénieuse. Mais un bout de texte ne serait pas superflu pour lui donner quelque consistance. En attendant la confirmation désirée, on hésitera à faire entrer dans les lexiques un mot qui n'est pas même un *ἅπαξ λεγόμενον*.

Le texte + *ἁγίου Ἀνατολίου ἐλέησον*, évidemment incomplet, se présente dans des conditions assez particulières. Il a été lu sur « le bras d'une croix de bronze, terminé par une patte et diminuant de largeur de gauche à droite ». Les lettres sont bien dessinées, et la lecture est d'une clarté parfaite. Nous n'en dirons pas autant du sens de l'inscription. M. L. suppose que sur l'autre bras on lisait *Κύριε ὁ Θεὸς τοῦ*. Ce complément n'est guère de style. Peut-être, ajoute l'auteur, faut-il interpréter la + comme remplaçant un chrisme et lire : *Christ de S. Anatole, ayez pitié*. Cette explication nous paraît également improbable, mais nous n'en trouvons pas d'autre pour le moment, et il faut se contenter de l'espoir de retrouver un jour le pendant contenant le début. Nous préférons nous arrêter un instant à l'identification du saint Anatole nommé dans le texte. On propose Anatole, évêque de Laodicée-sur-mer de 264 au moins jusqu'en 280, avec renvoi aux *Act. SS.* du 3 juillet. Mais il ressort du commentaire que le saint honoré ce jour-là n'est pas l'évêque de Laodicée ; c'est Anatole, archevêque de Constantinople (449-458), dont nous avons une vie *BHG*[3]. 91, résumée dans les synaxaires (*Synax. eccl. CP.*, p. 795). Il est vrai que le martyrologe Romain, au 3 juillet, annonce : *Laodiceae in Syria S. Anatolii episcopi qui non solum religiosis viris sed et philosophis admiranda stripta reliquit.* La notice est d'Usuard. Mais l'introduction de l'évêque de Laodicée dans le martyrologe remonte à Florus qui, ayant rencontré, au 3 juillet, un Anatolius, l'a identifié avec celui dont parlent Eusèbe, *Hist. eccl.*, VII, 32, et S. Jérôme, *De viris ill.*, LXXIII. Les rédacteurs romains ne se sont pas aperçus de la confusion entre les deux homonymes commise au IX[e] siècle, et qui, grâce à eux, s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Anatole de Laodicée n'a jamais été honoré comme saint

dans l'Église grecque, et ce n'est certainement pas lui qui figure sur l'inscription.

Le beau volume consacré à l'ancien art chrétien de Syrie est né d'une collaboration d'un genre un peu particulier. Il est formé de deux ouvrages, dont le principal, terminé en 1928, a été rédigé par M. Strzygowski et traduit de l'allemand sous la direction de M. Millet. Celui-ci l'a fait précéder d'une étude préliminaire développée, comprenant notamment les conférences de la fondation Gustave Schlumberger faites par lui au Collège de France, en 1936, « d'après un mémoire de M. Strzygowski et en sa présence ». Le conférencier ne s'est pas contenté d'emprunter au mémoire cité les arguments principaux, la méthode, les faits essentiels. Il avoue qu'il a dû fournir beaucoup lui-même, et par la clarté de son exposé il a rendu un grand service à celui qu'il appelle avec raison un auteur difficile. On connaît le point de départ de M. St. et ses idées novatrices sur les origines de l'art chrétien. Les développements qu'il a donnés successivement à son système sont beaucoup moins connus. Les nombreux ouvrages où l'auteur, parti de Rome, entraîne le lecteur à travers l'Anatolie, l'Arménie, la Syrie, la Mésopotamie, l'Iran jusqu'aux régions du Nord se distinguent de moins en moins par le souci de la forme et la précision des idées. Il faut être reconnaissant à M. Millet du travail qu'il s'est imposé pour s'assimiler une pensée que sans lui beaucoup renonceraient à pénétrer, et pour nous épargner l'effort de discerner les éléments solides qui peuvent se cacher sous des théories aventureuses.

L'ouvrage dont on nous donne aujourd'hui la traduction pourra causer quelque déception, et l'on sera bien en peine d'y découvrir du nouveau. Les ruines de Mschatta et le calice d'Antioche y tiennent une place qu'il est permis de trouver exagérée, et l'on se serait attendu à une mise au point que des recherches et des découvertes récentes sembleraient exiger. C'est une médiocre excuse de dire que depuis huit ans (la préface est datée de 1928) la science a perdu du terrain, que « chômage et politique nous absorbent à tel point qu'il n'y a plus à prendre position dans les discussions particulières ». Pour être logique, l'auteur aurait dû nous épargner l'appendice intitulé : « Les attaques de Wilpert contre l'authenticité des pièces d'ancienne argenterie chrétienne des musées américains ». C'est, à propos d'une querelle déjà vieille, un spécimen de polémique médiocrement courtoise.

Le comité de publication des fouilles américaines en Asie Mineure, dont le secrétaire est M. W. H. Buckler, en présentant le tome V,

prie le lecteur de constater que ce volume paraît exactement dix ans après le premier. Personne ne songera à reprocher à ces savants archéologues d'avoir perdu leur temps ou d'avoir faibli à la tâche. Le plan adopté au début a été fidèlement suivi, et le nouveau volume se présente avec la même tenue scientifique impeccable qui distinguait les précédents (*Anal. Boll.*, L, 381 ; LII, 82). L'exploration s'est étendue à Dorylée et à Nacolea avec les territoires environnants. Les auteurs nous avertissent que les monuments chrétiens sont notablement plus rares que dans les contrées précédemment explorées. Nous y rencontrons pourtant une inscription avec un nom de saint : *ὄρος τοῦ ἁγίου Σησηννήου* (n. 55). Elle indiquait la limite des propriétés d'une église ou d'un monastère de S. Sisinnius aux environs de Dorylée. Nous connaissons d'autres bornes semblables (par ex. *Origines du culte des martyrs*², p. 160), et on cite ici même, en passant, une inscription de Dorylée : *ὄρος τῆς ἁγίας Μαρίας* (*Bulletin de correspondance hellénique*, t. XXVIII, p. 198). L'introduction apporte une contribution importante à l'histoire du culte de *Ζεὺς βροντῶν* (p. XXXVIII-XLIV). H. D.

Classical and Mediaeval Studies in honor of Edward Kennard Rand, edited by Leslie Webber Jones. New York City, by the Editor, 1938, in-8°, IX-310 pp.

Un groupe d'anciens élèves et d'amis de M. E. K. Rand a décidé d'offrir un volume de mélanges à l'illustre professeur de Harvard, à l'occasion de la quarantième année d'enseignement qu'il vient d'accomplir. Hommage bien mérité, auquel s'associeront tous ceux qui, dans le camp des philologues, des humanistes, des paléographes, ont bénéficié de ses importantes recherches. Dans la trentaine de travaux qui composent ce volume, il règne, comme il est de règle en ce genre de recueils, une grande variété. Parmi ceux qui ne sont pas en dehors du cercle de nos études, nous signalerons les suivants : (P. 33-40) A. Bruckner, *Zur Geschichte der Stiftsbibliothek von St. Peter zu Basel*. La collégiale Saint-Pierre à Bâle a été fondée entre 1230 et 1233, et sécularisée en 1529. — (P. 41-60) F. M. Carey, *The Scriptorium of Reims during the Archbishopric of Hincmar (845-882)*. — (P. 79-85) O. Dobiaš-Roždestvenkaia, *L'histoire des Longobards, comment fut-elle conçue et achevée ?* Résultats de l'étude d'un manuscrit de Paul Diacre : le cod. Leninopolitanus lat. F. v. I. 7. — (P. 143-61) L. W. Jones, *The Library of St. Aubin's at Angers in the twelfth century*.

— (P. 177-90) Dean P. Lockwood, *In domo Rinucii*. Étude de quatre manuscrits qui permettent de compléter les recherches de l'auteur sur l'activité de Rinuccio d'Arezzo (première moitié du XV^e^ siècle), parues dans *Harvard Studies in Classical Philology*, t. XXIV. — (P. 191-93) E. A. Lowe, *A manuscript of Alcuin in the script of Tours*. Dans son grand ouvrage sur la calligraphie de Tours, M. Rand avait rangé quatre manuscrits d'Alcuin parmi les produits de ce célèbre scriptorium. M. L. montre qu'à cette liste on peut en ajouter un cinquième, le ms. 133 de la bibliothèque du chapitre de Salisbury. — (P. 195-203) S. B. Luce, *Modon, a Venetian Station in Mediaeval Greece*. L'antique Methone, détruite en 1125 par les Vénitiens, se releva peu à peu de ses ruines et redevint une place importante après la prise de Constantinople par les Latins. — (P. 221-33) Giovanni Cardinal Mercati, *Tre dettati universitari dell' umanista Martino Filetico sopra Persio, Giovenale ed Orazio*. Les textes ont été trouvés dans le manuscrit Ottobon. lat. 1256. — (P. 231-44) B. M. Peebles, *Da Prato's Saibantianus of Sulpicius Severus and its Humanistic Connections*. L'auteur a publié naguère un important mémoire sur les sources manuscrites de la grande édition de Sulpice Sévère par Jérôme de Prato (*Anal. Boll.*, LV, 115). Sur les sept manuscrits utilisés par ce savant on n'en avait identifié que deux. M. P. avait réussi à en retrouver trois autres. Le Saibantianus et le Patavinus continuaient à se dérober. M. P. ne s'est pas laissé décourager, et sa persévérance a été récompensée. L'un des deux manquants, le Saibantianus, est venu s'offrir à lui, non pas, comme on s'y serait attendu, dans une bibliothèque d'Italie, mais en Amérique, où il fait partie des collections de M. H. L. Goodhart, à New York City. Dans l'article où M. P. annonce cette heureuse trouvaille, il décrit très soigneusement le manuscrit et y relève les caractéristiques signalées par De Prato et autres, de manière à ne laisser aucun doute sur son identité. A cette occasion il complète les données déjà réunies dans son mémoire sur le Bivilaquius, qui, au témoignage de l'éditeur de Vérone, ressemble au Saibantianus *fere ad unguem*. La bonne chance favorise à ce point le futur éditeur de Sulpice Sévère, qu'il faut s'attendre à ce que le Patavinus lui tombera entre les mains un de ces jours. Il est vrai que ce témoin n'est pas indispensable, et que l'auteur est assez bien armé pour pouvoir s'en passer. — (P. 273-75) A. Souter, *Abbreviations in Clm 6272 from Freising Abbey*. Ce manuscrit, du commencement du IX^e^ siècle, est remarquable par un certain nombre d'abréviations peu

usuelles. Il contient le commentaire de S. Jérôme sur S. Matthieu dont l'auteur prépare l'édition pour le *Corpus* de Vienne. — (P. 277-291) W. T. Townsend et W. F. Wyatt, *Ennodius and Pope Symmachus.* A propos de la *Dictio* intitulée dans certains manuscrits *Epistula Symmachi* (édition de Hartel, p. 433). — (P. 293-305) A. Wilmart, *L'odyssée du manuscrit de San Pietro qui renferme les œuvres de saint Hilaire.* Le manuscrit D. 182 des archives de Saint-Pierre contient une souscription se rapportant à l'année 509-510, la quatorzième du roi des Vandales Thrasamond, et à Cagliari de Sardaigne, où étaient réunis en cette année plus de soixante évêques de la Byzacène exilés par l'ordre du roi vandale. C'est un document d'histoire, comme dit l'auteur, qui fait valoir l'importance de cet exemplaire de S. Hilaire sous différents aspects. H. D.

Concilium universale Chalcedonense edidit Edvardus Schwartz. Volumen sextum. *Prosopographia et topographia Actorum Chalcedonensium et Encycliorum. Indices.* Berlin et Leipzig, W. de Gruyter, 1938, in-4°, VI-160 pp. (= *Acta Conciliorum oecumenicorum*, tomus alter, volumen sextum).

Dans le train ordinaire des choses, peu de lecteurs acceptent sans arrière-pensée la promesse que les tables analytiques d'un grand ouvrage seront publiées après l'achèvement du dernier volume. L'expérience prouve qu'en ce genre de travaux, très particulièrement compliqués et fastidieux, ce qui n'est pas donné sur le champ risque de demeurer longtemps à l'état de projet, comme le couronnement que beaucoup de grands édifices attendent encore après des siècles. Avec M. Ed. Schwartz, on pouvait être assuré que l'engagement serait tenu à l'échéance fixée. Les tables détaillées des Actes de Chalcédoine ont suivi, à quelques mois de distance, le fascicule qui terminait la collection proprement dite. Elles remplissent 160 pages, en plus desquelles on en souhaiterait encore une où serait expliqué, avec la précision nécessaire, le moyen pratique de suppléer les indications laissées à l'état implicite dans les références. Il n'est pas toujours aisé de discerner immédiatement, par exemple, si un chiffre romain désigne un tome ou une session du Concile. Les mêmes chiffres arabes, sans modification typographique, peuvent représenter une page, une ligne ou un numéro d'ordre dans une série documentaire, etc. A la longue et avec un peu de réflexion, tout cela devient clair. C'est vrai ; mais il faudrait considérer aussi que ces tables sont destinées à être consultées,

un jour, par des lecteurs qui n'auront pas présent à l'esprit le plan complet de l'édition.

En attendant les services qu'ils rendront aux théologiens, aux canonistes et aux historiens, ces *indices locupletissimi* permettent déjà de mesurer d'un coup d'œil l'étendue et la profondeur du travail critique accompli par M. S. sur le dossier si important, si vaste et si tourmenté du concile de Chalcédoine. Les deux sections : prosopographie et topographie, prises en elles-mêmes, donnent ouverture à des observations, dont l'examen pourrait mener assez loin. Mais l'auteur a jugé plus sage de les exposer dans un mémoire spécial, qui a paru l'an dernier sous le titre : *Ueber die Bischofslisten der Synoden von Chalkedon, Nicaea und Konstantinopel* (*Abhandlungen der Bayerischen Akademie der Wissenschaften*, N.F., Heft 15). Au lieu des prolégomènes techniques, drus et copieux auxquels M. S. nous avait habitués, ce dernier fascicule n'est précédé que d'un court avertissement, qui sert d'épilogue à toute la collection. L'éminent auteur s'est interdit de donner à cet aperçu rétrospectif le ton victorieux d'un *exegi monumentum*. Tout au contraire, on dirait que M. S., arrivé au terme de son gigantesque effort, a senti comme un regret mélancolique se mêler à l'énergie et à l'assurance un peu altière qui l'ont soutenu dans sa tâche. Son dernier mot au lecteur a presque l'accent d'un appel à l'indulgence et à la sympathie pour l'œuvre qu'il a entreprise et poursuivie avec le loyal désir de servir la science, et qui lui a fait oublier le poids de l'âge et le spectacle des choses présentes. A ce souhait, exprimé en termes émus, il conviendrait peut-être de répondre que personne, parmi ceux qui ont essayé de rendre justice au monument élevé par M. S., n'aura la mesquinerie de le juger sur les quelques défaillances par où il porte la marque de l'infirmité humaine. Mais le sentiment qui parle ici est trop honorable pour le très grand savant qui l'exprime. Il contient un exemple et une leçon pour les travailleurs moins haut placés. Nous nous bornerons à l'écouter avec respect, comme aussi les remerciements adressés par l'auteur à ceux qui l'ont aidé dans son vaste dessein et parmi lesquels il a tenu à nommer S.S. le pape Pie XI, feu le cardinal Ehrle et S. É. le cardinal G. Mercati. P. P.

C. R. C. Allberry. *A Manichaean Psalm-Book, Part II*, with a contribution by Hugo Ibscher. Stuttgart, W. Kohlhammer, 1938, in-4°, xxiv-234 + 234 + 48* pp. (= *Manichaean Manuscripts in the Chester Beatty Collection*, vol. II).

Pour expliquer comment on voit tout à coup reparaître, avec les plus satisfaisantes garanties d'authenticité, de larges fragments d'un psautier en usage dans une communauté manichéenne de Haute-Égypte, il faudrait raconter de nouveau en détail la récente découverte et la mise en valeur des papyrus coptes manichéens de la collection Chester Beatty et de la bibliothèque de Berlin, par le regretté C. Schmidt. L'histoire en est un peu longue ; mais elle a provoqué dans le monde savant un mouvement si général de surprise et d'admiration, qu'il nous est permis de la supposer connue (cf. *Anal. Boll.*, LI, 396-401). M. H. Ibscher vient d'y ajouter un intéressant chapitre où il expose, sur le ton d'une satisfaction modeste et presque enjouée, en quel état de délabrement indescriptible il a trouvé le manuscrit du « psautier » manichéen et au prix de quels soins minutieux il est parvenu à lui rendre forme et figure, au point qu'on pût songer à le déchiffrer. Ces explications techniques étaient essentielles pour déterminer l'âge, la provenance et la nature du document et certifier son authenticité. M. Ibscher insiste surtout, avec bonne humeur, sur l'effort de patience qu'il lui en a coûté pour mener à bien cette délicate opération. Patience méritoire en effet, mais qui seule n'aurait pas suffi, et les papyrologues capables d'apprécier en connaisseurs le résultat obtenu rendront hommage à la science, à la dextérité du praticien hors de pair qui l'a réalisé.

Il était naturel que M. A. Chester Beatty, à qui appartient le manuscrit du psautier manichéen, ait réservé à un savant anglais le soin de le déchiffrer et de l'éditer en conformité de vues avec feu C. Schmidt et ses éminents collaborateurs. M. C. R. C. Allberry, sur qui s'est porté le choix du généreux mécène, s'est montré à la hauteur de cette tâche ardue. Le mérite propre de cette publication, ce sont évidemment les données originales qu'elle apporte sur Mani, sa doctrine, ses premiers disciples et l'organisation de leur secte. Là-dessus, nous devons laisser aux spécialistes compétents le soin de faire justice à l'éditeur et aux matériaux qu'il a excellemment mis en œuvre. Mais d'autres que les initiés pourront en tirer profit. Ceux qui ne se laisseront pas dérouter par ce grimoire ésotérique seront étonnés d'y trouver tant d'indications à retenir pour l'histoire ecclésiastique. C'est d'abord la forme antiphonique de plusieurs parties de cet hymnaire, disons de ce psautier pour lui conserver la dénomination conforme au vocabulaire du manuscrit. On admet assez généralement que la psalmodie alternée, l'« antienne », vient de la

Mésopotamie orientale. S. Éphrem, qui l'introduisit à Édesse, après 363, en avait sans doute appris l'usage à Nisibe, sa ville natale. Avant lui, Diodore, le futur évêque de Tarse, l'avait établie, de concert avec Flavien, au monastère qu'il dirigeait près d'Antioche, entre les années 348 et 358. Barḥadbešabā ʿArbāyā raconte à ce propos que Diodore avait eu l'occasion d'admirer cette pratique du chœur alterné dans les églises de la Perse, où il avait accompagné son père Eustathe, qui faisait partie d'une ambassade envoyée par Constance II (*Patrologia Orientalis*, t. XXIII, p. 314-15 ; cf. *Anal. Boll.*, LII, 89). Notre psautier manichéen apporte à ce témoignage une confirmation indirecte mais tout à fait significative. Sous la traduction copte et les additions spécifiquement égyptiennes dont elle est surchargée, le document laisse voir un fond araméen bien caractérisé. M. A. est d'avis que notre exemplaire du psautier aurait été écrit vers l'an 340 (p. xx). D'autres, et notamment M. Polotsky, le rajeuniraient plutôt de quelques années. Il y aurait probablement lieu de distinguer entre l'âge du papyrus et celui de la version copte qui s'y trouve consignée. Mais quoi qu'il en soit, le psautier tel que nous pouvons le lire, grâce à M. A., n'a pas été traduit sur un original de toute fraîche date. A moins de supposer que les manichéens, si scrupuleusement fidèles à la mémoire de leur fondateur, auraient, dès le lendemain de sa mort, altéré dans les lignes essentielles le cérémonial du culte institué par lui, il faut bien admettre que les formes rituelles qui apparaissent dans notre papyrus sont imitées du chant liturgique en usage chez les chrétiens de Perse. La preuve positive de cette contrefaçon, elle est dans les réminiscences chrétiennes dont tout le recueil est parsemé. Celle-ci, par exemple : « Placez en moi mon Dieu, un cœur saint, et renouvelez en moi un esprit sincère (cf. *Ps.* 50, 12). Le cœur saint, c'est le Christ : s'il s'élève en nous, nous nous élèverons en lui.... » et la suite (p. 159). Si le feuillet où se lit ce passage avait été retrouvé à l'état isolé, qui se serait douté qu'il provenait d'un hymnaire manichéen ? On aurait tôt fait de réunir une longue série de citations qui rendent, comme celle-ci, un son authentiquement chrétien. Sans forcer en rien la vraisemblance, nous pouvons donc retenir le psautier du papyrus Chester Beatty comme une image grossière, altérée, falsifiée, mais encore ressemblante, de la psalmodie pratiquée, vers le milieu du IIIe siècle, dans es églises araméennes de la Perse.

C'est encore par une imitation de l'usage chrétien que les psaumes

conservés en entier se terminent régulièrement par une sorte de doxologie, où sont nommés, à côté de Mani, d'autres défunts illustres de la secte. Les psaumes portant les numéros 225-228 (p. 14-24) ont pour sujet principal la captivité, le jugement et le supplice de Mani. Il y est fait plusieurs allusions à une fête qui devait se célébrer le 4 du mois copte de phamenoth (7 mars), pour la commémoration annuelle de son martyre. Si nous connaissions moins mal le calendrier manichéen, nous saurions peut-être pourquoi certains autres noms apparaissent dans les hymnes, tantôt isolés, tantôt par groupes diversement composés. Mais à voir la diversité qui règne dans ces mentions, on peut conjecturer que le choix des noms était approprié à l'échéance de certains anniversaires.

Plusieurs des personnages qui figurent dans les doxologies portent des noms coptes ou égyptiens (Dšmnoute, Pšai, Panaï, Cléopatra...). M. A. croit y reconnaître des prosélytes indigènes martyrisés en Égypte, aux premiers temps de la pénétration manichéenne (p. xx). Cette conclusion est plausible, mais elle ne s'imposerait que si le silence des sources historiques était moins complet sur cette persécution, où des Égyptiens auraient été mis à mort en Égypte pour la religion de Mani. Il est peut-être plus simple d'admettre que les manichéens, à l'exemple des chrétiens, ont pris l'habitude d'honorer la mémoire des héros, qui, sans avoir versé leur sang, se seraient particulièrement signalés à l'admiration de leurs coreligionnaires. Et dans ce cas, notre psautier confirmerait peut-être l'ancienneté de l'évolution qui a fini par mettre les confesseurs sur un rang voisin de celui des martyrs.

Les citations ou allusions bibliques répandues à travers tout le recueil mériteraient une étude spéciale. Nous noterons seulement que les hymnographes manichéens, qui paraissent ignorer les Actes canoniques des Apôtres, se montrent familiers avec leurs Actes apocryphes (d'André, de Thomas, de Jean, de Pierre et Paul, de Thècle et ses compagnes). Pour être exact, il faudrait peut-être faire observer en outre que ces reflets de la littérature apocryphe chrétienne sont localisés surtout dans les *ψαλμοὶ Σαρακωτῶν* et dans les « psaumes de Thomas ». A quelle destination spéciale répondent ces deux collections et à quelle époque auraient-elles été composées, il faudrait le demander aux savants capables d'en analyser les éléments spécifiquement manichéens. Le titre CAPAKWTWN est énigmatique, et M. A. renonce à l'élucider (p. xxii). Provisoirement on pourrait le rapprocher du syriaque ܣܪܩ « grappiller, glaner après la

vendange ». Ce serait un terme gréco-araméen, à expliquer comme ce ⲙⲁⲅⲟⲩⲥⲁⲓⲟⲥ, à propos duquel de graves orientalistes ont cherché midi à quatorze heures.

En regardant à la loupe la traduction de M. A., il est possible qu'on y trouve prétexte à gloser. P. 23, l. 24: « He assumed (*φορεῖν*) the heart of his judges » ne semble pas traduire exactement ⲁⲩⲣ̄ⲫⲟⲣⲉ ⲙ̄ⲡⲉϩⲏⲧ ⲛ̄ⲛⲉϥⲕⲣⲓⲧⲏⲥ. Le contexte appelle quelque chose comme : (le prince de la terre) « a pesé sur le cœur de ses juges », pour leur faire condamner Mani. « Citadel », pris deux fois (pp. 135, 140) pour équivalent de ⲡⲟⲗⲓⲧⲉⲩⲙⲁ, est à peu près inadmissible. Mais, restons-en à ces menues observations. Nous ne voyons aucune raison d'imiter les critiques qui cherchent des taches dans une grande œuvre pour montrer l'intérêt qu'ils y ont pris. L'hommage que mérite la remarquable publication de M. A. peut s'exprimer plus simplement.

P. P.

E. Takaïchvili. *Expédition archéologique en Letchkhoum et en Svanéthie.* Paris, chez l'auteur, 1937, in-8°, 440 pp. (en géorgien).

La Svanéthie, appelée par d'autres Souanie (Souaneti, Souanéthie), est une région du N.-O. de la Géorgie, située entre la Mingrélie et le massif de l'Elbrouz. Jusqu'en ces dernières années, elle était divisée politiquement en trois districts, dont le plus considérable, la Svanéthie libre, comprenait les hautes vallées du Tzkhenis-Dsqali et de l'Ingour, dans le voisinage de la ligne de faîte du Caucase central. L'accès en est commandé par des cols et des passes qui ne sont guère praticables que durant trois mois de l'été. Il faut avoir ces notions géographiques présentes à l'esprit pour se donner un avant-goût des surprises que M. E. Takaïchvili promet à ses lecteurs Les Svanes passent pour avoir été gagnés à la foi chrétienne sous Justinien (Procope, *De Bellis*, VIII, 2, 33). Pour bien des motifs, aggravés par l'isolement où ils vivaient dans leurs nids d'aigles, leur christianisme était condamné à s'altérer profondément. Ce qui en est demeuré s'est amalgamé avec le vieux fond païen, qui n'a jamais complètement disparu. Aujourd'hui, la religion des Svanes n'est plus qu'un assemblage hybride de superstitions et de rites presque fétichistes, dont N. Marr a donné un aperçu, d'après les observations qu'il avait recueillies sur place (*Hristianskij Vostok*, t. II, 1914, p. 6-13). De leur passé chrétien, il subsiste pourtant de nombreux vestiges, de vieux monuments, des œuvres d'art et jusqu'à de vénérables manuscrits,

dont la réputation excitait les convoitises des antiquaires et des philologues. L'intérêt qui s'attachait à ces trésors était, on s'en doute bien, quelque peu relevé par les prouesses d'alpinisme qu'il fallait accomplir pour les atteindre. Mais au total la renommée contenait une respectable part de vérité. C'est en Svanéthie qu'a été retrouvé l'évangile grec de Koridethi, qui compte parmi les manuscrits notables du N.T. Nos lecteurs n'ont pas oublié que c'est aussi dans deux hameaux de Svanie, que M. Kekelidze a copié les deux très anciens manuscrits de son célèbre typicon géorgien de Jérusalem, dont les hagiographes ont été déjà maintes fois amenés à s'occuper (cf. *Anal. Boll.*, XXXI, 349-50 ; XLII, 137-40). Les deux palimpsestes qui, plus récemment, ont livré à M. A. Chanidzé des fragments *khanmeṭi* encore plus anciens de ce même typicon, proviennent également du pays svane (cf. *Anal. Boll.*, XLVI, 384-86, 389-90).

M. T. ne voyait donc pas s'ouvrir devant lui un champ de recherches complètement inexploré. Des voyageurs, des touristes, des curieux, et même de savants archéologues l'y avaient précédé. Mais leurs observations, contrariées et limitées par le hasard des possibilités qui s'offraient, avaient gardé un caractère beaucoup trop éclectique. Il restait à entreprendre une recherche systématique, qui s'étendrait, si faire se pouvait, à tout le territoire, de façon à ne rien omettre qui fût digne d'attention. A dessein de réaliser ce programme, la Société d'Histoire et d'Ethnographie géorgiennes décida d'organiser une expédition spéciale, dont les frais furent couverts par la libéralité du prince P. I. Toumanišvili, fondateur de la société. La direction en fut confiée à M. E. T. L'expédition se mit en route durant l'été de 1910. Tout en achevant ses préparatifs, elle commença par visiter au passage le district de Letchkhoum, sur le cours supérieur du Rion. L'exploration de la Svanéthie dura tout le reste de l'été. Elle fut conduite avec le soin le plus consciencieux et le plus méthodique. M.T. et ses collaborateurs en rapportèrent plusieurs milliers de photographies et un nombre correspondant de croquis et de descriptions techniques. Rien ne fut oublié, et les modestes produits d'arts industriels : armes, ustensiles, pièces de mobilier etc., qui sont honorés d'une mention précise dans cet inventaire, témoignent de l'attention qui fut donnée à d'autres objets d'une importance plus communément appréciée.

Cette importance, est-il besoin de l'ajouter ? ne doit pas s'estimer en valeur absolue. Les mots : église, chapelle, basilique et autres

termes d'architecture reparaissent souvent dans l'exposé de M. T. Pour se figurer au vrai ce qu'ils représentent, il est prudent de jeter d'abord un regard sur les planches illustrant, par exemple, la relation de voyage de la C^tesse^ Uvarov (au t. X des *Materialy po arheologii Kavkaza*). Il faut des yeux et une âme d'antiquaire pour prêter une forme esthétique à ces bâtisses d'un aspect souvent minable, sinon positivement hideux.

Outre ces monuments surgis du sol même, la Svanéthie possède des œuvres d'art, échouées là à la suite d'on ne sait quelles pérégrinations et dont quelques-unes portent la marque certaine de leur origine étrangère : telles les cloches à inscriptions latines, dont M. T. cite au moins trois échantillons (pp. 384, 398, 419). Plusieurs de ces pièces figureraient avec honneur dans les plus riches musées. Il en est autour desquelles un poste de gardiens veillait en armes, de jour et de nuit, et que des visiteurs munis des plus fortes recommandations n'ont pas réussi à se faire montrer, même en présence de ces redoutables cerbères. Pour expliquer comment des joyaux d'un tel prix sont arrivés dans ces masures, juchées plus haut que la cabane des Grands-Mulets, on a dit, avec assez de vraisemblance, que lors des invasions arabes, khazares, mongoles et turques, comme la Géorgie en a tant subi, les habitants des basses vallées et de la plaine ont caché dans ces repaires inaccessibles les plus précieux trésors de leurs églises : icones, vases sacrés, manuscrits. De ce fait, les documents iconographiques produits par M. T. perdent une partie de la signification qu'ils auraient pour nous, comme témoins du culte rendu par les Svanes aux martyrs et autres saints de l'Église chrétienne. Néanmoins, dans les conditions où elle se présente, cette information permet de voir à quoi se limiterait l'hagiographie de la Svanéthie, s'il pouvait être question d'en dresser le tableau. A côté du Sauveur et de la Vierge, les vocables des églises, les images, les inscriptions des icones et des reliquaires se rapportent à un petit nombre de saints, toujours les mêmes. S. Georges vient avant tous les autres, à la faveur de l'équivoque qui l'a fait passer pour l'éponyme de la Géorgie, et qui n'a pu se produire qu'à une date relativement tardive. Ce n'est du reste pas le célèbre martyr de Lydda que les Svanes ont pris pour patron, s'ils ont pensé à s'en choisir un. Leur sanctuaire national est le monastère des SS. Cirycus et Iulitta, à Kal, à propos duquel M. T. évoque l'amphictyonie de Delphes (p. 179). On voit que le savant archéologue est généreux dans ses comparaisons ; mais pour la paix

de la république des lettres, il faut souhaiter que cette allusion ne tombe pas sous les yeux d'un champion de la culture hellène.

A quoi est due la préférence des Svanes pour S. Cirycus, bien imprudent serait celui qui essaierait de le deviner aujourd'hui. C'est par un simple caprice du hasard, probablement, que tels et tels hameaux de la haute chaîne du Caucase possèdent des images de plusieurs saints dont la célébrité n'a jamais rayonné bien loin au delà de son lieu originel, comme S. Zacharie, S. Jonas ou S. Métrophane. On ne s'explique pas beaucoup mieux par l'effet de quelle propagande des Svanes redevenus plus qu'à moitié païens se seraient pris de dévotion pour Ste Anne, Ste Barbe ou Ste Catherine. Mais il n'est pas interdit de penser que, dans les gorges inaccessibles qui leur ont servi de refuge, ces icones ont pu faire naître, chez ces montagnards à demi sauvages, un culte superstitieux pour des saints dont ils n'avaient jamais entendu parler.

Quelques-unes des indications relevées par M. T. demanderaient un complément d'examen. P. 249, note. Dans le colophon de l'évangile de Čvabiani, écrit par le moine Georges « à Kalipos, en Šavmtha, à l'époque où les Arméniens dominaient à Antioche », il n'y a pas lieu de remplacer *Šavmthasa* par *Šuamthasa*. L'endroit en question est certainement le monastère de Calliopius dans la Montagne Noire, près d'Antioche (cf. *Anal. Boll.*, XXXVI-XXXVII, 110). Si le panneau de porte sculpté dont il est parlé p. 420 est celui qui figure sur la pl. XXXVIII de la Ctesse Uvarov, l'inscription votive qu'on y voit ne peut que très difficilement s'adresser à S. Georges. Au lieu de $\overline{gi}$, le facsimilé porte distinctement $\overline{li}$: à lire *L(evan)i* ou *L(eon)i*. Comme l'église où se trouve cette inscription est dédiée à S. Georges, il y a là peut-être une inconséquence, au moins apparente, à relever.

P. 284-86, M. T. décrit en détail une icone métallique, qui est la pièce la plus précieuse conservée dans le trésor d'un petit oratoire, à l'ouest du village de Lagam. On y voit un personnage qui a déjà intrigué Bartholomaei, R. Bernoville et la Ctesse Uvarov (l. c., p. 107 ; cf. pl. XXXIII, 57). Le dessin et une inscription géorgienne désignent clairement S. Syméon Stylite du Mont Admirable. Au pied de la colonne se tient debout un second personnage nimbé, qu'une autre inscription appelle : *Antoni Tzagereli*, c'est-à-dire évêque de Tzager en Letchkhoum. Ce nom d'Antoni reparaît dans une longue inscription à demi effacée, qui fait pendant au personnage, de l'autre côté de la colonne. Le Christ, la Vierge, les archanges Gabriel et Michel

et d'autres saints sont représentés dans des médaillons avec inscriptions, qui forment l'encadrement. Cette icone, œuvre d'un orfèvre nommé Philippe, a été exécutée pour l'évêque Antoni, durant son séjour au monastère d'Iškhan, en Tao-Klarǧethi. M. T. apporte certaines raisons tendant à prouver que ces faits, attestés par l'inscription, se placent en 1032. Si cette conclusion est exacte, il faudrait en retenir que le culte et la légende de S. Syméon Stylite le Jeune étaient demeurés vivaces en Tao-Klarǧethi au début du XI^e siècle.

Forcé de nous borner, nous n'avons pas mis en lumière la belle découverte qui suffirait à donner une utilité durable à l'expédition de M. T. Ce fut au cours de ce voyage que le vaillant archéologue réussit à prendre une photographie complète de l'évangile géorgien d'Adyš. Ce manuscrit, daté de l'an 897, comme on s'accorde maintenant à le reconnaître, après quelques hésitations, provoqua aussitôt dans le monde de la critique biblique un vif mouvement d'attention. M. T. eut la satisfaction de le présenter lui-même au public, dans une belle édition en fac-similé, avec d'amples prolégomènes, qui parurent en 1916, au t. XIV et dernier des *Materialy po arheologii Kavkaza*, ainsi qu'il le rappelle sommairement (p. 309-313). C'est cette excellente reproduction qui sert de base à l'édition commencée par M. Rob. P. Blake dans la *Patrologia Orientalis* (t. XX, 3 ; t. XXIV, 1).

Le plus considérable des résultats obtenus par les explorateurs de la Svanéthie se trouvait donc ainsi mis en sûreté. M. T. réussit également à publier çà et là quelques spécimens de ses trouvailles. Mais la masse des documents qu'il avait recueillis au prix de tant de fatigues et de dangers resta pendant plus d'un quart de siècle menacée d'être abandonnée à l'oubli. Pour en sauver l'essentiel, il fallut toute la persévérante énergie de l'auteur, soutenue par celle de quelques amis et admirateurs dévoués. Le volume imprimé grâce à leur généreuse initiative ne ressemble que de loin au monument projeté en des temps meilleurs par la Société d'histoire et d'ethnographie géorgiennes ; mais peut-être, dans sa tenue modeste et discrète, n'en fait-il que plus d'honneur à la foi patriotique, qui malgré sa détresse présente, n'a pas reculé devant les sacrifices nécessaires à cette publication. Rédigé tout entier en géorgien, il s'adresse à des lecteurs qui peuvent se passer d'une carte géographique de la région visitée par les explorateurs. Mais un index onomastique eût été d'un utile secours à tout le monde. Nous en constatons l'absence, non pour nous

en plaindre, mais pour expliquer en partie ce que le présent aperçu a de superficiel et de décousu. Il nous eût été agréable que M. T. pût voir dans cette brève analyse la preuve de l'attention que nous avons donnée à son méritoire travail.

P. P.

John Fraser. *The Gaelic Notitiae in the Book of Deer.* Dans *Scottish Gaelic Studies*, t. V (1938), p. 51-66.

Le manuscrit Ii. VI. 32 de la bibliothèque de l'Université de Cambridge (VIII[e] ou IX[e] siècle), contient, sur des pages laissées d'abord blanches, une série de *memoranda* en gaélique, écrits par plusieurs mains au XII[e] siècle, sans doute. Elles se rapportent à Deer, dans le comté d'Aberdeen, ainsi qu'à d'autres endroits du voisinage, et proviennent peut-être du monastère de Deer. On en connaît une dizaine d'éditions ou de traductions, dont la plupart sont de simples arrangements de celles de Whitley Stokes (*Saturday Review*, 8 décembre 1860) et de John Spalding (*The Book of Deer*, 1869). M. Fraser les a transcrites avec soin de l'original, les traduit et les annote avec la compétence d'un philologue et d'un critique qui connaît parfaitement le pays et la langue du document, l'irlandais moyen, aussi bien que le gaélique moderne de la région d'Aberdeen, qui peut aider à identifier les noms de lieux. M. F. remarque à bon droit, concernant la première notice et la plus célèbre, qui raconte en détail la venue à Deer de S. Columba d'Iona, qu'elle ne saurait être tenue pour une preuve de la visite de Columba, ni pour une preuve du contraire. Il fait ressortir que le rôle principal, dans la tradition que reflètent ces notices, est joué par S. Drostan. Une lecture attentive le montre à l'évidence. Il est difficile d'échapper à la conclusion que l'histoire du passage de S. Columba à Deer n'est qu'une addition pittoresque à une tradition d'ailleurs sérieuse. La première notice constitue un témoignage fort satisfaisant de l'existence à Deer d'une fondation qui se rattachait à celles de Columba. Elle a été rédigée par un auteur qui connaissait un document plus ancien, ou peut-être tirée directement de ce document qui mentionnait l'établissement monastique d'Aberdour. Elle est cependant de beaucoup postérieure aux événements qu'elle raconte. Il s'agit d'une tradition confuse, mais qui certes ne manquait pas de fondement.

P. G.

Beiträge zur Geschichte von St. Trudpert, herausgegeben von Theodor Mayer. Freiburg i. Br., Wagner, 1937, in-8°, 200 pp., planches, cartes (= *Veröffentlichungen des Oberrheinischen Instituts für geschichtliche Landeskunde*, III).

Un recueil de sept études substantielles, à sujet bien circonscrit, et qui mérite de retenir l'attention des historiens. M. Mayer, dans son chapitre liminaire (*St. Trudpert und der Breisgau. Eine Zusammenfassung*), donne l'orientation générale indispensable pour introduire le lecteur aux travaux des spécialistes qu'il a groupés et qui s'appellent N. Fickermann, M. Beck, F. Hefele, H. Büttner, Th. Mayer-Edenhauser, J. Bastian. L'œuvre commune est offerte à M. Aloys Schulte en hommage à ses quatre-vingts ans.

S. Trudpert, qui vécut au VII^e^ siècle dans un ermitage du Brisgau, mourut victime d'un attentat ; il est honoré comme martyr le 26 du mois d'avril. Son nom demeura attaché à une abbaye, la plus ancienne de la Forêt-Noire, qui fut érigée sur sa tombe. Ni le saint ni le monastère n'ont joué un rôle historique fort important, et ceci atténue nos regrets devant la réelle indigence de la documentation. La *Vita* ou *Passio S. Trudperti*, sous les formes diverses, assez tardives, qui nous sont parvenues (*BHL.* 8328-8333), n'a jamais inspiré grande confiance aux critiques. Les moins sévères n'hésiteront pas à éliminer certains traits qui appartiennent à l'image traditionnelle du saint, mais dont le caractère artificiel est manifeste, telle la parenté entre S. Trudpert et S. Rupert, dont on a fait deux frères, venus d'Irlande. Ainsi, par la vertu de l'assonance, furent réunis ailleurs Médard et Gildard. M. Krusch a édité en 1902 la recension *BHL.* 8328, qui remonte au X^e^ siècle ; il rejette le témoignage de l'hagiographe, comme dicté par des mobiles trop intéressés.

Sans vouloir sauver en bloc un texte qui d'ailleurs ne le mérite nullement, M. Marcel Beck (*St. Trudpert bis zum 10. Jahrhundert*) a dégagé de cette gangue quelques éléments qui, à son sens, pourraient dériver d'une source plus ancienne. Ainsi, la mention des *Alamannorum partes* (c. 6), où les assassins de Trudpert tentèrent de trouver un refuge, évoquerait une région encore rebelle à l'emprise du christianisme. De plus, la conquête chrétienne en ces parages s'étant faite sous l'impulsion des missionnaires irlandais, l'activité apostolique du saint se rattacherait à leur sphère d'influence et devrait être placée dans la première moitié du VII^e^ siècle. Notons encore que M. B., tout en n'ignorant rien des faux diplômes qui furent fabriqués à Saint-Trud-

pert, ne saurait cependant, avec M. Krusch, reconnaître dans les récits de l'hagiographe les motifs qui inspirèrent ces falsifications ; celles-ci sont d'un âge nettement postérieur.

Mais il convient de réserver une attention spéciale à l'étude, si rigoureusement conduite, de M. Norbert Fickermann : *Ueber die metrischen Subskriptionen der Passio Trudperti* (p. 31-60). Lorsque Henschenius traita, en 1675, de S. Trudpert (*Act. SS.*, April. III, 424-40), il n'avait à sa disposition qu'une forme très altérée de la *Passio*, datant de la fin du XIII^e^ siècle. En publiant, faute de mieux, ce texte (*BHL.* 8333), notre prédécesseur trouva dans la copie qui lui avait été transmise par le P. Gamans matière à quelques conjectures touchant la recension plus ancienne, qui lui échappait. A la fin du premier livre de la *Passio*, une main récente avait inséré, dans le manuscrit de Saint-Trudpert qui avait servi à Gamans, une pièce de vers qui débute ainsi :

Has Erganbaldus Trudperti martyris almi
Praesul post cineres renovando restruxerat aedes,
Tactus amore Dei...

Henschenius, qui a imprimé les quatre premiers vers — on peut lire aujourd'hui le poème entier soit dans l'édition de M. Krusch, soit chez M. Fickermann —, opina que la Passion originale avait été composée par un abbé de Saint-Trudpert, Erkanbald ; celui-ci aurait écrit au IX^e^ siècle. Ces suggestions furent accueillies par B. Pez ; lorsqu'il découvrit une recension plus ancienne de la *Passio*, il l'attribua sans hésiter à l'abbé Erkanbald. F. J. Mone admit, de même, cette attribution. M. Krusch, le premier, la rejeta délibérément ainsi que la date présumée ; mais il continua de regarder Erkanbald comme un abbé de Saint-Trudpert. M. F., qui a repris avec des soins minutieux l'examen de la tradition manuscrite, donne au problème une solution entièrement nouvelle. La voici, en résumé.

Deux pièces de vers, *BHL.* 8330 et 8331, se lisent respectivement dans les manuscrits *3a* et *3b* du texte édité par M. Krusch (p. 363), et là seulement. La première est celle dont Henschenius a eu connaissance par Gamans. L'auteur des poèmes, qui s'appelle *Erchanbaldus praesul*, n'est pas un abbé, mais bien l'évêque de ce nom qui occupa le siège de Strasbourg († 991), et dont nous possédons quelques *opuscula* métriques fort semblables (cf. Böhmer, *Fontes*, III, 1-4). Au X^e^ siècle, Saint-Trudpert appartenait déjà en propre à l'Église

de Strasbourg, et c'est ce qui explique les frais de restauration qu'à la suite d'un incendie Erkanbald y assuma. Une translation des restes du saint eut lieu à cette occasion. Le court récit *BHL.* 8335, qui ne doit pas être séparé du texte de la *Passio*, fixe la cérémonie en 962 et en attribue tout l'honneur à l'évêque de Constance S. Conrad († 976). Mais ce récit a dû subir les retouches fâcheuses d'un interpolateur, dont la main se retrouve dans la Passion elle-même (au chap. 2, où il place la mort de S. Trudpert en l'année 607), et qui puisait ses éléments de chronologie dans Otton de Freising. M. F. est d'avis que la translation n'eut lieu qu'après 965 et en présence des deux évêques de Constance et de Strasbourg.

Ajoutons que le premier poème est une dédicace, adressée aux moines de Saint-Trudpert. Sans doute était-il placé en tête de l'exemplaire de la *Passio* qui leur était destiné, comme texte à une miniature-frontispice représentant le saint. Voici les derniers vers :

Sub pede Thrutberti, eya, memento mei.
Spernere, mi monachi, talem nolite patronum.
O quicumque legis : liber est correctior iste ;
Idem correxit, carmina qui posuit.

Quant au second poème, il devait se lire originairement dans le manuscrit de la *Passio Trudperti* que l'évêque-écrivain s'était réservé pour sa bibliothèque personnelle. M. Fickermann a été chargé de republier les *opuscula* d'Erkanbald dans les *Monumenta Germaniae* au tome V des *Poetae*, qui est en préparation. M. C.

Zacarías García Villada. *Historia eclesiástica de España.* Tomo III. Madrid, Razón y Fe, 1936, in-8°, 482 pp.

Quelques semaines avant que n'éclatât la guerre civile, malgré les difficultés d'une situation déjà très troublée, le P. Z. García Villada eut la joie de voir paraître le tome III de son *Historia eclesiástica.* En juin 1936, il nous faisait part de ses projets et de sa volonté de continuer l'œuvre entreprise. Surpris à Madrid par la révolution, il fut arrêté et mis à mort. Est-il interdit de comparer cette mort à celle des martyrs de l'Église d'Espagne dont le P. G. V. a retracé les luttes et les souffrances ?

Le tome III sera sans doute le dernier de la série. On se souvient, en effet, que l'auteur avait perdu en 1931, dans un incendie criminel, une grande partie de sa documentation et qu'il lui avait fallu préparer sur nouveaux frais les volumes suivants. Le troisième comprend

la période qui s'étend depuis l'invasion arabe (711) jusqu'à la prise de Tolède par les chrétiens en 1085. Le livre est divisé en deux sections : l'Église dans le territoire envahi ; l'Église dans l'Espagne libre. Dans la première, l'auteur suit de préférence Fr. J. Simonet (*Historia de los Mozárabes de España*, 1897-1903), que le plus souvent il résume. Parmi les évêques de Tolède, le P. G. V. exalte surtout Cixila, auquel nous devons, dit-il, « une précieuse biographie de son prédécesseur S. Ildephonse » (p. 31). Ce texte (*BHL.* 3919), tout à fait légendaire ne mérite pas d'être qualifié de « preciosa biografia ». Les travaux de Rafael Castejón y Martinez de Arizala, *Córdoba Califal* (Córdoba, 1930), et de E. Lévi-Provençal, *L'Espagne musulmane au X^e siècle* (Paris, 1932), ne semblent pas avoir été mis à profit par l'auteur. Il y aurait trouvé des détails intéressants sur la topographie de Cordoue à l'époque des califes.

En parcourant la seconde partie du livre du P. G. V. on se rendra compte qu'il est encore bien difficile d'écrire l'histoire de l'Espagne chétienne entre le VIII^e et le XI^e siècle. L'invasion arabe a désorganisé toute la vie religieuse et brisé les cadres des anciens évêchés. De nouveaux diocèses ont été fondés et, à mesure que la *Reconquista* progresse, ils tâchent de défendre leur existence contre les anciens évêchés, qui, libérés du joug musulman, veulent renouer la tradition interrompue. Le P. G. V. passe en revue tous les diocèses depuis la Galice jusqu'à la Catalogne. Personne ne lui reprochera de ne pas avoir su élucider les nombreux problèmes qui se posent. Aussi longtemps que les éditions critiques des pièces d'archives et des cartulaires feront défaut, il sera impossible de retracer les fastes épiscopaux de la péninsule, pendant ces quatre siècles. Laissant de côté les questions de détail, l'auteur aurait pu dégager plus clairement pour chaque diocèse les phases principales de son histoire et noter les points douteux ou controversés. Voici quelques exemples. D'après le P. G. V., Oviedo serait devenue la métropole du royaume asturien (pp. 191-94, 318). Rien ne le prouve, et M. L. Barrau-Dihigo, après avoir scrupuleusement interrogé les textes, disait qu'il serait téméraire de le soutenir (*Recherches sur l'histoire politique du royaume asturien*, Tours, 1921, p. 101). Au XI^e et au XII^e siècle, Oviedo n'hésita pas, dans sa rivalité avec Tolède, à forger de toutes pièces des titres à l'appui de ses prétentions. Les actes du premier concile d'Oviedo — qui sont l'œuvre d'un faussaire — contiennent des passages comme celui-ci, où l'allusion est transparente : *Toletum totius Hispaniae antea caput extitit, nunc vero Dei iudicio cecidit, cuius loco Ovetum surrexit.*

Il n'est pas davantage prouvé que les évêques d'Oviedo du IXe siècle aient entretenu des relations avec la papauté.

Le P. Manuel Risco avait cru pouvoir soutenir contre Morales et Florez qu'antérieurement à l'invasion arabe, León avait possédé un évêché. Ses raisons n'ont pas convaincu M. Cl. Sanchez Albornoz qui estime que le diocèse de León n'a pas été créé avant le règne d'Ordoño Ier (850-866). Le P. G. V., sans rencontrer les objections de M. Sanchez Albornoz (*Estampas de la vida en León hace mil años*, Madrid, 1934, p. 9-10), se range à l'avis de Risco.

Dans un article publié en 1934 (cf. *Anal. Boll.*, LIV, 427), le P. G. V. avait retracé l'histoire de l'évêché de Valpuesta, qui, érigé en 804, disparut en 1086. Il reproduit ici sans changement ses conclusions, à savoir que Valpuesta, au début, fut promu au rang de diocèse pour administrer la partie du territoire de l'évêché de Calahorra qui avait échappé à la domination arabe. Selon Dom L. Serrano, Valpuesta prit la succession de l'ancien diocèse d'Oca (cf. *Anal. Boll.*, LV, 387).

En Navarre et en Aragon la situation est encore plus confuse, et, dans l'exposé du P. G. V., on ne perçoit pas très clairement l'évolution des différentes circonscriptions. Qu'il s'agisse de Pampelune ou de Jaca-Huesca (appelé aussi *Episcopatus Aragonensis*), les difficultés sont les mêmes. D'un côté, il y a rivalité entre Pampelune et le monastère de Leyre, de l'autre, rivalité entre le monastère de San Juan de la Peña et les évêques de Jaca-Huesca. Leyre se glorifie d'être le panthéon des rois de Navarre, San Juan de la Peña celui des rois d'Aragon. Aux XIe et XIIe siècles chacun défend ses prétentions par des chartes fausses ou interpolées.

Dès le IXe siècle, le sanctuaire de Saint-Jacques de Compostelle reçut des seigneurs et des fidèles de nombreuses donations, appelées du nom de *Votos*. Afin de donner à cette tradition une origine plus glorieuse, un faussaire imagina le célèbre *privilegio de los Votos*. Le P. G. V. n'a pas jugé superflu d'en reprendre l'examen. Sa conclusion est que ce document est certainement apocryphe. Espérons que c'est la dernière fois qu'il faudra revenir sur cette pièce, qui n'est qu'une grossière supercherie. Quant au *Privilegio de los Votos de San Millán de la Cogolla*, ce n'est qu'un maladroit décalque de celui de Saint-Jacques (p. 270).

Pour décrire la vie monastique, le P. G. V. avait un excellent guide dans les travaux du P. Perez de Urbel, *Los monjes españoles en la edad media* (cf. *Anal. Boll.*, LIV, 189). Jusqu'au Xe siècle, ce sont les règles wisigothiques qui sont observées dans les monastères d'Espagne.

Peu à peu, à une date qu'il est difficile de préciser, la règle bénédictine pénétra dans la péninsule. S'il fallait en croire le premier document du cartulaire de *San Vicente de Oviedo*, daté de 771, ce monastère aurait adopté dès le VIII^e^ siècle la règle de S. Benoît. Le P. Perez de Urbel n'avait pas hésité à le rejeter comme interpolé (t. II, p. 382). Le P. G. V. cite ce document (pp. 184, 302), mais sans se prononcer sur sa valeur. Au sujet de la règle de S. Benoît, un problème n'a pas encore été tranché. Nombreux sont les actes où, avec une insistance à peine voilée, il est dit que le monastère suit le code bénédictin. On peut se demander si, sous l'influence de Cluny, plusieurs documents n'ont pas été remaniés ou falsifiés avec l'intention d'effacer les traces des anciennes traditions monastiques de l'Espagne et de montrer au contraire le rayonnement de la règle bénédictine. Le chapitre sur le monachisme se termine par une brève énumération des saints qui ont illustré l'Espagne du IX^e^ au XI^e^ siècle. Parmi eux l'auteur cite les deux ermites légendaires de San Pedro de Arlanza, Arsène et Silvain, et les martyrs de San Pedro de Cardeña, tout aussi légendaires.

Un chapitre spécial intitulé : *Influence religieuse et scientifique de l'Espagne dans l'empire carolingien*, rappelle le rôle joué par des membres du clergé d'Espagne en dehors de leur pays : S. Pirmin, S. Benoît d'Aniane, Claude, évêque de Turin, Prudence, évêque de Troyes, Théodulphe, évêque d'Orléans, Agobard, évêque de Lyon. A propos des nombreuses fondations de S. Pirmin, l'auteur s'appuie sur un document du pape Zacharie (JAFFÉ-LOEWENFELD, 2289). C'est un faux, comme le montrait récemment encore A. Brackmann (*Germania pontificia*, vol. II, 2, Berlin, 1937, p. 11). B. G.

Gesammelte Aufsätze zur Kulturgeschichte Spaniens in Verbindung mit M. HONECKER und G. SCHREIBER herausgegeben von H. FINKE. Bd. 6. Münster, Aschendorff, 1937, in-8°, 464 pp., illustrations (= *Spanische Forschungen der Görresgesellschaft*, Reihe I).

Le sixième tome des *Spanische Forschungen* contient quinze articles. Le premier et le dernier : José VIVES, *Revistas españoles de Ciencias historicas ;* Ludwig KLAIBER, *Katalonien in der deutschen Wissenschaft*, rendront de précieux services à tous ceux qui s'intéressent à la bibliographie de l'histoire d'Espagne. M. Vives, directeur des *Analecta sacra Tarraconensia* et de la *Bibliografia hispánica de Ciencies histórico-eclesiástiques*, énumère les centres scientifiques de la péninsule et donne la liste de leurs publications, indiquant l'état

de chaque collection. M. L. Klaiber passe en revue tous les travaux que, depuis le XVIIIe siècle, les historiens allemands ont consacrés au passé de la Catalogne. Un nom mérite une mention spéciale, celui d'H. Finke, qui, aidé de nombreux collaborateurs, presque tous ses disciples, a fondé un centre très actif d'études hispaniques.

M. J. Vincke, continuant ses travaux sur les relations de l'Église et de l'État, en Catalogne et en Aragon, au moyen âge, réunit de nombreux documents relatifs à l'introduction de la *Vita communis* dans le clergé : *Die Vita Communis des Klerus und das spanische Königtum im Mittelalter*. Il montre à quelles préoccupations obéissait le pouvoir laïc en s'efforçant de soumettre les ecclésiastiques aux observances de la vie commune et quels liens se nouèrent peu à peu entre les institutions religieuses et les autorités civiles. Espérons que l'auteur exposera un jour comment les différentes règles monastiques et les mouvements de réforme pénétrèrent dans les territoires de la couronne d'Aragon.

Souvent les manuels de littérature espagnole consacrent un paragraphe aux *Traductores de Toledo*. C'est, y lit-on, à l'archevêque de Tolède, Raymond, que revient la gloire d'avoir introduit les œuvres arabes dans les milieux occidentaux, en organisant une école de traducteurs, qui divulguèrent les écrits des auteurs arabes. Mais, note M. A. Gonzalez Palencia (*Noticias sobre don Raimundo, arzobispo de Toledo*), quand on veut avoir quelques éclaircissements sur la personne de l'archevêque, on s'aperçoit qu'elle est enveloppée d'épaisses ténèbres. En réunissant les documents qui lui ont permis d'écrire son magnifique ouvrage : *Los mozárabes de Toledo en los siglos XII y XIII* (Madrid, 1926-1930), M. G. P. a découvert plusieurs pièces d'archives qui jettent une vive lumière sur Raymond de Tolède. Administrateur actif et industrieux, il veilla jalousement sur le patrimoine de son diocèse. Il enrichit la cathédrale d'importantes dotations. Parmi les travaux qu'il entreprit à Tolède et dans son évêché, M. G. P. signale les constructions hydrauliques destinées à alimenter les moulins. Dans tous ces documents, il n'est pas question de la protection que Raymond accorda aux traducteurs. Aussi, conclut l'auteur, si l'on étudie les rares mentions relatives à ce sujet, on ne peut prouver l'existence d'une école de traducteurs, organisée par l'archevêque. Toutefois les nombreuses traductions faites à Tolède au XIIe siècle permettent de conjecturer que l'actif prélat ne se désintéressa pas de cet important travail.

Les études préparatoires à l'édition des œuvres de Maître Eckart, de S. Albert le Grand et de Nicolas de Cues, ont permis de constater que la bibliothèque de Cues, fondée par le célèbre cardinal, contenait des manuscrits très importants. M. M. Honecker a dressé l'inventaire de ceux qui renferment des écrits de Raymond Lulle (*Lullus-Handschriften aus dem Besitz des Kardinals Nicolaus von Cues*). Ils sont au nombre de dix. Sur le folio 48^{v} du *codex Cusanus* 84 a été transcrite la liste des œuvres du bienheureux. Elle se termine par un passage qui correspond mot à mot à l'*explicit* de la *Vita beati Raymundi Lulli* (*BHL.* 7067), rééditée ici même (t. XLVIII, 130-78) d'après le manuscrit latin 15450 de la bibliothèque Nationale de Paris, signalé par M. H.

Citons encore Gertrud Richert, *Vom Altar des hl. Vincens von Nuno Gonçalves*, et un article posthume du P. Beda Kleinschmidt : *San Francisco auf spanischen Gerichtsbildern*, qui forme un complément à celui qu'il avait publié au t. II des *Spanische Forschungen* (cf. *Anal. Boll.*, XLIX, 175). B. G.

Ezio Franceschini. *Studi e note di filologia latina medievale*. Milano, Vita e Pensiero, 1938, in-8°, VIII-205 pp. (= *Pubblicazioni della Università cattolica*, Serie IV, vol. 30).

Des six études réunies dans ce volume, une seule intéresse directement l'hagiographie : *Il Περὶ τοῦ βίου τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου di Epifanio nella versione latina medievale di Pasquale Romano* (p. 107-128). En dépit de ses prétentions critiques, la Vie de la Sainte Vierge, écrite vers 800 par le moine byzantin Épiphane (*BHG*^{3}. 1049), n'est qu'un tissu de légendes naïves ou pédantes. La traduction latine que M. Franceschini vient de tirer du manuscrit 227 de Balliol College, à Oxford, est due à ce Pascal de Rome, sur qui le regretté professeur C. H. Haskins avait plus d'une fois attiré l'attention, notamment dans *Byzantion*, t. II (1926), p. 231-34, et dans ses *Studies in Mediaeval Culture* (Oxford, 1929), p. 165-69. Pour juger de la fidélité de la version et de son intérêt pour les philologues, M. F. n'a pas manqué de la comparer à l'original. Mais le malheur veut qu'il n'ait pu mettre la main sur l'édition d'A. Dressel (1843), établie d'après les mss. grecs 634 et 442 de la bibliothèque Vaticane. Or, en maints endroits où le traducteur latin s'écarte du texte de l'édition princeps de Mingarelli (1774), ses leçons correspondent exactement à celles des Vaticani de Dressel (voir, p. ex., p. 114, n. 14 ; p. 116, n. 2 ; p. 117, n. 6, 9, 10, 11,

13, 15 ; p. 118, n. 1, 4, 5, 9). La publication de M. F., bien que déparée par trop de coquilles dans les citations en grec, doit être recommandée à tous ceux qu'intéresse l'histoire des relations intellectuelles entre Byzance et le monde occidental au XII^e siècle.

Voici le titre des cinq autres « Studi e note » : *Glosse e commenti medievali a Seneca tragico ; Di un commento al VI dell' Eneide attribuito a Nicola Trevet ; Codici di florilegi aristotelici in biblioteche italiane ; Il commento di Giacomino da Mantova al prologo dell' Andria di Terenzio ; Gli « Argumenta tragoediarum Senecae » di Albertino Mussato.* Fr. HALKIN.

Eliodoro CAPOBIANCO. *S. Amato da Nusco.* Avellino, 1935 (1936), in-8°, 383 pp.

Cet ouvrage posthume de Mgr Capobianco mérite excellemment le sous-titre qui lui a été donné : « monografia storico-critica ». S'appuyant sur des pièces d'archives et autres documents anciens, notamment sur le *Diptychon* de Salerne, publié par C. A. Garufi en 1922 (*Fonti per la Storia d'Italia*, t. LVI, p. 231), et sur le testament de S. Amatus, dont l'authenticité fut démontrée dès 1881 par B. Capasso (*Archivio storico per le provincie napoletane*, t. VI, p. 543-50), l'érudit chanoine relègue définitivement au royaume des légendes les inventions des hagiographes de Montevergine. Pour faire de l'évêque de Nusco un disciple de leur fondateur, S. Guillaume de Verceil († 1142), ces bons moines n'avaient pas hésité à le rajeunir de cent ans et à fixer la date de sa mort au 31 août 1193 au lieu du 30 septembre 1093. Après trois cents pages de discussions et de réfutations, Mgr C. expose en un bref chapitre ce qui lui paraît devoir rester debout des légendes de S. Amatus. C'est assez peu de chose ; mais nous craignons que ce ne soit encore trop. Peut-on vraiment accorder une pleine confiance à François de Ponte? Son récit (*BHL.* 359) est le plus ancien qui existe, mais il ne remonte pas au delà de 1461 : près de quatre siècles s'étaient écoulés depuis la mort du saint. Le dernier chapitre, consacré au culte, rapporte les cinq translations du corps de S. Amatus. En appendice, une liste aussi complète que possible des évêques de Nusco. Fr. HALKIN.

Raymond Thompson HILL. *Two Old French Poems on Saint Thibaut.* New Haven, Yale University Press, 1936, in-8°, VI-182 pp.

Les deux Vies en vers de S. Thibaut, conservées dans le manuscrit

français 24870 de la bibliothèque Nationale de Paris, ont été publiées il y a quelques années par Mlle Manning (cf. *Anal. Boll.*, XLIX, 205). M. Hill, tout en rendant hommage à ce travail consciencieux, a jugé qu'il n'était pas inutile de republier ces deux poèmes d'après le même manuscrit. En quelques points, le texte de M. H. marque un progrès sur celui de sa devancière, mais on peut se demander si ces quelques retouches nécessitaient une nouvelle édition.

La dissertation de M. H. apporte-t-elle une solution définitive au problème des sources latines des deux Vies françaises, problème traité d'une manière incomplète par Mlle Manning ? Il ne semble pas. Le long poème dérive manifestement de la Vie écrite par Pierre de Vaugadizza (*BHL.* 8031). Afin de faciliter la comparaison des deux pièces, l'auteur publie au-dessous de la version française le texte latin, d'après le manuscrit 10 de la bibliothèque d'Alençon. Il est plus malaisé de découvrir le modèle du second poème. Mlle Manning avait cru pouvoir le faire dépendre de la Vie *BHL.* 8038. Mais celle-ci ne représente pas le texte le plus proche. Après avoir collationné cinq manuscrits et les éditions des Bollandistes et de Mabillon, M. H. estime que la *Vita* la plus voisine se rencontre dans le manuscrit latin 5678 de la bibliothèque Nationale de Paris, dont il publie quelques extraits. On ne voit pas pourquoi M. H. a limité ses recherches à cinq manuscrits. Les témoins des *Vitae S. Theobaldi* sont beaucoup plus nombreux, et on ne pourra identifier à coup sûr la source du poème français qu'après avoir interrogé ces témoins et revisé tout le dossier des Vies latines de S. Thibaut. Le Miracle du vin, que M. Th. H. n'a rencontré que dans le ms. latin 5678 de Paris, se lit aussi, rédigé en termes identiques, dans la compilation de Vincent de Beauvais. B. G.

Jeanne Vielliard. *Le Guide du pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle.* Mâcon, Protat, 1938, in-8°, xvii-150 pp., planches et cartes.

L'édition complète des cinq livres du *Codex Calixtinus* ou *Liber Sancti Iacobi* est attendue depuis longtemps. En Angleterre, en Allemagne, en France, en Espagne, des historiens ont réuni des matériaux en vue de ce travail, mais jusqu'à ce jour aucun de ces projets n'a abouti. Le quatrième livre, qui comprend l'histoire de Charlemagne et de Roland par le pseudo-Turpin, vient d'être réédité coup sur coup par M. Ward Thoron (cf. *Anal. Boll.*, LIII, 165), par M. C. Meredith-Jones (*Historia Karoli Magni et Rotholandi ou Chronique du pseudo-*

Turpin, Paris, 1936) et par M. H. M. Smyser (*The Pseudo-Turpin*, Cambridge, Massachusetts, 1937). Le cinquième livre, connu sous le titre de « Guide des pèlerins qui se rendent à Saint-Jacques de Compostelle », n'était accessible jusqu'ici que dans l'article publié en 1882 par le P. Fita et M. J. Vinson (*Revue de linguistique et de philologie comparée*, t. XV, pp. 2-30, 225-68 ; cf. *BHL.* 4073). Mlle Vielliard, voyant que l'édition critique de l'ensemble du *Codex Calixtinus* se faisait attendre, vient de publier le « Guide du pèlerin » d'après deux bons manuscrits : celui du chapitre de Saint-Jacques de Compostelle, et le nº 99 des Archives de la Couronne d'Aragon, qui provient de Ripoll et fut transcrit en 1173.

De nombreuses hypothèses ont été émises au sujet de l'origine, de l'auteur et de la date du *Codex Calixtinus*. Sans entrer dans le détail de ces discussions, Mlle V. croit pouvoir conclure que le *Liber Sancti Iacobi* a été compilé vers 1139. L'auteur du cinquième livre est sûrement un Français, et très vraisemblablement Aimery Picaud de Parthenay-le-Vieux.

Au point de vue hagiographique, le chapitre le plus intéressant est le VIIIe, intitulé : *De corporibus sanctorum que in ytinere sancti Iacobi requiescunt que peregrinis eius sunt visitanda.* On y trouve des renseignements, en général très précis, sur les sanctuaires qui jalonnent les routes de France conduisant à Compostelle. Le plus souvent, Aimery résume la légende du saint patron ; une fois, à propos de S. Eutrope, il reproduit intégralement la Passion (*BHL.* 2784). Les indications qu'il fournit sur les saints espagnols sont plus sommaires. Parmi celles-ci nous relevons ce passage : *Deinde visitandum est in Ispania beati Dominici confessoris corpus, qui calciatam que est inter Nageram urbem et Radicellas fecit, ubi ipse requiescit.* C'est, à notre connaissance, un des plus anciens témoignages du culte rendu à S. Dominique de la Calzada, mort à la fin du XIe ou au début du XIIe siècle. Ce que l'auteur dit des reliques de S. Gilles est assez obscur : *Erubescant igitur Ungarii qui dicunt se habere eius corpus, conturbentur omnino Cammelarii qui somniant se habere eius integrum corpus, tabescant Sancti Sequanici qui extollunt se habere eius caput, revereantur similiter Constanciani Normanni qui iactant se habere totum ipsius corpus* (p. 46). Les conjectures de Mlle V. sont intéressantes mais ne résolvent pas les difficultés du texte.

Aimery Picaud s'est-il servi, pour rédiger ce chapitre, surtout de traditions orales ou a-t-il résumé des documents hagiographiques ?

Une comparaison attentive du texte permettrait sans doute d'identifier plusieurs Passions ou Vies de Saints d'où il dérive. Grâce à l'édition publiée par Mlle V., il est maintenant possible d'entreprendre cette étude.

Notons, en terminant, que pour rendre le « Guide du pèlerin » accessible aux personnes qui ignorent le latin, Mlle V. a publié en regard une traduction française, dont on appréciera la clarté.

B. G.

Erik Boman. *Deux Miracles de Gautier de Coinci.* Paris, E. Droz, 1935, in-8°, CXX-87 pp.

Tauno Nurmela. *Le sermon en vers de la chasteé as nonains de Gautier de Coinci.* Helsinki, 1937, in-8°, 226 pp.

Arthur Långfors. *Miracles de Gautier de Coinci extraits du manuscrit de l'Ermitage.* Helsinki, 1937, in-8°, LVI-389 pp. (= *Annales Academiae scientiarum Fennicae*, B. XXXIV).

M. A. Långfors, qui prépare une nouvelle édition des Miracles de la Vierge de Gautier de Coinci, destinée à remplacer enfin celle de l'abbé Poquet, s'est rendu compte que la matière demande à être débrouillée et simplifiée au préalable. Sur son conseil, quelques jeunes romanistes ont pris pour sujet de thèse l'œuvre littéraire de Gautier de Coinci. C'est ainsi qu'en 1932, Mme A. Ducrot-Granderye faisait paraître ses *Études sur les miracles de Nostre Dame*, dans lesquelles sont décrits et classés 84 manuscrits comprenant les écrits du prieur de Vic-sur-Aisne (cf. *Anal. Boll.*, LII, 132-35). M. Erik Boman publie d'après tous les manuscrits connus deux Miracles de Gautier de Coinci : *L'image qui fut caution d'un prêt* ou *Légende de l'Antiphonètès* et *Le miracle de S. Basile* ou *Légende de la mort de Julien l'Apostat.* Il donne la liste des versions latines et romanes qui se rapportent à ces deux thèmes légendaires. Dans cette partie du travail de M. E. B., il y a à la fois trop et trop peu. Trop, s'il s'agit de découvrir la source à laquelle a puisé le poète ; trop peu, si l'intention de M. B. était de montrer l'origine et les ramifications des deux légendes dans les littératures latine et romane.

Le Miracle de l'*Antiphonètès*, dont les versions sont ici réparties, d'une manière assez artificielle, en cinq groupes, aurait été traduit pour la première fois du grec en latin par Jean le moine dans son *Liber de Miraculis.* Sur ce mystérieux personnage, M. B. se contente d'enregistrer les conclusions du P. Michael Huber (*Iohannes Monachus, Liber de Miraculis*, Heidelberg, 1913). Depuis, M. A.

Hofmeister a renouvelé le sujet. Il a pu réunir, sur le traducteur et le milieu dans lequel il a vécu, de nombreux renseignements : *Der Uebersetzer Iohannes und das Geschlecht Comitis Mauronis in Amalfi*, dans *Historische Vierteljahrschrift*, t. XXVII (1930), pp. 225-84, 493-508. C'est au plus tôt en 1087 que le *Liber de Miraculis* a été traduit en latin. Le destinataire auquel Iohannes a dédié son ouvrage : *Nobilissime vir atque clarissime bis consul, domne Pantalee* — que M. B. appelle un consul romain — appartient à une famille d'Amalfi dont M. A. Hofmeister a pu reconstituer toute la généalogie.

Parmi les rédactions latines en prose, M. B. signale un récit du troisième livre des *Libri Miraculorum* de Césaire d'Heisterbach. Ainsi que vient de le prouver M. A. Hilka, cette pièce a été ajoutée après coup à la collection originale (*Die Wundergeschichten des Caesarius von Heisterbach*, Bonn, 1937), et ne se rencontre que dans des manuscrits interpolés, tels que le *codex Bonnensis* auquel A. Meister dans son édition : *Die Fragmente der Libri VIII Miraculorum*, avait accordé un crédit immérité.

La traduction espagnole du conte : *La deuda pagada*, composée par Gonzalo de Berceo, a été republiée par C. Carroll Marden : *Veintitrès Milagros* (Madrid, 1929 ; cf. *Anal. Boll.*, XLVIII, 427).

Dans son classement, M. B. ajoute, sous une rubrique spéciale, un texte unique (*BHL.* 6208), dans lequel l'image, qui sert de caution, représente non plus la Vierge, mais S. Nicolas. On ne devine pas pour quelle raison ce texte est cité de préférence, par exemple, à *BHL.* 6174, 6175. Le Miracle de l'image de S. Nicolas a été souvent repris par les écrivains du moyen âge et récemment M. K. Meisen (*Nikolauskult und Nikolausbrauch im Abendlande*, Düsseldorf, 1931, p. 281-86 ; cf. *Anal. Boll.*, L, 176) et M. O. E. Albrecht (*Four Latin Plays of St. Nicholas*, Philadelphia, 1935, p. 43-54 ; cf. *Anal. Boll.*, LIV, 218) ont montré la popularité de ce conte pieux.

Au sujet des sources de la *Légende de S. Basile*, l'exposé de M. B. trahit une certaine inexpérience de la littérature hagiographique. Ce qu'il désigne sous la rubrique *Vitae Sanctorum* correspond aux *Vitae Patrum*. Il suffisait de consulter la *BHL.* pour constater que la Vie de S. Basile du pseudo-Amphiloque (*BHG.* 247), d'où dérivent les versions latines, a été insérée dans les *Vitae Patrum* et fut traduite en latin d'abord par Anastase le bibliothécaire (*BHL.* 1022), puis par Euphemius en 868 (*BHL.* 1023), et enfin par Ursus, au début du x^{e} siècle (*BHL.* 1024). Plusieurs études, que M. B. semble ignorer, lui

auraient simplifié sa tâche. L'excellente monographie que M. St. Binon vient de publier (*Essai sur le cycle de S. Mercure, martyr de Dèce et meurtrier de l'empereur Julien*, Paris, 1937 ; cf. *Anal. Boll.*, LVI, 146), nous dispense de les mentionner ici.

Le poème moral en vers de Gautier de Coinci, intitulé : *De la Chasteé as nonains* a été composé entre 1223 et 1227 pour les religieuses de Notre-Dame de Soissons. Écrit dans un style alerte, il est farci de réminiscences scripturaires et patristiques. M. T. Nurmela, avec une application minutieuse, s'est efforcé d'identifier les sources auxquelles a puisé Gautier. Le plus souvent il y a réussi. Cette abondance de citations de la bible et des Pères témoigne sans doute de la richesse et de la variété des lectures du prieur, mais supprime presque toute originalité de pensée. Les vers 920-925 dépendent d'un passage de la Vie de Ste Agnès (*BHL.* 156), et la glose marginale placée en regard dans le manuscrit de Soissons : *Ecce quod concupivi iam video, quod speravi iam teneo*, est empruntée presque mot pour mot cette *Vita*. Dans son édition, M. N. reproduit le manuscrit de l'Ermitage, une des meilleures copies de l'œuvre de Gautier de Coinci.

M. A. Långfors a pu le recevoir en prêt et l'étudier à loisir. Montfaucon avait cru qu'il provenait de la bibliothèque des rois de France Charles V et Charles VI. Ce n'est pas exact. Au XVIIIe siècle, il est mentionné parmi les livres de la bibliothèque du baron de Crassier, bibliothèque qui fut vendue à Liége en 1755. Le manuscrit de Gautier devint la propriété de Pierre Doubrowsky, secrétaire de l'ambassade de Russie à Paris, qui l'offrit à l'empereur Alexandre Ier.

En vue de l'édition critique des Miracles, M. L. publie environ 6000 vers d'extraits et quelques textes qui ne sont pas du prieur de Vic-sur-Aisne. Il donne également un poème moral inédit : *De la misère de l'homme et de la femme et de la peur qu'on doit avoir de mourir*, et une nouvelle édition de la pièce : *Dou saint dent Nostre Seigneur*, où un poète anonyme raconte la découverte miraculeuse, à l'abbaye de Saint-Médard de Soissons, d'une dent de lait de Jésus-Christ. La source latine à laquelle l'auteur français fait allusion n'a pas encore été retrouvée. Guibert de Nogent († ca. 1124) dans son *De pignoribus sanctorum*, s'était élevé avec force contre l'authenticité de la prétendue relique de l'abbaye de Soissons. Il semble bien que ses protestations ne parvinrent pas à faire entendre raison aux religieux, et la traduction en vers français, composée sans doute au XIIIe siècle, montre que la relique était encore en honneur dans le monastère. B. G.

Josiah Cox Russell et John Paul Heironimus. *The Shorter Latin Poems of Master Henry of Avranches relating to England.* Cambridge, Mediaeval Academy of America, 1935, in-8°, xxiii-162 pp. (= *Studies and Documents*, No. 1).

Josiah Cox Russell. *Dictionary of Writers of Thirteenth Century England.* Londres, Longmans, 1936, in-4°, x-210 pp. (= *Special Supplement No. 3 to the Bulletin of the Institute of Historical Research*).

La publication des poèmes hagiographiques d'Henri d'Avranches, commencée dans les *Analecta* par une collation du texte sur S. François d'Assise (*BHL.* 3101 ; t. XLIII, p. 96-114), a été interrompue pour laisser le champ libre aux travaux de M. J. C. Russell. Celui-ci nous avait fait connaître son intention d'étudier en détail toute l'œuvre du poète normand, et nous voulions profiter des résultats de ses savantes recherches, poursuivies en collaboration avec M. J. P. Heironimus. Le volume des deux érudits américains est d'une grande richesse. Il comprend d'abord un catalogue aussi complet que possible des poèmes d'Henri, avec indication des manuscrits et des éditions, au total 166 pièces. MM. R. et H. examinent ensuite les documents qui nous renseignent sur Maître Henri. L'histoire de sa réputation littéraire révèle de nombreuses aventures : ses œuvres ont été attribuées à des auteurs parfaitement inconnus ou même qui n'avaient jamais existé, alors que des recueils excellents, composés de son vivant, entre autres par le fameux moine de St. Albans, Matthieu Paris, auraient dû le garantir contre de telles méprises. Dans le corps du volume, les poèmes concernant l'Angleterre sont présentés par groupes, dans un ordre chronologique approximatif, précédés de larges introductions à chaque pièce ou groupe de pièces. On a omis les plus longs. Les Vies de saints proprement dites ne sont guère représentées par des éditions *in extenso*, car MM. R. et H. n'ont pas voulu empiéter sur nos projets. Pour la plupart, ce sont des arrangements de Vies en prose. Henri d'Avranches exprime son ambition et décrit sa méthode en pastichant Ovide, pour prélude de sa Vie de S. Oswald :

In nova fert animus antiquas vertere prosas
Carmina.

Il avait, dans ce genre, une facilité incontestable. Quelques poèmes édités par MM. R. et H. figuraient à la *BHL.* d'après les descriptions plus ou moins précises de T. D. Hardy, qui en attribua un bon nombre à Guillaume de Ramsey, personnage fantastique. C'est d'abord un groupe de quatre pièces concernant S. Thomas de Cantorbéry, *BHL.* 8225 (le début et la fin seulement sont édités ici),

8226, 8229, et un poème sur les révélations qui suivirent la mort de S. Thomas, (*Inc. Ecclesie matris in planctum vertitur omnis*) ; ensuite le prologue de la Vie de S. Edmond le martyr (*BHL.* 2394) et de la Vie de S. Hugues de Lincoln (*BHL.* 4021). Les auteurs corrigent heureusement, grâce au texte *BHL.* 8229, la date de la cérémonie préparatoire à la translation solennelle de S. Thomas de Cantorbéry (7 juillet 1220). La reconnaissance des reliques eut lieu le soir du dimanche 5 juillet, et non le 27 juin, comme on l'avait écrit jusqu'ici. A rappeler aussi deux ou trois poèmes perdus d'Henri d'Avranches : une Vie de S. Georges et une de S. Édouard le Confesseur, pour laquelle il fut payé par le roi en 1245, et des *Miracula S. Thomae Cantuariensis*, qu'il dit avoir détruits parce qu'on lui refusait son dû. Il n'est pas impossible pourtant, que ces *Miracula* aient été conservés ou refaits (pp. 35, 90). Ce serait le texte *Ecclesie matris*, indiqué plus haut. Quant à la Vie de S. Édouard, c'est peut-être la *Estorie de Seint Aedward le Rei*, éditée en 1920 par M. R. James. On mentionne encore une Vie de S. Georges *per Paulinum Piper*, également perdue (p. 138). Il semble donc que le roi Henri III s'intéressait particulièrement au martyr, dont la fête était chômée, avec certaines restrictions, depuis le synode d'Oxford de 1222 (Mansi, t. XXII, col. 1153). MM. R. et H. restituent encore à Henri d'Avranches deux hymnes en l'honneur de S. Edmond (Chevalier, *Repert. hymn.*, nos 19548 et 40116). Depuis 1925, date à laquelle nous commencions l'édition, un poème a été imprimé par Lord Francis Hervey, *The Pinchbeck Register*, p. 365-78 ; c'est la *Vita Fremundi*, *BHL.* 3147 ; d'autre part, une pièce est venue s'ajouter à l'œuvre hagiographique de Maître Henri, la Vie métrique de S. Hugues de Lincoln, *BHL.* 4021, éditée par Dimock, qui n'avait pas réussi à en identifier l'auteur.

Tout le volume des érudits américains est un modèle de soin et de diligence. Si nous y relevons quelques menues erreurs, c'est que le sujet nous intéresse de fort près. Il est bien certain que le synode d'Oxford de 1222 n'est pas le premier texte à mentionner la Toussaint (p. 36), car cette fête est plus ancienne de quelques siècles. Le passage cité vise la commémoraison des fidèles défunts (H. Bradshaw et C. Wordsworth, *Statutes of Lincoln Cathedral*, Part II, t. II, p. 833). P. 118, au lieu de « in the octave of St. Anthony », lire : le jour de l'octave de S. André (7 décembre 1226). En plaçant le poème sur S. François (*BHL.* 3101-3102) dans la littérature franciscaine (*Anal.*

Boll., XLIII, 97), nous n'avons point rangé l'auteur parmi les Frères Mineurs, comme les éditeurs ont cru le comprendre (p. 16). P. xxi, n° 133, ne faut-il pas lire *honus* au lieu de *honos?* P. 28, n° 90, ligne 3, *cito* au lieu de *scito?* P. 16, § 2, lire : *Giuliano*, et p. 14, note 5, *revi-viscens*. P. 47, vers 142-144, il nous semble que la citation cesse avant le mot *expressio;* ici une comparaison avec la source serait décisive, mais MM. R. et H. n'entrent guère dans ces questions. P. 38, vers 55 et 65, il faut lire sans doute *Po<n>tiniacum*.

L'ouvrage que nous venons d'analyser et bien d'autres publications avaient certes montré à M. Russell les difficultés dont se hérisse l'histoire littéraire du XIII^e^ siècle anglais. Son courage ne s'est point laissé abattre, cependant, et il a entrepris la tâche très difficile de composer un dictionnaire biographique et littéraire de toute cette période. Des recherches prolongées dans les archives et les bibliothèques, les catalogues de manuscrits et les travaux des bibliographes, ses prédécesseurs lointains et trop souvent mal informés, lui ont permis de faire progresser grandement nos connaissances. Son *Dictionary* jouira d'un sort enviable : il sera copié, critiqué, mais lu et employé par tout le monde. Dans les limites imposées par la faiblesse humaine et sous réserve de corrections et d'additions que chaque spécialiste pourra faire à l'occasion de ses travaux personnels dans ce vaste domaine, il représente très exactement l'état actuel de l'érudition sur les écrivains anglais du XIII^e^ siècle, tant latins que normands ou anglais.

P. G.

Séraphin Lenssen. *Saint Robert, fondateur de Cîteaux*. Dans *Collectanea Ordinis Cisterciensium Reformatorum*, t. IV (1937-1938), pp. 2-16, 81-96, 161-77, 241-53.

Id. *Le Fondateur de Cîteaux, Saint Robert*. Westmalle, Abbaye, 1937, in-8°, 66 pp.

La brochure du P. Lenssen est une réimpression, complétée et mise au point, de ses articles des *Collectanea*. Sans déroger à la gloire de S. Albéric et de S. Étienne Harding, second et troisième abbés de Cîteaux, l'auteur démontre, contre une opinion qui semble s'être accréditée dans certains milieux cisterciens, d'abord que S. Robert est le vrai fondateur de Cîteaux, et que ce retour à l'observance littérale eut l'abbé de Molesme pour principal inspirateur. Cette première partie de la tâche est relativement facile. Le P. L. énumère soigneusement toutes les sources anciennes concernant les débuts cisterciens ; il analyse leur témoignage et montre que, de tous, le moins favora-

ble à S. Robert est Guillaume de Malmesbury. Guillaume, en effet, s'intéressait particulièrement à S. Étienne, qui était originaire d'Angleterre et qui vivait encore au moment où Guillaume écrivait. Dans une seconde partie, le P. L. entreprend de prouver que S. Robert fut considéré comme fondateur et premier abbé par la tradition cistercienne du premier siècle. Ceci est déjà plus ardu. Il faut parfois un peu de bonne volonté pour ne pas entrevoir, dans certaines phrases et dans certains silences, que S. Robert, qui était reparti de Cîteaux pour Molesme après un an seulement de gouvernement, n'avait pas laissé à Cîteaux un souvenir impérissable ; au contraire, S. Étienne, dont la persévérance avait soutenu Cîteaux et procuré la diffusion de l'Ordre cistercien, prenait de plus en plus la première place. Il serait curieux de pousser plus avant le travail entrepris par le P. L., et de déterminer vers quelle époque se marque nettement ce changement d'opinion. P. G.

N. N. Condeescu. *La légende de Geneviève de Brabant et ses versions roumaines*. Bucarest, 1938, in-8°, 404 pp., fac-similés, planches et cartes (= *Académie roumaine. Études et Recherches*, IX).

L'auteur de cet intéressant ouvrage n'hésite pas à dénoncer lui-même, dans son avant-propos, les dangers et les abus d'un genre d'études que les Allemands désignent sous le nom de « Stoffgeschichte » et que M. Van Tieghem a proposé d'appeler la « thématologie ». C'est dire qu'en s'engageant lui-même dans cette province de la littérature comparée, M. Condeescu compte bien ne pas se départir des rigoureuses disciplines de l'histoire et de la psychologie. La pathétique légende de Geneviève et de Golo lui offrait un thème d'une remarquable vitalité, mais dont le dessin, à travers les accommodations diverses de milieu et de langue, demeure fort précis. M. C. a étudié, nous dit-il, « la formation et le succès d'un récit strictement localisé, aux personnages bien individualisés et qui se donne pour de l'histoire vraie ». Ce dernier point explique pourquoi nous avons à considérer ici le roman de la Palatine sous l'angle de l'hagiographie proprement dite : de graves auteurs ont placé Geneviève au rang des saints et honorent sa mémoire le 2 du mois d'avril.

Le livre de M. C. se partage en trois sections principales : I. La vie rhénane de Geneviève ; II. La diffusion européenne de sa légende ; III. Les versions roumaines. Comme chacun sait, le récit original est un Miracle de la Vierge, rédigé probablement par un clerc du Maiengau, à la fin du XIV^e^ siècle et destiné à illustrer les origines de la cha-

pelle de Frauenkirchen. Du texte latin primitif il ne reste aujourd'hui que des versions remaniées (*BHL.* 5393-5394). On nous permettra de renvoyer le lecteur à l'analyse qui a paru ici même (XLV, 418) d'un opuscule de M. G. Kentenich, comprenant l'édition du *Memorabile gestum* de Matthias Emyich. M. C. admet généralement les conclusions de M. Kentenich. Passant en revue les « sources livresques » d'où dérivent les trois motifs principaux réunis dans la légende, il réfute à la fois ceux qui prétendent y retrouver les débris d'un vieux mythe germanique, transmis par voie orale, et ceux qui défendent l'historicité, absolue ou partielle, des malheurs de Geneviève.

Parmi ces derniers, nous l'avons dit, il y a des hagiographes. La première notice imprimée que l'on connaisse sur la Palatine se lit dans l'ouvrage posthume de Jean Molanus : *Natales sanctorum Belgii et eorundem chronica recapitulatio*, paru à Louvain en 1595 et réédité à Douai en 1616. Au fol. 65, sous la rubrique : « Die secunda aprilis. De Genovefa Palatina, ducis Brabantiae filia », l'auteur indique sa source : « Ex Matthia Emmich, doctore Theologo, Carmelita conventus Bopardiensis an. 1472, qui est Ms. Confluentiae in Carthusia. » Dans l'épitomé de la légende, qui suit, Molanus ne met pas en doute l'existence de l'héroïne : « In dioecesi Treverensi obitus Genovefae palatinae. Haec, ducis Brabantiae filia, velut altera Susanna, suis temporibus emicuit pudicitia... » Il termine : « Supervixit usque ad proximum diem secundum aprilis. Cuius anima caelos transcendit, corpus autem in praedicto templo [Frauenkirchen] est reconditum. Ubi Deus... » Évidemment, c'est l'origine brabançonne attribuée à Geneviève qui a fait prendre la plume à Molanus. Il ne prévoyait pas que le passage qui avait éveillé son intérêt dans la lecture d'Emyich (*quae ex regio sanguine Franciae duxit originem, Brabantiae ducis filia, nomine Genovefa*) fournirait précisément aux critiques trois des arguments les plus décisifs pour reléguer le Miracle de Frauenkirchen au nombre des fictions littéraires (cf. KENTENICH, p. 17).

La notice de Molanus fut fréquemment mise à profit, et tout d'abord en Brabant. En 1638, Erycius Puteanus fit paraître à Louvain un petit livre intitulé : *Sanctae Genovefae, ducis Brabantiae filiae, ·conismus.* Quatre ans plus tard, Aubert Miraeus, à son tour, réserva une place à Geneviève dans ses *Fasti Belgici et Burgundici*, imprimés à Bruxelles. A la même époque, le jésuite André Brunner l'admettait dans ses *Fasti Mariani cum divorum elogiis.* Citons encore, parmi les jésuites, Antoine de Balinghem, Guillaume Gumppenberg,

Rader, Nadasi. A la date du 2 avril, Philippe Ferrari annonce : « Apud Treviros sanctae Genovefae », dans son *Catalogus generalis Sanctorum qui in martyrologio Romano non sunt* (Venise, 1625). M. C., bien à tort, y voit de la part de Ferrari un effort louable pour « repousser la fondatrice légendaire de Frauenkirchen parmi les saintes de deuxième zone » (p. 83). Signalons seulement que dans une note le martyrologiste, par une curieuse bévue, donne à l'épouse de Siegfried le titre de vierge, et prétend justifier son culte « ex tabulis ecclesiae Trevirensis ». Nous ne pensons pas qu'aucun document officiel de cette Église ait jamais contenu la fête de Geneviève de Brabant. Quant au 2 avril, on remarquera que cette date, empruntée par Molanus à la légende latine, se trouve coïncider avec celle d'une lettre d'indulgences concédée à Notre-Dame de Frauenkirchen en 1325 (cf. *Anal. Boll.*, XLV, 332). Henschenius et Papebroch, en 1675, ne partagèrent pas l'engouement de leurs contemporains ; en rangeant Geneviève parmi les *praetermissi*, ils notaient la carence de tout culte officiel (*Act. SS.*, April. I, 57).

La vogue que connut à cette époque l'histoire de la Palatine avait été causée surtout par un livre d'allure romanesque, adressé au grand public et que mentionnent nos prédécesseurs : « Renatus Cerizerius de hac Genovefa edidit gallice librum sub titulo Innocentiae recognitae, et multas novas inventiones adiunxit. » René de Ceriziers, qui fut membre de la Compagnie de Jésus pendant une vingtaine d'années, quitta son Ordre en 1641 et mourut aumônier du roi, en 1662. *L'Innocence reconnue* parut en 1634 et eut d'innombrables réimpressions et adaptations, en France, dans les Pays-Bas et ailleurs. Dans le sous-titre, Geneviève est appelée tantôt sainte, tantôt non, comtesse palatine ou princesse de Brabant. Nous avons eu la curiosité de relire quelques pages de ce fade morceau de littérature, justement oublié de nos jours, où les ornements d'un tour assez profane se mêlent aux maximes de la piété. Dans l'Avertissement, Ceriziers conjure son lecteur de ne point « prendre pour des feintes de roman » cette histoire, dont « Raderus dans sa Bavière, Ericius Puteanus et beaucoup d'autres peuvent garantir les principales circonstances » ; il n'y a rien dans toute la pièce, ajoute-t-il, « qui ne soit aussi véritable que divertissant ». M. C. consacre à *l'Innocence reconnue* et à sa nombreuse postérité plusieurs chapitres de son ouvrage, illustrés de tableaux qui montrent la diffusion de la légende à travers l'Europe entière.

Des versions roumaines, l'auteur a traité, comme il se devait, avec une particulière compétence. Ses compatriotes apprirent à connaître Geneviève, au XVII^e siècle, par l'intermédiaire d'un moine latinisant de Kiew, qui avait tiré son histoire des jésuites allemands pour l'introduire dans un recueil de Miracles de la Vierge, lequel fut traduit en roumain. Mais le conte pieux ne devint populaire que beaucoup plus tard, grâce à une traduction faite d'après un original français par le maître d'école Grigore Pleşoianu († 1857). Tout récemment, en 1931, un grand « roman historique » de l'écrivain Mihail Sadoveanu vint évoquer, une fois encore, les malheurs de la Palatine devant le public roumain. Fait à noter : dans ce livre, qui a pour titre « Sa Majesté l'Enfant de la forêt », la perspective du récit a quelque peu changé. C'est Bénoni, le fils de Geneviève, qui devient ici le héros central ; bien plus, à la faveur d'un épisode inédit, on a réussi à le rattacher au passé national moldave.

En rédigeant cette analyse, nous avons passé sous silence les appréciations peu flatteuses que M. C., s'improvisant théologien, a cru devoir exprimer sur la « marialogie (*sic*) effrénée » des auteurs de la Compagnie de Jésus (p. 107). Ce sont là des traits dont la pointe s'émousse d'elle-même.

M. C.

Francesco Pianzola. *Sant' Alberto Avogrado, dell' Ordine Mortariense.* Mortara (Pavia), 1937, in-8°, 80 pp., 4 pl.

Auteur d'un recueil de notices sur les *Santi, Beati e Venerabili in Lomellina* (1910), d'une plaquette sur la B^se Catherine de Gambolò (1916), et de *Memorie religiose della diocesi di Vigevano* (2 vol. parus, 1930, 1934), le P. Pianzola n'en est plus à son coup d'essai en hagiographie. Bien que destinée à un public très large, l'étude qu'il vient de consacrer à S. Albert, évêque de Bobbio, puis de Verceil, plus tard patriarche de Jérusalem et législateur des Carmes († 1214), prétend résoudre d'une manière critique et définitive tous les problèmes que soulève l'histoire passablement embrouillée de son héros. Comme de juste, la monographie s'inspire, en ordre principal, du courageux commentaire de Papebroch (*Act. SS.*, April. I, 769-802). Des ouvrages plus récents, comme les *Antichi vescovi d'Italia* du P. Savio (1898), ou l'histoire inédite des évêques de Verceil par F. I. Fileppi (XVIII^e s.), n'ont pas été négligés. Les *Discorsi historiali... de' vescovi di Vercelli*, œuvre posthume du chanoine M. A. Cusano (Vercelli, 1676), sont fréquemment cités. Mais cet auteur mérite-t-il d'être cru sur

parole, quand il affirme (p. 185) que S. Albert appartenait à la famille des Avogadri et que le pape Urbain III lui accorda la pourpre cardinalice? On ne trouve rien de pareil ni dans la notice nécrologique *BHL.* 122, ni dans la bulle à laquelle le P. P. nous renvoie (p. 24). A moins que la clausule : « Datum Veronae per manus *Alberti* S. R. E. presbyteri *cardinalis* et cancellarii » n'ait induit Cusano en erreur? Pour prouver, contre Papebroch, l'antiquité du culte de S. Albert dans le diocèse de Verceil, le P. P. n'a pu réunir (p. 56-58) que des arguments assez peu décisifs.

Assassiné à Saint-Jean d'Acre, le 14 septembre, en la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, l'ancien prieur des chanoines de Mortara fut, durant plusieurs siècles, honoré par les Carmes le 8 avril ; et sa fête est encore fixée à cette date dans le calendrier des chanoines réguliers de Latran et dans quelques diocèses de l'Italie septentrionale, tandis que chez les Carmes et à Verceil, elle a été transférée naguère au 25 septembre, c'est-à-dire au premier jour libre après l'anniversaire de la mort. Comment expliquer le choix du 8 avril, que rien ne paraît justifier? Le P. P. propose avec assurance (p. 54-56) une conjecture ingénieuse, mais gratuite, voire inconciliable avec certaines données qui semblent bien établies. Le 8 avril serait la date du décès d'un autre « saint » Albert, l'évêque de Bethléem dont Guillaume de Tyr fait mention à plusieurs reprises et qui est nommé dans une charte d'Ubald, archevêque de Pise, en 1186 (cf. *Gallia christiana*, t. XII, col. 688-89). Que l'on ait rapporté au patriarche de Jérusalem ce qui convenait en réalité à son homonyme et quasi contemporain l'évêque de Bethléem, Ughelli et Papebroch l'avaient déjà reconnu et démontré. Mais la confusion ne semble pas antérieure au XVII^e^ siècle, tandis que la fête du 8 avril était célébrée dès le début du XVI^e^ (cf. *Act. SS.*, t. c., p. 775, num. 33).

En terminant, l'auteur exprime le souhait de voir bientôt les leçons du second nocturne pour l'office de S. Albert corrigées à la lumière de l'histoire dans le bréviaire des chanoines de Latran et introduites à la date du 25 septembre dans les bréviaires de Verceil et de Vigevano. Puisse ce double vœu être promptement réalisé.

Fr. HALKIN.

Alberto CANALETTI GAUDENTI. *Il beato Pietro da Treja nella storia e nella leggenda.* Roma, 1937, in-8°, 109 pp., ill. (= *Collezione di « Miscellanea francescana »*, 1).

Tous ceux qu'intéresse l'histoire du XIII^e^ siècle franciscain se réjouiront de voir réunis en un volume les articles publiés par M. Ca-

naletti Gaudenti aux tomes XXXIV, XXXVI et XXXVII de la *Miscellanea francescana*. Ils applaudiront au zèle de l'auteur pour la gloire de son compatriote, le B. Pierre de Treja ou Montecchio, en latin Petrus de Monticulo (cf. *BHL.*, pp. 979, 986), l'ami du B. Conrad d'Offida. Ils loueront sans réserve son courage à détruire certaines légendes tardives et tenaces ; mais ils regretteront d'autant plus qu'un écrivain, animé de si bonnes intentions, n'ait pas suivi une méthode plus rigoureuse. Avant de s'engager dans l'examen de l'abondante littérature, imprimée et inédite, accumulée sous Pie VI en vue de la confirmation du culte et au lendemain de la béatification (1793), ne convenait-il pas de recueillir soigneusement et d'exploiter judicieusement toutes les indications qui nous sont fournies par les sources anciennes? De ces renseignements de première main on aurait tiré une notice assez maigre, sans doute, mais apparemment plus conforme à la réalité. Le reste n'est, pour ainsi dire, constitué que d'hypothèses discutables et de vaines polémiques. Maintenant qu'il a pris la peine d'étudier tout ce fatras, souhaitons au distingué professeur de l'« Apollinare » les loisirs suffisants pour reprendre son sujet sans plus s'inquiéter des « plaidoyers » du XVIII^e^ siècle. Il pourra ainsi nous donner, d'après les témoignages contemporains, la biographie définitive que nous attendons.

Fr. HALKIN.

R. LOENERTZ, O.P. *La Société des Frères Pérégrinants. Étude sur l'Orient dominicain.* I. Romae, Institutum historicum FF. Praedicatorum, 1937, in-8°, XII-209 pp. (= *Dissertationes historicae*, 7).

M. A. VAN DEN OUDENRIJN, O.P. *Das Offizium des heiligen Dominikus des Bekenners im Brevier der « Fratres Unitores » von Ostarmenien.* Ibid., 1935, in-8°, 192 pp., ill. (Même collection, 4).

Reprenant l'histoire des Missions dominicaines à la fin du XIII^e^ siècle, point où l'avait laissée M. Altaner, le P. Loenertz s'aperçoit qu'il ne peut faire un pas sans rencontrer sur son chemin la Société des Frères Pérégrinants. Celle-ci n'a jamais joui, aux yeux des historiens, d'une individualité bien définie, confondue comme elle le fut trop longtemps avec des organisations franciscaines portant le même nom, ou d'autres confréries plus étrangères encore à son esprit. Dans une série d'études précédemment parues à l'*Archivum Fratrum Praedicatorum*, le P. L. s'était déjà attaché à lui restituer sa physionomie originale. Il reprend ici l'ensemble de ses conclusions en les ordonnant de façon plus systématique.

La Société — un siècle plus tard, on eût dit la Congrégation — des

Frères Pérégrinants, institution purement dominicaine, soumise à l'autorité d'un vicaire général, est un groupement de maisons dont la plupart sont trop modestes pour pouvoir prétendre au titre de couvents et former une province ordinaire. Fondée entre 1300 et 1304, elle eut pour premier vicaire général fr. Franco de Pérouse, compta en fait de couvents proprement dits ceux de Péra, de Caffa, de Trébizonde et de Chios, connut deux suppressions d'une dizaine d'années chacune, l'une en 1363, l'autre en 1456, et échangea en 1603 son nom contre celui de Congrégation d'Orient, qu'elle garda jusqu'à sa disparition au cours du XIX^e^ siècle.

Les limites de son champ d'action varièrent avec celles des possessions des républiques méditerranéennes en Orient ; ses attributions furent instables. Dans les débuts déjà, son nom lui-même avait subi des modifications : le P. L. fait à ce propos des réflexions qui sembleront plus subtiles que plausibles. Comment expliquer en effet que, sensiblement vers le même temps (1335-1337), on voie apparaître l'expression : *Fratres de societate peregrinantium*, et disparaître cette autre : *Vicarius magistri ordinis super fratres de societate peregrinantium?* Par contre, nous nous plaisons à écouter l'auteur lorsqu'il relève, de façon piquante, que la fondation de la Société des Frères Pérégrinants enleva au nom même de Pérégrinants un sens qui lui était essentiel jusqu'alors. En permettant de les héberger, de les fixer à demeure en pays de mission, elle ramena dans les cadres de l'obédience régulière des sujets devenus trop semblables à des gyrovagues.

La partie la plus neuve et la plus considérable de l'exposé est celle où se trouvent réunies et classées les informations fournies par les documents pontificaux, nécrologes de couvents, récits de voyage, etc., concernant les hommes et les maisons de cette mission aux frontières mouvantes. L'auteur les fait parfois précéder d'une rapide estimation de la valeur des sources ; ailleurs il propose des identifications de personnages qui sont toujours suffisamment justifiées, quand bien même elles n'appelleraient pas toutes une adhésion sans réserve.

Cette histoire, patiemment reconstituée avec le minimum de lacunes, est menée dans ce volume-ci jusqu'en 1375, date de la première restauration, et exceptionnellement jusqu'à la fin du XV^e^ siècle. La tâche spirituelle des Pérégrinants dans les *contratae* de Romanie et du Kipčak est triple : il y a le ministère auprès des Latins, dans

les couvents ; le rôle joué dans les cadres des diocèses latins d'Orient ou simplement dans les rangs du clergé ; enfin, en Romanie, l'œuvre du retour des Grecs séparés, et, au Kipčak, les essais de pénétration parmi les Musulmans. Chacun de ces aspects a, dans l'une et l'autre Mission, des représentants qui méritent d'être cités : Guillaume Bernard et Franco de Pérouse, fondateurs respectivement des couvents de Péra et de Caffa ; Louis de Tabriz, prédicateur polyglotte, et Pierre Geraldi, auteur d'une lettre émouvante qui nous a été conservée ; Maxime Chrysobergès, créateur d'une liturgie gréco-dominicaine, et André Catrano de Pérouse, peut-être martyrisé en haine de la foi.

Les renseignements, plus vagues, que nous possédons sur la Mission de Perse (Iran, Arménie, Géorgie), prouvent que son rôle ne le cédait en rien à celui des deux précédentes. Un des mérites les plus signalés de cette Mission est le concours que certains de ses membres, en particulier l'évêque Barthélemy le Petit, de Bologne, apportèrent vers l'année 1330 aux débuts de la Congrégation des Frères Uniteurs d'Arménie. Ceux-ci, bien avant leur agrégation officielle à l'Ordre de S. Dominique, qui eut lieu deux siècles et demi plus tard, lui étaient rattachés par de multiples liens : observation de la majeure partie des Constitutions des Frères Prêcheurs, port de l'habit des Tertiaires, récitation du bréviaire dominicain.

Ce bréviaire, toutefois, se disait en arménien. Il avait été traduit du latin en cette langue pour la première fois en 1337. Tel est du moins l'avis du P. van den Oudenrijn qui, s'appuyant sur une note du missel arménien ms. 105 de la bibliothèque Nationale et un colophon du bréviaire Add. 16,408 du British Museum, rejette les dates avancées par des témoignages postérieurs à 1600. En outre, le rôle que ces témoignages font jouer à l'évêque Barthélemy dans l'œuvre de traduction est manifestement exagéré et ne pourrait lui être prêté qu'au détriment des trois seuls auteurs : fr. Pierre d'Aragon, Jean de Qrna, supérieur du monastère de ce nom et premier gouverneur de l'Ordre des Uniteurs, et Jacques Targman. Nous voulons bien suivre le P. v. d. O. là où il propose de ramener à ses justes proportions cette figure de l'évêque Barthélemy, que la légende a démesurément agrandie ; mais nous estimons, avec le P. Loenertz, que l'auteur charge trop la mémoire de Jean de Qrna, lorsqu'il met principalement sur le compte de ce dernier l'échec du projet initial, qui avait été de faire passer immédiatement tout le couvent arménien dans l'Ordre des

Frères Prêcheurs. Les relations cordiales qui se maintinrent par la suite prouvent que la faute en fut aux circonstances plus qu'à la volonté d'un seul homme.

Du bréviaire ainsi traduit, le P. v. d. O. extrait l'office de S. Dominique et le publie avec une version latine et des commentaires. Retenons surtout quelques points curieux touchant les leçons des nocturnes. A l'encontre de ce qui se passait en Occident, où l'usage avait prévalu, dès 1239, de remplir les trois dernières leçons par des extraits d'une homélie de S. Augustin, les neuf leçons du bréviaire arménien sont toutes empruntées à la légende de S. Dominique. On ne peut dire cependant que le texte latin ayant servi de base à la traduction doive être reporté au delà de cette date de 1239, car il s'y rencontre des éléments empruntés à nombre de Vies plus tardives : celles de Pierre Ferrand, de Constantin d'Orvieto, de Barthélemy de Trente, d'Humbert de Romans, de Gérard de Frachet, la « relatio » de la moniale Cécile, et d'autres. Nouvelle cause d'étonnement : plusieurs de ces Vies sont postérieures à 1260, date à laquelle la légende d'Humbert avait été officiellement réservée à la composition des leçons de la fête de S. Dominique. Le cas cependant n'est pas unique : nous connaissons entre autres un office de 1492 tiré presque textuellement de Constantin d'Orvieto. Il n'en reste pas moins qu'il y a là plusieurs difficultés que le P. v. d. O. ne prétend pas tirer au clair dans son ouvrage, souhaitant avant tout qu'un confrère à la main heureuse vienne à découvrir le texte latin. Ici nous nous permettrons une question. Le P. v. d. O. ne semble pas douter un seul instant que l'on soit en présence d'un office latin, réellement existant, traduit en arménien. Quels motifs a-t-il d'écarter a priori l'idée qu'il pourrait s'agir d'une sorte de centon de textes latins pris à différentes sources, groupés en vue de cette traduction et de l'usage original qu'on en ferait? Il nous semble que les colophons eux-mêmes des bréviaires n'interdisent pas de recourir à pareille hypothèse. P. Devos.

Franz Jansen. *Studien am Kamminer Kalender*. Extrait du *Wichmann-Jahrbuch des Diözesangeschichtsvereins im Bistum Berlin*, 4.-6. Jahrgang (1933-1936), p. 14-61.

Comme plusieurs autres diocèses du Nord de l'Allemagne, celui de Kammin fut fondé assez tardivement. Le siège, établi d'abord à Julin (1140), fut transféré à Kammin en 1174, après la destruction de Julin par les Danois. Mais tandis que les diocèses voisins, Lebus, Branden-

burg, Havelberg, Meissen, dépendaient, le premier de Gnesen, les autres de Magdebourg, Kammin fut rattaché directement au Siège apostolique. D'autre part, la jeune chrétienté s'accrut, pendant de longues années encore, d'apports religieux venus de Bamberg. En raison de ces origines, l'étude du calendrier de Kammin présente certaines caractéristiques, dont M. F. Jansen a fait le relevé d'après les rares témoins liturgiques qui ont survécu. Le plus ancien document est un psautier, conservé aujourd'hui à Stettin ; il date de 1300 environ. Les autres, une dizaine de bréviaires et de missels, dispersés dans les bibliothèques de Kammin, Stargard en Poméranie, Stettin et Berlin, sont des XIV^e^, XV^e^ et XVI^e^ siècles. Tel quel, le calendrier reproduit par M. J. a une base beaucoup plus large que celui qu'on trouve dans l'ouvrage classique de H. Grotefend.

Est-ce à dire que les recherches de M. J. ont réussi à faire la lumière sur tous les points? Certes, l'auteur n'a pas ménagé sa peine pour introduire des groupements et des catégories dans le tableau qu'il a dressé de la liturgie de Kammin. Par des artifices typographiques variés, il distingue les fêtes de diffusion universelle, de large diffusion, de diffusion régionale étendue ou restreinte, les fêtes propres au diocèse, celles qui apparaissent isolément chez un seul témoin, etc. Divers sigles indiquent, en outre, le rang de chaque fête, le nombre des leçons, si la collecte est propre ou non. En une matière où il faut toujours réserver le rôle des causes fortuites et de la simple fantaisie locale, les investigations et les comparaisons de M. J. pèchent plutôt par excès, sur le terrain de la pure statistique. Par contre, on eût aimé trouver plus de précisions d'ordre historique touchant l'origine de certaines fêtes à Kammin et sur l'identité des saints commémorés.

L'Église de Kammin n'a pu inscrire à son calendrier aucun saint strictement autochtone. Elle était placée sous le patronage de S. Jean Baptiste. La dédicace se célébrait le dimanche après la Fête-Dieu. Parmi les onze fêtes que M. J. retient comme propres au diocèse, on ne s'étonnera pas de rencontrer S. Otton de Bamberg (4 oct.). Les fêtes de S. Juvénal (3 mai), de S. Sabinus (9 juillet, 30 déc.), des SS. Chrysogone et Éleuthère (24 nov.) méritaient quelques mots d'explication, et, plus encore, les multiples mentions de S. Faustin, que voici : au 1^er^ juin, *Faustini ep. m.* (seulement dans le bréviaire de la bibliothèque synodale de Kammin, première moitié du XIV^e^ siècle) ; au 30 juin, *Translatio S. Faustini ep. m.* (dans le même do-

cument) ; au 11 juillet, *Faustini ep. m.*, et au 18 juillet, *Octava S. Faustini* (dans les autres témoins) ; au 29 octobre, *Adventus reliquiarum S. Faustini* (dans tous). A maints endroits, le récent commentaire du martyrologe hiéronymien aurait pu être consulté avec profit ; ainsi, pour mieux élucider les annonces des 21 et 23 mai. Celle du 20 de ce mois, *Basilei et Epiclici* (lisez : *Epicteti*), ne devait pas être retenue à cette date, puisque le copiste, qui a eu soin de la biffer lui-même, l'a justement reportée au 23. On peut se demander si, au 2 décembre, l'énigmatique *Sunianae* n'est pas une mauvaise transcription pour *Vivianae* (Bibianae), dont c'est la date, plutôt que pour *Sunnivae*, honorée le 8 juillet. Le motif invoqué par M. J. pour transformer *Cheremonis*, fort bien à sa place le 22 décembre, en un *Ceremonii*, isolé de son groupe (11 avril), ne convaincra pas tout le monde.

L'auteur estime que le bréviaire, déjà cité, de Kammin, dont le calendrier est de beaucoup le plus fourni, a subi l'influence de la liturgie d'Utrecht. A ce propos, il mentionne les fêtes de S. Frédéric (18 juillet), de S. Livinus (12 nov.), de S. Sérapion (14 nov.). M. J. a traduit le second de ces trois noms par « Livinus-Lebuinus, ep., Missionar in Friesland » (p. 29 ; cf. p. 26, n. 31, et p. 60). Sans doute, la critique moderne a pu établir que, des deux saints honorés le 12 novembre, Lébuin (Liafwinus), confesseur, patron de Deventer en Frise, et Liévin (Livinus), évêque et martyr, patron de Gand en Flandre, le second est un personnage artificiel, dédoublement du premier, orné d'une mitre et d'une palme par le zèle intempérant des auteurs de la *Passio Livini*, les moines de Saint-Bavon. Mais il demeure que *Lebuinus conf.* et *Livinus ep. et m.* sont deux entités différentes qu'au point de vue liturgique on doit toujours distinguer avec soin.

A titre documentaire, nous signalons ici l'étude de M. Julius Boehmer, sur S. Sabinus, évêque et martyr (30 déc.), parue à Prenzlau en 1936, sous le titre : *Die Prenzlauer Sankt-Sabinen-Kirche im Rahmen der mittelalterlichen Diözese Cammin* (32 pp.).

M. C.

Sirarpie DER NERSESSIAN. *Manuscrits arméniens illustrés des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles*. Paris, De Boccard, 1937, in-4°, XI-203 pp., album de 102 planches.

Les manuscrits qui ont fourni à M^lle^ Der Nersessian l'objet principal de sa présente étude appartiennent tous à la bibliothèque des PP. Mékhitharistes de Venise. Sauf le n° 1657, qui est un livre d'ordination, et le n° 1508, une bible, tous ces manuscrits sont des évangiles, comme du reste la plupart des chefs-d'œuvre de la calligraphie

arménienne. Le plus ancien, le n° 196, paraît antérieur de quelques années à 1174, le plus récent (n° 16) est daté de 1331. Durant la période ainsi délimitée, le domaine de la culture arménienne se trouvait scindé en deux aires, entre lesquelles un constant échange d'influences laissa subsister une diversité bien caractérisée. Dans la Grande Arménie, l'ancienne tradition nationale continuait de graviter vers la Perse et l'Orient sémitique. En Arméno-Cilicie, l'art, comme la vie intellectuelle et religieuse, obéissait à la puissante attraction de Byzance et de l'Orient latin. A l'est de même qu'à l'ouest, les écoles artistiques atteignent leur apogée à la fin du XII^e^ siècle. Le XIV^e^ laisse déjà voir les signes du déclin commencé.

Neuf manuscrits, même s'ils se trouvaient être excellemment représentatifs d'un milieu ou d'une période, ne suffisent pas à en donner une vue d'ensemble. Mais M^lle^ D. N. a su constamment élargir son sujet et hausser son point de vue avec une ampleur d'information et une précision de jugement où se reconnaît une élève très distinguée de M. G. Millet. A propos de chaque détail qu'elle observe, elle apporte à l'appui de ses interprétations des faits et des exemples empruntés à la plus large variété de documents. Tout ce que l'on connaît de manuscrits illustrés arméniens des XII^e^-XIV^e^ siècles, y compris ceux qui demeurent inédits, sont ainsi amenés dans le champ de son examen. Cette méthode, on le sait, comporte un certain risque. Elle peut conduire à des rapprochements arbitraires et à des synthèses prématurées ou simplifiées à l'excès. Mais M^lle^ D. N. y met tant de circonspection et son érudition est si bien classée que c'est à peine si de loin en loin ses jugements semblent contenir quelque trace d'appréciation subjective.

En comparant le ms. n° 196, calligraphié, comme nous l'avons dit, peu avant 1174, le n° 151, copié en 1214, dans la région d'Ani comme le précédent, et le n° 325, copié à Théodosiopolis 21 ans plus tard, M^lle^ D. N. constate le progrès d'une évolution qui tend à substituer le dessin géométrique à la décoration de type architectural. A la figure du portail succède le rectangle orné plein, et la palme simple prend la place des formes florales multiples. La préférence accordée à l'élément géométrique est due en partie à l'imitation des tissus, sassanides ou autres, en partie à l'influence des monuments musulmans. Vis-à-vis de ces derniers cependant, les miniaturistes de Grande Arménie ont mieux su sauvegarder leur indépendance que leurs confrères sculpteurs.

L'art de Cilicie, vers la même époque, se montre résolument éclec-

tique. L'ancienne tradition mésopotamienne s'y combine délicatement avec les formes de l'Orient hellénistique. Mais l'assimilation des deux tendances par les maîtres de Cilicie est si parfaite que ce mélange n'a rien de disparate. La richesse y est somptueuse, raffinée même, sans cesser d'être élégante. Du reste le vieux style arménien qui refleurit en Cilicie ne connut aucune rupture avec le passé. Les courants partis de Byzance l'avaient atteint dès le XI^e siècle, et il s'y était acclimaté avant l'établissement des principautés Roupénides dans le Taurus cilicien.

Deux noms dominent le XIV^e siècle : Thoros de Taron en Grande Arménie et Sargis Pidzak en Cilicie. Le premier trouva dans le nouveau monastère de Glatzor, à l'est des centres précédents, un scriptorium déjà établi dont il devint bientôt le plus illustre représentant. Nous possédons huit œuvres de sa main, dont la première, le n° 1917, date de 1307, la dernière de 1332. Comparées aux manuscrits plus anciens, elles montrent d'évidentes faiblesses dans la composition et le dessin, rachetées en partie par la vivacité et le charme du coloris. La tradition nationale résiste encore aux apports étrangers : musulman, byzantin et cilicien. Mais c'est une dernière floraison, déjà marquée des signes du dépérissement.

Ces mêmes signes, M^lle D. N. les retrouve chez Sargis Pidzak, contemporain de Thoros, qui travailla dans la région de Sis et enlumina une quinzaine de manuscrits connus, dont le n° 1508 en 1319 et le n° 16 en 1331. Ici pourtant nous nous permettons de penser que les jugements de l'auteur sont empreints de quelque préférence personnelle — ou peut-être nationale — pour l'art de la période précédente. Là où elle note des signes d'appauvrissement et de sécheresse, on pourrait voir aussi une tendance à une simplicité plus sévère. Il n'est peut-être pas entièrement équitable de juger Sargis par comparaison avec les représentants de l'école élégante des XII^e-XIII^e siècles, puisqu'il est avant tout — l'auteur nous le rappelle — le continuateur d'une autre tradition, venue d'Arménie, plus fruste et plus populaire.

Dans le chapitre intitulé : Manuscrits de provenance indéterminée, M^lle D. N. a cru devoir reléguer le ms. 1657, copié en 1248 « dans le grand et célèbre monastère de Zarnuk », comme l'atteste le colophon du scribe Sargis. Zarnuk semble n'avoir pas laissé d'autres traces chez les écrivains arméniens, mais les historiens byzantins et syriens connaissent un monastère de ce nom aux environs de Méli-

tène (voir E. Honigmann, *Die Ostgrenze des Byzantinischen Reiches*, p. 58). C'est plus que probablement là que travaillait le copiste Sargis. Ainsi s'expliquerait que M^lle D. N. ait pu lui trouver un genre qui se ressent du voisinage de la Cilicie et qui pourtant n'était pas authentiquement cilicien. On peut la féliciter de n'avoir pas connu la position exacte de Zarnuk, puisque cette ignorance vénielle l'a conduite à montrer si bien la finesse de son goût.

P. Devos.

I. Wajnberg. *Das Leben des hl. Jāfqerana 'Egzī'*. Aethopischer Text herausgegeben und übersetzt. Roma, 1936, in-8°, 124 pp. (= *Orientalia Christiana Analecta*, 106).

Jāfqerana Egzie, moine diacre, mort à l'ermitage de Guegueben, dans une petite île du lac Ṣana, vers le milieu du XV^e siècle, laissa une réputation de thaumaturge, dont les échos se sont réveillés de loin en loin dans les chroniques et l'hagiographie. Le synaxaire éthiopien le nomme pour mémoire, au 19 ṭer (14 janvier), mais sans y ajouter aucune allusion à sa légende. Sa Vie avait pourtant été écrite, peu de temps après sa mort, par un ou par plusieurs de ses disciples. Il en reste une copie, probablement abrégée, dans le manuscrit 56 de la collection d'Abbadie. Feu B. Turaïev (cf. *Anal. Boll.*, XXVIII, 427) et M. C. Conti Rossini en avaient traduit quelques extraits, qui suffisaient à caractériser le personnage et sa biographie. M. J. Wajnberg a repris le sujet plus en détail dans une dissertation inaugurale présentée à l'université de Breslau et qui a paru à Weimar en 1917. Grâce à la libérale hospitalité des *Orientalia Christiana*, le texte de la Vie, demeuré en souffrance, a pu enfin paraître *in extenso*, avec une traduction allemande et un bref avant-propos, où l'on doit supposer que M. W. a condensé la substance de sa précédente étude. Le document complet ne modifie pas sensiblement l'idée qu'on pouvait se faire du personnage. Jāfqerana Egzie y montre surtout la figure d'un détraqué, sujet à des sautes d'humeur, rude au prochain autant qu'à lui-même, et insociable à un degré peu ordinaire. Les autorités religieuses et civiles qui sont accusées de l'avoir persécuté n'ont probablement que le tort d'avoir voulu le mettre à la raison. Son exploit le plus remarquable est une tentative de suicide, à laquelle il se résolut après délibération, pour mettre ses mérites en sûreté (p. 24-26). Le biographe raconte cela sans sourciller, avec un aplomb qui explique bien des choses. On voit par ce trait d'originalité qu'il n'était pas uniquement tributaire des lieux communs habituels de

l'hagiographie. Pourtant, en dépit de son style inculte, il n'était pas dépourvu de toute littérature. Il connaît au moins, par le synaxaire, la Passion de S. Georges, celle de S. Cirycus (*Qirqos*), patron de l'église à laquelle son héros fut d'abord attaché (p. 20 et suiv.), l'histoire des martyrs de Naǧrān (épisode du Juif Phinéas, p. 52), la Vie de l'abbé Hor (p. 12), de S. Macaire (p. 45), de S. Paul le Simple (p. 24), de S. Marc de Tarmaqa (Marc l'Athénien, ibid.), de Barsoma et de Šnoute (*Sinoda*, p. 84), d'autres encore, et ne se cache pas de s'en être souvenu. Jāfqerana Egzie réédite, en les marquant de son excentricité propre, plusieurs miracles de thaumaturges célèbres en Occident. Comme S. Donat, Ste Brigide de Kildare, S. Ailbe d'Emly, S. Ciarán de Clonmacnois, S. Fintan de Cenn Etigh, au moyen d'une simple prière, il répare un calice brisé (p. 60). Il navigue sur son manteau, comme S. Iacko de Cracovie et S. Raymond de Peñafort (p. 80), etc. Néanmoins, si l'on fait abstraction du coloris merveilleux, où le narrateur a mis du sien, le fond du récit n'a pas été pris dans les livres. Les anecdotes racontées se passent dans un monde vivant, où l'on voit s'agiter des personnages en chair et en os, avec leur religiosité superstitieuse, leur ascétisme farouche et leur état social en voie de retourner à la sauvagerie. Comme document de folklore, ce produit d'une hagiographie complètement dégénérée offre un intérêt qui l'impose à l'attention.

Il est permis de trouver surprenant que l'étude philologique à laquelle M. W. a soumis la Vie de Jāfqerana Egzie ne lui ait pas fourni les éléments du plus modeste commentaire critique ou explicatif. De notes topographiques ou historiques, nulle apparence. Le texte même n'a reçu aucune préparation. En l'absence de toute règle plausible pour amender cette cacographie, on ne peut qu'approuver l'éditeur d'avoir imprimé telle quelle la leçon du manuscrit sans essayer de la corriger. Ce qui est moins défendable, c'est de n'avoir tenté aucun effort pour éclaircir les non-sens dont la pièce est criblée. Phrase par phrase, la traduction rampe sur le texte et le calque, intelligible ou non, avec toutes ses impropriétés. Au lecteur de rétablir la suite des idées. Là où l'expression éthiopienne tourne au logogriphe, l'interprète se contente de planter un point d'interrogation. Çà et là, il arrive aussi qu'on se heurte à des incohérences qui ne tiennent pas uniquement au tour trop littéral de la traduction. Nous n'insistons pas sur ces très vénielles inadvertances. Mais il faut pourtant bien exprimer le regret que M. W., qui était capable de mieux, ait dé-

libérément accordé ses préférences à une méthode, qui, sous prétexte de poursuivre une rigueur ultra-parfaite, aboutit à multiplier les à peu près et les imprécisions. A quel besoin répond une traduction qu'on est réduit à éclaircir en recourant au texte original ?

P. P.

S. Laurentii a Brundusio *Opera omnia*. Vol. III, IV, V, 1. Patavii, 1935-1938, 3 vol. in-4°, XXVI-597, XXIV-587, VII-607 pp., frontispices et fac-similés.

Hieronymus a Fellette O.M.Cap. *De S. Laurentii a Brundusio activitate apostolica ac operibus testimoniorum elenchus*. Venetiis, 1937, XXXVI-309 pp., 29 pl.

La luxueuse édition des œuvres complètes de S. Laurent de Brindes († 1619) a fait de nouveaux progrès. Après les trois tomes du volume II (cf. *Anal. Boll.*, LI, 463), voici encore trois in-4°, élégamment présentés comme leurs devanciers. Ils contiennent des œuvres latines inédites : l'*Explanatio in Genesim*, un *Quadragesimale primum* et la première partie d'un *Quadragesimale secundum*, dont la suite remplira encore deux tomes.

Le titre déjà long de l'ouvrage du P. Girolamo da Fellette n'en indique qu'imparfaitement le contenu assez hétérogène. Sans vouloir en donner une analyse complète, nous signalerons ici les chapitres qui nous ont paru plus intéressants. L'article 1er (p. 5-19) fournit une chronologie de la vie du célèbre prédicateur capucin ; chaque date est appuyée sur des références aux sources publiées ou inédites. L'appendice au chapitre I (p. 33-48) reproduit, mais sans les précieuses notes du P. Édouard d'Alençon (cf. *Anal. Boll.*, XXXIV, 337), le *Commentariolum* autobiographique du saint sur ses fameuses missions en Autriche et en Bohême (1599-1612). Tout le chapitre III (pp. 87-139) est formé d'extraits des procès informatifs et apostoliques qui eurent lieu, en différentes villes d'Italie, de 1624 à 1630 : ces dépositions de témoins oculaires constituent assurément un remarquable faisceau d'éloges peu banals ; mais la valeur d'un dossier ne tient pas tant au nombre des témoignages qu'à leur autorité. On aurait donc souhaité de-ci de-là quelques indications sur l'identité, la compétence ou la crédibilité de tel ou tel religieux ou laïque dont le nom ne suffit pas à commander une pleine confiance. Une remarque analogue doit être faite à propos des 70 dernières pages du volume : l'auteur y a rassemblé une série imposante de comptes rendus publiés dans des revues de toute langue et de tout pays sur les volumes déjà parus des *Opera omnia*. Quelle est la portée de ces recensions qui répètent

à satiété les mêmes éloges et dont plusieurs sont dues à des anonymes ou à des inconnus? Les planches 1-27 forment une galerie qui ne manque pas d'intérêt ; elles donneraient une idée plus précise de l'iconographie de S. Laurent de Brindes si chaque tableau ou gravure était daté, ne fût-ce qu'approximativement. Fr. HALKIN.

Hans HANSEL. *Die Maria-Magdalena-Legende. Eine Quellen-Untersuchung.* I. Greifswald, Dallmeyer, 1937, in-8°, 143 pp. (= *Greifswalder Beiträge zur Literatur- und Stilforschung*, 16, 1).

M. Hansel a pris la légende et le culte de Marie-Madeleine comme thème d'un travail d'ensemble, dont la première partie vient de paraître. Il expose d'abord les nombreuses solutions que les exégètes ont apportées au « problème des trois Maries ». Sans prendre lui-même position, il constateque de plus en plus la thèse de l'unité perd du terrain. L'auteur compare ensuite le thème de la repentance de la pécheresse et du pardon accordé par le Christ avec des thèmes analogues qui se rencontrent dans la littérature orientale. Résolument il écarte toute dérivation et affirme que « la tradition évangélique ne se rattache à aucun récit religieux plus ancien » (p. 128). La scène de l'onction et du pardon, qui se lit dans S. Luc (ch. VII) — et de laquelle on peut rapprocher l'épisode de la Samaritaine et celui de la femme adultère — a inspiré de nombreux auteurs chrétiens des premiers siècles, qui ont exalté la pénitence héroïque de pécheresses converties.

Le chapitre intitulé : *Magdalenen-Legenden* passe en revue tous les textes hagiographiques qui, prenant comme point de départ les passages évangéliques, y ont introduit des éléments légendaires. En Orient, on n'a pas identifié Marie-Madeleine avec Marie de Béthanie ni avec la pécheresse anonyme. Les écrivains brodent tantôt sur le rôle que Marie a joué au moment de la résurrection, tantôt sur l'origine du parfum que la pécheresse a répandu sur les pieds du Sauveur. Le précieux liquide aurait servi jadis à oindre les rois ; l'odeur délicate qu'il exhalait provenait, ajoutent certains, d'un fragment de la chair du Christ que la Vierge y aurait déposé.

Aucun hagiographe byzantin n'a fondu dans une œuvre unique tous les traits évangéliques relatifs aux trois Maries. Du dossier grec, M. H. n'a connu que le tardif Encomion de Nicéphore Calliste (*BHG*³. 1162). Il n'a pas remarqué que le synaxaire de Constantinople (pp. 664, 834) et le ménologe publié par B. Latyšev, t. II (1912), p. 202-204, contiennent une notice de Marie-Madeleine beaucoup plus an-

cienne. On y lit déjà, comme dans la *Laudatio* de Nicéphore Calliste, que Madeleine rejoignit S. Jean à Éphèse et fut enterrée à l'entrée de la Grotte des Sept Dormants (cf. *Anal. Boll.*, LV, 350). Ses reliques furent ensuite ramenées à Constantinople au monastère de Saint-Lazare par l'empereur Léon VI.

En Occident, sous l'influence de S. Grégoire, la thèse de l'unité prévaut. Les auteurs fusionnent tout ce que l'évangile rapporte de Marie de Magdala, de Marie de Béthanie et de la pécheresse, et on peut dire que tout le moyen âge latin suppose l'identité des trois personnages.

Des nombreuses légendes écloses à cette époque, M. H. étudie uniquement celles qui ont pour trame les récits évangéliques ; il laisse pour le volume suivant les légendes relatives à Vézelay et à la Provence. Dès le x^e^ siècle on trouve, en Allemagne surtout, de nombreuses traces d'un culte rendu à Marie-Madeleine (cf. *Anal. Boll.*, LIV, 430). Le dossier latin s'ouvre par le sermon d'Odon de Cluny (*BHL.* 5439-5441). A en juger par le nombre des manuscrits, cette homélie a joui d'une très grande vogue. M. H., s'aidant des catalogues publiés dans les *Analecta*, a découvert cinquante-deux copies. Le texte a été fréquemment abrégé ou retouché. Parmi les remaniements, M. H. signale la *Vita BHL.* 5450. Se basant sur la provenance des manuscrits, il estime que cette Vie est d'origine allemande ou italienne ; cette hypothèse devra être contrôlée, car les copies d'origine française ne sont pas rares et on n'a pas encore fait le relevé systématique des bibliothèques de France. Notons en passant que M. H. a écrit Bonn au lieu de Bologne (p. 107), et n'a pas remarqué que le catalogue publié au t. IX des *Analecta Bollandiana* est celui de la bibliothèque de Mons en Hainaut.

Le texte de la *Conversio S. Mariae* (*BHL.* 5452) clôt la série des textes, relativement peu nombreux, qui s'inspirent des données du Nouveau Testament. Il était inédit et M. H. le publie d'après les trois manuscrits qui nous l'ont conservé. Il a été rédigé à la fin du xiii^e^ siècle ou au début du xiv^e^, par un moine des Pays-Bas. Il en existe plusieurs versions en néerlandais, sur lesquelles De Vooys a jadis attiré l'attention.

Le livre de M. H. n'est peut-être pas d'une lecture aisée. Il est bourré de faits et entrecoupé par des discussions de détail. Mais il témoigne de recherches étendues et très consciencieuses. Des nombreux articles que M. H. a consacrés à la légende de Marie-Made-

leine, citons : *Die Quelle der bayrischen Magdalenenklage* (*Zeitschrift für deutsche Philologie*, t. LXII, 1937, p. 363-88). Reprenant l'étude de M. G. Eis sur le même sujet (*Beiträge zur mittelhochdeutschen Legende und Mystik. Untersuchungen und Texte*, dans *Germanische Studien*, Heft 161, 1935, p. 156-238), l'auteur montre que le poète a suivi, non le sermon d'Odon de Cluny, mais l'homélie du pseudo-Origène, qui a été très lue pendant le moyen âge. C'est également du problème des sources latines d'où dérivent les fragments en langue castillane de la légende de Marthe et Marie, que traite M. H. dans une note : *Zu « Frammenti castigliani delle leggende di SS. Marta e Maddalena »*, parue dans l'*Archivum Romanicum*, t. XX, 1936, p. 261-72.

Signalons enfin la conférence donnée par M. H. en 1935 à l'assemblée générale de la Goerres-Gesellschaft : *Magdalenenkult und Magdalenenlegende* (*Drei Vorträge von der Limburger Generalversammlung*, Köln, 1936, p. 45-59). Il y expose d'une manière claire et ordonnée l'ensemble des problèmes que soulève l'histoire du culte et des légendes de S^te^ Marie-Madeleine. B. G.

R. Willard. *The Testament of Mary. The Irish Account of the Death of the Virgin.* Dans *Recherches de Théologie ancienne et médiévale*, t. IX, 1937, p. 341-64.

Le texte irlandais qui s'intitule *Timna Muire*, « Testament de Marie », s'apparente étroitement aux récits de l'Assomption dont nous avons récemment parlé (*Anal. Boll.*, LIV, 185-86). M. Willard s'est servi, pour étudier les rapports du *Timna Muire* avec les textes grecs et latins, d'un résumé de la recension que présente le *Liber Flavus Fergusiorum*, de l'Académie royale d'Irlande, à Dublin. Ce résumé est celui de M. St. John D. Seymour, *Irish Versions of the Transitus Mariae*, dans *The Journal of Theological Studies*, t. XXXIII, p. 36-53. M. W. y joint, à tout hasard, une référence à un autre ouvrage de M. Seymour, *Irish Visions of the Other-World*, sur lequel nous avons dit notre opinion (*Anal. Boll.*, L, 418-22) : c'est une simple cote de manuscrit, et ceux qui connaissent le gros codex Laud Misc. 610 trouveront certes le renseignement insuffisant. Mais M. Seymour non plus n'avait pas jugé utile de préciser davantage. Au moins, M. W. aurait-il pu mettre à profit le Catalogue de Plummer, dans ses *Miscellanea hagiographica hibernica*, aux numéros 340 et 341. Ces indications l'auraient sans doute dissuadé de disserter longuement sur une pièce encore inédite et très mal connue. Nous

reprenons, en les complétant, ces numéros de Plummer. Le n° 340 est une première recension du *Timna Muire*, qui se lit dans le ms. Laud. Misc. 610, fol. 34-37v, et dans le ms. de Paris, Celtiques et basques 1, fol. 14v (simple fragment). Un abrégé de cette première recension se lit dans le ms. Egerton 136, du British Museum, fol. 73. La seconde recension est celle du *Liber Flavus Fergusiorum*, ms. 23.O.48 du fonds cité, deuxième partie, fol. 48 (alias 99) et suivants. Enfin, ce qui est plus intéressant encore, il existe un texte latin, sous le titre irlandais *Ughacht Muire annso*, « Testament de Marie », qui pourrait fort bien être l'original des recensions gaéliques, dans le ms. F.5.3 de Trinity College, à Dublin, pages 143-44 (xve siècle). On consultera à ce sujet le *Catalogue of Irish Manuscripts in the British Museum*, t. II, de M. Robin Flower, p. 559-60. P. G.

Gilbert H. Doble. *Saint Gerent*. Shipston-on-Stour, King's Stone Press, 1938, in-8°, 50 pp., ill. (= *Cornish Saints Series*, 41).

Le patron de Gerrans serait un roi du Cornwall, le seul dont on croie savoir quelque chose de précis. M. Doble résume l'histoire et la légende galloise, bretonne et cornouaillaise. La comparaison des dédicaces de différentes paroisses l'amène à conclure que Gerontius appartient à un groupe de saints, ce qui confirme les traditions recueillies dans les divers pays celtiques. Il est possible aussi que les légendes tirent leur origine de la proximité des paroisses. Notons en passant que M. D. restitue l'église de Buryan, plus correctement Berrian, à son vrai titulaire : Ste Berian ou Berrian, qui figure dans le martyrologe d'Exeter sous la forme *Berriona*. Un saint plus connu, Symphorien d'Autun, a remplacé la patronne celtique, sans doute au xiiie siècle. M. D. essaie de fixer la date du roi Gerontius, mais les résultats sont peu encourageants. Est-il certain que ce personnage connu par des textes, n'a pas, lui aussi, remplacé à Gerrans un saint celtique du même nom ? La brochure s'achève par des notes de Charles Henderson sur l'histoire de la paroisse, et une description de l'église par M. M. H. N. C. Atchley. P. G.

Jan Poplatek, T. J. *Błogosławiony Andrzej Bobola, Towarzystwa Jezusowego. Życie-Męczeństwo-Kult*. Kraków, Wydawnistwo Apostolstwa Modlitwy, 1936, in-8°, 331 pp., illustrations hors texte.

Hugues Beylard, S. J. *La vie et la mort héroïque de saint André Bobola, jésuite polonais, martyr de l'unité catholique (1590-1657)*. Paris, Éditions Spes, [1938], in-12, 116 pp.

Herbert THURSTON, S. J. *Saint Andrew Bobola*, dans *Studies*, t. XXVII (1938), p. 381-93.

Dans la littérature édifiante éclose à l'occasion de la récente canonisation de S. André Bobola, il convient de faire une place hors de pair à l'étude biographique du P. J. Poplatek, S.J. Composée après une enquête méthodique qui n'a négligé aucun moyen d'information, elle se recommande plus avantageusement encore par une rondeur de sincérité, que le sujet rendait facile, mais qui n'allait pourtant pas sans une certaine intrépidité. On s'était habitué à penser que la vie d'André Bobola se déroulait d'un bout à l'autre dans une lumière à peu près complète. Le P. P. montre qu'il faut en rabattre. Plus de cinquante ans avaient passé sur la tombe du martyr, quand on s'avisa de rassembler les premières informations canoniques sur sa vie et les circonstances de sa mort héroïque. La plupart des témoins qui auraient pu raconter de science personnelle son arrestation et les horreurs qui la suivirent avaient disparu depuis longtemps. De ceux qui l'avaient connu dans son âge mûr, à peine restait-il de très rares survivants. Un bon nombre des docu ments et témoignages écrits qui auraient suppléé au silence de la tradition orale avaient été détruits ou dispersés par les dévastations et les incendies qui avaient ravagé la Pologne au cours de ce demi-siècle. On ne peut même soutenir que le martyr de Janów avait été jusque là une de ces figures dominantes, dont les traits se gravent dans la mémoire des générations. Avant et après lui, le fanatisme des Zaporogues avait fait d'illustres victimes dans les rangs du clergé polonais. Quand l'honneur échut à Bobola de devenir le type représentatif de cette glorieuse phalange, son souvenir avait eu le temps de se fondre dans le rayonnement collectif de tant d'exemples héroïques. Les premiers hagiographes qui entreprirent de raconter sa vie, se trouvèrent en face d'un problème qui avait de quoi les embarrasser. Mais ils étaient de leur temps et savaient sur qui prendre modèle. Autour et quelquefois à l'encontre des données positives à quoi se bornait leur information, ils ont suppléé des détails précis, voire des embellissements, en général plausibles, mais dont le caractère artificiel n'en était que plus difficile à déceler. Les historiens postérieurs ont répété de confiance ce qu'ils prenaient pour des témoignages autorisés sur les ancêtres d'André Bobola, son éducation, sa jeunesse religieuse et les premiers temps de son apostolat. Pour discerner ces commencements de déformation légendaire et pour éviter

de les remplacer par des conjectures malencontreuses, il leur eût fallu des moyens de recherche et de contrôle, qui n'existaient guère en ce temps-là et qui aujourd'hui encore sont malaisés à réunir en dehors des archives et bibliothèques polonaises. Enfin le P. P. est venu et a remis toutes choses en ordre. Après l'avoir lu, on admirera la modération avec laquelle il redresse les affirmations gratuites de quelques biographes, ceux, par exemple, qui ont avancé que le jeune André Bobola fit l'édification du collège et de la sodalité mariale de Sandomir, par sa piété et son application, alors que le collège de Sandomir ne s'ouvrit qu'en 1613, quand Bobola était déjà au noviciat depuis deux ans (cf. p. 31-32).

Quelques-uns des détails tirés de l'oubli par le P. P. n'auraient pas fait la joie des panégyristes. Ainsi, p. 16, nous apprenons qu'en 1239, sous le duc de Cracovie Henri II le Pieux, quatre frères Bobola encoururent une condamnation capitale, commuée en confiscation de leur patrimoine, pour de certaines opérations à main armée sur les grandes routes, qui, dans « la terminologie judiciaire polonaise » (p. 16), s'appelaient alors brigandage (*łotrostwo*). Ailleurs aussi, c'est un mot équivalent à celui-là, qui était en usage ; il n'en est pas sorti. Du reste, le nom ne prête ni n'enlève rien à l'intérêt de la chose.

Hâtons-nous d'ajouter que, tout compte fait, les découvertes critiques du P. P. tournent au profit de l'édification. Il faudra se résigner à laisser en blanc quelques détails de la biographie du futur martyr. Mais la figure du héros, par tout ce qu'on en connaît, se révèle digne de la plus franche admiration. Les légères traces d'imperfection notées en lui par ses supérieurs et les témoins de sa jeunesse religieuse n'en font que mieux ressortir la sincérité de l'hommage rendu à ses fortes et solides vertus. C'est le type scolastique de la sainteté qu'il faudrait corriger s'il nous empêchait de comprendre cela. Le vaillant religieux qui, dans les effroyables tortures de son martyre, devait déployer une endurance et un courage tenant du miracle, avait eu à réprimer les impulsions d'une nature joviale, exubérante, gesticulante, quelque peu amie de ses aises, et dont l'humeur avait des éclats impétueux. Les hommes graves qui eurent à se prononcer sur ses aptitudes mettaient ces vivacités sur le compte de sa « complexion sanguine », d'autres disaient « colérique », ou les deux à la fois. Le P. P., voulant en avoir le cœur net, a poussé la conscience jusqu'à interroger sur le sens de ces termes les commentateurs

de Galien (p. 120-22). Ici non plus, l'exégèse lexicographique ne pourrait qu'appuyer sur le sens naturel des mots.

Les ch. IV-VI (p. 60-111), où est retracée la période active de la carrière de Bobola, sont surtout importants par la contribution intéressante et en grande partie originale qu'ils apportent au tableau du milieu et de l'époque où se déroulent l'apostolat et le martyre du saint missionnaire. En ce qui concerne le rôle personnel de Bobola, la source le plus souvent citée sont les actes du procès de béatification. On ne pouvait guère se promettre d'en découvrir une autre qui aurait échappé aux enquêtes informatives instituées en Pologne à partir de 1712. Mais il faut être reconnaissant au P. P. d'avoir si exactement replacé les dépositions des témoins dans leur cadre historique. Il a rendu impossible de contester que la révolte de Bogdan Chmielnicky, déchaînée à l'origine par les griefs nationaux et politiques, avait dégénéré en une véritable guerre de religion.

Les ch. VIII-XII (p. 136-231), soit un bon tiers du livre — près de la moitié, si l'on défalque deux longs appendices généalogiques sur le lignage des Bobola (p. 233-303) — sont réservés tout entiers à la *gloria postuma* de S. André. Ils ne pouvaient marquer un très notable progrès sur les publications de circonstance qui ont paru en 1922-1923, quand l'histoire des reliques du saint reprit une passionnante actualité (cf. *Anal. Boll.*, XLV, 466-67). Mais on relira volontiers cette histoire sous la forme plus précise et plus complète que lui a donnée le P. P.

Dans la Vie de S. André Bobola, il était facile de discerner les éléments d'une biographie édifiante, qui serait un appel aux vertus chevaleresques ; il l'était moins d'enlacer ces hauts exemples en un récit naturel, captivant et pathétique, sans nul soupçon d'emphase. Le P. Beylard y a réussi avec un art distingué. Son agréable volume, allégé de tout appareil pédantesque, chemine d'un pas alerte, sur les traces d'un ou de plusieurs érudits anonymes, bien au fait des dernières recherches, et dont l'un paraît être le P. Poplatek (cf. p. 30). Vers la fin, pourtant (p. 101-102), on s'aperçoit avec regret et surprise, qu'il a quitté la trace de cet excellent guide, pour amener une mention complaisante de la trop fameuse « prophétie du P. Bobola ». Il eût été juste d'avertir que le P. Poplatek n'a pas fourni le moindre prétexte à cette échappée dans le champ de la mystification littéraire.

Le volume du P. Beylard a eu l'honneur d'attirer l'attention du R. P. H. Thurston, qui en a pris occasion d'écrire une de ces études

de psychologie religieuse où il montre si bien tout ce que la critique hagiographique doit savoir discerner au delà de la lettre des documents. Le P. Th. s'entend mieux que personne à marquer la ligne précise où l'esprit de foi peut confiner à la crédulité. Sans prendre aucun plaisir à effaroucher la piété des simples, il sait la rappeler avec une modération persuasive au respect scrupuleux de la vérité. Dans le dossier de S. Bobola, il est allé droit aux faits qui demandent à être garantis autant d'une interprétation abusive que d'une contestation sceptique. En étudiant les premiers procès informatifs, il a noté que l'autorité ecclésiastique elle-même n'a pas pris fort au sérieux toutes les assertions enregistrées par le tribunal d'enquête. Au procès de 1712, on a vu comparaître quatre centenaires et un nonagénaire, qui furent écoutés avec le respect dû à leur âge, mais dont les souvenirs n'avaient plus la consistance désirable (p. 385). D'autre part, sur le fait principal de la cause, le martyre de S. André Bobola, et les circonstances qui l'entourent d'une auréole exceptionnelle dans les fastes de la sainteté, aucun doute ne peut être élevé de bonne foi. On ne saurait trop recommander à l'attention le jugement ferme, circonspect et nuancé, que le P. Th. formule sur la signification que prend ici l'état dans lequel la glorieuse dépouille du martyr s'est conservée jusqu'à nos jours.

Le P. Th. ne pouvait se contenter d'expédier par prétérition la prophétie dont il vient d'être parlé. Par son silence, il aurait paru laisser le champ libre à une récente apologie de cette pièce compromettante. Son verdict est celui qu'il fallait attendre de son infaillible perspicacité. P. P.

Le nouveau fascicule de la revue *Antike und Christentum*, que rédige pratiquement seul M. Franz Josef Dölger, forme la conclusion du tome V, dédié à un ami et collaborateur aussi dévoué que discret, l'orientaliste et professeur d'histoire ancienne de l'Église à l'université de Munster, M. Adolf Rücker (Münster i. W., Aschendorff, 1936, p. 225-326). Comme ce fut le cas dans maint fascicule précédent, des textes hagiographiques latins ou grecs ont fourni cette fois encore le point de départ ou du moins des matériaux utiles aux études comparatives du savant auteur. Ainsi le curieux passage de la Vie de S. Ludger (*BHL.* 4937), où Altfrid rapporte que la mère du futur évêque de Munster, à peine née, échappa de justesse à la mort parce qu'on avait réussi, en lui faisant prendre un peu de miel, à lui garantir, suivant l'usage germanique, le droit à la vie. Ainsi encore, dans l'oraison

funèbre de S. Satyrus par son frère S. Ambroise (*BHL.* 7509), le récit du naufrage où le défunt avait contracté le mal qui devait l'emporter : encore catéchumène, il craint de mourir sans avoir participé à l'Eucharistie, il en obtient une parcelle des chrétiens qui l'accompagnaient, la fait envelopper dans l'*orarium* suspendu à son cou et se jette ainsi à la mer. Parmi les notules réunies sous le titre de « Echo aus Antike und Christentum », signalons les nos 98, 100, 101, 106 et 107, où sont commentés des traits ou des expressions empruntés aux *Acta Pauli* récemment publiés (cf. *Anal. Boll.*, LV, 354), à la Passion de Ste Anthusa (*BHG.* 136), à celle de Perpétue et Félicité et au Martyre inédit de S. Longin.

Martyres Christi, tel est le titre donné par M. Fr. Ksav. Lukman à un recueil d'Actes des martyrs des premiers siècles, traduits par lui en slovène et précédés d'une introduction sur les persécutions dans l'empire romain (Celje [Yougoslavie], Société Saint-Hermagore, 1934, 282 pp., carte). Le choix des trente pièces retenues par le traducteur correspond dans l'ensemble à celui des recueils similaires, p. ex. aux *Ausgewählte Märtyrerakten* de Knopf-Krüger (cf. *Anal. Boll.*, XLVIII, 369). Il s'en distingue, non seulement par l'omission de quelques textes, notamment des Passions africaines de Montanus et Lucius et de Marien et Jacques (cf. H. Delehaye, *Les Passions des martyrs et les genres littéraires*, p. 72-82), mais surtout par l'adjonction des cinq numéros suivants : 10 (p. 119-24), lettre de S. Denys d'Alexandrie sur les martyrs de 249-250, extraite d'Eusèbe ; 20 (p. 186-201), « interrogatoire » des martyrs d'Abitina, Saturnin, Dativus et compagnons (cf. *Anal. Boll.*, LIV, 293-96) ; 22 (p. 206-209), Martyre de S. Pollion, *BHL.* 6869 ; 28 (p. 233-38), Passion de S. Quirin, évêque de Siscia, *BHL.* 7035 ; enfin 29 (p. 239-70), tout le *libellus brevior* d'Eusèbe sur les martyrs de Palestine, *BHG*^{a}. 1193.

Pour remettre en honneur les martyrs locaux de Trieste, Mgr Giusto Buttignoni a cru bien faire de résumer les Actes légendaires des SS. Juste (*BHL.* 4604 ; cf. H. Delehaye, *Origines du culte des martyrs*^{2}, p. 330), Servulus et Sergius, Lazare le diacre, Apollinaire, Euphémie et Thècle, Zénon et Justine, Primus, Marc et leurs compagnons : *S. Giusto e gli altri martiri Triestini* (Trieste, Minerva, 1936, 94 pp., ill.). On ne retiendra de ce petit volume que les pages consacrées à l'histoire des reliques, à leurs translations récentes et aux dernières restaurations des églises érigées sous le vocable des saints martyrs.

Les Messaliens sont décidément à l'ordre du jour. Après les articles de M. Erik Peterson (cf. *Anal. Boll.*, LI, 136) et des PP. Hausherr et Rahner, voici toute une monographie de 150 pages consacrée à un écrivain qui fut — M. Friedrich Dörr le démontre excellemment — un adversaire résolu de leur pseudo-mystique : *Diadochus von Photike und die Messalianer* (Freiburg, Herder, 1937 ; = *Freiburger theologische Studien*, 47). Le sous-titre indique bien le point de vue de l'auteur : *Ein Kampf zwischen wahrer und falscher Mystik im fünften Jahrhundert*. Ayant trouvé la clef pour pénétrer dans les secrets des « Cent chapitres », M. D. pourra bientôt, espérons-le, nous présenter un exposé complet des doctrines spirituelles de Diadoque.

La librairie Herder, de Fribourg en Brisgau, vient de lancer presque en même temps deux nouveaux manuels de patrologie. L'un, rédigé dans la langue internationale des études théologiques, est dû au P. Basilius Steidle O.S.B. : *Patrologia seu historia antiquae litteraturae ecclesiasticae* (1937, xvii-294 pp.). L'autre, publié sous le nom du distingué chanoine et professeur de Breslau, M. Berthold Altaner, doit être considéré non comme une réédition, mais comme une refonte totale du *Grundriss* de G. Rauschen, déjà soumis plus d'une fois à des remaniements importants et heureux (cf. *Anal. Boll.*, LI, 387-91) : *Patrologie* (1938, xix-353 pp.). Comme la plupart des ouvrages didactiques, la *Patrologia* du P. S. a besoin d'être éclairée et complétée par l'enseignement vivant d'un professeur qui sache accuser le relief et rétablir les perspectives faussées de-ci de-là par des raccourcis trop ingénieux. Dans le chapitre consacré aux hagiographes et divisé en deux sections (*Hagiographi orientales* et *Hagiographi occidentales*), on est surpris de rencontrer un troisième groupe intitulé *Hagiographi anonymi*. Sous cette rubrique déconcertante sont réunies, par exemple, les Vies de S. Syméon Stylite l'Ancien, dont les auteurs sont connus par leur nom, et les *Vitae Patrum*, recueil factice et flottant, où voisinent avec des opuscules de S. Jérôme des collections anonymes d'apophtegmes et des traductions de récits composés en grec. Les *Palladius-Studien* de H. Widstrand (Uppsala, 1926) n'ont que faire dans la bibliographie de l'Histoire Lausiaque ; elles se rapportent à l'auteur païen d'un *Opus agriculturae*. Il n'y a aucune raison de ranger Gretser, Rosweyde et Bolland parmi les jésuites français (p. 5). S. Denys d'Alexandrie n'a reçu le titre de *hieromartyr* ni d'Eusèbe ni de « l'Église orientale » (p. 49), du moins dans l'antiquité.

D'un style moins dépouillé, la *Patrologie* de M. Altaner ressemble davantage à une véritable histoire de l'ancienne littérature chrétienne. Avec des bibliographies judicieusement classées et parfaitement à jour on y trouvera des exposés clairs et des appréciations nuancées malgré leur concision. Pour tout étudiant en théologie que n'arrêterait pas l'ignorance de la langue allemande, aussi bien que pour le travailleur formé qui doit contrôler ses souvenirs, vérifier une référence, préciser un titre ou une date, c'est le manuel idéal auquel on ne regrette jamais d'avoir eu recours.

Dans le domaine de la patristique, plusieurs publications méritent d'être signalées au moins brièvement. Voici d'abord deux nouveaux volumes des *Griechische christliche Schriftsteller* (cf. *Anal. Boll.*, LIV, 382-86) : la seconde moitié du tome XL (Origenes, *Matthäuserklärung*, ed. Erich Klostermann. Leipzig, Hinrichs, 1937, p. 305-704) et le dernier tiers du tome XXXIX (Clemens Alexandrinus, *Register*, ed. Otto Stählin. Ibid., 1936, pp. I-LXXX, 533-828). L'heureux achèvement, après plus de trente années de labeur, de la magistrale édition de Clément d'Alexandrie et des tables développées qui en facilitent l'usage, doit être salué avec joie et reconnaissance par tous les historiens de l'antiquité chrétienne.

Une nouvelle série (*Supplementum*) du *Florilegium patristicum* (cf. *Anal. Boll.*, LIII, 396) est inaugurée par un ouvrage du savant hollandais J. H. Waszink : *Carmen ad Flavium Felicem de resurrectione mortuorum et de iudicio Domini* (Bonn, Hanstein, 1937, 185 pp.). Ce poème de 406 vers, publié maintes fois et notamment par W. Hartel, au t. III des œuvres de S. Cyprien, est réédité d'après tous les témoins connus et accompagné d'un commentaire courant dont l'abondance même risque de décourager le lecteur. La bibliographie, les prolégomènes et les index ne sont pas moins copieux : à eux seuls ils remplissent la moitié du fascicule.

La collection de *Studies and Documents*, lancée naguère par M. Kirsopp Lake et Mme Silva Lake, comporte déjà plusieurs volumes qu'aucun spécialiste de la patrologie ne peut ignorer. Sans revenir sur le nº IV, recensé ici même l'an dernier (*Anal. Boll.*, LV, 139), le nº VIII, dû à M. Campbell Bonner, fournit l'édition princeps, d'après un papyrus de la collection Chester Beatty et de l'Université de Michigan, des dix derniers chapitres du livre d'Énoch en grec (*The Last Chapters of Enoch in Greek*. London, Christophers, 1937, IX-106 pp.).

Dans le n° I (*The Excerpta ex Theodoto of Clement of Alexandria.* Ibid., 1934, IX-164 pp.), M. Rob. Pierce CASEY avait procuré, en suivant fidèlement le ms. de Florence, une nouvelle édition de ce curieux document, capital pour l'histoire de l'hérésie valentinienne, et l'avait enrichie d'une introduction, d'une traduction et d'un commentaire qui ne laissent, pour ainsi dire, rien à désirer. Le n° II, un imposant volume de plus de 500 pages, publié en 1934 par MM. Rob. P. BLAKE et Henri DE VIS, ne contient pas seulement le texte original et la traduction anglaise de trois versions orientales de l'étrange traité de S. Épiphane sur les douze pierres précieuses, mais encore de très amples et érudits prolégomènes sur la vie et les œuvres de l'auteur, sur les sources du *De Gemmis* et les traductions qui en ont été faites, spécialement en géorgien : EPIPHANIUS, *De Gemmis* (1. The Old Georgian Version and the Fragments of the Armenian Version ; 2. The Coptic-Sahidic Fragments). Enfin on trouvera dans le n° VII (*The Pseudo-Philonic « De Iona »*, 1936, 24+49 pp.) la première partie d'un ouvrage de M. Hans LEWY, dont l'intérêt et les lacunes ont été signalés ailleurs (*The Journal of Theological Studies*, t. XXXVIII, 1937, p. 411-14).

La revue hongroise *Vasi Szemle*, 1938, p. 138-51, publie un article de M. Stefan PAULOVICS, précédé d'un sommaire en allemand, sur la découverte, à Szombathely, l'antique Sabaria, dans les jardins du séminaire, des restes d'un ancien édifice avec abside et orné de mosaïques, que l'on croit être la basilique de S. Quirinus, l'évêque de Siscia dont les reliques, plus tard transportées à Rome, reposèrent d'abord à Sabaria, *ad portam Scarabetensem* (cf. *Origines du culte des martyrs*[2], p. 257-58). Les traces d'un édifice circulaire voisin, qui serait le baptistère, les mosaïques, dont le style et le dessin rappellent celles d'Aquilée, semblent bien indiquer que l'on se trouve en présence d'une basilique chrétienne. Jusqu'ici aucune inscription n'a été découverte. Mais les fouilles ne sont qu'à leur début, et il ne faut pas désespérer de trouver bientôt quelque preuve qui donne un corps à la très intéressante hypothèse des archéologues hongrois.

Si peu que l'on se soit heurté aux énigmes topographiques dont l'hagiographie arménienne est encore hérissée, on ne s'étonnera pas de trouver mentionnée ici l'étude de M. le Prof. H. MANANDIAN sur les principales routes d'Arménie, d'après la carte de Peutinger (*Haias-*

ƀani glƀavor dšanaparhner ěsţ Pevţingerjan k'arţezi. Érivan, édition du fonds Melk'onian, 1936, in-12, 270 pp., cartes ; cf. supra, p. 244, note 2). L'auteur a examiné de près les travaux de ses devanciers : Saint-Martin, W. Belck, H. Kiepert, Lehmann-Haupt, K. Miller, Markwart et autres. S'il laisse paraître quelque plaisir à les prendre en défaut, il sait aussi leur rendre justice et mettre en valeur les résultats utiles de leurs recherches. Ses identifications à lui ont la grande supériorité d'avoir été repérées et contrôlées sur place avec une connaissance expérimentale des conditions géographiques, sur lesquelles les meilleurs atlas peuvent faire illusion. Plusieurs de ses conjectures éclaircissent les logogriphes des itinéraires avec un à propos si naturel et si plausible qu'elles font l'effet d'un jeu d'esprit bien trouvé. Par exemple, là où la Table de Peutinger porte l'indication : *ad Mercurium*, M. M. montre qu'il faudrait lire : *ad Metcurium*, car l'endroit désigné se trouve au bord du Kour, appelé en géorgien *Mţkuari* (p. 130-31). Il va de soi que toutes les identifications proposées n'ont pas le même caractère d'évidence. Çà et là, M. M. s'est laissé entraîner à des combinaisons où l'on ne reconnaît plus son esprit judicieux, comme, par exemple, p. 198, où il veut ramener le nom arabe *Doumīs* ou *Daumīs*, attesté par Istaƀri, à l'arménien *Dsaudēk'*, en passant par la forme *Sautk'*, conservée par Sébeos et Steph. Orbelian. C'est trop de subtilité. Mieux vaudrait laisser ces tours de prestidigitation aux grammairiens comparatistes, dont les improvisations risquent moins d'égarer l'histoire. Le mémoire de M. M., écrit dans la nouvelle orthographe arménienne, sur laquelle les lecteurs occidentaux n'ont pas d'avis à donner, est suivi de deux brefs résumés, l'un en russe, l'autre en allemand. C'est insuffisant pour les nombreux érudits et philologues, à commencer par les commentateurs de Xénophon, à qui ce savant travail pourrait rendre service.

Illustrer l'une par l'autre la poésie latine médiévale et celle des lyriques romans, tel est le but que s'est proposé M. F. Brittain (*The Medieval Latin and Romance Lyric to A. D. 1300.* Cambridge, University Press, 1937, xiii-274 pp.). Son beau volume, précédé d'une introduction qui est d'un fin lettré, est donc à la fois une anthologie, où se retrouvent, par ordre chronologique, les pièces les plus célèbres et nombre d'autres qui mériteraient de le devenir. L'hymnographie latine y est largement représentée, mais non par des pièces hagiographiques : on aurait mauvaise grâce à s'en plaindre,

car celles-ci ne pouvaient que déparer la collection. Peut-être, si les poèmes de Goscelin, que Dom Wilmart donne au public dans le présent volume des *Analecta Bollandiana*, avaient vu le jour un an plus tôt, M. B. en aurait-il admis quelqu'un dans cette compagnie choisie ; mais Goscelin écrivait en lettré, pour des lettrés, et son influence sur la poésie anglo-normande est assurément négligeable.

Une initiative digne de mention et destinée à jouer un rôle dans l'éducation spirituelle du grand public, est celle qu'a prise récemment la maison d'édition Kösel-Pustet de Munich, en inaugurant une série de monographies sur le message des maîtres de la pensée chrétienne en Occident. Sous le titre collectif *Gestalten des christlichen Abendlandes*, ces ouvrages, d'un format élégant et maniable, traiteront, en 300 à 350 pages, de la vie et de l'œuvre des principaux écrivains ecclésiastiques, philosophes, historiens et poètes qui ont marqué de leur empreinte les moments décisifs du progrès de notre civilisation. La rédaction de chaque volume sera confiée à un spécialiste distingué, recruté par les soins d'un comité directeur, où l'on remarque MM. K. Bihlmeyer et Mgr Grabmann, pour ne citer que les deux premiers noms de la liste. Trois ouvrages ont déjà paru ; deux autres sont annoncés, et de nombreux titres ont été retenus. Le P. Anselme Stolz, O.S.B., a publié un *Anselm von Canterbury* (= Band I, 1937, 336 pp.). Un penseur de l'époque moderne, qui contribua beaucoup à la renaissance catholique en Bavière au XIX^e^ siècle, a été ensuite présenté par M. Heinrich Fels, dans son *Martin Deutinger* (=Band II, 1938, 340 pp., portrait). Quant au *Johannes von Ruysbroeck*, qui vient de sortir de presse (= Band III, 320 pp.), il est l'œuvre de M. Joseph Kuckhoff. Parmi les auteurs spirituels qui ont d'ores et déjà leur place indiquée dans cette nouvelle galerie, signalons S^te^ Catherine de Gênes, S. Bonaventure, S. Albert le Grand, S^te^ Thérèse. Comme dans la *Bibliothek der Kirchenväter*, éditée par la même maison, l'œuvre des écrivains étudiés ou le choix d'extraits qu'on en présente, paraissent ici en langue allemande.

On trouvera de curieux détails de folklore religieux dans une étude récente de M. Anton Mayer-Pfannholz : *Der Brauch am Nonnosusgrab in der Freisinger Domkrypta* (Freising, 1937, 36 pp., ill.), parue comme 3^e^ fascicule des *Kleine Veröffentlichungen des historischen Vereins Freising*. Les reliques de S. Nonnosus déposées dans la crypte de la cathédrale de Freising, lors de sa restauration en 1161, sont

considérées comme celles de l'abbé du mont Soracte, honoré le 2 septembre et qui est mentionné dans les Dialogues du pape S. Grégoire (lib. I, c. 7). Une pratique populaire pour obtenir la guérison des maux de reins consiste à ramper trois fois sous le sarcophage du saint. Encore en usage aujourd'hui, ce rite (« Durchschlüpfsbrauch ») est attesté déjà dans un ancien *libellus Miraculorum*, traduit de l'allemand et publié dans les *Acta SS.* : *promittit se... ter repturum per cryptam prope lapideum sancti sarcophagum* (Sept. I, 435). A sa description du cas de Freising, M. M.-P. a joint des comparaisons intéressantes et un essai d'interprétation.

Collaborateur et continuateur du regretté P. F. Savio, Mgr Pio Paschini préparait de longue date une histoire des évêques de la province d'Aquilée. Mais les très réelles difficultés de l'entreprise l'ont amené à sacrifier l'ouvrage projeté et à lui substituer une histoire du Frioul, conçue plus largement et destinée à un public plus étendu. Cette *Storia del Friuli* vient de paraître dans la collection « Forum Iulii » (Udine, Edizioni accademiche, 1934-1936, 3 vol., 243, 380, 367 pp., cartes). Le 1er volume nous conduit des origines à la formation de l'État patriarcal d'Aquilée ; le 2e, de la Querelle des Investitures à la paix de Turin (1381) ; le 3e, de la décadence de la principauté ecclésiastique et de son annexion par la république de Venise à la suppression du patriarcat par Benoît XIV et à l'invasion française. Aux lecteurs de notre bulletin nous devons signaler le chapitre III, consacré à l'introduction du christianisme, au prétendu apostolat de S. Marc en Vénétie (cf. *Anal. Boll.*, XXIV, 501), à la Passion de S. Hermagore et aux martyrs d'Aquilée. Sur la légende de S. Chrysogone et sur l'identité réelle de ce personnage, on consultera maintenant l'*Étude sur le Légendier romain*, du P. Delehaye, p. 151-71. Dans le tome II, il faut noter le chapitre XIII, où sont racontées la vie mouvementée et la fin tragique du B. Bertrand de Saint-Geniès, patriarche d'Aquilée († 6 juin 1350).

En dépit de sa brièveté, le texte connu sous le nom de *Conversio Bagoariorum et Carantanorum* est d'une importance réelle pour l'histoire religieuse des Slovènes et de l'ancien diocèse de Salzbourg. Après avoir retracé la carrière de S. Rupert (*BHL.* 7391) et mentionné ses premiers successeurs, le narrateur s'arrête un peu plus longuement à S. Virgile ; dans les derniers chapitres, il signale l'activité de S.

Méthode pour la diffusion de la liturgie et de l'alphabet slaves. Ce document de la fin du IXe siècle, édité maintes fois depuis Flacius Illyricus (1556) jusqu'à Wattenbach (1854), vient d'être publié à nouveau, d'après six manuscrits de la Bibliothèque Nationale de Vienne, par M. Milko Kos, au tome XI des *Razprave* de la Société scientifique de Ljubljana (1936, 157 pp.). Le texte est précédé d'une longue introduction en slovène dont l'auteur a pris soin de résumer en allemand les principales conclusions (p. 148-56).

Les deux biographies publiées naguère par la Mère Imelda Bianchedi, religieuse ursuline, n'ont aucune prétention scientifique. Destinées à raviver la piété des diocésains de Plaisance envers deux saints locaux, elles se bornent à reproduire les récits traditionnels, sans les critiquer, mais non sans les délayer dans un commentaire où l'imagination est mise au service de l'édification. La Vie de S. Raymond « Palmerio » († 1200) est intitulée : *Il pellegrino della Croce* (Piacenza, 1936, 106 pp.), celle de Ste Franca, abbesse cistercienne († 1218) : *Luci di una stella* (Padova, 1936, 123 pp.).

Les relations des principautés roumaines avec le mont Athos ont fait l'objet d'un volumineux mémoire de M. Georges Tsioran : *Σχέσεις τῶν ρουμανικῶν χωρῶν μετὰ τοῦ Ἄθω καὶ δὴ τῶν μονῶν Κουτλουμουσίου, Λαύρας, Δοχειαρίου καὶ ἁγίου Παντελεήμονος ἢ τῶν Ρώσσων* (Athènes, 1938, 304 pp. = *Texte und Forschungen zur byzantinisch neugriech. Philologie*, 25). L'hagiographe y remarquera surtout les pages consacrées à S. Niphon II, moine de Dionysiou, qui fut à trois reprises choisi comme patriarche de Constantinople (cf. *Ὀρθοδοξία*, t. VIII, 1933, p. 351-54 ; t. IX, p. 30-35), organisa ensuite l'Église de Valachie et revint mourir à l'Athos, le 11 août 1508. Sur ce personnage, dont la Vie, rédigée par un contemporain, le prôtos Gabriel, a été publiée trois fois en grec vulgaire (*BHG.* 1373), on consultera encore l'importante étude du diacre Nic. Popescu, parue dans les *Memoriile secțiuni istorice* de l'Académie roumaine, t. XXXVI (1913-14), p. 731-98 ; l'article de M. Mazilu (1928), signalé par M. Bănescu, dans *Byzantion*, t. V, p. 542 ; et la récente édition, par Mgr Tit Simedrea, de la Vie roumaine de S. Niphon, dans *Biserica ortodoxă română*, t. LV (1937), p. 257-99.

Le centre historique de l'Ordre des frères mineurs capucins, établi à Assise sous le nom de « Collège Saint-Laurent de Brindes » et

déjà connu par la publication d'une revue trimestrielle, les *Collectanea Franciscana*, vient de lancer une entreprise de grande envergure : une collection de *Monumenta historica Ordinis Minorum Capuccinorum*. Le premier volume de la série porte le titre que voici : Marius a Mercato Saraceno, O.M.Cap., *Relationes de origine Ordinis Minorum Capuccinorum* (Assisi, 1937, lxxxix-552 pp., facsimilés). Il comprend les trois récits des origines de la réforme capucine, rédigés en 1565, 1578 et 1580, par le P. Mario Fabiani, de Mercato Saracino (Marius a Foro Sarsinio), qui fut général de l'Ordre, de 1567 à 1573. L'édition critique de ces textes italiens, précédée d'une ample introduction et accompagnée de notes explicatives, est due au P. Melchior de Pobladura, qui avait déjà consacré à la vie et aux écrits du P. Mario une étude détaillée, parue dans les *Collectanea Franciscana*, t. VI (1936), p. 552-94. En appendice, on remarquera une réédition de l'opuscule où l'abbé Joseph Zarlino essaya de prouver, en 1579, que le vrai fondateur des Capucins était son concitoyen, Paul de Chioggia, et non Matthieu de Bascio. C'est ce factum qui décida le P. Mario à composer sa troisième « narratione » et à lui donner l'ampleur d'une massive dissertation en quatre livres, remplissant à elle seule près de 400 pages.

Le manuscrit latin 755 de la Bibliothèque nationale de Paris, n'est pas, comme on l'a dit trop longtemps (*Catal. Lat. Paris.*, t. III, pp. 573, 581), un bréviaire de Montmajour en Provence, mais un lectionnaire à l'usage de la basilique vaticane, composé entre la canonisation des SS. Pierre de Vérone et Dominique (1253, 1254) et celle de Ste Claire d'Assise (1255). M. Pierre David, professeur à l'université de Cracovie, vient de consacrer à ce recueil une étude parue d'abord sous forme d'article dans la revue de Lwów, *Collectanea theologica*, t. XVII (1936), puis rééditée en une plaquette de 25 pages : *Un Légendier romain du temps d'Innocent IV et d' Urbain IV* (Paris, Picard, 1936). Il y examine avec un soin particulier d'abord le cahier de seize folios, ajouté à la fin du volume et qui contient une ébauche de l'office du Saint-Sacrement, antérieure, semble-t-il, à 1264 ; ensuite et surtout les folios 214 et 215, intercalés vers la même époque au milieu du cahier 31, à la date du 11 avril, et qui présentent des leçons inédites pour la fête de S. Stanislas. A vrai dire, ces leçons, dont M. D. reproduit le texte (p. 21-25), ont été tirées littéralement de la bulle de canonisation de 1253, à l'exception de l'épilogue lyrique (*Gaudeat itaque mater Ecclesia...*), dont l'origine cra-

covienne est indéniable. Ce qui mérite davantage d'être souligné dans ce nouveau témoin du culte, c'est le titre de confesseur et non de martyr qu'il donne à l'évêque mis à mort par Boleslas, et la date du 11 avril à laquelle il place la fête du saint. En dépit de la bulle d'Innocent IV, qui fixait l'anniversaire au 8 mai, la date du 11 avril, conforme à la tradition la plus ancienne (cf. P. David, *Les sources de l'histoire de Pologne à l'époque des Piasts* [Paris, 1934], p. 123, note 1), semble s'être maintenue au moins jusqu'au début du XIV^e^ siècle. On lit, en effet, dans un sacramentaire romano-franciscain de cette époque, le ms. Vatic. Ottobon. 356, la mention suivante inscrite dans le calendrier au 11 avril : *S. Leonis pape et S. Stanislai ep. et m.* (W. Lampen, dans *La France franciscaine*, t. XIX, 1936, p. 278-79).

De la Vie du bienheureux Raymond Lulle par un contemporain (*BHL.* 7067) il existe une version catalane, dont les trois éditions ont été signalées ici (*Anal. Boll.*, XLVIII, 144). M. Fr. de B. Moll a eu l'occasion d'examiner attentivement l'unique manuscrit qui contient cette version (British Museum, Addit. 16432). Ayant constaté que quelques erreurs de lecture s'étaient glissées dans les éditions antérieures, il a republié le texte (*Vida Coetánia del reverend Mestre Ramon Llull.* Palma de Mallorca, 1933, 37 pp.). Que la Vie catalane soit une traduction de la *Vita latina*, semble maintenant certain et admis par tous (cf. R. d'Alos-Moner, *Lullistische Literatur der Gegenwart*, dans *Wissenschaft und Weisheit*, t. II, 1935, p. 297).

La luxueuse plaquette publiée par Salvador Galmes (*Dinamisme de Ramon Lull.* Mallorca, 1935, 61 pp.), énumère dans l'ordre chronologique tous les écrits du bienheureux. L'auteur tâche de déterminer dans quelles circonstances et à quel moment de la vie mouvementée de l'apôtre majorcain, chaque ouvrage a été composé.

Le P. Johannes Gatz, O.F.M., dans un volume abondamment illustré, raconte la vie de S. Antoine de Padoue et montre combien le culte du saint thaumaturge est populaire dans le monde entier (*Antonius von Padua, der Heilige der ganzen Welt.* Nürnberg, Sebaldus-Verlag, 1937, VIII-567 pp.). Dépourvu de toute note bibliographique, ce gros livre vise uniquement l'édification des fidèles.

Sous le titre : *Un maître de S^te^ Thérèse. Le Père François d'Osuna*, le P. Fidèle de Ros vient de publier un fort volume (Paris, Beauchesne, 1936, XX-704 pp.), qui est une thèse de doctorat où il a réuni

tout ce qu'on peut trouver à dire sur la vie, l'œuvre et la doctrine spirituelle d'un écrivain franciscain bien oublié maintenant, mais dont les ouvrages ont eu une certaine vogue au XVI^e siècle. Le plus connu est l'*Abecedario spiritual*, en plusieurs parties, dont la troisième, parue en 1537, est la plus importante. On a dit que, par le Troisième Abécédaire, François d'Osuna a été en Espagne l'initiateur de la littérature mystique et a frayé le chemin à S^te Thérèse et à S. Jean de la Croix. Mais il ne faudrait pas aller au delà. Osuna, qui mourut en 1540 ou 1541, n'a pas été un des directeurs de S^te Thérèse, qu'il n'a jamais vue et dont il n'a jamais entendu parler : le P. Fidèle l'avoue, mais son titre pourrait donner le change. Le P. F. possède bien son sujet, l'expose clairement et l'appuie de longues citations, sans craindre d'effrayer le lecteur qui n'aime pas les gros livres. Un écrivain de la *Revue des Deux Mondes* (15 août 1938, p. 946), à propos d'une autre étude un peu volumineuse, exprime le vœu que soient désormais refusées les thèses qui dépassent 200 pages. « On peut tout dire en 200 pages », ajoute-t-il.

Le tome IX de l'*Opus epistolarum Des. Erasmi* (Oxford, Clarendon Press, 1938, XXIV-497 pp.), qui vient de paraître, comprend 377 lettres écrites entre le 1^er août 1530 et la fin de mars 1532. Nous n'insisterons pas, une fois de plus, sur l'importance de cette collection pour l'histoire du temps et sur les mérites exceptionnels de l'œuvre de M. P. S. Allen, qu'il a conduite jusqu'au VIII^e volume (*Anal. Boll.*, LII, 455-57). Le suivant est encore en grande partie son œuvre. Les collations et la copie des lettres les plus difficiles à déchiffrer sont de lui, ainsi que certaines notes importantes. M^me H. M. Allen, aidée des carnets de son mari et assistée de M. H. W. Garrod, a pu assurer la publication de ce nouveau volume sur le plan des précédents. En attendant la suite et la fin de l'*Opus*, on nous donne ici quelques tables utiles, notamment un index des correspondants d'Érasme, et de celles de ses œuvres dont il est parlé dans les lettres.

On sait fort peu de chose sur Germaine Cousin, la sainte bergère de Pibrac, près de Toulouse, née vers 1579, morte à l'âge de 22 ans après une vie remplie d'héroïques exemples de patience, de prière et de pénitence. Lorsqu'en 1644 son corps fut retrouvé intact, on commença à recueillir les souvenirs conservés dans son village, les récits de miracles obtenus par son intercession. Sa cause fut introduite à Rome. La béatification eut lieu en 1854, la canonisation en 1867.

Le petit livre où Louis Veuillot essaya de retracer l'histoire de la bienheureuse, et où les faits sont remplacés par de longues citations, montre à quel point la tâche était ingrate. Mlle Marguerite Dufaur a reconnu, à son tour, les difficultés du sujet, et dans son livre *Germaine et son village* (Paris, Éditions Spes, 1938, 223 pp.), a été obligée d'en masquer la pauvreté par une mise en scène pittoresque.

La vie populaire que le P. Ernest-Marie de Beaulieu, O.M.C., nous présente (*Le Protégé des Anges. Saint Joseph de Léonisse, capucin.* Paris, Librairie Saint-François, 1936, 180 pp., illustré ; = Collection *Il Poverello*, LVII), est, à notre connaissance, la seule biographie complète du serviteur de Dieu qui ait paru en français depuis 1859. L'auteur a utilisé l'ouvrage du P. Joseph de Cannobia, publié en 1737, ainsi que les pièces du procès canonique. Son livre, faut-il le dire, a été écrit d'enthousiasme et sans grande préoccupation critique. Le P. E.-M. de B. paraît ignorer que les Actes d'un tribunal, même ecclésiastique, en consignant les dépositions de témoins humains, ne prétendent pas pour autant nous en garantir la valeur objective.

Un style vivant et imagé, de l'enthousiasme et de la piété, ce sont assurément des qualités appréciables pour écrire la biographie d'un saint personnage. Il y faudrait en outre un peu d'esprit critique, surtout quand il s'agit d'une religieuse contemplative dont la vie est toute remplie de phénomènes extraordinaires. Au lieu de traiter de « pedante e confusionario » le plus consciencieux des historiens de la Bse Jeanne-Marie Bonomo (cf. *Anal. Boll.*, XXX, 131 ; LIII, 219), Mlle Peppina Dore, en religion Dame Maria Giovanna, O.S.B., eût peut-être été mieux inspirée de pousser plus avant, si possible, les recherches patientes et fructueuses de Dom Leone Bracco et du P. Fridolin Segmüller. Si agréable qu'en puisse être la lecture, le volume qu'elle nous offre ne dépasse guère le niveau de l'hagiographie édifiante : *La beata Giovanna Bonhomo, monaca benedettina, 1606-1670* (Brescia, Morcelliana, 1937, 419 pp.).

Le saint cardinal Grégoire Barbarigo, évêque de Padoue († 1697), ne s'est pas signalé seulement par son zèle pour la réforme religieuse de son diocèse, mais aussi par son ardeur à promouvoir les études ecclésiastiques. Il releva de ses ruines le séminaire, bientôt fameux, de sa ville épiscopale et le dota d'une typographie capable d'im-

primer des livres savants, même en caractères orientaux (cf. *Anal. Boll.*, XXII, 220 ; XXXII, 348). Une biographie moderne et satisfaisante de cet illustre prélat fait encore défaut. Elle ne pourrait d'ailleurs être tentée qu'après un dépouillement attentif de toute sa correspondance : œuvre de longue haleine, vu le nombre énorme des lettres conservées. En attendant, voici cinq plaquettes qui méritent d'être signalées ; leur élégante présentation fait honneur à l'imprimerie du Séminaire, tout comme leur contenu rend témoignage aux qualités de leur auteur, M. le professeur Sebastiano Serena : 1) *Il card. Gregorio Barbarigo e gli studi scientifici del Seminario di Padova nel secolo XVIII* (1929, 68 pp.), travail suivi d'un utile *Catalogo di opere scientifiche stampate nella tipografia del Seminario dal 1684 ad oggi* ; 2) *Il cardinale B. Gregorio Barbarigo e le scienze matematiche* (1935, 32 pp.) ; 3) *Il B. Gregorio Barbarigo... e Cosimo III de Medici granduca di Toscana* (1932, 40 pp.), d'après les 323 lettres adressées par l'évêque de Padoue à son fidèle correspondant, de 1680 à la dernière semaine de sa vie (14 juin 1697) ; 4) *Lettere del B. Gregorio Barbarigo a M. Ant. Ferrazzi* (1934, xv-64 pp.), recueil de près de 60 lettres du cardinal au préfet des études de son séminaire, qu'il appelait son « come fratello » ; 5) *Lettere inedite del B. Gregorio Barbarigo a Giulio Giustinian* (1932, xxvii-103 pp.), groupe homogène de 94 lettres écrites, sauf les trois premières et les deux dernières, pendant le séjour prolongé du bienheureux à Rome, de 1676 à 1680, et envoyées à un ami intime, procureur de Saint-Marc. Le nom du trop modeste éditeur de ces cinq opuscules ne nous est connu que par une note de l'*Archivio Veneto*, Serie V, vol. XIX (1936), p. 273, qui nous révèle aussi l'existence d'une sixième plaquette, relative au conclave d'où Barbarigo faillit sortir pape : *Il cardinale Gregorio B. e il conclave del 1691* (1934).

Au moment de mettre sous presse nous recevons de M. l'abbé S. Serena deux nouvelles brochures parues tout récemment : *Il card. Gregorio B. e l'Oriente* (Roma, 1938, 24 pp.) et *L'opera data dal card. Gregorio B. nel Seminario di Padova agli studi della lingua e della letteratura latina* (Padova, 1938, 59 pp.). La première est un extrait des *Atti* de la Société italienne pour le progrès des sciences ; elle ne manquera pas d'intéresser les orientalistes. L'autre reproduit une communication faite à Rome, au cinquième congrès national des études romaines, et contient, en appendice, le règlement latin des études littéraires publié, en 1690, sur l'ordre du bienheureux.

En relatant *Les aventures de Bon Dosco* (Paris, Desclée De Brouwer, 1938, 377 pp.), l'écrivain argentin M. Hugo Wast s'acquitte, au nom de son pays, d'une dette de reconnaissance envers celui qui plaça la Patagonie à l'avant-plan de ses préoccupations missionnaires. Les deux chapitres entiers qui sont réservés à ce sujet ne sont pas disproportionnés à son importance. D'autre part, on aurait pu réduire les digressions dans la politique. Elles retardent la marche d'un livre par ailleurs plein de vie et de mouvement et qui excelle à marquer le calme et la finesse avec lesquels S. Jean Bosco déjoue les calculs humains montés contre lui. L'histoire, serrée de plus près, eût mieux servi l'auteur que les dialogues et les mises en scène de son invention ; elle aurait pu nous montrer comment, par exemple, l'œuvre des « biricchini » vit le nombre de ses membres tomber brusquement de 700 à 10, pour remonter aussi rapidement à un millier. Il est permis de penser aussi qu'à trop parler des songes de S. Jean Bosco, on risque de faire oublier un peu les prières et les réflexions qui ont rempli de longues veilles. Le style de l'adaptation française est négligé et, par endroits, incorrect.

Sous le titre de *Cassiciacum*, qui évoque la bienfaisante et féconde retraite de S. Augustin avant son baptême, les Pères Augustins d'Allemagne ont inauguré naguère une collection d'études scientifiques, éditées avec goût par le Rita-Verlag de Wurzbourg. Les deux tomes qui nous en sont parvenus intéressent de trop loin nos études pour que nous puissions nous y arrêter longuement. Dans le t. I : *Augustinus Verhältnis zur Mystik* (1936, 204 pp.), le P. Ephraem Hendrikx s'applique à démontrer rigoureusement que l'évêque d'Hippone, s'il fut un grand enthousiaste, n'a jamais été un mystique, favorisé du don de la contemplation passive. Cette thèse, à laquelle on ne peut refuser le mérite d'une courageuse franchise, a été diversément appréciée. Pour aider le lecteur à peser le pour et le contre, nous nous permettons de signaler le compte rendu d'un connaisseur, le P. J. Lebreton (dans les *Recherches de Science religieuse*, t. XXVII, 1937, p. 483-86 ; cf. t. XXVIII, p. 457-72). Quant au t. IV de *Cassiciacum*, nous devons laisser aux exégètes du Nouveau Testament le soin de l'apprécier : Eugen Prucker, *Γνῶσις Θεοῦ, Untersuchungen zur Bedeutung eines religiösen Begriffs beim Apostel Paulus und bei seiner Umwelt* (1937, 141 pp.).

OUVRAGES ENVOYÉS A LA RÉDACTION

Plusieurs de ces travaux seront l'objet d'un compte rendu dans un prochain numéro de la revue.

Analecta Hibernica, nº 8 (March, 1938). Dublin, The Irish MSS. Commission, 447 pp., 1 carte.

A. P. *Vita S. Joannis a Mathera abbatis.* Putignano, De Robertis, 1938, x-83 pp.

Arrigoni (P.), Bertarelli (A.). *Rappresentazioni popolari d'immagini venerate nelle chiese della Lombardia.* Milano, 1936, xv-181 pp., 34 fig.

A Sicilian Borromeo... Joseph-Benedict Dusmet, O.S.B., Cardinal († *1894*). London, Burns Oates, 1938, iv-250 pp.

Athanasius Werke. 5. Lief. Berlin, de Gruyter, 1938, in-4º, p. 81-120.

Banfi (E.). *Re Stefano il Santo, Fondatore della Monarchia Ungherese.* Roma, Istituto per l'Europa Orientale, 1938, 57 pp.

Bartz (W.). *Studien über die Gesta abbatum Fontanellensium.* Extr. de l'*Historisches Jahrbuch*, t. 57, 1937, p. 575-602.

Bates (R. C.). *L'Hystore Job.* Adaptation en vers français du *Compendium in Job* de Pierre de Blois. New Haven, Yale University Press, 1937, xxx-293 pp. (= *Yale Romanic Studies*, 14).

Bieter (F. A.). *The Syntax of the Cases and Prepositions in Cassiodorus' Historia Ecclesiastica Tripertita.* Washington, Catholic University, 1938, xxi-220 pp. (= *Studies in Medieval and Renaissance Latin*, 6).

Bihl (M.). *Per l'unità della leggenda primitiva di S. Antonio di Padova.* Reggio Emilia, Ed. « Frate Francesco », 1933, 50 pp. in-4º.

Boudou (A.) S.I. *Le Meurtre de Radama II. Documents et discussion.* Tananarive, 1938, in-4º, 57 pp. (Extr. des *Mémoires de l'Académie malgache*, fasc. XXVI).

Braun (F. M.) O.P. *L'Évangile devant les temps présents.* Paris, Desclée De Brouwer, 1938, 145 pp.

Briault (M.). *L'architecture en pays de mission.* Paris, Desclée, 1937, 160 pp.

Brosch (J.). *Der Heiligsprechungsprozess per Viam Cultus.* Roma, Università Gregoriana, 1938, xi-131 pp.

Bulgarini (D.). *Il Battista.* Torino, Paravia, 1938, 237 pp.

Carthage (Father) O.C.S.O. *The Story of St. Carthage.* Dublin, Browne and Nolan, 1937, 183 pp., 9 fig.

Cassiano da Langasco, O.M.Cap. *Gli ospedali degli incurabili.* Genova, 1938, in-4º, xvi-279 pp.

Castejon y Martinez de Arizala (R.), *Córdoba Califal.* Córdoba, 1930, 87 pp.

Castiglioni (C.). *Studi sul seicento. S. Carlo nella poesia e nell' oratoria sacra.* Extr. de *Convivium*, 1938.

Catalogue of Irish Manuscripts in the Royal Irish Academy. Fasc. 23, by E. Fitzpatrick and K. Mulchrone. Dublin, 1938, Nos. 994-1058.

Combaz (G.). *L'Inde et l'Orient classique.* Paris, Geuthner, 1937, 2 vol., 265 et 51 pp., 165 pl.

Concilium Tridentinum, t. XIII : *Tractatus a translatione Concilii usque ad Sess. XXII.* Friburgi Brisgoviae, Herder, 1938, XII-735 pp.

CONCONI (F.). *Sulle origini della basilica di S. Antonio in Padova.* Verona, 1938, 10 pp. Extr. de : *Le Venezie francescane*, t. VI, 1937.

CRISENOY (P. DE) *Sainte Marie-Madeleine Postel.* Paris, Bonne Presse, 1938, XIII-191 pp. (= *Idéalistes et animateurs*, 15).

CUMONT (F.). *L'Égypte des astrologues.* Bruxelles, Fondation égyptologique, 1937, 254 pp.

CUNY (F.). *Reformation und Gegenreformation im Bereiche des früheren Archipresbyterates Bockenheim.* Bd. I. Metz, Impr. « La libre Lorraine », 1937, in-4°, 334 pp., illustré.

DANEMARIE (J.). *Une fille américaine de Monsieur Vincent, Anne-Élisabeth Seton.* Paris, Grasset, 1938, 223 pp.

DAVID (A.). *Notre-Dame de Langonnet.* Paris, Vermaut, 1936, 404 pp.

DAVID (P.). *Vie de S. Oyand.* Grenoble, Didier, 1936, 19 pp. (= *Études d'histoire et d'archéologie Dauphinoises*, VI).

ID. *L'église de Champagne.* Ibid., 1937, 35 pp. (Même collection, VII).

ID. *Vie de S. Aimé.* Ibid., 1937, 48 pp. (Même collection, VIII).

DEBONGNIE (P.). *Les lévitations de sainte Brigitte de Suède.* Extr. de la *Revue d'hist. eccl.*, 1938, fasc. 1.

ID. *Vincent de Paul a-t-il menti ?* Ibid., fasc. 2.

DENOMY (A. J.). *The Old French Lives of St. Agnes.* Cambridge, Harvard University Press, 1938, XI-283 pp.

DE SMEDT (C.) S.I. *Notre vie surnaturelle.* 6e éd. Bruxelles, L'Édition Universelle, 1937, 2 vol., XVI-377, IX-334 pp.

Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques. Fasc. 57-58 : *Brême-Bryenne.* Paris, Letouzey, 1938, in-4°.

DOBLE (G. H.). *Saint Petrock, Abbot and Confessor.* Third Edition. Shipston-on-Stour, King's Stone Press, 1938, 59 pp., illustr. (= « *Cornish Saints* » *Series*, n° 11).

ID. *Saint Mawes, Abbot and Confessor.* Second Edition. Ibid., 28 pp., illustr. (= « *Cornish Saints* » *Series*, n° 1).

DÖLGER (F.). *ΙΧΘΥΣ. Die Fisch-Denkmäler in der frühchristlichen Plastik, Malerei u. Kleinkunst.* Bd. V, 2-4. Münster, Aschendorff, 1937-38, p. 81-320, 10 pl.

DÖRRIE (H.). *Passio SS. Machabaeorum.* Göttingen, 1938, 147 pp. (= *Abhandlungen der Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*, 3e S., 22.)

EHRHARD (A.). *Überlieferung und Bestand der hagiographischen und homiletischen Literatur der griechischen Kirche.* Bd. II, Lief. 3. Leipzig, Hinrichs, 1938, p. 305-432.

Études d'archéologie grecque par MM. Y. BÉQUIGNON, J. BIDEZ, P. DEMARGNE. Gand, 1938, 159 pp., 10 pl. (= *Annales de l'École des Hautes Études de Gand*, II).

EYGUN (F.). *L'abbaye Notre-Dame de la Réau O.S.A.* Poitiers, Société des Antiquaires de l'Ouest, 1938, 543 pp., 16 pl.

ID. *Sigillographie du Poitou jusqu'en 1515.* Ibid., 1938, in-4°, 555 pp., 68 pl.

FRAIPONT (M. DE). *Les origines occidentales du type de S. Michel debout sur le*

dragon. Extr. de la *Revue belge d'archéologie et d'histoire de l'art*, t. VII, 1937.

Gabrieli (G.). *Apulia Sacra bibliographica.* Parte IV, *Agiografia.* Bari, 1936, 33 pp. Extr. de *Iapigia*, N.S., t. VII.

Gessler (J. B.). *Wilgefortiana.* Extr. de *Eigen volk*, t. X (1938).

Gillis (J. H.). *The Coordinating Particles in Saints Hilary, Jerome, Ambrose and Augustine.* Dissertation. Washington, Catholic University, 1938, xx-237 pp. (= *Patristic Studies*, LVI).

Ginori Conti (P.). *La vita del beato Ieronimo Savonarola.* Firenze, Olschki, 1937, in-4°, xxiii-284 pp., portrait.

Golubovich (G.). *Il Santo Cenacolo. Sua autenticità e sue divine prerogative.* Firenze, Barbèra, 1938, xv-156 pp.

Gregorii ep. Turonensis Historiarum libri X. Editionem alteram curavit Bruno Krusch. Fasc. 1. Hannover, Hahn, 1937, in-4°, 264 pp. (= *Monumenta Germaniae historica, Scriptores rerum merovingicarum*, I, 1, 1).

Gripkey (M. V.). *The Blessed Virgin Mary as Mediatrix in the Latin and Old French Legend prior to the Fourteenth Century.* Dissertation. Washington, Catholic University, 1938, x-238 pp.

Guimarães (V.). *Thomar. Sta. Iria.* Lisboa, Coelho, 1927, vi-315 pp.

Hanssens (J. M.) S.I. *Natale S. Agnetis Secundo.* Extr. de *Gregorianum*, t. XVIII (1937), p. 161-218.

Harrsen (M.). *Cursus Sanctae Mariae.* A Thirteenth-Century Manuscript, now M. 739 in the Pierpont Morgan Library. New York, 1937, in-4°, 68 pp. 32 fig.

Hauber (R. M.). *The Late Latin Vocabulary of the Moralia of St. Gregory the Great.* Dissertation. Washington, Catholic University, 1938, xiii-153 pp., (= *Studies in Medieval and Renaissance Latin*, VII).

Henry (P.) S.I. *Études plotiniennes.* I. *Les états du texte de Plotin.* Bruxelles, Édition Universelle, 1938, xxviii-426 pp. (= *Museum Lessianum*, sect. philos., 20).

Hilka (A.). *Die Wundergeschichten des Caesarius von Heisterbach.* III. Band. Bonn, Hanstein, 1937, 27*-444 pp. (= *Publikationen der Gesellschaft f. Rheinische Geschichtskunde*, 43).

Höeg (C.). *Hirmologium Athoum.* Copenhague, Levin et Munksgaard, 1938, in-4°, 28 pp., 151 pl. (= *Monumenta musicae byzantinae*, II).

S. Ignatius de Loyola. *Constitutiones Societatis Iesu.* T. III. Roma, 1938, clii-368 pp. (= *Monumenta historica S.I.*, vol. 65).

Jahrbuch für Liturgiewissenschaft, XIV. Münster, Aschendorff, 1938, 584 pp.

Kaeppeli (T.) O.P. *Registrum litterarum Fr. Raymundi de Vineis Capuani.* Roma, 1937, xi-280 pp. (= *Monumenta Ordinis Praedicatorum historica*, 19).

Karst (J.). *Précis de Numismatique géorgienne.* Paris, Les Belles Lettres, 1938, 92 pp., 12 pl. (= *Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg*, fasc. 81).

Krusch (B.). *Studien zur christlich-mittelalterlichen Chronologie.* Berlin, Akademie der Wissenschaften, 1938, 87 pp.

Lameere (W.). *Apamée de Syrie et les Cynégétiques du Pseudo-Oppien dans la*

miniature byzantine. Rome, 1938, 22 pp., 5 pl. Extr. du *Bulletin de l'Institut historique belge de Rome*, 19.

LAURENT (M.-H.). *Tractatus de Ordine FF. de paenitentia S. Dominici di F. Tommaso da Siena.* Siena, Sansoni, 1938, XIX-209 pp. (= *Fontes vitae S. Catharinae Senensis historici*, 21).

LEFÈVRE (P.). *La valeur historique des écrits de Pomerius sur la vie de Ruusbroec et les origines de Groenendael.* Extr. des *Annales de la Soc. roy. d'arch. de Bruxelles*, t. XL (1936).

LEFLON (J.). *Étienne-Alexandre Bernier, évêque d'Orléans (1762-1806).* Paris, Plon, 1938, 2 vol., 320 et 410 pp.

LEGRAND (A.). *La Passion selon le Saint-Suaire.* La Boulie (Versailles), chez l'auteur, 1938, 64 pp., 37 ill., dont 12 hors-texte.

LEMARIGNIER (J.-Fr.). *Étude sur les privilèges d'exemption et de juridiction ecclésiastiques des abbayes normandes depuis les origines jusqu'en 1140.* Paris, Picard, 1937, XXXIII-331 pp., 2 pl. et 1 carte (= *Archives de la France monastique*, vol. XLIV).

Lexikon für Theologie und Kirche. Bd. X : *Terziaren - Zytomierz.* Freiburg i. Br., Herder, 1938, in-4°, VIII-1118 pp., cartes et ill.

LIETZMANN (H.). *Geschichte der alten Kirche.* III. *Die Reichskirche bis zum Tode Julians.* Berlin, de Gruyter, 1938, VIII-345 pp.

LYNCH (C. H.). *Saint Braulio, Bishop of Saragossa (631-651). His Life and Writings.* Dissertation. Washington, Catholic University, 1938, XII-276 pp. (= *Studies in Mediaeval History*, N.S. 2).

MANDONNET (P.). *Saint Dominique.* Paris, Desclée, 1937, 2 vol., 280, 321 pp.

MARANGONI (L.). *La chiesa del S. Sepolcro in Gerusalemme.* Custodia di Terra Santa, 1937, 164 pp., 39 pl.

MARROU (H.-I.). *S. Augustin et la fin de la culture antique.* Paris, de Boccard, 1938, XVI-620 pp.

MAYER (J.). *Monumenta de viduis, diaconissis virginibusque tractantia.* Bonn, Hanstein, 1938, XII-71 pp. (= *Florilegium Patristicum*, 42).

MCKENNA (S.). *Paganism and Pagan Survivals in Spain up to the Fall of the Visigothic Kingdom.* Dissertation. Washington, Catholic University, 1938, IX-165 pp.

MEERBERGEN (J.). *Sint Gummarus' leven.* Tongerloo, Abdij, 1937, XXIII-286 pp.

MEERSSEMAN (G.) O.P. *Giovanni di Montenero O.P. difensore dei Mendicanti. Studi e documenti.* Roma, S. Sabina, 1938, XI-166 pp. (= *Institutum hist. FF. Praedicat., Dissertationes hist.*, fasc. 10).

METZLER (J.). *Miscellanea Canisiana.* Romae, 1938. Extr. de l'*Archivum hist. S.I.*, t. VII, p. 267-75.

MILNE (H. J. M.), SKEAT (T. C.). *Scribes and Correctors of the Codex Sinaiticus.* London, British Museum, 1938, XII-112 pp., 63 pl.

MONTERISI (N.). *Dell' epoca in cui vissero i santi Ruggiero e Riccardo. Brevi rilievi sullo Studio critico di Mons. Riccardo D'Azzeo.* Barletta, Dellisanti, 1938, 39 pp.

MOORE (W. J.). *The Saxon Pilgrims to Rome and the Schola Saxonum.* Dissertation. Fribourg, Faculté des lettres, 1937, 140 pp.

MUYSER (J.). *Le Samedi et le Dimanche dans l'Église et la littérature coptes.* Le Caire, 1937, in-4°, 23 pp. Extr. du *Martyre d'Apa Epima*, par T. MINA.

Nock (A. D.). *St. Paul.* London, Thornton Butterworth, 1938, in-12, 256 pp. (= *The Home University Library*, 186).

Olivier (A.). *La Clé de l'Apocalypse.* Paris, Geuthner, 1938, in-4°, 210 pp.

Pedemonte (A.). *S. Frediano.* Lucca, 1937, 32 pp. Extr. du *Bollettino storico Lucchese*, t. IX.

Pieraerts (C.), Desmet (A.). *Vie et œuvres du chanoine Constant Van Crombrugghe, fondateur des PP. Joséphites.* Bruxelles, L'Édition Universelle, 1937, 341 pp.

Post (C. R.). *A History of Spanish Painting*, t. VII. Cambridge, Harvard University Press, 1938, 2 vol., xxx-936 pp.

Power (P.). *Waterford and Lismore.* Cork, University Press, 1937, 402 pp., ill.

Prendergast (A.C.). *The Latinity of the De Vita Contemplativa of Julianus Pomerius.* Washington, Catholic University, 1938, xvii-185 pp. (= *Patristic Studies*, 55).

Quillus (H.). *Königin Hedwig von Polen.* Leipzig, Harrassowitz, 1938, 127 pp. (= *Slavische Forschungen*, 2).

Rall (H.). *Zeitgeschichtliche Züge im Vergangenheitsbild mittelalterlicher Schriftsteller.* Berlin, Ebering, 1937, 298 pp.

Rivolta (A.). *S. Carlo Borromeo.* Milano, Gasparini, 1938, x-477 pp.

Rühl (K.). *Das Auctarium de scriptoribus ecclesiasticis des Johannes Butzbach.* Inaugural-Dissertation. Bonn, Röhrscheid, 1937, 140 pp.

Schieman (M. B.). *The Rare and Late Verbs in St. Augustine's De Civitate Dei.* Washington, Catholic University, 1938, xvii-85 pp. (= *Patristic Studies*, 53).

Schmidlin (J.). *Histoire des papes de l'époque contemporaine.* T. I, 1. Lyon, Vitte, 1938, xxxiv-471 pp.

Schreiber (G.). *Deutsche Mirakelbücher.* Düsseldorf, Schwann, 1938, 169 pp.

Id. *Stephan I. der Heilige, König von Ungarn (997-1038).* Paderborn, Bonifacius-Druckerei, 1938, 54 pp., illustr.

Schubel (F.). *Die südenglische Legende von den elftausend Jungfrauen.* Greifswald, Dallmeyer, 1938, 250 pp.

Schütz (A.). *Der Mensch und die Ewigkeit.* München, Kösel-Pustet, 1938, 395 pp.

Simington (R. C.). *The Civil Survey A. D. 1654-1656. County of Limerick.* Vol. IV. With a section of Clanmaurice Barony, Co. Kerry. Dublin, The Stationery Office, 1938, 530 pp., carte (= *Irish Manuscripts Commission*).

Sommer-Seckendorff (E. M. F.). *Studies in the Life of Robert Kilwardby O.P.* Roma, S. Sabina, 1937, xix-191 pp. (= *Dissertationes historicae*, 8).

La Sorcellerie dans les pays de mission. Bruxelles, L'Édition Universelle, 1937, 468 pp. (= *Museum Lessianum*, section missiologique, 25).

Stacchiotti (G.). *Vita del Beato Francesco da Camarola.* Tolentino, « Filelfo », 1937, 76 pp., illustré.

Stierli (J.). *Aloisius Gonzaga.* Freiburg i. Br., Herder, 1937, xiii-93 pp.

Stüwer (W.). *Die Patrozinien im kölner Archidiakonat Xanten.* Bonn, Röhrscheid, 1938, vii-238 pp.

Supplementum Epigraphicum Graecum. Vol. VIII. Leiden, Sijthoff, 1938, 184 pp.

Tervarent (G. de). *Les énigmes de l'art du moyen âge.* Première série. Paris, Éditions d'art et d'histoire, 1938, in-4°, 56 pp., 18 pl.

TONQUÉDEC (J. DE). *Les maladies nerveuses ou mentales et les manifestations diaboliques.* Paris, Beauchesne, 1938, 240 pp.

VAN DER MEER (F.). *Maiestas Domini. Théophanies de l'Apocalypse dans l'art chrétien.* Roma, 1938, 546 pp., 98 fig. (= *Studi di antichità cristiana*, 13).

VAN GENNEP (A.). *Manuel de folklore français contemporain.* T. III, IV. Paris, Picard, 2 vol., 1937, 1938, 1078 pp.

VAN VOLLENHOVEN (M. W. R.). *St. Hubertus, de patroon der jagers.* Driebergen, Kraal, 1937, 38 pp., illustré.

VERBEEK (B.). *De geschiedenis van de Sterre der Zee te Maastricht tot 1804.* 's Hertogenbosch, Teulings, 1937, VIII-192 pp., ill. (= *Collectanea franciscana neerlandica*, V, 1).

VÖLKER (W.). *Fortschritt und Vollendung bei Philo von Alexandrien.* Leipzig, Hinrichs, 1938, XIV-350 pp. (= *Texte und Untersuchungen*, 49, 1).

VOKES (F. E.). *The Riddle of the Didache.* London, S.P.C.K., 1938, 222 pp.

WADE-EVANS (A. W.). *Nennius' « History of the Britons » together with « the Annals of the Britons » and « Court Pedigrees of Hywel the Good » also « the Story of the Loss of Britain ».* London, S.P.C.K., 1938, 156 pp., carte (Published for the Church Historical Society, 34).

WALTHER-WITTENHEIM (G. VON) O.S.B. *Die Dominikaner in Livland im Mittelalter. Die Natio Livoniae.* Roma, S. Sabina, 1938, XI-159 pp. (= *Institutum Historicum FF. Praedic., Dissertationes hist.*, 9).

WARNKE (K.). *Das Buch vom Espurgatoire S. Patrice der Marie de France und seine Quelle.* Halle, Niemeyer, 1938, LII-178 pp. (= *Bibliotheca normannica*, IX).

WILL (R.). *Le culte.* T. III. Paris, Alcan, 1935, VIII-356 pp. (= *Études d'histoire et de philosophie religieuses publiées par la Faculté de Théologie protestante de Strasbourg*, 29).

WILLIAMS (W.). *Of Conversion. A Sermon by St. Bernard of Clairvaux.* London, Burns Oates, 1938, XIV-102 pp.

WILPERT (G.). *La fede della Chiesa nascente secondo i monumenti del' arte funeraria antica.* Città del Vaticano, 1938, VII-327 pp., illustré (= Collezione « *Amici delle Catacombe* »).

WOBBERMIN (G.). *Arthur Titius. Oekumenische Theologie zur Befriedung der Kirche. Eine Gedenkrede.* Berlin, Collignon, 1937, 23 pp.

ZAMA (P.). *Il monastero e l'educandato di S. Umiltà di Faenza.* Faenza, Lega, 1938, 269 pp., illustré.

INDEX SANCTORUM

Abacuc. *Vid.* Marius.
Abbo (*al.* Goericus) ep. Mett. 379.
Abo m. Tiphlis. 249.
Adalgisus presb. in Theoracia 194.
Adamnanus ab. Hiensis 228.
Adelbertus 339.
Aegidius ab. 177, 417.
Aelgyfa (*al.* Alfgyva, Elgiva) reg. 54, 83, 94.
Afra m. 200.
Agapetus p. 119.
Agatha v. m. Catanae 296.
Agnellus. *Vid.* Angelus.
Agnes v. m. 72, 91, 420.
Aidanus ep. Lindisfarn. 336.
Aidus (*al.* Maedóc, Mogue) ep. Fern. 171.
Ailbeus ep. Imlac. 438.
Áirne. *Vid.* Ernin.
Alanus Corisopit. 180.
Albericus ab. Cisterc. 424.
Albertus patr. Hierosol. 427.
Aldetrudis abb. Malbod. 199.
Aldhelmus ep. Shireburn. 339.
Alexander Rawlins presb. m. in Anglia 330.
Amandus ep. Traiect. 181.
Amatus ep. Nusc. 415.
Ambrosius ep. Mediol. 164, 231.
Amelberga v. in Belgio 199.
Anastasia 144.
Anastasia v. m. Romae 149.
Anatolius ep. CP. 392.
Anatolius ep. Laodic. 392.
Andreas ap. 104, 110, 117, 177, 400, 422.
Andreas Bobola S.I. m. 444.
Angelus de Pisis O.F.M. 237.
Anna mater B. M. V. 404.
Anna Lyne m. Londini 326, 333.
Anna Maria Taigi 229.
Anselmus ep. Cantuar. 149, 453.
Anselmus ep. Luc. 237.
Anthusa m. Tarsi 448.
Antonius Middleton presb. m. in Anglia 332.
Antonius Patav. 457.
Antonius ab. in Thebaide. 154, 156.
Apollinaris m. Tergesti 448.
Ariadna v. m. 105.
Aristaces filius S. Gregorii Illuminatoris 259.
Ariston in Cypro 153.
Arsenius erem. 412.
Athenogenes m. 145.
Audoenus ep. Rotomag. 181.
Augin (Mār Augēn) archimandrita in Mesopotamia 185.
Augustinus 177.
Augustinus ep. Cantuar. 6, 335.
Augustinus ep. Hippon. 164, 233, 286, 292, 461.
Auxentius. *Vid.* Eustratius.
Auxiliatores 235.

Babylas ep. Antioch. m. 390.
Barbara v. m. 404.
Barlaam et Ioasaph 188.
Barnabas ap. 152.
Barsauma Syrus mon. 438.
Basilius ep. Caesar. 144, 145, 418, 419.
Beda Ven. 171, 172.
Benedictus ab. Anian. 412.
Benedictus ab. Casin. 60, 75, 166.
Benedictus Passionei de Urbino O. M. Cap. 211.
Benignus ep. Armach. 171, 226, 229.
Beonna cultus Glastoniae 226.

Bernardinus Senen. O.Min. 215, 217.
Bernardus ab. Clarevall. 335, 340, 342, 344, 351.
Berriona in Cornubia 443.
Bertinus ab. Sithiv. 6, 38.
Bertrandus patr. Aquileien. 454.
Bibiana v. m. 434.
Birinus ep. Dorcestr. 336.
Brian Lacey m. in Anglia 332.
Bricin de Tuaim Drecuin 168.
Brigida v. Kildar. 192, 438.
Brinstanus ep. Winton. 338.
Briocus ep. 204.
Budoc in Cornubia 178.

Cadocus seu Sophia 178.
Caecilia v. m. Romae 296.
Caesarius ep. Arelat. 163.
Carolus Borromaeus 223.
Carolus Magnus imp. 416.
Carolus Mahony m. 226.
Catharina v. m. Alex. 404.
Catharina de Gambolo 427.
Catidius 144.
Ceadda ep. Lichfeld. 336.
Cedd ep. Sax. Orient. 338.
Ceremonius m. Nicomed. 434.
Chaeremon. ep. m. 434.
Christophorus m. 190.
Christophorus Bayles presb. m. in Anglia 332.
Christophorus et Leovigildus mm. Cordubae 369.
Chrysogonus m. Aquileiae 433, 454.
Cirycus et Iulitta mm. 403, 404, 438.
Cizius cultus in civit. Riven. 194.
Coemgenus ab. Glenndaloch. 229.
Cognat, sancta, de Urney 168.
Colmanus de Slanore 168.
Columba ab. Hien. 406.
Columbanus ab. 175.
Conradus ep. Constant. 409.
Conradus de Offida 429.
Conradus a Parzham 193.
Conradus de Placentia 211.
Constantinus imp. 145, 231.
Cordula v. m. 238.
Corentinus ep. Corisopit. 204.
Cornutus 145.
Cunibertus ep. Colon. 370-382.
Curcach cultus in Cloonlogher 168.
Cuthbertus ab. Lindisfarn. 273, 356.
Cuthburga reg. abb. Winburn. 336.
Cyriacus m. in Helenoponto 242, 249, 250, 260, 261, 264.
Cyrillus 144.
Cyrillus ep. Alex. 150.
Cyrillus ep. Hierosol. 250, 251.

Dallan cultus in Kildallan 168.
Damhnat de Tech Damhnata 168.
Darerca abb. 338.
Darluga culta in Lemmagh 168.
David seu Dewi ep. Mevenn. 25, 179.
Dionysius ep. Alex. 448, 449.
Dionysius ep. Paris. 14, 33, 86, 87, 96.
Dominicus Calciat. 417.
Dominicus fund. O.P. 205, 207, 432.
Donatus ep. m. Aretii 438.
Dormientes VII Ephesi 441.
Dorothea v. m. 149.
Drostanus cultus in Caledonia 406.
Dunstanus ep. Cantuar. 14, 15, 17, 38, 40, 41, 57, 58, 87, 91, 93, 265, 337.
Dympna v. m. Gelae 168.

Ebba abb. Colud. 338.
Ebrulfus ab. Utic. 25.
Edburga mon. Winton. 336.
Edgarus rex Angl. 80.
Editha mon. apud Pollesberiam 53.
Editha seu Eadgitha mon. Wilton. 5-101, 265-307.

Edmundus rex m. 425.
Edmundus Genings pr. m. in Anglia 332.
Eduardus Conf. rex Angl. 36, 40, 278, 286, 422.
Eduardus m. rex Angl. 9, 13, 16, 17, 24, 26, 33, 82, 336.
Eduardus Fulthrop m. Eboraci 326, 331.
Eduardus Jones presb. m. in Anglia 332.
Eduardus Shelley m. in Anglia 332.
Eduardus Transham presb. m. in Anglia 332.
Eleutherius m. 433.
Elfleda abb. Rumesei. 335, 336.
Elfstanus ep. Wilton. 58.
Elisabeth reg. Lusitan. 210, 238.
Elisabeth landgr. Thuring. 206.
Elphegus ep. Cantuar. 17, 57, 99, 268, 337, 338.
Emerita m. Romae 151.
Emhearanus (Everan) de Druim Airbhealaigh 168.
Ephraem ep. Mylas. 104.
Ephraem Syrus diac. 399.
Epiphanius ep. in Cypro 451.
Episcopi VII de Aelmagh 168.
Episcopi VII de Druim Airbhealaigh (Drumreilly) 168.
Erkenwaldus ep. Londin. 77, 336.
Ernin (Airne) de Inis Caoin 168.
Eros m. in Helenoponto 242, 246, 247, 263, 264.
Ethelburga abb. Berecing. 7, 24, 77, 336.
Etheldreda abb. Elien. 336.
Ethelwoldus ep. Winton. 42, 57, 70, 74-76, 99, 337.
Eugenius III p. 352.
Eugenius m. *Vid.* Eustratius.
Eugenius m. Trapezunte 255.
Eulogius presb. Cordub. m. 369.
Euphemia v. m. Chalcedone 95.
Euphemia et Thecla mm. Tergesti 448.
Euphthemius. *Vid.* Euthymius.
Eusebia (*al.* Xene) Mylasae in Caria 102-117.
Eustachius White pr. m. in Anglia 332.
Eustratius, Auxentius et soc. mm. 245, 253, 255.
Euthymius 144.
Eutropius ep. Sancton. 417.
Eutychius ab. Nursiae 282.
Eva = Ewe.
Everan = Emhearanus.
Ewe cultus in Cornubia 178.

Faustinus ep. m. 433, 434.
Feidlimid ep. patronus Kilmor. 168, 169.
Felix m. Gerundae 164.
Felix et Adauctus mm. Romae 151.
Felix et Fortunatus mm. Aquileiae 232, 454.
Findche (Finchell) v. in Sliab Guaire 168, 170.
Fintanus ab. de Cenn Etigh 438.
Fionnchadh cultus in Cell Fhorga 168.
Firminus m. in Helenoponto 242, 248.
Firmus m. in Helenoponto 242, 248.
Florus et Laurus mm. 145.
Forga cultus in Cell Fhorga 168.
Franca abb. O. Cisterc. 455.
Franciscus Assis. 205, 206, 236, 414, 421, 422.
Franciscus Page presb. m. in Anglia 332.
Franciscus Salesius 219.
Fremundus rex m. 336, 422.
Fridericus ep. Traiect. 434.
Frideswida v. Oxonii 338.

Gabriel archang. 404.
Gabriel Kostanen. ep. coenob. Kartamin. 185.
Genesius m. Arelate 180.
Genesius ep. Lismor. m. 179.

Genovefa filia ducis Brabantiae 421.
Georgius m. 208, 403, 404, 422, 438.
Georgius Gervase pr. m. in Anglia 332.
Georgius Hagiorita 262.
Gerinus (Garinus, Warinus) m. Atrebat. 194.
Germana Cousin 458.
Germanus in Cornubia 178.
Gerontius rex Cornubiae 443.
Gildas sapiens ab. Ruien. 204.
Godricus erem. Finchalae 338, 341, 353, 355.
Greallanus conf. in Hibernia 227.
Gregorius p. Magnus 75.
Gregorius Barbadicus 459.
Gregorius Dserentz ep. m. 251.
Gregorius Illuminator 243, 259.
Guhištāzād m. 136.
Gumbertus ep. fund. monast. Ansbacen. 197.
Guthlacus erem. 339.

Habacuc propheta 386.
Hedwigis ducissa Silesiae 193.
Helena imp. 145, 177.
Helena vid. m. Schedviae 204.
Heler(i)us cultus in Cornubia 180.
Henoch 450.
Henricus Abbots m. Eboraci 326, 331.
Henricus Walpole pr. m. 330.
Heraclides ep. m. Tamasi 153.
Hermagoras ep. Aquil. m. 454.
Hermenlandus ab. 203.
Heros m. *Vid.* Eros.
Herveus conf. in Brit. Armor. 204.
Hieronymus presb. 231.
Hilarion ab. in Palaest. 152.
Hilarius 180.
Hilda abb. Streanaeshalc. 338.
Hildefonsus ep. Tolet. 410.
Hildegardis abb. 201.
Hildelitha abb. Berecing. 24.
Honoratus ep. Arelat. 164.
Hugo ep. Lincoln. 337, 422.
Hugo More m. in Anglia 332.
Hyacinthus O.P. 438.

Iacko. *Vid.* Hyacinthus.
Iacobus Maior ap. 164, 173.
Iacobus ep. Antioch. 119.
Iacobus Claxton pr. m. in Anglia 332.
Iacobus ep. Nisibenus 243.
Iacobus Picenus O.M.F. 211, 237.
Iacobus Thompson pr. m. in Anglia 330.
Iāfqerana Egzie 437.
Iesus Christus D. N. 403, 404. — Clavi 73, 87. — Dens 420. — Eucharistia 235, 456.
Ignatius Loyola 219, 220.
Iohanna Maria Bonomo 459.
Iohannes ap. 145, 164, 400, 441.
Iohannes Almond pr. m. in Anglia 332.
Iohannes Amias presb. m. in Anglia 330.
Iohannes Baptista 164, 433.
Iohannes Beverlac. ep. Eborac. 338.
Iohannes Bosco 461.
Iohannes de Bridlingtona 177.
Iohannes de Capistrano 211, 213.
Iohannes Chrysost. 150.
Iohannes a Cruce 458.
Iohannes Eleemosynarius 153.
Iohannes Fisher ep. m. 206.
Iohannes Franciscus Regis 220.
Iohannes Lampadistes 153.
Iohannes Mason m. in Anglia 332.
Iohannes Nepomuc. m. 193.
Iohannes de Prado O.F.M.m. 211.
Iohannes Roche m. in Anglia 332.
Iohannes Ruysbroeck 453.
Iohannes Vanakan 250, 251.
Iohannes Weldon (*al.* Hewett) pr. m. prope Londin. 325, 332.
Ionas 404.
Iosephus a Leonissa 459.
Irmina abb. Trever. 196.

Isaac Jogues m. 238.
Isidorus ep. Hispal. 172-174, 193.
Isidorus agricola 193.
Iulianus hospitator 191.
Iustus 145.
Iustus m. Tergesti 448.
Iuvenalis ep. Narn. 433.
Ivo Trecor. 204.

Kenelmus m. in Anglia 337.
Kiaranus ab. in Clonmacnois 228, 438.
Kiaranus ep. Sagir. 180.
Kilianus m. Herbipoli 168, 170.
Kümmernis. *Vid.* Wilgefortis.
Kyrion (Qurios) m. 148.

Laighne de Killinagh 168.
Lambertus ep. Traiect. 181.
Lanfrancus ep. Cantuar. 34.
Lassar culta in Killesher 168.
Laurentius a Brundusio 439.
Laurentius ep. Cantuar. 335.
Lazarus diac. m. Tergesti 448.
Lebuinus conf. 434.
Leo p. Magnus 145, 149, 158, 159, 161, 163.
Leocritia m. Cordubae 369.
Leodegarius ep. Augustodun. m. 195.
Leonardus conf. 193.
Leontius m. Sebastiae 145.
Leopoldus march. Austr. 197.
Liudgerus ep. Monaster. 447.
Livinus ep. m. 434.
Longinus m. in Helenoponto 242, 250, 264.
Longinus centurio m. 448.
Lucia v. m. 296.
Lucia et Geminianus mm. 95.
Lucianus 144.
Ludovica Albertoni 210.
Ludovicus IX rex 209, 231.
Ludovicus Sotellus m. in Iaponia 211.

Macarius mon. 438.
Machutus seu Maclovius 204.
Maedoc de Templeport 168.
Maglorius ep. Dol. 180.
Magnus m. cultus Collebeccae 288.
Magnus comes insularum Orcadum m. 21.
Mamas m. Caesareae 152.
Marcellus Acoemeta 142.
Marcus evang. 454.
Marcus Athen. seu Tarmakanus 438.
Marcus Barkworth pr. m. 326, 332.
Mardarius. *Vid.* Eustratius.
Margareta Clitherow m. in Anglia 330.
Margareta de Cortona 211.
Margareta Ward m. in Anglia 332.
Maria 394.
Maria Deipara 154, 414. — Assumptio 442. — Miracula, 418, 424. — Testamentum 442.
Maria Aegyptiaca 25.
Maria Magdalena 177, 276, 440.
Maria Turibia uxor S. Isidori agricolae 193.
Marius, Martha, Audifax et Abacuc mm. 386, 387.
Martha v. 442.
Martha filia S. Phusik v. m. 141.
Martinus ab Assumptione O.F.M. m. 213.
Martinus ep. Turon. 177.
Martyres Angli 308-333.
Martyres CC Caradign. 412.
Martyres CCV in Iaponia 211.
Martyres Nagran. (Homeritae) 438.
Martyres XXVI Nangasakii 211.
Martyres Palaestin. 448.
Martyres XL Sebasteni 144.
Maruthas ep. Maipheract. 121, 122.
Maura m. in Cypro 153.
Mauritius ab. Carnoet. 203.
Maurus disc. S. Benedicti 167.
Maximianus ep. Ravennas 387.

Maximilianus ep. Laureac. m. 192.
Maximus Conf. 262.
Meletius ep. Antioch. 391.
Mellitus ep. Cantuar. 335.
Melor = Maglorius.
Mercurius m. 146, 147, 420.
Merwinna abb. Rumesei. 336.
Methodius Olymp. 150.
Methodius ep. apost. Slav. 455.
Metrophanes 404.
Michael archang. 180, 404.
Milburga abb. Nenloch. 337.
Moccu Greccae in Hibernia 170.
Mochonna de Annagh seu de Ernaide 168.
Modestus 145.
Morandus mon. Cluniac. 192.

Naile cultus in Kinawley 168.
Nectanus m. cultus in Devonia 179.
Nemesius m. 151.
Neotus erem. in Anglia 208.
Nicetas 145.
Nicolaus ep. Myr. 144, 154, 419.
Nicolaus Tavileo m. 213.
Ninnidh de Innismacsaint 168.
Niphon II ep. CP. 455.
Noitburgis v. Colon. 193, 199.
Nomon cultus in Cypro 153.
Nonna (*al.* Vougay) in Armorica 179.
Nonnitta (Nonneta) mater S. Dewi 179.
Nonnosus ab. in Monte Soracte 453.

Odo ep. Cantuar. 337.
Olavus rex m. 180, 235.
Oliverius Plunkett ep. m. 225.
Orentius et fratres VI mm. in Helenoponto 241-264.
Orestes m. Tyanis 144.
Orestes m. *Vid.* Eustratius.
Ositha v. m. in Anglia 336.
Osnat v. in Killasnat 168.
Oswaldus rex m. 335.
Oswaldus ep. Wigorn., dein Eborac. 57, 337.
Otto ep. Bamberg. 433.

Parasceve v. m. 154.
Paternus ep. Venet. 204.
Patres Aegyptii 155, 419, 449.
Patres Syri XIII 264.
Patricius ep. apost. Hibern. 166, 171, 177, 226, 339.
Paulinus ep. Eborac. 335.
Paulinus ep. Trever. 73.
Paulus ap. 102, 103, 109, 110, 144, 400, 448.
Paulus Aurelianus ep. 204.
Paulus diac. m. Cordubae 369.
Paulus ep. Mylas. 102-104, 109-117.
Paulus erem. Theb. 155, 438.
Perpetua et Felicitas mm. 448.
Petrus ap. 144, 233, 389, 400.
Petrus Damianus 45.
Petrus Martyr O.P. 206.
Petrus de Monticulo. *Vid.* Petrus de Treia.
Petrus Regalatus 211.
Petrus Thomae ep. CP. 237.
Petrus de Treia 428.
Pharaildis v. 199.
Pharnacius m. in Helenoponto 242, 247.
Philibertus ab. Gemmetic. 181.
Philippus Neri 219.
Philomena v. m. 232.
Phirminus. *Vid.* Firminus.
Phirmus. *Vid.* Firmus.
Phusik (*al.* Posi) m. Ledan 139-141.
Piranus (Perran, Pieran) 180.
Pirminius ep. 234, 412.
Placidus disc. S. Benedicti m. 167.
Pollio m. Cibalit. 448.
Polychronia 144.
Polydorus Plasden pr. m. in Anglia 332.
Primus, Marcus et soc. mm. Tergesti 448.
Procopius m. Caesareae 144.

Quadraginta. *Vid.* Martyres XL Sebasteni.
Quirinus ep. Siscien. 448, 451.

Raimundus Lullus 414, 457.
Raimundus Palmarius 455.
Raimundus de Peñafort 438.
Raineldis v. m. 199.
Reginswidis puellula Lauf. 197.
Remaclus ab. Stabul. 370.
Richardus Langley m. in Anglia 330.
Richardus Leigh pr. m. in Anglia 332.
Richardus Marin m. in Anglia 332.
Richardus Thirkeld pr. m. Eboraci 321, 330.
Robertus Dalby pr. m. in Anglia 330.
Robertus ab. Molism. 424.
Robertus Morton pr. m. in Anglia 332.
Robertus ab. Novi Monasterii 334-360.
Robertus Southwell m. 332.
Robertus Sutton m. in Anglia 332.
Robertus Watkinson presb. m. in Anglia 332.
Rochus conf. 209.
Ronanus ep. erem. in Brit. Armor. 204.
Ruadan ab. Lothrensis 229.
Rumoldus ep. m. 227.
Rumonus cultus in Cornubia 180.
Rumwoldus infans in Anglia 338.
Rupertus ep. Salisburg. 407, 454.

Sabas ab. in Palaest. 159.
Sabinus ep. m. 433, 434.
Samson ep. ab. Dol. 204.
Samuel Kartamin. 185, 186.
Sativola culta Exoniae 179.
Saturninus, Dativus et soc. mm. Abitin. 448.
Satyrus conf. Mediol. 448.
Senanus ep. Iniscath. 227.
Serapion m. 434.
Sergius et Bacchus mm. 195.
Servulus et Sergius mm. Tergesti 448.
Sexburga soror S. Etheldredae 336.
Sigebertus rex Franc. 370-382.
Silvanus erem. 412.
Simon Zelotes ap. 257, 262.
Sinuthius ab. 438.
Siric de Magh Bolg 168.
Sisinnius 394.
Sozomenus in Cypro 153.
Stanislaus ep. Cracov. m. 456.
Stephanus protomartyr 104, 111, 164, 286.
Stephanus Harding 424.
Sunniva v. m. 434.
Swithunus Wells m. in Anglia 332.
Swithunus ep. Winton. 337.
Sydney Hodgson m. in Anglia 332.
Symeon Kartamin. 185, 186.
Symeon ep. Seleuciae et Ctesiphontis m. 118-143.
Symeon stylita iun. 404, 405.
Symeon stylita sen. 154, 449.
Symphorianus m. Augustoduni 443.

Tairchari filii, de Loch Mac Nen 168.
Tallanus in Cornubia 180.
Teleanus in Cornubia 181.
Teliavus ep. Landav. 181.
Teresia a Iesu 458.
Thecla v. m. 67, 102, 103, 105, 109, 110, 400.
Theo. *Vid.* Ewe.
Theobaldus erem. 415.
Theodomirus mon. m. Cordubae 369.
Thomas ap. 400.
Thomas ep. Cantuar. 206, 353, 421, 422.
Thomas Felton m. in Anglia 332.
Thomas Garnet pr. m. in Anglia 332.

Thomas Hollowford pr. m. 332.
Thomas Warcop m. Eboraci 326, 331.
Trudpertus erem. m. 407, 409.
Tue. *Vid.* Ewe.
Tutgualus ep. ab. Trecor. 204.

Urbanus I p. 192.
Ursula et soc. vv. mm. 196.

Valentinus ep. Raetiarum 192.
Vedastus ep. Atrebat. 181.
Verona v. culta Berthemii 199.
Vichinus in Cypro 153.
Vidianus m. in dioec. Riven. 194.
Vincentius diac. m. Caesaraug. 153, 414.
Vincentius a Paulo 219.
Virgilius ep. Salisburg. 454.
Vougay. *Vid.* Nonna.
Vulfadus et Rufinus mm. in Anglia 336.
Vulfhildis abb. Berecing. 7, 41, 77.
Vulfricus presb. erem. in Anglia 339.
Vulftrudis abb. Wilton. 17, 98-100.
Vulsinus ep. Shireburn. 336.
Vulstanus ep. Wigorn. 337.

Wandregisilus ab. Fontanell. 181.
Wendelinus conf. Trever. 193.
Wenefreda v. m. 338.
Werburga v. 336.
Werburga in Cornubia 181.
Wilfridus ep. Eborac. 337.
Wilgefortis (*al.* Kümmernis) 193.
Willelmus Andleby pr. m. Eboraci 326, 330.
Willelmus Deane pr. m. in Anglia 332.
Willelmus Gunter pr. m. in Anglia 332.
Willelmus Harrington pr. m. in Anglia 332.
Willelmus Hart pr. m. in Anglia 330.
Willelmus Hartley pr. m. in Anglia 332.
Willelmus fund. Montis Virginis 415.
Willelmus Patenson pr. m. in Anglia 332.
Willelmus Richardson pr. m. in Anglia 332.
Willibrordus ep. Traiect. 192.
Winwaloeus ab. Landevenec. 24, 179, 204.
Withburga soror Etheldredae 336.

Xene. *Vid.* Eusebia.

Zacharias 404.
Zeno et Iustina mm. Tergesti 448.
Zoilus m. Cordub. 361-369.

INDEX AUCTORUM

quorum opera in hoc tomo recensita sunt.

Acta Conciliorum. *Vid.* Schwartz.
DE ALDAMA, El simbolo Toledano I 233.
ALLBERRY, IBSCHER, A Manichaean Psalm-Book 397.
ALLEN, Opus epistolarum Erasmi 458.
ALTANER, Patrologie 449.
Annales Minorum. *Vid.* Chiappini.
Antike und Christentum 447.
Archiv für elsässische Kirchengeschichte 194.
Gesammelte Aufsätze zur Kulturgeschichte Spaniens 412.

BAGATTI, Il cimitero di Commodilla 151.
BALDI, BAGATTI, Il santuario della Nutrizione a Nazaret 187.
BENNETT, The Early Dominicans 204.
BESSIÈRES, La Bse Anna-Maria Taïgi 229.
BEST, The Commentary on the Psalms with Glosses in Old-Irish 175.
BEYLARD, S. André Bobola 443.
BIANCHEDI, Il pellegrino della Croce 455.
— Luci di una stella 455.
BIELER, J. F. de Pavinis, Rede auf den hl. Leopold 197.
BINON, Documents grecs sur S. Mercure 146.
— Essai sur le culte de S. Mercure 146.
BLAKE, DE VIS, Epiphanius De Gemmis 451.
BLATT, Saxonis Gesta Danorum 235.
BOMAN, Deux miracles de Gautier de Coinci, 418.
BRITTAIN, Medieval Latin and Romance Lyric 452.
BUTTIGNONI, San Giusto 448.

CALVEZ, Les grands saints bretons 203.
CANALETTI GAUDENTI, Il B. Pietro da Treja 428.
CANIVEZ, Statuta Capitulorum Generalium Ordinis Cisterciensis 236.
CAPOBIANCO, S. Amato da Nusco 415.
CASOLINI, Luca Wadding 237.
CECCHELLI, Studi e documenti sulla Roma sacra 383.
— La cattedra di Massimiano 387.
— San Pietro. Iconografia 387.
CHIAPPINI, Annales Minorum 209.
CLUZEL, Les Scandinaves et l'Islande 235.
CODINA, La estancia en el Convento de S. Esteban 220.
CODRINGTON, The Liturgy of Saint Peter 233.
CONDEESCU, La légende de Geneviève de Brabant 424.
CONTRASTY, Rieux-Volvestre 193.
COX, CAMERON, Monuments from Dorylaeum 390.
CURTIS, Calendar of Ormond Deeds 238.

DAVID A., S. Herbland 203.
— S. Maurice de Langonnet 203.

David P., Un légendier romain 456.
Der Nersessian, L'illustration du Barlaam et Joasaph 188.
— Manuscrits arméniens illustrés 434.
Dobbie, Cædmon's Hymn and Bede's Death Song 171.
Doble, St. Budock 177.
— St. Cadoc 177.
— The Parish of St. Ewe 177.
— Pontificale Lanaletense 177.
— S. Gerent 443.
Doble, Malgorn, S. Suliau 177.
Dölger. *Vid.* Antike.
Dörr, Diadochus von Photike 449.
Dore, La B. Giovanna Bonhomo 459.
Dudon, S. Ignace de Loyola 220.
Dufaur, Germaine et son village 459.
Duff, Galy, Hommes d'État 231.
Dunney, The Holy Elin of Skövde 204.

Echi di San Carlo Borromeo 223.
Elsass-Lothringisches Jahrbuch 234.
Erkelenz, Vierzehn Nothelfer 235.
Ernest-Marie de Beaulieu, S. Joseph de Léonisse 459.

Fels, Martin Deutinger 453.
Fernandez Zapico, La carta de S. Ignacio sobre su primera Misa 220.
Fidèle de Ros, François d'Osuna 457.
Fines, Optative Mood in Theodoret 231.
Florilegium patristicum 450.
Franceschini, Studi di filologia medievale 414.
Fraser, The Gaelic Notitiae in the Book of Deer 406.

Galmes, Dinamisme de R. Lull, 457.
Garcia Villada, Historia eclesiástica de España 409.
Gatz, Antonius von Padua 457.
Gestalten des christlichen Abendlandes 453.
Gilbert, Blessed Agnellus 237.
Graham, Life of Saint Anthony 154.
Guitton, S. Jean François Régis 220.
Gwynn, Book of Armagh 166.

Hallack, Saint Philomena 232.
Hansel, Die Maria-Magdalena-Legende 440.
Harrison, Stained Glass of York Minster 207.
Hendrikx, Augustins Verhältnis zur Mystik 461.
Herron, Clausulae in St. Jerome 231.
Hieronymus a Fellette, De S. Laurentii a Brundusio activitate apostolica 439.
Hill, Two Old French Poems on St. Thibaut 415.
Hilpisch, Der Kult der hl. Hildegard 201.
Hofer, Johannes von Capestrano 213.
Hussey, Church and Learning in the Byzantine Empire 181.

Jansen, Studien am Kamminer Kalender 432.
Jansson, Fornsvenska Legendariet 206.
Jennings, Michael O Cleirigh 226.
de Jerphanion, Le carré magique Sator 144.
— Datation des peintures cappadociennes 144.
— Églises rupestres de Cappadoce 144.
Jones, Classical and Mediaeval

Studies in Honor of E. K. Rand 394.

Kneen, The Personal Names of the Isle of Man 176.
Knowles, The York School of Glass Painting 207.
Kos, Conversio Bagoariorum 454.
Krautheimer, Corpus basilicarum christianarum Romae 383.
Krüger, Das Mönchtum in Tur-Ab(h)din 185.
Kuckhoff, Johannes von Ruysbroeck 453.

Långfors, Miracles de Gautier de Coinci 418.
S. Laurentii a Brundusio Opera omnia 439.
Legendae S. Francisci Assisiensis 236.
Leib, Anne Comnène, Alexiade 181.
Lenssen, Saint Robert 423.
— Le Fondateur de Cîteaux 423.
St. Leopold, 197.
Lieftinck, De middelnederlandsche Taulerhandschriften 237.
Little, Franciscan History in English Mediaeval Art 208.
Loenertz, Les Frères Pérégrinants 429.
Lorenzon, La Basilica dei Santi Felice e Fortunato in Vicenza 232.
Lukman, Martyres Christi 448.

McCann, St. Benedict 166.
McCoy, Jesuit Relations of Canada 224.
McGarry, The Holy Eucharist in Middle English Verse 235.
McNabb, St. Elizabeth of Portugal 238.
Maillet-Guy, Les reliques de S. Antoine en Dauphiné 156
Manandian, Routes d'Arménie 451.
March, Statua di S. Ignazio nel Gesù 220.
Maria Giovanna. *Vid.* Dore.
Marius a Mercato Saraceno, De origine Capuccinorum 456.
Martin, Franciscan Architecture in England 208.
Mayer, Beiträge zur Geschichte von St. Trudpert 407.
Mayer-Pfannholz, Nonnosusgrab 453.
Melchior de Pobladura. *Vid.* Marius.
Miscelllanea Isidoriana 172.
Moll, Vida coetánia de R. Lull 457.
Monumenta Asiae Minoris antiqua 390.
Monumenta historica O. M. Capuccinorum 456.
Morey, Bartholomew of Exeter 205.
Morin, S. Caesarii Arelatensis opera 163.
Muldowney, Word-Order in the Works of St. Augustine 231.

Neckermann, Heimatscholle Vilchband 196.
Nurmela, Le sermon de la chasteé as nonains 418.

O'Connell J., Bl. Oliver Plunkett 225.
O'Connell Ph., The Diocese of Kilmore 168.
The Bl. Oliver Plunkett 225.

Paschini, Storia del Friuli 454.
Paulovics, Szent Quirinus 451.
Phillips, The Subordinate Clauses in the Works of St. Ambrose 231.
Pianzola, Sant' Alberto Avogadro 427.
Pickman, The Mind of Latin Christendom 233.
Poplatek, B.Andrzej Bobola 443.

PRUCKER, *Γνῶσις Θεοῦ* 461.

RICE, The Icons of Cyprus 152.
ROGIER, Hillegersberg 201.
ROSENFELD, Der hl. Christophorus 190.
RUSHFORTH, The Windows of the Church of St. Neot 207.
RUSSELL, Dictionary of Writers of Thirteenth Century England 421.
RUSSELL, HEIRONIMUS, The Poems of Henry of Avranches 421.

SABA, La biblioteca di S. Carlo 223.
SBARALEA, Scriptores trium Ordinum S. Francisci 212.
SCHINDLER, Vesterledens Munkevaesen 166.
SCHNÜRER, Kirche und Kultur in der Barockzeit 218.
SCHOMER, Die Illustrationen zu den Visionen der hl. Hildegard 201.
SCHRADER, Die Heimat der hl. Hildegard 201.
SCHREIBER, Deutsche Bauernfrömmigkeit 192.
— Sakrallandschaft des Abendlandes 234.
Griechische christliche Schriftsteller 450.
SCHWARTZ, Concilium Chalcedonense 157, 396.
SERENA, Il card. Gregorio Barbarigo 460.
SIMINGTON, The Civil Survey 238.
STEIDLE, Patrologia 449.
STILLWELL, Antioch on-the-Orontes 390.
STOLZ, Anselm von Canterbury 453.
STRZYGOWSKI, MILLET, L'ancien art chrétien de Syrie 390.
Studi dedicati alla memoria di Paolo Ubaldi 148.
Classical and Mediaeval Studies. *Vid.* Jones.
Studies and Documents 450.
SULLIVAN, Maphei Vegii Laudensis De educatione liberorum 232.

TAKAICHVILI, Expédition en Letchkhoum 401.
TALBOT, Saint among Savages 238.
TEA, La basilica di Santa Maria Antiqua 148.
THOMPSON, Motif-Index of Folk-Literature 164.
THURSTON, St. Andrew Bobola 444.
TOMMASINI, SCANLAN, Irish Saints in Italy 235.
TSIORAN, *Σχέσεις ῥουμανικῶν χωρῶν μετὰ τοῦ Ἄθω* 455.

VAN DEN OUDENRIJN, Das Offizium des hl. Dominikus 429.
VIELLIARD, Le Guide du Pèlerin de Compostelle 416.
VOGT, Le livre des Cérémonies 181.
Volk und Volkstum 192.

WAJNBERG, Der hl. Jāfqerana 'Egzī' 437.
WALL, A Medieval Latin Version of Demetrius' De elocutione 232.
WALSH, Travels of an Irish Scholar 226.
— The Work of a Winter 226.
WAST, Les aventures de Don Bosco 461.
WASZINK, Carmen ad Flavium Felicem 450.
WESKE, Convocation of the Clergy 239.
WILLARD, The Testament of Mary 442.
WORMALD, The Calendar of Launceston 178.

HOC VOLUMINE CONTINENTUR

André Wilmart O.S.B. La légende de Ste Édith en prose et vers par le moine Goscelin . . . 5, 266
Theodorus Nissen. S. Eusebiae seu Xenae Vita . . 102
Paul Peeters. La date du martyre de S. Syméon, archevêque de Séleucie-Ctésiphon . . . 118
Paul Peeters. La légende de S. Orentius et de ses six frères martyrs 241
C. A. Newdigate S.I. Quelques notes sur les Catalogues des martyrs anglais dits de Chalcédoine et de Paris 308
Paulus Grosjean. Vita S. Roberti Novi Monasterii in Anglia abbatis 334
Baudouin de Gaiffier. L'« Inventio et Translatio » de S. Zoïle de Cordoue 361
Maurice Coens. Deux actes de Sigebert III en faveur de S. Cunibert 370
Bulletin des publications hagiographiques . . 144, 383

GTU Library
3 2400 00253 1733

V.56
1938
THREE DAY 25864
Analecta Bollandiana

V.56
1938
THREE DAY 25864
GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY
BERKELEY, CA 94709